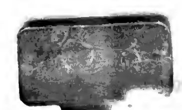
JAHRESBERICHT ÜBER DAS KÖNIGL. GYMNASIUM, DIE REALSCHULE ERSTER ORDNUNG UND DIE...

Königliches Gymnasium, ...







Jahresbericht

über das

Königl. Gymnasium, die Realschule 1. Ordnung

und die Vorschule

zu Duisburg,

womit zu der öffentlichen Prüfung

am 29. August

so wie zu der

Schlussfeier am 30. August 1873

die verehrl. Behörden, die Eltern der Schüler und die Freunde der Anstalt

ergebenst einladet

Nebst einer Abhandlung des Oberlehrers *Oskar Schmidt*: „La correspondance entre Racine et Boileau, considérée au point de vue biographique."

Duisburg,
Buchdruckerei von Joh. Ewich.
1873.



La correspondance entre Racine et Boileau, considérée au point de vue biographique.

La vie de ces hommes qui ont dû leur gloire à la culture des sciences et des lettres, manque en général de cet éclat qui s'attache à celle des grands hommes d'État et des généraux, dont les mérites consistent dans des faits politiques importants ou dans de brillantes entreprises guerrières qui éblouissent plus facilement les yeux. Néanmoins, quelque tranquille, quelque modeste que soit la vie des écrivains éminents, il est d'un haut intérêt de la bien connaître; car la place qu'ils ont occupée dans la société civile ou dans la hiérarchie, les adversités ou les prospérités diverses qu'ils ont essuyées, et sous l'influence desquelles ils pensaient et jugeaient, nous expliqueront souvent plus clairement maintes idées personnelles et frappantes, exprimées dans leurs ouvrages. La connaissance des détails de leur vie nous mettra donc à même d'apprécier le plus sûrement la juste valeur de leur caractère et l'influence qu'ils ont exercée sur leurs contemporains.

Une des sources les plus pures, où nous puiserons cette connaissance, est incontestablement la correspondance qu'ils ont entretenue avec des amis, qui les égalaient en génie et se livraient aux mêmes études; surtout si nous y trouvons non-seulement des renseignements sur les actes de leur vie privée, mais encore des jugements sur des hommes remarquables, sur des événements devenus historiques, et sur le développement de leur propre travail d'esprit.

C'est à ce point de vue biographique, que nous allons considérer la correspondance entre Racine et Boileau, ces illustres poëtes de l'âge d'or de la littérature française au dix-septième siècle. [1]) Nous la prendrons comme point de départ de la description d'une courte période de leur âge mûr.

Plus nous puiserons à cette source en évitant tous les sentiments qui ne découlent pas de ces communications littéraires, plus notre description approchera d'une autobiographie et plus

[1]) Œuvres de *Boileau*, précédées d'une notice par M. Amar. Paris 1864. Pag. 502—592.

le caractère des deux poëtes se montrera sous son véritable jour. Quant à l'authenticité de cette correspondance et à la sincérité des auteurs dans leurs rapports mutuels et dans leurs discours intimes, personne ne les a jamais mises en doute, et cela avec raison.

La première lettre est datée du 19 mai 1687; elle est donc écrite dans un temps où les motifs et le but de la politique de Louis XIV, de même que les vertus et les vices de la société française, étaient tellement à découvert, que tous ceux qui voyaient clair dans les affaires, et qui pensaient librement, pouvaient s'en former un jugement ferme et précis.

Jetons donc un coup-d'œil rapide sur l'état politique et social de la France à partir de la majorité du roi jusqu' à l'époque, où commence la correspondance des poëtes dont la vie et les mœurs feront l'objet des recherches qui vont suivre: les caractères des grands hommes ne se dessinant jamais mieux que lorsqu'on les examine à la la lumière de leur temps.

Dès que Louis quatorze eut pris en main les rènes du gouvernement, il n'exerça la puissance souveraine, acquise à la couronne par Richelieu et Mazarin, que pour mettre au service de son intérêt personnel toutes les forces matérielles et intellectuelles de l'État.

Ce ne fut pas le bonheur du peuple en général ou de chacun en particulier, ce ne fut pas tout ce qui est absolument vrai et bon, qu'on se proposa comme idéal et comme but suprême des travaux de tout genre, ce fut plutôt la glorification de la personne du roi qu' eurent uniquement et perpétuellement en vue les poëtes, les savants, les magistats, les artistes, les généraux, les plus expérimentés, et même les simples soldats. [1])

Ce fut surtout dans les guerres nombreuses, entreprises contre ses voisins, qu'il visa tout d'abord aux profits à recueillir pour augmenter sa gloire, qu'il croyait ne faire qu'une avec celle de la France. Les causes qui devaient provoquer les luttes, ne furent donc guère soumises à une sérieuse discussion.

Ainsi, en 1667, il avait, sous les prétextes les plus futiles, fait marcher ses armées vers la Flandre et la Franche-Comté, mais une coalition entre les Pays-Bas, la Suède et l'Angleterre le força, au bout d'une année, à reculer et à se contenter d'un leger avantage. Quatre ans plus tard, ayant réussi à dissoudre l'alliance, qui l'avait un moment inquiété, il envoya de nouveau ses troupes dans ces mêmes contrées. Le résultat de cette seconde invasion, aussi injuste que la première, mais beaucoup plus heureuse, fut la prise de plusieurs villes de la Flandre et la conquête de toute la Franche-Comté, en 1679.

Le souverain n' en resta pas là. En 1680 et 81, il arracha, non par les armes, mais par une interprétation abusive des trois derniers traités de paix: de Westphalie, d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, des centaines de villes et de villages à l'empire d'Allemagne, alors fort affaibli par des démembrements intérieurs et par les discordes incessantes de ses princes.

De plus, et cela ne semble-t-il pas une amère ironie, le roi se fit adjuger ce butin, dont Strasbourg était malheureusement la perle la plus précieuse, par ces méprisables chambres de réunion, que, juge et accusé tout à la fois, il avait établies lui-même.

Enfin, cinq années plus tard, en 1685, il força à émigrer, par la révocation de l'édit de Nantes, une foule considérable de protestants, tous gens laborieux et industrieux. Ce fait était d'autant plus indigne que la bigoterie de Madame de Maintenon et celle du Père-La-Chaise l'y avaient contraint.

---

[1]) „Es liegt ihm nicht so viel an der Eroberung, an dem Kriege, als an dem Glanze, den sie um ihn verbreiten. Nein! einen freien, grossen, unvergänglichen Ruhm sucht er nicht; es liegt ihm nur an den Huldigungen seiner Umgebung; diese ist ihm Welt und Nachwelt.“ *Ranke:* Die Zeit Ludwigs XIV. Sämmtl. Werke, XXIV, p. 9.

Évidemment donc, il fallait tout faire comme le roi: penser comme lui, avoir la même croyance, exalter tout ce qui lui plaisait. [1]) „Étudiez la cour, connaissez la ville et vous réussirez,“ ces mots si vrais de Boileau étaient adressés aux poëtes comiques et, en réalité, à tous ceux qui voulaient obtenir des récompenses, dues ou non à leurs travaux.

I.

Vie privée de Jean Racine, de 1687 à 1699.

Combien les esprits, même les plus nobles, furent souvent détournés de leurs occupations favorites et contraints, malgré eux, à servir le souverain! Nous en avons, quant à Racine, la preuve indubitable et clairement exprimée dans les lettres qu'il a adressées à son ami Boileau.

Au mois de mai 1687, le poëte tragique se trouvait à Luxembourg, dans la suite du roi, au milieu des courtisans et de quelques illustres généraux. La ville venait d'être conquise et entourée d'admirables fortifications. Vauban qui portait un vif intérêt au poëte, attacha à sa personne plusieurs ingénieurs, qui reçurent l'ordre exprès de lui montrer et de lui expliquer toutes les particularités des constructions. [2]) Racine, plein d'admiration, trouva dans ces superbes travaux la preuve manifeste de la puissance de son souverain. [3]) Deux mois plus tard, il était de retour à Paris, occupé non à de nouvelles poësies, mais aux préparatifs d'un nouveau voyage. Comme historiographe, il avait le devoir de ne pas quitter d'un instant sa Majesté, afin de pouvoir observer de plus près et de les mieux annoter, les faits dignes d'admiration, quelque pénible que pût être souvent pour lui cette mission. Constatons, par exemple, le voyage du roi à Maintenon, petite ville de la Beauce. Racine, atteint alors d'un violent mal de gorge, ne se décida à se remettre en route que sur les vives instances de ses amis.

De septembre 1687 au mois de mars 1691, Racine séjourna à Paris, fréquentant les cercles de ses intimes et la cour de Versailles et de Marly. Le roi aimait à converser avec lui, et le prenait souvent pour lecteur. Malheureusement, le poëte ne pouvait vaincre sa timidité naturelle; il s'en lamentait près de Boileau, en lui communiquant ses entretiens avec le roi, avouant qu'il ne se trouvait jamais si peu d'esprit, qu'alors, qu'il avait le plus d'envie d'en avoir. [4]) Ce fut à cette époque, que Racine écrivit la célèbre tragédie d'Esther, destinée aux jeunes pensionnaires de Saint-Cyr, et représentée avec un succès prodigieux, le 20 janvier 1689. Dans ce même temps il acheva Athalie, son plus beau chef-d'œuvre, qui cependant devait être pour lui une source de chagrins et d'amertumes. D'austères moralistes et d'ignares envieux cabalaient sourdement, mais activement pour mettre obstacle aux représentations de cette nouvelle

---

[1]) „L'homme qui dit: l'État, c'est moi, put dire aussi: les lettres, les arts, la pensée de mon époque, c'est moi.“ *Demogeot*: histoire de la littér. fr. 2ième éd. pag. 395.

[2]) Lettre III.

[3]) Ces mêmes fortifications, boulevard terrible contre l'Allemagne, et dont on était si surpris à cette époque-là, devaient à peine exister deux siècles; à cette heure, on les a, par bonheur, presque entièrement détruites.

[4]) Lettre XVI.

pièce, et lorsque la tragédie parut imprimée en 1691, elle ne reçut qu'un froid accueil et ne fit qu'une très-médiocre sensation. [1])

Dès cette année (1691), nous trouvons le poëte presque continuellement à l'armée devant les forteresses. Les longues et pénibles marches, de même que les campements qu'il devait faire, l'incommodaient extrêmement, et lui faisaient dire avec une tristesse naïve, que les fatigues militaires avaient assez fortifié son corps et fait de lui un soldat parfaitement aguerri contre tous les périls. Sa grande réputation de poëte, l'estime générale dont il jouissait partout, lui devinrent très-avantageuses, entre autres, lorsqu'il se trouvait au camp devant la forteresse de Mons, défendue par les Espagnols. Le marquis de Cavoie, grand maréchal des logis de la maison du roi, avait tout fait, pour lui rendre le séjour des plus agréables. Racine y rencontrait toutes sortes de commodités, qui le consolaient des privations inévitables que la guerre entraîne avec elle. L'illustre duc de Luxembourg se montrait également obligeant à son égard. Vous n'avez jamais vu un homme d'une telle bienveillance, écrit-il à son ami. En effet, il aurait dû, sans toutes ces circonstances favorables, renoncer au plaisir de voir à son aise tous les événements, et à la possibilité de donner une description exacte des combats qui s'engagèrent devant cette ville. [2])

Après la fameuse prise de Namur, en 1692, on accorda enfin au poëte un agréable repos de près d'une année, qu'il passa à Fontainebleau et à Paris. Mais lorsque sa Majesté elle-même alla se mettre à la tête de l'armée, il se vit de nouveau, à la veille de grands événements, appelé à de nouvelles fatigues.

Pendant la première moitié de l'année suivante (1693), nous le trouvons tantôt à Mons, tantôt à Gemblours, petite ville du Brabant, tantôt ailleurs, ne jouissant d'un loisir convenable et d'un parfait repos qu'après la bataille de Nerwinden (29 juillet 1693), bataille dans laquelle les Français remportèrent une victoire décisive sur le prince d'Orange. [3]) A partir de ce moment le poëte tragique se voua entièrement à la poësie et à l'affection de ses amis.

Déjà en 1694, et pour le soumettre à son jugement, il envoya à Boileau, qui venait d'achever son ode sur la prise de Namur, un cantique que Moreau, auteur de la musique des tragédies d'Esther et d'Athalie, devait mettre en musique.

Toutes les lettres de Racine, écrites à l'époque, qui suivit la dernière victoire, sont empreintes d'un incontestable esprit de paix. Le souverain lui-même, si belliqueux naguère, inclinait visiblement au repos, pour mieux se préparer à la lutte qui ne pouvait manquer d'éclater après la mort de Charles II, roi d'Espagne. Il n'y a rien de nouveau ici, écrit-il le 3 août 1694, le roi a toujours la goutte et une partie des princes sont revenus de l'armée, le reste arrivera demain ou après demain. Telle était la tranquillité, qui régnait alors vers la fin de la troisième guerre de conquête. Mais bientôt après, Racine eut à soutenir des combats d'un tout autre genre, contre les jésuites, dont il n'avait approuvé ni les mœurs ni les principes. C'est sans doute pour cette raison, que cette corporation lui attribua la traduction du Santolus poenitens, livre dans lequel la Compagnie de Jésus était ouvertement attaquée. Le véritable traducteur, Boivin le jeune, [4]) ravi, qu'on eût pu prendre son livre pour l'œuvre du grand écrivain tragique,

---

[1]) L'auteur lui-même ne vit dans la plus parfaite de ses tragédies qu'un avertissement de la décadence prochaine de son talent, et il renonça pour jamais à la poësie. Vainement Boileau, seul contre tous, ne cessait de lui répéter: »Athalie est votre meilleur ouvrage; le public y reviendra.« Et cette opinion a été justifiée par le jugement de la postérité.

[2]) Il l'a donnée dans sa »Relation de ce qui s'est passé au siége de Namur.«

[3]) En parlant de Guillaume III., roi d'Angleterre, Racine dit toujours »le prince d'Orange« parce que Louis XIV ne reconnaissait d'autre roi d'Angleterre que le roi Jacques, détrôné par Guillaume, prince d'Orange.

[4]) Voyez: Voltaire, Ecrivains du siècle de Louis XIV.

supplia ce dernier de laisser quelque temps le public dans son erreur, pour qu'il pût jouir encore d'une méprise si flatteuse pour lui. [1])

La conduite de Racine dans cette querelle et les offenses qu'il eut à supporter, son indulgence, sa douceur extrême furent admirables. La malignité des jésuites alla jusqu' à attaquer les plus belles productions du poëte. Loin de se laisser aller à aucune rancune, il confesse franchement qu'il abandonne volontiers ses pièces à leur jugement, que Dieu lui a fait la grâce d'être peu sensible au bien ou au mal qu'on en peut dire, et qu'il ne se met en peine que du compte, qu'il aura à lui rendre un jour.

Il prie Boileau d'assurer tous les jésuites de sa connaissance, qu'il n'est nullement irrité de ce que leur supérieur a articulé contre ses tragédies, que l'injure même qu'on lui a faite, fût-elle beaucoup plus grande, il l'oublierait volontiers en considération du révérend Père-la-Chaise qui lui avait témoigné mille bontés, et à qui il sacrifierait bien d'autres offenses. [2])

Ce sont véritablement là des sentiments d'un grand cœur, des marques non équivoques d'une sincère piété, des paroles enfin d'un homme qui connaît profondément le monde, et qui sait apprécier à leur juste valeur la méchanceté et les intrigues d'autrui. Par bonheur pour Racine, il était, dans ces controverses, vaillamment soutenu par beaucoup d'autres écrivains et surtout par Bossuet, l'illustre évêque de Meaux, qui n'était pas resté inactif. Aussi les jésuites qui d'abord avaient joui du privilège d'écrire à leur guise, furent-ils réduits, pour se défendre, à recourir à de petits libelles anonymes, les censures des évêques commençant à pleuvoir sur eux de toutes parts.

La nouvelle que la guerre allait se terminer enfin par une paix générale, remplit le cœur du poëte d'une joie indicible; il allait donc enfin avoir plus de loisir, plus d'occasions de fréquenter ses amis et de se livrer à des occupations sérieuses. En effet, la paix fut conclue le 27 octobre 1697, à Ryswick. Mais il n'y survécut malheureusement que deux ans. [3])

Les malheurs qu' avait attirés sur sa patrie une politique désastreuse, et le chagrin d'avoir perdu lui-même les bonnes grâces du souverain, contribuèrent puissamment à hâter sa fin. Il n'avait dès lors plus d'autre plaisir que de mener une vie retirée dans sa famille et d'y chercher, dans les joies des siens, le bonheur qu'il ne pouvait plus trouver à la cour.

II.

Racine, historiographe.

Racine reçut, en 1677, le titre d'historiographe du roi et entra immédiatement en fonctions avec Boileau. A partir de ce moment nous voyons, pendant plusieurs années, les deux amis fort sérieusement occupés à écrire une histoire de Louis quatorze, dont il ne nous est resté toutefois que des fragments incomplets. [4]) L'ouvrage, interrompu à la mort de Racine, fut malheureusement consumé à Saint-Cloud, dans l'incendie de la maison de Valincourt, son successeur.

---

[1]) L. XLVIII.

[2]) L. IL.

[3]) Racine mourut à Versailles, le 21 avril 1699, à l'âge de cinquante-neuf ans.

[4]) Précis historique des campagnes de Louis XIV, depuis 1672 jusqu'en 1678. et Relation de ce qui s'est passé au siége de Namur.

On ne conçoit guère ce qui a pu déterminer le roi à faire ce choix extraordinaire, car les deux poëtes n'avaient donné jusqu' à cette époque aucune preuve d'une véritable vocation pour ce genre, et jamais dans leurs lettres on ne rencontre un mot qui laisse entrevoir en eux un génie particulier d'historien, ou même une envie quelconque d'écrire les événements de leur temps.

Il est cependant facile de deviner, que la vanité seule du roi fut la vraie cause de ce choix singulier. Ce monarque orgueilleux, qui voulait que tous ses sujets servissent à son intérêt et à sa gloire, jugeait sans doute que les faits de son règne, transmis à fa postérité par les plus estimés de tous les poëtes vivants, en tireraient par là même plus de dignité et plus d'éclat; qu' enfin ces auteurs, si honorés par lui, chercheraient à en témoigner leur reconnaissance en présentant sous des couleurs flatteuses le récit de ses exploits. Mais Racine ne se conformait pas à ces exigences. Bien qu'il aimât sincèrement celui à qui il devait tant de faveurs, pourtant, tout au contraire d' une foule de courtisans, il ne flatte jamais ni le monarque ni aucun autre; on le voit toujours s'efforcer de désigner les choses par leur propre nom et d'en faire ressortir le vrai caractère. Il se moque même assez souvent des adulateurs qu'il méprise du fond de son cœur.

Un certain courtisan avait dit un jour qu'après Dieu le roi était le plus grand médecin du monde. Racine n'eut pas plus tôt entendu ces mots exagérés, qu'il s'écria en riant: „Je suis fort édifié que le courtisan Roze ait bien voulu mettre Dieu avant le roi.“

Même devant celui dont il avait à retracer la vie, il exprime franchement sa pensée sur le devoir sévère d'un historien et s'enquiert des affaires personnelles de son maître, afin de pouvoir mieux faire ressortir l'intégrité de ses mœurs. Sire, lui dit-il un jour, il faut que non-seulement un historien ne flatte personne, ni même n'oublie rien, mais qu'il représente aussi son héros tel qu'il est. Comment donc Votre Majesté veut-elle, que je parle de ses amours. Passez là-dessus, répondit le roi. Mais Sire, répliqua Racine, ce que j''omettrai, mes lecteurs n'omettront pas; il y a dans votre vie des choses étranges, et la sincérité avec laquelle j'avouerai les faiblesses de mon héros, seront un sûr garant pour le lecteur, que je respecte la vérité, et ce respect sera la meilleure recommandation de mon livre. Le roi, dans son embarras, répéta encore une fois: Passez là-dessus!

Ainsi le poëte tragique était obligé d'écrire l'histoire du roi et de son temps, quoiqu'il eût une aversion prononcée contre tout ce qui concerne la guerre. Il n'y a donc rien, qui puisse surprendre de ne le voir que très-rarement emporté par l'enthousiasme et par la bravoure militaire, qui s'était emparée alors de presque tous les esprits.

Pendant son voyage à Maintenon, se trouvant dans le cortège royal, il aperçut une grande foule d'ouvriers occupés à bâtir quarante-huit arcades qui devaient joindre deux montagnes. 'A cette vue, il ne put s'empêcher de faire observer qu'il serait mieux que ces hommes robustes remuassent la terre devant quelque place sur les frontières, plutôt que de travailler dans les mauvaises plaines de la Beauce. Une fois le poëte semble, pour ainsi dire, devenu lui-même tout à fait belliqueux. 'A un combat, qui s'était engagé auprès de Mons, pour prendre d'assaut cette forteresse, le 1 avril 1691, les régiments des gardes avaient pris la fuite dès le commencement de l'attaque; rien ne les avait pu arrêter. Le lendemain, les mêmes grenadiers recommencèrent l'assaut et s'avancèrent sans s'arrêter en écrasant tout devant eux. Racine en voyant cette marche victorieuse, cherchait vainement à se contenir; le cœur lui battait à la vue de tant de braves gens en péril et marchant sur les corps des ennemis abattus. [1]) Voyez, écrivait-il à son collègue, quelles belles matières tout cela sera pour notre histoire!

[1]) L. XXI.

Mais en général le poëte préfère les travaux pacifiques; bien loin de voir dans l'étalage du faste guerrier des signes de bonheur pour la nation, il n'y découvre que la source de graves malheurs dans l'avenir; et, alors que tous étaient éblouis de ce qui se passait, il révèle hardiment ses pensées et ses craintes. Ainsi, au camp de Gévries, il venait d'assister à une revue de l'armée du duc de Luxembourg; il fut frappé de ce magnifique spectacle et avoua franchement que, depuis plusieurs siècles, l'on n'avait guère vu une telle magnificence; que les Romains eux-mêmes n'avaient jamais réuni, en un seul endroit, des forces militaires si considérables. [1])

Pourtant, il est saisi d'un profond sentiment de compassion et de douleur. Il confesse qu'il est las de voir briller des épées et des mousquets, que le bruit des tambours, des trompettes et des timbales l'étourdissent; qu'il aimerait mieux que tous ces hommes robustes fussènt dans leurs maisons près de leurs femmes et de leurs enfants, et qu'il fût lui-même dans la rue des Maçons, entouré de sa chère famille.

Ses jugements, portés sur les caractères des parsonnages devenus plus tard historiques, sont souvent d'une clairvoyance admirable. St. Laurent dont la piété sincère était partout connue, s'était chargé de l'éducation du jeune prince de Chartres et cherchait à le préserver de la mauvaise influence des courtisans, dont les mœurs ne pauvaient guère lui servir de modèle. Ceux-ci, en haine du précepteur, lui suscitaient, tant qu'ils pouvaient, des contrariétés. Racine, s'en apercevant avec regret, défendit les principes de son ami Laurent, qui malheureusement vint subitement à mourir. [2]) L'élève en fut désolé; il sentait bien quel appui il avait perdu au milieu d'une cour ouvertement pervertie. Racine eut l'occasion d'admirer, dans le jeune prince, la force de la véritable vertu qui se fait toujours aimer; il fit en même temps des vœux, pour que Dieu conservât toujours de pareils sentiments à ce comte de Chartres qui, une vingtaine d'années plus tard, devait, par ses dissipations et ses honteuses débauches, contribuer beaucoup aux désastres, que la France eut à éprouver vers la fin du dix-huitième siècle. Et pourtant, ce prince, mieux connu sous le nom de duc d'Orléans, aurait pu, par ses talents et ses mœurs excellentes à l'origine, faire autant de bien qu'il a malheureusement fait de mal.

Quelquefois Racine regrette et blâme aussi la politique du gouvernement. Ces plaintes que nous retrouvons fréquemment dans sa correspondance, peuvent être considérées comme le prélude de cette lettre remarquable, où il peignit à Madame de Maintenon, sous de vives couleurs, les souffrances dont le peuple était accablé depuis si longtemps; c'est cette même lettre, qui devait, hélas! contribuer à sa mort prématurée, en lui attirant la disgrâce du souverain.

Malgré tout cela, Racine se croyait forcé de s'occuper de choses qu'il n'aimait pas; mais, conformément à son noble caractère, il s'efforçait de remplir consciencieusement les obligations qui lui étaient imposées. Presque toujours environné de généraux, d'hommes d'État ou de courtisans, il saisissait volontiers chaque occasion de préparer le canevas de son pénible travail. [3]) Le ministre Louvois, dont les paroles, selon lui, étaient toujours pleines de bon sens et allaient droit au but, devait l'éclairer de préférence sur les dessins du gouvernement et sur les actes de l'armée [4]). L'historien sut en profiter, mais cela ne suffisant pas, il se trouva assez souvent dans un grand embarras et se plaignit de voir des militaires qui avaient assisté aux divers événements, tantôt refuser de parler de peur de dire ce qui s'était passé, tantôt se contredire et lui

[1]) L. XXVI.

[2]) L. VIII et IX.

[3]) C'est donc à tort que Valincourt, successeur de Racine à l'Académie française en 1699, accuse Racine et Boileau de s'être contentés du titre et des appointements, sans s'embarrasser d'en remplir les fonctions.

[4]) L. XVI.

causer bien de la peine pour démêler toute la vérité. [1]) Aussi, désespéré de ce que son œuvre n'avançait pas au gré do ses désirs, il manda un jour à son collaborateur qu'il avait bien des idées, mais peu d'écriture.

Par ce labeur consciencieux et ses recherches assidues, Racine eût indubitablement réussi à composer une histoire belle et complète, il ne se fût pas écarté de la vérité des faits, mais il n'aurait pas été en état de mettre en pleine lumière les causes des évènements, ni de juger les motifs cachés qui faisaient agir sou souverain. Car tout en remplissant les devoirs d'historien, il reste néanmoins poëte; doué lui-même d'un caractère noble et pieux et d'une véritable générosité, il s'intéresse surtout aux traits d'héroïsme, aux sentiments élevés et s'efforce d'en recueillir des preuves qui puissent orner son histoire. Nous ne pouvons nous empêcher d'en passer en revue quelques-unes pour faire mieux comprendre l'esprit général que l'historiographe tâchait d'imprimer à son livre.

Lorsque le duc de Luxembourg était au camp sur les bords de la Mehangue, on lui avait amené un Espagnol qui venait d'être fait prisonnier. Le général le fit dîner avec lui et le renvoya en disant: Allez trouver le Prince d'Orange et dites-lui ce que vous avez vu; je sais que vous faites la guerre en honnêtes gens et je veux la faire contre vous de la même manière. Après la bataille de Nerwinden, en 1693, ce général victorieux s'était rendu à Tirlemont et avait fait distribuer aux malades et aux blessés toutes sortes de rafraîchissements, de manière que le comte de Solms, charmé de cette preuve d'humanité, s'écria: Quelle nation! vous vous battez comme des lions et vous traitez les vaincus comme s'ils étaient vos meilleurs amis. [2])

L'historien est convaincu qu'on ne trouvera pas ces détails dans les récits des bulletins, mais il espère que les lecteurs les aimeront mieux qu'une énumération exacte, mais aride, des noms des bataillons, de chaque compagnie, de chaque détachement. [3]) Il ajoute encore un autre exemple de rare générosité, donné par un simple grenadier à cheval. Celui-ci avait tué un Grand d'Espagne dans le combat. Lorsque les ennemis vinrent relever le corps de leur officier, le grenadier leur rendit non-seulement le corps, mais aussi les trente pistoles qu'il lui avait prises. Voilà, dit-il, son argent, dont je ne veux rien; les grenadiers ne mettent la main sur les gens, que pour les rendre incapables de porter les armes.

Dans ses syllogismes cependant, Racine dépasse souvent la vérité. Ainsi, il raconte qu'on avait trouvé un cilice sur le corps d'un officier, tombé sur le champ de bataille, et que cet officier d'une piété singulière avait fait ses dévotions la veille. Il ajoute qu'il n'avait pas entendu, dans le camp, de messe qui ne fût servie par quelques mousquetaires, et où il s'en fût trouvé un seul, qui ne communiât de la manière du monde la plus édifiante. Mais il se trompe; la vérité est, que dans ce temps-là la piété des armées de son pays était loin d'être grande.

Nous savons trop que, dans les mêmes années, où l'historien vante les sentiments doux et pieux des soldats français, ceux-ci, sous le commandement des Mélac et des Créqui ravagèrent et pillèrent le Palatinat allemand d'une manière inexcusable, et que plusieurs villes, situées sur les bords du Rhin, furent totalement incendiées et détruites. [4])

---

[1]) Lettre III.

[2]) L. XLIII.

[3]) L. XXIX.

[4]) „Wie Speier, so wurden Worms, Mannheim und Heidelberg der Verwüstung preisgegeben: die Schlösser und die Dörfer, die Zinnen der Mauern und der Bürgerwohnungen, die Rathhäuser und die Dome, die Brücken über die Flüsse, die Grabstätten der alten Kaiser.“ Ranke: Franz. Ges. Sämmtl. W. XI. p. 37.

III.
Vie privée de Boileau, de 1687 à 1697.

La vie de Boileau fut en général plus tranquille que celle de son illustre ami; car au fond, ni le roi ni la haute société n'en faisaient aussi grand cas, bien qu'on l'estimât cependant à sa juste valeur. Aussi était-il plus rarement attiré par les cercles de la cour, et pouvait-il plus facilement s'adonner à ses études particulières.

En outre, renonçant à la félicité que procure la vie de famille, il resta célibataire, et souvent en proie à sa maladie, il se livra naturellement de plus en plus à la solitude, où nul ne venait le troubler. Ainsi, en 1687, fixé près de Versailles, à Auteuil, son séjour favori, [1] surtout en hiver, il fut atteint d'une telle extinction de voix, qu'il ne pouvait se faire entendre qu' avec la plus grande peine. Les médecins les plus capables différaient d'opinion sur les remèdes et sur les régimes qu'ils lui prescrivaient. L'un d'eux l'avait mis au lait d'ânesse, ce qui l'engraissa et l'indisposa beaucoup, un autre lui ordonna le sirop d'abricots, l'usage modéré du vin et les distractions. Tout fut inutile; ces efforts empressés, quoique tentés en vain, nous donneront cependant la preuve de la générale considération dont jouissait le satirique qui, de son côté, malgré toutes ses souffrances, se moquait de ses médecins, de leur maladresse et de leurs formules. L'état antérieur de sa santé n'avait jamais été très-satisfaisant. Il raconte qu'à l'âge de vingt-six ans, il souffrait d'un asthme et que les médecins le voyant s'en inquiéter, se riaient de ses craintes, prétendant que ce mal disparaîtrait bientôt; mais le poëte affirme positivement que, même vingt-cinq ans plus tard, la maladie n'avait cédé à aucun remède, et qu'il craignait que les deux infirmités qui le faisaient souffrir, et qu'il attribuait à la même cause, ne finissent par l'emporter. En 1687, Boileau partit d'Auteuil, pour aller prendre les eaux à Bourbon, petite ville qu'il appelle le plus vilain endroit du monde. [2] Comme toujours, les médecins n'étaient point d'accord quant à la vertu de ces sources. Les uns voulaient absolument qu'il se contentât de prendre les eaux sans se baigner, ajoutant qu'il y allait de la vie. Le premier médecin du roi prétendit au contraire, qu'au lieu de recouvrer la voix par ce traitement, il la perdrait tout à fait.

Boileau se plaignait fort de se voir ainsi le jouet d'une science conjecturale, où l'un dit blanc et l'autre noir. [3] Après des doutes et des hésitations qui le fatiguèrent tellement, qu'il ne pouvait plus se tenir sur ses jambes, et qu'il se trouvait mal quatre à cinq fois par jour, il se décida enfin à prendre les eaux. Tout le régime qu'on lui avait ordonné pendant son traitement, était en vérité bien bizarre. Les eaux favorisaient le sommeil; on le lui avait rigoureusement défendu. On lui avait même ordonné de lutter de toutes ses forces contre l'envie de prendre du repos. Malgré tout cela le satirique ne se lasse pas un instant de plaisanter ses médecins. Cependant la maladie ne l'empêchait pas de faire des excursions dans le voisinage. En août 1687, il alla voir Moulins, ville alors très-commerçante et très-peuplée qui s'honorait fort d'avoir pour magistrat Racine, nommé par le ministre Colbert trésorier de France dans cette localité.

---

[1] „Auteuil était devenu un pèlerinage où se rendaient et l'élite des courtisans, et les jeunes écrivains qui aspiraient à l'héritage de la grande poësie. C'est là que venaient, en disciples dociles, J.-B. Rousseau et Louis Racine.“ Geruzez: Essais de littér. fr. 2ième série, p. 335.

[2] Lettre IV.

[3] L. XI.

Partout où le poëte passait, il était accueilli avec empressement. Parmi ceux que j'ai rencontrés, il n'y avait personne, disait-il, qui n'eût donné quelque chose de sa santé pour me rendre la mienne. Sa réconciliation avec Boursault, son adversaire littéraire, fut amenée par la maladie du poëte; Boileau l'avait attaqué dans ses satires et l'autre, pour s'en venger, avait fait imprimer une comédie intitulée „Satire des satires". Cependant, quand l'auteur de cette pièce sut son adversaire malade, il alla le voir, et en arriva jusqu'à lui offrir un prêt de deux cents louis. Boileau sensible à ce trait de générosité, enleva plus tard, de ses satires, le nom de Boursault et les deux écrivains se réconcilièrent complètement. [1]) Cependant, malgré tous les efforts de la science, la santé du poëte ne s'améliorait pas sensiblement. Quelquefois, il est vrai, il se sentait mieux, sa poitrine était plus dégagée, ses jambes plus raffermies, sa voix semblait se fortifier, mais en réalité ce n'était pas la guérison. [2]) Ni les bains ni les eaux ne l'avaient soulagé. Dans sa dix-huitième lettre, il se dit inconsolable d'être obligé de quitter Bourbon aussi muet que lorsqu'il y est arrivé. Sa seule joie est de revoir bientôt son ami. J'ai honte de moi-même, écrit-il à Racine, je rougis des larmes que je répands en vous écrivant ces derniers mots. Vers la fin de l'an 1687, il retourna à Paris, résolu de prendre un logement pour lui seul, afin d'être du moins tranquille; il était las d'entendre le tintamarre des nourrices et des servantes. Peu de temps après son retour le roi lui accorda une [3]) pension de dix mille livres par an, pension qui malheureusement n'était pas très-exactement payée; les guerres continuelles et les dépenses d'une cour brillante vidaient naturellement trop souvent les caisses royales.

Pendant une dixaine d'années, de 1688 à 1697, le poëte séjourna tantôt à Paris tantôt à Auteuil; il se retira alors de plus en plus de la société, même de celle de ses amis, de sorte que Racine lui demanda un jour, comment il était possible qu' il ne fît point de vers. La véritable cause de cette retraite et de cette étonnante oisiveté provenait sans doute de sa maladie qui empirait de jour en jour. Le 25 mars 1691, ne voulant rien celer à son ami, il lui écrivit que non-seulement son mal ne finissait pas, mais qu' il doutait même qu' il pût guérir jamais. En revanche, il était, d'après ses propres expressions, fort guéri d'ambition et de vanité, et il ne savait pas, si cette guérison-là ne valait pas bien l'autre, puisqu' à mesure que les hommes le fuyaient, il lui semblait que la tranquillité lui revenait. [4]) Malheureusement de nouvelles douleurs se joignirent peu à peu à celles dont il souffrait déjà, il commença à éprouver quelques atteintes de surdité qui lui interdirent le monde et la cour.

En 1692, le satirique recommança cependant à faire des vers; du moins le 3 octobre de cette même année, Racine trouva entièrement achevée, à son retour à Paris, la satire „contre les femmes". [5]) Il composa, en outre, à cette époque l'épître „à mon jardinier", la fameuse ode „sur la prise de Namur", enfin l'ode „sur l'amour de Dieu", dont Racine fait mention dans la dernière lettre de sa correspondance. La supérieure de Port-Royal et beaucoup de religieuses avaient éprouvé pour de si beaux vers le plus sincère intérêt. [6])

---

[1]) Voyez *Geruzez*: Essais de littér, fr. II, p. 335 et Voltaire: Écrivains du siècle de Louis XIV.

[2]) L. XV. et XVIII.

[3]) L. XXII.

[4]) L. XX.

[5]) Ses loisirs d'Auteuil l'avaient enfin ramené à la poësie, mais on regrette qu'il en ait profité pour écrire, à l'exemple de Juvénal, une longue satire „contre les femmes", dans un siècle, où les La Fayette, et les Sévigné unissaient la vertu à la supériorité de l'esprit. Voyez Geruzez: Essais de littér. franç. II. p. 331.

[6]) Boileau mourut le 13 mars 1711, âgé de soixante-quinze ans. Il fut enterré dans les caveaux de la Sainte-Chapelle à Paris, au-dessous de la place occupée par le Lutrin que son poëme héroï-comique a rendu si fameux.

IV.

Caractère de Boileau.

Boileau doit être rangé parmi ces caractères qui dans tous leurs sentiments, bons ou mauvais, en haine, en amour, en admiration dépassent de beaucoup les limites, dans lesquelles il faut se renfermer pour être juste. On ne peut guère le blâmer d'avoir estimé et même exalté, comme la plupart de ses compatriotes l'ont fait si souvent, les bonnes qualités d'un roi, sous le règne duquel les frontières du pays s'étendaient chaque jour de plus en plus, d'un roi qui a contribué plus qu' aucun de ses prédécesseurs à amener l'âge d'or de la littérature française, et à augmenter la gloire, le plus précieux des biens aux yeux d'un Français; mais Boileau se laisse trop entraîner dans son admiration, et tombe, sans s'en apercevoir, dans la flatterie la plus exagérée, la plus indigne d'un homme supérieur et instruit comme on ne peut lui contester de l'avoir été. Le roi lui ayant demandé un jour la date de sa naissance: „Sire, répondit le satirique, je suis venu au monde une année avant votre Majesté, afin de pouvoir annoncer les merveilles de son règne.“ [1])

Il semble vraiment, que l'esprit de servitude qui planait alors sur la cour, s'était emparé de tous ceux qui en approchaient à quelque titre que ce fût. Car, au fond de son cœur, Boileau méprisait la flatterie; [2]) il confesse plus d' une fois, qu' il préférerait sans hésiter les contradictions et les reproches continuels de Hessein, si connu par sa constante opposition, aux complaisances et aux fades applaudissements des amateurs de beaux esprits. [3]) Pendant son séjour à Bourbon, il rencontra quelques capucins, parmi lesquels il s' est trouvé un de ces amateurs, qui lui présenta des vers composés à sa louange. Boileau fut loin d' en être flatté; car en mandant cette rencontre à son ami, il lui écrit: „vanitas, omnia vanitas“, et il affirme que cette sentence ne lui avait paru si vraie qu' au moment, où ces pères crasseux l'avaient abordé. Pourtant, chose étrange, il est lui-même confit de vanité; il est ébloui de cette splendeur futile dont Louis XIV savait entourer sa personne et tout ce qui l'environnait. Le poëte le regardait non comme un de ses semblables, également entaché de faiblesse, mais comme un être supérieur, doué d'une omnipotence divine. [4]) Pendant la grave maladie dont il souffrait depuis si longtemps, lors même que les choses du ciel, auxquelles il portait d'ailleurs un vif intérêt, paraissaient avoir perdu pour lui toute leur valeur, la pensée seule de la bienséance et de la gloire du roi conservait sur son esprit accablé toute sa puissance première. [5]) Il croyait, que le plus utile était de suivre en tout point les conseils du roi, même en ce qui concernait la médecine; car, selon son opinion, un prince qui avait exécuté tant de faits merveilleux, était évidemment inspiré par le ciel;

[1]) C'est ce qu'il n'a pas manqué de faire dans les épîtres IV et VIII, adressées au roi.

[2]) Dans sa neuvième épître le poëte développe la pensée que rien n'est beau que le vrai; il attribue même le succès de ses vers à la puissance du vrai.

„Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
„Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur.“

[3]) Lettres VI, VII, VIII.

[4]) „In der zuversichtlichen Ueberzeugung, dass Gott den Königen nicht bloss einen Theil seiner Allmacht, sondern ebenso sehr einen Theil seiner Allwissenheit verliehen, hatte Ludwig XIV. mit starker Faust allen widerspenstigen Eigenwillen niedergeworfen.“ Hettner: Gesch. der franz. Literatur im 18. Jahrh. p. 3.

[5]) Lettre II.

il fallait en conséquence, que tous les mots qui sortaient de sa bouche, équivalussent à de véritables oracles. [1]

Ce qui met encore le comble à cette flatterie, qui ne semble pouvoir être surpassée, c'est le moyen aussi bizarre que singulier, auquel il va enfin avoir recours, pour se guérir de cette extinction de voix qui résiste à tous les remèdes. De retour à Paris, il se propose de se porter sur le passage du roi, espérant que le désir de le remercier de toutes ses bontés, lui rendra la faculté de prononcer d'éloquentes paroles.

Il confesse franchement, qu'il a lu dans les livres de tous les temps des exemples d'une grande félicité, mais que, comparée à celle de son souverain, cette félicité lui avait semblé le malheur. Une de ses grandes préoccupations était, qu'ayant épuisé toutes les hyperboles et toutes les hardiesses de la langue, il ne trouverait plus d'expressions pour louer dignement son protecteur au cas qu'il vînt à faire encore quelque chose de plus grand. Les soucis qu'il prend de la personne du bien aimé, tombent enfin dans le ridicule. Toutes les fois qu'il arrivait à sa connaissance, que le roi s'exposait trop au danger dans les combats, il tremblait à la pensée de perdre peut-être le maître chéri. [2] Sans doute, disait-il, le roi a pour lui l'exemple des Alexandre et des César qui s'exposaient comme il le fait lui-même, mais avaient-ils raison de le faire? Apprend-il, que la personne de Sa Majesté est hors de tout danger, il ne peut contenir sa joie. [3]

Jamais il ne se permet de discuter ni sur le but des actes politiques, ni sur les moyens, employés par le gouvernement pour y parvenir; il semble presque, qu'il n'y ait point pensé; car toutes les actions du souverain, sans en excepter les moins importantes, sont pour lui des événements dignes d'être transmis à la postérité. [4] C'est pourquoi, à plusieurs reprises, il adjure Racine de lui raconter tout ce qui concerne le roi jusqu'aux détails les plus minutieux de ses voyages. Cependant, la postérité a porté un jugement bien différent sur ce roi remarquable.

Ces guerres qui, selon le satirique, devaient le rendre immortel, lui ont donné, il est vrai, l'immortalité, mais non celle qu' espérait Boileau; elles ont été plutôt considérées comme des guerres de rapine. De plus, la postérité a trouvé dans cette politique de Louis XIV et dans tous les actes de son règne le germe des ébranlements terribles qu'a éprouvés toute la société française du dix-huitième siècle et qui, plus tard, ont apporté tant de souffrances et de malheurs à des millions d'hommes.

Mais ce ne fut pas au roi seul qu'il adressa ses impardonnables flatteries, il les prodigua aussi sans mesure à tous les courtisans distingués par le souverain. Il s'évertuait surtout à dire des choses charmantes sur Madame de Maintenon, déclarant que c'était la seule vertu où il n'eût point encore remarqué de défauts. [5]

Comme tous les flatteurs, il aimait à être loué par ceux qu'il avait lui-même flattés et, par conséquent, à être informé promptement de tout ce qu'on disait de lui à la cour.

Racine qui n'ignorait pas ce faible de son ami, ne mettait jamais de retard à lui communiquer les moindres mots prononcés en sa faveur, soit par le monarque, soit par les courtisans. [6] Et malgré tout cela, on ne saurait dire, si le roi estimait en vérité le génie et le caractère du poëte; il est hors de doute seulement, qu'il savait bien apprécier les avantages qui devaient ré-

[1] L. XIV.
[2] L. XX.
[3] L. XL.
[4] L. II.
[5] L. X.
[6] Lettres IX, XII, XIII et XIV.

sulter pour lui de la faveur accordée à cet excellent versificateur. [1]) Aussi aucune occasion ne fut-elle omise de plaire à celui qui possédait le don de si bien encenser. Car le poëte, pour montrer sa reconnaissance, ne tardait pas à répondre à toutes ces bontés par de beaux vers et par des paroles flatteuses. [2])

Mais autant sa flatterie est illimitée, autant sa verve satirique est rigoureuse et mordante contre ceux qui ont une fois excité sa colère. Charpentier, membre de l'académie, fut un de ceux qui eurent le plus à souffrir de ses attaques, soit qu'il eût composé quelques vers, soit qu'il eût fait toute autre chose qu'on ignore. Vraiment, dit Boileau, il vaut bien la peine de risquer quelque chose, pour arriver à ôter la parole à un tel parleur. [3]) Mais tout en s'égayant aux dépens d'un personnage de ce genre, il blâme parfois sans raison et sans que son jugement à lui-même soit plus juste que celui contre lequel il cherche à décocher ses traits mordants.

Après la fameuse prise de Heidelberg, le 21 mai 1663, Charpentier avait proposé pour devise d'une médaille „Servare potui, perdere si possim, rogas?“ Boileau tournant ces paroles en ridicule, en proposa une autre, encore moins significative, mais beaucoup plus méchante: „Heidelberga deleta!“ [4])

En vain cherche-t-on dans sa correspondance quelques lignes qui puissent prouver que Boileau possédait une juste idée de la tâche imposée à un véritable poëte. Il se vante qu'il y a dans une de ses odes des choses sur lesquelles personne n'avait encore parlé en vers; et en effet, il y [5]) a recours à la plume blanche, que le roi a sur son chapeau, seulement pour trouver des expressions nouvelles et étrangères à la poësie, comme si la véritable essence de la poësie consistait dans l'emploi de certains mots, et non dans l'élévation de l'âme et dans l'enthousiasme que produit tout ce qui est vrai, beau et sublime.

V.

Relations entre Racine et Boileau.

Sous le rapport de la dignité de caractère, du vrai génie, Boileau fut évidemment inférieur à Racine. Aussi lui cède-il volontiers le pas et exprime-t-il ses regrets de ne pas avoir en partage cette vertu solide et énergique, que son ami, plus heureux que lui, s'était acquise de bonne heure dans le sanctuaire de Port-Royal. [6]) S'il l'eût possédée, les douleurs physiques

---

[1]) „La nature et les circonstances se réunissaient pour faire de lui le meilleur versificateur qui eût encore existé parmi nous.“ *Laharpe*: Lycée, ou Cours de littérature. IV, p. 183.

[2]) *Boileau* conserva jusqu' à la fin la faveur de Louis XIV et de la veuve de Scarron. Il sut même faire respecter en lui la loyale complicité avec les jansénistes, et le silence, alors si difficile à garder, sur la révocation de l'édit de Nantes. Voyez Eugène Geruzez: Essais de littérature française, 2e série, p. 330.

[3]) Lettres IV et XVII.

[4]) L. XL.

[5]) Ode sur la prise de Namur. L. XXXVII.

[6]) L'éducation était alors mâle et austère; on exigeait que les jeunes gens s'appliquassent aux langues anciennes; on les exerçait à écrire en grec, en latin, en français; on cultivait leur raison par une saine morale, et la religion était la base fondamentale de toute l'instruction. La piété devenait la science essentielle. Voyez *Racine*: Abrégé de l'histoire de Port-Royal.

n'auraient pu exercer sur son esprit triste et abattu une si grande influence. Il ne demande donc pas avant tout à Dieu de lui rendre la voix, mais de lui octroyer la piété de son collègue, puisque celle-ci permet de braver toutes les souffrances et tous les périls. [1])

Racine mérita bien en effet à beaucoup d'égards cette grande estime. Tout ce qui nous est resté de lui, prouve que, même au temps de ses plus grandes préoccupations théâtrales, il fut toujours sincèrement attaché à la foi de l'Évangile, et, de presque chaque lettre de sa correspondance, il ressort qu'il usait d'une grande bienveillance envers tout le monde, et surtout envers Boileau.

Il ne cesse de l'aider et de le consoler dans son malheur. Le 16 août 1687, il se rendit exprès à Versailles pour consulter le célèbre médecin Fagon et pour le déterminer à écrire à Bourbon aux médecins, qui y traitaient son ami. [2]) Mais à peine eut-il appris que les bains de cette ville n'avaient amené aucune amélioration, qu'il insista auprès du malade pourqu'il revînt à Paris et ne privât pas plus longtemps ses intimes de sa présence. Je n'ai jamais vu, lui écrit-il, une guérison plus généralement souhaitée que la vôtre; revenez auprès de celui qui ne peut se consoler de vous savoir si loin de lui. [3])

Boileau fut touché de ces attentions et d'une amitié si dévouée; il était capable, disait-il, de tout quitter, de se passer de tout hormis de son ami Racine. Et de son côté aussi, il chercha toujours à lui témoigner sa reconnaissance, tant par des actes que par des paroles. Un jour, pendant une absence, Racine a besoin de ses appointements. Boileau se rend lui-même chez l'abbé Begnon pour les réclamer et les lui envoyer. Lorsqu'on lui dit que, pour le moment, c'est chose difficile que d'être payé au trésor royal, il ne se décourage pas, il insiste et déclare hardiment que Racine a autant de droits à la pension du roi que le dernier des soldats. L'abbé reconnut la justesse de cette observation et promit de faire son possible pour y faire droit. [4])

Toutes les affaires importantes étaient discutées en commun, jamais la moindre discorde, la moindre querelle ne s'éleva entre eux. Ils échangeaient des lettres, des vers, des compositions littéraires de tout genre; en un mot ils se communiquaient tous leurs travaux et parfois ils travaillaient ensemble à la même œuvre.

Ainsi, en septembre 1694, Racine soumet à Boileau son cantique „sur le bonheur des justes et sur le malheur des réprouvés", en lui demandant de le critiquer et de lui faire part de ses remarques. Il paraît que la critique de l'auteur du Lutrin n'était ni très-clairvoyante ni très-juste; du moins Racine répondit plus tard, qu'il lui dirait lui-même son sentiment sur les dissidences que Boileau avait signalées, et qu'en même temps, il lui donnerait de vive voix ses explications; il ajoutait: vous savez qu'un homme qui compose, conçoit souvent son thème de plusieurs façons. Ensuite il fait des remarques sensées et fines sur les expressions et les idées de son poëme, remarques qui démontrent, de quelle manière Racine savait apprécier et expliquer toutes les nuances de ses pensées poëtiques, et qu'il se réserve sa propre appréciation sans toutefois offenser, en aucune façon, son collègue. D'abord il avait écrit la strophe suivante „infortunés que nous sommes, où s'égaraient nos esprits". Il explique pourquoi il a préféré le mot miséra-

---

[1]) L. IX.
[2]) L. XIII.
[3]) L. XII.
[4]) Il usa de la même bienveillance envers le vieux Corneille. Apprenant que la pension de ce grand poëte tragique se trouve supprimée, il court à Versailles offrir le sacrifice de la sienne, ne pouvant sans honte, disait-il, recevoir une pension du roi, tandis qu' un homme tel que Corneille en serait privé. Et le roi l'envoya à Corneille pauvre, âgé et infirme. Voyez M. *Amar*: Notice sur Boileau Despréaux, p. 9.

bles. „Ce mot dans la bouche des réprouvés, dit-il, est beaucoup plus significatif, parce qu'il nous les dépeint s'humiliant et se condamnant eux-mêmes. [1]) Dans les vers „qui nous montraient la carrière de la bienheureuse paix", Boileau avait blâmé l'expression „carrière de la paix". Racine n'accepte pas le reproche; il ne voit pas pourquoi on ne doit pas admettre cette expression; n'est-il pas permis de dire: la carrière de la gloire, de l'honneur, c'est à dire la voie par où on court à la gloire, à l'honneur? Bien qu'il n'admette pas toutes les observations de son ami, il l'informe, pour ne point l'offenser, qu'il avait dit à Mad. de Maintenon que les vers ne seraient pas confiés au musicien avant d'avoir été soumis au jugement de Boileau.

Racine avait beaucoup plus d'occasions d'obliger son ami; non-seulement il lui était supérieur comme poëte, mais il fréquentait aussi plus souvent la cour et les personnages dont l'influence auprès du roi pouvait lui être avantageuse. C'est pourquoi Boileau ne faisait presque rien sans avoir préalablement consulté le grand poëte tragique, tant sur ses travaux littéraires que sur toutes ses affaires en général. Voulait-il écrire à un personnage haut placé, il envoyait d'abord son brouillon à Racine pour avoir son avis même sur la tournure des phrases, et celui-ci remplissait ces petits devoirs d'amitié avec une rare et vraie modestie. Ainsi, il dut corriger la lettre que Boileau adressa au roi pour le remercier de la pension qu'il lui avait accordée; il s'y trouvait quelques plaisanteries peu convenables sur la surdité dont il était affecté, et sur les trompettes. Pour ne pas blesser son ami, Racine n'y changea rien; il exprima seulement son opinion, et la lettre, modifiée conformément à ses avis, fut enfin envoyée à sa destination. [2])

Une autre fois Boileau lui soumit des travaux d'une plus grande portée, pour connaître son jugement: quelques vers d'une ode [3]), à laquelle, ajouta-t-il, il avait déjà retouché, mais qu'il ne voulait pas achever avant de connaître les remarques de son ami qui sûrement éclaireraient encore son esprit. Tourmenté de doutes, il lui demanda même si, dans un poëme destiné au roi, il devait parler du duc de Luxembourg. [4]) Vous n'ignorez pas, disait-il, combien notre maître est chatouilleux sur les gens qu'on associe à ses louanges. Mais nous aussi, nous n'ignorons pas que Boileau consultait plutôt les intérêts du moment que les inspirations d'un enthousiasme vraiment poëtique. Il en résulte que ses odes ne sont guère lues aujourd'hui que grâce à une curiosité purement littéraire. Dans sa réponse à cette lettre, Racine est très-bref; il ne blâme que la répétition de quelques mots, et promet de lui dire de vive voix tout ce qu'il en pense. Boileau en fut satisfait, car en agissant ainsi, il fallait qu'il lui proposât d'abord les différentes manières dont il pouvait arranger les mots ainsi que les suppressions ou les additions, qu'il y pourrait faire lui-même. L'ode se trouvant parfaitement corrigée, Racine se chargea du soin de la lire au roi.

Les jugements, portés par Racine, se rapportaient également à d'autres productions littéraires de Boileau. Ce dernier, dans ses réflexions critiques sur Longin, où il poursuivit, à outrance, son adversaire Charles Perrault, avait avancé qu' Homère n'employait jamais aucun mot trivial ou bas. Racine s'appuyant sur un passage de Dénys d'Halicarnasse, prétend au contraire, que le poëte grec s'était souvent servi d'expressions vulgaires, mais très-caractéristiques en même temps, parce que ces mots, peu choisis, ne laissaient pas toutefois de charmer par la manière dont le poëte avait eu soin de les arranger. Tels étaient les termes où en étaient ces grands hommes en faits de théorie et de critique littéraire. [5])

[1]) L. XLIV.
[2]) Lettres XXIII et XXIV.
[3]) Ode sur la Prise de Namur.
[4]) L. XXXVIII.
[5]) L. XLIV.

Un autre jour, pour soutenir son ami dans ses combats scientifiques, Racine appelle son attention sur quelques erreurs de Perrault, qui avait dit, que les paroles ne faisaient rien à l'éloquence et qu'on devait, soit en écrivant soit en parlant, ne considérer que le sens. Racine croyait que ce paradoxe qui avait échappé à Boileau, lui fournirait le meilleur prétexte pour jeter le ridicule sur son rival. Le satirique suivit le plus souvent les conseils de son ami et confessa sa supériorité en des termes très-expressifs. Si le roi, lui dit-il, accomplit encore de plus grands exploits, je garderai le silence, je vous laisserai parler; c'est sans doute le meilleur parti que je pourrai prendre. Rien plus, que ces paroles de Boileau, ne témoigne de son respect pour Racine; il est rare qu'il n'accepte pas les opinions émises par lui; ainsi, par exemple, en 1697, il lut au Père-la-Chaise une épître dans laquelle se trouvaient huit vers désapprouvés par Racine; il confirma qu'il les avait conservés et que le Père-la-Chaise lui-même l'avait prié trois fois de les relire; tellement ces vers lui avaient plû. [1])

On ne peut se figurer une amitié plus franche, plus sincère que celle qui liait ces deux illustres amis. [2])

VI.

Amis des deux poëtes; conclusion.

Princes, généraux, évêques, courtisans, grands auteurs de cette époque, tous s'estimaient heureux d'être appelés les intimes de Racine et de Boileau.

Louvois, ministre de la guerre, leur témoigna toujours un vif intérêt. [3]) Pendant la maladie de Boileau, il était si plein de bonté et d'attentions pour lui, que Racine doutait que son ami, quand il aurait recouvré la voix, en eût assez pour suffire à tous les remercîments qu'il aurait à lui faire.

La bienveillance que *Vauban*, ce célèbre édificateur de forteresses, prodigua aux deux poëtes, n'était pas moindre. [4])

La Bruyère, traducteur hors ligne des caractères de Théophraste, prouvait le cas qu'il faisait du jugement du satirique en se rendant auprès de lui et en lui lisant parfois quelques passages de son livre. Boileau le croyait un honnête homme à qui rien n'aurait manqué, si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il avait envie de l'être. [5])

Pierre Nicole, moraliste, théologien et un des meilleurs écrivains de Port-Royal s'était également attiré l'amitié des deux poëtes par son grand mérite littéraire et par la simplicité de ses mœurs. Je meurs d'envie, dit Boileau, de voir ses Réflexions, [6]) et je m'imagine que c'est Dieu qui me prépare ce livre à Paris, pour me consoler de mon infortune.

---

[1]) L. L.

[2]) Boileau a bien mérité que Racine, avant d'exhaler son dernier soupir, lui laissât pour adieu ces mémorables paroles: „Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.“ Geruzez: Essais, II. p. 338.

[3]) L. VI.

[4]) L. IV.

[5]) L. II.

[6]) Réflexions sur les épîtres et sur les évangiles. Lettres VII, XVI et XVII. Voyez aussi Voltaire: Écrivains du siècle de Louis XIV, et Laharpe: Lycée ou cours de littér. IV, p. 446.

La correspondance nous parle aussi d'*Antoine Furetière*, fameux par son dictionnaire et par ses violentes querelles avec les membres de l'Académie qu'il avait, à plusieurs reprises, outrageusement offensés. [1])

Malheureusement ce cercle d'amis s'éclaircit peu à peu, et déjà le 13 août 1687, Racine se plaignait qu'il ne lui restât guère que Boileau. [2])

Une douzaine d'années plus tard, il avait encore plus sujet d'en gémir, car le roi lui-même, pour lequel il avait tant travaillé, l'en remercia par une disgrâce et abrégea ainsi de beaucoup la vie de son historiographe. Cependant la gloire de cet homme illustre durera aussi longtemps que l'on connaîtra encore la langue et la littérature françaises et que survivra le goût national, auquel ses écrits doivent leur origine.

D'un autre côté, la valeur morale de la politique de Louis XIV envers l'étranger et les principes de tout son gouvernement dans l'intérieur de ses États n'ont été véritablement jugés et appréciés, qu'à la suite des graves événements qui, en 1870, se sont accomplis sur le sol de la France.

Ainsi, la glorieuse journée de Sedan forme, non-seulement dans l'histoire de l'Allemagne, mais encore dans celle de la France, une époque des plus importantes et peut-être la plus décisive qu'il y ait jamais eu pour ces deux pays.

Cette journée a rendu enfin à notre patrie la pleine et véritable union et, par conséquent, la force et la liberté complètes dans le réglement de ses propres affaires intérieures.

La même journée a, quant à la France, mis fin à une période qui ne commence point à l'avénement des Napoléonides au trône, mais qui date déjà du temps de Louis XIV. [3]) C'est ce dernier qui, comme nous l'avons vu dans la vie de Racine et de Boileau, ainsi que dans leurs rapports avec leur souverain, est parvenu à inculquer à tout son peuple, sans en excepter les meilleurs de ses sujets, un esprit méprisable de soumission et de servitude. Cet esprit, en dépit de perpétuelles révolutions et de toutes les restaurations, est malheureusement resté, jusqu'à nos jours, le partage de la majorité des Français.

En outre, Louis XIV a fondé la grandeur douteuse et la soi-disante gloire de sa nation sur une base, qui a pour principaux supports non la force intellectuelle, l'érudition générale, la vraie civilisation et cette liberté, qui se fonde sur l'observation des lois, mais, en première ligne, le démembrement, la division, la faiblesse absolue de ses voisins, et principalement celle de l'Allemagne.

Ces fondements précaires de l'État français ne devaient donc durer que jusqu'au moment, où l'Allemagne reconnaîtrait, en terminant ses discordes intérieures, combien elle pouvait être puissante par l'union générale de tous les États nombreux dont elle est composée.

Jamais gouvernement ne sera durable, s'il ne puise sa force dans le vrai bonheur et la complète et sincère confiance du pays tout entier.

---

[1]) L. XLV.

[2]) L. XII.

[3]) Nous ne sommes pas donc de l'avis de M. Sybel qui soutient, que l'importance de toute cette guerre de 1870 ne consiste, pour la France, que dans le bouleversement du régime établi par Napoléon III. Voyez Napoléon III. Von H. v. Sybel. Bonn 1873. (p. 76—80.) Le grand état-major prussien dans son livre intitulé: Der deutsch-französische Krieg 1871, est plus judicieux et plus juste envers cet empereur déchu. (p. 2, 3, 7.)

Errata: Pag. 2, ligne 11 au lieu de: à la la, lisez: à la; ligne 18 au lieu de: magistats, lisez: **magistrats**; pag. 7, ligne 5 au lieu de: spectale, lisez: **spectacle**; ligne 13 au lieu de: parsonnages, lisez: **personnages**.

SCHULNACHRICHTEN.

I. Chronik des Schuljahres 72|73.

Unmittelbar vor dem Beginn des Schuljahres erkrankte der kurz vorher aus dem Seebade zurückgekehrte Oberlehrer Dr. *Wilms* an einem nervösen Fieber, so dass er der Eröffnung der Lektionen, welche am 10. Oktober in üblicher Weise durch den Direktor statt fand, nicht beiwohnen konnte und bei unaufhaltsamer Steigerung der Krankheit schon am 11. Oktober, Nachmittags 3 Uhr, derselben erlag. Den Gefühlen der Kollegen bei diesem schmerzlichen Verluste gab der Oberlehrer Dr. *Schmeding* bei der Morgenandacht am 12. Oktober Ausdruck, und der Direktor gedachte bei der Morgenandacht am 14. Oktober des Lebensganges und der vielseitigen, erfolgreichen Thätigkeit des Verewigten nach einem Choralgesang in folgenden Worten:

„Gebet. Herr unser Gott, Gebieter über Tod und Leben! Du hast unser Gebet um die Genesung unseres theuren Mitarbeiters nicht erhört, hast ihn nach Deinem unerforschlichen Rathschlusse aus unserer Mitte weggenommen, hast ihn von der Seite einer alternden, schwergeprüften Mutter abgerufen in dem kräftigsten Mannesalter, aus der rüstigsten und reichsten Thätigkeit! O welche menschliche Tröstung könnte bei diesem so unerwartet eingetretenen Hinscheiden uns, seine Kollegen und Freunde, seine Schüler, könnte die tiefgebeugte Mutter und die trauernden Geschwister aufrichten?

„Nein, hier ist, das fühlen wir wohl Alle mehr oder weniger, nur *ein einziger Trost und Halt*, der in dem *Glauben* an Dich, unseren Vater in Christo Jesu, an Dich, der Du die Liebe bist und nur Gedanken des Friedens und der Liebe über uns hast, auch wenn wir Deinen Rathschluss nicht fassen und verstehen, und an Den, der uns dies offenbart und Unsterblichkeit und unvergängliches Wesen an das Licht gebracht hat! O so erwecke und stärke denn diesen Glauben in uns Allen, die wir noch hienieden wandeln und um den Entrissenen trauern, dass wir den schweren Verlust ertragen mögen, den Du über uns verhängt hast, dass wir unsern Blick emporheben aus dem irdischen Todtenfelde um uns her zu der ewigen Heimat, zu welcher Du uns in Christo berufen hast, auf dass wir getrost entgegengehen dem Tag, der auch uns so bald erscheinen kann, dass wir, wenn auch unser äusserer Mensch verwest und dahinsinkt, von Tage zu Tage erneuert werden im Glauben, in der Liebe und in der Hoffnung des ewigen Lebens und seiner unvergänglichen Herrlichkeit! Amen.

I Chron. 30, 15. „Wir sind Fremdlinge und Gäste vor Dir, wie unsre Väter alle. Unser Leben auf Erden ist wie ein Schatten, und ist kein Aufhalten."

„Es war keine lange Wallfahrt, die unserm theuren entschlafenen Mitpilger beschieden war; sie hat ihn gegen alles Erwarten nur bis zu dem Mannesalter geführt. Geboren im J. 1832 zu Herford besuchte er nach der Versetzung seines Vaters, des damaligen Oberlehrers, späteren Direktors des Gymnasiums und der Realschule zu Minden, das Gymnasium in Dortmund, bis er es mit dem Zeugniss der Reife 1850 verliess, und studierte dann auf den Universitäten Halle und Bonn Philologie. Nachdem er 1853 zu Münster die Prüfung für das höhere Lehramt rühmlich bestanden hatte, promovierte er in Halle und ging dann noch nach Berlin, um sich weiteren Studien zu widmen, trat jedoch noch in dem Herbste desselben Jahres an dem Gymnasium zu Burgsteinfurt zur Abhaltung seines Probejahres ein, wurde Ostern 1854 als ordentlicher Lehrer an demselben angestellt und von dort Ostern 1859 an das hiesige Gymnasium berufen, wo er im Herbst 1868 zum Oberlehrer ernannt wurde.

„Aber nicht nach der *Lebensdauer*, m. l. Sch., bemisst sich der Werth eines Menschenlebens, sondern nach seinem *Gehalte*, nach der Verwendung desselben im Dienste des *Gemeinwesens*. Und dass dieses bei unserem so früh

dahingeschiedenen Freunde in reichem Maasse der Fall gewesen ist, dass er insbesondere in seiner *hiesigen* Wirksamkeit, von der wir Zeuge waren, die Tage und Stunden, welche Gott ihm beschieden, eifrig verwerthet hat für das Wohl unsrer *Schule*, für das Wohl der *Stadt* Duisburg, wer könnte das leugnen, und wozu soll ich dies noch darlegen, da es allgemein anerkannt ist, da ein grosser Theil von euch selbst, m. l. Schüler, dies auf die wohlthuendste Weise erfahren hat? —

„Und welche hohe *Begabung*, welche ungewöhnliche *Arbeitskraft*, welche *Gewandtheit* und *Tüchtigkeit* entwickelte er in dieser Thätigkeit! Wie wusste er mit raschem und sicherem Blicke das Rechte zu treffen und ihm die angemessene Form zu geben! Mit welcher Hingebung, mit welchem Fleisse bearbeitete er die ihm obliegenden Berufsgeschäfte! Mit welcher Einsicht ergriff und verfolgte er die *wissenschaftlichen* Aufgaben, welche sein Beruf, welche die hiesigen Verhältnisse und die Umgebung, die Gegenwart und Vergangenheit unserer Stadt ihm nahelegten!

„Und bei diesen Vorzügen, welch' ein *bescheidenes, freundliches* und *theilnehmendes Wesen* in seiner ganzen Erscheinung, in seinem Verkehr mit den Kollegen und mit Jedermann! Welche zarte Rücksichtnahme auf die Interessen und Gefühle Anderer, welche Behutsamkeit beobachtete er im Umgange und in dem vielseitigen amtlichen Verkehr, der ihm hier fast mehr als wünschenswerth zu Theil wurde!

„So konnte es denn nicht fehlen, dass er sich die Herzen seiner Kollegen und Schüler, die Zuneigung, Anerkennung und Hochachtung der Bürger unserer Stadt gewann und als ein einsichtsvolles und höchst brauchbares Glied derselben zu fast allen wichtigen Angelegenheiten der Stadt herangezogen wurde.

„So hat er die 13½ Jahre seines hiesigen Lebens durch eine vielseitige, gemeinnützige Thätigkeit für diese unsre Schule, und für das Schul- und Gemeinwesen der Stadt ausgekauft und sich ein ehrenvolles, dankbares Andenken in den Herzen ihrer Bürger, vor allen aber in unsern, denen seiner Kollegen und Schüler gesichert. Möge denn dieses bei euch erhalten bleiben und euch die Wahrheit stets vor Augen halten, dass das irdische Leben nur so viel Werth hat, als es in den Dienst Gottes und der Liebe zu dem Nächsten gestellt wird!

„Mit diesem Gedanken wollen wir denn heute den Leib des uns so früh entrissenen Freundes und Lehrers zu der Grabesstätte begleiten und seiner gedenken, wenn wir sein sinniges, freundliches Walten, sein erfolgreiches Wirken an dieser Stätte vermissen." —

Am Nachmittage desselben Tages fand die Beerdigung statt, bei welcher die Gymnasialprimaner den Sarg in den Leichenwagen und aus diesem auf dem Kirchhofe zum Grabe trugen. Hier hielt nach einem einstimmigen Choralgesange aller Schüler Herr Pastor *Ohlhues* die Grabrede über Mark. 7, 37 „Er hat Alles wohlgemacht," und beschloss nach dem Gesange: „Mein Leben ist ein Pilgrimstand" die Feier mit dem Segen des Herrn.

Da uns laut Rescript des Königl. Provinzial-Schulkollegiums vom 14. Oktober eine Aushülfe zum Ersatze für die fehlende Lehrkraft nicht zugewiesen werden konnte, so wurde die Vertretung des Verstorbenen unter die Kollegen am Gymnasium *(Eichhoff, Köhnen, Averdunk, Sonntag, Feller, Wagner, Foltz* und *Werth)* vertheilt und so geordnet, dass die Lektionen desselben regelmässig versehen wurden.

Doch dies sollte nicht die einzige Vertretung in diesem Semester bleiben. Nachdem gleich mit Anfang desselben der Vorschullehrer *Schuh* mehrere Tage der Schule entzogen worden war, erkrankte der Reallehrer *Hofmann* Ende Oktober an seinem gichtischen Leiden wieder dergestalt, dass auch für ihn vom 18. Nov. an eine dauernd geregelte Vertretung eingerichtet werden musste, an welcher die Kollegen Dr. *Schmeding*, *Klanke*, Dr. *Budde*, *Schmidt* und *Werth*, später auch Prof. *Köhnen* betheiligt wurden, und zu der nach Neujahr noch der Lehrer an der Mittelschule, Dr. *Arens*, zugezogen wurde.

Am 16. Dezember erschien der Herr Generalsuperintendent Dr. th. *Eberts* von Coblenz zur Revision des evangelischen Religionsunterrichtes und wohnte demselben in fast allen Klassen des Gymnasiums und der Realschule bei bis zum 18., an welchem er mit dem Ausdrucke der Befriedigung von uns Abschied nahm, um seine Revision anderwärts fortzusetzen.

Die Lektionen des Jahres 1872 wurden am 21. Dezember mit einer Schulfeier geschlossen, bei welcher nach gemeinsamem Choralgesange der Oberl. Dr. *Kirchner* eine Ansprache über Röm. 13, 12 hielt, auf welche ein vierstimmiger Choralgesang folgte.

Die Lektionen wurden am 3. Januar 1873 wieder aufgenommen. Auch im Anfange dieses Jahres fehlte es nicht an Erkrankungen und Vertretungen. So wurden der Vorschullehrer *Schultze* vom 10. bis 16. Jan., der kathol. Religionslehrer *Haan* vom 24. Jan. bis 4. Febr. und Oberl. Dr. *Kirchner* vom 21. bis 24. Febr. durch Krankheit von der Schule fern gehalten.

Am 22. März wurde der *Geburtstag Sr. Maj. des Kaisers und Königs Wilhelm I.* durch Theilnahme der Schüler an dem Gottesdienste in der Salvatorkirche und eine *Schulfeier* begangen, bei welcher nach den Gesängen und Vorträgen der Schüler Oberlehrer *Schmidt* die Festrede hielt, welche die Entwicklung und Schicksale der deutschen Seemacht schilderte. Am Nachmittage machten mehrere Ordinarien mit ihren Klassen Ausflüge in die Umgegend.

Am 27. März fand hierauf unter dem Vorsitze des Herrn Geh. Regierungsrathes Dr. *Landfermann* die Matu-

ritätsprüfung bei zwei Abiturienten des Gymnasiums, *Hermann Bottenbruch* und *Gottfried Averdunk*, statt, in welcher beide das Zeugniss der Reife erhielten.

Einen schmerzlichen Eindruck machte am Schlusse dieser Prüfung die Erklärung des verehrten Vorgesetzten, dass dies die letzte sein werde, die er bei uns abhalte, dass er in Kurzem sein Amt niederlegen werde. —

Das *Winterhalbjahr* wurde dann am 8. April mit einer Schulfeier beschlossen, in welcher nach dem Gesange des Schülerchors der Direktor zunächst einen Blick auf das verflossene Halbjahr, seine Erschwerung durch Tod und Erkrankung, wie auch auf die Ergebnisse desselben, namentlich die Maturitätsprüfung warf, und die beiden Abiturienten zu den akademischen Studien entliess. Hieran schloss sich die Censurvertheilung durch die Ordinarien in ihren resp. Klassen.

Das *Sommerhalbjahr* wurde am 29. April mit der Prüfung der neu eintretenden Schüler, sodann am 30. mit gemeinsamer Andacht eröffnet, bei welcher der Direktor nach einer kurzen, an 1 Kor. 3, 9 („Gottes Mitarbeiter sind wir, ihr seid Gottes Ackerwerk und Gottes Gebäu") sich anschliessenden Ansprache an die Schüler, den von dem Königl. Prov. Schulk. für Dr. *Wilms* uns zugewiesenen Candidaten *C. Mutzbauer* aus Hersfeld einführte, wegen dessen Eintritts der Stundenplan des Gymnasiums wiederum mehrfach hatte abgeändert werden müssen.

Gleich am 8. Mai wurde sodann der Vorschullehrer und Turnlehrer *Küstner* durch eine Geschwulst am Bein genöthigt, seine Stunden auszusetzen und musste nach einem vergeblichen Versuche, dieselben wieder aufzunehmen, bis Pfingsten durch die beiden andern Lehrer in der Vorschule vertreten werden; der von ihm geleitete Turnunterricht musste bis dahin ganz ausfallen.

Die Lektionen wurden vor dem Pfingstfeste am 30. Mai geschlossen und am 5. Juni vorschriftmässig wieder begonnen.

Da der frühere, mehr als 15 Jahre lang benutzte Platz unsrer *Schwimmanstalt* im *Ruhrkanal* auch in diesem Jahre nicht von Schlamm und Wasserpflanzen gereinigt worden war, und die im vorigen Jahre (s. das betr. Programm p. 4) statt desselben im *Rheinkanal* benutzte Stelle sich auch als unbrauchbar erwiesen hatte, so konnte die Schwimmanstalt in diesem Jahre nicht wieder eröffnet werden. Einigen Ersatz dafür bot die von Seiten der Stadt im Rheine errichtete Bade- und Schwimmanstalt.

Die Klassenprüfung, welche im *Wintersemester* der Vertretungen wegen hatte ausfallen müssen, wurde im *Sommersemester* vom 21. Juli bis 5. August durch alle Klassen der *Vorschule*, des *Gymnasiums* und der *Realschule* in verschiedenen Lehrgegenständen, unter Theilnahme der betr. Deputirten des Curatoriums und der Lehrer abgehalten.

Am 7. und 8. August wurde hierauf unter dem Vorsitze des Herrn Provinzial-Schulrathes Dr. *Höpfner* die Maturitätsprüfung mit den Abiturienten der *Realschule*: *Karl Berenbruch*, *Richard Brockhoff*, *Ernst Majert*, *Julius Majert*, *Emil Vygen* und *Adolf Woeste* abgehalten, in welcher zunächst *Jul. Majert* und *Vygen* von der mündlichen Prüfung mit dem Prädikat „gut bestanden" entbunden, und hierauf die übrigen geprüft und für reif erklärt wurden, und zwar mit Ausnahme des letzten, der das Prädikat „genügend" erhielt, ebenfalls als „gut bestanden".

Am 9. August fand darauf unter demselben Vorsitze die Maturitätsprüfung des *Gymnasiums* statt, zu welcher sich 9 Abiturienten gestellt hatten. Von diesen konnten 6: *Wilhelm Fulda*, *Hugo Haupt*, *Karl Hoffus*, *Dietrich Holthöfer*, *Emil Klingholz*, *Karl Kolkmann* von der mündlichen Prüfung dispensiert werden; die drei andern, *Max Ballas*, *Friedr. Sprickmann* und *Max Windthorst*, erhielten jedoch ebenfalls nach eingehender Prüfung das Zeugniss der Reife.

Zwischen die beiden Prüfungen (den 8. Nachmittags) fiel die Beerdigung des am 5. in Bonn verstorbenen frühern hochverdienten Lehrers unsers Gymnasiums, des Prof. *Jakob Hülsmann* auf dem hiesigen Kirchhofe, an welcher die Lehrer der Anstalt und ein grosser Theil der Schüler der obern Klassen Theil nahmen.

II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

1. Das Königl. Prov.-Schulkoll. in Coblenz übersendet unter dem 18. Febr. 1873 die Verfügungen über die Beförderung des Oberlehrers *O. Schmidt* in die zweite und des Gymnasiallehrers *H. Averdunk* in die dritte Oberlehrerstelle, sowie der Gymnasiallehrer *Sonntag* und *W. Feller* in die 2. resp. 3. ordentliche Lehrstelle des Gymnasiums.

2. Mittheilung des K.-P.-S.-C. aus einem Erlass Sr. Exc. des Herrn Ministers *Falk* in Betreff der unter Gymnasiasten und Realschülern gegründeten Vereine und Zeitschriften:

> „Es wird nur darauf ankommen, dass dasjenige, was die jungen Leute verbindet und beschäftigt, dem Direktor der betr. Anstalt oder einem der Lehrer, welchem sie etwa besonderes Vertrauen schenken, fortdauernd hinlänglich bekannt ist, um ihnen ein Urtheil darüber möglich zu machen, wie weit es sich mit der Zucht und Ordnung der Schule und mit ihren wissenschaftlichen Aufgaben verträgt. In

dieser Beziehung ist es einerseits besonders das studentische Verbindungswesen, andrerseits die Ablenkung von den nächsten Pflichten und ernsteren Studien, was verhütet werden muss. Auf welche Weise dies am zweckmässigsten erreichbar ist, lässt sich nicht durch eine allgemein gültige Vorschrift aussprechen, sondern wird sich in jedem Falle nach der Beschaffenheit der besonderen Verhältnisse zu richten haben." Cobl., den 5. März 1873.

3. Verf. des K. Prov. Schulkoll. in Coblenz in Betr. der für die 5te ordentliche Lehrstelle am Gymnasium eingegangenen Bewerbungen und die Zuweisung des Cand. *Mutzbauer* aus Hersfeld zu commissarischer Wahrnehmung derselben. Coblenz, 22. April 1873.

4. Anordnung in Betr. einer event. Feier des Tages von Sedan, 2. Septbr., für diejenigen Anstalten der Provinz, welche nicht vor diesem Tage die Herbstferien beginnen. Coblenz, den 24. Juli 1873.

5. Genehmigung des durch eine Petition hiesiger Bürger so wie auch durch das Curatorium beantragten Schlusses der Lektionen am 30. August. Coblenz, den 11. August 1873.

III. Allgemeine Lehrverfassung.

A. Uebersicht der im Schuljahre 1872—73 behandelten Lehrgegenstände.

I. Gymnasium.

Prima. Ordinarius: *Der Direktor.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Das Buch Hiob und der 1. Brief Pauli an die Korinther. Einiges aus den Reden Jesu nach den Evangelien und Mittheilungen aus dem Reformationszeitalter.

Kathol. Apologetik des Christenthums. Lehre von der Kirche. Allgemeine Sittenlehre (Martin, Hettinger, Roh).

Deutsch 3 St. Mittheilungen aus der 2. Periode der deutschen Literaturgesch. Gelesen von Klopstock hauptsächlich Oden, von Lessing Nathan, Laokoon, über die Fabel, wie die Alten den Tod gebildet; aus der Dramaturgie nach dem Lesebuch von Paulsiek II, 2; von Göthe Gedichte nach dem Lesebuch, Götz u. Iphigenie. Logik an die Dispositionslehre angeschlossen. Aufsätze über die Themata:

1) Möge jeder still beglückt Seiner Blumen warten! Wenn die Rose selbst sich schmückt, Schmückt sie auch den Garten. (Rückert.) — 2) In deiner Brust sind deines Schicksals Sterne. (Schiller.) — 3) Wir haben einiges von und über Klopstock gehört und gelesen; welches Bild des Dichters habe ich daraus gewonnen? — 4) a. Ueber den Nachruhm nach Schiller's Siegesfest: Von des Lebens Gütern allen ist der Ruhm das höchste doch. b. Lessing's Wort: „Noch sind mir in meinem Leben alle Beschäftigungen sehr gleichgültig gewesen" aus des Dichters Denkungsart zu erklären. — 5) Inwiefern ist es gut, dass uns die Zukunft verhüllt ist? (Extemporalarbeit.) — 6) Das eben ist der Fluch der bösen That, Dass sie fortzeugend immer Böses muss gebären. — 7) a. Was ist nach Tellheims Auffassung in Minna von Barnhelm Ehre? b. Warum mussten (nach dem Laokoon) die bildenden Künstler den Ausdruck des Schmerzes mässigen? — 8) Des Menschen Wille ist sein Himmelreich. — 9) Welche Nachtheile hat es, den Umgang mit anderen zu meiden? (Extemporalaufsatz.) — 10) Bedeutung der Schlacht bei Marathon und bei Tours und Poitiers (in Redeform).

Lateinisch 8 St. Ciceronis epp. sell. nach Süpfle; divinatio in Caecilium; Verrin. l. IV. c. 32. Tacit. hist. l. IV u. V mit Auswahl. Horat. Epod. 1. 2. 7. 9. 16 Od. l. I u. II mit Auswahl; die Metra. Satir. I, 6. (Privatim: Cic. pro leg. Manil. Verr. l. IV fin.) Schriftliche und mündl. Uebersetzungen aus Süpfle's Aufgaben III. Uebungen im Lateinsprechen nach Nepos; Stilistisches; Extemporalien. Aufsätze über folgende Themata:

1) Cn. Pompejo difficilius fuit gloriam partam tueri quam parare. — 2) a. Laudes Diomedis Homerici. (Oberprima.) b. De Fabio et Minucio. — 3) Quam mobilis sit aura popularis, exemplis demonstretur a veterum memoria petitis. — 4) Contraria zu: 1) Serpit per omnium vitas amicitia nec ullam aetatis degendae rationem patitur esse expertem sui. 2) Socrates hanc viam ad gloriam proximam et quasi compendiariam dicebat esse, si quis id ageret, ut qualis haberi vellet, talis esset. 3) Bonae valetudinis quasi quaedam mater est frugalitas — 5) (Klassenarbeit.) a. Philippus rex Macedoniae devictis ad Chaeroneam Atheniensibus jussisse fertur cottidie se ex somno excitari his verbis: Surge, rex, et hominem te natum memento. b. Quod est apud Nepotem: Nimia fiducia magnae calamitati solet esse, exemplis probetur. — 6) Cleomenes rex Lacedaemoniorum devictis maximo proelio Argivis urbem eorum delere noluit ne suis civibus eos virtutis deesset. — 7) a. Cur Horatius Ulixem domitorem Trojae appellaverit. b. Quam dispari animo Aristides et Alcibiades apud Graecos, Camillus et Coriolanus apud Romanos injuriam a civibus acceptam tulerint, demonstretur. — 8) Quas virtutes in Cn. Pompejo fuisse dicit Cicero eis fere omnibus ornatum fuisse P. Cornelium Scipionem majorem. — 9) Otia dant vitia. (Klassenarbeit.)

Griechisch 6 St. Platons Menexenus, Apologie, Krito, Phädo bis c. 24. Homers Ilias B. VI—IX incl. Euripides Medea. Grammat. Syntax des zusammenges. Satzes nach Berger; mündl. u. schriftl. Uebungen nach dem betr. Uebungsbuch u. nach Diktaten. (Privatim Homers Ilias.)

Französisch 2 St. Le Cid von Corneille. Schütz Charakterbilder II. Exercitien u. Extemporalien.

Hebräisch 2 St. Lekt. aus dem 1 B. Samuel und den Psalmen. Gramm. u. schriftl. Uebungen.

Geschichte 3 St. Geschichte des Mittelalters. Repetitionen des Alterthums und der neuern Zeit.

Mathematik 4 St. Trigonometrie, Logarithmen, quadrat. Gleichungen mit mehrern Unbekannten, Repetitionen u. Aufgaben aus allen Theilen des Cursus.

Physik 2 St. Magnetismus, Elektrizität, Statik fester Körper, Bewegung.

Secunda. Ordinarius: Oberl. *Averdunk.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Ausgewählte Abschnitte aus den Propheten. Das Leben Pauli nach der Apostelgeschichte in Verbindung damit ausgew. Stellen aus den Briefen desselben. Die Bergpredigt. Sprüche memoriert und repetiert.

Kathol. Göttlichkeit des Christenthums. Person und Werk des Erlösers, Eschatologie. Kirchengeschichte bis Bonifaz (Martin).

Deutsch 2 St. Lesen und Erkl. von Schillerschen Gedichten, der Jungfrau von Orleans u. Lessings Minna von Barnhelm. Disponirübungen. Aufsätze.

Latein 10 St. Livius Buch XXII Schluss und Anfang von XXIII, Cicero pro Rosc. Amerino. Virg. Aen. I u. II; metrische Uebungen. Gramm. nach Berger. Uebersetzungsübungen aus Süpfle. Aufgaben, Exercitien u. Extemporalien, für Obersek. 3 Aufsätze.

Griechisch 6 St. Herodot B. I, c. 1—92 mit einigen Auslassungen; Arrians Feldzug Alexanders B. II. Homers Odyssee B. I—IV incl. Grammatik. Syntax des einfachen Satzes nach Berger § 189—310. Mündl. u. schriftl. Uebungen nach Bergers und Heidelbergs Anleitung und nach Diktaten.

Französisch. Grammat. nach Plötz II Abschn. IV—VI. Lekt. aus Lüdeckings Chrestomathie II. Exercitien und Extemporalien.

Hebräisch 2 St. Formenlehre u. Lekt. nach Hollenberg.

Geschichte und Geographie. 3 St. Römische Geschichte. Repetition der preuss. Geschichte. Geographie von Amerika und Australien.

Mathematik. 4 St. Zweite Hälfte der Planimetrie, geometrische Aufgaben. Potenz- und Wurzelrechnung. Gleichungen 1. Grades mit mehrern Unbek., 2. Grades mit 1 Unbek.

Physik 1 St. Magnetismus, Reibungselektrizität, Hydrostatik, Aerostatik.

Tertia. Ordinarius: G.-L. *Sonntag.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Geschichte Israels nach der Bibel bis zu David, Aus den Reden Jesu. Leben Luthers. Sprüche und Kirchenlieder memoriert.

Kathol. Gnade, Sakramente, Sakramentalien. Kirchl. Cerimonien, Gebet. Wiederholung des Wichtigern aus der bibl. Geschichte (Deharbe Nro. 1).

Deutsch. Lekt. nach Hopf u. Paulsiek II, 1. Besprechung u. Inhaltsangabe des Gelesenen. Aus der Flexionslehre; das Wichtigste aus der Stillehre. Aufsätze meist im Anschluss an die deutsche u. lateinische Lekt.

Lateinisch 10 St. Caesar b. Gall. l. V, VI u. VII. Gramm. Die Lehre von den Casus, Tempora u. Modi, Infin., Gerund., Partizip u. Supinum nach Berger z. Theil repetiert, z. Theil eingeübt. Mündl. Uebungen n. Bergers Uebungsbuch; Exercitien u. Extemporalien nach Süpfles Aufgaben und nach Diktaten. Prosodie u. metrische Uebungen. Stücke aus Siebelis Tirocinium u. Ovid Met. l. VIII.

Griechisch 6 St. Formenlehre nach Berger. Uebersetzungen aus Bergers Uebungsbuch. Exercitien u. Extemporalien. Lekt. Xen. Anab. II. Hom. Od. IX, 150—350.

Französisch 2 St. Unregelmässige Verba. Die reflexiven und unpersönl. Verba nach Plötz II. Lekt. aus Lüdeckings Chrestomathie I. Exercitien u. Extemporalien.

Geschichte und Geographie 3 St. Deutsche Geschichte mit bes. Rücksicht auf die preussische. Geographie von Deutschland.

Mathematik 3 St. Erste Hälfte der Planimetrie; die 4 Grundoperationen in ganzen u. gebrochenen Zahlen, Dezimalbrüche, Gleichungen 1. Grades mit 1 Unbekannten.

Naturbeschreibung 2 St. Repetition der Wirbeltbiere. Uebersicht über das niedere Thierreich. Botanik. Das Linnésche System.

Quarta. Ordinarius: G.-L. *Feller.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Aus dem Leben Jesu nach den Evangelien. Das Buch der Richter und das 1 B. Samuel. Kirchenlieder u. Sprüche memoriert.

Kathol. Deharbe 3. Hauptstück. Erklärung des Kirchenjahrs. Geschichte der Apostel. Mittheilungen über die Märtyrerzeit (Schuster).

Deutsch 2 St. Aus dem Lesebuch von Hopf u. Paulsiek für IV gelesen und memoriert. Aufsätze.

Lateinisch 10 St. Casuslehre nach Bergers Grammatik u. Uebungsbuch; eine Reihe von Beispielen aus Tischers Uebungsbuch. Cornel. Nepos: Themistocles, Aristides, Alcibiades. Exercitien u. Extemporal. Vocabeln nach Döderlein memoriert.

Griechisch 6 St. Die regelmässige Formenlehre bis zum Verbum incl. nach Bergers Grammatik und Bergers und Heidelbergs Uebungsbuch.

Französisch 2 St. Das regelmässige Verbum, der Theilungsartikel, das Pronomen und das Part. passé nach Plötz I. Exercitien u. Extemporalien.

Geschichte u. Geographie 3 St. Die griechische, dann die römische Geschichte nach Becks Lehrbuch I. — Die politische Geographie der europ. Staaten nach Daniels Leitfaden.

Mathematik 3 St. Geometrie: die gerade Linie, der Winkel, das Dreieck. — Arithm.: die Grundrechnungen mit ganzen Zahlen, einfache Gleichungen 1. Grades.

Rechnen. Wiederholung der früheren Pensa. Regeldetri.

Quinta. Ordinarius: G.-L. Dr. *Foltz.*

Religionslehre. *Evang.* 3 St. Bibl. Geschichten des A. T. nach Zahn. Mittheilungen aus der Geschichte Egyptens und der vorderasiatischen Völker. Lieder, Sprüche und Psalmen memoriert.

Kathol. 2 St. Deharbe 2. Hauptst. N. T. bis zur Apostelgeschichte. Erklärung der gewöhnl. kirchl. Gebräuche. Repetition des Pensums der Sexta.

Deutsch 3 St. Der zusammengesetzte Satz; Lesen und Deklamieren, aus Hopf u. Paulsiek Th. II. Wöchentliche Diktate. Alle 14 Tage ein Aufsatz.

Lateinisch 9 St. Die regelmässige Formenlehre wiederholt, die unregelm. Deklination, Comparation und Conjugation durchgenommen und eingeübt, nach Bergers Grammatik und Heidelbergs Uebungsbuch. Wöchentlich Exercitien und Extemporalien.

Französisch 3 St. Die regelmässige Formenlehre bis zum Theilungsartikel, nach Plötz I. Exercitien.

Geographie 2 St. Die aussereuropäischen Welttheile zuerst übersichtl., dann ausführlich nach Daniels Leitfaden.

Rechnen 4 St. Die gemeinen Brüche und die Dezimalbrüche.

Naturbeschreibung 2 St. Wirbelthiere. Botanik: Das Linné'sche System.

Sexta. Ordinarius: Hülfsl. *Wagner.*

Religionslehre. *Evang.* 3 St. Biblische Geschichte des N. T. nach Zahn. Geographie von Palästina. Lieder u. Sprüche memoriert.

Kathol. 2 St. Deharbe 1. Hauptst.: Sakrament der Busse. A. T. bis zur Trennung des Reichs. Erklärung der gewöhnlichen kirchl. Gebete (Schuster).

Deutsch 3 St. Die Wortarten; der einfache Satz. Lese- und Deklamierübungen, sowie Uebungen im Erzählen nach Hopf u. Paulsiek I, 1.

Lateinisch 9 St, Die regelmässige Formenlehre bis zum Deponens, nach Bergers Grammatik und Heidelbergs Uebungsbuch. Exercitien und Extemporalien.

Geographie 3 St. Einiges aus den Grundlehren der Geographie, sodann Europa in übersichtlicher, Deutschland in ausführlicherer Behandlung, nach Daniels Leitfaden.

Rechnen 4 St. Numerieren; die 4 Grundrechnungen mit ganzen, unbenannten und benannten Zahlen. Kleinster gemeinschaftl. Dividuus. Addition und Subtraktion der Brüche.

Naturbeschreibung 2 St. Einzelne Species von Wirbelthieren. Beschreibung einzelner Pflanzen.

2. Realschule.

Prima. Ordinarius: O.-L. Dr. *Schmeding.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Kirchengeschichte der ersten Jahrhunderte; Vorreformatoren, Reformationszeit. 1r Brief an die Korinther mit Ausw. Memor. Lieder und Psalmen.

Kathol. comb. mit G. I.

Deutsch 3 St. Göthes Tasso und Egmont. Schillers Braut von Messina. Lekt. aus Paulsiek II, 2. Dispositionen zu Aufsätzen. Alle 4 Wochen ein Aufsatz. Die Themata derselben waren:

1) Die Iphigenie von Euripides und Göthe. — Orest und Pylades. — 2) Eine Gestalt aus Shakespeare's Kaufmann von Venedig. — 3) Hat Egmont seinen Untergang selbst verschuldet? — 4) Historiker und Tragödiendichter (Louis XI. bei Guizot und Casimir Delavigne) — 5) Aus Kleinem wird Grosses. — Die Zunge ist ein klein Glied, doch richtet sie grosse Dinge an. — 6) Auch der Krieg hat seine Ehre. (Klassenaufsatz.) — 7) Die Bescheidenheit, welche den studierenden Jüngling zieren soll. — 8) Der Uebel grösstes ist die Schuld. — 9) Gut verloren, wenig verloren; Ehre verloren, viel verloren; Muth verloren, alles verloren. (Klassenaufsatz) — 10) Macbeth.

Lateinisch 3 St. Livius l. XXII. Virg. Aen. III, 1—462.

Französisch 4 St. Louis XI von Casimir Delavigne. Lesen nach Plötz Manuel. Alle 4 Wochen ein Aufsatz. Die Themata derselben waren:

1) L' Iphigénie d'Euripide, Continuation. — 2) Egmont (d'après Strada), Continuation. — 3) Les guerres de Charles XII. — 4) Le premier acte de Louis XI. — 5) Le Tasse. — 6) La deuxième guerre de Silésie. (Klassenarbeit.) — 7) La jeunesse de Frédéric le Grand. — 8) Le siége de Corinthe. — 9) Frédéric le Grand dans les batailles de Leuthen et de Liegnitz. (Klassenarbeit) — 10) Frédéric le Grand dans ses années paisibles.

Englisch 3 St. Gel. Warren Hastings v. Macaulay, Macbeth v. Shakespeare. Alle 4 W. ein Aufsatz. Themata:

1) The first part of Euripides' Iphigenia. — 2) Egmont till to his return from Spain (From Strada.) — 3) The war of revenge against the Dutch (1672—1678.) — 4) Clovis, king of the Franks. — 5) Tasso till to his arrival at Ferrara. — 6) The first Silesian war. — 7) Chateaubriand. — 8) Ségur. — 9) Frederic the Great at Prague and Torgan. (Klassenarbeit) — 10. The battles in which Frederic was defeated.

Geschichte 3 St. Neuere Geschichte von 1648 an. Repetitionen der ganzen Geschichte.

Mathematik 6 St. Analytische Geometrie; Gleichungen, Progressionen mit Anwendung auf Zinseszins- u. Rentenrechnung; Combinationslehre mit Anwendung auf Wahrscheinlichkeitsrechnung. Binomischer Lehrsatz. Stereometrie und sphärische Trigonometrie.

Physik 2 St. Magnetismus u. Elektrizität; Mechanik; Brechung des Lichts an Kugelflächen. Repetition aus allen Theilen der Physik.

Chemie 5 St. Unorganische Chemie nach Schreiber § 1—130. Ausgewählte Kap. der organ. Chemie nach Gorup Besanez. Praktische Uebungen im Laboratorium.

Secunda. Ordinarius: O.-L. Dr. *Kirchner.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Leben Jesu und apostolisches Zeitalter. Lieder und Psalmen memoriert.

Kathol. combin. mit II G.

Deutsch 3 St. Schillers Wilhelm Tell u. Lessings Minna von Barnhelm, Erklärung von Gedichten, namentlich der kulturhistorischen von Schiller; Deklamation; alle 4 Wochen ein Aufsatz.

Latein 4 St. Caesar de b. Gall. V und Anfang von VI. Ovid. Met. III, 1—137. u. IV, 563—603. Repetition der Grammatik. Exercitien und Extemporalien.

Französisch. Lekt. nach Lüdecking II, Grammatik nach Plötz II von Lekt. 46 bis zu Ende mit Auswahl. Wöchentliche Exercitien.

Englisch 3 St. Lekt. Lord Clive von Macaulay. Grammatik nach Fölsing II. Wöchentl. Exercitien.

Geschichte und Geographie 3 St. Alte Geschichte. Geographie von Frankreich, Belgien, Holland, Schweiz und Italien.

Mathematik und Rechnen 6 St. Kreisrechnung; planimetr. Aufgaben; Stereometrie 1r Thl.; Potenzen; Wurzeln; Logarithmen; Gleichungen 2. Grades; Münz- und Wechselrechnung.

Physik 2 St. Allgemeine Eigenschaften der Körper; Magnetismus und das Wichtigste aus der Elektrizitätslehre; Anfangsgründe der Mechanik.

Chemie und **Naturbeschreibung.** Elemente der Chemie nach Schreiber, Curs. II. Repetition der Zoologie Mineralogie.

Tertia. Ordinarius: Real-L. Dr. *Budde.*

Religionslehre 2 St. *Evang.* Die Apostelgeschichte gelesen und erklärt, Reformationsgesch., Sprüche, Lieder, Psalmen memoriert.

Kathol. comb. mit G. III.

Deutsch 3 St. Lekt. aus Hopf u. Paulsiek II, 1. 15 Gedichte memoriert. Aufsätze.

Latein 5 St. Repetition der Formen- und Casuslehre nach Bergers Gramm. u. Uebungsb. Exercitien und Extemporalien. Lekt. Der kleine Livius v. Rothert.

Französisch 4 St. Aus Plötz II Lekt. 15—45. Lüdecking I, 13 Erzählungen; einige Gedichte memoriert. Exercitien und Extemporalien.

Englisch 4 St. Fölsing I mit der 2. Reihe der Uebungsstücke eingeübt; dann die kurze engl. Geschichte. Einige Gedichte memoriert. Exercitien und Extemporalien.

Geschichte und Geographie 4 St. Deutsche Geschichte bis 1517 nach Beck I. Repetition der Brandenburgischen. Geographie von Deutschland nach Daniel.

Mathematik und **Rechnen** 6 St. Planimetrie mit Ausschluss der Kreisrechnung; Potenzen; Gleichungen 1. Grades; Rechnen aus Schellen I, § 18—25.

Naturbeschreibung 2 St. Das niedere Thierreich. Botanik: Das natürliche System.

Quarta. Ordinarius: G.-L. *Werth.*

Religionslehre 2 St. Evang. Geschichte des Volkes Israel, theils nach der Bibel, theils nach Zahns biblischen Historien. Sprüche, Lieder, Psalmen memoriert.

Kathol. combin. mit G. IV.

Deutsch 3 St. Stücke aus Hopf u. Paulsiek I, 2 gel., erklärt u. wiedererzählt. Gedichte memoriert. Der zusammengesetzte Satz mit besonderer Berücksichtigung der Interpunktionslehre.

Latein 6 St. Wiederholung der Formenlehre. Lehre vom einfachen Satze, nach Bergers Gramm. Lekt. aus Jakobs u. Döring II. Mündl. u. schriftl. Uebungen nach Bergers Uebungsbuch. Exercitien u. Extemporalien.

Französisch 5 St. Plötz I von Lekt. 58 bis zu Ende. Plötz II bis zum Schlusse der unregelm. Verben. Aus Lüdecking I die ersten 8 Seiten auswendig gelernt und in die gramm. Regeln verarbeitet. Alle Wochen 2 schriftliche Arbeiten.

Geschichte und **Geographie** 4 St. Geschichte der Griechen und Römer nach Beck. Geographie der aussereuropäischen Länder nach Daniel.

Mathematik 4 St. Arithmetik nach Heis § 1—23. Geometrie nach Gallenkamp § 1—26; § 66—68.

Rechnen 2 St. Wiederholung der früheren Pensa. Regeldetri; Prozentrechnung; Zinsrechnung.

Naturbeschreibung. Gliederthiere. Botanik: Das Linnésche System. Uebung im Bestimmen von Pflanzen.

B. Technische Fertigkeiten.

1. Gymnasium.

Zeichnen.

Sexta 2 St. Elementar-Zeichenunterricht nach der Wandtafel, nach Angaben und einfachen Vorlagen. Vorbegriffe für geometrische Formenlehre.

Quinta 2 St. Dasselbe, Schattier-Uebungen gerader und verschwindender Flächen nach Angaben. Geom. Formenlehre.

Quarta 2 St. Fr. Handzeichnen nach Angaben und Vorlagen, geom. Formenlehre, Beginn der Planimetrie nebst Anleitung im Linearzeichnen.

Tertia 2 St. Fortgesetztes Freihandzeichnen, Planimetrisches Zeichnen, Linear.- und Tuschzeichnen.

Secunda und *Prima* (facultativ) je 2 St. comb. mit R. I resp. R. IV. Freihandzeichnen in Ornamentik, Landschaft und Antike.

Schreiben. *Sexta* u. *Quinta* 3, *Quarta* 1 St. Deutsche, lateinische und griechische Schrift.

2. Realschule.

Zeichnen. *Quarta* 2 St. *Tertia* 2 St. Wie G. IV u. III.

Secunda 2 St. Freihandzeichnen in grösserer Ausdehnung, Planimetrisches Zeichnen, Projectionslehre, linearisches und Tuschzeichnen.

Prima 3 St. Freihandzeichnen in grösserer Ausdehnung, Maschinen-, Architectur- und Situationszeichnen, Darstellende Geometrie, Durchdringungen von Geraden und Ebenen mit den Projectionstafeln, Schattenstudien und Perspective mit Beweisführung.

Schreiben. *Quarta* 2 St. Deutsche und lateinische Schrift.

Singen (für beide Anstalten gemeinsam):

Prima und *Secunda* 1 St. (mit den mittleren Klassen comb.), vierstimmige Choräle, Lieder und Motetten.

Tertia und *Quarta* 2 St. Volkslieder; mit den obern Klassen comb. vierstimmige Gesänge.

Quinta 2 St. Einstimmige Lieder und Choräle. Notenlesen, Tonarten, Treffübungen.

Sexta 2 St. Einstimmige Lieder und Choräle. Notenlesen.

C. Turnen

(für beide Anstalten gemeinsam).

1. Abth. (G. u. R. I u. II) Freiübungen; Uebungen mit Hanteln nnd Gerätheübungen.
2. Abth. (G. III u. IV u. R. III) Freiübungen u. Gerätheübungen; Spiele.
3. Abth. (R. IV n. V) Freiübungen; Uebungen mit kurzen Stäben, Gerätheübungen, Spiele.
4. Abth. (VI) Freiübungen nnd leichte Gerätheübungen.

3. Vorschule.

1. Klasse. Lehrer *Schultze.*

Religion. Bibl. Geschichten aus dem A. n. N. T. von Zahn. Memorieren von Sprüchen und Liederversen.

Deutsch. Lesen und Hersagen memorierter Stücke. Rechtschreibe-Uebungen nach Schipke. Abschreiben und Diktate. Einiges aus der Wortformen- n. Wortbildungslehre. Schriftl. Wiedergeben kleiner Fabeln u. Erzählungen.

Rechnen. Die 4 Species in gemeinen Brüchen. Kopf- u. Tafel-Rechnen.

Schönschreiben. Deutsche und lateinische Schrift.

Geographie. Vorbegriffe. Die nächste Heimat. Bürgermeisterei, Kreis, Reg.-Bezirk, Rheinland n. Westfalen.

Gesang. Choräle, ein- und zweistimmige Lieder.

2. Klasse Lehrer *Schuh.*

Religionslehre 3 St. Bibl. Geschichten des N. T. nach Zahn; Wochensprüche nnd Kirchenlieder memoriert.

Deutsch 9 St. Lesen und Hersagen von Prosastücken nnd Gedichten. Rechtshreibe-Uebungen durch Diktieren und Abschreiben.

Rechnen 6 St. Die 4 Species in ganzen, unbenannten und benannten Zahlen.

Schönschreiben 6 St. Deutsche Schrift.

Singen. Elementarübungen. Choräle und Volkslieder nach dem Gehör.

3. Klasse. Lehrer *Küstner.*

1. **Religion.** 4 halbe St. Leichte, bekannte Geschichten d. n. T.; aus dem a. T. Schöpfungsgesch., Geschichte Abrahams; ferner versch. Sprüche und Liederverse.

Schreiben nnd **Lesen** 1. Abth. (10 St.) Lesen aus dem Kinderschatz, Buchstabieren, Abschreiben, leichte Diktate. — 2. Abth. 12 St. Lautieren und Lesen nach Berns Lesemaschine und der Gladb. Fibel. Abschreiben.

Deutsch. 2 halbe St. Memorieren und Besprechen versch. Fabeln und Lieder. Anschauungsunterricht nach Bildertafeln.

Rechnen. 5 St. Die 4 Species im Zahlenkreise v. 1—100. Addieren u. Subtrahieren grösserer unbenannter Zahlen.

Schönschreiben. 2 St. Die kl. deutsch. Buchstaben zwischen 4 Linien.

Gesang. 4 halbe St. Choräle u. Volkslieder.

Themata für die schriftlichen Arbeiten der beiden Maturitätsprüfungen des Schuljahrs.

Ostern. Gymnasium.

Religionsaufsatz: *(Evang.)* „Auf Grund von Matth. 5, 1—10 beantworte folgende Fragen: a) Welche Gesinnung und Herzensstellung nennt Jesus glückselig? b) Warum?

Deutscher Aufsatz: „Stürme im Leben heilsam, wie in der Natur."

Lateinischer Aufsatz: „Et facere et pati fortia Romanum esse exemplis probetur."

Lateinisches Scriptum: »Beispiele von Uneigennützigkeit solcher, welche den Staat verwalteten.« (Muret comm. in Arist. Eth. opp. III, p 410).

Griechisches Scriptum: »Pisistratus.« (Aus Polyaen Strateg. I, 21.)

Französisshes Scriptum: »Friedrich der Grosse.« (Nach Raynal.)

Hebräische Arbeit über Ps. 143. 1—5.

Mathematische Aufgaben:

Algebra:

$$\begin{cases} \text{I.} & x - y + \sqrt{\dfrac{x-y}{x+y}} = \dfrac{20}{x+y} \\ \text{II.} & y^2 + 2y = x^2 - 2x \end{cases}$$

Trigonometrie: Für jedes ebene Dreieck ist:

$$a^2 = (b + c)^2 \sin^2 \tfrac{1}{2} \alpha + (b - c)^2 \cos^2 \tfrac{1}{2} \alpha.$$

Zum Beweise soll die Gleichung $a = 2r \sin \alpha$ etc. benutzt werden.

Stereometrie: Eine Kugel wird von zwei Kugelkreisen geschnitten, deren Radien ($\rho = 15''$, $\rho\rho_1 = 7''$) gegeben sind. Die Abstände der Kreise vom Mittelpunkt der Kugel verhalten sich $= 6 : 5$. Zu suchen der Radius der Kugel.

Planimetrie: Ein Dreieck zu konstruiren aus einer Seite, der zugehörigen Höhe und dem Verhältniss der beiden nicht zugehörigen Mittellinien $\left(a;\ h_1;\ \frac{m_2}{m_3} = \frac{p}{q}\right)$.

Herbst. Gymnasium.

Religionsaufsatz: a) *evang.*: Röm. 3, 28. „So halten wir es nun, dass der Mensch gerecht werde, ohne des Gesetzes Werke (allein) durch den Glauben."

a) *kathol.*: 1) „Man beweise die historische Wahrheit, Authentizität, Unverfälschtheit und Glaubwürdigkeit der Bücher des N. T. im Allgemeinen." 2) „Nach welchen Grundsätzen müssen die menschlichen Handlungen imputirt werden?"

Deutscher Aufsatz: „Im Unglück zeigt sich erst der Adel grosser Seelen."

Lateinischer Aufsatz: „Phocion cum ad mortem duceretur: hanc, inquit, exitum plerique clari viri habuerunt Athenienses."

Lateinisches Scriptum: aus Seiffert's Uebungsstücken für Sec. Nro. 49, 3.

Griechisches Scriptum: „Jason und Medea" nach Apoll. I, 9, 23 fgg.

Französiches Scriptum: „Mithridates der Grosse," nach Ségur.

Hebräische Arbeit über Gen. 35, 9—14.

Mathematische Aufgaben:

Algebra:

$$\begin{cases} \text{I.} & xu = yz. \\ \text{II.} & x + u = 13. \\ \text{III.} & y + z = 7. \\ \text{IV.} & x^4 + y^4 + z^4 + u^4 = 21074. \end{cases}$$

Trigonometrie: Aus Länge und Breite von Köln und Rio Janeiro ihre sphärische Entfernung zu berechnen.

Stereometrie: Aus einem geraden Cylinder ist ein gerader abgestumpfter Kegel, dessen untere Grundfläche und Höhe wie beim Cylinder sind, herausgeschnitten. Der Inhalt des abgestumpften Kegels soll die Hälfte des Inhalts des Cylinders betragen. Zu suchen der obere Radius des abgestumpften Kegels.

Planimetrie: Aus Grundlinie, Summe der Quadrate der beiden anderen Seiten und der Mittellinie der zweiten Seite ein Dreieck zu konstruiren. $(a;\ b^2 + c^2 = S^2;\ m_2)$.

Realschule.

Religionsaufsatz: a) *evang.*: 1 Korinth. 6, 20: „Denn ihr seid theuer erkauft; darum, so preiset Gott an euerem Leibe und an eurem Geiste, welche sind Gottes."

b) *kathol.*: 1) Man beweise die historische Wahrheit (Authentizität, Unverfälschtheit und Glaubwürdigkeit) der Bücher des N. T. im Allgemeinen. 2) Nach welchen Grundsätzen müssen die menschlichen Handlungen imputirt werden?

Deutscher Aufsatz: „Drei Blicke thu zu deinem Glück: Schau aufwärts, vorwärts, schau zurück!"

Französischer Aufsatz: „Die Friedensjahre Friedrichs des Grossen."

Englisches Scriptum: „Alexander von Humboldt." Nach Miss Martineau.

Mathematische Arbeit über die Aufgaben:

Algebra:

$$\begin{cases} \left(\frac{x}{y} + \frac{y}{x}\right)^2 + \left(\frac{x}{y} + \frac{y}{x}\right) = 14\frac{1}{4} \\ x + y = 8 \end{cases}$$

Analyt. Geometrie: Wie gross ist die Seite des in eine Elipse gezeichneten gleichseitigen Dreiecks, wenn eine Seite parallel der kleinen Axe ist und die Gegenecke in einem Endpunkt der grossen Axe liegt?

Trigonometrie: Die Höhe eines Thurmes beträgt 20 m, seine Entfernung von dem Ufer eines Flusses 25 m, wie gross ist die Breite des Flusses, wenn dieselbe von der Spitze des Thurmes unter einem Winkel von 20° erscheint?

Stereometrie: Aus dem Radius einer Kugel r den Radius der Basis ρ, die Seitenlinie s und den Mantel M eines eingeschriebenen Cylinders zu berechnen, dessen Mantel ein Maximum ist.

Physikalische Arbeit über die Aufgaben:

1) Mechanik. Das grösste Gussstahlgeschütz von Krupp, welches sich auf der Wiener Ausstellung befindet, ertheilt der Kugel eine Geschwindigkeit von 460 m. Unter welchem Elevationswinkel ist dasselbe zu richten, um einen Punkt in der Horizontalebene zu treffen, der 2 Meilen à 7508 m entfernt ist, und welches ist das Maximum der Schussweite, wenn dabei vom Widerstande der Luft abgesehen wird?

2) Physik: Beschreibung und Erklärung des Sextanten.

Chemische Arbeit: Das Ammoniak, seine Darstellung, Eigenschaften, Analyse und Bedeutung in der Geschichte der Chemie.

Vertheilung der Lektionen des Gymnasiums, der Realschule und der Vorschule

im Sommersemester 1873. *)

Dr. Eichhoff, Director und Ord. von G. I	Lat. (Hor.) 2. Griech. 6.	Griech. (Hom.) 2.												10 Stunden.
Köhnen, Professor u. 1. Oberl.	Mathem. 4. Physik. 2.	Mathem. 4. Physik. 1.	Mathem. 3.											14 Stunden.
Schmidt, 2. Oberlehrer.	Franz. 2. Gesch. 3.	Franz. 2. Gesch. 3.	Franz. 2. Gesch. 3.	Franz. 2.	Franz. 2.									20 Stunden.
Averdunk, 3. O.-L. Ordin. von G. II.	Latein 6. Hebr. 2.	Latein 2. Hebr. 2.			Religional. 3.	Religional. 3.								18 Stunden.
Dr. Foltz, G.-L. Ordin. von V.				Gesch. und Geogr. 3.	Deutsch 3. Latein 9. Geogr. 3.	Geogr. 2.								20 Stunden.
Sonntag, G.-L. Ord. von G. III.		Deutsch 2. Latein 8.	Griech. 6.						Latein 5.					21 Stunden.
Feller, G.-u.R.-L. Ord. von G.IV.	Relig. 2. Deutsch 3.	Religion 2.	Religion 2.	Religion 2. Deutsch 2. Latein 10.										22 Stunden.
Werth, G.-L., Ordin. von R. IV.	Gesang 1.		Gesang 2.	Mathem. 3. Rechnen 1. Schreiben 1.	Gesang 2. Rechnen 3.	Rechnen 4. Turnen 2.				Deutsch 3. Rechnen 2. Schreiben 2.				26 Stunden.
Wagner, Hülfsl. d. G. u. d. R.-S. Ord. von VI.						Deutsch 3. Latein 9.			Deutsch 3. Gesch. und Geogr. 4.	Gesch. und Geogr. 4.				23 Stunden.
Mutzbauer, Cand. u. commiss. Lehrer.		Griech. 4.	Lat. 8. Deutsch 2.	Griech. 6.										20 Stunden.
Dr. Schmeding, 1. Oberl. Ordin. von R. I.							Deutsch 3. Franz. 4. Engl. 3.	Franz. 4.		Franz. 5.				19 Stunden.
Dr. Kirchner, 2. Oberl. u. Relig.-L. Ordin. v. R. II.							Religion 2. Gesch. 3.	Religion 2. Deutsch 3. Latein 4. Gesch.u.G. 3.	Religion 2.	Religion 2.				21 Stunden.
Klanke, Realschullehrer.							Latein 3.	Englisch 3	Franz. 4. Engl. 4.	Latein 6.				20 Stunden.
Dr. Budde, Reall. Ordin. von R. III.							Mathem. 6. Physik 2.	Mathem. 6. Physik 2	Mathem. 6.					22 Stunden.
Hofmann, Realschullehrer.			Naturb. 2.		Naturb. 2.	Naturb. 2.	Chemie 3. Prakt.Ueb. 2.	Naturb. und Chem. 3.	Naturb. 2.	Mathem. 4. Naturb. 2.				22 Stunden.
Gehrke, Zeichen- u. Schreiblehrer			Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2. Schreiben 3.	Zeichnen 2. Schreiben 3.	Zeichnen 3.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2.				23 Stunden.
Haan, kathol. Religionslehrer.	Religion 2.	Religion 2.	Religion 2.	Religion 2.	Religion 2.	Religion 2.	Comb. mit den betr. Gymn. klassen.							12 Stunden.
Schultze, Vorschullehrer. Ordin. der 1. Klasse.											Bibl. Gesch. Les. Deutsch Rech. Geogr u. Schreiben.			26 Stunden.
Schuh, Vorschullehrer. Ordin. der 2. Klasse.												Bibl. Gesch. Les., Rechn. Schreiben u. Gesang.		26 Stunden.
Küstner, Vorschullehrer u. Turnlehrer des G. u. d. R.-S.	Turnen 2.		Turnen 2.		Turnen 2.		Combin. mit Gymn.				Singen.		Bibl. Gesch. Les. Schreiben Rechnen u. Singen.	28 Stunden

*) Wegen der Veränderungen im Personal und den Lektionen konnte die Aufstellung nur das Sommersemester berücksichtigen.

IV. Statistische Nachrichten.

A. Lehrerpersonal.

Am *Gymnasium* ist in Folge des Todes des Oberlehrers Dr. *Wilms* (s. oben p. 1.) in die dadurch erledigte 2. Oberlehrerstelle der Oberlehrer *O. Schmidt* und in die 3. der Gymnasiallehrer *Heinr. Averdunk*, in die 2. ordentl. Lehrstelle der Gymn.-L. *Rich. Sonntag*, in die 3 der Gymn.-L. *Wilh. Feller* und in die 4. durch Verf. des Königl, Prov.-Schulk. vom 14. März 1873 der G.-L. *Werth* befördert worden. Zur Wahrnehmung der 5. ordentl. Lehrstelle wurde der Cand. *Karl Mutzbauer* aus Hersfeld commissarisch berufen (s. oben p. 20).

An der *Realschule* ist keine Veränderung eingetreten; jedoch wurde durch Beschluss der Stadtverordneten vom 22. April c. an derselben vom 1. Jannar c. ab der *Normaletat* eingeführt, wodurch die Besoldung des 1. Oberlehrers auf jährl. 1400, des 2. auf 1300, des 3. auf 1200, des 1. ord. Lehrers auf 1100, des 2. auf 1000 und des 3. auf 900 erhöht wurde.

Dasselbe ist dann, nach Erhöhung des Zuschusses der Stadt um 500 Thlr. und des Schulgeldes, durch Verf. des Prov.-Schulkollegiums vom 21. Juni c. auf Grund des Ministerialerlasses vom 5. Mai c. auch für das *Gymnasium* geschehen, nach welchem die Besoldung für den Direktor auf 1800 Thlr., für den 1. Oberl. 1500, den 2. 1350, den 3. 1200, den 1. ordentl. Lehrer 1050, den 2. 1000, den 3. 900, den 4. 800 und den 5. auf 600 Thlr. festgestellt und ein Zuschuss des Staates von 1280 Thlr. vorläufig auf 7 Jahre zugesagt worden ist.

B. Schülerzahl.

Wegen mangelnden Raumes konnten sowohl im Herbste als zu Ostern eine Anzahl für die *Vorschule* angemeldeter Schüler nicht aufgenommen werden.

Die Gesammtzahl der Schüler der Anstalt betrug im Wintersemester 424, im Sommersemester 420, welche sich auf die einzelnen Anstalten und Classen nach Confession und Heimat folgendermassen vertheilten:

Wintersemester 1872/73:

A. **Gymnasium.**	I	20,	evang. 18,	kathol. 2,	israel. —,	einheim. 9,	auswärt. 11.
	II	21,	„ 19,	„ 2,	„ —,	„ 12,	„ 9.
	III	34,	„ 26,	„ 8,	„ —,	„ 26,	„ 8.
	IV	22,	„ 20,	„ 2,	„ —,	„ 17,	„ 5.
	V	49,	„ 37,	„ 11,	„ 1,	„ 44,	„ 5,
	VI	44,	„ 25,	„ 15,	„ 4,	„ 40,	„ 4,
Sa.		190,	„ 145,	„ 40,	„ 5,	„ 148,	„ 42.
B. **Realshule.**	I	16,	evang. 13,	kathol. 3,	israel. —,	einheim, 12,	auswärt. 4.
	II	18,	„ 15,	„ 2,	„ 1,	„ 11,	„ 7.
	III	34,	„ 29,	„ 4,	„ 1,	„ 32,	„ 2.
	IV	30,	„ 23,	„ 3,	„ 4,	„ 26,	„ 4.
Sa.		98,	„ 80,	„ 12,	„ 6,	„ 81,	„ 17.
C. **Vorschule.**	I	48,	evang. 39.	kathol. 8,	israel. 1.	einheim. 45,	auswärt. 3.
	II	31,	„ 21,	„ 10,	„ —,	„ 29,	„ 2.
	III	57.	„ 41,	„ 13,	„ 3,	„ 57,	„ —.
Sa.		136,	„ 101,	„ 31,	„ 4,	„ 131,	„ 5.

Sommersemester 1873:

A. **Gymnasium.**	I	18,	evang. 16,	kathol. 2,	israel. —,	einheim. 9,	auswärt. 9.
	II	21,	„ 19,	„ 2.	„ —,	„ 12,	„ 9.
	III	34,	„ 27,	„ 7,	„ —,	„ 25,	„ 9.
	IV	21,	„ 19,	„ 2,	„ —,	„ 17,	„ 4.
	V	52,	„ 41,	„ 10,	„ 1,	„ 41,	„ 11.
	VI	43,	„ 25,	„ 14,	„ 4,	„ 39,	„ 4.
Sa.		189,	„ 146,	„ 37,	„ 5,	„ 143,	„ 46.

B. Realschule.	I	15,	evang.	12,	kathol.	3,	israel.	—,	einheim.	11,	auswärt.	4.
	II	17,	„	14,	„	2,	„	1,	„	10,	„	7.
	III	31,	„	27,	„	3,	„	1,	„	29,	„	2.
	IV	30,	„	23,	„	4,	„	3,	„	25,	„	5.
Sa.		93,	„	75,	„	12,	„	5,	„	74,	„	18.
C. Vorschule.	I	51,	evang.	40,	kath.	9,	israel.	1,	einheim.	47,	auswärt.	4.
	II	32,	„	27,	„	5,	„	—,	„	31,	„	1.
	III	55,	„	43,	„	11,	„	1,	„	55,	„	—.
Sa.		138,	„	110,	„	25,	„	2,	„	131,	„	5.

Im Laufe und am Schlusse des Wintersemesters verliessen das *Gymnasium* 6 und unter diesen zu Ostern mit dem *Zeugnisse der Reife* 2:

Gottfried Averdunk aus Neukirchen bei Mörs. 21 J. alt, ev. Conf., 3½ J. im Gymn. u. 2½ J. in Prima, um Jurisprudenz zu studieren.

Hermann Bottenbruch aus Oberhausen, 20 J. alt, ev. Conf., 8½ J. im Gymnasium, 2½ J. in Prima, um Jurisprudenz zu studieren.

Die *Realschule* verliessen im W.-S. 7 Schüler; die *Vorschule* 6.

An dem Schlusse dieses Schuljahres werden mit dem *Zeugnisse der Reife* entlassen werden:

a. vom *Gymnasium:*

Max Ballas aus Linz a. Rh., 21 J. alt, kath. Conf., 2 J. in der Prima, um moderne Philologie u. Geschichte zu studieren.

Wilhelm Fulda aus Duisburg, 19 J. alt, ev. Conf., 12 J. in der Anstalt und 2 J. in Prima, um sich dem Baufach zu widmen.

Hugo Haupt aus Alpen, 18¾ J. alt, ev. Conf., 2 J. in Prima, um Philologie und Geschichte zu studieren.

Karl Hoftus aus Meiderich, 17¾ J. alt, ev. Conf., 7 J. im Gymn. u. 2 in Prima, um Jura u. Cameralia zu studieren

Dietrich Holthöfer aus Otzenrath, 17 J. alt, 4 J. im Gymn. u. 2 J. in Prima, um Philologie zu studieren.

Emil Klingholz aus Duisburg, 19 J. alt, ev. Conf., 10½ J. in der Anstalt und 2 J. in Prima um Jurisprudenz z. st.

Karl Kolkmann aus Duisburg, 18½ J. alt, ev. Conf., 10 J. in der Anstalt und 2 J. in Prima, um Jura und Cameralia zu studieren.

Friedrich Sprickmann aus Meddersheim bei Sobernheim, 20¾ J. alt, ev. Conf., 2 J. in Prima, um Philologie z. st.

Max Windthorst, 19 J. alt, kath. Conf., 9 J. im Gymn., und 2 J. in Prima, um Jurisprudenz zu studieren.

b. von der *Realschule*:

Karl Berenbruch aus Duisburg, 18½ J. alt., evang. Conf., 10 J. in der Anstalt und 2 J. in Prima, um sich dem Kaufmannsstande zu widmen.

Richard Brockhoff aus Duisburg. 19 J. alt, ev. Conf., 11 J. in der Anstalt und 2 J. in Prima, um sich der Industrie zu widmen.

Ernst Majert aus Duisburg, 18½ J. alt, ev. Conf., 11 J. in der Anstalt u. 2 J. in Prima, um sich dem Kaufmannsstande zu widmen.

Julius Majert aus Duisburg, 17½ J. alt, ev. Conf., 10 J. in der Anstalt u. 2 J. in Prima, um sich dem Kaufmannsstande zu widmen.

Emil Vygen aus Hochfeld-Duisburg, 19½ J. alt, kath. Conf., um sich der Industrie zu widmen.

Adolf Woeste aus Hochfeld-Duisburg, 19½ J. alt, ev. Conf., 9 J. in der Anstalt und 2 J. in Prima, um sich dem Militärfach zu widmen.

C. Bibliothek, Lehrmittel und Sammlungen.

Die **Bibliothek des Gymnasiums und der Realschule** (unter Verwaltuug des H. G.-L. *Sonntag*) besitzt gegenwärtig 3124 Werke.

Es kamen dazu im verflossenen Jahre:

a) Durch Geschenke

Vom *Königl. Prov.-Schul.-Collegium in Coblenz*: E. Schmidt, Localuntersuchungen über den Pfahlgraben, sowie über die alten Befestigungen zwischen Lahn und Sieg. Kreuznach 1859.

Aus dem Nachlasse des Hrn. Dr. *Besserer*: Platonis opera. Bip. 1781. — Dialogorum Platonis argumenta. exp. Tiedemann. Bip. 1786. — C. Cornelii Taciti opera, studiis soc. Bip. 1779. — Justini historiae. Bip. 1784. — C. Crispi Sallustis opera. Bip. 1779. — Münzbuch. Leipzig 1573.

Von Hrn. Bürgermeister *Wegner* hiers.: Bericht über den Stand und die Verwaltung der Stadt Duisburg im J. 1872.

Von der hies. *Handelskammer*: Jahresbericht für 1872.

Von den Verlagsbuchhandlungen von *Ferd. Schöningh* in Paderborn und *Weidmann* in Berlin: Linnig, Franz. Deutsches Lesebuch. I. Theil. Für untere Gymnasialklassen 1873. — Schnorbusch, H. A. und Scherer, F. J. Griechische Sprachlehre. 2. Aufl. 1871. — Schultz, F. Kleine lat. Sprachlehre. 13. Ausg. 1873. — Schultz, F. Uebungsbuch zur lat. Sprachlehre. 9. Ausg. 1852. — Ellendt, lat. Grammatik. bearbeitet von Seyffert, Brl. 1872.

b) Durch Ankauf aus den etatsmässigen Mitteln die Fortsetzungen folgender Lieferungswerke:

Schmid, Encyclopädie der Erziehungswissenschaften. — Ersch und Gruber, Encyclopädie. — Grimm, Jacob u. Grimm, Wilhelm, deutsches Wörterbuch. — Wander, K. Fr. W., deutsches Sprüchwörter-Lexicon. — Mädler, J. H. von, Geschichte der Himmelskunde. — Spruner, K. von, Hand-Atlas für die Geschichte des Mittelalters und der neuern Zeit. 3. Aufl.

Zeitschriften:

Centralblatt für die gesammte Unterrichtsverwaltung. — Rheinisches Museum. — Jahns Jahrbücher. — Literarisches Centralblatt. — v. Sybel's historische Zeitschrift. — Petermann's Mittheilungen. Jahrbücher des Vereins der Alterthumsfreunde im Rheinlande. — Poggendorfs Annalen. — Höpfner und Zacher, Zeitschrift für deutsche Philologie. — Philosophische Monatshefte von Bergmann. — Langbein, pädagogisches Archiv. — Berichte der deutschen chemischen Gesellschaft zu Berlin.

Ferner: Arnd, Ed. Geschichte der Jahre 1867—71. Leipzig 1872. 2 Bde. — Freund, Wilh. Prima, eine Hodegetik für die Schüler der obersten Gymnasial- und Realklasse. Leipzig. — Heynemann, S. De interpolationibus in carminibus Horatii. Bonn 1871. — Teuffel, W. S. Geschichte der römischen Literatur. 2. Aufl. Leipzig 1872. — Kurz, H. Geschichte der neuesten deutschen Literatur von 1830 bis auf die Gegenwart. Leipzig 1872. — Beyschlag, Willibald. Karl Immanuel Nizsch, eine Lichtgestalt der neuern deutsch-evang. Kirchengesch. Berlin 1872, — Secchi, P. A. Die Sonne. Deutsche Ausg. Herausg. durch H. Schellen. Braunschweig 1872. — Schmalfeld, F. Lat. Synonymik. 4. Ausg. Altenburg 1869. — Kiepert, H. Neuer Atlas von Hellas. Berlin 1872. — Jäger, O. Gymnasium und Realschule I. O. Mainz 1871. — Ueber nationale Erziehung. Vom Verfasser der Briefe über Berliner Erziehung. Leipzig 1872. — Schmidt, T. Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen. Weimar 1872. — Spruner-Menke. Atlas antiquus. 3. Ausg. Gotha 1865. — Krüger, K. W. *Ἡροδότου ἱστορίης ἀπόδεξις*. Berlin 1855. — Corssen, W. Kritische Beiträge zur lat. Formenlehre. Leipzig 1863. — Rüstow, W. Heerwesen und Kriegführung C. J. Caeser's. 2. Aufl. Nordhausen 1862. — Daniel, H. A. Ein Lebensbild. Halle 1872. — La Roche. Homeri Ilias. Pars prior. Lipsiae 1873. — Koch, E. Die Nibelungensage nach ihren ältesten Ueberlieferungen. 2. Aufl. Grimma 1872. — Trendelenburg, A. Kleine Schriften. Leipzig 1871. — Corssen, W. Kritische Nachträge zur lat. Formenlehre. Leipzig 1866. — Mushacke, E. Deutscher Schulkalender für 1873. Berlin 1873. — Haacke, A. Gramm.-stil. Lehrbuch für den lat. Unterricht. Berlin 1867. — Ranke, L. von. Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelm IV. mit Bunsen. Leipzig 1873. — T. Lucretii Cari de rerum natura, ed. Alb. Forbiger. Lipsiae 1828. antiq. — Lattmann, J. und Müller, H. D. Kurzgefasste lat. Gramm. 3. Aufl. Göttingen 1872. — Wangemann, Kurze Geschichte des evang. Kirchenliedes. 5. Aufl. Berlin 1865. — Hartel, W. Homerische Studien. 2. Aufl. Berlin 1873. — Haacke, A. Aufgaben zum Uebersetzen ins Lateinische für Quarta. 7. Aufl. Berlin 1872. — Haacke, A. Aufgaben zum Uebersetzen ins Lateinische für Tertia. 3. Aufl. Berlin 1871.

Die **Schülerbibliothek** (unter Verwaltung des H. Oberlehrers *Averdunk*) erhielt folgende Geschenke:

Von dem Gymnasialabiturienten *H. Schulz*: Herders Werke. 30 Bde. Cotta. 1830. — Island, von Winkler.

Von dem abgeg. Gymnasialprimaner *Besserer*: Collection of British Authors. The lamplighter.

Von dem Herrn Hauptmann *De Nerée*: Luise von Voss. Göthe Bd. IX.

Von dem abgeg. Realprimaner *Ed. Raithelhuber*: Gibbons Geschichte des Verfalls und Untergangs des römischen Reichs. 13 Bde. — Hallier, Nordseestudien.

Angeschafft wurde:

Schlüter. Germania, die deutsche Kriegsdichtung 1870/71. — Petsch, Kronprinz Friedrich Wilhelms Leben u. Thaten. — Freitag, Aus dem Jahrhundert des grossen Krieges. — Freitag, Die Ahnen. — Osterwald, Aeschyluserzählungen. — Höcker, Aus Moltkes Leben. — Hesekiel, Das Buch vom Grafen Bismark.

Für die **Unterstützungsbibliothek** (unter Verwaltung des H. G.-L. *Sonntag*) wurden geschenkt:

Von dem Gymn.-Abit. *Schulz* 36 Schulbücher. — Von dem Gymn.-Prim. *Besserer* 34 Schulbücher. — Von dem Gymn.-Abit. *Averdunk* 7 Schulbücher. — Vom Hrn. Hauptmann *De Nerée* 26 Schulbücher.

Angekauft wurden:

1 Exemplar: Benseler. Griech.-deutsches Schulwörterbuch. — 1 Exempl.: Schenkl, Deutsch-Griechisches Schulwörterbuch. — 1 Exempl.: Daniel. Lehrbuch der Geographie. — 1 Exempl.: Berger, Anleitung zum Uebers. ins Griech. I. — 1 Exempl.: Berger. Griech. Grammatik. — 3 Exempl.: Heidelberg, Lat. Uebungsbuch für Sexta. — 3 Exempl.: David Müller. Alte Geschichte. — 1 Exempl.: Ovid, Metamorphosen.

Für das **physikalische Kabinet** wurde geschenkt:

Von den Herren *Fr.* und *J. Curtius*, *Jul. Brockhoff* und *Iwan Böninger*, je 15 Thlr, zur Anschaffung eines Morse'schen Schreibtelegraphen mit Relais und Schlüssel.

Von dem Realsekundaner *R. Curtius* eine kleine Zeigerwage für Briefe.

Angeschafft wurde: Ein Apparat zur Demonstration der gleichmässigen Fortpflanzung des Druckes in einer Flüssigkeit. Ein Modell einer hydraulischen Presse von Glas. Eine neue Zamboni'sche Säule für das Fechner'sche Elektrometer. Ein Flaschenzug-Modell u. Stativ. Eine Noelsche Thermosäule u. 20 Elemente. Ein Rotationsapparat.

Für das **chemische Laboratorium** wurde angeschafft: Ein Schwefelwasserstoffapparat nach Kipp. Ein Apparat für Ammoniakanalyse.

Für die **Naturaliensammlung**: Abbildungen von Pilzen. Ein Modell des menschlichen Herzens.

Für den **Zeichenunterricht** schenkten verschiedene Klassen beider Anstalten 11 Ornamente und 7 Figurentheile von Gyps; 6 Hefte Aquarell- und Lavirstudien; 2 Hefte und 12 einzelne Blätter Ornamente und landschaftliche Studien von Wagner u. A.

An **Geldgeschenken** gingen ein:

Von den Abiturienten der Realschule *Schürmann* u. *Heydtweiller* für das chemische Laboratorium je 6 Thlr.

Von dem Gymnasialabiturienten *Wolf* für die Unterstützungsbibliothek 5 Thlr.

Von dem Gymnasialabit. *Averdunk* für die Bibliothek 5 Thlr.

Von dem Realsekundaner *Dörtelmann* für die Bibliothek der Realschule 3 Thlr.

Von dem Realprimaner *Raithelhuber* für das chemische Laboratorium 5 Thlr.

Von Herrn *Klingholz* für seinen Sohn, den Gymnasialabiturienten *E. Klingholz*, 10 Thlr. für die Schülerbibliothek.

Von Herrn *H. Vygen* für seinen Sohn, den Realabiturienten *E. Vygen*, für Gymnasium und Realschule zu gleichen Theilen 50 Thlr.

Von Herrn *Julius Brockhoff*, für seinen Sohn, den Realabit. *R. Brockkoff*, desgleichen 50 Thlr.

Für alle diese zum Theil bedeutenden Geschenke spreche ich im Namen der Anstalt um so wärmeren Dank aus, als solche Beweise dankbarer Gesinnung gegen die Schule seit mehreren Jahren seltener geworden sind.

V. Anordnung der öffentlichen Prüfung und Schlussfeier.

Freitag den 29. August, Morgens 8 Uhr, Prüfung der unteren und mittleren Klassen des Gymnasiums und der Realschule.

Sexta: Geographie. *Foltz.*
Quinta: Französisch. *Schmidt.*
Quarta G.: Griechisch. *Mutzbauer.*
Quarta R.: Geschichte. *Wagner.*
Tertia G.: Latein. *Sonntag.*
Tertia R.: Englisch. *Klanke.*

Die Prüfung der beiden oberen Klassen beider Anstalten fällt für diesmal aus.

Nachmittags 3 Uhr: Prüfung der Vorschule.

III. Klasse: Rechnen. *Küstner.*
II. „ Lesen u. Deutsch. *Schuh.*
I. „ Geographie. *Schultze.*

Samstag den 30. August, Morgens 9 Uhr: Schlussfeier und Entlassung der Abiturienten.

Choral: „O Gott, du frommer Gott,“ von S. Bach.
Hermann Merten, Sextaner: Der Schmied von Solingen, von Gruppe.
Eugen Carlier, Quintaner: Das Grab im Busento, von Platen.

Adolf Jansen, Realquartaner: Hurrah, Germania! von Freiligrath.
Karl Esch, Gymnasialquartaner: Arion, von Schlegel.
Gustav Berenbruch, Realtertianer: La sainte alliance des peuples, par Béranger.
Eugen Brockhoff, Gymnasialtertianer: Aus Jordans Nibelungen.
Alexander Icely, Realsekundaner: Tells Monolog, aus Schillers „Wilhelm Tell".
Fritz Giessing, Gymnasialsekundaner: Homers Odyssee III, 67—101.

Gesang: „Unter allen Wipfeln ist Ruh", von Bernh. Klein.

Karl Pferdekämper, Realprimaner: The fall of Metz. Eigne Arbeit.
Jakob Engelbert, Gymnasialprimaner: Ueber Goethes Iphigenie. Eigne Arbeit.
Karl Kolkmann, Gymnasialabiturient: Imperatori Augusto Romanorum animos vel imprimis conciliavit Horatius. Eigne Arbeit.

Gesang: „Gross ist der Herr", von C. Fr. Rungenhagen.

Entlassung der Abiturienten durch den Direktor.

Gesang: „Das ist der Tag des Herrn," von Konr. Kreutzer.

Zur Nachricht.

Das neue Schuljahr beginnt für die Vorschule am 29. September, Morgens 9 Uhr, mit der Aufnahme, resp. Prüfung neuer Schüler, soviele deren schon angemeldet sind oder noch aufgenommen werden können; für das Gymnasium und die Realschule am 6. Oktober, Morgens 8 Uhr, mit der Prüfung der neu aufzunehmenden Schüler, welche am 5. Oktober bei dem Unterzeichneten anzumelden sind.

Diejenigen Schüler, welche aus anderen Schulanstalten kommen, haben ein Abgangszeugniss von denselben, diejenigen aber, welche noch keine Schule besucht haben, den Impfschein vorzulegen.

In die Sexta werden diesmal voraussichtlich keine Schüler mehr aufgenommen werden können.

Dr. Eichhoff.

JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG,

WOMIT ZU DER

FEIER DES ALLERHÖCHSTEN GEBURTSTAGES

SEINER MAJESTÄT DES KAISERS UND KÖNIGS

IN DER AULA DES GYMNASIUMS

DONNERSTAG DEN 22. MÄRZ, VORMITTAGS 10½ UHR,

DIE VEREHRLICHEN BEHÖRDEN, DIE ELTERN DER SCHÜLER UND DIE FREUNDE DER ANSTALT ERGEBENST EINLADET

DER DIRECTOR

PROF. DR. ALFRED EBERHARD.

BEIGEGEBEN IST EINE NOTIZ ÜBER DIE BIBLIOTHEK UND EINE ABHANDLUNG DES GYMNASIALLEHRER *WILHELM FELLER:* „ABSCHNITTE AUS EINER VERGLEICHUNG DER PHILOSOPHISCHEN GRUNDLAGEN VON KANTS UND SCHLEIERMACHERS THEOLOGIE."

DUISBURG

BUCHDRUCKEREI VON M. MENDELSSOHN

1877

1877. Progr. Nr. 357.

Schulnachrichten.

I. Allgemeine Lehrverfassung.

A. Uebersicht der im Schuljahr von Ostern 1876 bis Ostern 1877 abgehandelten Lehrgegenstände.

I. Gymnasium.

a. Wissenschaftliche Fächer.

Prima. Ordinarius: Oberlehrer *Averdunk.*

Religionslehre 2 St. a. Evang. Ausgewählte Abschnitte aus den Reden Jesu; Lektüre des 2. Korintherbriefes mit dogmatischen und ethischen Excursen. Mittheilungen aus dem ersten Theil der Kirchengeschichte. *Feller.*

b. Kathol. Die Lehre über Dasein, Wesen, Eigenschaften Gottes, über Schöpfung, Erhaltung und Regierung der Welt, über Erschaffung und Ausstattung des ersten Menschen (Apologetik). Repetitionen aus der Gnaden- und Sacramentenlehre. Wirksamkeit der Apostel, Geschichte der ersten 4. chr. Jahrh. (nach Dubelmann.) *Haan.*

Deutsch 3 St. Repetition und Lectüre Lessingscher Prosa-Stücke; Nathan der Weise. Göthes Götz und Iphigenie. Aufsätze mit logischen Dispositionsübungen. *Feller.*

Themata: Ueber Person, Stand und Wirken des Dichters nach Aussprüchen Schillers. — 2. a) Der Prometheusmythus bei Äschylus, b) bei Äschylus und Göthe. — 3. (Klassenaufsatz). Wie malt der Dichter? (Die Beispiele aus Hermann und Dorothea zu entnehmen.) — 4. Was versteht Tellheim bei Lessing unter Ehre? — 5. Weshalb wich Lessing in der Motivirung des Todes der Emilia Galotti von der Darstellung des Livius ab? — 6. a) Sind Göthes Iphigenie und Tasso keine Dramen? b) An König Ödipus sollen die aristotelischen Regeln zur dramatischen Kunst nachgewiesen werden. c) Lessings Auffassung der aristotelischen Regeln zur dramatischen Kunst im Unterschied von der der Franzosen. — 7. Die Darstellung des Dichters im Vergleich mit der des wissenschaftlichen Forschers. — 8. a) In welchen Zügen des Götheschen Götz ist der Wechsel der Jahrhunderte zu erkennen? b) Wie spiegelt sich die Sturm- und Drang-Periode in Göthes Götz und Schillers Räubern?

Latein 8 St. Horat. carm. I. II. IV. und ep. I 20, zum Theil lateinisch erklärt. Leben des Horaz, Metra, Memoriren. *Director.* — Cic. epist. (nach Süpfle), de orat.; Tacit. Hist. II. III., alles mit Auswahl. Mündliches Uebersetzen aus Süpfle III. Exercitien und Extemporalien. Aufsätze. *Averdunk.*

Themata: 1. Quae fuerint causae belli civilis inter Pompeium et Caesarem gesti. — 2. a) Neminem pecunia divitem facit. b) De liberorum educatione quid Terentius sentiat. c) Militis gloriosi Plautini fabula. —

3. Concordia parvae res crescunt, discordia maximae dilabuntur. Extemporalarbeit. — 4. Belli Iugurthini temporibus quales mores fuerint Romanorum Sallustio duce explicetur. — 5. Demosthenes in oratione quae περὶ τῶν ἐν Χερρονήσῳ inscribitur cur bellum adversus Philippum acriter suscipiendum esse suadeat. — 6. a) de Vitellii principatu. b) Inter bella civilia quales mores et ducum et militum fuerint. — 7. a) Demosthenis de pace oratio. b) Trinummi Plautini fabula. c) Trinummus Pl. cum Lessingi thesauro comparetur. — 8. Triumviri qui vocantur priores post res florentissimas misere omnes perierunt. (Extemporalarbeit.) — Graecia capta ferum victorem cepit. — Prämienarbeiten: H. Wolf, Cur Socrates in Platone animam immortalem esse iudicaverit. — W. Schrameyer, De Agamemnonis Aeschylei culpa. —

Die Privatlectüre erstreckte sich abtheilungsweise auf Plautus Trinummus; Terentius; Hor. epist.; Sallust.; Caesar. b. civ.; Cic. de senect.; Catil. I. II.; de imp. Pomp.; p. Ligar.; Livius Buch I.

Griechisch 6 St. Aesch. Perser. Jl. XIII. XVIII. XXIII. XXIV; Plat. Prot.; Dem. Reden über die Angelegenheiten im Chersones und über den Frieden. Ergänzende Repetitionen aus der Formenlehre und Syntax, besonders aus der Lehre vom zusammengesetzten Satz, Exercitien und Extemporalien; mündliches Uebersetzen aus dem Uebungsbuch von Berger und Heidelberg III. *Director.*

Privatlectüre: Für alle Ilias. Ein Oberprimaner las noch Platos Phaedon und Gastmahl, ein Unterprimaner aus der Odyssee, 4 Stücke Aeschylos, Aristoph. Wolken, Xen. Anab. ganz, Plut. Agis und Cleomenes, ein Buch Herodot.

Französisch 2 St. Lekt. aus Schütz, Characterbilder IV. Le Tartuffe von Molière. Vierzehntägige Exercitien und Extemporalien. Repetition schwieriger Abschnitte aus Plötz. *Schmidt.*

Englisch 2 St. (Facultativ). Formenlehre und Syntax nach Plates kurzgefasster Grammatik. Lektüre aus Lüdeckings Lesebuch I. und Shakespeares Julius Caesar. Extemporalien und mündliche Uebungen. *Schmidt.*

Hebräisch 2 St. Lekt. aus der Genesis und den Psalmen. Repetition der Formenlehre. *Averdunk.*

Geschichte 3 St. Mittlere und neuere Geschichte. Repetition der Geschichte des Alterthums. Geographische Wiederholungen. *Schmidt.*

Mathematik 4 St. Gleichungen zweiten Grades, Logarithmen, Combinationen. Stereometrie; geometrische Aufgaben. Wiederholungen. *Köhnen.*

Physik 2 St. Bewegungslehre, Magnetismus, Electricität. *Köhnen.*

Secunda. Ordinarius: Gymnasiallehrer *Sonntag.*

Religionslehre 2 St. a) Evang. Abschnitte aus den Propheten. Johannes-Evangelium. Kirchengeschichte aus dem nachapostolischen Zeitalter. *Feller.*

b) Kathol. s. Prima.

Deutsch 3 St. Lektüre mittelhochdeutscher Stücke aus Paulsiek II 2. Schillers Jungfrau von Orleans. Vortrag und Erklärung von Gedichten. Disponirübungen. 10 Aufsätze. *Sonntag.*

Latein 10 St. Verg. Aen. II. Elegieen des Tibull u. des Ovid. Memoriren und metrische Uebungen. *Mutzbauer.* Laelius. Livius XXVII mit Auswahl. Grammatik nach Ellendt-Seyffert, Uebersetzungsübungen nach Haacke III. Exercitien und Extemporalien; 2 Aufsätze. *Sonntag.* Obersecunda besonders: Anleitung zum lat. Aufsatz und Stilübungen 2 St. S. *Director,* W. *Sonntag.*

Griechisch 6 St. Odyssee XVII—XXII. Einübung der homerischen Formenlehre.

Zuerst *Director*, dann *Dütschke*. Arrian I. Herodot VII, 120 ff. mit Auswahl. Wiederholungen zur Befestigung der attischen Syntax nach Berger; die Lehre vom Artikel und den Casus, Abschnitte aus der Modus- und Tempuslehre. Mündliches Uebersetzen aus Berger u. Heidelberg III. Exerc. u. Extemp. S. *Dütschke*. W. *Averdunk*.

Französisch 2 St. Lekt. aus Lüdecking II. Grammatik nach Plötz, Abschnitt VII. VIII. Repetition von V. VI. Vierzehntägige Exercitien und Extemporalien. *Schmidt*.

Englisch, s. Prima.

Hebräisch 2 St. Formenlehre nach Hollenberg. *Sonntag*.

Geschichte u. Geographie 3 St. Römische Geschichte. Repetition der preussischen Geschichte. Geographie von Amerika und Australien. Wiederholung der Geographie von Deutschland. S. *Dütschke*, W. *Schmidt*.

Mathematik 4 St. Zweite Hälfte der Planimetrie; geometrische Aufgaben. Potenz- und Wurzelrechnung; Gleichungen des 1. Grades mit mehreren, 2. Grades mit einer Unbekannten. *Köhnen*.

Physik 1 St. Bewegungslehre, Magnetismus, Electricität. *Köhnen*.

Tertia. Ordinarius: Gymnasiallehrer *Feller*.

Religionslehre 2 St. a. Evang. Lektüre der Synoptiker. Das Leben Luthers. Einprägen von Sprüchen u. Liedern. *Feller*.

b. Kathol. s. Prima.

Deutsch 2 St. Aus dem Lesebuch von Hopf u. Paulsiek II 1 gelesen und memorirt, besonders aus der Balladendichtung. 7 Aufsätze. *Feller*.

Latein 10 St. Lekt. aus Ovids Metam I. III., meist retrovertirt, zum Theil memorirt. Metrische Uebungen nach Seyfferts Palaestra. S. *Sonntag*, W. *Director*. Curtius I. IV. Caes. b. Gall. VI. Tempus- u. Moduslehre nach Ellendt-Seyffert; Exercitien u. Extemporalien. *Feller*.

Griechisch je 6 St.: III B.: regelmässige Formenlehre eingerechnet die häufigeren unregelmässigen Verba auf ω, die sog. regelm. vier und einige unregelmässigen Verba auf μι; III A.: Abschluss der Formenlehre und Einzelnes aus Casus- und Moduslehre. — Uebersetzung der betreffenden Abschnitte aus dem Uebungsbuch von Berger und Heidelberg. Extemporalien z. Th. im Anschluss an das Gelesene. Lektüre: S. Xen. Anab. VI; IIIA.: Hom. Od. IX.; W. III A: Xen. Anab. VI. Fortsetzung von Od. IX. III B: Xen. Anab. I, 1—4. S.: *Sonntag*, Homer *Director*. W.: IIIA *Sonntag*, III B *Mutzbauer*.

Französisch 2 St. Grammatik nach Plötz II. Unregelmässige Formenlehre. Lektüre aus Lüdecking I. Exercitien und Extemporalien. *Schmidt*.

Geschichte u. Geographie 2 St. Deutsche Geschichte bis 1815. Geographie von Deutschland und Wiederholung der ausserdeutschen Länder in Europa, nach Daniel. *Schmidt*.

Mathematik. Erste Hälfte der Planimetrie. Die 4 Grundoperationen in ganzen und gebrochenen Zahlen; Decimalbrüche. Gleichungen des ersten Grades mit einer Unbekannten. *Köhnen*.

Naturbeschreibung 2 St. Niedere Thiere. Botanik. *Köhnen*.

Quarta. Ordinarius: im Sommer Gymnasiallehrer *Mutzbauer*, im Winter Dr. *Dütschke*.

Religionslehre 2 St. a. Evang. Leben der Apostel. B. der Richter, B. B. Samuelis u. der Könige. Sprüche und Lieder memorirt. Geographie von Palästina. *Feller.*

b. Kathol. Glaubenslehre im Anschluss an das apostolische Bekenntniss. Die Sakramente der Busse und des Altars. *Haan.*

Deutsch 2 St. Lektüre u. Memoriren von Gedichten u. Prosastücken nach Hopf u. Paulsiek I, 3. Besprechen, Wiedererzählen, Inhaltsangabe des Gelesenen. Verkürzung und Erweiterung von gelesenen Stücken. Aufsätze, meist im Anschluss an die Lektüre. *Foltz.*

Lateinisch 10. St. Repetition der Formenlehre. Syntax, besonders Casuslehre nach Ellendt-Seyffert. Die entsprechenden mündl. u. schriftl. Uebungen nach Ostermanns Uebungsbuch. Exercitien und Extemporalien meist nach der Lektüre. Lekt. Nepos v. Völker: Cimon, Alcibiades, Lysander, Thrasyb. Conon. Agesil. S. *Mutzbauer,* W. *Dütschke.*

Griechisch 6 St. Die regelmässige Formenlehre mit Ausschluss des verbum liquidum nach Bergers Grammatik u. Uebungsbuch. Exercitien und Extemporalien. *Averdunk.*

Französisch 2 St. Repetition des Pensums der Quinta. Das regelmässige Verbum, Theilungsartikel, Pronomen und Part. passé nach Plötz I. Exercitien und Extemporalien. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie 3 St. Die Geschichte der Griechen bis Alexander d. Gr., der Römer bis Augustus. — Die Länder und Staaten Europas nach der politischen Eintheilung. *Foltz.*

Mathematik u. Rechnen 4 St. Geometrie: Die gerade Linie, der Winkel, das Dreieck. Arithm.: Die Grundrechnungen mit ganzen Zahlen, einfache Gleichungen 1 Grades. Wiederholung der früheren Pensa. Regeldetri. *Werth.*

Quinta. Ordinarius: Gymnasiallehrer *Werth.*

Religionslehre. a. Evang. 3 St. Biblische Geschichten des A. T. nach Zahn. Mittheilungen aus der ägyptischen u. assyrischen Geschichte. Sprüche u. Lieder memorirt. *Werth.*

b. Kathol. s. Quarta.

Deutsch 3 St. Der zusammenges. Satz und die Interpunktionslehre; Lese- und Erzählungsübungen, sowie Anfertigung kleiner Aufsätze im Anschluss an Hopf u. Paulsiek I, 2. *Mutzbauer.*

Latein 9 St. Die sog. unregelmässige Declination, Comparation und Conjugation: Wiederholung der regelmässigen Formenlehre, der accus. cum inf. u. die Participialconstructionen nach Ellendt-Seyffert; mündliche Uebersetzungen, Exercitien und Extemporalien nach Ostermann und nach Dictaten. Vocabeln aus Ostermanns Vocabular für V. *Mutzbauer.*

Französisch 3 St. Die regelmässige Formenlehre bis zum Verb. nach Plötz I. Exercitien vierzehntägig. *Schmidt.*

Geographie 2 St. Die aussereuropäischen Erdtheile. *Foltz.*

Rechnen 4 St. Gemeine Brüche und Decimalbrüche. *Werth.*

Sexta. Ordinarius: Gymnasiallehrer Dr. *Foltz.*

Religionslehre. a. Evang. 3 St. Biblische Geschichte des N. T. nach Zahn. Geographie von Palästina. Sprüche und Lieder memorirt. *Werth.*

b. Kathol. 2 St. Erklärung der gewöhnlichen kirchlichen Gebete und der Festzeiten im Anschluss an das Kirchenjahr. Biblische Geschichte des A. T. bis zur Trennung des

Reiches (nach Schuster). Erklärung der ersten zwei Artikel des apostoischen Symbolums. Das Sacrament der Busse. *Haan.*

Deutsch 3 St. Stücke aus Hopf und Paulsiek I, 1 gelesen, besprochen und nacherzählt, Gedichte gelernt. Unterscheidung der Wortarten, des Haupt- und Nebensatzes. Theile des einfachen Satzes. Wiederholung und Einübung der orthographischen Regeln. Grammatische Uebungen im Anschluss an die Lekt. Dictate und schriftliche Wiedergabe von Erzählungen; Uebersetzungen aus dem Lateinischen. *Foltz.*

Lateinisch 9 St. Regelmässige Formenlehre nach Ellendt-Seyffert;*) (bei der Conjugation wurde das Verbum infinitum ausgenommen). Mündliche und schriftliche Uebersetzungen aus Ostermanns Uebungsbuch; Vocabeln nach Ostermann; Exercitien und Extemporalien. *Foltz.*

Geographie 3 St. Europa im Ganzen und nach seinen Theilen, mit bes. Berücksichtigung von Deutschland, nach Daniels Leitfaden. *Foltz.*

Rechnen 4 St. Numeriren; die 4 Grundrechnungen mit ganzen, unbenannten und benannten Zahlen; Theilbarkeit der Zahlen, kleinster gemeinschaftl. Dividuus; Einleitung in die Brüche. *Werth.*

Naturkunde 2 St. Beschreibung einzelner Pflanzen. Einzelne Species von Wirbelthieren. *Sonntag.*

b. Technische Fertigkeiten.

Zeichnen: Sexta, 2 St. Elementar-Zeichenunterricht nach der Wandtafel, Wandtafelvorlagen, Angaben und einfachen Vorlagen.
Quinta, 2 St. Dasselbe; Schattir-Uebungen nach Angaben, Betrachtung einzelner Körper, Copiren von Vorlagen.
Quarta, 2 St. Dasselbe; fortgesetztes Freihandzeichnen, Elemente des Figürlichen etc.
Tertia, 2 St. Freihandzeichnen in grösserem Umfange, Antike, Landschaft, Ornamentik, Architektur, Tuschzeichnungen etc.
Das geometrische Zeichnen ist vorübergehend in allen Klassen ausgesetzt worden.

Schreiben: Sexta und Quinta je 3 St. Deutsche und lateinische, in Quinta auch griechische Schrift.
Quarta, 1 St. Deutsche, lateinische und griechische Schrift.

Gesang: Prima bis Quarta je 1 St. Vierstimmige Choräle, Lieder und Motetten.
Quinta 2 St. Einstimmige Lieder und Choräle, Notenlesen und Notenschreiben, Tonarten, Treffübungen.
Sexta 2 St. Notenkenntniss, Tonleiter, Choräle, ein- u. zweistimmige Lieder.
In *Sexta* und *Quinta* wird des Knaben Liederschatz von Göcker gebraucht.

Turnen: 1. Coetus I. II. Frei- und Ordnungsübungen, Vorübungen zum Stossfechten, Geräthe- und Gerüstübungen.

---

*) Allen Exemplaren von Ellendt-Seyffert's lat. Grammatik wird Brambachs Handweiser der lat. Rechtschreibung beigebunden.

2. Coetus III u. IV: Frei-, Ordnungs-, Geräthe- u. Gerüstübungen; Reigen und Spiele.

3. Coetus V. VI. Frei- und Ordnungsübungen; Uebungen mit Stab und Schwungseil, Klettern und Springen.

II. Vorschule.

I. Klasse. Klassenlehrer: *Schultze.*

Religion 2 St. Bibl. Geschichten aus dem A. u. N. Testament nach Zahn. Memoriren von Sprüchen und Liederversen.

Deutsch 10 St. Lesen und Hersagen memorirter Stücke aus dem Lesebuch von Ricken und Schüler, mit besonderer Berücksichtigung des geschichtlichen Inhalts. Rechtschreibe-Uebungen nach Schipke. Abschreiben u. Dictate. Einiges aus der Wortformen- und Wortbildungslehre. Schriftliche Wiedergabe kleiner Erzählungen und Fabeln.

Rechnen 6 St. Die 4 Species in benannten ganzen Zahlen nach dem Rechenbuch von Terlinden.

Heimathskunde 2 St. Allgemeine Vorbegriffe. Kenntniss der engeren Heimath; die Rheinprovinz, Preussen und Deutschland.

Schönschreiben 4 St. Deutsche und lateinische Schrift.

Gesang 3 St. Tonleiter, Choräle und ein- und zweistimmige Volkslieder.

II. Klasse. Klassenlehrer: *Schuh.*

Religion 2 St. Die bibl. Geschichten des N. Testamentes nach Zahn; Wochensprüche und Kirchenlieder memorirt.

Deutsch 10 St. Lesen und Hersagen von Prosastücken und Gedichtchen. Rechtschreibeübungen durch Dictiren und Abschreiben nach Schipke, sowie durch Aufzeichnung gelernter Gedichte aus dem Gedächtniss.

Rechnen 5 St. Das Numeriren und die 4 Species in grösseren ganzen unbenannten Zahlen.

Schönschreiben 5 St. Deutsche Schrift.

Singen 2 St. Elementarübungen. Choräle und Volkslieder nach dem Gehör.

III. Klasse. Klassenlehrer: *Küstner.*

Religion. Die leichteren bibl. Geschichten des N. T. bis zur Himmelfahrt Christi, und die wichtigsten Geschichten des A. T. bis Moses. Sprüche und einzelne Liederverse.

Schreib-Lesen. 1. Abtheil. Lesen aus dem Kinderschatz I., Abschreiben u. Buchstabiren 2. Abtheil. Lesen. Lautiren und Buchstabiren aus der Fibel; Abschreiben.

Deutsch. Memoriren und Besprechen leichter Lieder und Fabeln, Niederschreiben aus dem Gedächtniss. Anschauungsunterricht nach Bildertafeln.

Rechnen. 1. Abtheil. Die 4 Species im Zahlenkreise bis 100. 2. Abtheil. Die vier Species von 1—20.

Schönschreiben. Die kleinen deutschen Buchstaben.

Gesang. Tonleiter, einstimmige Liedchen und Choräle.

B. Vertheilung der Lectionen des Gymnasiums und der Vorschule
für das Sommersemester 1876.

Lehrer.	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	Summe.
Prof. Dr. *Eberhard*, Director.	Lat. (Hor.) 2. Griech. 6.	(Griech. 2) II A Lat. 2.	III A Hom. 2.				12 (14) St.
Prof. *Köhnen*, 1. Ob.-Lehrer.	Mathem. 4. Physik 2.	Mathem. 4. Physik 1.	Mathem. 3. Naturb. 2.				16 St.
Schmidt, 2. Ob.-Lehrer.	Franz. 2. Gesch. 3. 2 Englisch.	Franz. 2. (Gesch. 3.)	Franz. 2. Gesch. 3.	Franz. 2.	Franz. 4.		20 (22) St.
Averdunk, 3. Ob.-Lehrer, Ord. v. I.	Lat. 6. Hebr. 2. I B Lat. 2.	Griech (4) 2.		Griech. 6.			18 (20) St.
Dr. *Foltz*, 1. ord. G.-Lehrer, O. v. VI.				Gesch.u.Geog. 3. Deutsch 2.	Geogr. 3.	Geogr. 3. Deutsch 3. Latein 9.	22 St.
Sonntag, 2. ord. G.-Lehrer, O. v. II.		Deutsch 2. Lat. 8. Hebr. 2.	Griech. 6. Ovid. 2.			Naturkunde 2.	22 St.
Feller, 3. o. G.-L. u. Rel.-L., O. v. III.	Religion 2. Deutsch 3.	Religion 2.	Religion 2. Lat. 8. Deutsch 2.	Religion 2.			21 St.
Werth, 4. ord. G.-L., Ord. v. V.	Gesang 3			Mathem. und Rechnen 4. Schreiben 1.	Religion 3. Rechnen 4. Gesang 2. Schreiben 3.	Religion 3. Rechnen 4.	27 St.
Mutzbauer, 5. ord. G.-L., Ord. v. IV.		Lat. (Dichter) 2.		Latein 10.	Deutsch 3. Lat. 9.		24 St.
Dr. *Dütschke*, Probecand.		Griech. 4. Gesch. 3.					7 St.
Gehrke, Zeichen- u. Schreiblehrer.			Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	8 St.
Haan, kath. Rel.-Lehrer.	Religion 2.	Religion 2.		Religion 2.			4—6 St.
	Vorsch. I.		Vorsch. II.		Vorsch. III.		
Schultze, Vorschullehrer.	VI. Schreiben 3.	Bibl. Gesch. Les.u. Deutsch, Rechn. Schreiben, Geogr.					29 St.
Schuh, Vorschullehrer.			Biblische Geschichte, Lesen, Deutsch, Rechnen, Schreiben, Singen.				26 St.
Küstner, Vorschul- u. Turnlehrer.	I. II. Turnen 2.	III. IV. Turnen 2.	V. VI. Turnen 2.	VI. Singen 2.	Bibl. Gesch., Lesen, Rechnen, Schreiben, Singen.		30 St.

B. Vertheilung der Lectionen des Gymnasiums und der Vorschule im Wintersemester 1876/77.

Lehrer.	I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	Summe.
Prof. Dr. *Eberhard*, Director.	Lat. (Hor.) 2. Griech. 6.		Ovid 2.				10 St.
Prof. *Köhnen*, 1. Ob.-Lehrer.	Mathem. 4. Physik 2.	Mathem. 4. Physik 1.	Mathem. 2. Naturb. 3.				16 St.
Schmidt, 2. Ob.-Lehrer.	Franz. 2. Gesch. 3.	Franz. 2. Gesch. 3. 2 Englisch.	Franz. 2. Gesch. 3.	Franz. 2.	Franz. 3.		22 St.
Averdunk, 3. Ob.-Lehrer, Ord. v. I.	Lat. 6. Hebr. 2.	Griechisch 4.		Griech. 6.			18 St.
Dr. *Foltz*, 1. ord. G.-Lehrer, O. v. VI.				Gesch.u.Geog. 3. Deutsch 2.	Geogr. 3.	Geogr. 3. Deutsch 3. Latein 9.	23 St.
Sonntag, 2. ord. G.-Lehrer, O. v. II		Deutsch 2. Lat. 8. IIA. Lat. 2. Hebr. 2.	IIIA Griech. 6.			Naturk. 2.	22 St.
Feller, 3. o. G.-L. u. Rel.-L., O. v. III.	Religion 2. Deutsch 3.	Religion 2.	Religion 2. Lat. 8. Deutsch 2.	Religion 2.			21 St.
Werth, 4. ord. G.-L., Ord. v. V.	Gesang 3.			Mathem. und Rechnen 4. Schreiben 1.	Religion 3. Rechnen 4. Gesang 2. Schreiben 3.	Religion 3. Rechnen 4.	27 St.
Mutzbauer, 5. ord. G.-L.,		Lat. (Dichter) 2.	IIIB. Griech. 6.		Deutsch 3. Lat. 9.		20 St.
Dr. *Dütschke*, Probecand., Ord. v. IV.		Homer 2.		Lat. 10.			12 St.
Weichelt, commiss. Zeichenl. i. W.			Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	Zeichnen 2.	8 St.
Haan, kath. Rel.-Lehrer.	Religion 2.			Religion 2.		Religion 2.	4–6 St.
	Vorsch. I.		**Vorsch. II.**		**Vorsch. III.**		
Schulze, Vorschullehrer.	VI Schreiben 3.	Bibl. Gesch. Les. u. Deutsch Rechn. Schreiben, Geogr.					29 St.
Schuh, Vorschullehrer.			Biblische Geschichte, Lesen, Deutsch, Rechnen, Schreiben, Singen.				26 St.
Küstner, Vorschul- u. Turnlehrer.	I. II. Turnen 2.	III. IV. Turnen 2.	V. VI. Turnen 2.	VI. Singen 2.	Bibl. Gesch., Lesen, Rechnen, Schreiben, Singen.		30 St.

II. Auszug aus den Verfügungen der königlichen Behörden von allgemeinerem Interesse.

1. Rheinisches Provincial-Schulcollegium 24. März 1876: Mittheilung zweier Ministerialerlasse vom 13. März c., enthaltend die Empfehlung des Eintrittes in solide Lebensversicherungen und in den Beamtenverein zu Hannover.

2. S.-C. 3. April: die Hauptferien für 1876 dauern von Montag, 21. Aug. bis Samstag, 23. Sept.

3. Ministerialerlass 29. April, S.-C. 18. Mai und 24. Juni, betreffend die Förderung des Turnbetriebes: in allen höheren Lehranstalten ist dahin zu wirken, dass der Turnunterricht von dazu qualificirten Lehrern ertheilt werde. Bei grösseren Gymnasien und Realschulen, wo mehrere Turnlehrer figuriren, ist unbedingt darauf zu halten, dass der erste akademisch gebildet sei und die Qualification für das höhere Lehramt nachgewiesen habe. Die Theilnahme an den Cursen der K. Central-Turnanstalt soll in jeder Weise gefördert werden.

4. S.-C. 12. Juni; 15. Aug.; 15. Nov.: es werden empfohlen die philologische Zeitschrift Hermes, Luchs culturhistorische Wandtafeln, die Commentare zu Lessings Hamburgischer Dramaturgie von Schröter u. Thiele, Halle 1877 (Bd. I.) und Cosack, Paderborn 1876.

5. S.-C. 16. Juni: dass der Gymn.-Lehrer Feller während des Wintersemesters in den oberen Klassen der hiesigen Realschule den Religionsunterricht zur Vertretung des beurlaubten Oberlehrers Kirchner ertheilt, wird genehmigt.

6. S.-C. 28. Juni: Hinweis auf die vom Herrn Finanzminister an sämmtliche K. Regierungen erlassene Circularverfügung vom 5. Mai (Amtsblatt 1876 Nr. 27) über die Annahme und Verrechnung der Witwenkassenbeiträge sämmtlicher Mitglieder der K. Allgemeinen Witwenverpflegungsanstalt durch die Regierungskassen u. s. w.

7. Ministerialerlass 30. Juni, S.-C. 11. Sept.: Schüler, welche mit einem den Vorschriften entsprechenden Abgangszeugnisse versehen, von einem vollberechtigten Gymnasium, bez. Realschule I. O., unmittelbar, ohne dass zwischen dem Abgange von der früheren und dem Eintritt in die neue Lehranstalt eine längere Zwischenzeit als von 6 Wochen liegt, auf eine andere Anstalt derselben Kategorie übergehen, werden ohne besondere Aufnahmeprüfung in diejenige Klasse und Abtheilung gesetzt, welcher sie zur Zeit der Aufnahme an der von ihnen verlassenen Lehranstalt angehören würden; dasselbe gilt für den Uebergang von einem vollberechtigten Gymnasium, bez. einer anerkannten höheren Bürgerschule, in die entsprechenden Klassen eines Gymnasiums, bez. einer Realschule I. O., bis einschliesslich Secunda. Die Berechtigung zur Aufnahme in die Prima wird nur durch eine Entlassungsprüfung von dem Progymnasium, bez. der höheren Bürgerschule, erworben. — Wenn bei einem auf Grund obiger Bestimmungen in eine Klasse aufgenommenen Schüler sich innerhalb der ersten 4 Wochen zeigt, dass er nicht die Reife besitzt, um dem Unterricht in der betr. Klasse zu folgen, so hat der Director den Eltern oder ihren Stellvertretern davon Kenntniss zu geben und ihnen anheim zu stellen, in die Aufnahme des Schülers in die nächst niedrige Klasse einzuwilligen, widrigenfalls

die Schule jede Verantwortlichkeit für das weitere Fortschreiten des Schülers ablehnen müsse. Ueber einen solchen Fall ist an das K. Pr.-Schulcollegium zu berichten.

8. Ministerialerlass, 14. Aug.: die früheren Anordnungen (vom 20. Nov. 1874) in Betreff des in einem Programm zu veröffentlichenden Berichtes über die Anstaltsbibliothek werden ergänzt und genauer bestimmt. (Sie sind in diesem Programme für unsere Anstalt ausgeführt.)

9. S.-C. 6. Sept.: die Bestrebungen des Vereins für Alterthumsfreunde in den Rheinlanden sind nachdrücklichst zu fördern.

10. Ministerialerlass, 27. Sept.: in der Verf. v. 12. Jan. 1856, betr. die Abiturientenprüfung, ist zu lesen: ‚namentlich soll die Compensation schwächerer Leistungen in der Mathematik durch vorzügliche philologische, und umgekehrt, zulässig sein'.

11. S.-C. 23. Aug., 29. Aug. 1876, 26. Jan. 1877: der Katechismus von Deharbe darf nicht mehr gebraucht werden; genehmigt werden die Diöcesankatechismen für Köln und Trier und der von Overberg. — 25. Aug., 2. Nov.: der Gebrauch von Bone's Lesebuch wird untersagt.

12. S.-C. 1. Oct.: die Schulgeldbefreiung für die Söhne der Ortsprediger wird zum Beginne des Wintersemesters aufgehoben. In der Vorschule dürfen überhaupt Freistellen nicht verliehen werden, auch nicht für die Söhne der an ihr unterrichtenden Lehrer. (Ministerialerlass v. 21. Sept. Nr. 4809.)

13. S.-C. 15. Dec.: die neue Schulordnung wird genehmigt.

14. S.-C. 16.: Aufforderung, die wissenschaftliche Abhandlungen enthaltenden älteren Programme bis 1875, soweit sie nicht vergriffen sind, der Universitätsbibliothek in Strassburg zu übersenden. (Ist geschehen).

15. Ministerialerlass, 19. Dec.: der Reclame des Buchhändlers A. Gestewitz in Wiesbaden für Verbreitung eines Bildes Sr. Exc. des Herrn Ministers Falk darf in keiner Weise Vorschub geleistet werden.

16. S.-C. 27. Dec. 1876 (Nr. 10055): der Vorschullehrer Küstner ist für den Fall einer Mobilmachung als unabkömmlich anerkannt.

17. S.-C. 18. Jan. 1877: Mittheilung eines Schreibens der Cadettencorps-Commandantur v. 5. Jan., worin über die Verhältnisse der Civillehrer und Civilerzieher an den Cadettenhäusern, sowie über die gegenwärtigen Vacanzen an denselben Mittheilungen gemacht werden. Der Besoldungsetat dieser Anstalten soll in der ersten Conferenz jedes Semesters zur Kenntniss des Lehrercollegiums gebracht werden; etwaige Reflectanten auf die genannten Stellen haben sich beim K. Prov.-Schulcollegium zu melden. (Berlin: 8 Professoren mit 4200—6600 M. Gehalt und 900 M. Wohnungsgeldzuschuss; 16 wiss. Lehrer mit 2100—4200 M. G. und 540 M. W.-Z.; an den 6 andern Cadettenhäusern: je 1 Professor mit 4500 M. G. und 360—540 M. W.-Z., 1 Oberlehrer mit 3600 M. G. und 216—300 M. W.-Z., 3 wiss. Lehrer mit 2100—2700 M. G. und 180—360 M. W.-Z., 1 Elementarlehrer mit 2100—2400 M. G. und W.-Z. bis 300 M.; bei einer beträchtlichen Anzahl von Stellen in den Provincialanstalten tritt statt des W.-Z. freie Dienstwohnung ein.)

18. S.-C. 26. Jan.: das Gesuch des Oberlehrer Averdunk um einen mehrwöchentlichen Urlaub zu einer Reise nach Italien wird genehmigt.

19. S.-C. 27. Jan.: der unterzeichnete Director wird zum Königlichen Commissar für den Ostertermin des Abiturientenexamens ernannt.

Stadtschulinspection hier, 16. Sept.: Der Lehrer Lazarus hat die Verpflichtung, auch den die hiesigen höheren Schulen besuchenden schulpflichtigen Kindern den jüdischen Religionsunterricht kostenfrei zu ertheilen.

III. Chronik des Gymnasiums.

Der Gang des Unterrichtes war durchaus regelmässig und erfuhr keine wesentlichen Unterbrechungen. Erkrankungen der Lehrer auf längere Zeit kamen nicht vor; der grössere Theil des Collegiums hat keine Stunde auszusetzen gebraucht. In der Zeit der grossen Hitze mussten drei Nachmittage und zwei Turnstunden freigegeben werden. Am 20. Juli wurde der Revaccinationstermin für die Schüler des Gymnasiums und der Mittelschüle abgehalten.

Die Ansprachen bei Beginn und Schluss des Sommersemesters — bei dem ersteren wurde Dr. Dütschke eingeführt, bei dem letzteren die Abiturienten entlassen —, sowie zu Weihnachten hielt der Director, und zwar schloss er sich im Herbste an M. Antonin. VII, 15 an (was auch einer thun oder reden mag, ich muss ein wackerer Mann sein; wie wenn das Gold oder der Smaragd oder der Purpur immerfort dies spräche: was einer auch thun oder reden mag, ich muss Smaragd sein und meinen Glanz bewahren), beim Jahresende an Ps. 36, 10 (bei dir ist die lebendige Quelle und in deinem Lichte sehen wir das Licht.) Bei dem Anfang beider Quartale des Wintersemesters richtete der erste Religionslehrer, G.-L. Feller, geeignete Worte an die Schüler.

Am 18. Juli hielt Herr Prof. Euler eine Revision des Turnbetriebes an der Anstalt ab, deren Resultat ihn befriedigte.

Im Laufe des Sommers schied aus dem Curatorium sein langjähriges Mitglied, Herr Pastor Krummacher, um in den wohlverdienten Ruhestand zu treten. An seine Stelle wurde vom Presbyterium der grösseren evangelischen Gemeinde Herr Pastor Terlinden gewählt und im Beginn des Wintersemesters durch den Präses Curatorii Herrn Bankdirector Keller eingeführt. Beim Abiturientenexamen am 29. Juli vertrat das Curatorium Herr Gerichtsrath Fulda.

Am 25. November 1876 starb Herr Theodor vom Rath, einer der edelsten Bürger unserer Stadt, der viele Jahre Mitglied des Curatoriums und etwa $^3/_4$ Jahr lang (vom 26. Oct. 1835 bis 25. Juni 1836) auch Lehrer am Gymnasium gewesen war. Der Director gedachte dieses Todesfalles in der Morgenandacht und das gesammte Lehrercollegium begleitete den Dahingeschiedenen zur letzten Ruhestätte. Es mag bei diesem Anlasse

nachgeholt werden, dass bei der Beerdigung des in den Osterferien entschlafenen Directors der Realschule in Ruhrort, Dr. Loth, das Gymnasium durch den Director und einen Oberlehrer vertreten war.

Das Lehrercollegium erfuhr einen Zuwachs durch den zu Ostern erfolgten Eintritt des Probecandidaten Dr. Hans Dütschke aus Arnsberg. Geboren 1848 zu Kempen, Prov. Posen, absolvirte er das Pädagogium in Halle und studirte in Halle und Berlin; an erstgenanntem Orte promovirte er auch und bestand das Staatsexamen im März 1872, nachdem er seit Ostern 1871 Lehrer in Schnepfenthal gewesen war. Von Ostern 1872 bis ebendahin 1876 hielt er sich, zum Theil im Auftrage des archäologischen Institutes, in Italien zu wissenschaftlichen Zwecken auf. Verfasst hat er mehrere Aufsätze in der archäologischen Zeitung und eine Beschreibung der antiken Bildwerke in Oberitalien, von welcher 2 Bände erschienen sind, der dritte dem Drucke demnächst übergeben werden wird. Aus dem Italienischen übersetzte er Comparetti's Werk über Virgil im Mittelalter (1875) und die Geschichte der Florentinischen Republik von Gino Capponi (2 Bde., 1876). Zu Ostern wird Dr. Dütschke uns verlassen, voraussichtlich um in eine mit seinen archäologischen Studien näher zusammenhängende Laufbahn überzugehen. Er hat die Anschauungen und Kenntnisse einer Anzahl älterer Schüler durch die Interpretation von alten Kunstwerken, welche er ihnen in guten Abbildungen vorlegte, in dankenswerther Weise gefördert und belebt.

Der Zeichenlehrer Gehrke musste für das Winterhalbjahr von Seiten der Realschule, welcher er als festangestellter Lehrer angehört, zur vollen Stundenzahl herangezogen werden; ihn zu vertreten übernahm Herr Architekt Robert Weichelt, früher Lehrer an der Baugewerksschule zu Idstein.

Der Gesundheitszustand der Schüler war ein weniger befriedigender als sonst. Es haben zahlreiche Erkrankungen und Dispensationen stattgefunden; ein Todesfall ist, Gott sei Dank, nicht zu beklagen.

Die Frequenz am 1. März 1876 betrug

240, davon evang. 193, kath. 44, jüdisch 3, einheimisch 196, auswärtig 44,

und beträgt gegenwärtig (1. März 1877)

230, davon evang. 185, kath. 36, jüdisch 9, einheimisch 193, auswärtig 37, (darunter 1 Ausländer),

welche sich so vertheilen:

Klasse	Zahl	ev.	kath.	jüd.	
3. V.	25,	ev. 17,	kath. 6,	jüd. 2	sämmtlich einheimisch.
2. V.	26,	„ 20,	„ 5,	„ 1	
1. V.	33,	„ 28,	„ 4,	„ 1	
V.	84,	„ 65,	„ 15,	„ 4	

Klasse	Zahl	ev.	kath.	jüd.	einh.	ausw.	
VI.	37,	ev. 29,	kath. 7,	jüd. 1,	einh. 35,	ausw. 2	
V.	20,	„ 18,	„ 1,	„ 1,	„ 16,	„ 4	
IV.	19,	„ 13,	„ 4,	„ 2,	„ 12,	„ 7	(davon 1 Ausl.).
III.	32,	„ 26,	„ 5,	„ 1,	„ 21,	„ 11	
II.	28,	„ 25,	„ 3,	„ -,	„ 19,	„ 9	
I.	10,	„ 9,	„ 1,	„ -,	„ 6,	„ 4	
G.	146,	120,	21,	5,	109,	37,	

Der Zugang betrug seit 1. März 1876:	G. 22, V. 17 =	39
Der Abgang	G. 28, V. 21 =	49
Abnahme der Frequenz		10.

Unter den abgegangenen Schülern befinden sich mehrere, denen wegen unzureichender Leistungen der Rath dazu ertheilt worden ist.

Vom Religionsunterricht der Anstalt waren auf Wunsch der Eltern wegen Theilnahme am kirchlichen Unterricht dispensirt 9, aus andern Gründen ein evangelischer und drei katholische Schüler; vom Turnen aus Gesundheitsrücksichten oder wegen der weiten Entfernung des Wohnorts 32, zum Theil auf bestimmte Zeit.

Am 29. Juli wurde die Abgangsprüfung unter dem Vorsitz des Herrn Provinzial-Schulraths Dr. Höpfner abgehalten. Alle 5 Abiturienten erhielten das Zeugniss der Reife.

1. Theodor Curtius von hier, ev., Sohn eines Fabrikbesitzers, $19^1/_4$ J. alt, studirt Naturwissenschaften;
2. Wilhelm Dewitz von Woyna aus Ruhrort, ev., S. eines Premierlieutenants a. D. u. K. Hafenkassenrendanten, $18^3/_4$ J. alt, studirt Jura u. Cameralia;
3. Fritz Giessing von hier, kath., S. eines Justizrathes und Notars, $19^2/_3$ J. alt, studirt die Rechte;
4. Johannes Haupt aus Alpen bei Wesel, ev., S. eines Pastors, fast 20 J. alt, studirt Theologie;
5. Konrad Duval von hier, ev., S. eines Telegrapheninspectors, $20^3/_4$ J. alt, studirt Theologie.

Den Preis der Hülsmannstiftung erhielt der Primaner Heinrich Wolf für die Arbeit Cur Socrates in Phaedone animos immortales esse indicaverit.

Das Hugtenbruck'sche Stipendium verlieh der Herr Oberbürgermeister Wegner nach dem Vorschlage der Conferenz dem Primaner Schrameyer.

Ueber die anderen Stipendien und die Neuregulirung des Freistellenwesens wird es hoffentlich möglich sein, im nächsten Programm eingehend und abschliessend zu berichten.

Es ist mir eine Pflicht, der ich besonders gerne nachkomme, an dieser Stelle nochmals meinen herzlichsten Dank auszusprechen sowohl den Herren — ihre Namen muss ich leider verschweigen —, welche einen bedürftigen Abiturienten zum Studium so reichlich unterstützten, als auch Herrn Pastor Hörle hier, der für einen Primaner die Hälfte des Schulgeldes entrichtete; eine Gabe, welche durch die besonderen Umstände, unter denen sie erfolgte, als eine ungewöhnlich liebenswürdige erscheinen muss.

Das Schulgeld wird seit dem 1. Juli nach Steuersätzen erhoben und zwar beträgt es für alle Vorschulklassen und alle Gymnasialklassen je dasselbe. Für jede Steuerstufe beläuft es sich für letztere auf 20 M. mehr als für erstere. Auswärtige zahlen durchgängig für die Vorschulklassen 70 M., für die Gymnasialklassen 90 M. im Jahr. Für die Einheimischen gelten folgende Sätze:

I. 1.	Die Klassensteuerpflichtigen der Stufen	1—5	zahlen in der Vorsch.	50	Mark,
			im Gymn.	70	„
2.	„	6—9	zahlen in der Vorsch.	60	„
			im Gymn.	80	„
3.	„	10—12	zahlen in der Vorsch.	70	„
			im Gymn.	90	„

II. 4. Die Einkommensteuerpflichtigen der Stufen	1—3	zahlen in der Vorsch.	80 M,
		im Gymn.	100 „
5. „	4—6	zahlen in der Vorsch.	90 „
		im Gymn.	110 „
6. „	7—12	zahlen in der Vorsch.	110 „
		im Gymn.	130 „
7. „	13—18	zahlen in der Vorsch.	130 „
		im Gymn.	150 „
8. „	19 u. darüber	in der Vorsch.	150 „
		im Gymn.	170 „

Die Lehrerbibliothek des Gymnasiums, unter der Verwaltung des G.-L. Sonntag, besitzt zwei theologische Handschriften: 1) Nr. 1372, auf Pergament in Duodez geschrieben 1386: pars hyemalis totius matutinalis conserta a Johanne prespitero de Kyria; vorausgeschickt ist auf 5 Blättern ein Festkalender über das ganze Jahr. Ausser einigen eingeflochtenen Heiligengeschichten enthält das Lectionar nichts Historisches; 2) Ein Gesangbuch mit Noten, 16°, auf Papier, aus dem 17. Jahrhundert; ein etwas jüngerer Besitzer hat die Jahreszahl 1691 eingeschrieben; die Lieder sind meistens lateinisch; gegen Ende zu finden sich auch einige deutsche Uebersetzungen beigegeben: Der tag der ist so freudenreich, allenn creaturenn, u. s. w. Ein Kindelein so loebeleich ist vnns geborenn heute u. s. w. Als die Sonn durchscheinet das glass, mit ihrem claren scheine u. s. w. Die Hirtenn so auff dem Felde warenn erfuhrenn Newe mehre u. s. w. Der Spiegell der Dreyfaltigkeit erleuchtet alle finsterheit u. s. w.; bei mehreren Liedern im folgenden wechseln deutsche Satzglieder mit lateinischen (z. B. O Jesu paruule Nach Dir ist mir so wehe, tröst mir mein gemuthe o puer optime) oder deutsche Strophen mit lateinischen. Von späterer Hand: O Lamb Gottes Vnschuldig u. s. w. Verleih vnss frieden genediglich, Herr Gott zu Vnser zeiten u. s. w.

Ueber das zur älteren Geschichte Duisburgs und der Schule im besondern in Bibliothek und Archiv Befindliche hat Prof. Köhnen in den Programmen von 1850 und 1851 gesprochen. Dort ist auch angegeben, dass ein Theil des älteren Stadtarchivs, welchen er und Oberlehrer O. F. Kleine ausgesucht haben, in unserer Bibliothek aufbewahrt wird. Eine Anzahl Stücke aus demselben hat Kleine unter dem Titel Diplomata Duisburgensia historica in den Programmen von 1839 und 1840 veröffentlicht und über alles ein Verzeichniss angelegt, welches er Herrn Prof. Köhnen geschenkt und dieser der Bibliothek übergeben hat. (Die ältesten drei Diplomata stammen aus den Jahren 1129 — mit der Unterschrift der Kaisers Lothar III (II) — 1155. 1166).

Die gedruckten Werke der Lehrerbibliothek finden sich in dem vom Oberlehrer Dr. Wilms 1871 als Beilage zum Programm veröffentlichten Kataloge verzeichnet. (Gegenwärtig beträgt die Zahl der Werke 3288. Von alten Drucken ist sie nur vermehrt um die unten erwähnte lateinische Bibel von 1481 in Kleinfolio; besonders werthvoll für uns war das Wiedergewinnen des einzigen bekannten Exemplars von Withofs Chronik von Duisburg, welches aus der Gymnasialbibliothek verschwunden und verschollen war. Dieses Buch wieder zu uns gelenkt zu haben, ist das Verdienst des Herrn Prof. Köhnen. *)

*) Es befinden sich in unserer Stadt und Umgegend noch mancherlei die Geschichte von Duisburg

Es kamen dazu im verflossenen Jahre:

a) Durch Geschenke:

Von der Realschule als Dubletten 11 Werke;

Von Herrn Theodor vom Rath: Pertz, G. H., Das Leben des Ministers Freiherrn vom Stein, 6 Bde. Berlin 1849—55; — Stromata, eine Unterhaltungsschrift für Theologen. Duisburg 1787 u. 88. Stück 1 bis 7; Duisburgischer Intelligenz-Zettel Nr. 41 den 10. Oct. 1786, (ein Vorlesungsverzeichniss der Universität enthaltend).

Von Herrn Pastor Gräber in Meiderich: Antiromanus. Das Papstthum in Widerspruch mit Vernunft, Moral und Christenthum, 3 Bde., Stuttgart 1838. — Gründlicher Bericht über das Kirchen- und Religions-Wesen in Jülich, Cleve, Berg. Düsseldorf 1735. — M. Denis, Die Gedichte Ossians, aus dem Engl. übersetzt, 3 Bde., Wien 1768. — W. Roscoe, Leben und Regierung des Pabstes Leo X., 3 Bde., Leipzig 1806. — Pirminius, Geschichte des linken Rheinufers etc. von M. Görringer, Zweibrücken 1841. — Gräber, H. J., Versuch einer historischen Erklärung der Offenbarung des Johannes. Heidelberg 1857. — Gioberti Vincenzo, Die neuen Jesuiten. Aus dem Italienischen. 3 Thle. Leipzig 1851. — Merkwürdige Briefe des Pabstes Clemens XIV. 3 Bde. Frankfurt und Leipzig 1776.

Von Herrn Dr. Baumbach: v. Borries, Die älteste Geschichte des Duisburger Waldes. Duisburg 1866.

Vom Secundaner Hüttemann: Eine lateinische Bibel vom Jahre 1481, kl. Fol., ohne Titelblatt und ohne ersten Theil.

Von Herrn Dr. Dütschke von ihm verfasste resp. übersetzte Schriften: Admetos und Alkestis. — Ueber die Statue des Messerschleifers in Florenz. (Abdrücke aus der archäologischen Zeitung). — Geschichte der Florentinischen Republik von Gino Capponi. Aus dem Italienischen übersetzt. 2 Bde., Leipzig 1876.

Von der Weidmann'schen Buchhandlung in Berlin: C. Bremiker, Vega's logarithm.-trigon. Handbuch 60. Aufl. 1876.

Von Herrn Dr. Weber: Allgemeine deutsche Biographie, Fortsetzung, nebst Einbänden. —

Von Herrn Prof. Dr. Jürgen Bona-Meyer in Bonn: Pädagogische Conferenz über die Vorbildung der Lehrer zum höheren Schulamt, gehalten d. 28. Mai 1876 in Bonn. —

Von Herrn Buchhändler Raske: Börsenblatt für den deutschen Buchhandel. Fortsetzung.

Von Herrn Schroot in Oberhausen: Pierer's Conversations-Lexikon. Fortsetzung.

Von den Herren Prof. Köhnen und Oberlehrer Averdunk je 15 M. als Beitrag zur Anschaffung von Ennen, Geschichte von Köln.

b) Durch Ankauf aus den etatsmässigen Mitteln:

1) Fortsetzung folgender Lieferungswerke: Grimm, deutsches Wörterbuch. Wander, deutsches Sprüchwörter-Lexicon. Ersch und Gruber, Allgemeine Encyclopädie der Künste und Wissenschaften. Riehm, Handwörterbuch des bibl. Alterthums. Merguet, Lexicon zu den Reden des Cicero. K. v. Spruner, Hand-Atlas für die Geschichte des Mittelalters und der neueren Zeit.

2) Zeitschriften: Centralblatt für die gesammte Unterrichtsverwaltung. Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Rheinisches Museum. Jenaer Literaturzeitung. v. Sybels historische Zeitschrift. Petermanns Mittheilungen. Höpfner und Zacher, Zeitschrift für deutsche Philologie. Fichte, Ulrici und Wirth, Zeitschrift für Philosophie. Zeitschrift für das Gymnasial-Wesen. Bursian, Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft. Kloss, Zeitschrift für das Turnwesen.

3) Dindorfius, G., Scholia Graeca in Homeri Iliadem. Oxonii 1875. I. II. Haym, R., Die romantische Schule. Berlin 1870. Kapell, K., Klassenziele für den obligatorischen Turnunterricht. Freiburg i. Br. 1875. Fichte, Im. H., Anthropologie. Die Lehre von der menschlichen Seele. 3. Aufl. Leipzig 1876. Oberdick, Jo.,

---

betreffende Bücher, Zeitungsblätter — besonders das Duisburger Intelligenzblatt aus dem vorigen Jahrhundert — und Schriftstücke. Ich erlaube mir die dringende Bitte, solches, wenn auch mitunter unbedeutend erscheinende, historische Material unserer Gymnasialbibliothek als einer Centralstelle zuwenden zu wollen, da erfahrungsgemäss es im Privatbesitz der Gefahr des Verkommens sehr leicht ausgesetzt ist. Alles, was sich auf die Geschichte des Gymnasiums (z. B. ältere Programme) und der Universität bezieht (z. B. Vorlesungsverzeichnisse) würde uns zu besonderem Danke verpflichten.

Aeschyli Persae. Berlin 1876. — Ennen, Geschichte der Stadt Köln. Köln und Neuss 1863 ff. — Reumont, A. v., Geschichte Toscanas unter den Medici 1530—1737. Gotha 1876. — Wachsmuth, C., Die Stadt Athen im Alterthum. 1. Band. Leipzig 1874. — Boxberger, Lessings dramatische Entwürfe und Pläne. Berlin 1876. — Bratranek, Göthes Briefwechsel mit den Gebr. v. Humboldt (1795—1832). Leipzig 1876. — Fiedler, W., Analytische Geometrie der höheren ebenen Curven von G. Salmon, deutsch bearbeitet. Leipzig 1873. — Bonitz, H., Platonische Studien. 2. Aufl. Berlin 1875. — Hildebrand, K., Die Lieder der älteren Edda. Paderborn 1876. — Ulrici, H., Compendium der Logik. Leipzig 1872. — Perthes, H., Lateinisch-Deutsche vergleichende Wortkunde im Anschluss an Cäsars bell. Gall. Berlin 1873. — Hallier, E. Excursionsbuch. 2. Ausg., Jena 1876. — Blümner, H., Lessings Laokoon. Berlin 1876. — Rohde, E., Der griechische Roman und seine Vorläufer. Leipzig 1876. — Brugmann, K., Ein Problem der homerischen Textkritik. Leipzig 1876. — Leimbach, C. L., Ausgewählte deutsche Dichtungen erläutert. Kassel 1875. — Verhandlungen der zur Herstellung grösserer Einigung in der deutschen Rechtschreibung berufenen Conferenz, Berlin den 4.—15. Januar 1876. Halle 1876. — Bergk, Th. Inschriften römischer Schleudergeschosse. Leipzig 1876. — Seyffert, M., M. T. Ciceronis Laelius. Mit einem Commentar zum Privatgebrauch. 2. Aufl., Leipzig 1876. — Rettig, G. F., Platonis symposium cum comm. ed. Halis 1875 sq. 2 Bde. — Neue, Fr., Formenlehre der lateinischen Sprache, 2. Aufl., 2. Theil. Berlin 1875. — Conze, A., Heroen und Göttergestalten der griechischen Kunst. Wien 1874. — Schwarz, W., Der Organismus der Gymnasien in seiner practischen Gestaltung. Berlin 1876. — Peppmüller, R., Commentar des 24. Buches der Ilias. Berlin 1876. — Vollmer, W., Briefwechsel zwischen Schiller und Cotta. Stuttgart 1876. — Peter, K., Schulausgabe von Corn. Taciti Agricola. Jena 1876. — Lachmann, K., Kleinere Schriften. 3 Bde. (mit Lucilius). Berlin 1876. — Mushacke's deutscher Schulkalender für 1876. Leipzig 1876. — Schmidt, H., Synonymik der griechischen Sprache. 1. Bd. Leipzig 1876.

Für die Münzsammlung schenkte Herr Rector a. D. Troost eine bleierne Denkmünze auf den Hubertsburger Frieden.

Für die Unterstützungsbibliothek, welcher Herr G.-L. Sonntag vorsteht, sind geschenkt worden:

Von den Quartanern Disch und Steinbach je ein und Lange zwei Schulbücher. Von den Abiturienten v. Woyna 10 und Giessing 43 Schulbücher. —

Von Herrn Buchhändler B. G. Teubner in Leipzig 17, und der Weidmannschen Buchhandlung in Berlin 7 neue Schulbücher.

Von Herrn Dir. Eberhard 1 Ex. von Cic. orationes selectae XVIII.

Angekauft wurden:

3 Exempl. Haacke, lat. Uebungsbuch für IIIa. u. IIb. 3 Exempl. Daniel, Leitfaden der Geographie. 3 Exempl. Volksschulatlas von Andree. 4 Exempl. Lateinische Gramm. von Ell.-Seyffert. 1 Lüdeking, engl. Lesebuch. 1 Plate, engl. Grammatik. 1 Hopf und Paulsiek für VI. 1 David Müller, Abriss der allgem. Weltgeschichte.

Circa 60 Bände wurden als nicht weiter brauchbar ausgeschieden, so dass jetzt die Zahl der Bände sich auf etwa 750 beläuft. —

Die Schülerbibliothek, ungefähr 770 Werke umfassend, wird von Herrn Oberlehrer Averdunk verwaltet. Neu angeschafft sind:

Forbiger, Hellas und Rom: Rom im Zeitalter der Antonine. 3 Bde. Athen im Zeitalter des Perikles. 1 Bd. — Freitag, Markus König. — Simrock, deutsche Volksbücher I. — Die Deutschen seit der Reformation. Lief. 1—14. — Müller, Kaiser Wilhelm. — Simplicissimus aus dem Norddeutschen Verlag.

Das physikalische Cabinet, welches unter Leitung des Herrn Prof. Köhnen steht, war durch Abtrennung der Realschule vom Gymnasium in vielen Theilen sehr lückenhaft geworden. Zur Ergänzung wurden Herrn Prof. Köhnen von Herrn Julius Curtius 450 Mark gütigst überwiesen. Aus diesen und einigen anderen Mitteln sind zunächst bestellt, aber noch nicht angekommen: ein Polarisations-Apparat von Nörremberg nebst Zubehör, und eine Atwood'sche Fallmaschine. Dem freundlichen Geber herzlichen Dank!

Mineralogische Sammlung: 2 Stücke spanisches Eisenerz mit schönen Kalkspathkrystallen, geschenkt von Herrn Hüttendirector E. Göcke.

IV. Programm

für die Feier des Geburtstages Seiner Majestät des Kaisers und Königs.

Donnerstag 22. März, Vormittags $10^1/_2$ Uhr.

1. *Gesang:* Hymne von Silcher: Jehovah, Deinem Namen sei Ehre, Macht und Ruhm.
2. *Rede des Gymnasiallehrers Mutzbauer.*
3. *Gesang:* Psalm 40 von H. Küster: Wohl dem, der seine Hoffnung setzet auf den Herrn.
4. *Vorträge der Schüler:*
   - Walter Albers aus Quinta: Drusus Tod, von Simrock.
   - Ernst Bockamp aus Secunda: Ver sacrum, von Uhland.
   - Wilh. Kersten aus Tertia: Ode de Frédéric le Grand.
   - Harry Böninger aus Prima: Das Mythische und Historische im Nibelungenlied. (Eig. Arb.)
   - Friedrich Landmann aus Quarta: Graf Finkenstein, von L. Bund.
   - Karl Lohmann aus Sexta: Der Vorposten, von H. Viehoff.
5. *Schlussgesang:* Was ist des Deutschen Vaterland, von G. Reichardt.

V.

Die **öffentliche Prüfung** der Vorschulklassen wird Dienstag, 27. März, Vorm. 10—12 abgehalten.

Zur Nachricht.

Das neue Schuljahr beginnt Montag, 16. April. Die Aufnahme, bezüglich Prüfung neuer Schüler findet Sonnabend **14. April** im **Gymnasialgebäude Vormittags 9—12 Uhr** statt. Hierbei ist der **Impfschein** oder, im Fall der Aufzunehmende das zwölfte Jahr überschritten hat, der **Revaccinationsschein**, sowie, wenn der Besuch einer andern Anstalt vorausgegangen ist, das **Abgangszeugniss** von dieser vorzulegen.

Eberhard.

Schulbücher.

A. Gymnasium.

Religion. — **Ev.:** VI-I. Bibel; VI. V. Zahn's bibl. Historien. — Novum Testam. Graece ed. Buttmann (Teubner) oder ed. Tischendorf (editio academica, Lipsiae, Mendelssohn)*). — **Kath.:** VI — IV. Schuster, bibl. Geschichte. — II. I. Bibel in der Vulgata. —

Deutsch. — Hopf und Paulsiek, Lesebuch, VI: I, 1; V: I, 2; IV: I, 3; III: II, 1; II: II, 2; I: II, 3. —

Latein. VI–I.: Lat. Grammatik von Ellendt u. Seyffert, nebst Brambach's Handweiser der lat. Rechtschreibung.
VI. V. IV: Die Uebungsbücher von Ostermann für die betr. Stufe, sowie das zugehörige Vocabular. Cornelius Nepos adauctus v. Völcker. —
III: Haacke, Aufgaben III. (für Quarta und Untertertia). — Caesar, bellum Gallicum (Text, Teubner.) — Ovids Metamorphosen (Text, Teubner). — Seyffert, Palaestra Musarum.
II: Haacke, Aufgaben II. (für Obertertia und Untersecunda). — Capelle, Anleitung zum lat. Aufsatz. — Cic. orat. XIX. ed. Eberhard et Hirschfelder. — Livius ed. Weissenborn (Text, Teubner, Band 3.)
Vergilii Aeneis ed. Ribbeck (Text). — Seyffert, Lesestücke. — Seyffert, Palaestra Musarum.
I: Die Einführung des beantragten Uebungsbuches ist noch nicht genehmigt. —
Cic. Tusc. (Text, B. Tauchnitz). — Tac. Germania, Annales XIV, ed. Halm (Teubner).
Cic. epist. selectae ed. Süpfle. — Horat. ed. Dillenburger, oder Text von L. Müller. —

Griech. Grammatik von Koch.
IV: Wesener, Gr. Elementarbuch I.
IIIB: Wesener II. — IIIA: Wesener II. Böhme's Aufgaben. —
III. Xenoph. Anabasis (Text, Teubner). — IIIA: Hom. Odyssea (Text, Teubner). —
II: Herodot. Buch VIII. (Text, Teubner). — Lysias ausgewählte Reden, kleine Ausgabe von Frohberger (in einem Bande). — Hom. Odyss. (Text, Teubner), —
I: Hom. Ilias (Text, Teubner). — Thukydides v. Krüger, Heft 2 oder Text von Stahl (B. Tauchnitz, Buch IV.) — Plat. Apologie erkl. von Cron; (Phaedon, Text, B. Tauchnitz). — Soph. Antigone erkl. v. Nauck.

Hebr. Hollenberg, Hebr. Schulbuch. I: Hebr. Bibel. —

Französisch. V. IV: Plötz, Elementarbuch; III. II: Plötz, Schulgrammatik. — III: Lüdecking franz. Lesebuch I—II: Lüdecking, franz. Leseb. II. — I: Schütz, Characterbilder IV. — Molière, Ausg. von Schütz. —

Englisch. Plate, Elementargrammatik. — Lüdecking, engl. Lesebuch II. —

Geschichte. IV: Beck, Lehrbuch der allg. Gesch. I. — III: David Müller, Leitfaden zur Gesch. des deutschen Volkes. — II: Dav. Müller, Abriss der allg. Gesch. I. — I: Beck, Lehrbuch der allg. Geschichte III u. IV.

Geographie. VI—IV: Daniel's Leitfaden. — III—I: Daniel, Lehrbuch der Geogr. —

Mathematik. IV—I: Heis, Sammlung von Aufgaben aus der allg. Arithmetik und Algebra. — Gallenkamp, Elemente der Mathematik, IV—II: Th. 1; I: Th. 2. — II. I: Gauss, Logarithmentafeln.
VI—IV: Schellen, Aufgaben für d. theoret. und prakt. Rechnen, Th. 1.

Physik. II. I.: Krumme, Lehrbuch. —

Gesang. Göcker, des Knaben Liederschatz. —

B. Vorschule.

Religion. 1. 2: Zahn, bibl. Historien.

Deutsch. 3: Gladbacher Fibel I. II. — Schulze und Steinmann, Kinderschatz I.
2: Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie. —
1: Ricken und Schüler, Lesebuch. — Schipke, Orthographie. — Schwenk, 50 Aufgaben.

Rechnen. 3: Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklasse 1—100.
2: Terlinden, Rechenbuch 1.
1: Terlinden, Rechenbuch 2.

Gesang. 1. 2: Göcker, Liederschatz. —

---

*) Den Gebrauch anderer Ausgaben, deren Text oft ein sehr willkürlicher und stark von der sicheren Ueberlieferung abweichender ist, wünschen wir nicht. —

Die Principien der Ethik Kant's und Schleiermacher's in ihrem Verhältniss zu einander.

Als die Philosophie im Anfange dieses Jahrhunderts sich über die Schranken hinwegsetzte, welche der Kritizismus aller echten Wissenschaft gezogen hatte, war es in der Natur der Sache begründet, dass neben einer im Transzendenten sich verlierenden idealistischen auch eine materialistische Weltanschauung sich ausbildete. Denn lag nicht darin, dass der Idealismus sich einen so kühnen Flug erlaubte, die Versuchung für eine entgegengesetzte Ansicht, ein gleiches zu thun? ja, war das nicht zu erwarten nach der alten Theorie von der Berührung der Extreme? Die sich überstürzende Speculation gerieth bald in Misscredit, und unter dem Panier der exacten, mit den schönsten Erfolgen gekrönten naturwissenschaftlichen Forschung brach sich eine Weltanschauung Bahn, die, indem sie alles Sein in die Gesetze des Mechanismus einkerkern wollte, für die idealen Güter des Lebens eine ernstliche Gefahr heraufbeschwor.

Dieser eine Zeit lang sich weithin ergiessende Strom materialistischer Denkart ist heute in der Wissenschaft verrauscht; characteristisch aber ist es für unsere Zeit, dass erst Männer der exacten Naturforschung wieder Glauben fanden mit der Behauptung, dass der Naturwissenschaft ihre festen unüberschreitbaren Grenzen gezogen seien, dass es neben der Welt der mechanischen mess- und wägbaren Kräfte eine Welt des Geistes gebe, die, zwar mit jener zusammen zu einem Ganzen erbaut, doch wieder ein eigenes Gebiet ausmache mit eigenen Prinzipien und Gesetzen.[1]) Warum wollte man diese Sätze den Männern nicht mehr glauben, deren ganzes Leben einst der Nachforschung und Entdeckung auf diesem Gebiete gewidmet war?

Indessen schon ist auch in Bezug auf diese Dinge ein gewaltiger Umschwung sichtbar. Indem man in dem neu gewonnenen Terrain sich wieder von neuem anbaut, wendet man sich wieder zurück zu den altbewährten Baumeistern, deren sicher fundamentirte Werke wohl vorübergehend vergessen werden, aber über der zeitweiligen Vergessenheit nicht zerfallen konnten.

---

1) Ueber die Grenzen des Naturerkennens, ein Vortrag in der 45. Versammlung deutscher Naturforscher und Aerzte von Du Bois-Reymond 1872.

Kant's kritische Besonnenheit ist es, nach welcher die Philosophie, müde geworden ihres über die Erfahrungswelt und ihre Gesetze kühn hinwegfahrenden Fluges, sich in vielen Stimmen ihrer Herolde zurücksehnt, [1]) wenn auch nicht um sich bei ihren Resultaten zu beruhigen, so doch um sich vermittelst ihrer vor jeglichem Dogmatismus zu bewahren.

Schleiermachers religiöse Begeisterung und ethisirte Persönlichkeit wird auf kirchlichem Gebiete von einer grossen Schaar Jünger wieder als das sicherste Panier aufgeworfen in dem heftig entbrannten Kampfe zwischen altkirchlich-religiöser und moderner Weltanschauung. [2])

Nun aber gelten Kant und Schleiermacher für Antipoden; der eine als der Begründer des tieferen Rationalismus, der andere als der Ueberwinder dieser Richtung. Da ist es gewiss nicht zu verwundern, wenn gerade in diesen Tagen vielfach Bestrebungen zu Tage gekommen sind, das Verhältniss der Weltanschauungen beider grosser bahnbrechender Geister zu einander darzustellen; man geht da von dem in der Wissenschaft gewiss einzig richtigen Grundsatz aus: Nur so, wenn die Gegensätze der Systeme auf's klarste dargelegt und bis in ihre äussersten Consequenzen verfolgt werden, nur dann wird es möglich sein, dass sich allmälig ein Gesammturtheil darüber bildet, wie weit bei jedem die Wahrheit reicht und wo der Irrthum beginnt. Dass nun gerade Kant und Schleiermacher zu einer Vergleichung locken, hat aber auch noch darin seinen Grund, dass Schleiermacher mit Kant vieles gemein hat, weil er in Kants Fussstapfen gegangen ist. Seitdem Dilthey den Briefwechsel Schleiermacher's und von der vorzüglichen in die innersten Tiefen des Lebens eindringenden Biographie Schleiermacher's den ersten Band mit den Denkmalen der inneren Entwickelung herausgegeben, sind wir im Stande, den Gang seiner Entwickelung und seiner Studien bis ins einzelne zu verfolgen. Da stellt sich heraus, dass er an Kants Schriften denken gelernt, indem er über zehn Jahre sich an ihnen abgearbeitet hat. Und wenn er auch schon frühe, vermöge seiner ganz anders gearteten Natur sich eines lebendigen Widerspruchs in seinem Innern bewusst wird, so ist derselbe doch nicht so weit gegangen, dass er nicht wesentliche Momente aus Kant's Weltanschauung sich angeeignet hätte. Ja, das hat die Forschung schon zur Evidenz dargelegt, dass sein methodologisches Denken wesentlich von Kant bestimmt worden ist und manche seiner Resultate ohne diese Voraussetzung räthselhaft und kaum erklärbar sein würden. Dass bedeutende Einflüsse auf ihn auch von anderer Seite her z. B. von Spinoza, Schelling, Fichte, Jacobi, Plato und aus der romantischen Schule ausgegangen sind, bleibt daneben feststehend.

Vorzüglich ist es Schleiermacher's Erkenntnisstheorie, in seiner Dialektik niedergelegt, von der die Forschung fast einstimmig urtheilt, dass sie nicht nur durch Kant's Vorgang veranlasst worden sei, sondern auch in wesentlichen Punkten sich mit seiner Theorie

---

[1]) Cf. Lange, Geschichte des Materialismus II, 1. Anmerkung 1. 2. Aufl. 1875.

[2]) E. Zeller, Abhandlungen, 8: Fr. Schleiermacher, 2. Aufl. Leipzig 1875.

J. Hülsmann, Fr. Schleiermacher in Bergmann's phil. Heften, 2. B. Heft 1 u. 2 1868.

A. Lipsius über Glauben und Wissen. Berlin 1871.

Jahrbücher für protestantische Theologie 1875; Heft 1 und 2: Schleiermachers Reden über die Religion, von demselben.

decke. Je wichtiger aber überhaupt die Erkenntnisstheorie für das ganze System ist, um so nothwendiger wird es sein, auch für eine Vergleichung der ethischen Anschauungen beider, der dieser Aufsatz gewidmet ist, von ihr auszugehen. Nun ist dieses Gebiet schon vielfach behandelt worden.[1]) Weil die Resultate dieser Forschung, im einzelnen noch vielfach auseinandergehend, über die allgemeinen Züge des Verhältnisses zwischen Kant's und Schleiermacher's Erkenntnisstheorie wenigstens in Uebereinstimmung sind, so sei mir gestattet, dieses Verhältniss nur kurz zu skizziren. Die bei der allgemeinen Uebereinstimmung sich herausstellende Differenz wird einen gewichtigen Fingerzeig darbieten für die Untersuchung des Verhältnisses der ethischen Lehren Kant's und Schleiermacher's zu einander.

Kant's eminentes Verdienst auf diesem Gebiete besteht darin, dass er die Bedingungen und Grenzen menschlicher Erkenntniss durch jahrelanges angestrengtes Nachdenken darüber aufgefunden und nachgewiesen hat. Er hat die Anschauungsformen des Raumes und der Zeit, die Kategorien des Verstandes und die Vernunftideen als apriorisches Eigenthum des Menschen dargestellt, nicht als angeborne Ideen im Sinne der älteren Zeit, sondern als Formen, die im Springpunkt der Erfahrung nothwendig und nach allgemeinen Gesetzen hervortreten, um das ungeordnete Material der empirischen Eindrücke zur geordneten Welt der Erfahrung umzubilden. Verstand und Sinnlichkeit können bei uns nur in Verbindung mit einander Gegenstände bestimmen. Verstandesformen ohne den Gehalt sinnlicher Anschauung, die auf Affection oder Empfindung beruht, sind leer, die empirische Anschauung wird nur durch die Anwendung der Kategorien des Verstandes zur Erfahrung. Der Verstand selbst ist nichts weiter als das Vermögen a priori zu verbinden und das Mannigfaltige gegebener Empfindungen unter die synthetische Einheit der Apperception zu bringen. (Kritik d. r. V.)

Bis dahin stimmt Schleiermacher mit Kant wenigstens in der Erklärung der Art und Weise, wie die Erkenntniss zu Stande kommt, überein. Jedes Denken ist ihm ein gemeinschaftliches Product der Vernunft und der Organisation, oder der organischen und intellectuellen Function. Die organische Thätigkeit ist noch nicht einmal das Fixiren des

---

[1]) Ueber Kants Erkenntnisstheorie sind benutzt worden:

Kants Werke v. Hartenstein, Ausgabe von 1838. Kuno Fischers Geschichte der Philosophie, 3. Band: Kants Vernunftkritik und deren Entstehung; 4. Band: Kant's System der reinen Vernunft auf Grund der Vernunftkritik; 2. Aufl. 1869.

F. A. Lange's Geschichte des Materialismus, zweites Buch, erster Abschnitt. 3. Aufl. 1877.

J. B. Meyer, Kant's Psychologie 1870.

E. Zeller, Geschichte der deutschen Philosophie seit Leibniz. 1873.

H. Cohen, Kant's Theorie der Erfahrung. 1871.

Ueber Schleiermacher's Erkenntnisstheorie: Schleiermacher's Werke.

G. Weissenborn, Vorlesungen über Schleiermacher's Dialektik und Dogmatik 1847 und 1849.

W. Dilthey, Leben Schleiermacher's 1870.

W. Bender, Schleiermacher's Theologie, erster Theil: Die philosophischen Grundlagen. 1876.

G. Runge, Schleiermacher's Glaubenslehre in ihrer Abhängigkeit von seiner Philosophie 1877.

Ueber das Verhältniss beider zu einander findet sich manches bei Zeller, (Absch. über Schleiermacher) Weissenborn, bes. in den kritischen Bemerkungen zur Dialektik. 1. Theil S. 238 ff., Dilthey, Bender.

Gewidmet dieser Frage ist das Programm des Gymnasiums zu Wernigerode 1875 von Gottschick.

Gegenstandes, sondern nur die chaotische Mannigfaltigkeit der Impression, sie ist das, was Kant Affection oder Empfindung nennt, die blosse Vernunftthätigkeit ohne alle Thätigkeit der Organisation wäre kein Denken mehr, oder noch nicht denken.[1] Die Organisation liefert für das Denken das Mannigfaltige des Stoffes, die Vernunft verarbeitet ihn zur einheitlichen Erkenntniss. Zwischen dem Chaos und der absoluten Indifferenz des Denkens und Seins in der Idee der Gottheit als den beiden Polen bewegt sich alle Erkenntniss. Wenn nun Schleiermacher weiter zwischen Denken und Wissen unterscheidet und dasjenige Denken ein Wissen[2] nennt, welches a) vorgestellt wird mit der Nothwendigkeit, dass es von allen Denkungsfähigen auf dieselbe Weise produzirt werde, so ist das wohl nur eine andere Gedankenwendung für die Kantische Forderung von Nothwendigkeit und Allgemeinheit; wenn er freilich b) fordert, dass das Wissen vorgestellt werde als einem Stein, nämlich dem darin gedachten, entsprechend, und gegenüber dem Einwurf „Uebereinstimmung des Denkens mit dem Sein sei ein leerer Gedanke wegen absoluter Verschiedenartigkeit und Incommensurabilität beider," darauf hinweist, dass uns im Selbstbewusstsein beides vereinigt gegeben sei, Denken und Gedachtes (§ 101) oder Denken und Sein (§ 103), so geht er damit über Kant hinaus. Er ist nämlich der Meinung, hier unmittelbar das Sein erreicht zu haben (das Kantische Ding an sich)[3]) und vermittelst eines Analogieschlusses von diesem festen Punkte aus auch die adäquate Erkenntniss der Aussenwelt, natürlich in unendlicher Progression, erreichen zu können. An diesem Punkte scheiden sich beider Wege. Ob Dilthey und mit ihm Bender Recht hat in der Behauptung, dass „alle wahre Forschung hier ablenke"? Kant hält daran fest, dass wir auch durch den inneren Sinn uns nicht, wie wir an sich sind, erkennen, sondern so, wie wir uns erscheinen.

Diese Differenz tritt noch deutlicher hervor, wenn Schleiermacher als letzte Bürgschaft für die Realität des Wissens die Idee des Absoluten heranzieht. Dem Gegensatze zwischen Organisation und Vernunft, der sich im leiblich seelischen Leben zu einer Denken und Sein umspannenden Einheit ausgleicht, entspricht in der Welt der von Idealem und Realem. Auch dieser ist aber nur relativer Natur, denn in der Idee des Absoluten, der Idee Gottes, ist er aufgehoben; in ihr ist Ideales und Reales zur Einheit verschmolzen. Wenn diese nun zwar nicht für das objective Erkennen erreichbar ist, so wird doch das unmittelbare subjective Bewusstsein in seiner Indifferenz von Denken und Sein, von Wissen und Wollen derselben gewiss, d. h. das religiöse Gefühl ist der letzte Anhaltspunkt für die Gewissheit der Erkenntniss.[4])

---

1) Dialektik § 108 ff. Beilage B XIV, 5.

2) Dial. § 87.

3) Schleiermacher's Dialektik § 101 ff. Zur Erklärung siehe a) Dilthey's Auffassung am a. O. S. 105 und 107 f. mit der dort befindlichen Hinweisung auf Beneke, neue Grundlegung zur Metaphykik und Ueberweg Logik S. 69 ff. b) Bender a. a. O. S. 77.

4) Bezüglich der Meinung, durch diese transcendentale Idee des Absoluten, in dem das Ideale und Reale in der Indifferenz enthalten sei, das Mysterium des Wissens weniger räthselhaft gemacht zu haben, hat Baumann gewiss Recht in seinem Urtheile, das heisse, „zur Erklärung eines dunklen Punktes einen noch dunkleren annehmen". Philosophie als Orientirung über die Welt S. 445; ebenso Bender, wenn er diese Lehre, durch welche Schleiermacher den Dualismus der Erkentnisslehre Kant's überschreiten wolle, einen Abfall von der Wahrheit dieser Theorie nennt. A. a. O. S. 84.

Kant kennt dem gegenüber nur das eine Sein, welches überhaupt erst dadurch zu Stande kommt, dass die Gegenstände der Sinne durch die Kategorien zu Objecten werden, — der Natur, so sagt er einmal, wird durch die Kategorien gleichsam das Gesetz erst vorgeschrieben, ja sie wird sogar durch sie erst möglich gemacht. (Kr. d. r. V. § 26).

Ein äusserst wichtiges Moment der Uebereinstimmung Schleiermacher's mit Kant liegt jedoch darin, dass beide die Grenzen des Wissens nicht weiter ausdehnen, als das Gebiet der durch Verstand und Sinne, durch Vernunft und Organisation zu Stande kommenden Erfahrung reicht. So wie Kant's transzendentale Dialektik an den Paralogismen, Antinomien und dem transzendentalen Ideal den Widerspruch des in das Transzendente sich versteigenden Denkens mit sich selbst nachweist, die Vernunftideen nur als regulative bestehen lässt, so stellt auch Schleiermacher in seiner Dialektik die Sätze auf: § 216: „Wir wissen gar nicht um ein Sein Gottes ausser der Welt oder an sich," und § 218: „Die Idee der Welt, d. h. die Totalität des Seins als Vielheit gesetzt, liegt ebenfalls ausserhalb unseres realen Wissens." Bezüglich der dritten Vernunftidee, der der Seele gingen beider Wege in dem Punkte auseinander, der oben angedeutet ist; das aber haben sie wieder gemeinsam, dass sie keinen Grund zu haben behaupten, „irgend etwas von der Seele auszusagen, was sich gar nicht auf das Zusammensein derselben mit dem Leibe bezieht, wie es das Ich constituirt.[1])

Wenn aber auch immerhin nicht unwichtige Differenzen in der Erkenntnisslehre beider Männer sich uns so herausgestellt haben, so wird doch unsre kurze Zusammenfassung wohl im Stande sein, die Ueberzeugung aufrecht zu erhalten, dass Schleiermacher sich der Bedingungen und Schranken des Wissens, so, wie sie der Kritizismus festgestellt hatte, wohl bewusst gewesen ist und sie mit der einen oben erwähnten bedeutungsvollen Ausnahme anerkannt hat. Es liegt aber auf der Hand, von welchem tief eingreifenden Einfluss dieses kritische Bewusstsein auf die Ausbildung und wissenschaftliche Darstellung seiner religiösen Ueberzeugungen sein musste, ja grade darin, dass er, eine so tief religiöse und ethische Persönlichkeit, über die ethischen und religiösen Fragen nachgesonnen hat mit klarer Einsicht in die Grenzen, „an denen strenge Wissenschaft sinnend stille steht", und darnach gerungen hat, auch in diesem von der Individualität nicht unabhängigen Gebiet das Gesetzmässige, so weit wie möglich, aufzudecken, darin besteht das Wesentliche seiner wissenschaftlichen Verdienste." Ich würde Schleiermacher's Theologie nicht mehr begreifen, ja sie würde mir in ihrem durch und durch subjectiven Character als ein romantischer Einfall im Sinne der sogenannten Aristocratie des Geistes erscheinen, ruhete diese Theologie nicht von vorn herein auf dem Grunde Kant's, auf dem Nachweis dieses grössten Denkers, dass es über das Gebiet möglicher Erfahrung hinaus keine wissenschaftliche, im strengen Sinne allgemein gültige, vornehmlich von der moralischen Verfassung des Menschen gänzlich unabhängige Erkenntniss mehr gebe;" und an anderer Stelle: „Die abschliessende Form seiner Weltansicht hält sich auf der Höhe von Kant's kritischem Standpunkt und seine Dogmatik nimmt dem Problem der Religion gegenüber dieselbe epochemachende kritische Stellung ein, wie Kant's Kritik der reinen

[1]) Schleiermacher's Psychologie ed. L. George S. 8.

Vernunft gegenüber dem der Erkenntniss," so lautet ein resümirendes Urtheil Dilthey's. A. a. O. S. 101 u. 91.

Kant's Grösse beruht in zweiter Linie auf seinen Entdeckungen im Gebiete der Ethik, von denen uns die „Grundlegung zur Metaphysik vom Jahre 1785, die Kritik der praktischen Vernunft 1788, die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft 1793 und die Metaphysik der Sitten 1797 Kunde gibt. Welche Bedeutung Schleiermacher's ethische Anschauungen haben, bedarf keiner Erwähnung. Sie sind niedergelegt in seinen Aufsätzen „über das höchste Gut" aus Schleiermacher's letzter Studentenzeit, also Anfang von 1789, „über die Freiheit des Menschen" 1789—92, „über den Werth des Lebens" 1792—93, „den Monologen" 1800, den „Grundlinien einer Kritik der bisherigen Sittenlehre" 1803, dem System der Ethik von 1805 ab bearbeitet, erst aus seinem handschriftlichen Nachlasse von Twesten und Schweizer herausgegeben, und verschiedenen in der Akademie der Wissenschaften vorgetragenen Abhandlungen ethischen Gehaltes: „über die wissenschaftliche Behandlung des Tugendbegriffs" 1819, des Pflichtbegriffs 1824, über den Unterschied zwischen Natur- und Sittengesetz 1825, über den Begriff des Erlaubten 1826 und 2 Abhandlungen über den Begriff des höchsten Gutes 1827 u. 1830. Eine zusammenhängende abgerundete Darstellung von ihm selbst fehlt leider.

Die fundamentale Bedeutung der Ethik Kant's beruht auf seinem Nachweis ihres a priori; das Prinzip, welches er als derselben zu Grnnde liegend nachgewiesen hat, ist unveräusserlicher Besitz der Wissenschaft geworden. Folgen wir, indem wir zunächst bloss die prinzipiellen Fragen ins Auge fassen, bei der Darstellung derselben dem Gange seiner Untersuchung. Sie besteht in einer Analyse des sittlichen Bewusstseins; so wie er bei der Untersuchung des Erkenntnissvermögens die vorhandenen Urtheile der Erfahrung in ihre Bestandtheile zerlegte. Bewundernd findet er, wie das sittliche Beurtheilungsvermögen vor dem theoretischen im gemeinen Menschenverstande so gar viel voraus habe.[1])

Man brauche die Menschenvernunft nur auf ihr eigenes Prinzip aufmerksam zu machen, und es bedürfe keiner Wissenschaft und Philosophie, um zu wissen, was man zu thun habe, um ehrlich und gut, ja sogar um tugendhaft zu sein. Das komme daher, weil dieses Prinzip klar und deutlich in den sittlichen Urtheilen eines jeden zu erkennen sei; es laute folgendermassen: Handle so, dass du in jedem Falle wollen kannst, dass die Maxime deines Handelns ein allgemeines Gesetz werde; „Maxime ist das subjective Prinzip des Wollens, das objective ist das practische Gesetz, d. i. dasjenige, was allen vernünftigen Wesen auch subjectiv zum practischen Prinzip dienen würde, wenn Vernunft volle Gewalt über das Begehrungsvermögen hätte." Kant bemüht sich die Bedeutung dieses allgemeinen Gesetzes an Beispielen klar zu machen. (S. 44ff.) Der des Lebens Ueberdrüssige z. B., der daran denkt, sich das Leben zu nehmen, muss durch die Erwägung, dass die Maxime seiner Handlung kein allgemeines Gesetz werden kann, weil es der Natur selbst widersprechen würde, zur Erkenntniss kommen, dass es mit der Pflicht gegen sich selbst streitet, sich das Leben zu nehmen. Oder, wer in eine Geldverlegenheit gerathen ist und Geld borgen will mit der klaren Voraussicht, dass er nicht im Stande sein wird, das Geborgte zurückzuerstatten, wird er nicht sofort sich eines

[1]) Grundlegung zur Metaphysik der Sitten. S. 23.

Besseren besinnen, wenn er versucht, seine Maxime zum allgemeinen Gesetz zu erweitern? Ein Dritter ist nicht ohne Talent, aber statt dasselbe auszubilden und damit zu wuchern, hat er es auf Genuss und Müssiggang abgesehen; kann er denn wollen, dass dies ein allgemeines Gesetz und so das Vermögen der Ausbildung in der Natur erstickt werde? Und schliesslich der, dem es wohl geht, wird er dem Dürftigen sein Herz verschliessen, wenn er bedenkt, wie eine Verallgemeinerung seiner Maxime der Humanität Abbruch thut?

So ist also das sittliche Prinzip ein rein formales; von allem materialen Gehalt mit besonderen Triebfedern muss dabei abgesehen werden. Da jedoch alles Handeln eines vernünftigen Menschen einen Zweck voraussetzt, so muss auch dieses Handeln nach dem Vernunftgesetz auf einen allgemeinen Zweck hin gerichtet sein. Weil aber der Mensch und überhaupt jedes vernünftige Wesen als Zweck an sich selbst existirt, nicht bloss als Mittel zum beliebigen Gebrauche für diesen oder jenen Willen, so muss das practische Prinzip von diesem Gesichtspunkt aus lauten: Handle so, dass du die Menschheit sowohl in deiner Person als in der Person jedes andern jederzeit zugleich als Zweck, niemals bloss als Mittel brauchst.

Nun hat ein vernünftiges Wesen das Vermögen nach der Vorstellung der Gesetze zu handeln. Dies Vermögen heisst Wille. Und nur dann, wenn der subjective Wille sich durch das Gesetz bestimmen lässt, entsteht ein Gut. Ueberall ist nichts in der Welt, so hatte Kant seine Grundlegung zur Metaphysik der Sitten begonnen, ja überhaupt auch ausser derselben zu denken möglich, was ohne Einschränkung für gut könnte gehalten werden, als allein ein guter Wille. Alles andere, was man sonst wohl zu den Gütern rechnet, ist seinem Werthe nach davon abhängig, wie der Wille es gebraucht. Er ist an sich selbst das Werthvollste, was es für ein vernünftiges Wesen gibt, und selbst wenn es ihm bei Aufbietung aller seiner Mittel gänzlich an Vermögen fehlte, seine Absicht durchzusetzen, so würde er wie ein Juwel doch für sich glänzen, als etwas, das seinen vollen Werth in sich selbst hat. Alles in der Welt sonst hat einen Preis; was einen Preis hat, an dessen Stelle kann auch etwas anderes als Aequivalent gesetzt werden; nur die Moralität hat keinen Preis, ist über jeden Preis erhaben, sie hat ihren inneren Werth, d. i. Würde.

Zu dem, was die Vernunft so als gut anerkennt, fühlt der Mensch sich unbedingt verpflichtet; darin liegt das a priori seiner praktischen Natur. Diesem Pflichtbewusstsein dürfen keine andere Triebfedern zugesellt werden, weil durch diese sofort die Reinheit der Moralität gefährdet würde. Pflichtgefühl oder Achtung vor dem Gesetz kann vielmehr allein Triebfeder zu moralischdn Handlungen sein, nicht irgend ein sinnliches Motiv der Lust. Die Autonomie des sittlichen Willens muss als oberstes Prinzip der Ethik gelten; sobald der Wille durch irgend ein Objekt sich bestimmen lässt, sei es Glückseligkeit, sei es Vollkommenheit, entsteht Heteronomie.

Wenn das Prinzip der Ethik ein Gesetz ist, so rührt das daher, weil der Mensch ein vernünftiges, aber auch sinnliches Wesen ist, der intelligibeln und der Sinnenwelt angehört, die Vernunft gebietet, und die sinnlichen Triebe zu gehorchen haben. Das Vorhandensein eines solchen unbedingt fordernden Sittengesetzes setzt Freiheit voraus, d. h.

eine Causalität nach unwandelbaren Gesetzen die unabhängig sind von den Gesetzen der Natur, eine Spontaneität des freienWillens, der ein Wille unter sittlichen Gesetzen ist.[1])

Wegen dieser sinnlich-vernünftigen Natur des Menschen muss auch das höchste Gut, als das Endziel aller ethischen Entwicklung, welches als solches aber nie die Triebfeder des Handelns bestimmen darf, Tugend und Glückseligkeit in sich vereinigen. Nun aber gibt es hier in diesem Leben keine vollendete Sittlichkeit; damit also das höchste Gut sich realisiren könne, muss die Fortentwicklung der Seele in einem andern Leben vorausgesetzt werden. Da die Glückseligkeit andrerseits durch die Mittel, welche der Naturlauf an die Hand gibt, bedingt ist, so führt die Forderung der Beherrschung und Leitung der Natur zu dem Ziele hin, dass der inneren sittlichen Würdigkeit das äussere Glück entspricht, zum Glauben an die Existenz eines Gottes, der solches herbeiführen kann. So geht die Ethik über in Religion.

Wie stellt sich Schleiermacher zu diesen Ausführungen? In seinem ersten zur Ethik gehörigen Aufsatz sehen wir ihn in die Fussstapfen Kant's treten. Von Kant rühmt er, er habe die Verirrungen der Philosophen vor ihm dadurch vermieden, dass er eine völlig neue Methode bei der Bestimmung des obersten Prinzips der Ethik befolgte. Jene hatten bei Aufstellung desselben einen Gegenstand des Willens aufgesucht, durch welchen derselbe bestimmt werden sollte. Dieser Gegenstand, den sie bald in der Glückseligkeit, bald in der Vollkommenheit, bald in dem göttlichen Willen sahen, wurde zu dem Begriffe des höchsten Gutes verarbeitet. Ein solcher Grundsatz führte aber nothwendig zu Heteronomie; denn weil das unmittelbare Verhalten des Gefühls zum Gegenstande ihm seinen Werth bestimmte, ihn zu einem guten oder bösen machte, so mussten sie auf empirische Bedingungen zu einem moralischen Gesetze stossen.

Ihnen gegenüber schlug Kant einen entgegengesetzten Weg ein. Er stellte zuerst das allgemeine Moralgesetz als moralisches Prinzip auf, durch welches allein die Maxime des Willens bestimmt werden solle; erst dann war es möglich, je nach Uebereinstimmung mit den Forderungen des Moralgesetzes oder Abweichung von ihnen etwas gut oder böse zu nennen, erst dann konnte auch der Begriff des höchsten Gutes nach dem Moralgesetz und durch dasselbe begründet werden.[2])

Dieser Methode gibt Schleiermacher in der ersten Zeit seine Zustimmung. Zuerst will er in dem oben erwähnten Aufsatze (bei Dilthey S. 8 f.) auf die üblen Folgen aufmerksam machen, welche durch das unreine Verfahren entstanden sind, dass man Erfahrungsbegriffe (Glückseligkeitsvorstellungen) mit dem reinen Vernunftbegriffe zur Bestimmung des höchsten Gutes vermengt hat; „so müssen wir nothwendig in alle die Verwirrungen und Inconsequenzen verfallen, die uns Herr Kant unter dem Namen der Heteronomie der Willkür dargestellt hat,“ heisst es da.

Dass diese Verwirrung allein daher gekommen sei, weil man voreilig den Begriff des höchsten Gutes, diesen letzten und höchsten Begriff der menschlichen Vernunft bestimmen wollte, ehe man das in Richtigkeit gebracht hatte, worauf man sich nothwendig vorher verstehen musste, nämlich das Sittengesetz, das scheint ihm zwar etwas übertrie-

[1]) Grdlg. zur M. d. S. p. 74 f. Kritik der pr. V. 146 ff.

[2]) Vorrede zur Kritik der pract. Vernunft S. 103. Kritik der pract. V. S. 170 f.

ben, aber jene Methode erklärt er doch entschieden für einen fundamentalen Fehler, den Kant hinreichend beleuchtet habe. „Wir bescheiden uns gern, sagt er, dass wir nicht leicht hierüber etwas Besseres und auf eine bessere Art würden aufstellen können, als es der Verfasser der Kritik der praktischen Vernunft bereits gethan hat. In Bezug auf das Verhältniss des Sittengesetzes zum höchsten Gut trifft er noch mit Kant's Ausführungen zusammen, ja bleibt dem Prinzip Kant's mehr treu als dieser selbst, wenn er das höchste Gut den vollkommenen Inbegriff alles dessen nennt, was nach gewissen Regeln in einer gewissen Verfahrungsart, nämlich der ungemischten, wie rationalen, zu erlangen möglich ist, oder, wenn er das Sittengesetz als „eine gegebene algebraische Function bezeichnet und das höchste Gut dazu diejenige krumme Linie, welche alles ist und alles in sich enthält, was durch jene Function möglich ist.“

Wiederholt ergeht sich Schleiermacher in begeisterten Lobsprüchen dieses innern Werthes des guten Willens und der Gesinnung, besonders in den Monologen; sagt er doch selbst von ihnen, dass sie nur „den Character darstellen sollen, der nach seiner Idee der idealistischen Philosophie entspreche.“ [1]) Gleich im ersten erschliesst er den Blick in das der ewigen, intelligibeln Welt angehörige Wesen des Menschen, in sein inneres Handeln; „wenn ich dieses betrachte, fühle ich mich auf dem heiligen Boden der Freiheit und fern von allen unwürdigen Schranken,“ heisst es dort S. 12.; ob dieses Handeln unmittelbaren äusseren Erfolg hat, oder nicht, ist gleichgültig; mein Thun war doch nicht leer, bin ich nur in mir selbst bestimmter und eigenthümlicher geworden.“ [2]) Erinnern solche Sätze nicht an Kants Anschauungen von dem unbedingten Werthe des guten Willens? Und ebenso, wenn er im zweiten Monologe mit stolzer Freude sich der Zeit erinnert, wo er das Bewusstsein der Menschheit gefunden, welches kein anderes als der Menschheit würdiges Handeln zulasse, was heisst das anders, als sich zu den Forderungen des kategorischen Imperativs bekennen?

Wenn aber Kant, um jedes materiale Prinzip der Ethik zu vermeiden, auch nicht einmal die Idee der Vollkommenheit als ein solches duldete, [3]) so beginnt hier die abweichende Meinung Schleiermacher's. Kant definirt den Begriff der Vollkommenheit in praktischer Bedeutung als Tauglichkeit oder Zulänglichkeit eines Dinges zu allerlei Zwecken, Zwecke aber als Bestimmungsgründe des Willens führten zum epikureischen Prinzip der Glückseligkeitslehre. Das gibt Schleiermacher nicht zu. Er fragt: Wie konnte doch Kant nicht verstehen, dass Vollkommenheit in praktischer Bedeutung etwas ganz anderes sein sollte, als Tauglichkeit zu allerlei Endzwecken? Wenn sie die Vollständigkeit eines Dinges in seiner Art bedeuten kann, so heisst das doch das Ideal. Hätte nun Kant etwa an die Vollkommenheit eines Kunstwerks gedacht, so würde sich ihm ein tieferer Sinn dieses Begriffs enthüllt haben, der ein echt ethischer sei. [4]) Der Grund dieser Differenz liegt nicht etwa darin, dass Schleiermacher weniger die Autonomie des Sittlichen betont hätte; nein, in diesem Punkte denkt er consequenter und wenn man will regoristischer als selbst Kant. Es ist oben bei der Skizzirung der Kant'-

[1]) Dilthey S. 455.

[2]) Monol. S. 17.

[3]) Kr. d. pr. V. S. 144.

[4]) Schleiermachers Grdl. einer Kritik der Sittenlehre S. 46ff.

schen Grundgedanken darauf hingewiesen, wie er in dem höchsten Gute eine Vereinigung der sittlichen Würdigkeit mit der äusseren Glückseligkeit postulirt. Das scheint Schleiermacher eine Verunreinigung der Ethik zu sein; er meint, Kant lasse so durch ein Hinterpförtchen wieder etwas herein, dem er den Eintritt zur Vorderthür des Hauses so entschieden gewehrt hatte. Schon in der Rhapsodie über das höchste Gut fordert er, dass die ethische Aufgabe nur gelöst werden könne, wenn das Sittengesetz allein den Umkreis des höchsten Gutes bestimme. Es sei so gefährlich, auch nur einen Tropfen von Glückseligkeitsforderung in das Sittengesetz eindringen zu lassen, weil mit demselben bald ein ganzer Strom hereinbrechen werde. So etwas sei aber zu seiner grössten Verwunderung Kant begegnet. „Er der uns zuvor eine Tugend aufgestellt, welche es nicht nur verachtete, irgend eine sinnliche Triebfeder zu Hülfe zu nehmen, sondern auch den grössten Abscheu dagegen bewies, nur von so etwas reden zu hören; er, der bis zum Enthusiasmus von ihrer Bewunderung durchdrungen war, zeigt uns neben dieser verehrungswürdigsten und keuschesten aller Lukretien eine Dirne, welche nur niedrige Reize auszukramen weiss, ja er geht soweit, sie für eine nothwendige Begleiterin und Dienerin der ersten auszugeben.“ Fast als ob er solche Vorwürfe geahnt und von vorn herein sich dagegen hätte schützen wollen, klingen Kant's Worte in der Kritik der pr. Vernunft S. 228: „Mag das höchste Gut der ganze Gegenstand einer rein practischen Vernunft sein, so ist es doch nicht für den Bestimmungsgrund derselben zu halten. Diese Erinnerung ist in einem so delicaten Falle, als die Bestimmung sittlicher Prinzipien ist, wo auch die kleinste Missdeutung Gesinnungen verfälscht, von Erheblichkeit.“ Weiterhin bemüht sich Schleiermacher zu beweisen, dass diese Verbindung von Tugend und Glück unthunlich sei; wenn einer solchen Beweisführung die Vorurtheile entgegenstünden, dass dadurch Stützen für die Idee Gottes und der Unsterblichkeit der Seele verloren gingen, so seien das eben nur Vorurtheile, denn jene Ideen seien und blieben nun einmal, wie die Kritik der reinen Vernunft nachgewiesen habe, transzendent, und den Glauben an sie vermöge die Idee des höchsten Gutes zu stärken auch ohne das Surrogat der Glückseligkeit. In der Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft (S. 214 f.) spricht sich Kant selbst so aus, indem er dem Menschen die Hoffnung einräumt, was in seiner sittlichen Entwickelung über sein Vermögen hinausgehe, werde durch höhere Mitwirkung ergänzt werden; freilich verbietet er aufs bestimmteste, dieselbe in die Maxime zu denken und zu handeln aufzunehmen.

Wenn Kant ferner die Wirklichkeit der Verbindung von vollendeter Sittlichkeit und Glückseligkeit aus dieser Welt verweist, so räumt ihm Schleiermacher das Recht dazu ein, aber er wirft zugleich die Frage auf, ob sie sich denn in jener Welt eher möglich denken lasse, und negirt das. Denn entweder werde dem Menschen in jenem anderen Zustand die Sinnlichkeit auch ankleben, dann würden auch die Naturgesetze des Begehrungsvermögens von den Geboten des Sittengesetzes immerfort unterschieden bleiben, oder der Mensch werde frei von der Sinnlichkeit, dann sei auch die Glückseligkeit im Sinne Kant's überflüssig.

Kant's Irrthum besteht nach Schleiermacher darin, dass er das äussere Glück in eine nothwendige Verbindung mit der Sittlichkeit setzte, während doch Glück gar kein Vernunftbegriff ist und als solcher nicht vollzogen werden kann, sondern nur subjectiver,

individueller Natur ist und als solcher unter die Bedingungen der Zeit fällt. Auch in der Kritik der Sittenlehre S. 47 und 94 sieht er dieses höchste Gut Kant's als etwas an, was nicht nur ausserhalb der Sphäre der Sittlichkeit liegt, sondern auch als kosmische Idee das ganze Gebiet der Ethik weit hinter sich lässt. Wie begeistert die Monologen die Unabhängigkeit des sittlichen von allen äusseren Verhältnissen feiern, das zu erhärten bedarf es nur eines Blickes in dieselben; sofort wird jedem einleuchten, dass dieses gerade der durch alle sich wie der bekannte rothe Faden hindurchziehende Grundgedanke ist.

Aus dem Gesagten ergibt sich, dass eine geringere Würdigung der Autonomie der Sittlichkeit der Grund nicht sein kann, weshalb Schleiermacher abweichend von Kant das Prinzip der Vollkommenheit nicht zu den materialistischen rechnen will. Der Grund ist ein tiefer liegender, mit den oben in der Erkenntnisstheorie berührten metaphysischen Gegensätzen zusammenhängender. Kant's dualistische Spaltung in das Ding an sich und die Welt der Erscheinung, oder in die Sphäre der intelligibeln Welt, wo die durchs Sittengesetz bestimmte sittliche Freiheit herrscht, und das Gebiet der Natur, wo der Mechanismus der Naturgesetze und der Impuls sinnlicher Triebe regiert, lässt ihn nicht zur Aufstellung einer positiven ethischen Entwicklung kommen, seine Ethik ist mehr negativer Natur. Daher ist er der Meinung, Vollkommenheit führe als ethischer Grundsatz zu Heteronomie, weil durch sie ein Zweck gesetzt werde, der ausserhalb des blossen formalen Sittengesetzes stehe. Schleiermacher bestreitet letzteres; das sei so wenig der Fall, als man vom Ganzen sagen könne, dass es ausserhalb des Theils liege. Ja er glaubt mit grösserem Recht eine solche Beschuldigung auf Kant selbst werfen zu können. Er erlange nämlich den Schein, jede materiale Zwecksetzung vermieden zu haben, nur durch die Zweideutigkeit des Ausdrucks „ein vernünftiges Wesen“, der sowohl bedeuten könne ein solches, welches die Vernunft habe als Vermögen, als auch ein solches, welches von ihr wirklich getrieben, und dessen übriges also von ihr gehabt werde. Kant nun müsse voraussetzen, jedes vernünftige Wesen in dem ersteren Sinn wolle auch eins in dem letzteren sein, und sein Grundsatz gehe aus auf die Vollkommenheit eines solchen. Warum dies nicht ebenfalls ein Angestrebtes, eine Materie des Wollens zu nennen sei, möchten andere besser begreifen. (S. 48.) Es ist bekannt, dass Kant selbst in seiner Metaphysik der Sitten als Zwecke, die zugleich Pflichten sind, eigene Vollkommenheit und fremde Glückseligkeit aufgestellt hat. (S. 210.) Schleiermacher hingegen, der zum Monismus hinneigend im Menschen wie in der Natur eine in irgend welchem Grad immer schon gesetzte Einigung von Vernunft und Natur sieht, denkt sich die Vollkommenheit in dem Sinne, dass die Vernunft als Vermögen allmählig zu der die empirische Natur völlig durchdringenden und beherrschenden Macht werde.

Dieser Gegensatz beider zu einander tritt in der Kritik der Sittenlehre bei Schleiermacher weiterhin in der Frage auf, ob das ethische Leben auf einen zwiefachen oder nur einen einfachen, allgemeinen, das Ganze umfassenden Trieb zu gründen sei. Die Einen, und unter ihnen Kant, haben das Sittliche dem natürlichen Trieb entgegengestellt; ihnen ist der sittlich handelnde Mensch etwas Neues und ganz anderes als derjenige, welcher sich durch seine Naturtriebe, Neigungen und Gefühle der Lust bestimmen lässt. Der freie, sittlich bestimmte Wille weist alle sinnlichen Antriebe, die zusammen die Selbstsucht

ausmachen, zurück und schlägt allen Eigendünkel und alle Ansprüche der Selbstschätzung, welche vor der Uebereinstimmung mit dem Sittengesetze vorhergehen, völlig nieder. Damit wird dieses aber zugleich selbst Gegenstand der höchsten Achtung und ruft das moralische Gefühl wach, das dann zur Triebfeder wird, das objective Sittengesetz zur Maxime zu machen.

Wenn Kant in der Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft von einem im Menschen zurückgebliebenen Keim des Guten, einer ursprünglichen moralischen Anlage redet, ja wenn er natürliche Neigungen, an sich selbst betrachtet, gut und unverwerflich nennt [1], so widerspricht das nicht, wie es auf den ersten Blick scheinen könnte, seiner sonstigen Anschauung von der Unmöglichkeit die Sinnlichkeit völlig zu ethisiren und seiner Lehre vom radicalen Bösen. Letztere ist ja nicht metaphysisch zu fassen, sondern bedeutet nur die Allgemeinheit der Thatsache, dass im Menschen, wie er von Natur vor dem Beginne der ethischen Umbildung ist, nicht die Maxime des Sittengesetzes, sondern die der Selbstsucht herrscht; das Bewusstsein aber davon, dass das ein Zustand ist, wie er nicht sein sollte, und das Gefühl der Zurechnung bleibt bestehen. Mit demselben ist die Möglichkeit gegeben, dem Sittengesetz auch positiv den Eingang in die Maximen zu eröffnen. Kant's Ethisirung ist ihrem Wesen nach nichts anderes als Bezähmung, Niederhalten und Unterdrücken der Naturtriebe von dem allgemeinen, aber über die menschliche Sphäre hinausliegenden Sittengesetz, welches seinerseits in der transzendentalen Freiheit wurzelt, vermittelst des wach gerufenen moralischen Gefühls. Ohne dieses Transzendentale wäre an Ethisirung überhaupt nicht bei ihm zu denken. Schleiermacher hat somit Recht, wenn er bei ihm einen Dualismus der Triebe findet [2]), wenn er bei der daran angeknüpften Frage nach dem Verhältniss des sittlich Bewirkten zu dem im vorsittlichen Zustande Bewirkbaren, zwischen eiem freien oder bildenden und einem beherrschenden oder beschränkenden ethischen Prinzip unterscheidend, Kant's ethisches Prinzip ein bloss beherrschendes und beschränkendes nennt. Was Cicero an den Stoikern tadelt, sie nähmen den Antrieb zu handeln anderswoher als das Gesetz, passt auch auf Kant. Sein formeller Grundsatz kann, auch wenn er als beständig rege Kraft gedacht wird, nie etwas durch sich selbst hervorbringen; ebensowenig ist er im Stande, die Unterlassung einer sittlichen Handlung als etwas Unsittliches zu kennzeichnen. [3]) So ist bei Kant nach Schleiermacher's Auffassung das Sittliche nicht als selbsthätig und Eigenes bildend aufgefasst. Wenn aber jemand glauben wolle, es könne etwa, wo das Sittliche als Thätigkeit erscheine, dieser Grundsatz in keinem anderen als diesem Verhältnisse vorkommen, der möge, meint er, bei Plato und Spinoza sehen, wie es sich allerdings bei anderen als selbstthätig und eignes bildend darstelle. Diesen beiden folgt Schleiermacher. Ja, er geht in seinem Gegensatze gegen Kant so weit, dass er über seiner monistischen Auffassung fast in Gefahr kommt an Naturalismus zu streifen. Die Vermuthung liegt nicht fern, dass gerade seine Abneigung gegen die Kantische Lehre ihn dem entgegengesetzten Extrem zugetrieben hat.

---

[1]) S. 207; 211; 220.

[2]) Grdlin. a. K. d. Sittenl. S, 47.

[3]) S. 51f.; 54; cf. Vorländer, Schleiermacher's Sittenlehre S. 83.

Kant's transzendentaler Freiheitslehre steht Schleiermachers deterministische Weltanschauung entgegen. Die erstere hat mit der gewöhnlichen Vorstellung von dem aequi*librium* arbitrii, mit der sie wohl verwechselt wird, nichts gemein; sie stimmt vielmehr mit Schleiermacher's Verwerfung des Indifferentismus, nach welchem in einem gegebenen Falle die entgegengesetzte Handlungsweise möglich sein soll, überein. Wiederholt betont es Kant, dass die Handlungen des Menschen in der Erscheinungswelt nicht zufällige seien, sondern durch den Character und die Umstände völlig bestimmt würden. „So hat dann jeder Mensch, sagt er darüber in dem betreffenden Abschnitt der Kritik der reinen Vernunft vom empirischen Gebrauche des regulativen Prinzips einen empirischen Character seiner Willkür, welcher nichts anderes ist als eine gewisse Causalität seiner Vernunft, so fern diese an ihren Wirkungen in der Erscheinung eine Regel zeigt, darnach man die Vernunftgründe und die Handlungen derselben nach ihrer Art und ihren Graden annehmen und die subjectiven Prinzipien seiner Willkür beurtheilen kann. Weil dieser empirische Character selbst aus den Erscheinungen als Wirkung und aus der Regel derselben, welche Erfahrung an die Hand gibt, gezogen werden muss, so sind alle Handlungen des Menschen in der Erscheinung aus seinem empirischen Character und den mitwirkenden Ursachen nach der Ordnung der Natur bestimmt, und wenn wir alle Erscheinungen seiner Willkür bis auf den Grund erforschen könnten, so würde es keine einzige menschliche Handlung geben, die wir nicht mit Gewissheit voraussagen und aus ihren vorhergehenden Bedingungen als nothwendig erkennen könnten.“ [1]) Oder in der Kritik der prakt. Vernunft: „Man kann einräumen, dass, wenn es für uns möglich wäre, in eines Menschen Denkungsart, so wie sie sich durch innere sowohl als äussere Handlungen zeigt, so tiefe Einsicht zu haben, dass jede, auch die mindeste Triebfeder dazu uns bekannt würde, imgleichen alle auf diese wirkenden äusseren Veranlassungen, man eines Menschen Verhalten auf die Zukunft mit Gewissheit, so wie eine Mond- oder Sonnenfinsterniss ausrechnen könnte, und dennoch dabei behaupten, dass der Mensch frei sei. Wenn wir nämlich noch eines andern Blicks (der uns aber freilich gar nicht verliehen ist, sondern an dessen statt wir nur den Vernunftbegriff haben), nämlich einer intellectuellen Anschauung desselben Subjects fähig wären, so würden wir doch inne werden, dass diese ganze Kette von Erscheinungen in Ansehung dessen, was nur immer das moralische Gesetz angehen kann, von der Spontaneität des Subjects, als Dinges an sich selbst, abhängt, von deren Bestimmung sich gar keine physische Erklärung geben lässt.“ [2]) Insoweit stimmt also Kant mit der deterministischen Anschauung überein, als auch er die Handlung als Ausfluss des Characters ansieht. Den Character aber bildet sich der Mensch selbst vermöge seiner intelligibeln Natur; und das ist der Punkt, wo Kant's Anschauung vom Determinismus abgeht. Für ihn gibt es überhaupt nur 2 Arten von Characteren, gute oder böse. Der gute Character ist derjenige, in welchem das Sittengesetz Maxime des Handelns ist. Darauf kommt alles an, d a s s das Sittengesetz Maxime geworden; wie weit es in den einzelnen Fällen des empirischen Handelns durch Belebung des moralischen Gefühles wirk-

[1]) Kritik der r. V. S. 468.

[2]) Kritik der prakt. V. S. 216.

lich bestimmend wirkt, das ist Sache der zeitlichen Entwicklung und hängt von der sinnlichen Beschaffenheit des Menschen und den Umständen ab. Der Character nun, welchen der empirische Mensch von Natur hat, sich aber als intelligibeles Wesen ausser aller Zeit selbst gegeben hat, ist böse; dieses wirkliche Böse besteht darin, dass er den Neigungen, wenn sie zur Uebertretung anreizen, nicht widerstehen will, und diese Gesinnung ist eigentlich der wahre Feind. [1])

Statt des Sittengesetzes ist die Sinnlichkeit, heisse sie nun Lust oder Glückseligkeit zur Maxime des Handelns erhoben. Dieser Zustand ist nach Kant nicht so zu denken, als ob ein solcher Mensch nun nur Lasterhaftes vollbringen könne; vielmehr bleibt die Anlage zum Guten zurück als ein unvertilgbarer Keim; er kann sogar eine gewisse Tugend im Leben üben; dennoch aber ist diese Stufe nicht diejenige echter Moralität, sondern höchstens die der Legalität, äusserlicher Gesetzlichkeit, weil die Triebfeder unlauter ist. Wenn jemand ein moralisch guter Mensch werden soll, so muss das durch eine Revolution in der Gesinnung des Menschen bewirkt werden, indem er den obersten Grund seiner Maximen durch welchen er ein böser Mensch war, durch eine einzige unwandelbare Entschliessung umkehrt and statt der Sinnlichkeit und Selbstsucht das Sittengesetz zur obersten Maxime seines Handelns macht; insofern ist er dem Prinzip und der Denkungsart nach ein für's Gute empfängliches Subject, aber nur in continuirlichem Wirken und Werden ein guter Mensch. [2]) Solche Umwandlung ist indessen nur dann möglich, wenn der Mensch als intelligibeles Wesen gefasst wird, welches auf den empirischen Character bestimmend und bildend einwirken kann.

Gegen den hier dargestellten Dualismus in der Ethik sind schon Schleiermacher's Rhapsodien über die Freiheit gerichtet. In dem ersten Theil weist er nach, wie in dem Subjecte die Thätigkeiten des Begehrungsvermögens auf den Zustand des Vorstellungsvermögens gegründet sind. Das Vorstellungsvermögen bringt nun auch moralische Vorstellungen hervor, denn wenn man sich Maximen zur Befolgung vorsetzt und dieselben mit einander vergleicht, so wird man sich bald dessen bewusst, dass sich einige derselben als Vernunftregel darstellen; die mögliche Summe nun aller einzelnen Thätigkeiten, welche diesen durchgängig gemäss wären, dringt sich als Vernunftideal auf, ist also eine Summe moralischer Vorstellungen. Da dieselben nun unbegrenzt kräftig gedacht werden können, so ist nicht einzusehen, warum nicht das Begehrungsvermögen von ihnen bestimmt werden sollte. Mit solcher Annahme eines moralischen Vermögens, eines ethischen Triebes ist die Einheit der menschlichen Seelenkräfte gewahrt, so wie dadurch, dass das Begehrungsvermögen durch die Vorstellungen bestimmbar gedacht wird, eine sichere Regelmässigkeit der ganzen seelischen Thätigkeit erzielt wird. „Es ist umsonst, sagt Schleiermacher darüber, den Menschen zu theilen, alles hängt in ihm zuammen, alles ist eins; hebt man die Regelmässigkeit des Begehrungsvermögens (nach dem Satze vom Grunde) auf, so ist in der ganzen Seele nichts mehr regelmässig, dann findet gar kein geregelter und erwogener Einfluss auf unsren eignen Willen oder auf den andrer Menschen mehr statt.“ Das Freiheitsgefühl in uns ist demnach nichts anderes als „der Erfolg eines ver-

[1]) Religion innerhalb der Gr. d. bl. V. S. 212.

[2]) Rel. in. d. Gr. d. bl. V. S. 210.

stärkten Bewusstseins derjenigen Eigenthümlichkeit unsres Begehrungsvermögens, die uns der Moralität fähig macht." Wir werden uns durch dasselbe keines Widerspruchs mit *der* Nothwendigkeit an sich bewusst, wohl aber unsrer Unabhängigkeit von sinnlichen Motiven, einer vorzüglichen Eigenschaft und Kraft unsrer Seele, vermöge deren wir nicht durch die Objecte der Aussenwelt und unsern Zusammenhang mit denselben nothwendig bestimmt werden, sondern von innen heraus.

Den Namen Determinismus, welcher diese Anschauung trifft, will er sich gern gefallen lassen, den darin enthaltenen Vorwurf aber, dass derselbe jede sittliche Zurechnung aufhebe, versucht er zurückzuweisen. Sein Weg ist dieser. Zunächst widerlegt er falsche Erklärungen dieses Begriffs, bei welchen schon über Freiheit des Willens oder Determination desselben vorher ein Urtheil ausgesprochen, also der Fehler der petitio principii begangen worden ist. Die Zurechnung ist nach seiner Definition das Urtheil, wodurch wir die Sittlichkeit einer Handlung auf denjenigen, der sie gethan hat, übertragen, so, dass das Urtheil über die Handlung einen Theil unsres Urtheils über seinen Werth ausmacht. Dabei wird das eigentlich Sittliche einer Handlung von ihren äusseren Folgen, mögen sie nun gross oder klein sein, auf's bestimmteste unterschieden als von etwas, zu dessen Zustandekommen andere, unberechenbare Factoren mitwirken. Wenn nun einer hinter dem, was er s e i n soll, zurückbleibt, so kann nach deterministischer Weltanschauung — wie die Gegner derselben behaupten — ihm das nicht zugerechnet werden, denn es ist ja da von einem Sollen die Rede, für dessen Verwirklichung die Gründe gar nicht mehr in seiner Gewalt sind. Diesen letzteren Satz bestreitet Schleiermacher. Er sagt, es lasse sich weder eine Aufgabe denken, für welche es unmöglich sei, eine Lösung zu geben, die mit dem moralischen Gesetz nicht nur als legal, sondern auch als moralisch übereinstimmte, noch auch ein Fall finden, wo diese Auflösung ausserhalb der Grenzen der menschlichen Seelenkräfte liegen sollte. So bleibe die Verbindlichkeit aufrecht erhalten, auch wenn im gegebenen einzelnen Falle unter bestimmten Verhältnissen der Zeit die Verwirklichung einer moralischen Aufgabe unmöglich sein sollte. Die Vernunft als solche frage nicht nach Verhältnissen und Umständen der Zeit, ihre Forderungen blieben unbedingte, und es sei kein Grund vorhanden, die allgemeine Möglichkeit der Erfüllung derselben zu leugnen, wenn auch die einzelnen Handlungen nothwendig durch ihren Zusammenhang mit der allgemeinen Kette von Ursachen und Wirkungen bestimmt würden. Grade durch die Verbindung beider Momente, der Zurechnung und des Bewusstseins von der Nothwendigkeit der Handlungen, mit einander würde das rechte Mass in der Beurtheilung der Menschen hergestellt, die Zurechnung allein würde entweder die Person welcher sie gelte, auf eine Höhe stellen, die unser Auge kaum erreiche, wo wir sie mit Ehrfurcht in dem Lichte eines himmlischen Wesens anstaunten, welchem wir nicht gleichkommen könnten, oder sie würde sie so tief unter uns setzen, dass wir kaum noch die nämliche Natur in ihr erkennten, deren wir theilhaftig seien. Diese Gefühle würden uns deshalb entweder unter die Füsse des sittlichen Helden erniedrigen, oder uns mit einem selbstgenugsamen Stolz gegen den erfüllen, welchen wir weit unter uns erblickten. Geringschätzung, Verachtung und kalte Verhärtung würden alle Theile unsres Betragens gegen den bezeichnen, dessen Anblick unsrem moralischen Auge nur Ekel und Abscheu einflösste. Umgekehrt berge die blosse Rücksichtnahme auf die Nothwendigkeit der Hand-

lungen die Gefahr in sich, den Forderungen der Sittlichkeit nicht so viel einzuräumen als ihnen zukomme. Vermöge der Idee der Nothwendigkeit allein werde die sittliche Ueberlegung zu einem Spiel der Seele mit sich selber. Weder zu lebendiger Freude über Vergangenes, noch zu herznagender schmerzlicher Reue sei hinfort ein Grund, da der Mensch damals nicht anders konnte, als er handelte, sowie heute seine Handlungen durch das Vergangene unabänderlich bestimmt seien, gleich dem Zustand des Himmels in den Tabellen der Astronomen. Solchen Einseitigkeiten gegenüber sei er der Meinung, dass nur durch die der Natur der Sache gemässe Verbindung der Zurechnung mit der Nothwendigkeit unser Gefühl diejenige Stimmung bekomme, die nicht nur die Stimme unsres Herzens, sondern auch die Zusammenstellung der menschlichen Gesellschaft von uns fordre, die aber bei jeder andern Verbindung von Ideen unerreichbar sei. [1])

Für seine deterministische Auffassung führt er noch einige andere wichtige Gründe an. Nach ihr lässt sich mit Gewissheit darauf rechnen, dass eine Handlung wirklich Ausdruck des Characters sei; so ist einerseits die Freude über eine edle Handlung und andrerseits die Reue und der Schmerz über eine böse That grösser und intensiver, weil sie mit dem Wesen der Person eng zusammenhängt; geht man dagegen von der Anschauung der Willkür aus, so wird eine einzelne Handlung mehr als Verirrung einer ohne allen Causalzusammenhang bestimmbaren Kraft betrachtet, die zwar für den Augenblick schmerzlich berühren mag, aber weder Zeichen einer Grundrichtung ist noch Einfluss hat auf die Lenkung der folgenden Schritte. Besonders bedeutsam stellt sich die Differenz zwischen der Annahme falscher Willensfreiheit und der Theorie der Nothwendigkeit der Handlungen heraus in Bezug auf Entwürfe für die Zukunft und Vorsätze für die Besserung in derselben einerseits, und die Entwicklung des Bewusstseins der Persönlichkeit andrerseits. Das Freiheitsgefühl wird uns immer vorspiegeln, dass der Vorsatz irgend eines Unternehmens oder einer Besserung in der Zukunft durch das Werk eines Augenblicks verwirklicht werde; es komme nur auf den Entschluss an, so könne derselbe ohne weiteres zur Realisirung kommen in jedem Augenblicke, wann es uns beliebe; „so wird dann das Streben nach dem gewünschten Zustand von dem Augenblick des Vorsatzes bis zu dem der Ausführung völlig ausgesetzt, weil wir uns in diesem Freiheitsgefühl nicht bewusst sind, dass alles zwischen dem jetzigen Moment und dem erwarteten noch Liegende als ein Mittel oder als vorhergehende Glieder der Reihe zur Erlangung jenes Zustandes wirklich gehöre, und so werden wir durch jene vorgegebene Gewissheit nur in eine Sorglosigkeit gewiegt, welche immer ihr Möglichstes thut, uns unseres Zweckes verfehlen zu machen. Dagegen erfüllt die Nothwendigkeit, ausserdem dass sie die Bestrebungen des sittlichen Gefühles in ihrer ganzen Kraft lässt, mit einer Bescheidenheit, welche der Zukunft nicht mit der Untrüglichkeit des Wunderthäters entgegensieht, sondern die sittliche Kraft, aus welcher der Entschluss entsprang, bis zur Verwirklichung desselben in Spannung erhält.“ Dass nach dieser Auffassung der Seelenvermögen eher eine Characterentwicklung, ein Wachsen in festen Grundsätzen möglich ist, indem der herrschende sittliche Trieb immer mehr die Seele bestimmt, ja dass in der That nur auf diesem Wege die Herausbildung der Persönlichkeit denkbar ist, darin findet Schleiermacher den letzten entscheidenden Grund für seinen Determinismus.

---

[1]) **Rhapsodien über die Freiheit Absch. 1 u. 2: dei Dilthey S. 20—32.**

Entsprechend diesem Gegensatze von Dualismus und Einheit ist die ausgeführte Ethik Kant's und Schleiermacher's angelegt. Kant's Sittenlehre ist Personalethik. Die ganze Tugendlehre ist ferner unter dem Gesichtspunkt der Pflicht behandelt; vorangeht derselben die Rechtslehre, welche aber nur bis zur Legalität des Handelns führt. Die Pflichten theilt er nach alter Gewohnheit ein in die beiden Klassen: Pflichten gegen sich selbst und Pflichten gegen andere. Das Hauptgewicht ist auf die vollkommenen Pflichten des Menschen gegen sich selbst gelegt als animalisches und besonders als moralisches Wesen. Es wird in diesen Abschnitten entwickelt, wie der Mensch vor der Selbstentleibung, der wollüstigen Selbstschändung und der Unmässigkeit im Gebrauche der Genuss- und Nahrungsmittel einerseits, andererseits als moralisches Wesen vor der Lüge, dem Geize und der Kriecherei sich hüten müsse. So bildet dasjenige, was den guten Character vom bösen unterscheidet, den Mittelpunkt der ganzen Darstellung. Neben der eigenen Vollkommenheit ist die Glückseligkeit anderer der letzte Zweck alles Handelns. Die Pflichten gegen andere zerfallen ihm in die beiden Klassen der Liebespflicht und der Pflicht der Achtung. Welcher Contrast zwischen dieser und Schleiermacher's Ethik!

Der ganze ethische Prozess besteht bei Schleiermacher darin, dass von der menschlichen Thätigkeit ausgehend die vollständige Durchdringung und Einheit von Natur und Vernunft angebahnt wird. In ihrer Vollendung, sagt er einmal, ist Ethik Physik, und Physik Ethik.[1]) Das Sittengesetz unterscheidet sich vom Naturgesetz nur so, wie Vernunft von der Natur verschieden ist, nämlich durch den Inhalt des in ihnen gesetzten Seins. Während bei Kant das eine das Sollen, das andere das Sein zum Gegenstande hat, sind nach Schleiermacher in beiden Arten von Gesetzen diese beiden Formen des Sollens und Seins vereinigt. Denn ein Gesetz, lehrt er in dem Aufsatze „über den Unterschied zwischen Naturgesetz und Sittengesetz"[2]) ist nur insofern wirklich ein Gesetz, als es auch ein Sein bestimmt; es kann also auf dem Gebiet der Vernunft das Sollen nicht vom Sein getrennt werden, sie ist nur alsdann practisch, wenn sie zugleich lebendige Kraft ist, wenn also etwas ihrem Gesetze gemäss geschieht. Andererseits enthält auch das Naturgesetz ein Sollen in sich, welches freilich nicht an einen Willen gerichtet ist, sondern nur an ein willenloses Sein. Wie weit aber diesem Sollen Folge geleistet wird, und wie weit nicht, das beweisen vorzüglich die Gattungsbegriffe der verschiedenen Formen des individuellen Lebens, die als solche wahre Naturgesetze sind. Sämmtliche Exemplare einer Gattung sind ja doch nach dem Gesetze derselben gebildet, ihr ganzes Dasein in seiner allmäligen Entwicklung, Culmination und Entkräftung verläuft nach denselben — und doch kommen Missgeburten und Krankheiten vor, die von dem, was das Gesetz verlangt, abweichen. Diese Abweichungen vergleicht nun Schleiermacher mit dem Unsittlichen gegenüber dem Sittengesetz.

Dieselbe Aehnlichkeit von Sittengesetz und Naturgesetz stellt sich ihm noch von einer anderen Seite heraus. Das Prinzip der Vegetation wird so wenig ganz Herr über den chemischen Prozess und die mechanische Gestaltung, wie bei der Animalisation das der specifischen Beseelung über den vegetativen Prozess, oder die Begeisterung und das

---

1) Schleiermachers System der Sittenlehre von Schweizer S. 37.

2) S. 409.

Sittengesetz über den animalischen. Hieraus ergibt sich leicht die Identität des Begriffs Gesetz in Sitte und Natur und weiterhin der Schluss, dass für die Sittenlehre die Form die angemessenste ist, welche auch für die Naturbeschreibung die geeignete ist, also nicht die imperative, sondern die descriptive. Sie hat das wirkliche Handeln der Vernunft auf die Natur zu ihrem Gegenstande; was ausserhalb desselben liegt, gehört nicht in ihre Darstellung. So fällt der Gegensatz von gut und böse nicht in ihre Sphäre, denn so wie das Gute ein positiver Ausdruck ist für das ursprüngliche Nichtnatursein der Vernunft, so das Böse, wie es das Nichtgewordene ausdrückt, nur ein negativer Ausdruck für das ursprüngliche Nichtvernunftsein der Natur. Da es aber die Ethik nur mit dem Prozesse der Naturbeherrschung zu thun hat, insoweit schon irgend ein Grad derselben erzielt ist, so fällt in ihren Kreis nur insofern das Gute oder Böse, als es immer noch etwas vom Gegentheil an sich hat, „sie ist somit die Darlegung des Guten und Bösen im Zusammensein beider." Der Gegensatz zwischen beiden bedeutet also nichts anderes als das Gegeneinanderstellen dessen, was darin als Ineinandersein von Vernunft und Natur, und was als Aussereinander von beiden gesetzt ist.[1]) Die Folge dieser Auffassung ist, dass jener Kampf zwischen Sittlichkeit und Sinnlichkeit, welcher in Kant's Personalethik den Mittelpunkt bildet, bei Schleiermacher sehr zurücktritt. Andrerseits aber ist es ihm so möglich geworden, den Ethisirungsprozess in grösserer Breite und Fülle zu beschreiben. Daher seine Dreitheilung in die Lehre vom höchsten Gut, in Tugend- und Pflichtenlehre, von denen jede einzelne den Inhalt der gesammten Sitte umspannt, aber so, dass die erste als Güterlehre der vollständige Ausdruck der gesammten Einheit von Vernunft und Natur ist, die zweite die Tugend als die hervorbringende Kraft und die dritte die Pflicht als die Handlung des Hervorbringens entwickelt.[2])

Wenn nun auch in dieser Darstellung das Hauptgewicht auf die durch das organisirende und symbolisirende Handeln hervorgebrachten Güter des Verkehrs und der Wissenschaft, des Eigenthums und des Gefühls gelegt ist,[3]) — die ersteren, Resultat des Handelns, insofern es bei allen identisch ist, die letzteren, insofern individuell — so fehlt es doch nicht an Hinweisungen auf den Werth der Tugend als Gesinnung und als Fertigkeit mit Hervorhebung der Einzeltugenden der Weisheit und Liebe, der Besonnenheit und Beharrlichkeit. Indessen reichen die in diesem Gebiete aufgestellten Forderungen des Idealen bei weitem nicht an die Höhe der Kantischen heran; Schleiermacher ist hier in der That von dem hohen Standpunkt, den er noch zur Zeit der Abfassung der Rhapsodien einnahm, herabgesunken; diese Erscheinung hängt aber mit zwei wichtigen Punkten seiner Ideen zusammen, durch welche er Kant weit voransteht. Diese sind: Erstens: Seine Betonung der Individualität, gegenüber der Universalität und Gleichmässigkeit des Kant'schen Sittengesetzes, und zweitens: Seine Ansicht von der mit der Uebung der Tugend verbundenen Lust gegenüber dem strengen Pflichtbegriffe Kant's.

Der Gedanke von der selbständigen Bedeutung des Individuums überwiegt in den Monologen; besteht doch nach ihnen die sittliche Entwicklung darin, dass in dem Ein-

---

1) Sittenlehre ed. Schweizer S. 52 ff.

2) Sittenl. S. 75—84. Grundl. einer Kr. a. S. 130; 169.

3) Zur Erläuterung s. Baumann, sechs Vorträge aus dem Gebiete der prakt. Philosophie 1874. S. 46. Vorländer, Schleiermacher's Sittenlehre 2. Theil S. 161 ff.

zelnen das zur Reife kommt, was in ihm eigenthümlich angelegt ist, dass in ihm die Menschheit auf besondere Weise sich abspiegelt. Ein solches der Betrachtung der inneren geistigen Entwicklung zugewandte Leben preist er als ein ewiges; dasselbe könne durch Erfolg oder Misserfolg nicht beeinträchtigt werden, da ja die Umstände es seien, durch welche dieser bedingt werde; dieselben lägen aber meist ausser Bereich der handelnden Person. „Des Handelns innere Kraft wird dadurch nicht bestimmt, mich selbst fühle ich darum nicht besser und nicht schlechter, ob die äusseren Bedingungen des Handelns ungünstig sind, ob günstig; S. 17 f. in den Monologen. Was sie Gewissen nennen, kenne ich nicht mehr; so straft mich kein Gefühl, so braucht mich keines zu mahnen. Beginne darum schon jetzt dein ewiges Leben in steter Selbstbetrachtung; sorge nicht um das, was kommen wird, weine nicht um das, was vergeht; aber sorge dich selbst nicht zu verlieren, und weine, wenn du dahin treibst im Strome der Zeit, ohne den Himmel in dir zu tragen. S. 23." Es liegt etwas in diesen Monologen, was wohl im Stande ist, den Menschen über jämmerliche Verhältnisse des äusseren Lebens emporzuheben, andrerseits ist jedoch mit den berechtigten Fordrungen der Individualität die Gefahr verknüpft, dem Allgemeinen des Sittengesetzes Abbruch zu thun und dem Cultus des Genius Opfer darzubringen, die ihm nicht zukommen. Man darf nicht vergessen, dass die Monologe der Zeit der aufblühenden Romantik angehören. Die rechtmässigen Ansprüche des Individuums haben in der Kritik der Sittenlehre (S. 57 f.) und in der Sittenlehre selbst ihre Darstellung gefunden. [1])

Was den oben genannten zweiten Punkt anbelangt, so nennt es Kant Schwärmerei und Eigendünkel, zu glauben, man erwerbe sich durch irgend eine That ein besonderes Verdienst, oder es könne irgend ein anderes Motiv des sittlichen Handelns und eine andere Stufe der Sittlichkeit geben, auf welcher ein Mensch stehe, als die der Achtung für's moralische Gesetz. Des Menschen Zustand ist moralische Gesinnung im Kampfe, nicht Heiligkeit im vermeinten Besitze einer völligen Reinheit der Gesinnungen des Willens. [2]) Darum ist immer und nothwendig Unlust verbunden mit sittlichem Streben, ja, mischte sich ein Gefühl der Lust mit ein, so läge die Gefahr einer Verunreinigung des Sittlichen nahe. Es ist bekannt, wie schon Schiller, sonst ein treuer Jünger Kant's, bei dieser Frage von seinem Meister abweicht. Schleiermacher geht mit dem Dichter. Die innere Schönheit der Tugend bewirkt, dass der Mensch sie mit Lust und Liebe übt und erstrebt, ja die Begeisterung für sie ist ein wesentliches Hülfsmittel, die entgegenstehenden Mächte zu überwältigen. [3])

So weit geht freilich Schleiermacher nicht, für grössere sittliche Tüchtigkeit auch ein höheres Mass von Glück zu fordern. „Wohl ist es wahr, sagt er in der Rhapsodie über die Freiheit S. 34, dass schon das blosse Bewusstsein der Tugend, ohne alle Wirksamkeit nach aussen, uns eine Glückseligkeit gewährt, welche schlechterdings durch kein anderes Mittel erreicht werden kann"; aber bei seiner deterministischen Weltanschauung wäre es eine Verunreinigung der Gottesidee, wollte er annehmen, dass nun derjenige,

---

[1]) Dilthey weist bei Gelegenheit dieser Frage mit Recht hin auf Göthe's Wilhelm Meister.

[2]) Kr. d. pr. V. S. 198.

[3]) Rhapsodie ü. d. Fr. S. 35. Monologen.

welcher tugendhafter als andere sein könne, darum auch glücklicher als sie sein müsse. Er versucht vielmehr zu beweisen, dass ein jeder Vergnügen geniesst durch die Handlungen, die seinem System gemäss sind, ja die Abhandlung über den Werth des Lebens hat die Tendenz, indem sie die Quellen und den Umkreis menschlicher Glückseligkeit darlegt, die Behauptung zu erhärten, dass völlige Gerechtigkeit walte in der Vertheilung des Glücks, dass alle einander gleich seien in der Begünstigung des Schicksals. „Meine Theodice, heisst es da, besteht in einem einzigen Schluss, worin die Weisheit und Güte Gottes den Obersatz und seine Allmacht und Vorsehung den Untersatz abgibt. Ich sehe nicht, was ihr an Zulänglichkeit fehlen sollte, und begnüge mich damit." [1]) Alle Menschen reifen nach seiner Anschauung ja einem Ziele zu, welches alle auch erreichen. Wenn der eine vor dem andern einen Vorsprung zu haben scheint, so stellt sich dies bei tieferer Betrachtung eben nur als Schein heraus. Diese scharfe Kritik der herkömmlichen Vergeltungslehre, der Vorstellung von einer ausserhalb des natürlich geordneten Zusammenhangs von Sünde und Uebel individuell bestrafenden oder belohnenden Gerechtigkeit, verbunden mit der Ansicht von der Universalität der Erlösung, ist auch eins der wichtigsten Momente seiner Glaubenslehre. [2]) Auf Kant's gerade entgegenstehende Forderung von Harmonie zwischen individueller Sittlichkeit und individuellem Glück ist schon oben hingewiesen.

Diese angeführten Punkte mögen als die wichtigsten genügen, die Differenz zwischen den ethischen Ansichten beider Männer darzulegen.

Kant's grosses Verdienst ist es, die Majestät des Sittengesetzes in seiner über alles individuelle Urtheilen und Handeln weit erhabenen Allgemeinheit in's Licht gestellt zu haben. Das sittliche Bewusstsein, die Stimme des Gewissens ist die untrügliche Norm, an welche jedermann, unbeirrt durch Autoritäten irgend welcher Art, sich zu halten hat. Für die objective Wahrheit der Gewissensforderung ist durch die Bestimmung Sorge getragen, dass die Maximen des individuellen Bewusstseins sich zu einer allgemeinen Gesetzgebung eignen sollen. Die schwache Seite seines Systems hängt mit seinem Dualismus zusammen.

Schleiermacher hat dieselbe aufgedeckt. Es ist nämlich nicht abzusehen, wie das Sittengesetz in der ihm völlig fremd gegenüberstehenden Sinnlichkeit Maxime werden kann. Da hat Fries und seine Schule, wie mir scheint, das Richtige getroffen, indem sie die psychologische Natur des Kantischen a priori nachwies. [3]) Zu dem menschlichen Seelenvermögen gehört auch eine ursprüngliche ethische Triebkraft, welche das Wesen des Menschen mit constituirt; diese muss zur Entwicklung kommen, in der Weise, dass sie die übrigen bestimmt. Durch die Betonung des inneren Zusammenhangs in der Entwicklung sowohl wie durch die Aufstellung sittlicher Ideale hat Herbart und seine Schule auf wichtige Momente aufmerksam gemacht, welche I. H. Fichte zum Theil schon in seiner Ethik verwerthet hat.

---

[1]) S. Dilthey Denkmale S. 34.

[2]) S. Runze, Schleiermacher's Glbsl. in ihrer Abhängigkeit von sr. Phil. (1877) bes. S. 50 ff., wo der Gerechtigkeitsbegriff derselben behandelt ist.

[3]) S. J. Bona Meyer, Kant's Psychologie, 1870; bes. S. 195 ff.

Die Bedeutung der Ethik Schleiermacher's beruht neben ihrer Betonung einer einheitlichen sittlichen Entwicklung, die aus den Motiven von Lust und Liebe hervorgeht, besonders auf ihrer reichen Entfaltung der ethischen Güter. Der schlimmste Vorwurf welcher sie trifft, ist der, dass sie den von Kant so klar und bestimmt gezogenen Unterschied zwischen gut und bös verwischt, dadurch eine bloss naturalistische Cultur befördert, indem sie kein Sollen kennt, sondern nur Beschreibung eines Seienden ist. Beide Männer haben somit Grundgedanken aufgestellt, die keine Ethik wird entbehren können; eine angemessene Kritik beider Systeme und richtige Verbindung des Wahrheitsgehaltes in denselben wird immer angestrebt werden müssen.

In dem Punkte stimmen beide überein, dass sie die Ethik völlig selbständig behandelt haben, ohne Vermischung mit religiösen Elementen; es entspricht dieses Verfahren ganz ihren erkenntnisstheoretischen Grundsätzen, nach welchen der Sphäre des Wissens ihre bestimmten Grenzen gezogen sind. Auch diese Trennung wird für die Wissenschaft von Heil sein, die ja die einzelnen Disziplinen aus einander halten muss. Indessen war ihnen auch die speculativ-religiöse Betrachtung der ethischen Prinzipien nicht unbekannt; welche Beziehung sie zwischen Sittlichkeit und Religion aufgestellt haben, ist eine für ihre Auffassung des Verhältnisses Gottes zur Welt wichtige Frage, die ich mir für ein anderes Mal zu einer besonderen Behandlung aufsparen muss.[1] Wenn heute unter uns das christliche Bewusstsein über diesen Gegenstand Wurzel gefasst hat, welches Chr. H. Weisse[2] in die schöne Form kleidet: „Das darf ich wohl als die Grundvoraussetzung betrachten, von der wir alle ausgehen, denen es um ein Christenthum des Geistes und der Wahrheit, und nicht um ein Christenthum der blossen Satzung zu thun ist, dass der Glaube nicht lediglich etwas Theoretisches ist, dass er in der sittlichen Natur des Menschen wurzelt, und selbst nichts anderes ist, als diese Natur, sofern sie sich der Wurzeln bewusst wird, die sie im Uebersinnlichen schlägt", so steht Kant's Ethik diesem Gedanken näher, die Schleiermacher's etwas ferner. Das Genauere dieses Verhältnisses bedarf indess einer ausführlicheren Untersuchung.[3]

Duisburg. **Wilh. Feller.**

---

[1]) cf. Moral und Religion nach ihrem gegenseitigen Verhältniss v. O. Pfleiderer. 1872. § 79 ff. u. 83 ff.

[2]) In seinem letzten kurz vor seinem Tode geschriebenen Aufsatze über die protest. Bekenntnissfrage" in der Predigt der Gegenwart. 1866. S. 608.

[3]) Die äusseren Bedingungen des Druckes machten es nothwendig, die Abhandlung hier abzubrechen.

Nachtrag zu den Schulnachrichten.

(S. 13.)

Donnerstag, 15. März wurde das Abiturientenexamen unter dem Vorsitz des Unterzeichneten als Königlichen Commissars abgehalten.

Der Examinand Alfred Kolb aus Viersen, Sohn eines Spinnereidirectors, evang., $19^1/_2$ Jahr alt, erhielt das Zeugniss der Reife. Er gedenkt Jura und Cameralia zu studiren. Das Curatorium wurde bei der Prüfung durch Herrn Bankdirector Keller vertreten.

Die Aufgaben im Herbst- und Ostertermine waren folgende:

Religion. **H.** Ev.: Wie vertheidigt Jesus seine Jünger gegen die Anklage der Pharisäer, dass sie die Fastengesetze nicht beobachten? Marc. 2, 18—22. Mt. 9, 14—17. Luc. 5, 33—39. — Kath.: das hohenpriesterliche Amt Christi.

O. Ev.: Charakteristik der Parteien in Korinth.

Deutsch. **H.**: In wie fern hat Lessing auf die Entwicklung der deutschen Literatur bedeutenden Einfluss ausgeübt?

O.: Das Unglück eine Schule, das Glück eine Klippe.

Lateinisch. Aufsatz. **H.**: Causae et initia belli Peloponnesiaci — **O.**: Demosthenis laudatio.

Extemporale. **H.**: aus Seyffert, Mater. XV, 1. — **O.**: aus Süpfle, Neue Folge v. Aufg. 1857 nr. 70.

Griechisch. beide Male eigene Bearbeitung.

Französisch. **H.**: Karl VII, König von Frankreich. — **O.**: Der Tod des Socrates, nach Rollin.

Hebräisch. **H.**: Gen. 35, 1—4.

Mathematik. **H.**: 1. Ein gerader Cylinder, dessen Axe gleich dem Durchmesser der Grundfläche, und ein gerader Kegel, dessen Kante gleich dem Durchmesser der Grundfläche ist, haben gleiche Oberflächen. Wie verhalten sich 1. ihre Grundflächen? 2. ihre Inhalte? — 2. $xy = 204 : (xy + 5)$ und $x(2x + 1) + y(2y + 1) = 105 - 4xy$. — 3. Von einem Dreieck sind gegeben der Radius des umschriebenen Kreises, die Differenz der Winkel an der Grundlinie und das Rechteck der beiden anderen Seiten. — 4. Für das ebene Dreieck gilt die Gleichung $^1/_2 (a + b - c) = a . \cos {^1/_2} A . \sin {^1/_2} (B - C) + b . \cos {^1/_2} B . \sin {^1/_2} (A - C) + c . \sin {^1/_2} C . \cos {^1/_2} (A - B)$.

O.: 1. Eine Kugel ist durch eine Ebene so geschnitten, dass die Entfernung des Schnittes vom Mittelpunkt der Kugel gleich dem Radius des Schnittes ist. Es soll dieser Radius gesucht werden, wenn die Oberfläche der durch den Schnitt entstandenen Calotte $= 14{,}71$ Quadratfuss beträgt. — 2. Der Inhalt jedes ebenen Dreiecks $= {^1/_4} (b + c - a)^2 . \operatorname{tg} {^1/_2} A . \cot {^1/_2} B . \cot {^1/_2} C$. — 3. In einem gegebenen Kreis ein Rechteck zu construiren, dessen Umfang gegeben ist. — 4. $(x^2 + y^2)(x^3 + y^3) = 280$ und $x + y = 4$. —

Der Abiturient Kolb wurde Montag, 19. März von dem Director mit einer Ansprache entlassen, und darauf während dieses und des folgenden Tages in Gegenwart des Deputatus Curatorii Herrn Pastor Terlinden die Klassenprüfung abgehalten.

Eberhard.

Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Kgl. Gymnasiums zu Duisburg, Ostern 1877.

Druck von M. Mendelssohn in Duisburg.

Duisburg.

Duisburg

1883



JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG.

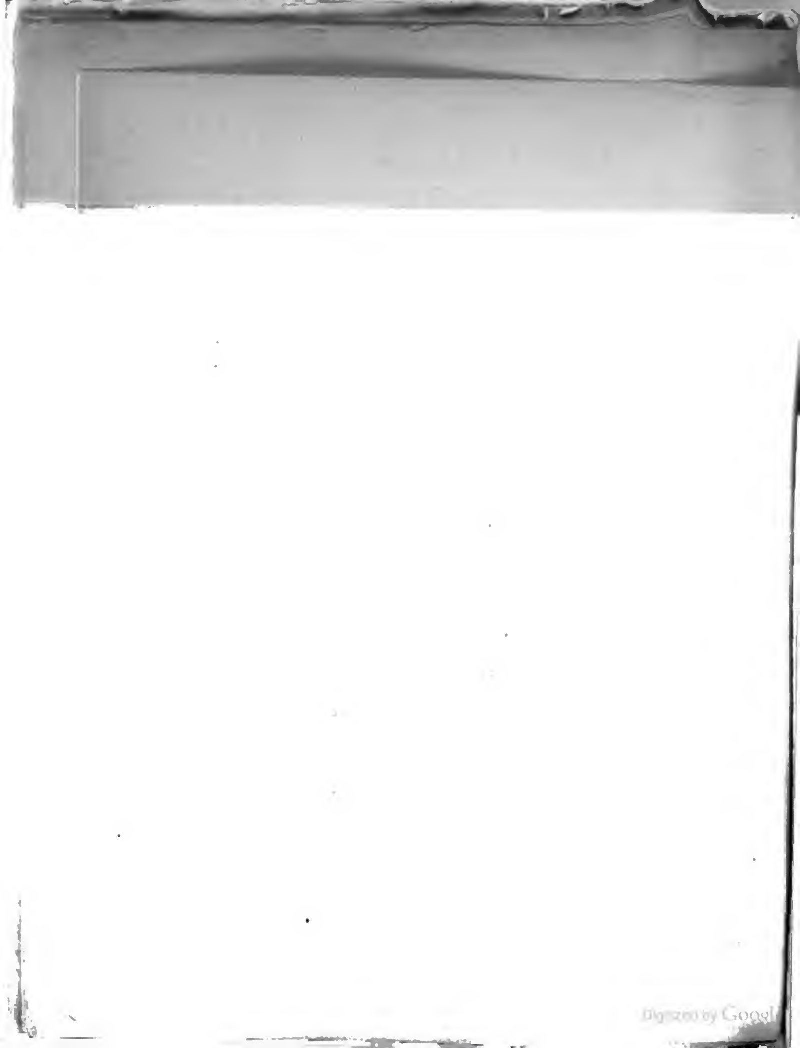
SCHULJAHR 1882—1883.

VERÖFFENTLICHT VON DEM DIREKTOR

DR. RICHARD SCHNEIDER.

DUISBURG.
GEDRUCKT BEI F. H. NIETEN.
1883.

1883. Progr. Nr. 396.



Schulnachrichten.

I. Allgemeine Lehrverfassung.

Der Raumersparnis wegen werden die von Ostern 1882 bis Ostern 1883 abgehandelten Lehrgegenstände nicht abgedruckt. — Nach dem neuen Lehrplan für Gymnasien, der seit Ostern 1882 vorschriftsmässig in den Klassen Sexta, Quinta und Quarta eingeführt ist und Ostern 1883 in allen Klassen in Kraft tritt, sind die Lehrstunden in folgender Weise auf die einzelnen Klassen und Unterrichtsgegenstände zu verteilen:

	VI	V	IV	IIIb	IIIa	IIb	IIa	Ib	Ia	Sa.	bisher	Aenderung
Christliche Religionslehre	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19	20	— 1
Deutsch	3	2	2	2	2	2	2	3	3	21	20	+ 1
Latein	9	9	9	9	9	8	8	8	8	77	86	— 9
Griechisch	—	—	—	7	7	7	7	6	6	40	42	— 2
Französisch	—	4	5	2	2	2	2	2	2	21	17	+ 4
Geschichte und Geographie	3	3	4	3	3	3	3	3	3	28	25	+ 3
Rechnen und Mathematik	4	4	4	3	3	4	4	4	4	34	32	+ 2
Naturbeschreibung	2	2	2	2	2	—	—	—	—	10	8	+ 2
Physik	—	—	—	—	—	2	2	2	2	8	6	+ 2
Schreiben	2	2	—	—	—	—	—	—	—	4	6	— 2
Zeichnen	2	2	2	—	—	—	—	—	—	6	6	
Summa	28	30	30	30	30	30	30	30	30			

Verteilung der Lektionen im Gymnasium
während des Wintersemesters 1882/83.

	I	IIA	IIB	IIIA	IIIB	IV	V	VI	Stunden-zahl.
Dr. *Schneider*, Direktor.	6 Griech. 2 Hor. IA	8 Latein							16
Prof. *Schmidt*, Oberlehrer.	3 Gesch. 2 Franz. 2 Englisch fakultat.	3 Gesch. (Geogr.) 2 Französisch		3 Gesch. (Geogr.) 2 Franz.			4 Franz.		21
Prof. *Averdunk*, Oberlehrer, Ord. von I.	6 Latein 2 Hor. IB	4 Griechisch 2 Vergil			6 Griech.				20
Sonntag, Oberlehrer, Ord. von II.	2 Hebr. fak.	2 Homer 2 Deutsch	8 Latein	6 Griech.					20
Dr. *Foltz*, ord. Lehrer, Ord. von V.					3 Gesch. u. Geogr.	2 Deutsch 4 Gesch. u. Geogr.	2 Deutsch 3 Gesch. u. Geogr.	3 Deutsch 3 Gesch. u. Geogr.	20
Feller, ord. Lehrer, Oberlehrer, Ord. von III A.	2 Relig. 3 Deutsch	2 Religion		2 Religion 2 Deutsch 8 Latein		2 Relig.			21
Dr. *Closterhalfen*, ord. Lehrer, Ord. von III B.	4 Mathem. 2 Physik	2 Mathem. 2 Mathematik 2 Physik	2 Mathem.	3 Mathem. 2 Naturkunde	3 Mathem. 2 Franz.				24
Ruppersberg, ord. Lehrer, Ord. von IV.						9 Latein 5 Franz.	9 Latein		23
Werth, ordentlicher Lehrer.	1 Gesang (Chor)			1 Gesang		4 Mathem. u. Rechnen 1 Gesang	2 Relig. 4 Rechnen 2 Gesang	3 Relig. 4 Rechnen	22
Dr. *Hass*, ord. Lehrer, Ord. von VI.			2 Vergil	2 Ovid	8 Latein 2 Deutsch			9 Latein	23
Haan, Kaplan.	2 Religion			2 Religion			2 Religion		6
Gehrke, Zeichenlehrer.	fakultativ			2	2	2	2	2	10
Hofius, Kandidat.					2 Ovid				2
Schultze, Lehrer der 1. Vorschulklasse.								2 Natur- kunde 2 Schreib.	4
Schuh, Lehrer der 2. Vorschulklasse.								2 Singen	2
Küstner, Lehrer der 3. Vorschulklasse.						2 Natur- kunde	2 Natur- kunde 2 Schreib.		6
	30 + 1 Singen	31 + 1 Singen	31 + 1 Singen	30 + 1 Singen u. 2 Zeichnen	30 + 1 Singen u. 2 Zeichnen	30 + 1 Singen	30 + 2 Singen	28 + 2 Singen	

Den Turnunterricht gab der Turnlehrer *Küstner* (3 Abteilungen, jede 2 Stunden wöchentlich).

Verteilung der Lektionen in der Vorschule
während des Schuljahrs 1882/83.

Schultze, Lehrer der 1. Vorschulklasse.	12 Deutsch, 4 Rechnen, 2 bibl. Geschichte und 2 Heimatskunde in Vorsch. 1.	20 Stunden.
Schuh, Lehrer der 2. Vorschulklasse.	8 Deutsch, 6 Rechnen in Vorsch. 2, 2 bibl. Gesch. in Vorsch. 2 u. 3, 4 Schreiben in Vorsch. 1 u. 2, 2 Anschauungs-Unterricht und Erzählen in Vorsch. 2 u. 3.	22 Stunden.
Küstner, Lehrer der 3. Vorschulklasse.	8 Schreib-Lesen, 6 Rechnen in Vorsch. 3, 2 Gesang in Vorsch. 1—3.	16 Stunden.

II. Auszug aus den Verfügungen der Königlichen Behörden von allgemeinerem Interesse.

1882. 1. Königliches Provinzial-Schul-Kollegium vom 30. März 1882 2154. Mitteilung des Ministerial-Erlasses vom 13. März, durch welchen die Verwandlung der Hilfslehrerstelle in eine ordentliche (6.) Lehrerstelle mit 1800 M. Gehalt und WG. genehmigt und das Gehalt der zweiten Oberlehrerstelle um 150, der dritten um 200, der ersten ordentlichen Lehrerstelle um 50, der zweiten um 200, der dritten um 300, der vierten um 450 M. erhöht wird.

2. Min.-Erlass vom 31. März, betr. die neuen Lehrpläne mit den Erläuterungen.

3. P.-S.-K. 21. April 2959. Die Wahl des Dr. *Hass* in die letzte ord. Lehrerstelle bestätigt.

4. P.-S.-K. 23. April 3358. Es ist nachzuweisen, ob und in welchem Betrage die vollständige Durchführung der revidierten Lehrpläne einen Mehraufwand von Kosten erfordern wird. [An der hiesigen Anstalt war kein Mehraufwand nötig.]

5. P.-S.-K. 5. Mai 2302. Mitteilung eines Ministerial-Reskripts vom 17. März (U. II 3086), nach welchem bei der Verteilung des Religionsunterrichts an verschiedene Lehrkräfte das richtige Mass nicht überschritten werden darf.

6. P.-S.-K. 7. Juni 4537. Meyer, Atlas zur deutschen Geschichte, Hirt, geographische Bildertafeln, Hoffmann, Pflanzenatlas, empfohlen.

7. P.-S.-K. 4. Juli 3927. „Maur und Verr, Verzeichnis einer physikalischen Normalsammlung für Gymnasien“ zugesandt.

8. P.-S.-K. 14. Juli 6143. Der Unterzeichnete zum Königl. Kommissar für das Abiturientenexamen ernannt.

9. P.-S.-K. 26. August 5932. Mitteilung einer Ministerialverfügung vom 26. Juni (U. II 543), nach welcher eine versuchsweise Versetzung von Schülern mit dem Vorbehalt der Rückversetzung nicht statthaft ist. Die Vereinigung der oberen und unteren Abteilung in allen Fächern ist an Gymnasien nur noch in Prima und Sekunda zulässig; nur wo dies der Fall ist, kann eine Versetzung in die obere Abteilung auch nach anderthalbjährigem Besuch der betr. Klasse stattfinden. Eine Versetzung mit „Bemerkung“ ist dann zulässig, wenn es sich um Nichtreife nur in einem Fache handelt.

10. P.-S.-K. 6. September 5157. Die neue „Ordnung der Entlassungsprüfung“ mit Erläuterungen zugesandt.

11. P.-S.-K. 14. Oktober 9181. Oberlehrer *Averdunk* erhält das Prädikat „Professor“

12. P.-S.-K. 14. November 9927. Auf die Pflege der Handschrift ist um so grössere Sorgfalt zu verwenden, als der eigentliche Schreibunterricht eine Verkürzung der Stundenzahl erfahren hat.

13. P.-S.-K. 9. Dezember 10484. Das Gesuch des ersten ordentlichen Lehrers Dr. *Foltz* um Dienstentlassung zum 1. April 1883 genehmigt.

1883. 14. P.-S.-K. 26. Januar 67. Die Abiturienten dürfen nach bestandener mündlicher Prüfung vom Besuche des Unterrichts nicht entbunden werden.

15. P.-S.-K. 26. Januar 559. Der Unterzeichnete zum Königl. Kommissar für die bevorstehende Entlassungsprüfung ernannt.

16. P.-S.-K. 7. Februar 909. Der Geburtstag Sr. Majestät des Kaisers und Königs ist am 17. März zu begehen.

17. P.-S.-K. 10. Februar 989. Der Ministerialerlass vom 27. Oktober v. J. (U. IIIb 7145), betr. Bewegungsspiele, mit Anweisungen für die Ausführung mitgeteilt.

III. Zur Geschichte der Anstalt.

1. **Allgemeine Chronik.** Nachdem durch den Beschluss der Stadtverordneten vom 13. Dezember v. J., der schon im letzten Programme S. 21 erwähnt worden ist, die nötigen Mittel zur Errichtung einer neuen ordentlichen Lehrerstelle gewährt waren, genehmigte das Königl. Ministerium dieselbe auf den Antrag des Provinzial-Schul-Kollegiums durch Erlass vom 13. März (s. o.). So traten mit dem Beginn des Schuljahrs zwei neue Kräfte in das Lehrerkollegium ein, welchen ein sehr guter Ruf vorausging. In die 4. ordentliche Lehrerstelle, die seit Herbst 1880 kommissarisch verwaltet worden war, berief das Königl. Provinzial-Schulkollegium den bisherigen wissenschaftlichen Hilfslehrer am Gymnasium zu Saarbrücken, *Albert Ruppersberg* aus Marburg; Dr. *Heinrich Hass* aus Meldorf, vorher cand. prob. und wissenschaftlicher Hilfslehrer am Ulrichs-Gymnasium zu Norden, erhielt die neu gegründete letzte ordentliche Lehrerstelle, in die ihn das Kuratorium einstimmig gewählt hatte. Nach der Morgenandacht, welche der Eröffnung des Unterrichts am 24. April vorausging, wurden sie in ihr neues Amt eingeführt. — In das Gymnasium traten 28, in die Vorschulklassen 21 neue Schüler ein, so dass am Anfang des Schuljahrs das Gymnasium von 213, die Vorschulklassen von 49 Schülern besucht wurden.

Am 8. August wurde der Lehrer der dritten Vorschulklasse und Turnlehrer *Kästner* von einer schweren Krankheit befallen; erst im Oktober war er soweit hergestellt, dass er den Unterricht wieder aufnehmen konnte; das Turnen begann erst nach den Weihnachtsferien wieder.

Die schriftliche Abiturientenprüfung fand vom 20.—26. Juli statt. Vom mündlichen Examen, für welches der Direktor zum Königlichen Kommissar ernannt war, wurde der einzige vorhandene Abiturient dispensiert. Bei der Schlussberatung war Pastor *Terlinden* als deputatus curatorii anwesend.

Die übliche Turnfahrt wurde am 15. August unternommen. Die Prima begab sich unter der Führung des Direktors und des Professors *Averdunk* nach Köln, um die wichtigsten Sehenswürdigkeiten dieser Stadt in Augenschein zu nehmen, die Sekunda ging nach Xanten, die übrigen Klassen besuchten schöne Punkte der Umgegend. Das Wetter war günstig, und das Ganze verlief ohne Unfall und Störung.

Dr. *Hass* wurde zu einer achtwöchentlichen Dienstleistung einberufen, sodass er acht Tage vor Schluss und vierzehn Tage nach Beginn der Herbstferien den Unterricht aussetzen musste.

Mit dem Ende des Sommersemesters verliess uns Kandidat *Wissemann*, um an das Königl. Friedrich-Wilhelms-Gymnasium in Köln überzugehen, nachdem er nach Vollendung des Probejahrs noch ein halbes Jahr mit Eifer und Erfolg an der Anstalt unterrichtet hatte.

Am 10. August feierte das Gymnasium Adolfinum in Mörs das Fest seines dreihundertjährigen Bestehens. Der Unterzeichnete und Professor *Averdunk* begaben sich auf die ergangene Einladung dorthin und überreichten als Festschrift die diesem Programm beigegebene Abhandlung.

Am 18. August fand die Entlassung des einen Abiturienten und der Schluss des Semesters mit der Zensurenverteilung statt. Die Ansprache hielt der Direktor. Die Herbstferien dauerten bis zum 24. September. Das Wintersemester begann am 25. September; in das Gymnasium traten 4, in die Vorschulklassen 3 neue Schüler ein.

Durch Patent vom 14. Oktober erhielt Oberlehrer *Averdunk* das Prädikat „Professor“.

Die Wassersnot, von der auch die Stadt Duisburg in diesem Winter zweimal schwer heimgesucht wurde, hinderte zwar eine Anzahl Schüler längere Zeit am Schulbesuche, aber der Unterricht erlitt keine Unterbrechung.

Die Weihnachtsferien dauerten vom 22. Dezember bis zum 7. Januar. In der Weihnachtsbetrachtung führte der Unterzeichnete unter Zugrundelegung des Gleichnisses Matth. 25, 14 aus, wie ehrliche Arbeit, aber auch nur diese, gesegnet werde, und wie niemand ein rechtes Weihnachten feiern könne, der in dieser Hinsicht kein reines Gewissen habe.

Am 25. Januar, dem Tage der silbernen Hochzeit des Kronprinzlichen Paares, versammelten sich alle Schüler des Gymnasiums in der Aula. Professor *Schmidt* entwarf ein Bild von der reichen Vergangenheit unseres Kronprinzen und von dem schönen Familienleben des erlauchten Paares, das für Hoch und Niedrig ein Vorbild sei, und schloss es dann in das Gebet ein.

Im Januar war Oberlehrer *Sonntag* 14 Tage lang Geschworener und konnte nur wenige von seinen Unterrichtsstunden geben.

Die schriftlichen Abiturientenarbeiten wurden in der Zeit vom 5. bis zum 11. Februar angefertigt.

Die mündliche Prüfung fand am 8. und 9. März unter dem Vorsitz des Direktors statt. Als deputatus curatorii fungierte Pastor *Terlinden*. Sämmtliche 10 Abiturienten erhielten das Zeugnis der Reife, einer *(Fuchs)* wurde von der mündlichen Prüfung befreit.

Höherer Anordnung zufolge wird der Geburtstag Seiner Majestät des Kaisers und Königs schon am 17. März gefeiert werden. An diese Feier wird sich die Entlassung der Abiturienten unmittelbar anschliessen (s. u.). Die Festrede wird der Unterzeichnete halten.

Mit dem Schlusse des Schuljahres tritt der erste ordentliche Lehrer der Anstalt, Dr. *Jakob Foltz*, in den Ruhestand, nachdem ihm die nachgesuchte Entlassung gewährt worden ist. Er hat der Anstalt 37 Jahre (seit April 1846) angehört. In dieser langen Reihe von Jahren ist ihm bis zum Schluss eine seltene Rüstigkeit beschieden gewesen, und mit Treue und Hingebung hat er sich seinem Beruf gewidmet. Die Anstalt sieht ihn scheiden mit dem Wunsche, dass ihm ein langer und ungetrübter Lebensabend vergönnt sein möge.

2. **Bausachen.** Nur an der Direktorwohnung wurden einige Verbesserungen angebracht.

3. **Gesundheitszustand.** Die Anstalt hat keinen Verlust zu beklagen, aber Erkrankungen waren häufig, besonders am Scharlachfieber.

4. **Dispensationen.** Vom Turnen waren im Sommer 26, im Winter 32 dispensiert. — Vom Gesangunterricht waren im ganzen 60 Schüler befreit, und zwar 40 wegen Stimmbruchs, 4 auf Grund eines ärztlichen Attestes, 5 wegen mangelhafter Anlage und 11 als Auswärtige. — Von anderen Gegenständen fanden keinerlei Dispensationen statt.

5. **Besuch der Anstalt.**

	Im Gymnasium									Sa.	In der Vorschule			Sa.	im ganzen
	IA	IB	IIA	IIB	IIIA	IIIB	IV	V	VI		1	2	3		
Sommer 1882	7	19	9	25	19	31	30	43	30	213	16	16	17	49	262
Winter 1882/83	11	15	10	21	19	29	29	43	30	207	18	16	19	53	260

6. **Abgang.** Mit dem Reifezeugnis wurde am Ende des Sommersemesters 1 Primaner entlassen; am Ende des Wintersemesters werden 10 Schüler mit dem Reifezeugnis abgehen. Näheres s. u. S. 9.

Ausserdem verliessen die Anstalt: a) im Sommerhalbjahr: II: *G. Wissemann* (Landwirt). *F. Krone* (Kaufmann). *J. Weigle* (unbestimmt). IIIA: *H. Falk* (Seemann). IIIB: *J. Zeisse* (Kaufmann). *R. Denneborg* (unbestimmt). *E. Weitmann* (Realgymn.). IV: *V. Fabian* (Realgymn.). V: *J. Tekath* (Schlosser). — b) Im Winterhalbjahr: IIA: *Brandt* (Landwirt). 2. Vorschulklasse: *H. Silberstein* (verzogen). — Im Ganzen also 9 + 2 = 11 Schüler.

7. **Stiftungen.** a) Das *Anna Weyer*sche Stipendium (gestiftet 1793) wurde für 1882/83 vom Kuratorium auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums dem Unterprimaner *Albers* verliehen. b) Das *Hüchtenbrück*sche Legat (gestiftet 1633) verlieh Herr Oberbürgermeister *Lehr* auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums an den Unterprimaner *Friedrich Landmann*. c) Den Preis der *Köhnen*stiftung erhielt der Primaner *Fuchs*, den der *Hülsmann*stiftung der Primaner *Giessmann*.

VI. Abiturientenprüfungen.

Es wurden bei den schriftlichen Prüfungen folgende Aufgaben gestellt:

I. Im Herbsttermin.

Religion: Wie stellt sich Jesus nach den Berichten der Evangelien zu den Ordnungen des alten Bundes? (Auszugehen von Matth. 5, 17 ff.)

Deutsch: Welche Verdienste hat sich Lessing um die Theorie der Tragödie erworben?

Lateinischer Aufsatz: Quibus potissimum in rebus Alexandri regis Macedonum cernatur magnitudo.

Mathematik: a) Planimetrie: Ein Dreieck zu konstruieren, von dem man zwei Seiten und den Winkel kennt, den die zu einer dieser Seiten zugehörige Mittellinie mit der dritten Seite bildet. b) Stereometrie: In eine Kugel mit dem Radius r ist ein Würfel gestellt, in diesen eine Kugel, in diese wieder ein Würfel u. s. w. in infinitum; die Summe aller Kugeln und aller Würfel zu bestimmen. c) Algebra: Jemand legt bei der Geburt seines Sohnes und an jedem ferneren Geburtstage desselben bis zum Beginn des zwölften Jahres einschliesslich in eine Sparkasse, die 4% Zinsen und Zinseszinsen gibt, 120 Mark, und vom Beginn des dreizehnten bis zum Beginn des neunzehnten Jahres einschliesslich jedesmal 100 Mark. Nach vollendetem neunzehnten Jahre bezieht der Sohn auf 4 Jahre die Universität; welche Summe kann der Vater während dieser Studienzeit für seinen Sohn zu Anfang eines jeden Jahres aus der Kasse entnehmen, wenn nach Ablauf der 4 Jahre noch 300 Mark in der Kasse für den Sohn übrig bleiben sollen? d) Trigonometrie: Von einem Dreiecke kennt man zwei Winkel und die Summe derjenigen Stücke der zugehörigen Winkelhalbierenden, die von deren Durchschnittspunkte und den entsprechenden Eckpunkten des Dreiecks begrenzt werden. Es soll der Flächeninhalt bestimmt werden.

Griechisches, lateinisches und französisches Skriptum.

II. Im Ostertermin.

Deutsch: Worin besteht Lessings Grösse?

Lateinischer Aufsatz: De rebus a Philippo rege Macedonum gestis.

Mathematik: a) Planimetrie: Bestimmt man die Resultante zweier unter einem beliebigen Winkel auf einen Punkt wirkenden Kräfte, lässt alsdann die eine dieser Kräfte nach entgegengesetzter Richtung wirken und bestimmt wieder die Resultante dieser und der anderen der beiden gegebenen Kräfte, so bilden die Richtungen der beiden gegebenen Kräfte und der beiden Resultanten einen harmonischen Vierstrahl. b) Stereometrie: Durch drei von einer Ecke auslaufende Kanten eines regelmässigen Tetraeders ist ein Kegel gelegt, dessen Grundkreis durch die drei anderen Tetraederecken geht. Man soll das Volumen des Kugelsektors bestimmen, zu welchem jener Kegel gehört, wenn die Kante a des Tetraeders gegeben ist. c) Algebra: Zwei Zahlen von der Beschaffenheit zu finden, dass die Summe ihrer Quadrate gleich 416 ist, und dass sich $^{13}/_{6}$ ergibt, wenn man ihre Summe durch ihre Differenz dividiert und zu diesem Bruch den reciproken Wert desselben addiert. d) Trigonometrie: Von einem Dreieck kennt man eine Seite c, den gegenüberstehenden Winkel γ und die Verbindungslinie s der auf den beiden anderen Seiten liegenden Berührungspunkte des eingeschriebenen Kreises. Man soll die Winkel α und β bestimmen. Beispiel: $c = 13$, $\gamma = 53^{\circ}\,7'\,48''$; $s = 4, 3$.

Übersetzung aus dem Griechischen. — Lateinisches Skriptum. — Übersetzung aus dem Hebräischen.

Namen der Abiturienten.

I. Herbsttermin 1882.

	Conf.	Geburtsort.	Stand des Vaters.	Alter.	im hiesigen Gymn.	in der Prima	Gewählter Beruf.
Eichhoff, Fritz	evgl.	Essen	Ober-Ingenieur	$20^3/_4$	2	$2^1/_2$	Rechte

II. Ostertermin 1883.

	Conf.	Geburtsort.	Stand des Vaters.	Alter.	im hiesigen Gymn.	in der Prima	Gewählter Beruf.
Fuchs, Max	evgl.	Duisburg	Geometer	19	$12^1/_2$	2	Rechte
König, Hugo	evgl.	Lobe, Kreis Siegen	Bank-direktor	$18^3/_4$	$12^1/_2$	2	Rechte
Giessmann, Heinrich	evgl.	Lima	Kaufmann	$20^1/_2$	$2^1/_2$	2	Medizin
Pinders, Wilhelm	kath.	Duisburg	Schneider-meister	$18^1/_4$	$9^1/_2$	2	Medizin
Altenberg, Ludwig	kath.	Duisburg	Elementar-lehrer	$19^3/_4$	9	2	Kaufmann
Schober, Johannes	evgl.	Schwelm	Pfarrer	21	$7^1/_2$	3	Theologie
von Lünen, Otto	evgl.	Duisburg	Elementar-lehrer	19	$8^1/_2$	2	Theologie
Landmann, Friedrich	evgl.	Rheydt	Baumeister	$20^1/_4$	10	2	Forstfach
Landmann, Ernst	evgl.	Rheydt	Baumeister	22	10	2	Naturwissen-schaften
Lembeck, Hugo	evgl.	Hamminkeln, Kreis Rees	Pfarrer	22	$9^1/_2$	2	Militär

V. Statistisches.

A. Das Kuratorium im Jahre 1882/83.

Bankdirektor *O. Keller*, Vorsitzender; Oberbürgermeister *Lehr*, Stellvertreter; Gymnasialdirektor Dr. *Schneider;* Beigeordneter Dr. jur. *Goecke;* Pastor *Terlinden;* Fabrikbesitzer *Arnold Böninger;* Fabrikbesitzer *Friedrich Curtius* sen.

B. Das Lehrerkollegium im Winter 1882/83.

Dr. *R. Schneider*, Direktor. Oberlehrer: Professor *O. Schmidt*, Professor *H. Averdunk*, Oberlehrer *R. Sonntag*. — Ordentliche Lehrer: Dr. *J. Foltz*, Oberlehrer *W. Feller*, Dr. *B. Closterhalfen*, *A. Ruppersberg*, *K. Werth*, Dr. *H. Hass*. — Hilfslehrer: Kaplan *Haan*, Zeichenlehrer *Gehrke*, Schulamtskandidat *Hofius*. — Vorschullehrer und technische Lehrer: *Schultze*, *Schuh*, *Küstner*.

Zu der Kommission, welche sich nach der Verfügung vom 10. Februar 1883 mit der Einrichtung und Leitung der Turnspiele zu befassen hat, gehören auser dem Unterzeichneten Professor *Averdunk*, Oberlehrer *Sonntag*, Gymnasiallehrer *Ruppersberg* und Dr. *Hass*, Turnlehrer *Küstner*.

C. Die Schüler.

Die allgemeine Frequenz s. o. S. 8.

Nach einzelnen Kategorien ergab sich folgendes:

1. Sommerhalbjahr 1882.

	IA	IB	IIA	IIB	IIIA	IIIB	IV	V	VI	Zusammen	1. Vorschule	2. Vorschule	3. Vorschule	Zusammen	Gesamtzahl
Gesamtzahl	7	19	9	25	19	31	30	43	30	213	16	16	17	49	262
Einheimische	4	10	6	14	14	23	22	39	30	162	16	16	17	49	211
Auswärtige	3	9	3	11	5	8	8	4	—	51	—	—	—	—	51
Evangelische	7	14	7	21	17	23	18	26	22	155	11	10	10	31	186
Katholische	—	4	2	3	1	7	11	15	7	50	3	5	7	15	65
Israelitische	—	1	—	1	1	1	1	2	1	8	2	1	—	3	11

2. Winterhalbjahr 1882/83.

	IA	IB	IIA	IIB	IIIA	IIIB	IV	V	VI	Zusammen	1. Vorschule	2. Vorschule	3. Vorschule	Zusammen	Gesamtzahl
Gesamtzahl	11	15	10	21	19	29	29	43	30	207	18	16	19	53	260
Einheimische	7	7	6	13	14	21	21	39	30	158	18	16	18	52	210
Auswärtige	4	8	4	8	5	8	8	4	—	49	—	—	1	1	50
Evangelische	8	13	8	17	16	20	17	27	22	148	12	10	11	33	181
Katholische	3	1	2	3	2	8	11	14	7	51	4	5	8	17	68
Israelitische	—	1	—	1	1	1	1	2	1	8	2	1	—	3	11

Durchschnittsalter der Schüler am 1. Januar 1883:

I A	19.	9.	15.
I B	19.	2.	29.
II A	17.	9.	11.
II B	16.	2.	12.
III A	15.	11.	2.
III B	14.	8.	10.
IV	13.	6.	12.
V	12.	3.	16.
VI	11.	3.	26.
1. Vorschulklasse	10.	4.	—
2. "	8.	9.	10.
3. "	6.	6.	24.

Vom Anfang des März 1882 bis jetzt (11. März 1883) haben 6 Schüler mit dem Zeugnis für den einjährigen freiwilligen Militärdienst die Anstalt verlassen, um in das bürgerliche Leben überzutreten.

VI. Die Sammlungen der Anstalt.

1. Gymnasial-Bibliothek (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag*).

Dieselbe zählt gegenwärtig 3520 Bände. Es kamen dazu:

a) durch Geschenke:

Vom Hohen Ministerium in Berlin: Publikationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven. Veranlasst und unterstützt durch die K. Archiv-Verwaltung. Leipzig, Verlag von S. Hirzel. Bis jetzt erschienen: Band I 1878 bis Band XV 1882.

Von Herrn Gymnasial-Direktor Dr. *Kleine* in Wesel: Gymnasium und Realgymnasium zu Wesel. Festschrift zum 18. Oktober 1882.

Von Herrn Gymnasial-Direktor Dr. *Binsfeld* in Coblenz: Festschrift zum 300jährigen Jubiläum des K. Gymnasiums zu Coblenz, von ihm herausgegeben, und Worbe, Geschichte des K. Gymnasiums zu Coblenz von 1582 bis 1882.

b) durch Ankauf aus den etatsmässigen Mitteln:

1. Die Fortsetzungen folgender Lieferungswerke: Grimm, deutsches Wörterbuch. Ersch und Gruber, allg. Encyclopädie der Künste und Wissenschaften. Riehm, Handwörterbuch des biblischen Altertums. Lexicon Taciteum edd. Gerber et Greef. Oncken, allg. Geschichte in Einzeldarstellungen. Merguet, Lexikon zu den Reden des Cicero. Herders sämmtliche Werke, herausgeg. von Suphan. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande. Geschichte der Schulen im alten Herzogtum Geldern, bearb. von F. Nettesheim. Monumenta Germaniae historica.

2. Zeitschriften: Centralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung in Preussen. Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Rheinisches Museum. v. Sybels historische Zeitschrift. Petermanns Mitteilungen. Fichte, Ulrici und Wirth, Zeitschrift für Philosophie. Zeitschrift für Gymnasialwesen. Bursian, Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft. Kloss, Zeitschrift für das Turnwesen. Hofmann, Zeitschrift für Mathematik und Physik. Höpfner und Zacher, Zeitschrift für deutsche Philologie. Deutsche Litteraturzeitung, herausg. von M. Rödiger.

3. Einzelne Werke: Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamum 1880—81. Mit 4 Tafeln. Berlin, Weidmann 1882. Diez, Grammatik der romanischen Sprachen. 5. Aufl. Bonn 1882. Pökel, Philologisches Schriftstellerlexikon, Leipzig 1882. Hirt, Geographische Bildertafeln. Breslau 1881. Peschel, Völkerkunde. 5 Aufl. Leipzig 1881. Kern, Grundriss der Pädagogik. 3. Aufl. Berlin. Schoemann, opuscula academica. 4 voll. Berlin 1856—71. Baumstark, Erläuterung von Tacitus' Germania. Leipzig 1880. Ranke, Weltgeschichte. Leipzig 1881. Krüger, Griechische Sprachlehre. 5. Aufl. Leipzig 1875. Ribbeck, Beiträge zur Lehre von den lateinischen Partikeln. Leipzig 1869. Wolff, Sophokles' König Ödipus erklärt. Leipzig 1876. Treitzschke, deutsche Geschichte im 19. Jahrhundert. 2 Bd. Leipzig 1882. Droysen, Geschichte des Hellenismus. 2. Aufl. Gotha 1877. 5 voll.

2. **Unterstützungs-Bibliothek** (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag*).

Für dieselbe sind geschenkt worden:

Von dem Abiturienten *Eichhoff* 15 und *Rennings* 5 Bücher.

Angekauft wurden:

5 Heilermann und Diekmann, Algebra. 3 Sydow, Atlas. Je 3 Hopf und Paulsiek für VI, V, IV u. III. 3 Harms und Kallius, Rechenbuch. 3 Ciceronis oratt. edd. Eberhard et Hirschfelder. 3 Plötz, Grammatik und Übungsbuch. 3 Daniel, Lehrbuch der Geographie. 3 Thucydides ed. Stahl. 4 Thomé, Zoologie. 2 Beck, Geschichte III, 1. 3 Terentii opera rec. Fleckeisen. 3 Terenz Andria, erkl. von Spengel.

3. **Schüler-Bibliothek** (Verwalter: Professor *Averdunk*).

Es wurden angeschafft:

F. Schmidt, Geschichte von Preussen, 5. Halbband. Forbiger und Winkler, Hellas und Rom, II 3. Osterwald, Oberon. Schillers Werke, Berlin bei G. Hempel. Lessings Werke, Berlin bei G. Hempel. W. Thayer, James A. Garfields Leben, übersetzt von A. Daniel.

Geschenk der Verlagsbuchhandlung von *Neff* in Stuttgart:

Ziegler, das alte Rom.

4. **Physikalisches Kabinet** (Verwalter: Dr. *Closterhalfen*).

Aus den etatsmässigen Mitteln wurden angeschafft:

Apparate für die Fundamentalversuche in der Elektricitätslehre (Hollundermarkkugeln an Drähten und Fäden; Glas- und Kautschukstäbe samt Reibkissen, Goldblatt-Elektroskop, von Beetz' Bifilarelektroskop, Luftkondensator, Apparat für Influenz).

An Geschenken wurden dem Kabinet zugewandt:

Von Herrn Ingenieur *Leo Backhaus:* Verschiedene Zeichnungen zur Elektricitätslehre.

5. **Naturhistorische Sammlungen** (Verwalter: Dr. *Closterhalfen*).

Aus den etatsmässigen Mitteln wurde angeschafft:

Eine Sammlung mikroskopischer Präparate für den Unterricht in der Botanik und Zoologie.

An Geschenken wurden den Sammlungen zugewandt:

Von Herrn Fabrikbesitzer *Berninghaus:* Zerreissprobe von Walzeisen. Von dem Quintaner *Bräuning:* Kalkspatkrystalle.

6. Die **Sammlung von Altertümern.** Der Unterzeichnete schenkte 3 in Asberg gefundene römische Schreibgriffel (stili) von Bronze.

7. Der **Zeichenapparat** erfuhr keinen Zuwachs.

8. Die **Münzsammlung.** Herr *Ed. Bösken* schenkte folgende Silbermünzen: 2 peruanische Pesetas von 1875 und 1880, 1 10Centsstück (Canada), 1 Denario (Peru).

9. Der **geographische Apparat.** Angeschafft wurde: Sydows Wandatlas von Europa. Gotha 1882. Reinhards Roma vetus. Stuttgart. Kieperts Schulwandkarten der britischen Inseln und des römischen Reiches. Berlin 1882. Hofacker, topographische Karte der Kreise Duisburg und Mülheim a. d. Ruhr.

10. Für den **Dispositionsfonds** schenkte Herr *Theod. Böninger* aus Duisburg beim Abgang seines Sohnes Theodor 100 M.; derselbe schenkte weitere 100 M. für die Lehrerwitwenkasse. Aus dem Dispositionsfonds wurden 423 M. 92 Pf. für die Gymnasial- und die Unterstützungsbibliothek verwendet.

11. Der **Gymnasialunterstützungsverein.** Die Einnahme des Vereins belief sich, nach Abzug der Unkosten, auf 375 M. Unterstützt wurden 14 Schüler, die bei den vielen Bewerbungen um Schulgelderlass nicht hatten berücksichtigt werden können, nachdem ihre Würdigkeit vom Lehrerkollegium anerkannt worden war.

Herr Fabrikbesitzer *Arnold Böninger* schenkte ein sehr wertvolles Bild: Rafaels Disputa, gestochen von Joseph Keller, in schönem Rahmen.

Für alle diese Gaben sei hier im Namen der Anstalt der wärmste Dank ausgesprochen.

VII. Schluss des Schuljahrs.

Samstag, den 17. März, vormittags $10\frac{1}{2}$ Uhr,

Vorfeier des Geburtstages Seiner Majestät des Kaisers und Königs;

daran sich anschliessend

die Entlassung der Abiturienten.

Montag, den 19. März, nachmittags $2\frac{1}{2}$ Uhr,

öffentliche Prüfung der Vorschulklassen.

3. Vorschulklasse: $2\frac{1}{2}$—3 Uhr, Lesen und Rechnen.
2. Vorschulklasse: 3—$3\frac{1}{2}$ Uhr, Deutsch.
1. Vorschulklasse: $3\frac{1}{2}$—4 Uhr, Rechnen.

Zu beiden Schulakten werden die Angehörigen unserer Schüler sowie alle Freunde der Anstalt ergebenst eingeladen.

VIII. Zur Benachrichtigung.

Die Osterferien werden vom 21. März bis zum 8. April dauern. Die Aufnahmeprüfung findet Samstag, den 7. April, vormittags 8—12 Uhr im Gymnasialgebäude statt. Die eintretenden Schüler sind am 6. April, vormittags 8—12 Uhr, oder früher (Sprechstunde täglich, mit Ausnahme der Sonn- und Feiertage, von 12—1 Uhr im Amtszimmer, Gymnasialgebäude, eine Treppe rechts) beim Direktor anzumelden und haben, wenn sie vorher keine öffentliche Schule besucht haben, einen Geburtsschein und einen Impfschein, oder, wenn sie das 12. Jahr überschritten haben, an Stelle des letzteren einen Revaccinationsschein vorzulegen. Schüler, die von einer öffentlichen Schule kommen, haben ausserdem ein ordnungsmässiges Abgangszeugnis derselben beizubringen.

Die Wahl der Pensionen für auswärtige Schüler bedarf der Genehmigung des Direktors, der in der Lage und gern bereit ist, für ein gutes Unterkommen zu sorgen.

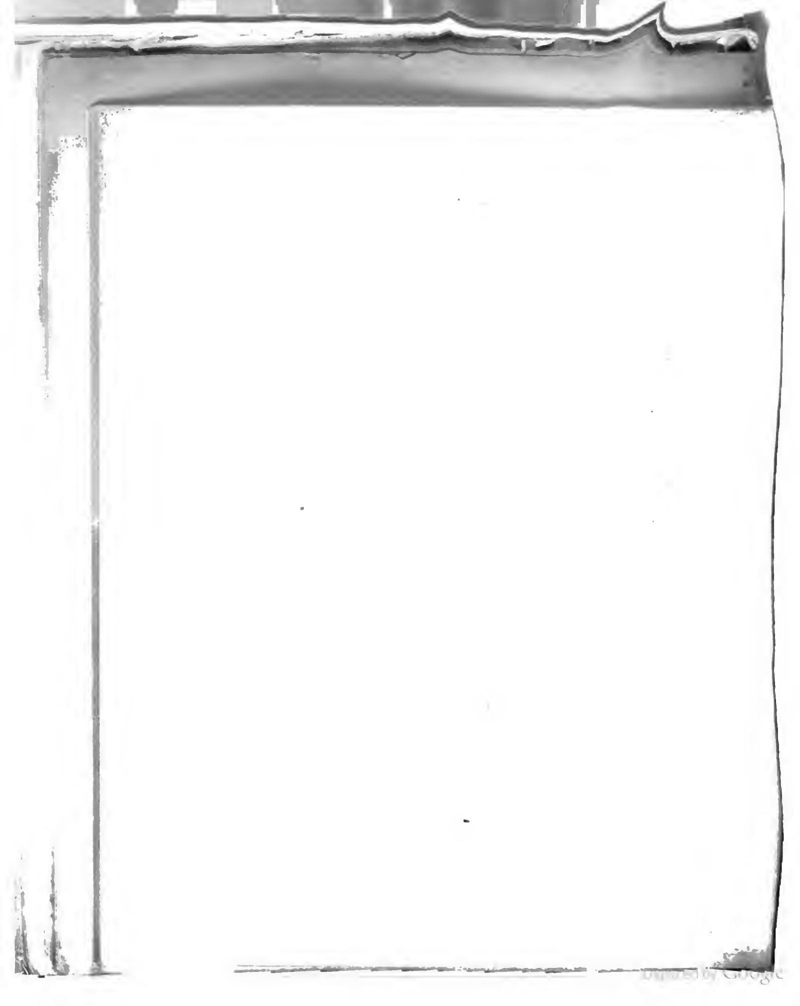
Dr. R. Schneider,
Königlicher Gymnasialdirektor.

Schulbücher für das Schuljahr 1883/84.

Vorbemerkung. Der Gebrauch der angegebenen Ausgaben ist obligatorisch. Nur in besonderen Fällen kann nach vorher eingeholter Genehmigung des betreffenden Fachlehrers der Gebrauch einer anderen Ausgabe gestattet werden. — Wegen Überlassung von Exemplaren aus der Unterstützungsbibliothek hat man sich an den Ordinarius zu wenden.

Gegenstand.	Lehrbücher.	Klasse.
	A. Gymnasium.	
Religion 1. Ev.	Bibel	VI—I.
	Zahn, bibl. Historien	VI, V.
	Novum testamentum graece ed. Buttmann (Teubner) oder Tischendorf (ed. acad. Mendelssohn)	I, II.
2. Kath.	Schuster, bibl. Geschichte	VI, V.
	Bibel in der Vulgata	III.
Deutsch.	Hopf und Paulsiek, Lesebuch	VI—I.
Lateinisch.	Ellendt-Seyffert, lat. Grammatik, nebst Brambach, Handweiser der lat. Rechtschreibung	VI—I.
	Ostermann, Übungsbuch und Vokabular	VI—IV.
	Cornelius Nepos ed. Halm (Teubner Text)	IV.
	Haacke, Aufgaben III	IV, III B.
	Caesar bellum gallicum (Teubner Text) Ovid. Metam. (Teubner Text)	III, B—A.
	Seyffert, Palaestra Musarum	III AB, II AB.
	Haacke, Aufgaben II	III A, II B.
	Cic. orat. XIX ed. Eberhard et Hirschfelder Vergil (Teubner Text)	II B—A I.
	Süpfle, Übungsbuch für II	II A.
	Süpfle, Übungsbuch für I Capelle, lat. Aufsatz Horaz (Teubner Text)	I.
Griechisch.	Koch, Grammatik	III B—I.
	Wesener, Elementarbuch I	III B.
	Wesener, Elementarbuch I und II	III B—A.
	Böhme, Aufgaben zum Übersetzen	II AB.
	Xenoph. Anab. (Teubner Text)	III A, II B.
	Homer, Od. (Teubner Text)	II B—A.
	Herodot (Teubner Text) Buch V und VI	II B—A.
	Xenophon Memorabilien (Teubner Text)	II A.
	Hom. Il. (Teubner Text)	I.
Hebräisch.	Hollenberg, Hebr. Schulbuch	II—I.
	Hebr. Bibel	I.
Französisch.	Plötz, Kurzgef. system. Grammatik	V—I.
	Plötz, Method. Übungsbuch	V—III B.
	Wüllenweber, Übungsbuch zum Übersetzen ins Französische	III A—I.
	Lüdecking, Lesebuch I	III B—A.
	Lüdecking, Lesebuch II	II B—A.
Mathematik.	Harms und Kallius, Rechenbuch	VI—V.
	Schellen, Rechenbuch	IV.
	Heilermann und Diekmann, Algebra I	III B—A
	Heilermann und Diekmann, Algebra II	II B—A
	Heilermann und Diekmann, Algebra III	I.
	Gallenkamp, Elemente der Mathematik I	IV—II B.
	Gallenkamp, Elemente der Mathematik II	II A—I.
Physik.	Krumme, Lehrbuch	II B—I.

Gegenstand.	Lehrbücher.	Klasse.
Geschichte.	Beck, Lehrbuch der allgem. Geschichte I	IV.
	David Müller, Leitfaden zur Geschichte des deutschen Volks .	III B–A.
	David Müller, Abriss der allgem. Geschichte I	II.
	Beck, Lehrbuch der allgem. Geschichte III und IV	I.
Geographie.	Daniel, Leitfaden	VI–IV.
	Daniel, Lehrbuch der Geographie	III–I.
Naturgeschichte.	Thomé, Lehrbuch der Botanik Thomé, Lehrbuch der Zoologie	III B–A.
Gesang.	Göcker, des Knaben Liederschatz	VI–IV.
	B. Vorschule.	
Religion.	Zahn, bibl. Historien	2–1.
Deutsch.	Gladbacher Fibel I. II. — Schulze und Steinmann, Kinderschatz I	3.
	Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie	2.
	Gabriel und Supprian, deutsches Lesebuch, 2ter Teil (Oberstufe) Schipke, Orthographie Schwenk, 50 Aufgaben	1.
Rechnen.	Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklassen 1—100	3.
	Terlinden, Rechenbuch I	2.
	Terlinden, Rechenbuch II	1.
Gesang.	Göcker, Liederschatz	2–1.



DUISBURG

ZUR ZEIT DES JÜLICH-CLEVER ERBFOLGESTREITS.

I. DIE SPANIER IN DUISBURG.

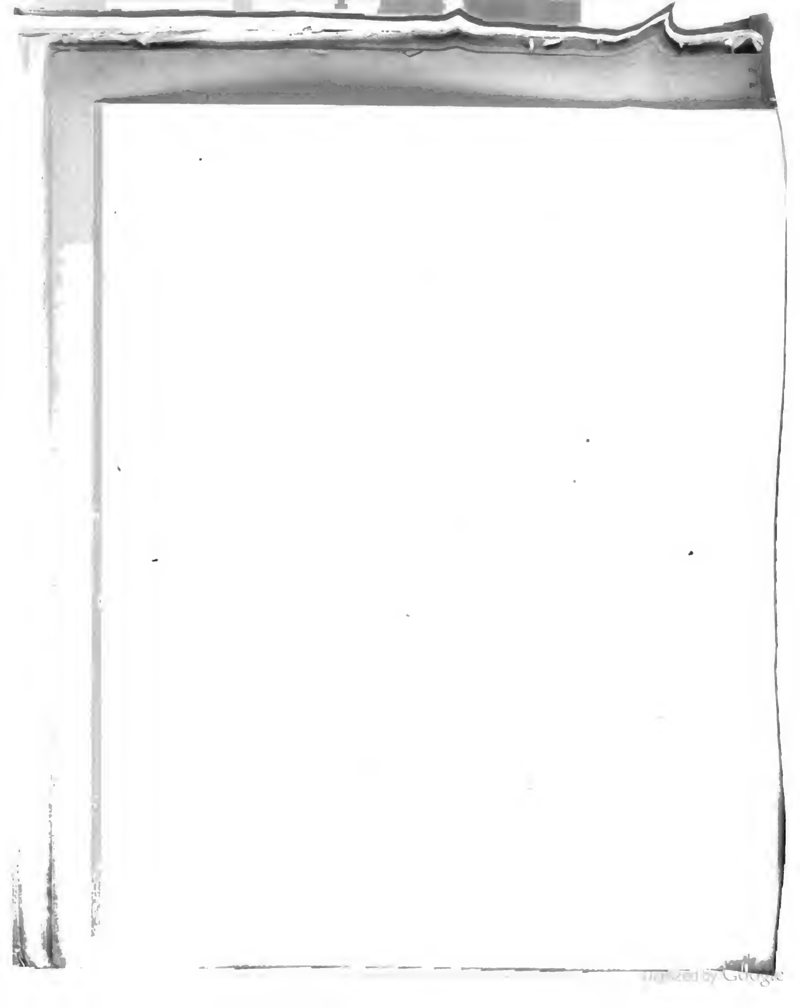
VORTRAG,

GEHALTEN IM WISSENSCHAFTLICHEN VEREIN ZU DUISBURG

VON

H. AVERDUNK.

DUISBURG.
GEDRUCKT BEI F. H. NIETEN.
1882.



Auf Grund der ungedruckten und bisher noch unbenutzten Aufzeichnungen, welche das hiesige städtische Archiv bietet, namentlich der Ratsprotokolle und der Stadtrechnungen, beabsichtige ich die Geschichte Duisburgs in den Zeiten des jülich-clevischen Erbfolgestreits resp. des dreissigjährigen Krieges darzustellen, jener traurigen Periode, in welcher von 1614 an siebenunddreissig Jahre hindurch meist fremde, immer gewaltthätige Truppen hier in Quartier lagen: Italiener und Spanier, Deutsche im Dienst von Spanien und von Pfalz-Neuburg, kaiserliche Truppen unter Montecuculi, Holländer, Brandenburger und schliesslich nach Beendigung des allgemeinen Krieges (von 1649—51) die Schweden, während im Weichbild der Stadt auch Mansfelder und Croaten, Weimaraner, Hessen und Franzosen gestanden haben. Die Leiden der Stadt während dieses langen Kriegszustandes sind nicht schlimmer als die anderer Orte, ja nicht einmal so schlimm; denn wir haben weder von einer Einäscherung noch von einer allgemeinen Plünderung zu berichten; aber sie machen es uns doch begreiflich, dass viele Menschenalter dazu erforderlich gewesen sind, um die jener Zeit geschlagenen Wunden zu heilen, und sie lassen es uns um so dankbarer empfinden, dass unser Vaterland nun seit fast siebzig Jahren keinen Feind in seinen Grenzen gesehen hat.

Der Erbfolgestreit schloss sich bekanntlich an den Tod Johann Wilhelms an, des letzten Herzogs von Jülich, Cleve, Berg und Mark. Der Vater, Herzog Wilhelm († 1571), hatte in seinem Ehevertrag mit Genehmigung des Kaisers bestimmt, dass die Länder in Ermangelung männlicher Erben an die Töchter kommen sollten. Er hinterliess einen Sohn und 4 Töchter; der Sohn, der oben genannte Johann Wilhelm, starb 1609 kinderlos. Von den Töchtern war die älteste Maria Eleonore an den Herzog Albert Friedrich von Preussen vermählt. Ihrer beider einzige Tochter, Anna, war die Gemahlin von Johann Sigismund, dem von 1608—1619 regierenden Kurfürsten von Brandenburg, und brachte diesem als Erbe ihrer Eltern zunächst das Herzogtum Preussen zu. Wäre ihre Mutter Maria Eleonore beim Tode Johann Wilhelms noch am Leben gewesen, so würde ihr Gemahl wahrscheinlich auch ganz Jülich, Cleve, Berg und Mark unbestritten in Besitz bekommen haben. Aber da dieselbe seit ungefähr einem Jahre tot war, und da in dem Vertrage Wilhelms stand, dass die Länder an seine Töchter kommen oder *wo derselben keine dazu mahl im Leben wären und aber, wenn einer oder mehr ehelich geborenen Leibes-Erben vorhanden wären, alsdann auf dieselben, seiner Lieb-Töchter nachgelassene eheliche männliche Leibes-Erben, so derselben Zeit im Leben seien, fallen sollten* (cf. Teschenmacher Annales, quos illustravit Dithmarus: Codex diplomaticus pag. 170), so behauptete die zweite Tochter, sie wäre nach dem Tode der ältesten Schwester die einzige berechtigte Erbin. Diese zweite Tochter — sie hiess Anna — war mit Philipp Ludwig von Pfalz-Neuburg vermählt. Da die Erbschaft nun einmal strittig wurde, so erhoben natürlich die jüngeren Schwestern auch Anspruch; dazu auf Grund älterer Verträge andere Fürsten, endlich aber der Kaiser, der mit diesem grössten weltlichen Fürstentum im nordwestlichen Deutschland seiner Hausmacht einen lange erstrebten ausserordentlichen Zuwachs zuzuführen gedachte. Er war jedenfalls der gefährlichste Gegner der Erbberechtigten. Er forderte, dass sie ihre Ansprüche vor seinem Gerichte geltend machen

sollten; dass niemand aus eigener Macht sich in den Besitz setze, bevor er den Ausspruch darüber gethan hätte, wem sie zukämen; die streitenden Fürsten sollten innerhalb vier Wochen vor ihm selbst in Person erscheinen oder Bevollmächtigte senden, um die Gründe, worauf sich ihre vermeintlichen Ansprüche stützten, ausführlich vorzutragen und demnächst sein richterliches Erkenntnis zu vernehmen. Inzwischen werde er die Verwaltung des Landes führen. In der offenbaren Gefahr, alles zu verlieren, konnten die beiden Fürsten, welche die berechtigtsten Ansprüche erhoben, der Kurfürst von Brandenburg und der Pfalzgraf von Neuburg, durch gemeinsame Freunde zu einem vorläufigen Vergleich bewogen werden. Sie kamen am 31. Mai 1609 zu Dortmund überein: Beide gegen alle übrigen Prätendenten der streitigen Länder zusammen zu halten; sie in Gemeinschaft zu regieren; mit gemeinschaftlichen Kräften jede Gefahr zu vertreiben und ihre eigenen Gerechtsame entweder durch eine freundschaftliche Übereinkunft zu bestimmen oder durch den Ausspruch billiger und selbstgewählter Richter entscheiden zu lassen . . . sich nach Düsseldorf zu verfügen, und ihre Abmachungen den Räten des verstorbenen Herzogs zu eröffnen, alsdann diesen Räten einige von den Landständen an die Seite zu setzen und ihnen die Regierung des Landes anzuvertrauen; endlich sämmtliche Beamte und Unterthanen dem Hause Brandenburg und dem Hause Neuburg den Huldigungseid in der Weise leisten zu lassen, dass sie demjenigen dieser beiden Häuser Treu und Gehorsam schwören, welches künftig für den rechtmässigen Erben des Hauses erklärt werden würde.

Der Kurfürst von Brandenburg ernannte seinen Bruder, den Markgrafen Ernst, zum Statthalter in den clevischen Landen, der Pfalzgraf von Neuburg seinen Sohn, Wolfgang Wilhelm; und ihr gemeinschaftliches Regiment setzten sie gegen den Willen des Kaisers durch. Das dauerte einige Jahre. Doch die Eintracht war nur gering; und indem man sie zu festigen suchte, führte man die Katastrophe herbei. Es wurde eine Heirat zwischen Wolfgang Wilhelm und der ältesten Tochter des Kurfürsten von Brandenburg projektirt. Dieser kam selbst nach Düsseldorf, um seinen künftigen Schwiegersohn kennen zu lernen. Aber beim Mahle als der junge Pfalzgraf die Hoffnung aussprach, der Kurfürst werde ihm die ganze Herrschaft überlassen, brauste dieser hitzig auf und gab ihm als Antwort eine Ohrfeige, und mit der Heirat wars aus und mit der Eintracht erst recht.

Da Wolfgang Wilhelm vom Kurfürsten keine Genugthuung bekommen konnte, so dürstete er nach Rache; der Brandenburger war protestantisch: naturgemäss suchte er bei den Katholiken eine Stütze. Die mächtigsten Vertreter des Katholizismus waren damals die Spanier; und neben dem deutschen Kaiser die im Gegensatz zu der protestantischen Union gestiftete Liga mit dem thätigen und tüchtigen Maximilian von Bayern an der Spitze. Die Spanier nun liessen Wolfgang eine Vermählung mit Magdalena, einer bayerischen Prinzessin, anbieten. Maximilian war ihr Bruder; ein anderer Bruder, Ferdinand, war Kurfürst von Köln und zugleich Bischof von Lüttich; das war um so bedeutungsvoller, als sein Gebiet die streitigen Herzogtümer in mannigfacher Weise durchzog und umschlang. Man versprach dem jungen Pfalzgrafen den Schutz des österreichischen Hauses, ein Jahrgehalt vom Könige von Spanien und den Beistand der Liga, wenn er zur katholischen Kirche übertreten wollte (vergl. Rückblick auf die Geschichte des Herzogtums Cleve überhaupt und der Stadt Wesel im Besonderen etc. von F. H. W . . . 1830. Wesel bei Bagel). Wolfgang ging die Vermählung ein und trat im Mai 1614 zum Katholizismus über; zu grossem Verdruss seines Vaters: denn der nahm daraus die Veranlassung zu dem Befehl, an jedem Montag öffentliche Gebete für die Erhaltung der protestantischen Religion im Herzogtum Neuburg anzustellen. Übrigens waren die Brandenburger ihm mit einem Wechsel der Konfession in sofern voraufgegangen, als der Markgraf Ernst schon gleich 1609 zu Wesel mit den Reformierten zum Abendmahl gegangen war, und der Kurprinz, sein Nachfolger in der Statthalterschaft, später das gleiche gethan hatte. Auch Johann Sigismund, der Kurfürst, ging nicht lange darnach

zu den Reformierten über. Über die Motive dieses Wechsels wird bekanntlich gestritten; jedenfalls aber gewannen die Brandenburger dadurch leichter das Vertrauen der mehr zum reformierten als lutherischen Kultus neigenden Bewohner der streitigen Länder, sowie die Bundesgenossenschaft der vereinigten Staaten der Niederlande. Diese strahlten damals in dem frischen Glanze der heldenmütigen Abwehr spanischer Unterdrückung. Nach mehr als vierzigjährigem, glorreichem Kampfe hatten sie im Jahre 1609 einen Waffenstillstand auf 12 Jahre erreicht, der ihnen den augenblicklichen Besitzstand sicherte, allerdings nur vorläufig; denn zu einem dauernden Frieden fühlte man sich beiderseits weder erschöpft noch beruhigt genug; und so war es natürlich, dass die alten Feinde in den an ihren Grenzen sich erhebenden Streit hineingezogen wurden.

Da die gemeinschaftliche Regierung Brandenburgs und Pfalz-Neuburgs nicht mehr bestehen konnte, so suchte jeder in den Alleinbesitz zu gelangen und rief dazu die genannten Bundesgenossen herzu. Und so ward, was verständige Überlegung hatte vermeiden wollen, durch blinde Leidenschaft herbeigeführt: das Land ward den Fremden preisgegeben und einem langen Kriege und greulichster Verwüstung. Mit Hilfe der staatischen Besatzung von Mörs suchte der brandenburgische Kurprinz bei einer Abwesenheit Wolfgang Wilhelms Düsseldorf zu besetzen; das misslang ihm, und er entwich nach Cleve, Düsseldorf an Wolfgang Wilhelm überlassend; dagegen nahmen die staatischen Truppen in seinem Namen Jülich in Besitz. Hierauf rief der Neuburger die Spanier herbei; diese kamen um so eiliger, als sie grade zu einem Zuge in das Reich und an die Grenzen des jülicher Landes bereit standen. Sie waren nämlich mit dem Erzbischof von Köln und Lüttich vom Kaiser berufen, die im Febr. des Jahres 1614 gegen die Stadt Aachen ausgesprochene Acht zu vollziehen. In Aachen waren Streitigkeiten wegen der Religionsübung ausgebrochen. Die Mehrzahl der Bürgerschaft hing dem Protestantismus an, verjagte den Magistrat, der sich nicht willfährig zeigte, und mit ihm einen Teil der katholischen Bewohner, und führte die neue Ordnung gewaltsam ein. Die Vertriebenen wandten sich an den Kaiser, und der verlangte die Rückkehr zu den alten Verhältnissen, und als seinem Dekret nicht Folge geleistet wurde, sprach er die Acht über die Stadt aus. Mit der Ausführung wurde, wie gesagt, der Erzbischof von Köln und Lüttich und der Regent der spanischen Niederlande, der mit einer spanischen Prinzessin vermählte österreichische Erzherzog Albrecht, beauftragt. Sie sandten ein Heer von 24000 Mann zu Fuss und 4000 Reitern unter Anführung des berühmten Spinola; dem leistete Aachen nur einen Tag Widerstand und öffnete am 25. August die Thore. Sofort wurde die zweite Aufgabe, die Besetzung der streitigen Lande, vorgenommen; Spinola zog nach Köln, und nachdem er die Truppen des Neuburgers mit seinem Heere vereinigt hatte, den Rhein hinab.

In Duisburg hatte man sich inzwischen gerüstet, denn der Ausbruch des Krieges war längere Zeit vorauszusehen gewesen. *Den 28. Mai hat ein Ehrbar Rat Merten im Hagdorn angenommen für einen General Wachtmeister, ihm zu einem Miethpfennig gegeben 1 Reichsthaler = 3 gld 20.* Merten hatte sich schon zuvor ausgezeichnet; am 15. Oktober des vorhergehenden Jahres hat er mit etlichen Bürgern die Soldaten verfolgt, welche Tybis, einem angesehenen Bürger, *aufgelauert* hatten; aber sein Titel war bedeutender als sein Amt und seine Person; 10 Jahre später fungiert er als Stadtdiener, allerdings auch in militärischen Angelegenheiten, nämlich um *zu kundschaften im Münsterschen, ob die Kaiserlichen da wären;* aber den Titel eines Generals hat er da nicht mehr. Er erhält vom 28. Mai bis 15. August, wo die Rechnung der Jahres $^{13}/_{14}$ abschliesst, für *81 Dag, des Dages 13 alb, im Ganzen 43 gld 21 alb* — Ihm zur Seite wird Herbert Lucas bestellt, *wegen die Trom zu schlagen, er erhält 32 gld 12 alb* — Die Wachtordnung wird revidiert, *u. von Meister Frederich, Scholmeister, ausgeschrieben auf Pergament und auch auf Papier, davon gegeben 1 daler, u. für das Pergament 24 alb facit 3 gld 4 — Cornelis Mussfelt hat einen Rahm umb die Wachtorduung gemacht, davon 1 gld 6 — Die Tornwechters haben bei Jürgen Mom geholt ein Elen Carmesynrot macheier zu einer Fahnen auf den Thorn, kostet 1 gld 12*

— den 26. Juli hat Merten im Hagdorn 3 Tonnen Polrer von Johann Semont gekauft, wegen 478 fl, für die Vasser abgezogen 60 fl, pleibt noch 418 fl, ror jeder 100 31 daler 20 stüber, gibt 286 gld 19 alb 3 heller — selbigen Polrer in den Weinhauskeller gedaen und den 29. Juli Herm. Frambach und M. Jochum den polrer baren auf den torn geduen, inen zu verdrinken gegeven 0,19 — Noch, *den 29. Juli, Hermann Frambach und M. Jochum 100 fl Koegelenn gegossen auf Musketen und Hacken, daron gegeben 2 gld 20.* — Die Hakenbüchsen lagen über den Thoren nnd standen auf den Türmen und Bastionen. *Den 24. Juli Mr. Jan Elbertz in den busch 12 Holter abgehauen, so an den Renneboomen in die Stat gemacht sint; daran M. Jan gearbeitet 4 dag, des dages 21 alb. den Knechten Hupert 5 dag, Hermann 4¼ dag u. s. w. jeder des dages 20 alb. sint 16 gld 15 — Item M. Jochum an den renneboom an Schwanenport na Meiersgaet 2 gehenghe angemacht, wegen 16 fl, das fl 5 alb. — Noch an den boum na den oederich einen bolt gemacht; noch 2 bende umb die post, dar die Kett inhangt.* — So werden auch an Stapel-, Kuh- und Marienthor die Rennebäume und Schlagbäume untersucht, gebessert, erneuert. Auf die Stadtmauern und Türme verwendet man 446 Gld. (das Jahr vorher nur 97 Gld.), auf die Thore 171 Gld. *Noch haben am 20. Aug. mit bevelh eines ehrbaren Raths hauptleut und befelhaber Ordnung gemacht, wo sich die bürger mit den Rotten finden lassen sollten, so ein brandt oder aufruhr entständt, der zeit verzehrt 57 q biers, seint 4 gld 18.*

So wohl vorbereitet, harret man der Dinge, die kommen sollen.

Des Spinola Heer zog den Rhein hinab, überall durch das Gebiet des mit ihm verbündeten Kölner Erzbischofs; daher gewann er auch ohne Schwertstreich zwei feste Plätze, Urdingen und das in jener Zeit viel umfochtene Rheinberk. (Damals fast immer so geschrieben und im Volke auch jetzt noch so gesprochen.) Auch blieb er auf der linken Seite des Rheins, um über sein Ziel nichts zu verraten. Sein Ziel war aber Wesel. Von Berk aus führte er einen grossen Teil des Heeres über eine Schiffbrücke dorthin; ein Teil aber — es war Palands Regiment — ward von Ürdingen aus übergefahren und am Schrickling ausgesetzt (er lag im Weichbild Duisburgs, etwa an der Mündung des Rhein-Kanals). Duisburger Fuhrleute laden die Bagage dort auf und bringen sie nach Meiderich und von da nach Wesel. Der vom Regiment verlangte Proviant wird bereitwillig hinausgebracht; die Thore aber bleiben verschlossen. Wesel aber, das sich nicht freiwillig ergeben wollte, wurde belagert und beschossen. Indessen weder die waffenfähige Mannschaft noch die Befestigung genügten, um einem so starken Heere und so tüchtigen Feldherrn lange widerstehen zu können; man hoffte freilich, bald Hilfe von den staatischen Truppen zu erhalten; und diese besetzten auch unter Anführung des Generalstatthalters Moritz von Oranien Emmerich und Rees; aber nach Wesel kamen sie zu spät; da Spinola ziemlich günstige Bedingungen anbot, öffnete man ihm die Thore. „Ist also diese treffliche und reiche Stadt," so heisst es bei v. Meteren, „in welcher fast bei 6000 Bürger sich befunden mit 80 groben Geschützen, auf den dritten Tag, nachdem Spinola darfür kommen und allein 35 oder 36 Schuss darauf gethan, übergeben worden, mit dem Beding, dass sie 1000 zu Fuss sollten einnehmen, denselben aber weder Sold noch Kost zu geben schuldig sein. Sollte daneben die Übung ihrer Religion wie auch alle ihre Privilegien frei und unverletzt bleiben. — Die beiden Heere aber lagen einander gegenüber, das spanische bei Wesel, das staatische bei Rees; ward aber beiderseits keine Feindseligkeit verübt (es war, wie oben bemerkt, Waffenstillstand zwischen Spanien und den Staaten). Spinola liess sein Lager und die Stadt Wesel stark verschanzen. Moritz aber blieb im offenen Felde liegen, doch verordnete er, „dass Rees mit etlichen starken Bollwerken befestigt werden sollte. Trotzdem aber beide Parteien so nahe beieinander lagen, haben die Soldaten einander nicht mit Worten oder Werken beleidigt, sondern ging einer in des andern Lager nach Belieben, aszen und tranken miteinander, als ob sie einem Herrn dienten; dessen sich aber die armen Bauern wenig zu erfreuen hatten; sintemal, was der eine nicht mochte, dem andern gut war."

Inzwischen hat ein *Ehrbar Rat zu Duisburg am 8. Sept. von Sander Goldenberg gekauft 4½ Ohm und drittehalb Viertel Weins* (ein Viertel sind 11 Flaschen). *Selbige Bürgermeister Hattstein und Dr. Daniell, dazu verordnet vom Rat, Marquis Spinola ins Feldlager vur Wesel verehrt; die Ohm gerechnet ad 27 daler seind 270 gld; zahlt an Simon Ghim wegen der Accise des vurgemeldeten Weins 1 gld 12; Dirich Frambach den Wein abgestochen, aus dem Keller auf den Karren geliefert und auf der Reisen verwart, davon 4 gld 21 alb; hierzu gekauft von Wilh Hettermann ein Zulast ad 4 gld. — Item gekauft von Hendrich Schlechtendal 2 Salmen, gewogen 21 ℔, Hendrich Simons 2 Salmen, gewogen 29 ℔, sein 50 ℔, das ℔ 10 alb. = 20 gld 20. -- Dieses vurschriebene Peter Bloes ins Lager vur Wesel gefahren; davon zahlt, weil er drei Tag ausgewesen, vermug des Secretarius Zettel 3½ Reichsthlr. = 13 gld 6 alb 6 h. — Den 11. Sept. die Herren Bürgerm. Hattstein, Dr. Daniel u. wegen der Gemeind Michel Cremer abermal ins Feldlager vur Wesel an Marquis Spinola und Herzogen von Neuburg abgeordnet, dieweil uns ein Fähnlein Kriegsvolk einzunehmen auferlegt.*

Aber man hat nichts Erhebliches ausgerichtet; die Truppen kommen wirklich.

Den 11. Sept. als Capitain Francois de Tollener mit ein Fenlein zwei tag zu Duissern verpleiben mussen, domals Johann in der Herken geliebert 4 Ohm biers, Tilman ter stegen 2 Ohm, sein 6 Ohm, ieder ad 3 daler 3 ort, facit 22 daler 16 alb, zu gulden 48 gld 18. — item Friedrich becker 40 brot, Johann der becker 30 brot, Hermann becker 10 brot, Peter der becker 30 brot, Johann ten Bergh 20 brot, Wittib Alhetgen Mum 2 brot, sein 132, ieder ad 5 alb = 27 gld. 12. — Jürgen Brughmanns 212 ℔ Holleudisch Kes, den Centner ad 17 gld 1 Ort, den gld ad 20 Stufer duisburghischer Währung; Noch 112 ℔ Kanterts, den Centner 5 daler 26 alb. = 66 gld 8. — Selbiges nach Düssern gefahren Jan Müskens mit einer Karren 2 mal, davon 1 gld 16. — den 11. Sept. der WolEdle Diedrich von Syburg, Rat u. Commissarius sampt Secretario Croneuberg, Capitain Francois de Tollener, dessen Fendrich und bevelheber mit 3 dienern u. 4 Pferden by Carl Pylmann ankommen; 12. Sept. Marquis Spinola an den Commissarius gesandt 2 Reuter, welche Malzeit gehalden. — den 14. Sept. der vurgemelte Commissarius wedder verreist, der Capitain aber sammt sein Fendrich sein geplieben, bis den 16. Sept., da sie ein billet bekommen haben, in alles verzehrt u. vertaen 133 gld 23 alb. — Endlich, *am 13. Sept. Nachmittag umb die erste Stundt ist Capitain Francois de Tollener mit ein Fänlein zu Duisburg eingezogen.*

Es ergibt sich also folgendes: Spinola und Pfalz-Neuburg befinden sich im Lager vor Wesel; diese Stadt ist seit dem 5. Sept. im Besitz der Spanier; man sendet am 8. eine Verehrung an Spinola, um ihn günstig zu stimmen; doch der Stadt wird auferlegt, Truppen einzunehmen, diese kommen am 11. Sept. nach Düssern (der Weg von Wesel nach Duisburg führte über das Ackerfähr zuerst dorthin; eine für Truppen brauchbare Strasse durch die Ruhrau direkt in die Stadt existierte noch nicht) und bleiben da zwei Tage liegen. Mit ihnen erscheint ein Kommissar des Landesherren, des Fürsten von Pfalz-Neuburg; dieser, sowie der Kapitän der Truppen, François de Tollener, werden gleich am 11. in die Stadt eingelassen und bewirtet; das ganze Fähnlein aber zieht am 13. nachmittags um die erste Stunde ein.

Dies der wirkliche Hergang, wie er sich nach den Angaben der Stadtrechnung und anderer Dokumente herausstellt. Etwas ganz anderes weiss die Tradition zu berichten. Sie beruht auf unserer Chronik, welche im Jahre 1741 in den Duisburger Intelligenz-Blättern von Joh. Hild. Withoff, Prof. an der hiesigen Universität, herausgegeben ist. Dieselbe besteht aus zwei Stücken: einem bis dahin ungedruckten Chronikon aus der Zeit des 30jährigen Krieges und den von Withoff beigefügten, glücklicherweise von jenem gesondert gehaltenen Zusätzen. Das erstere gibt unter dem Jahre 1574 über sich selbst folgende Auskunft: „In diesem Jahr, den 10. des Monats Augusti, wurde zum ersten Mal als Bürgermeister der Stadt Duisburg erwählet Ambrosius Moer, gebürtig aus Würzburg, woselbst er im Jahre 1522 geboren war, nachhero aber seine Wohnung aus Liebe der evangelischen Wahrheit im Jahr 1549 den 15. Juli nach diesem Ort

versetzet, ein Mann von sonderbahren Verdiensten, Fleiss und Gelahrtheit, der auch die Geschichte dieser Stadt mit grosser Mühe und zugleich netter Schreibart in beiden sowohl Lateinischer als teutscher Sprache zusammengetragen und zu Papier gebracht, woraus ich viele Dinge mit seinen, des Verfassers eigenen Worten übernommen habe, doch so, dass viele derselben zur Vermeidung der Weitlaufftigkeit sind weggelassen worden." Als Verfasser dieser Überarbeitung und Fortsetzung wird ebendort, wie es scheint mit Recht, der hiesige Pastor Philippus Geusauf genannt, welcher 1638 von Frankenthal in der Pfalz berufen wurde.

Chronik und Zusätze bringen nun folgendes: „Anno 1614. In diesem Jahr hatte unsere Stadt, welche bishero noch ziemlich in Vergleichung der benachbarten Städte war verschonet und als ein neutraler Ort betrachtet worden, das Unglück, von den Spaniern überfallen und eingenommen zu werden, wodurch den Bürgern und Einwohnern nicht wenig Unheil und Drangsal, als welche diese unangenehmen Gäste viele Jahr auf dem Halse liegen hatten, überkommen. P. Scr. (von Withoff). Von der Spanischen Überrumpelung und Einnahme dieser Stadt siehe Wernerum Teschenmacher Annales pag. m. 152. Egbertum Hoppium p. 78. und den Englischen Capitain Salmon oder dessen Fortsetzer Goch in der Historie hedendagser Volcker. Tom. VIII part V. pag. 530. Die fürnehmste Ursache und Gelegenheit war wol dem entstandenen Successionsstreit, worin sich die Spanier mischeten und dabei ihren Vorteil zu wahren gedachten, zuzuschreiben. Es ist aber diese Einnahme nicht von Ambrosio Spinola selber, wie einige erzählen und schreiben, sondern in dessen Namen und auf dessen Befehl von seinem Feldobersten Don Lovis de Velasco geschehen und zwar im Monat Augusto dieses Jahres. Abrahamus Bucholcerus Indic. Chronol. pag. 784. bezeuget solches mit diesen Worten: Ambrosius Spinola Aquisgranum Imperii urbem a Matthia Imper. proscriptam 15. Augusti St. V. Marcodurum (quod vulgo vocatur Dura) ditionis Juliacensis oppidum, Berchemum ..... Mulhemum et Duisburgum Clivorum eodem mense occupavit. Vesalia quoque inferior, Civiae civitas, paucorum dierum intervallo obsessa, Spinolae 5. Sept. deditionem fecit. Was wir aber von Don Lovis de Velasco erinnert haben, solches bezeuget nebst Hopp und Teschenmacher auch Friederikus Lucae im Europäischen Helikon pag. 611. Dessen Worte zu mehrer Erläuterung hierhin gesetzt zu werden verdienen. An. 1614, spricht er, wiedersetzten sich die Duisburger dem Spanischen General Don Lovis de Velasco, verweigerten seinem Volk die Einlassung, und disarmirten noch darzu die Guarnison, aus Argwohn, sie hielten heimlich des Velasco Partey. Velasco aber commendierte 1500 Mann mit 4 Canons, und bezwang die Stadt, welche hernach ihre Defension denen Spaniern gar theuer bezahlen musste. Kurtz hernach spielte Spinola am Nieder-Rheinstrom Meister und eroberte die Festung Berchem, Gräfenbruch, Orsoy und Müllheim. Endlich traf die Reihe das gute Duisburg, und wurden denen Einwohnern starke Brandschatzungen ausgeprest."

Dies Postscriptum mag uns ein für allemal einen richtigen Begriff von der scheinbaren Gründlichkeit und Gelehrsamkeit des Herrn Prof. Withoff geben: aus den von ihm selbst zitierten Stellen ist leicht zu ersehen, dass die Nachricht des Eur. Helikon nicht Duisburg sondern Düren betraf. — Wenn auch die alte Chronik von Überfall und Einnahme spricht, so mochte die Tradition der Duisburger ein wenig ausgeschmückt haben, was Teschenmacher berichtet: anno 1614 a Ludovico de Velasco Hispano iussu Ambrosii Spinolae occupata praesidium Hispanicum aliquando retinuit.

Doch kehren wir zur Sache zurück! Zur Charakteristik der Personen und Verhältnisse noch ein paar Notizen: *den 1. Okt. hat ein Erbar Rat dem Capitain verehret einen Atlantem Gerardi Mercatoris und ein buch Italiae, Kosten 11 brabantsche gulden = 18 gld 8 alb. — Item haben die herren den Capitain, Fendrich u. Sergeanten in des Scholtissen haus zu gast gehabt, domals bei Reinhausen holen lazzen 50 q Weins, die q 10 stufer = 36 gld 11.* — Der Herr Capitain erwiedert diese Freundlichkeit und ladet die Herren wieder ein, was für die Stadt auffallend billig ist: *16. Okt. der Capitain die herren Scholtis*

u. burgermeister zu gast geladen, domals bei Joh. Reinhausen holen lassen 9 quart Wein ad 10 stufer = 6 gld 13. — Im übrigen werden folgende Rechnungen eingeliefert: *Dieweil der Capitain Tollener mit den Herren wegen des Guarnisouns zu sprechen gehapt, domals in beiwesen des Sergianten bei Joh. Reinhausen gedrunken 10½ q. = 7 gld 15. — W. Heister wegen des Capitains seiner Servys halber u. Raufuder vur den Pferden, von einem Erb. Rhat reducirt ad 100 daler = 216 gld 16. — Item als der Capitain bei Zoller losirt, domals an Kertzen, Baumoly u. gewürtz, vermueg huberts von Laeren Rechnung, underzeichnet vom Secretario vertaen 38 gld 9. — Weiters der Capitain bei Carll Pylmann lassen holen 95 quart, die q 10 stufer = 69 gld 6 alb 6 h.; bei Jacob Daun 27 q weins, die q. 16 alb = 18 gld. — Noch Joh. Semundt eingeliebert ein Rechnung, wegen des Fenrichs, so bei ihm mit 2 Dienern und 3 Pferden losirt, item weil der Cap. Ursachen halber etzliche Tage bei ihm ist gewichen, solches zusammen von einem Erb. Rhat gesetzet auf 74 Reichsthaler = 296 gld. — 14. Dez. als der vurgemelte Capitain sammt seiner Compagnie widder ausgezogen, dieselbe Johann Bongarts auf der Schwanenstrasse mit einem Nachen auf Wesel gefharen, davon zalt 21 gld. 16 alb.* So wird berechnet, was der Capit. gebraucht hat, meist für sich persönlich, auf 993 gld. Die Summe ist für einen dreimonatlichen Aufenthalt ziemlich bescheiden; es war offenbar ein gebildeter Mensch, der Freude hatte an einem Buch Italiae und dem Atlas Merkators. Sein Regiment war ein welsches d. h. italienisches, wie es in einer oben nicht erwähnten Note heisst.

Noch ehe diese Compagnie Duisburg verlassen hat, *am 12. Dez. ist der woledle Diederich von Syburgh neben dem Gubernatori von Düsseldorf mit 2 Dienern und 4 Pferden erschienen, umb zu akkordiren wegen der 4 Fendlein Hispanier; item ein Gesandter von Don Lowis de Velasco mit einem Diener, Lakey, 2 Rentern und 4 Pferden u. bei C. Pylmann losirt worden; u. den 13. Dez. widder verreist; haben verzehrt u. vertaen in beiwesen von Cap. Tollener u. seiner Bevellichhaber, item etzl. Rhatsverwandten u. Sechzehnern, als der Akkord gemacht, 56 gld 15.* — Spinola war nach Brüssel gegangen; als Commandanten des Weselschen Lagers hat er Don Lowis de Velasco zurückgelassen, und dieser sendet jetzt in Verabredung mit Pfalz-Neuburg 4 Fähnlein. Wieder wird eine Gesandtschaft abgeordnet, aber mit nicht mehr Erfolg als früher. Die Truppen kommen am 12. an, bleiben einen Tag in Düssern und ziehen am 13. ein. *Als Bartolomeo Freyre d'Andrada Serrente Maior del Sercio de don Innigo de Boursa mit 4 Fendlein Spangier in Duisburgh in Guarnisoun gelegt soll werden, domals dieselben zu Düssern proviandirt worden; aber am 13. Dez. anno 1614 eingezogen; dabey kommen am 16. Dez. ein halb Compagnie pferdt.*

Diese Spanier haben dann vom 14. Dezember 1614 bis zum 12. April 1621 hier gelegen, also 6 Jahr und 4 Monate; fast immer dieselbe Truppe, meist dieselben Offiziere. Wie ihre Landsleute anderswo, so haben diese hier den Namen der Spanier zu einem der gefürchtetsten und verhasstesten gemacht.

Zuerst zwar sieht es aus, als werde man für Zucht sorgen; gleich Anfangs wird ein eigentümliches Strafinstrument, „die Wip", eingerichtet. *den 11. Jan. 1615 Wilh. Wünnescheidt 2 Heisterkens gefharen, davon ein theil an der Schlusen verbraucht, das ander theil wie folgt: davon ist ein Wipp gemacht auf der Scharnen; Selbiges Johan und Hendrich Holtzschneiders geschnitten, davon 0,16; Peter Stuldreyer zwei Rollen gemacht 0,10; Meister Jochum Leverinkhausen in die Rollen 2 eiserne Bussen gemacht, item durch dieselben 2 eiserne Stock 1 gld 16; Noch Meister Jochum die Ass oder den Haspel beschlagen mit 2 Benden, 2 Nocken an den Enden u. 2 Pannen, darin dieselbe werbet, 2 grosse eiserne Bendt, damit die Wip bevestiget, wegen 10 ℔ mit den Negelen (das ℔ 5 alb) = 2 gld 2; Item Meister Johan der Seildreyer an derselbigen geliebert ein Tau, hat gewogen 23½ ℔, das ℔ 13 alb = 12 gld 17 — 16. Jan. Herman Haeck das Gatt gebrochen, dadurch die Wip hinausgestochen u. selbiges widderumb geschlossen, ¾ Tags = 15 alb 9 heller.* Die ganze Vorrichtung dient dazu, den Sträfling in die Höhe zu ziehen und in der Schwebe zu halten; über ihre Anwendung finden wir auch eine Notiz: *16 15/16 p. 91. Im Junio als der Soldat gewipt ward, domals*

den Tamborein die trom geschlagen, dass sich keine soldaten mit den patronen zenken sollen, bezalt 4 gld.

Darnach wurde auch für die Unterhaltung der Soldaten gesorgt: *Im Februario (1615) hat Cornelius Mausfeldts ein Tafel mit 2 Schragen in das Weinhaus gemacht, darauf die Soldaten dobbelen oder spilen, davor 5 gld 10; den 25. Juni (1615) auf Jakobi die Hispanier ein Fest oder Spill auf der Borg gehalten; domals vur inen Mstr. Cornelius Loskens ein Schantz von Dennenbort um die Lindt gemacht; daruber gearbeitet mit abbrechen Herman Bloem 3½ tag; dem Meister 21 alb, dem Knecht 20 alb = 5 gld 23 alb 6 h.; item domals derich Voss etc. ein Schaffot auf der Borg gemacht.* Welcher Art das Spiel war, entnehmen wir aus einer Notiz über eine spätere Lustbarkeit: *den 8. Dez. 1620, als das Freudenfest in Capitain Splugas haus gehalten, bei Tack holen lassen: Als die Küsters u. Dieners wegen dero von Ihrer Kaiserlichen Majestet zu Prag erhaltenen Viktorien mit allen Klocken geluddet, ihnen zu verdrinken gegeben 1 gld 12. — Eodem die als die Soldaten des Abends Comediam spilten, do mahlen Peter Wintgens etzliche durch die Stadt umbfahren, davon zalt 1 gld 16. — domalen Cornelius Loskens die Kreuzer gemacht dar die tartounen aufstunden.* — (Die Nachricht von der Schlacht, welche am 8. November stattfand, kam also erst am 8. Dezember hierhin.)

Jedoch dergleichen Veranstaltungen genügten nicht, um die Soldaten zu beschäftigen; und da sie nichts zu thun hatten, verfielen sie naturgemäss auf immer grösseren Mutwillen und gaben den Bürgern zu den gerechtesten Klagen Anlass. Aber zunächst waren schon die nicht zu vermeidenden Lasten der Einquartierung sehr drückend. Es sind 4 Compagnien zu Fuss à 80 Mann, im Ganzen 320 Mann und ½ Compagnie Reuter; wie stark letztere war, wird nicht mitgeteilt; anfangs mussten sie von den Bürgern vollständig unterhalten werden: später aber wird ein Vergleich geschlossen, wonach die Soldaten ausser Wohnung und Lager täglich 2 Stüfer brab. = 4 alb erhalten; das macht für die 4 Compagnien pro Jahr 19 466 Gulden; wenn wir die halbe Compagnie Reuter gleich einer Compagnie zu Fuss setzen, also auf 4—5000 Gulden, so erhalten wir eine Summe von 24 000 Gulden, welche die Bürger ohne Vermittelung der Stadt direkt an die Soldaten zu geben hatten und welche in den Rechnungen nicht aufgeführt ist.

In denjenigen Ausgaben, welche von Seiten der Stadt gemacht werden, fallen uns zunächst die grossen Summen für den Gubernator selbst auf. *Am 14. Dez. hat ein Erb. Rhat demselben in den Keller geliebert 2 Ohm u. ¾ bergwein à 28 daler = 144 gld 18 alb. — den 10. Juli 4½ Ohm ad 26 daler; item pruefwein u. Fulwein, so der Gubernator lassen holen 22 q. Noch 3 Ohm 3 Viertel, welche dem Gubernatori verehrt worden, facit zusammen 447 gld. — Im Januario hat ein Erb. Rhat dem gubernatori ubergezalt (nachdem sie mit ime accordirt wegen der Servis) 400 Reichsthaler in specie = 1600 gld. — Im Julio nochmals ein Erb. Rhat dem gubernatori ubergezalt 500 gld.* — (Anderes folgt unten.) Dazu an Heu, Haber und Stroh für ihn und die Kapitäne 3879 Gulden; an Kerzen für den Gouverneur 231 ℔, für die Wacht 586 ℔, im Ganzen 817 ℔ = 347 Gulden; an Holz für den Gouverneur 133 Fuder, für die Wacht 498 Fuder; auch die Kapitäne erhielten es geliefert; so sind im ganzen auf Rechnung der Stadt für die Garnison 923 Fuder gefahren. Sie kamen alle aus dem Stadtwalde, kosteten also nichts; aber für Fällen, Zurichten und Fahren wurden 2461 Gulden gegeben. Endlich musste für den Gouverneur eine Wohnung repariert und eingerichtet werden. Neben diesen findet sich dann noch eine lange Reihe kleinerer Posten. Insgesamt gab die Stadt für die Garnison in dem Zeitraum vom 14. Dezember 1614 bis zum 10. August 1615 (also für zwei Drittel Jahr) die Summe von 11 127 Gulden aus. Dazu die von den Bürgern direkt bezahlten 24 000 Gulden (für ein Jahr), so erhalten wir 35 127 Gulden.

Die Bedeutung dieser Summe für die damalige Zeit wird uns ersichtlich, wenn wir sie zu dem städtischen Etat in Vergleich stellen. Es belaufen sich Ausgaben und Einnahmen in jener Zeit auf etwa 13—15 000 Gulden pro anno. Also beträgt die ausser-

ordentliche Last entweder ganz oder nahezu das Dreifache der regelmässigen. Auf die heutigen Verhältnisse übertragen, würde die Stadt jährlich 2—3 Millionen Mark neben dem laufenden Etat aufzubringen haben und das nicht etwa ein Jahr, sondern mehr als ein Menschenalter hindurch. Denn man darf nicht etwa glauben, dass die folgenden Jahre Erleichterung gebracht hätten. 16¹⁵/₁₆ werden 711 Fuder Holz gebrochen, 1175 ℔ Kerzen berechnet; ¹⁶/₁₇ 878 Fuder für 2015 Gulden; ¹⁷/₁₈ 1109 Fuder für 2942 Gulden; ¹⁹/₂₀ 801 Fuder für 2361 Gulden; ²⁰/₂₁ bis zum April 752 Fnder für 2155 Gnlden, und mit den übrigen Posten verhält es sich ähnlich.

Die Lasten aber werden mit jedem Jahre drückender, nicht nur weil die Zahlungsfähigkeit geringer wird, sondern auch weil die Willkürlichkeiten, die Gewaltthätigkeiten und Roheiten der Soldaten wie der Offiziere sich mehr und mehr steigerten. Noch im letzten Jahre, da die Besatzung schon mehr als sechs Jahre hier gelegen hatte, lässt man Spinola um eine Erklärung darüber bitten (aus dem Konzept eines Briefes an den brüsseler Agenten); *ob man den Capitainen neben den 12 Steuber brab., so sie teglich fur Holz und Kerzen empfangen, auch noch Holz zu geben schuldig sei. — Was man den Capitainen neben dem Servisgeld zu geben gehalten sei, wie viel bett sammt Znbehor wochentlich, wie viel Servetten, zinnene Teller, Handtucher und ander Hausrath wochentlich. — Ob man den gemeinen Soldaten Gardinen umb ihr Bett zu hangen schuldig. — Ob man denselben neben ihr Servisgeld noch Speck, Botter und Geld zu geben schuldig sei; denn dieserhalb teglichs viel Uneinigkeit vorfellt. — Ob man den Reutern, weil sie ihre volle Zahlung bekommen, gleich den Soldaten zu Fuss Servis zu geben schuldig sei* und anderes mehr. Aus diesen und ähnlichen Fragen können wir entnehmen, welch willkürliche Forderungen Offiziere wie Soldaten sich erlaubten. (Hierbei ist wohl zu beachten, dass die Spanier hier nicht in Feindesland waren, sondern die Stadt für ihren Bundesgenossen besetzt hielten und womöglich gewinnen sollten.)

Nicht minder that sich die Mannschaft durch Roheit und Gewaltthätigkeiten hervor. 1616 wird beschlossen, *dass nun forthin aus bewegenden Ursachen, die Nachmittagspredigt, welche bisher in St. Marienkirchen gehalten, in der Klosterkirchen gehalten werden soll, damit die Burger und Zuhorer von den Soldaten, welche die Courtegarde an der Marienpfortzen haben, nicht belacht und bespottet werden.* Vom Anfang 1617 wird berichtet: *Die Soldaten haben den Bettelvogt geschlagen, dass er etzliche Bettlers austreiben wollte, ihm auch seinen Hundt und Kluppel abgenommen.* — Ende September 1618: *es begehren und bitten die Nachbaren, weil in Trintgen Maess haus offentliche Hurerey zum bosen Exempel der Jugend und Dienstvolks getrieben wird, von den gemeinen hispanischen Huren, weil daselbst Bier gezapfet wird, dass dieserhalb an gehorigem Ort remedirt werden mochte.* — Die schlimmsten Gewaltthaten blieben oft straflos; aus mehreren Beispielen nur eins. Ein angesehener Bürger, ein Mitglied der Sechzehner, wird am hellen Tage erstochen; der Thäter, ein Soldat, flüchtet ins Kloster; die Bürger stellen fünf Tage hindurch Wache um dasselbe, aber hinein dürfen sie nicht; und schliesslich müssen sie unverrichteter Dinge wieder abziehen.

Wenn wir nun den Gouverneur selbst kennen lernen, so werden wir uns über dergleichen nicht mehr verwundern. Was man von ihm zu erwarten hatte, zeigte er gleich nach seiner Ankunft. *Obwohl J. F. Gnaden von Neuburg und der Gubernator del Freyra ein anderes verheischen hatten, laut J. F. Gn. Schreibens und Contrakts mit dem Gobernatori aufgesetztet, so haben doch die Burgere jene 4 Compagnien zu Fuss und halbe zu Pferd mit Kost, Drank, fort Heu Hober etc. unterhalten mussen; daher erfolget, dass man nothwendig den Gobernator, damit die Kost und Forazie abgeschafft werden muge, befriedigen mussen und im Januario hat ein Erb. Rhat, nachdem er mit ihm akkordirt wegen der Servis vermugh der Quittanz, zalt 400 Reichsthaler. Diese Summe haben Burgermeister Scheffen und Rhat von Jacob von Bommel in Collen geliehen gegen 18 daler Pension auf den 16. Juli und ebensoviel auf den 16. Jan.* — Den 12. September 1615 schliesst der Rat mit ihm einen neuen Akkord wegen des Service; dabei bedingt er, dass man seine

3 Pferde ihm abkaufe und dafür gebe 150 Philipdor; *diese vurschr. 3 Pferd hat Friedrich Pauss Burger und Wirt in der Wannen vor der Stadt Essen von der Stadt den 25. Sept. widdergekauft und darfur nach Umbgang 2er Monate nach dato dieses zu zahlen 110 Reichsthaler, wird also an diesen dreien Pferden verloren 46 reichsthaler 24 alb; den 21. Dec. sothanige 100 R. empfangen; jedoch seint bei diesen reichsthalern gewesen 3 Spansche Matten, welche jeder Stuck 2 alb weiniger gelden, seint also verloren 46 reichsthaler 30 alb, facit 185 gld. 6.* — Unter dem 24. Februar 1616 heisst es: *bezalt an Simon Ghym, wegen Johann Kreiss zu Collen, so der Gubernator alldar schuldig was und verheischen, sulches an seiner monatlichen Serviss abzukürzen, aber nit geschehen, laut davon gegebener Zettulen, in alles 294 gld.* — Ohne Ende ist der Streit über sein Service; es scheinen ihm 15—25 Reichsthaler zugestanden zu haben; statt dessen fordert er (neben den mehr oder weniger freiwillig dargebrachten Geschenken an Wein, Hirschen, Reben und Fischen) 50 Reichsthaler, 4 Malter Haber und 1 Karre Heu monatlich, zuletzt 65 Reichsthaler unter dem Vorwand, er wolle in Zukunft selber den Haber für seine Pferde besorgen. Hierin hält er buchstäblich Wort; dafür lässt er sich auf Rechnung der Stadt Gerste und Weizen liefern *(zur selben zeit an gasthausmeister tegelmann zalt 208 gld., so er dem Gubernator an Gersten und Weizen vorgestrecket).* Auf die Vorstellung, dass die Stadt nicht imstande wäre, die Forderungen an Heu, Haber, Geld zu erfüllen, erwidert er, sie sollten Weib und Kind versetzen: er wolle es haben, denn sie wären in seiner Hand, er wüsste wohl Mittel, wodurch er es bekommen wollte.

Als alle Beschwerden, welche bei der Neuburger Regierung zu Düsseldorf und beim Oberkommandanten Spinola wegen der Belastung durch die Garnison, insbesondere durch den Gouverneur, wiederholt vorgebracht wurden, erfolglos blieben, beschloss man im Anfang des Jahres 1617 nach Brüssel an den Regenten selbst sich zu wenden. Von der Gemeinde wird öfter dazu aufgefordert; aber der Magistrat zögert lange; er mochte wohl den Zorn und die Rachsucht des Gouverneurs fürchten. Endlich werden alle Bedenken überwunden; am 28. September geht die Gesandtschaft ab: Ihr Wortführer ist Dr. med. Danielis; derselbe kehrt gleich Anfangs Oktober zurück (so kombinieren wir die einzelnen Notizen) mit der Weisung, die Sache dem General-Auditeur zu übergeben; am 7. Oktober schickt man einen Boten nach Mörs, um zu vernehmen, ob derselbe da wäre: die Untersuchung wird unzweifelhaft; der Gouverneur hat Strafe wegen seiner Übergriffe zu gewärtigen, und die Soldaten befürchten, dass die Beköstigung und Unterhaltung von Seiten der Bürger aufhören wird. So haben Gouverneur und Garnison ein gemeinsames Interesse, mit gleichem Unmut sehen sie der bevorstehenden Untersuchung entgegen: da lodert plötzlich an drei Enden der Stadt eine Feuerflamme empor; die Brandfackel ist in die gefüllten Scheuern geworfen; schnell eilen die Bürger zum Löschen herbei; aber von den Soldaten werden sie zurückgestossen; die ledernen Eimer werden ihnen durchstochen, die Stangen zum Niederreissen entwunden, die Laternen in den Strassen ausgelöscht; kurz alles geschieht, um Hilfeleistung unmöglich zu machen; aber durch ein glückliches Geschick wird die Stadt gerettet, und nur 7 Scheuren werden ein Raub der Flammen. Sofort werden die ersten Männer der Stadt an die Civil- und Militärbehörden geschickt. Und *am 15. Okt. ist kommen der Herr Auditor general Coromeo mit des Herrn Bruder und Secretario; und den 3. Nov. widderverreiset; domals in alles verzehrt 646 gld. — Des Herrn Auditors Diener mit 7 Pferdt neben 4 Personen und dem Scharfrichter von Berk by die Wittib Degeners im Schwanen einkommen, vertaen 154 gld.* Zunächst wird die Untersuchung über den Brand eröffnet, dann aber auch über das Verhalten des Gouverneurs; dieser scheint hitziger Natur gewesen zu sein: Als ihm Dr. Danielis ein Schreiben des Generals Spinola überbringt, *traktirt er ihn zweimal mit Ohrfeigen* und wirft ihn zum Hause hinaus. Aber sein Urteil war gesprochen; er verschwindet gänzlich von hier; an seiner Stelle wird der älteste Kapitän Don Pedro zum Gouverneur bestellt.

Wegen des Brandes nun — um auch das noch nach den Quellen zu berichten — wurde eine grössere Anzahl Soldaten gefangen nach Düsseldorf und Wesel geführt; zwei

aber mit dem Tode bestraft; es heisst *den 31. Okt. als die 2 Soldaten gefirtheilt, domals bei David Bride gekauft zwei Schlachtmesser 1 gld 6. — Item hat der Scharfrichter bei Peter auf dem Hofe geholt 4 par handtschen, jeder par 15 alb = 2 gld 12. — 31. Okt. Marten Snitzler gemacht ein bank, dar die 2 Spanjarden auf gerichtet worden. — Item Jochim Bletgens, Strunkmann, Schollert und Swysenkamp die Post (Pfähle) gefharen, dar die Firdels angehangen, davon jeder bezalt 8 alb. Herman Kuiper die Kar gethan, dar die Firtheils mit an die Pforten gefharen.*

Mit diesen Massregeln war übrigens der Stadt kein Genüge gethan; sie sucht Verminderung der Lasten und schickt immer neue Deputationen und Briefe an die Heerführer, an die Fürsten und ihre Räte und an ihre eigenen Agenten. Zufällig habe ich in unserm Archiv ein derartiges Schreiben aus dem Jahre 1618 gefunden, wie es damals vermutlich alle Städte des Herzogtums nach gemeinsamem Plane haben abgehen lassen; dasselbe mag wegen seiner urkundlichen Bedeutung wörtlich folgen, obwohl oben einiges daraus vorweggenommen ist.

Concept gravaminum der statt Duisburgh so durch die deputirte benennt Albrechten von Huchtenbruch zu Battrop des Fürstenthumbs Cleve ErbCammeren und Anthon ter Schmitten, dero Rechten Doctorn beiden unseren gnedigsten Churfff und herren unterthanigst unter anderen ahn- und vorzubrengen.

Gravamina, Molestien, Beschwernussen, Trangsalen unnd schade, so der Statt Duisburgh und deroselben angehorigen Burgeren von den einhabenden hispanischen Guarnisoun de dato den achtzehenden septembris anni 1614 biss auf den laufenden Monath July vielfeltigh zugefugt und angethan worden. (In einem zweiten Concept ist für den Monatstag der Einnahme ein freier Raum gelassen; das oben nach der Stadtrechnung angegebene Datum wird das richtige sein.)

Erstlich ist diese Statt eine geringe Veldtstatt, welche gantz nit bevestigt, darinnen auch gantz keine handtierungh oder Kauffmanschafft getrieben wirt, sunderen sein deroselben Einwohnern mehrentheil schlechte Handtwercksleuth, wilche sich Ihrer Handtarbeit, und sunsten des Viehes und Ackerwercks eruehren, haben bei allerhandt vurgelauffenen und erlebten Kriegsemporungen vil schadens Ellendtz und Widderwertigkeit ausstehen und erleiden mussen, und als sie folgentz dero Hoffnuugh gelebt, sie solten nach getroffenen Trefis und Bestandt etwa respirirt und des langghewunsten Friedens dermahleins erfrewet sein, haben dennoch uber Zuversicht, leider, dass Contrarium erfharen mussen wie noch.

Dan alssbaldt nach der Belagerungh und Einnahmb der Statt Wesel unss ein Compagnie Welsischer Soldaten ungefehr einhundert und funffzigh Man starck einzunehmen gnedigst bevolhen worden, wilche dan biss auff den funffzehenden Decembris vurgemelten 1614 Jhars einbehalten, haben mitlerweil der Statt gekostet 993 gulden, dabey die Burgere haben auss Mitleiden Ihnen merentheil die Kost gegeben.

Als aber selbige aussgezogen, Ist uns vier Compagnien Spangiers zu Fuss und ein halbe Compagnie selbiger Nation zu Pferdt zu bilettiren, und in die Statt einzunehmen auffs New demandirt, welche die schamele Burgere ein geraume Zeit in Kost und Dranck ohn einige darab empfangene Recompens unterhalten mussen, ehe und bevor sie aber einkommen, hat man Ihnen baussen die Statt, dahe sie auff den Dorfferen gelegen, ahn allerley Speiss, Dranck und anderen Unkosten zahlt 95 gld.

Item hatt ein Magistrat bei gemelter hispanier Ankunfft dem Guberuatori oder Sergianten Major (Bartolomeo Freyra d'Andrada) sechshundert Reichsthaler in specie darlegen und bezahlen mussen. Dagegen er anglobt als langh er hieselbst in Guarnisoun, ferner nit zu furderen, sondern gute Disciplein unter den Kriegsleuthen zu administriren, wie er aber selbige zu Werk gesetzet, Ist jeder mennig lichen dieser Ortt bewust.

Als auch folgendtz den Burgeren die Kost den Soldaten nit langer zu geben verbotten, haben sie gestracks die Stuifer, nemblich fur Jederen Soldaten taglichs 2 stuiber Brabantz gefurdert, wilche sie bissherzu wie noch bekommen, beleufft sich also, wan die Zeitt excludirt, dass sie die Kost gehabt ahn stenfer geldt, dan es sein vier Compagnien, Jeder Compagnie achtzig Man ungefehr starck, facit — 320 Personen, welchen die Burgere gegeben — 28880 thall 38 alb. Zu geschweigen der grossen Last, so die Burgere wegen einhabender halber Compagnien pferdt taglich ausstehen und leiden mussen.

Darbey hat gemelter Sergiant Major als er kaum ein viertheł Jhars In der Statt gewesen, monatlich gefurdert und bekommen 50 Reichsthaler in Specie, item vur 4: 5: 6: bissweile auch 7: oder acht pferdt, Hew, Haaber und Stroe, dabey Kertzen, Holtz und den Meisten deil der Service, welches sich inclusive erstreckt ad 8866 thaler 29 alb.

Den Adjudanten, Capiteinen und anderen Officieren hatt man gleichfals eine Zeit langh geldt geben und Ihre Pferdt unterhalten mussen. Item so viel Holtz und Kertzen, als sie bedurftigh wie noch verschaffet, belauffendt 4319 thlr 23 alb. Dabey die Burgere Ihnen uber diesen die Service schaffen mussen.

Es muss der Magistrat allen Wachten dass Holtz und Kertzen lieberen und stellen lassen, welches sich ein sehr grosses und uber die 5444 thalhr beleufft.

Wass auch fur grossen unwidderbrenglichen Schaden die gemeine Burgere, wegen dass durch den einliggenden Spanjern Ihnen zugefugten mutwilligen Brantz erlitten, Ist leider der gantzer Welt kundigh, Indeme sie die Statt ahn drey Enden in Brandt gesteckt, dadurch dan etzliche ansehentliche Schueren voller getreidt und fruchten abgebrandt und zu Polver und Asche worden, und haben darzu leiden mussen, dass die Burgere als sie umb den Brandt zu leschen hinzugelauffen, von den Spanjeren verwundet, zu Boedem geschlagen, Ire Gabelen und andern Instrumenta zum Brandt notig, Innen genohmen, durch die ledderen Brandtimmeren mit den Piecken gestochen, und die Landternen mit brennenden Kertzen, so vur den thuren gehangen, ab- und weghgenohmen, und in den Putzen geworffen, also auch wann Godt der Almechtigh durch seine sunderliche Gnadt uns nit hette errettet, were die gantze Statt zu Grundt abgebrandt. Dieses haben die Burgere aussgestanden, alles, was geklaget hatt weinigh geholffen, sie haben desfals keine Erstattungh bekommen, unangesehen man von Irer Alteza dem Herren Erzherzogen und dem Herren Marquis Spinola gute Vertrostungh der Erliehterungh gehabt, dan vilmehr sich zugetragen, dass als dem Sergianten Mayor Freyre, welcher in der Statt commendirt, eine Missive von einem dieser Statt Scheffen und Rhat, benenntlich Daniel Danielis, dero Medicinen doctor, debita cum reverentia presentirt, er Major Freyre denselben zu 2en unterscheidtlichen Mahlen Bachenstrich gegeben, und zu seinem Logemendt hinaussgetrieben und also seiner Excell. des Herren Marquis bevellich groblich Illudirt.

Die Soldaten haben den Burgeren In Ihren eignen Hensern das Hertz Im Leib abgestochen, sie verwundet geschlagen gestossen und unchristlicherweiss traktirt, welches alles allhier zu setzen vil zu langh fallen wollte, konnen gleichwol im Nothfahl ville Exempla vurbracht werden; aber wan mahn geklaget und iustitiam begert sein die thatere gestracks In die Kirch gelauffen, oder sunst sich in ein ander Guarnisoun begeben, und alsbaldt andere auff dero pflatz kommen.

Es ist auch der Statt ein merckliches an notigen Legationen, Verehr: Verpflegungen und Botenlohn, wilches sich vilmehr dan in die 2760 thaler ertragt, drauffgangen.

Diese und sunst andere angewandte Unkosten haben durch Versetzungh und Verkauffungh der Stattguitter, Aufnemungh ansehentlicher Summen Geldes

und mehr als zweifacher Verdubbelirungh der Axceisen und anderer Imposten, weil die Statt geringe Einkumpsten hat, finyren und zu Wegh brengen und jharliche pension davon, wie noch, zahlen mussen.

Die Burgere haben gar keine Nharungh weil die Soldaten Ihre eigene Marquetenter, Wein und Bierzepfer, vort Metzger Sehneider Kremer und Schoemacher haben, welche alles vil besser kauff als die Burgere geben und veraussern kunnen, weil sie keine Beschwerniss der Statt davon geben.

Es vermehret auch der Schade destomehr sich damit, weile die Soldaten dermassen In den Garten und Baumgarten dassjhenigh was zu Unterhaltungh Weib und Kinder geseiet und gepflantzet, sowoll bei Tagh als Nacht, stelen, verderben und mithnehmen, dass die Burgere zu Ihrer selbst Notturfft gantz weinigh oder nichts daryn behalten und geniessen konnen.

Dabey verarmen sterben verderben, und verreisen die Burgere, weil sie bei dieser so langh thauernden Guarnisoun gantz und gar aussgeost und aussgemattet, also dass ein gutter theil Heuser, davon Jarlichs ein ansehentlicher Hauszins gegeben worden, jetzo theils ledigh stehen, theils von den Soldaten umb nichts gebraucht werden.

Item ahn Reparation vort Zimmerungh der Courtegarden Pferdtstallen, Schilderheuser des Gouverneurs und anderer Offiziren losementer belauft sich balder mehr als min dau — 800 thlr.

In Summa es sein beide Magistrat und Burgere dermassen hardt beschwert und betranget dass man bey Ihnen nichts dan thaglichs gross ellendt, Armuth Weinen, seuffzen und Klagen sehet und höret, Ja auch dass es sich einen steinen Hertz erbermen muchte, sunderlich weil ein Magistratt nit mechtigh Jemanden der uber sein Vermugen beschwert, wie gern er auch wolte, wan es gleich dem Commandanten nit in Sinn zu entlasten.

Leben derowegen ein Magistrat und gantze Gemeindt der hochstgetrangter, verdorbener, und schir zu Grundt aussgeoster Statt Duisburgh der nnderthenigster Zuversicht und Hoffnungh, Man werde den ellendigen Zustandt und dieses alles gnedigst und christlich erwegen, und in Betrachtungh desselben sich Ihrer so vil annehmen, dass sie des hochstbeschwerlichen Guarnisouns und Kriegslastes uberhaben und widder in vorigen Fridt und Ruhe gestelt werden mugen, darzu dan Gott der almechtigh sein gnedigen Segen geben und verleihen wolle.

Dass diese Beschwernuss aussgab und Mollestien der Statt und schemelen Gemeindt zu Duisburgh bis herzu respective darauff gangen, ausgestanden, und gelitten, thun wir Burgermeistern Sheffen und Rhat daselbsten dessen zu wahren Urkundt vurgemelter Statt Secret. Siegel wissentlich unten auff spaciven trucken. So geschehen im Jhar Christi thausendt sechs hondert und achtzehen.

Wir finden hier und auch an andern Stellen, dass Duisburg eine schemele d. i. kleine, unbedeutende Stadt sei und das war sie in der That, alle Verhältnisse bestätigen das.[1] Sie steht in jener Zeit weit hinter Wesel zurück[2]: dort hält man 3 Compagnien

[1] Die nun folgenden Ausführungen über die städtischen Verhältnisse im Anfang des Krieges sind nur lückenhaft; sie finden ihre Ergänzung in der Rede des Herrn Prof. Köhnen (gehalten am 18. Oct. 1859 zur dreihundertjährigen Jubelfeier des Gymnasiums zu Duisburg. Verlag von Joh. Ewich.), sowie in einigen früheren Vorträgen des Verfassers; über anderes, namentlich über die kirchlichen Verhältnisse, wird im zweiten Theil zu sprechen Gelegenheit sein.

[2] Die Vergleichung entnehme ich einer ebenfalls hier auf dem Rathause von mir gefundenen Kopie der Gravamina, welche die Stadt Wesel gleichfalls im Jahre 1618 den beteiligten Fürsten und Heerführern übersandt hat. Augenscheinlich ist für die oben abgedruckte Beschwerdeschrift Duisburgs diese Weselsche Aufstellung als Vorlage benutzt. Wegen der Bedeutung, die das Schriftstück für die Weseler Geschichte hat, veröffentliche ich sie als Anhang.

Soldaten, hier nur Bürgerwehr. Wesel musste nicht allein 1000 Mann, wie die Kapitulationsbedingung lautete, aufnehmen, sondern 13 über 1600 Mann starke Compagnien und bei jeder Compagnie 20 Pferde, mit einem grossen Tross von Weibern, Kindern und Knechten; nach einem viertel Jahre kamen noch fünf überstarke Compagnien Burgunder und 2 Compagnien Reuter in die Stadt; dazu in die Vorstadt 7 Compagnien Wallonen; *und 2 Fehulein teutscher Knecht, item in einem halben Mond vor dem Stadthor 4 Fehulein teutscher Knecht und in einer nechst dabei am Rhein aufgeworfenen Schanzen 3 Comp. Wallonen mit einem grossen Tross.* — An Servicegeld für die 13 spanischen Compagnien allein haben die Weseler Bürger in drei Jahren und neun Monaten zu zahlen 322500 Gulden; für Duisburg berechnete sich oben die Summe pro Jahr auf c. 24000 Gulden, in der gleichen Zeit also auf etwa 90000 Gulden.

Auch aus andern Dingen ergibt sich, dass Duisburg damals von geringerer Bedeutung war: hier waren nur die gewöhnlichsten Handwerke vertreten: es gab eine Schneider-, Schuhmacher- und *Vassbender*-Innung und ein Amt der *Boumbesyuenmacher*; dass es sonst noch Innungen gegeben, ist mir nicht bekannt geworden; aber es gab natürlich Schmiede, Zimmerleute etc. Der Handel war von geringer Bedeutung; Ackerbau und Viehzucht waren neben dem Handwerk die Nahrungsquelle. Jährlich wurden gegen 400 Kühe auf die städtische Weide auf dem Neuenkamp gebracht. Schafe wurden auf die Heide getrieben (genauere Angaben finden sich nicht); Ziegen durften im Felde nicht gehütet werden, weil sie die Zäune und Hecken zerstören; sie wurden daher oft über den Rhein zur Trift gebracht (daher die überrheinische Gegend noch heute bisweilen mit dem schimpflichen Namen Hippenland belegt wird). Viele Schweine wurden gehalten und zur Eichelmast in den Wald getrieben; in guten Jahren kaufte man Tiere auf der andern Rheinseite bis nach Bislich und Marienbaum hinab. Die wilden Pferde im Walde gehörten dem bergischen Landesherrn; aber den Duisburgern lieferte die waldreiche Umgebung viel Wild: Hirsche und Rehe namentlich wurden in beträchtlicher Anzahl geschossen. Jedes Jahr ging's, um das hier mit zu erwähnen, auf die Wolfsjagd, dafür hielt die Stadt grosse Garne. Endlich am Rhein und in den Wassern um die Stadt herum fand ein lohnender Fischfang statt; Salm, Karpfen (unter dem 12. November 1617 wird notiert: In den Stadtgraben 275 junge Karpen geposset), Hecht und Bresem konnten die Fischer regelmässig zu Markt bringen, auch wird nicht selten ein Störfang erwähnt, (Krebse aber liess man aus Werden kommen, Forellen aus dem Bergischen). *Die Pechters* (heisst es in den Pachtbedingungen 1594 und später) *sollen alle Sondtage in den Vasten einen gueden Salm, der nicht under negen und twentich punt wegen sall, in die Stadt bringen; dat punt fur Burgermeister Schepen und Raidt zu 18 heller uittosnyden. — to Paischavent sollen auch die Pechters leveren na aldem gebruik 48 ℔ Salms in behoiff der Burgermeister Schepen und Raidt. — alle Stoeren, die gefangen werden, sollen die Pechters Burgermeister und Raidt leveren, dargegen soll man inen geben oer ald recht nemlich einen goldgulden. — die Pechters sollen up alle vischdage eine guede Kype Fische up den mart an die visch benke und nirgends anders bringen, und die also verkopen als von den Marktmeistern gesatt ist. — Item die Pechters sollen durch dat Jair op den worp am Rhyn, den Burgeren, die solches begeren und die Fische to irer Selfs noetturft gebruiken wollen, nit hoeger verkoepen, dan hiernae folgt. 1 punt Wintersalms voir 6 alb, Summerlasses 3 alb, Karpen 2½, Snoeks 2½, Bressems 2, Muutfischs ½ alb.*

Die Schiffahrt war sehr zurückgegangen, hatte vielmehr fast gänzlich aufgehört. Die Verbindung mit dem Rhein war versandet. Nur die Beek floss an der Stadt vorbei zur Ruhr, und kleine Nachen konnten auf ihr wohl zur Stadt kommen. Die grösseren wurden schon damals am Spik ausgeladen, wo hundert Jahre später auch die Beurth ihren Ladeplatz hatte. Wenn mehrere Nachen nötig waren, wurden Kohlennachen von Mülheim oder Ruhrort gemietet.

Auch das Handwerk lag, wie schon oben bemerkt, sehr darnieder. Eiserne Öfen lässt man aus Köln kommen, dagegen Kachelöfen versteht man hier zu verfertigen. *Ein*

Erb. Rhat lässt den Silberschmied von Essen hieher furdern um Silber zu wardiren; ferner zwei Goldschmiede hat er hierhin beschieden *einig Silberwerk zu verfertigen.* — *Johann Jsaak von Mörs wird beschikt, das Uhrwerk zu repariren;* von Mörs holt man auch den vereideten Landmesser; von Essen den Notarius publicus. Von Köln lässt man ein Horn kommen, *das der Nachtswächter braucht;* das brach auf der Strasse, da hat es *Philipps der Koperschläger* repariert; aber weil es gleich darnach wieder zerbrochen ist, hat man ein neues von Köln kommen lassen. Zu Köln kauft man auch eine Schelle, *so auf das Rathaus kommt;* ebenda auch 2 Laternen, *damit die Soldaten des Nachts die Ronde gehen* (eine blecherne Leuchte wird hier gemacht). Draumeisen wird von Essen besorgt. Ein Mann aus Wesel *reparirt das Urgel;* selbst die Protokollbücher werden in Köln bestellt.

Trotz alle dem muss hier ein gewisser Wohlstand geherrscht haben; sonst würden die Herren sich in den nicht notwendigen Ausgaben ein wenig eingeschränkt haben. Dass man den durchreisenden fürstlichen Personen, den Offizieren und höheren Beamten, trotz der allgemeinen Calamität, grössere Geschenke machte, mochte man allerdings mehr aus Interesse als aus innerem Drang thun. In demselben Jahre, in welchem die oben mitgeteilten Gravamina abgefasst wurden, *haben den 22. Jan., als J. F. Durchlaucht Pfaltz-Newburgh allhier die Nacht losirte, die Herren Burgermeistere von Lukas Hessel gekauft 1½ Ohm und ein firdel Weins, die Ohm 34 Daler, so J. F. D. ist verehrt worden = 114 gld. — Noch J. F. D. domals verehrt 4 feiste Hamelen, kosten 24 Daler und 2 q Weins, und den jungen geben 10 alb = 54 gld 2 alb. — Noch J. D. verehrt 2 kalkunsche Hoender, jeder Stuck zu 2 Thlr. — Noch 4 Feldthoener, kosten 2 gld 12. — Noch ein Schnock, hat gewogen 9½ ℔ ad 7 alb facit 13 gld 22 alb 6 h.*

Aber auch in städtischen Angelegenheiten ist man nicht sparsamer. Ende 1617 den 7. November wurde nach dem Brande eine neue Deputation von 5 Mitgliedern (die frühere hatte aus dreien bestanden) nach Brüssel und von da nach Mastricht geschickt; die erhielten 800 Gulden in Baar mit auf den Weg, ferner *ein Vatt Weins von drei Ohm minus 2 firdel thut 216 gld 11 alb — noch mitgenohmen 28 q ad 20 alb = 24 gld 4 alb. — Noch haben die Abgeordnete in verscheidenen mahlen in Daniels Behausungh lassen holen 20 q = 16 gld 16 — noch mitgenohmen 17 Ellen Leinentuchs, so verehrt sol werden, die Elle zu 65 alb = 46 gld 1 alb.* (In demselben Jahr wird dem Secr. Nentwich zu Düsseldorf ein Stück von 20 Ellen verehrt, jede Elle 3 Gulden.) — *noch 112 ℔ Schinken ad 8 alb = 37 gld 8 alb. — Ahn Kost, Kess, botter, Branden Wyn zusammen 10 gld 8 alb. — Item als die Herren verreiseten lassen halen 30 q = 25 gld. — Noch haben unse Herren ahn ghen Ruhr bei Burgermeister Sam in alles verzehrt 7 gld 4. — Als Sarn und Tonis Franken von Brussel quamen, in beiwesen der Herren Burgermeistere, gedroncken 9 q = 7 gld 12. Jan Bleimans den Secretarium und Tonis Franken von Morss gefharen, geben 2 gld 22. — Item an Johan und Jerait Franken bezalt, dass sie den Ach, daer unse Herren mit fureten, widder von dort auf Wesel brachten 18 gld. — Noch von Wesel auf Duisburgh an die Wittib Fuikens zalt 8 gld 16 alb. — 23. Jan. Secr. Sarn und Tonis Franken auf Mastricht nach Burgermeister Hattstein und Dr. Daniel gezogen, domals auf der Reisen verthan 400 gld. Item als sie verreiseten bei Wondern lassen holen 7 q = 5 gld 20. — Domalen der Secret. Sarn und Tonis Franken jeder ein par Stiffelen bei Hendrich Krauthoven lassen machen, davon zalt 22 gld 18. — Item dem Fehren im Essenbergh, so sie ubergefharen, und weil der Rhein vol eises, bezalt 1 gld 2. — Den 21. February Carll Pylman und Secret. Sarn auf Brussel gereist, domahlen auf der reisen verthan 175 gld 14 alb. — Item die zwey Pferdt, dar sie auf ritten haben von den 18. biss den 22. by Pylman gestanden, sein 4 tagh und Nacht, ahn Rhufueter zwischen tagh und nacht verthan iedes 11 alb, ahn Haber 11 Spint ad 12 alb, facit 9 gld 4 alb. — Noch Herman Loskens Pferd 18 tagh zu der Reisen nach Mastricht gebraucht, davon des taghes 26 alb = 19 gld 12. — Item als sie verreiseten, und in der Widderkumst, In beiwesen des h. Schultheisen, Burgermeisteren und etzlicher Rhats-*

persohnen by Carll Pylman gedroncken 19 q ad 20 alb, noch 15 q neuen ad 16 alb, facit 11 thlr 48. alb = 25 gld 20. — Noch zu Collen an Goddert Mussfeld bezalt, so unse Herren zu Brussel in der Herberg schuldig blieben 632 gld 16 alb. Endlich richtet Dr. Daniel noch ein Schreiben an den Rat, dass er für seine Brüsselsche Reise täglich 2 Reichsthaler haben wolle; aber als das ruchbar wird, begehren die Sechzehner, *dass er erst darthun solle, was für Nutzen er geschaffet und seine Rechnung thue, alsdann könnten sie erleiden, dass ein Ehrb. Rat nach Gelegenheit ihm und andern wegen gehabter Mühe zulege.* Dem stimmt der Rat zu, und es wird dann nach einiger Zeit nachfolgenden Herren, *von wegen dero gethaner Brusselschen Reisen fur ein Recompens zugelegt: Burg. Hattstein ein vergult Kopgen, kost 70 gld. — Doctori Danielis ein vergult Kopgen, kost 124 gld. — Carl Pylmann ein Rosennobel ad 15 gld 4. — Theodoro a Sarn Secretario 248 gld. — Antonio Franken 25 Reichsthaler = 100 gld. — Johan von MasEik 60 gld.*

Noch im letzten Jahr der spanischen Besatzung zeigt der Rat, dass er sich nichts schenken lässt. Bürgermeister Drüpt ist 6 Wochen lang für städtische Angelegenheiten stark in Anspruch genommen gewesen; man will ihm deshalb eine Verehrung thun; aber er will nichts haben; darum soll ihm das zu gelegener Zeit gut gethan werden, und im folgenden Jahr wird ihm ein Stück Land am Unkelstein verehrt.

Und wie die Herren sich selbst nichts entzogen, so liessen sie auch gern andern etwas zukommen. Aus einem noch spätern Kriegsjahre (1623) habe ich mir notiert: *Aus Befehl der Herren Burgermeister 2 geistlichen Herren 4 gld — einem Gefangenen von den Turken 1 gld — einem fremden, armen, lahmen Mann 1 gld — einer armen Frauen 1 gld — einem armen Mann, so gefangen gewesen, 1 gld 12 — einem armen Mann 1 gld, einem andern 1 gld 12 — ferner 2en 4 gld 4, einem verdorbenen Mann 4 gld 4 — einem Mann aus Cassel, welchem sein Haus abgebrannt; aus Anordnung eines Erb. Rhats 13 gld — ex mandato den armen Verbrannten aus Cronenberg 8 gld — einem verbrannten Mann von Münstereifel 4 gld — ex mandato des Burg. einer geistlichen Person, denen ihr Kloster abgebrannt, 8 gld 16 — einem armen verbrannten Mann aus der Grafschaft Ravensberg 12 gld 12 — den Verbrannten von Heimbach zur Erbauung ihrer Houser 4 gld 4 — an eine fremde Person vor 3 Karten, darauf die Abbildung der Fursten von Cleve gebrennt war, 12 gld 12 — zalt an einige so von den Turken gefangen zu sein sich angaben 4 steuber.* — (Die eigentliche Almosenpflege und die Gaben für die geringeren Bettler wurden durch den Gasthausmeister besorgt.) — Ferner *in die neue Kirche zu Rees ein Glas fur 66 gld geschenkt. — Die Herren von Gennep an der Maas haben einige aus ihrer Mitte mit Vorschreiben der Herren von Cleve hiehergesandt; dieweil vor etlichen Jahren ihr Rhathaus abgebrannt, aber jetzo ein* N e u e s *gebauet sei, haben sie* a l l e *clevischen Stedte ein* G l a s f e n s t e r *auf demselben zu verehren ersucht, zalt 4 Konigsdaler = 17 gld 8.*

So ist man überall nach Aussen und Innen bemüht, den Namen der Stadt D. in Ehren zu halten. Demselben Bürgermeister Drüpt wird auf seiner Kindtaufe verehrt ein Ohm und ²/₄. — *Am 2. Okt. 1617 haben die Herren Burgermeister auf des Herrn Balduin seine Hochzeit verehrt 24 q à 20 alb = 20 gld.* (Er war hier Prediger.) — In derselben Rechnung heisst es: *den 15. Aug. sein die Herren Burgermeister zu Dusseldorf auf Monhemii Hochzeit geladen; demselben verehrt 2 alte Rosenobelen und 2 alte Reichsthaler = 38 gld 8 alb.* — Ferner: *Es haben die Herren Burgermeistere dem Dr. Kunsthoff* (ein mehrmals zu Rat gezogener notarius publ. zu Essen) *als der junge Dr. seinen Kinderkraem gehalten, verehrt eine halbe Ohm Weins = 33 gld 1 alb.* Die letzten Posten werden neben vielen ähnlichen ausgegeben in demselben Jahre, in welchem der Rat sich zu so jammervoller Klage über der Stadt gänzlicher Verarmung veranlasst sieht.

Vor allem müsste man erwarten, es wäre endlich die Verschwendung, mit der auf Stadtkosten getrunken wurde, inhibirt worden. Beim Ausreisen und in der *Widerkumpst,* wenn jemand in Stadtsachen nach Brüssel oder Düsseldorf, nach Wesel und Mörs zog oder von da zurückkam, so versammelt sich eine ganze Schar, um

die Sache zu besprechen und zu trinken; in der Rechnung heisst es dann bloss *im Ausreisen oder in der Widderkumpst gedrunken.* Sonst erhält man für jede Thätigkeit in städtischen Diensten eine Marke, welche auf 1 oder meist 2 Quart Weins lautet; es ist das Ratszeichen; wenn man es ausgibt, so verzehrt man seine Präsenz. Fährt der Bürgermeister mit den Deputirten in den Wald, um das zu schlagende Holz zu besichtigen oder anzuweisen, oder um zu sehen, ob *Gott der Herr Eicheln bescherl,* werden die Schweine *auf den Brand* getrieben (durch ein Brandmal gezeichnet) oder die Kühe auf den Neuenkamp, werden die *Schlachten* an der Ruhr oder dem Rhein besichtigt (Anpflanzungen zum Schutz des Ufers), so gibt es für jeden Teilnehmer 2 Quart, wenn ein Gefangener *apprehendirt, wenn er ins Geckenhäuschen gesteckt, wenn er güttlichen oder peinlichen versucht oder examinirt, wenn er relaxirt wird,* immer versammelt sich eine stattliche Gesellschaft und verzehrt dann ihre Präsenz. Wird die Stadtrechnung durchgenommen, so gibts 2 Quart, für die Herren, welche Notizen machen, 4 Quart. Wenn Rats-, wenn Scheffen- oder Bürgermeister-Chur gehalten ist, jedesmal erhalten die Herren ihr Ratszeichen; meist heisst es auch, wie noch unter dem 7. September 1620, als *Scheffenkur* gehalten, *domalen die Herren ihr Präsenz verzehrt ad 2 q, sein 28 q, und broek blieben 19 q = 12 gld 16,* also à Person noch 1½ Quart schuldig geblieben, die die Stadt zu zahlen übernimmt. Die einzige Neuerung, die man wegen der hochbetrübten Zeiten vorgenommen hat, ist die, dass man das sonst an all den Wahl- und Festtagen stattfindende Festessen ausfallen liess, wodurch wenigstens die eben erwähnte *Broek* vermieden wurde. Aber wegen *alter bikumpst,* wegen altgewohnter Zusammenkunft, erhält doch jeder seine 2 Quart, auch in den „hochbetrangten" Zeiten.

Es musste noch eine ganz andere Not über die Stadt kommen, ehe man aus dem Phäakenleben herausgerissen wurde.

Beilage.

(cf. p. 15.)

Gravamina Beschwernussen und Schade, welche der Statt Wesell und ihren Burgern durch dem Koniglichen Hispanischen Laeger und Guarnisoen von Zeit deroselben Statt einnahm, so den 5. Septemb. anno 1614 geschehen bis uff den Junium jegenwurtigen 1618 Jahrs uberheuffigh zugefugt unnd angethan worden.

Wiewol die Statt Wesel im Furstenthumb Cleve durch die langgewerte Niderlandische Burgundische und darnach erfolgte Coluische Kriegsunruhe und Emporungen vom Jhar 1582 hero uber alle Mass unverschulter Weise mit den vielfaltigen Durchzugen, Einnahm der Vorstätt, Vergrabung der Statpforten, Abbrennen und Niederreisen der Gezimmer, fangen, spannen, tormentiren Rantzionieren unnd thotschlagen ihrer Burger, gewaltige Schantzen negst vor der statt zu beiten seiten Rheins uffzuwerffen, darauss zu der Statt, so oft den Kriegsleuten der Muttwille gestochen, hinein zu schiessen, unnd die Einwohnere nit allein zu beangstigen, sondern auch den einen hie u. den andern dorth zu erschlagen, gantze Gleidter oder Convoyen niderzulegen und mannichen ehrlichen Man umb guhtt unnd bluet zu brengen: Sonderlich aber mit der uberschwinder Brandtschatzungh, welche der Admirant von Arragon im Jhar 98 dieser Statt ausgezwungen, und dadurch dieselbe in mehr dann zweimaelhundertt thausent florynes schadens, uber vorhin erlittenen schweren Brandtschaden, welcher mit 100000 fl. nit zu erstatten gewesen, gesetzet, dermassen beschwert und herundergebracht, dass sie pillig weiter nit betrangt werden solle,

So haben doch die Konigliche Hispanische Kriegslente im Jhar 1614 zu anfangh des Monatz Septemb. ermelte Statt, ohn al irem Verschulden, unnd habender Befugniss mit grosser Kriegsmachtt beide zu Ross unnd Fuess umbringet, dieselbe In Ihrer gewaldt, und ein thausentt Man dar In zu haben, begert, und wie der Magistraet unnd Bürgerschafft sich darin beschwert und dagegen erbotten mit leiblichem aidt zu geloben, besagte Statt vor dem kunfftigen Rechtmessigen Successoren zu bewahren, und zu dem Ende uff der Statt Koste funfhundert Soldaten vor ein Zeitlangh anzunehmen und zu halten, imgleichen bei den Herren Staedten der vereinigter Niderlanden zu befurderen, dass nicht thadtlichs widder diese Statt angefangen werden sol, unnd damit ahn Ihrer ufrichtigkeit nit zu zweifeln zum uberfluss noch etzliche Geisselen zu Dusseldorff oder wo es Ihnen gefelligh sein mochte zu stellen: Gleichwol des allen ungeachtet, von Ihrem vurnehmen nit abstehen wollen sondern dass kriegsvolck hardt bey der Statt geleght, unnd mit graben und beschiessen dieselbe, als ohne dass vor sulche Konigliche macht nicht vest genueg seinde, dahin gezwungen, dass sie sich, wolten die Burgers anders nicht umbs Leben sein, nottwendich uf sichere Capitulation ergeben mussen, unter welcher Capitulation unter andern diss begriffen, dass nit mehr dan Einthausendt wolregulirter Soldaten in der Statt gelegtt, und nichts an Ihren Privilegien, policey und gewonheyten benohmen werden soll.

Deme sie doch keines wegs nachgesetzt, sondern haben an Statt ein Thausendt Soldaten dreitzehen starcker Hispanischer Compag. und bey jeder Compagnie 20 Pferde,

mit einen grossen Tross von Weiber, Kinder und Knechte, dahrin gelagt, und die burgere gezwungen, dass sie dieselben mit Kost nnnd Dranck, Hew und Haaber eine gantze Monath verpflegen mussen, uff welche Verpflegungh nit under 30000 thall. gegangen seindt.

Ehe sie aber In der Burger Hensere kommen hat man ettliche Compagnien, welche sich uff den wallen im Rhathause und In der Schulen ein Zeitlangk uffgehalten, daselbst abspeisen, verscheidene Kriegsleute mit Dienere und pferde anss der Herbergh quitieren, den unvermugenden zu verpflegungh der kreichsleute assistentz verschaffen, allerhandt leinengewandt, kuechen geschir und utensilien vur Ihnen unnd Ihren Obern neben Bedte, unnd was dazu gehorigh uberhauffig kauffen, und daruber mehr dan 7000 Thlr ausspenden mussen.

Man hat auch alssbaldt obgl erste Monatt umgewesen vor obgedachte dreizehn Hispanische Compagnien 7179 thll. 20 str. In barem gelde zu wege brengen und sulchs ahn handen des Majors pro Servitio verschaffen mussen, ungeachtet man ihnen dass Service In seiner Naturen vollkommentlich angedienet.

Inmittelst hat sich dass gantze Spanische leger uber ein vierthel jhars vor diese Statt ufgehalten, dadurch alle Baumgardten, unnd Gardten mit Ihren fruchtbaren Baumen und Erdtgewachs zu grundt abgehawen und vernichtiget, die kornfruchten vom Lande hingenohmen, dass grass in den Weiden und Wieschen abgeweidet, abgeschnitten und also verwustet, dass dar In kein viehe gehalten werden konnen, wie dan auch die wider ufs Newe erbawete Hensere Schueren und gehuchte nidergerissen, verbrandt, und den armen leuten uberauss grosser schade ahn gefrechte und sunsten zugefugt worden.

Bey ufbruch des Lägers seint uber vorige 13 hispanische, noch funff gantz starcke Compagnien Burgunder und zwo Compagnien Reutter jn der Statt Imgleichen In der Vörstatt (Etwa siebentzig oder achtzigh Heusere begreiffendt) sieben Compag. Walonen und zwey fendlein theutscher knecht, Item in einer vorm Statt Thor erbaweter halber Monen vier fehnlein theutscher knecht, und letzlichen in einer negst dabey ahm Rhein uffgeworfener Schantzen, drey Compagnien Wallonen mit einen grossen Tross gelegt, und die arme Burgere dermassen damit uberladen worden, dass in einem Hause, sonderlich In der vorstatt, zehen zwolff zwantzigh und mehr Soldaten ubereinander gelegen, dadurch dan vile Burgere und Einwohnere bewegt worden auss Ihren Henseren zu weichen, dieselbe zu verlassen, nnd sich entwedder In Cammeren und geringe gemacher zu begeben, oder aber ahn andere ortter zu verziehen.

Vort ist der Magistrat angestrengt worden ermelte ledige und vile andere heusere mit bedtladen glassfensteren und anderen In gebaw versehen, pferdtstelle und was darzu an Reuffen kribben und Latierbeum gehorigh, machen und verscheidene grosse Wachtheusere gefangknussen, keller und andere gezimmer erbawen zu lassen. Daruber ahn Materialen und arbeitz lohn uber 12000 thllr auffgangen. Weiter hat man dem Magistrat ufgelegt, die scharwachten oder Corps de gardes bey tagh unnd nacht mit Brandtholtz und licht zu versorgen, darfur uber zwantzigh thausendt thallr aussgegeben und bezalt worden.

Den 13 Compagnien Spanischer Soldaten hat man die beste Losomenter einranmen und darin zum logis bedte, bedtuicher und decken bestellen und sulche zu allen acht oder vierzehen thagen verfrischen: zum Service aber Tisch: unnd Handtuicher, Servietten, Holtz, Baumoly, Essig, Saltz, kessel Pot Teller Kannen nnd allerhandt Hanssgerahtt, darschaffen mussen, wilches dan so ein gross leinengewandt und holtz hingenohmen, dass der Burger Substantz daruber consumirt und der meiste theil ahm bettelstaff gerathen.

Dabei muss der Magistrat dem Gubernatori monatlich 50 Reichsthall, dem Majoren oder Wachtmeister zehen Reichsthall, und jeder spanischen Capitain alle thagh ein Ortt Reichsthall geben. Die Burgere aber mussen einem Alphero oder fehndrigen 8 str, einem Sergeant und anderen officire 4 str, und einem gemeinem Soldat 2 str.

Brabandischer Wehrungh, alle tagh zum Service, wan sie dass in seiner Natuer nit prestiren, entrichten.

Wilchs Service geldt, wie schwer und hardt es sie drucke, stehet darauss zu ermessen dass der Major in der letzsten der Soldaten umbleggungh allein vor die 13 Hispanische Compagnien 1631 biletten, auss des Magistrats hande empfangen, die sich mit deme was den Capitainen gereicht wirdt, in einem Jhar steiff 43000 thlr, und also in drey Jhar und 9 Monatt, darIn ermeltes guarnisoen In der Stat Wesel gelegen, Ein hundert, ein und sechszigh thausendt zweyhundert und funffzig thall. ertraget.

Und ob man wol den Burgundern und Reutern, deswegen dass sie wider der Capitulation in der Statt gelegt worden gantz kein Service noch logis zu geben schuldigh, So werden gleichwol die Burgere von Ihnen damit beswert, und mussen nit allein bedte Bedtuicher, Decken, Servietten tischtuicher und ander leinengewandt, sondern auch dem Meistendeil, noch Holtz, Lichter Kesselen Pot Teller und ander Kuchenwerck darstellen.

Wilchs auch zu einer untreglicher Summen hinausslauffet, sonderlich weil die Reutere, welche in ledige heusere gelegt worden des Herren Marqnisen Spinola zuwidder nit weniger als die andere Reuter bedte und was darzû gehorigh haben willen, welche mit grossen Summen uberthuer von zeitlichen Statrentmeisteren angekauft werden mussen.

Ob auch wol dass Kostgeben nach umbganck des ersten Monatz cessirn sollen, haben doch beide Officirer und soldaten so wol sich dabey befunden dass sie sich schwerlich davon abweissen lassen willen, daher geschicht, das vil burgere Ihnen nur dass Service die Kost geben mussen. Villen wirt auch wol monatlich ein Reichsthall zwei oder mehr versprochen aber es kan den rechten werdt des rechten kostgeltz nit ersetzen, und wirt sulch versprochen Kostgelt, bissweiln gar nicht, bissweiln ein gar geringes darauff bezalet, und noch wol geldt von den Patronen dabey entleyhet und dadurch also die Burgerschafft allgemach aussgeosett. Welche aber Ihnen die kost zu geben nit vermugen dieselbe dringen sie dahin dass sie Ihnen gleichwol über dem Ordinari Service etwas beystewren mussen, also dass der ein Patron ettliche Mass Bier, der ander etliche pfundt butteren oder Kese, der dritte schuch fleisch Speck und dergleichen taglich oder auch wochentlich Ihnen geben und damit den Frieden von Ihnen erkauffen mussen.

Und pleiben die jenige, welche den Burgeren zu belettet, bey Ihnen nit allein, sonder fuhren ihnen noch vil Ihrer Cammerathen und Mitgesellen Ins Hauss, und verbrennen so vil Holtz und lichter und treiben sulchen Mutwillen, dass es Ihnen uffzubrengen und zu leiden unmuglich, daruber die Patronen von Ihren Eignen herdt verdrungen, und wan sie dagegen sprechen, offtmalen Jammerlich gestossen geschlagen und verwundet worden, Ihr geldt consumiren, und wahn keines mehr furhanden Ihre Kleidere, Hausgerath, und wass sie noch einiges sinnes haben, versetzen verkauffen, und darahn sein mussen, willen sie anders friede mit Ihnen haben dass Ihnen ahn holtz und licht, wievil sie dessen auch verbrennen, nichts ermangele.

Und weil die Kramere und Handtwerksleuthe Ihre laden offen halten und uff allem nit so gantz scharff sehen konnen, werden dieselbe offt bestolen, und leiden dadurch bitterlichen schaden, der mit ein grosses nit zu erstatten ist.

Fürnemblich geschicht den burgeren so wol als dem gantzen Lande hiedurch grosser schade, dass die kriegsleuthen In den Buschen und Holtzgewachs, wo dass ahm ersten anzutreffen ist, hineinnfallet, und dass Holtz beide Jungh und alt abhewet, also dass sie das ubrige, solt es anders nit allezumahl zu schiederen gehen entweder selbst abhawen oder aber auff schwere Unkosten durch Salveguarden bewähren lassen mussen.

Dadurch dan grosse thewrungh Im holtz geursachet und ahn etlichen orten es so bloss gemacht wirdt, dass in kurtzem kaum Ichtwas fur geldt wirdt sein zu bekommen.

Der Schade vermehret sich auch damit das man die Eckere, Wiessen Weyden undt Landtguitter nit so hogh als vor der einlegerungh verthuin noch die Gardten vor der Statt nach seinem willen geniessen kan, alweil deren einen guten theil, die Soldaten zu Ihrem verthun haben, und wass sie in den ubrigen Passen und pflantzen, sulchs bey nacht und unzeiten auch wol ungeschwerdt bey lichten thagh genohmen wirdt.

Ingleichen dass sie von Ihren Heuseren, welche nu die Reutere und Soldaten einhaben gantz keine oder je gantz geringe Haussheur oder Zinse bekommen und daher mehr dan 6000 thallr Jarlichs darzu schiessen mussen.

Ferner dass die Pensionary keine schuldige Pension so anss den Heuseren verschrieben erlangen konnen; und wan sie die underpfände, schon einwinnen, mehr nit dan eitel beschwer davon haben,

Item dass Ihrer ettliche Ihrer Heuser und Schuiren durch Brandt queit und verlustigh worden.

Item dass die Spanische vil frembde Kremere Marqnetenter und Handtwercksleute, von schuester Schneider und dergleichen mit sich bracht, bei denselben alle Notturfft kauffen und machen lassen und so die Burgere Ihrer wenigh oder schir nichts gebessert sein, auch die frembde kauffleuthe, welche auss den benachbarten Stetten hieher zu kommen, und Ihren Einkauff zu thun pflegen, Jetzo anders wohin ziehen, dadurch Ihnen also vort alle nahrungh entzogen wirdt, und wo diss guarnisoen nit von hinnen geschafft werden soll, sie Nottwendigh vergehen und zu grundt verderben mussen.

Endtlichen auch dass die Soldaten taglich hauffig uff dem platten lande hinausslauffen, und Ihre Pfechtere und Haussleudt mit abfurderungh speiss und dranck so hardt und sehr beschweren, dass sie schwerlich vnr Ihnen etwas behalten und daher abgangk ahn Ihren phächten erleiden mussen.

Wie nu der Magistrat diss alles mit Hertzleidt gesehen und erwogen den Burgeren unmuglich zu sein einen sulchen nberschwinden last langer zu tragen, hatt man bey des Herrn Ertzhertzogen F. Durchlaucht und Herrn Marqnisen Spinola zu Brussel nit eins sondern etzlich mahl angehalten, dass Kriegsvolck von den Burgeren abzunehmen und In Barraquen gleich In anderen Besatzungen geschieht zu verleggen; aber mehr nit dan diese Zusagh erhalten kuunen: Da diese Statt uf Ihre Kosten 100 Barraquen (darzu man Ihr funffthausendt Brabantsche gulden beistueren wolt) erbawen wurdt, dass alsdan funff Compagnien Spanier von den Burgeren abgenohmen, und dieselbe vom Service und taglichen Steuffergeldt gefreiet werden solten. Und ob man wol dieser Stadt armuthene Unvermuegentheit Praetendirt, hat man dannoch solchen Baw der 100 barraqnen uber sich genohmen, dieselbe vur dem Winter des vergangenen Jhars fertigen lassen darauff In die funffzig thausendt thallr, so mit leyhen und borgen zu wege gebracht, gewendet, aber doch zur Heutigen stundt die globte erlichterungh und translation nit zu wege brengen konnen.

Insunderheit aber wirdt dass Corpus commnnitatis damit herunderbracht, dass ermeltes Guarnisoen verscheidene freye wein: unnd Bier kellers alhie angestellet unnd das Ammunition brott zinssfrey backen lessett, Sintemal dardurch ermelter Statt korn bier und wein Axceysen, darauss alle Statt notturfft bestelt zu werden pflegt, dermassen geschmelert worden, dass die nottnrfftighe dienere swerlich daranss belohnt werden konnen.

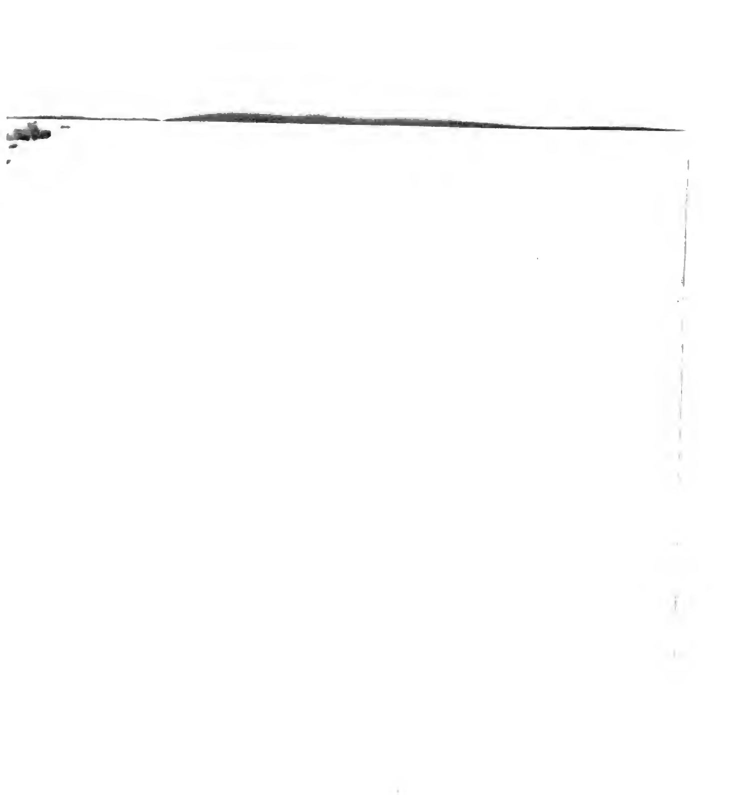
Dass auch den Armen und Unvermugenden wochentlich grosse Assistentz und stewr geschehen und darzu wochentlich collectae angestelt werden mussen, dadurch fort einer mit den anderen arm gemacht und alles wass noch furhanden zugleich consumirt wirdt.

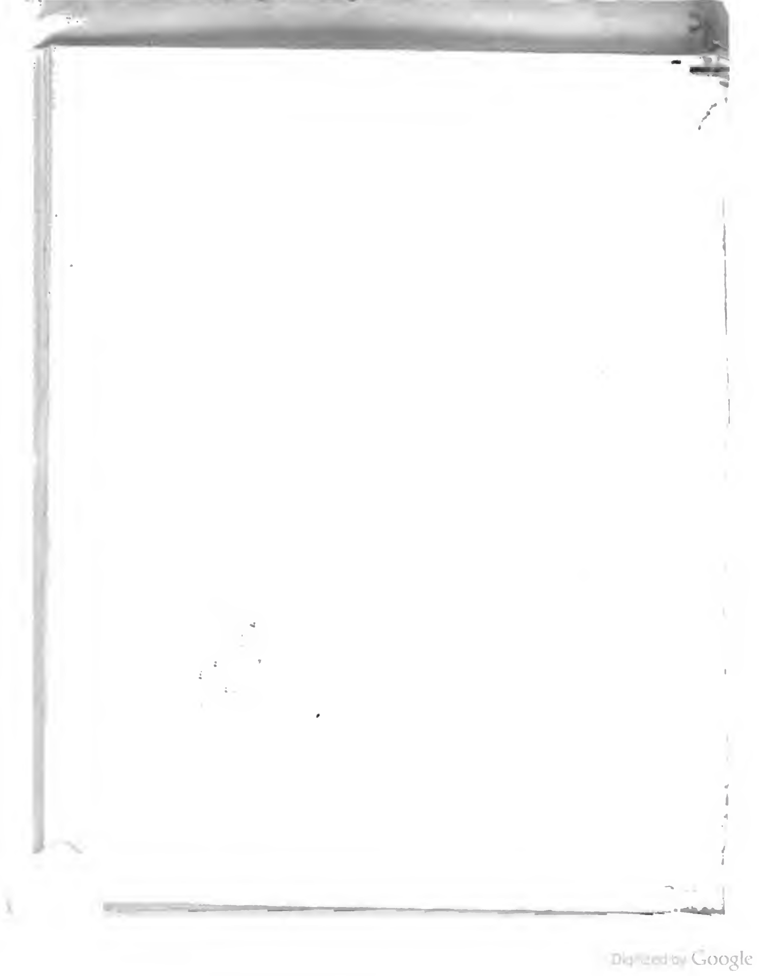
Man wolle alle des bottenlohns unud schickungskoste wie auch verehrungen, so man nottwendigh umb dieser Statt verhoffter Liberation anwenden mnss geschwigen.

Wirt also beide der Magistraet und die Burgere uber die Mass hardt betranget, und ist bei ihnen anders nit dan gross ellendt armuth weinen Jammeren und karmen taglich zu sehen und zu horen, Sonderlich weil der Magistraet nit machtigh, jemandt der uber sein vermuegen mit Soldaten beschwert, wie gern er auch wolle zu entlasten, Sintemal die Capiteinen und Officirer die Ihne angewiesene Heusere, unangesehen niemandt oder weinige dar In sein nit verlassen wollen und dass Werk also dirigiren dass die jenige, welchen sie gunstigh, bey den Vermugenden Burgeren so Ihnen die kost geben konnen gelagtt, die unvermugenden aber mit den bosen oder beweibeten soldaten beschwerdt werden.

Weil auch bey sulcher betrangnuss grosse Crudelitet gegen die arme Burgere gevbet wirdt, in deme dass der Eine hie blundt unnd blaw geschlagen der andere Im leibe gestochen, der dritte durchs angesicht geschnitten, der vierte jn koff, armen Beinen, und andern gliederen verwundet, etzliche mit den Haaren durch die Heusere auss einem gemach Ins andere geschleiffet, etliche mit stecken und bierkannen zu thodt geschlagen, etzliche erstochen, und so Jamerlich tractirt worden, dass es einem steinenn Hertz erbarmen muge, davon wol gantze Register abschrecklich zulesen vorgelegt werden kundten. Waruber wan Justitia geschehen sol die Dathere alssbaldt jn den Closteren lauffen, und alda freyheit haben.

Lebt Derowegen der Magistrat und gantze Gemeine der hochstgetrangter Statt Wesell der underthenigster Hoffnungh, man werde diss alles gnedigst und christlich erwegen, und In betrachtungh desselben sich Ihrer In so vill ahnnemen dass sie des hochbeschwerlichsten guarnisoens uberhaben, und wider In voriger Ruhe und Frieden gestelt werden muegen.





JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG.

SCHULJAHR 1884—85.

VERÖFFENTLICHT VON DEM DIREKTOR

DR. RICHARD SCHNEIDER.

1. SCHULNACHRICHTEN. VOM DIREKTOR.
2. DUISBURG ZUR ZEIT DES JÜLICH-CLEVER ERBFOLGESTREITS. II. TEIL.
VON PROF. H. AVERDUNK.

DUISBURG.
BUCHDRUCKEREI VON JOH. EWICH.
1885.

1885. Progr. Nr. 393.

Schulnachrichten.

I. Die allgemeine Lehrverfassung.

1. Übersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

		VI	V	IV	IIIb	IIIa	IIb	IIa	Ib	Ia	
Religionslehre	evangel.	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19
	kathol.	2	2	2	2	2	2	2	2	2	18
Deutsch		3	2	2	2	2	2	2	3	3	21
Latein		9	9	9	9	9	8	8	8	8	77
Griechisch		—	—	—	7	7	7	7	6	6	40
Französisch		—	4	5	2	2	2	2	2	2	21
Geschichte und Geographie .		3	3	4	3	3	3	3	3	3	28
Rechnen und Mathematik .		4	4	4	3	3	4	4	4	4	34
Naturbeschreibung		2	2	2	2	2	—	—	—	—	10
Physik		—	—	—	—	—	2	2	2	2	8
Schreiben		2	2	—	—	—	—	—	—	—	4
Zeichnen		2	2	2	(2)	(2)	—	—	—	—	6 (10)
Englisch fak.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	6
Hebräisch fak.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	6
		28 (27)	30	30	30 (32)	30 (32)	30	30	30	30	

2. Übersicht der Verteilung der Stunden unter die einzelnen Lehrer
im Wintersemester (2. und 3. Tertial) 1884/85.

Lehrer.	I	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	
Dr. *Schneider*, Direktor.	6 Griech. 2 Horaz	2 Homer	2 Homer	2 Franz.					14
Schmidt, Prof., Oberlehrer.	3 Gesch. 2 Franz. 2 Englisch fak.	3 Gesch. Geogr. 2 Franz.	3 Gesch. Geogr. 2 Franz.		3 Gesch. Geogr. 2 Franz.				22
Averdunk, Prof., Oberlehrer, Ord. v. I.	6 Latein	5 Griech.			7 Griech.		3 Gesch. Geogr.		21
Sonntag, Oberlehrer, Ord. v. II.	2 Hebr.	6 Latein 2 Hebr. fak.	5 Griech.	7 Griech.					22
Feller, Oberlehrer, Ord. v. IIIa.	2 Relig. 3 Deutsch	2 Religion 2 Deutsch	2 Deutsch	2 Religion 7 Latein		2 Relig.			22
Dr. *Closterhalfen*, ordentl. Lehrer.	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem.	3 Mathem.			4 Franz.		23
Ruppersberg, ord. Lehrer, Ord. v. IV.			8 Latein	3 Gesch. Geogr. 2 Ovid		2 Deutsch 5 Franz. 4 Gesch. Geogr.			24
Dr. *Haas*, ord. Lehrer, Ord. v. V.		2 Vergil			2 Deutsch 9 Latein		2 Deutsch 9 Latein		24
Werth, ordentl. Lehrer.	1 Gesang (Chor)			1 Gesang		1 Gesang	2 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	3 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	24
Dr. *Foerster*, ord. Lehrer, Ord. v. VI.				2 Deutsch		9 Latein		9 Latein 3 Deutsch	23
Mälot, wissenschaftl. Hilfslehrer und Turnlehrer, Ord. von IIIb.				2 Naturbeschreibung	3 Mathem. 2 Naturbeschreibung	4 Mathem. 2 Naturbeschreibung	2 Naturbeschreibung	2 Naturbeschreibung	17 + 7 Turnen
Haan, Kaplan, kath. Religionslehrer.	2 Religion			2 Religion			2 Religion		6 + 1 Religion Vorschulklassen.
Gehrke, Zeichenlehrer.				2 Zeichnen	2 Zeichnen	2 Zeichnen	2 Zeichnen	2 Zeichnen	10
Schultze, Vorschullehrer.	3 Geographie und Gesch. in VI, 9 Deutsch, 4 Rechnen, 2 Heimatskunde in Vorschulklasse I, 6 Schreiblesen in Vorschulklasse III.								24
Schuh, Vorschullehrer.	7 Deutsch, 4 Rechnen in Vorschulklasse II, 6 Rechnen in Vorschulklasse III, 2 bibl. Geschichte und 1 Gesang in I—III, 3 Schönschreiben in I—II, 2 Anschauungsunterricht und Erzählen in II—III.								25

3. Übersicht über die während des abgelaufenen Schuljahres absolvierten Pensen.

Prima.

Ordinarius: *Averdunk.*

Religionslehre. a) Evangelische: Erklärung des Römerbriefs. Das Wichtigste aus der inneren Entwicklung der Kirchengeschichte. Repetitionen aus allen Gebieten. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Kirchengeschichte des Mittelalters. Allgemeine Sittenlehre zum Teil. Repetitionen aus der Glaubens- und Sittenlehre. Hymnen. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lessings Laokoon mit den Vorbedingungen zum Verständnis. Wie die Alten den Tod gebildet. Göthes Iphigenie; aus der Dramaturgie einzelne Stücke; Emilia Galotti. Übersicht über die Litteraturentwicklung von der Sturm- und Drang-Periode an bis zu den Dichtern der Freiheitskriege (Göthes Tod). Aufsätze; im Anschluss an die Besprechung derselben Grammatisches und Logisches. 3 St. *Feller.*

Aufgaben für die Aufsätze:

1. In welchen Gedanken liegt das eigentliche Resultat von Platos Euthyphron? 2. a) Beispiele aus Homer zu Lessings Satz, dass der Dichter durch Handlung male. (Ausser den Lessingschen.) b) Wie malt Göthe in Hermann und Dorothea? (im Anschluss an Lessings Laokoon). 3. Das Wort Iphigeniens in Göthes Iphigenie auf Tauris: „Rettet euer Bild in meiner Seele". 4. Wie lernt man sich selbst kennen? Durch Betrachtungen niemals, wohl aber durch Handeln. (Göthe.) 5. Wie ist das Ende der Emilia Galotti motiviert in Lessings Tragödie? (Ext.-Aufsatz.) 6. a) Viel kann verlieren, wer gewinnt. b) Penelope in der Odyssee. 7. Weshalb bezeichnet der Chor am Schluss der Antigone Besonnenheit als das höchste Glück? 8. a) Wie unterscheidet sich Socrates von den Sophisten? b) Was ist unschuldig, heilig, menschlich gut, Wenn es der Kampf nicht ist für's Vaterland? (Schiller.)

Reifeprüfung Herbsttermin: Die Darstellung köperlichen Schmerzes im Drama im Vergleich mit der des Epos und der bildenden Kunst nach Lessings Laokoon. Ostertermin: Aus welchen Gründen ist die Sphäre der bildenden Kunst enger als die der Dichtkunst?

Lateinisch. Grammatik: Repetitionen nach Ellendt-Seyffert, mündliche und schriftliche Übersetzungen aus Süpfle I. Extemporalien und 8 Aufsätze. Lektüre: Cicero pro Plancio, Tusculanen I und V, letzteres mit Auswahl und zum Teil kursorisch; Tacitus Historien I und IV zum Teil. 6 St. *Averdunk.* — Horaz Oden I und IV. Episteln I. 2 St. *Schneider.*

Aufgaben für die Aufsätze:

1. a) Ciceronis post Caesarem interfectum vita enarretur. b) De Histiaeo. 2. a) Quae de rebus sacris apud Homerum tradantur. b) Quibus rebus factum esse videatur, ut Hippias regno pelleretur. 3. a) De populi conciliis Graecorum et Germanorum. b) De sede mortuorum quid Vergilius tradat, quid Cicero doceat. c) Carmen XII libri primi Horatianum explicetur. 4. Miltiadem patriae, Histiaeum sui amantissimum fuisse. 5. De Galba imperatore. 6. De Vitellii et Othonis imperii initiis. (Extemporalaufsatz.) 7. Comparantur Ariovistus, Ambiorix, Commius. 8. Quibus maxime rebus adiutus Caesar Galliam expugnaverit.

Reifeprüfung Herbsttermin: Quem locum Germanorum in annalibus C. Julius Caesar teneat, exponatur. Ostertermin: Quibus causis commotus Xerxes Graecis bellum intulerit.

Griechisch. Grammatik: Repetitionen zur Befestigung des früher Gelernten nach Koch. Durchnittlich alle 14 Tage ein Extemporale aus dem Deutschen in das Gr.; jedes Tertial eine Übersetzung aus dem Gr. in der Klasse. Lektüre: Homer Ilias Klassenlektüre IX—XIII einschl., Privatlektüre in der ersten Abteilung 5, in der zweiten 4 Bücher. Thukydides II (Auswahl). Übersicht über die Geschichte des gr. Dramas und über das gr. Theaterwesen. Sophokles Antigone. Überblick über die Geschichte der gr. Philosophie bis Sokrates. Platon Laches. 6 St. *Schneider.*

Französisch. Grammatik: Wiederholung der Syntax bei Gelegenheit der dreiwöchentlichen Extemporalien. Lektüre: Mignet, histoire de la révolution française. Racine Athalie. Molière, Les précieuses ridicules. 2 St. *Schmidt.*

Hebräisch. (fakult.) Grammatik: Repetition der Formenlehre nach Hollenberg, Hebräisches Schulbuch. Lektüre aus dem ersten Buch der Könige und den Psalmen. 2 St. *Sonntag.*

Englisch. (fakult.) Grammatik: Formenlehre und das Wesentlichste aus der Syntax. Lektüre aus Sonnenburgs methodischem Übungsbuch und Washington Irvings Sketch Book. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Deutsche und preussische Geschichte von 1517 bis 1871, unter Berücksichtigung der gleichzeitigen Geschichte Englands und Frankreichs. Wiederholungen aus der alten und mittleren Geschichte. Geographische Wiederholungen. 3 St. *Schmidt.*

Mathematik. Gleichungen zweiten Grades mit zwei und mehreren Unbekannten; arithmetische und geometrische Progressionen, Zinseszins-, Renten- und Amortisations-Rechnung, binomischer Lehrsatz, nach Heilermann und Diekmann. Stereometrie nach Gallenkamp II. Wiederholungen. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 4 St. *Closterhalfen.*

Reifeprüfung Herbsttermin: a) Algebra: Jemand zahlt l Jahre hindurch zu Anfang eines jeden Jahres a ℳ und nach Verlauf derselben während m weiterer Jahre b ℳ in eine Kasse. Welche Rente kann derselbe nach Verlauf der $l + m$ Jahre auf weitere n Jahre und zwar zu Anfang eines jeden Jahres beziehen, wenn p Procent Zinsen und Zinseszinsen gerechnet werden? Beispiel: $l = 10$; $m = 20$; $n = 15$; $a = 200$; $b = 300$; $p = 4$. — b) Planimetrie (Physik): Die rechtwinkelige Seitenwand eines mit Wasser gefüllten Gefässes ist durch die beiden Diagonalen und eine durch deren Durchschnittspunkt zur Grundkante gezogene Parallele in 6 Dreiecke geteilt. Welchen Druck hat jedes dieser Dreiecke auszuhalten, wenn die Grundkante des Rechtecks gleich a (12), die Seitenkante gleich b (18) cm ist? — c) Stereometrie: Das Volumen eines geraden Kegels ist $v = 3600$, der Neigungswinkel der Seitenkante gegen die Basis $\varphi = 71^\circ 44'$. Wie gross ist der Unterschied zwischen dem Mantel dieses Kegels und der Oberfläche der demselben eingeschriebenen Kugel? d) Trigonometrie: Es soll bewiesen werden, dass in jedem Dreiecke: $\rho_a \rho_b \rho_c = abc \cos \frac{\alpha}{2} \cos \frac{\beta}{2} \cos \frac{\gamma}{2}$ ist.

Ostertermin: a) Planimetrie: Ein Dreieck zu konstruieren aus den Abständen p und q seines Schwerpunktes von zwei Seiten und der Entfernung s desselben von der durch diese Seiten gebildeten Ecke. — b) Stereometrie: Aus dem Radius einer Kugel, $r = 60$, und dem Verhältnis des Mantels eines eingeschriebenen Cylinders zur Oberfläche der Kugel, $M : O = 7 : 18$, den Abstand der Basis des Cylinders vom Kugelmittelpunkt zu berechnen. — c) Algebra: Ein Schüler, der seiner Homerlektüre an jedem Wochentage eine bestimmte Zeit widmet und das tägliche Pensum mit jeder neuen Woche um 5 Verse steigert, hat in der letzten Woche täglich 50 Verse und in der ganzen Zeit 1620 Verse übersetzt. Wie viele Wochen war er mit Homer beschäftigt nud wieviele Verse übersetzte er täglich in der ersten Woche? — d) Trigonometrie (Physik): Auf einen Punkt O wirken in derselben Ebene 4 Kräfte, p_1, p_2, p_3, p_4, welche ihrer Grösse und Richtung nach durch die Strecken OP_1, OP_2, OP_3, OP_4 dargestellt seien. Der Winkel P_1OP_2 ist $= 70^\circ$, der Winkel $P_2OP_3 = 80^\circ$, der Winkel $P_3OP_4 = 90^\circ$, also der Winkel $P_4OP_1 = 120^\circ$; p_1 sei $= 12$, $p_2 = 15$. Wie gross muss p_3 und p_4 sein, damit alle 4 Kräfte im Gleichgewicht sind?

Physik. Optik; das Wichtigste aus der allgemeinen Wellenlehre und Akustik; Wiederholungen und Erweiterungen einzelner Abschnitte der Mechanik, der Elektricitäts- und Wärmelehre, nach Krumme. 2 St. *Closterhalfen.*

Obersekunda.

Ordinarius: *Sonntag.*

Religionslehre. a) Evangelische: Lektüre des Johannes-Evangeliums in Auswahl mit Parallelen aus den Synoptikern. Kirchengeschichte 2. Teil, bes. Reformationsgeschichte. Sprüche und Lieder repetiert. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: S. Prima.

Deutsch. Ergänzung des in II b aus Mittelalter und Neuzeit Gelesenen und Besprochenen. Schwerer verständliche betrachtende Gedichte Schillers, Maria Stuart und Jungfrau von Orleans. Göthes Egmont und Shakespeares Julius Cäsar. Grammatisches im Anschluss an die Korrektur der Aufsätze. Alle 4 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Feller.*

Aufgaben für die deutschen Aufsätze:

1. Inwiefern entspricht der Inhalt der einzelnen Gesänge in Göthes Hermann und Dorothea den Überschriften? 2. Welche Andeutungen von Zeit und Ort der Handlung enthält Göthes Hermann und Dorothea? 3. Schillers Wort: Euch, ihr Götter, gehöret der Kaufmann; Güter zu suchen geht er; doch an sein Schiff knüpfet das Gute sich an. 4. Welche Lage der Maria Stuart setzt der erste Akt von Schillers Tragödie voraus? 5. Der Charakter Elisabeths in Schillers Maria Stuart. 6. Durch welche Mittel gelingt

es Göthe in seiner Tragödie, unsere Teilnahme für Egmont wachzurufen? 7. Disposition von Schillers Recension des Götheschen Egmont. 8. Die Namen sind in Erz und Marmelstein so wohl nicht aufbewahrt wie in des Dichters Liede. 9. Wie kommt Brutus dazu in Shakespeares Tragödie, sich an der Verschwörung zu beteiligen? (Ext.-Aufsatz.)

Lateinisch. Grammatik: Zusammenhängende Repetitionen der Syntax, besonders des in IIb neu Durchgenommenen; dazu die §§ 343—350 nach Ellendt-Seyffert. Übersetzungs-Übungen nach Süpfle für II. Wöchentlich abwechselnd ein Exercitium oder ein Extemporale; bisweilen eine freie lat. Ausarbeitung. Lektüre: Ciceros Verrinen mit Auswahl, Livius XXI und XXII mit Auswahl. 6 St. *Sonntag.* — Vergil Aen. VI—XII mit Auswahl. 2 St. *Hass.*

Griechisch. Grammatik: Tempus- und Moduslehre. Präpositionen. Repetition der früheren Pensa. nach Koch. Extemporalien. Lektüre: Auswahl aus Xenophons Memorabilien, Herodot Buch VII und Lysias Reden. 5 St. *Averdunk.* — Homer Od. XI bis XXIV (Auswahl). 2 St. *Schneider.*

Französisch. Grammatik: Aus Plötz kurzgefasster Grammatik § 105—116. Abschliessende Repetitionen der Formenlehre und Syntax. Alle 14 Tage ein Exercitium aus Wüllenweber oder ein Extemporale. Lektüre: Auswahl aus Lüdecking II. Molière, Le malade imaginaire. 2 St. *Schmidt.*

Hebräisch (fakult.) Einübung der Formenlehre nach Hollenberg. 2 St. *Sonntag.*

Englisch. S. Prima.

Geschichte und Geographie. Römische Geschichte. Geographie des alten Italiens. Wiederholungen aus der griechischen, deutschen und brandenburgisch-preussischen Geschichte. Geographische Repetitionen. 3 St. *Schmidt.*

Mathematik. Wiederholung und Erweiterung der Potenz- und Wurzelrechnung. Logarithmierung. Gleichungen zweiten Grades mit einer und zwei Unbekannten, nach Heilermann und Diekmann II. Ebene Trigonometrie; Lehre von den harmonischen Punkten und Strahlen, nach Gallenkamp I und II. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 4 St. *Closterhalfen.*

Physik. Magnetismus, Elektricität und einzelne Abschnitte der Wärmelehre, nach Krumme. 2 St. *Closterhalfen.*

Untersekunda.

Ordinarius: *Sonntag.*

Religionslehre. S. Obersekunda.

Deutsch. Schillers betrachtende Gedichte in Auswahl. Jungfrau von Orleans. Tell. Götz von Berlichingen. Hermann und Dorothea. Schillers Leben und Göthes Leben, so weit die in dieser Klasse gelesenen Werke in Betracht kommen. Grammatisches im Anschluss an die Korrektur der Aufsätze Alle 4 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Feller.*

Aufgaben für die deutschen Aufsätze:

1. Auf welcher Stufe der Kultur traf Caesar die Germanen? (bell. gall.) 2. Wie war die Lage Frankreichs beim Auftreten der Jungfrau von Orleans? (Nach dem Prolog von Schillers Dichtung.) 3. Inwiefern lässt sich aus dem Vorleben der Jungfrau von Orleans in ihrer Heimat ihre spätere Laufbahn erklären? (Nach Schillers Dichtung.) 4. Welche geschichtlichen Züge aus Götz' Leben haben Göthes Interesse besonders wachgerufen und ihn zur Dichtung des Werkes bewogen? 5. In welchen Zügen von Göthes Götz spiegelt sich der Anbruch der Neuzeit? 6. Götz' Recht und Götz' Schuld. 7. Welche Rolle spielt Gertrud in Schillers Tell? 8. Was bezweckt das Auftreten Parricidas im Tell? 9. Die Eigenart der drei beim Wirte zum goldenen Löwen versammelten Männer. (Ext.-Aufsatz.) 10. Hermann und die Mutter in Göthes Dichtung.

Lateinisch. Grammatik: Repetition und Abschluss der Formenlehre und Syntax. (Ellendt-Seyffert bis § 343.) Mündliches Übersetzen und Exercitien nach Haacke III. Alle 8 Tage ein Exercitium oder ein Extemporale. Lektüre: Cicero de imperio Cn. Pompei, in Catilinam I. III. Sallust de Catilinae coniuratione. Livius XXI m. A. Vergil Aeneis I. 1—440, II. IV. Einige Stellen memoriert. 8 St. *Ruppersberg.*

Griechisch. Grammatik: Casuslehre, Lehre vom Infinitiv u. Participium nach Koch. Alle 14 Tage ein Extemporale; bisweilen ein Exercitium. Repetition der unregelm. Verba. Lektüre: Xen. Anabasis V—VII, Herodot II und III mit Auswahl. 5 St. *Sonntag.* — Homer Od. Buch I—X (Auswahl). 50 Verse gelernt. 2 St. *Schneider.*

Französisch. Grammatik: Syntax nach Plötz §§ 82—89 und 99—104. Alle 14 Tage ein Exercitium aus Wüllenweber oder ein Extemporale. Lektüre aus Lüdecking II. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Griechische Geschichte. Wiederholungen aus der deutschen und brandenburgisch-preussischen Geschichte. Geographie des alten Griechenlands und Repetition aus der Geographie Mitteleuropas. 2 St. *Schmidt.*

Mathematik. Potenz- und Wurzelrechnung. Gleichungen ersten Grades mit zwei und mehreren Unbekannten, zweiten Grades mit einer Unbekannten, nach Heilermann und Diekmann II. Proportionalität von Strecken, Ähnlichkeit der Dreiecke, Vollendung der Kreislehre, nach Gallenkamp I. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 4 St. *Closterhalfen.*

Physik. S. Obersekunda.

Obertertia.

Ordinarius: *Feller.*

Religionslehre. a) Evangelische: Leben Pauli nach der Apostelgeschichte mit Parallelen aus den Briefen und Leben Luthers. Sprüche und Lieder memoriert und repetiert. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Ausführliche Erklärung des Apostolischen Glaubensbekenntnisses. Apostelgeschichte. Repetitionen aus dem A. und N. T. Erklärung der wichtigeren kirchlichen Ceremonien. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Prosaische und poetische Lektüre, Memorieren von Gedichten nach Hopf und Paulsiek. Alle 3 Wochen ein Aufsatz. Grammatik und Orthographie im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. 2 St. *Foerster.*

Lateinisch. Grammatik: Tempus- und Moduslehre mit Erweiterung und Wiederholung des Früheren, nach Ellendt-Seyffert. Wöchentlich ein Extemporale, alle 3 Wochen ein Exercitium. Mündliches Uebersetzen nach Haacke. Lektüre: Caesar bell. gall. IV—VII in Auswahl. 7 St. *Feller.* — Ovid. Metam. Auswahl aus VIII—XV; ca. 60 Verse memoriert. 2 St. *Ruppersberg.*

Griechisch. Grammatik: Verba auf $\mu\iota$ und die unregelmässigen Verba; Repetition des früheren Pensums, nach Koch. Uebersetzungsübungen nach Wesener II. Alle acht Tage ein Extemporale oder ein Exercitium. Lektüre: Xen. Anabasis I und II. 7 St. *Sonntag.*

Französisch. Grammatik nach Plötz kurzgef. Gr. § 87-94 und § 1—21. Schriftliches und mündliches Übersetzen aus dem Deutschen nach Plötz meth. Übungsbuch und Wüllenweber. Lektüre aus Plötz meth. Übungsbuch und Lüdecking I. Alle 14 Tage ein Exercitium oder ein Extemporale. 2 St. *Schneider.*

Geschichte und Geographie. Deutsche Geschichte von 1648—1871; Repetition des Pensums der IIIb, nach Müller. Politische Geographie von Deutschland; Geographie von Asien, Afrika, Amerika, Australien nach Daniels Leitfaden. 3 St. *Ruppersberg.*

Mathematik. Wiederholung des arithmetischen Pensums der III b, Gleichungen ersten Grades mit einer und zwei Unbekannten, Proportionen, nach Heilermann und Diekmann I. Grössenvergleichung und Ausmessung geradlinig geschlossener Figuren, Proportionalität von Strecken, die Lehre vom Kreise mit Ausschluss der Kreisberechnung, nach Gallenkamp I. Alle 14 Tage ein Extemporale. 3 St. *Closterhalfen.*

Naturbeschreibung. Mineralogie: Die einfacheren Krystallformen. Einige häufigere und wichtigere Mineralien. Zoologie: Die Lehre vom Bau des menschlichen Körpers.

Zusammenfassende Übersicht über die systematische Anordnung des Tierreichs, nach Thomé. Vorzeigen von mikroskopischen Präparaten 2 St. *Mülot.*

Zeichnen. Blattformen nach Glinzer, Ornamente nach Vorlagen, Aufnahmen nach Holz- und Gypsmodellen, Landschaften und Figuren nach verschiedenen Autoren. Techn. Zeichnen: Projectionen von Geraden, Ebenen, Körpern und Drehung von Körpern, sowie einige krumme Linien. 2 St. *Gehrke.*

Untertertia.

Ordinarius: *Mülot.*

Religionslehre. S. Obertertia.

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Lesestücke nach Hopf und Paulsiek. Biographische Mitteilungen. Memorieren von Gedichten. Disponierübungen. Grammatik und Orthographie im Anschluss an die Zurückgabe der Aufsätze. Alle drei Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Grammatik: Tempus- und Moduslehre, Repetition und Erweiterung der Casuslehre nach dem Lehrplan. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale. Übersetzen aus dem Deutschen nach Haacke. Lektüre: Caesar bell. gall. I—IV. Ovid. Metam. I—V (Auswahl). 9 St. *Hass.*

Griechisch. Formenlehre bis zum Abschluss der regelmässigen Verba auf ω, nach Koch und Wesener I. 7 St. *Averdunk.*

Französisch. Grammatik: Syntax nach Plötz kurzgef. Grammatik § 75—81. Repetition der gesammten Formenlehre. Alle 14 Tage ein Exercitium aus Plötz method. Übungsbuch oder ein Extemporale. Lektüre aus Lüdecking I. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Deutsche Geschichte bis zur Reformation, nach Müller. Wiederholungen aus der griechischen und römischen Geschichte. Geographie der aussereuropäischen Erdteile und Repetition der Geographie von Deutschland, nach Daniels Leitfaden. 3 St. *Schmidt.*

Mathematik. Die vier Grundrechnungsarten in allgemeinen ganzen und gebrochenen Zahlen, leichtere Gleichungen 1. Grades mit einer Unbekannten, nach Heilermann und Diekmann. Grössenvergleichung geradlinig geschlossener Figuren. Elemente der Kreislehre, nach Gallenkamp I. Alle 14 Tage ein Extemporale. 3 St. *Mülot.*

Naturbeschreibung. Botanik: Die wichtigsten Familien des natürlichen Systems mit besonderer Berücksichtigung der einheimischen Pilze. Fortsetzung der Übungen im Bestimmen von Pflanzen nach Linné. Zoologie: Einiges über den Bau des menschlichen Körpers. Insekten, Würmer, Stachelhäuter, nach Thomé. 2 St. *Mülot.*

Zeichnen. Wandtafelvorlagen von Wohlin, Blattformen nach Glinzer, Landschaften und Figuren nach verschiedenen Autoren. 2 St. *Gehrke.*

Quarta.

Ordinarius: *Ruppersberg.*

Religionslehre. a) Evangelische: Übersicht über das A. T. Leben Jesu nach Markus mit Parallelen. Sprüche und Lieder memoriert und repetiert. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: S. Obertertia.

Deutsch. Satz- und Interpunktionslehre. Lesen, Erklären und Wiedergabe von Gedichten und Prosastücken aus Hopf und Paulsiek; eine Anzahl Gedichte memoriert. Alle 14 Tage ein Aufsatz. 2 St. *Ruppersberg.*

Lateinisch. Grammatik: Ergänzung der Formenlehre, Gebrauch der Casus, Präpositionen; Orts-, Raum- und Zeitbestimmungen, nach Ellendt-Seyffert § 129—201. Übersetzen aus dem Deutschen nach Ostermann III. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale. Lektüre: Ausgewählte Biographieen aus Nepos. 9 St. *Foerster.*

Französisch. Plötz method. Übungsbuch Lekt. 42—72 mit den entsprechenden Abschnitten aus Plötz kurzgef. Grammatik. Extemporalien und Exercitien. 5 St. *Ruppersberg.*

Geschichte und Geographie. Griechische Geschichte bis Alexander; römische Geschichte bis Augustus, nach Jäger. Geographie des ausserdeutschen Europa; Überblick über Deutschland. Vorher einiges aus der mathemat. Geographie und geographische Grundbegriffe, nach Daniels Leitfaden. 4 St. *Ruppersberg.*

Mathematik und Rechnen. Wiederholung und Erweiterung der Lehre von den gemeinen und Dezimalbrüchen unter besonderer Berücksichtigung des abgekürzten Rechnens mit letzteren. Einfache und zusammengesetzte Regeldetrie, Zins- und Gesellschaftsrechnung, nach Harms und Kallius. Geometrische Grundbegriffe; Lehre von den geraden Linien und der Lage gerader Linien zu einander; das Dreieck und Viereck, nach Gallenkamp. 4 St. *Mülot.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit schwierigerer Blütenbildung; Einführung in die Kenntnis des Linnéschen Systems und Uebungen im Bestimmen nach demselben. Zoologie: Kriechtiere, Lurche, Fische; Repetition der Säugetiere und Vögel. 2 St. *Mülot.*

Zeichnen. Wandtafelvorlagen nach Stuhlmann, Wohlin und Glinzer, sowie Elemente für landschaftliche Studien. 2 St. *Gehrke.*

Quinta.

Ordinarius: *Hass.*

Religionslehre. a) Evangelische: Biblische Geschichten des A. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Liedern und Psalmen. 2 St. *Werth.*

b) Katholische: Die Lehre von Gott, Erlösung, Kirche. Geschichte des A. T. bis David. Erklärung des Kirchenjahrs. Einübung der wichtigsten Gebete. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre prosaischer und poetischer Lesestücke und Memorieren von Gedichten nach Hopf und Paulsiek. Der zusammengesetzte Satz. Grammatik und Orthographie nach dem Lehrplan. Alle 14 Tage ein Diktat oder eine kleine Nacherzählung. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Repetition der regelmässigen Formenlehre. Die Deponentia, die sog. unregelmässige Formenlehre, nach Ellendt-Seyffert. Mündliche Übungen im Übersetzen, besonders der zusammenhängenden Erzählungen, aus Ostermann II. Vokabellernen nach Ostermann Vokabularium I und II, nach einem Kanon. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 9 St. *Hass.*

Französisch. Plötz method. Übungsbuch Lekt. 1—41, dazu die entsprechenden Abschnitte aus Plötz kurzgef. Grammatik. Schriftliche Arbeiten. 4 St. *Closterhalfen.*

Geographie und Geschichtserzählung. Die aussereuropäischen Erdteile, nach Daniels Leitfaden. Biographische Erzählungen aus der mittleren und neueren deutschen und aus der preussischen Geschichte. 3 St. *Averdunk.*

Rechnen. Die gemeinen Brüche und die Dezimalbrüche, nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Fortgesetzte Beschreibung von Pflanzen mit einfacher, einiger Pflanzen mit weniger einfacher Blütenbildung. Zusammenfassung und Vergleichung verwandter Arten. Wiederholung und Erweiterung der morphologischen Grundbegriffe. Zoologie: Beschreibung einiger Säugetiere. Die Vögel und Zusammenfassung derselben nach Ordnungen und Familien. 2 St. *Mülot.*

Schreiben. Deutsche, lateinische und griechische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Wandtafelvorlagen nach Stuhlmann, Wohlin und Glinzer. 2 St. *Gehrke.*

Sexta.

Ordinarius: *Foerster.*

Religionslehre. a) Evangelische: Biblische Geschichte des N. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Liedern und Psalmen. Geographie von Palästina. 3 St. *Werth.*

b) Katholische: S. Quinta.

Deutsch. Poetische und prosaische Lesestücke und Memorieren von Gedichten nach Hopf und Paulsiek. Deklination und Konjugation. Der einfache Satz. Alle 14 Tage ein Diktat. 3 St. *Foerster.*

Lateinisch. Regelmässige Formenlehre mit Ausschluss der Deponentia, nach Ellendt-Seyffert. Übersetzen nach Ostermann I. Memorieren von Vokabeln nach Ostermann Vokabularium I. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale. 9 St. *Foerster.*

Geographie und Geschichtserzählung. Allgemeines; Auswahl aus der math. und phys. Geographie; die Erdteile und Meere; Europa im besondern; Deutschland, nach Daniels Leitfaden. Einzelne Erzählungen aus der griechischen und römischen Geschichte. 3 St. *Schultze.*

Rechnen. Die Grundrechnungen mit ganzen unbenannten und benannten Zahlen, sowie mit Dezimalzahlen. Teilbarkeit der Zahlen, nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit einfachem und deutlich erkennbarem Blütenbau. Unterscheidung der wichtigsten Waldbäume nach ihren Blättern und ihrer Gesamterscheinung. Morphologische Grundbegriffe. Zoologie: Beschreibung von Säugetieren und einigen Vögeln. 2 St. *Mülot.*

Schreiben. Deutsche und lateinische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Wandtafelvorlagen von Stuhlmann und Wohlin. 2 St. *Gehrke.*

Vom evangelischen Religionsunterricht sowie vom katholischen war kein Schüler dispensiert.

Technischer Unterricht.

a) **Turnen.** I. C. (Prima, Sekunda, Obertertia): Zusammengesetzte Frei- und Eisenstabübungen. Marschübungen: Flanken- und Sektionsmarsch. Kreis- und Kreuzformationen. Aufmärsche. Reihungen der Viererreihe (Reigen, nach Euler). Laufschritt. Schwierigere Gerätübungen. 50 Schüler. 8 Riegen. 2 St. — II. C. (Untertertia, Quarta): Zusammengesetzte Freiübungen. Holzstabübungen. Die Reihungen der Dreierreihe. Umzüge, Aufmärsche. Flanken- und Sektionsmarsch. Richtung, rechts- und linksschliessen etc. Mittlere Gerätübungen. 60 Schüler. 8 Riegen. 2 St. — III. C. (Quinta, Sexta): Leichtere Freiübungen. Die Reihungen der Zweierreihe. Gangübungen. Leichte Gerätübungen. 65 Schüler. 8 Riegen. 2 St. Statt der Frei- und Ordnungsübungen fand von Zeit zu Zeit ein Spiel statt. — IV. C. (Vorschulklassen): Die einfachsten Frei-, Gang- u. Gerätübungen. Spiele. 1 St. — I. S. waren dispensiert 48, i. W. 52 Schüler, teils wegen weiten Schulweges, teils auf Grund eines ärztlichen Attestes, teils wegen Teilnahme am Schwimmunterricht. *Mülot.*

b) **Gesang.** Prima und Sekunda 1 St.: 2stimmige Volkslieder und 4stimmige Lieder und Choräle. Tertia und Quarta je 1 St.: Ebenso. Quinta und Sexta je 2 St.: 2stimmige Lieder und Choräle, Notenkenntnis, Tonarten. *Werth.*

c) **Fakultatives Zeichnen** konnte für die Klassen von IIb an aufwärts nicht eingerichtet werden, da der Zeichenlehrer nur für die 10 Unterrichtstsunden der Klassen VI bis IIIa und auch für diese nur zu bestimmten Zeiten disponibel war. Dagegen wird das Zeichnen in den Tertien, in welchen es nach dem neuen Lehrplan fakultativ sein soll, altem Herkommen gemäss von Eltern und Schülern als obligatorisch angesehen, und das Königl. Provinzial-Schul-Kollegium hat davon abgesehen, die Schule zu einer Änderung dieser Auffassung zu veranlassen.

Schulbücher für das Schuljahr 1884/85.

Vorbemerkung. Der Gebrauch der angegebenen Ausgaben ist obligatorisch. Nur in besonderen Fällen kann nach vorher eingeholter Genehmigung des betreffenden Fachlehrers der Gebrauch einer anderen Ausgabe gestattet werden. — Wegen Überlassung von Exemplaren aus der Unterstützungsbibliothek hat man sich an den Ordinarius zu wenden.

Gegenstand.	Lehrbücher.	Klasse.
	A. Gymnasium.	
Religion. 1. Ev.	Bibel	VI—I.
	Zahn, bibl. Historien	VI, V.
	Novum testamentum graece ed. Buttmann (Teubner) oder Tischendorf (ed. acad. Mendelssohn)	I. II.
2. Kath.	Schuster, bibl. Geschichte	VI, V.
	Bibel in der Vulgata	III.
Deutsch.	Hopf und Paulsiek, Lesebuch	VI—I.
Lateinisch.	Ellendt-Seyffert, lat. Grammatik, nebst Brambach, Handweiser der lat. Rechtschreibung	VI—I.
	Ostermann, Übungsbuch	VI—IV.
	Ostermann, Vokabular	VI, V.
	Cornelius Nepos ed. Halm (Teubner Text)	IV.
	Haacke, Aufgaben II 2	III B.
	Caesar bellum gallicum (Teubner Text) Ovid, metam. (Teubner Text)	III B, III A.
	Haacke, Aufgaben II	III A. II B.
	Cic. orat. XIX ed. Eberhard et Hirschfelder Vergil (Teubner Text)	II B, II A.
	Süpfle, Übungsbuch für II	II A.
	Süpfle, Übungsbuch für I Capelle, lat. Aufsatz Horaz (Teubner Text)	I.
Griechisch.	Koch, Grammatik	III B—I.
	Wesener, Elementarbuch I	III B.
	Wesener, Elementarbuch I und II	III A.
	Xenophon Anab. (Teubner Text)	III A, II B.
	Homer Od. (Teubner Text)	II B, II A.
	Herodot (Teubner Text) Buch V und VI	II B, II A.
	Xenophon Memorabilien (Teubner Text)	II A.
	Hom. Jl. (Teubner Text)	I.
Hebräisch.	Hollenberg, Hebr. Schulbuch	II A, I.
	Hebr. Bibel	I.
Französisch.	Plötz, Kurzgef. system. Grammatik	V—I.
	Plötz, Method. Übungsbuch	V—III B.
	Wüllenweber, Übungsbuch zum Uebersetzen ins Französische	III A—I.
	Lüdecking, Lesebuch I	III B, III A.
	Lüdecking, Lesebuch II	II B, II A.
Geschichte.	O. Jäger, Hilfsbuch für den ersten Unterricht in der alten Geschichte	IV.
	David Müller, Leitfaden zur Geschichte des deutschen Volks	III B, III A.
	David Müller, Abriss der allgem. Geschichte I	II.
	Beck, Lehrbuch der allgem. Geschichte III und IV	I.
Geographie.	Daniel, Leitfaden	VI—III A.
Mathematik.	Harms und Kallius, Rechenbuch	VI—IV.
	Heilermann und Diekmann, Algebra I	III B, III A.
	Heilermann und Diekmann, Algebra II	II B, II A.
	Heilermann und Diekmann, Algebra III	I.
	Gallenkamp, Elemente der Mathematik I	IV—II B.
	Gallenkamp, Elemente der Mathematik II	II A, I.

Gegenstand.		Lehrbücher.	Klasse.
Physik.		Krumme, Lehrbuch	IIB—I.
Naturbeschreib.		Thomé, Lehrbuch der Botanik Thomé Lehrbuch der Zoologie	IIIB, IIIA.
Gesang.		Göcker, des Knaben Liederschatz	VI—I.
		B. Vorschule.	
Religion.	1. Ev.	Zahn, bibl. Historien	2. 1.
	2. Kath.	Schuster, bibl. Geschichte	3—1.
Deutsch.		Gladbacher Fibel I. II. — Schulze und Steinmann, Kinderschatz I	3.
		Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie	2.
		Gabriel und Supprian, deutsches Lesebuch, 2ter Teil (Oberstufe) Schipke, Orthographie Schwenk, 50 Aufgaben	1.
Rechnen.		Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklassen 1—100	3.
		Terlinden, Rechenbuch I	2.
		Terlinden, Rechenbuch II	1.
Gesang.		Göcker, Liederschatz	2. 1.

II. Verfügungen des Königlichen Provinzial-Schul-Kollegiums.

1884. 1. 31. August (7102). Mitteilung des Ministerial-Erlasses vom 14. April 1884. (M. d. g. A. U. IIIa 18424.) 1) Zu den Krankheiten, welche vermöge ihrer Ansteckungsfähigkeit besondere Vorschriften für die Schulen notwendig machen, gehören: a) Cholera, Ruhr, Masern, Röteln, Scharlach, Diphtherie, Pocken, Flecktyphus und Rückfallsfieber. b) Unterleibstyphus, kontagiöse Augenentzündung, Krätze und Keuchhusten, der letztere sobald und solange er krampfartig auftritt. — 2) Kinder, welche an einer der in Nr. 1a oder b genannten ansteckenden Krankheiten leiden, sind vom Besuche der Schule auszuschliessen. — 3) Das Gleiche gilt von gesunden Kindern, wenn in dem Hausstande, welchem sie angehören, ein Fall der in Nr. 1a genannten ansteckenden Krankheiten vorkommt, es müsste denn ärztlich bescheinigt sein, dass das Kind durch ausreichende Absonderung vor der Gefahr der Ansteckung geschützt ist. — 4) Kinder, welche gemäss Nr. 2 oder 3 vom Schulbesuch ausgeschlossen worden sind, dürfen zu demselben erst dann wieder zugelassen werden, wenn entweder die Gefahr der Ansteckung nach ärztlicher Bescheinigung für beseitigt anzusehen, oder die für den Verlauf der Krankheit erfahrungsmässig als Regel geltende Zeit abgelaufen ist. Als normale Krankheitsdauer gelten bei Scharlach und Pocken 6 Wochen, bei Masern und Röteln 4 Wochen. Es ist darauf zu achten, dass vor der Wiederzulassung zum Schulbesuch das Kind und seine Kleidungsstücke gründlich gereinigt werden. — 6) Aus Pensionaten u. s. w. dürfen Zöglinge während der Dauer oder unmittelbar nach dem Erlöschen einer im Hause aufgetretenen ansteckenden Krankheit nur dann in die Heimat entlassen werden, wenn dies nach ärztlichem Gutachten ohne die Gefahr einer Übertragung der Krankheit geschehen kann, und alle vom Arzte etwa für nötig erachteten Vorsichtsmassregeln beobachtet werden. Unter denselben Voraussetzungen sind die Zöglinge auf Verlangen ihrer Eltern, Vormünder oder Pfleger zu entlassen.

2. 6. Dezember (9983). Die Gesamtdauer der Erholungspausen beträgt bei vierstündigem Vormittags- und zweistündigem Nachmittags-Unterrichte 45 Minuten. Diese werden bis auf weiteres so verteilt, dass nach der zweiten Stunde des Vormittags eine Pause von 20 Minuten, nach der ersten Stunde des Nachmittags eine solche von 15 Minuten, nach der ersten und nach der dritten Stunde des Vormittags je eine Pause von 5 Minuten stattfindet.

III. Chronik der Anstalt.

Das Schuljahr begann am 28. April, nachdem die Aufnahmeprüfung am 26. stattgefunden hatte.

Das Lehrerkollegium wurde vervollständigt durch den Eintritt des wissenschaftlichen Hilfslehrers *Eduard Mülot*, gebürtig aus Haiger in der Provinz Hessen-Nassau, der kurz vorher den Kursus der Turnlehrer-Bildungsanstalt in Berlin durchgemacht hatte.

Der Unterricht wurde im Sommersemester erheblich dadurch gestört, dass zuerst der Probekandidat Dr. *Wolf* und dann auch Gymnasiallehrer Dr. *Hass* zu einer 40tägigen Übung einberufen wurde, und zwar in der Weise, dass sie eine Woche lang gleichzeitig abwesend waren. Der Probekandidat *Berr* übernahm in dieser Zeit nahezu die Stundenzahl einer vollen Lehrkraft und später die Hälfte der zu besetzenden Stunden, während Dr. *Wolf* nach seinem Wiedereintritt die andere Hälfte übertragen wurde. Damit an den Unterbrechungen nichts fehle, musste Gymnasiallehrer Dr. *Closterhalfen* im Mai eine Woche lang als Geschworener fungieren.

Für die Turnspiele wurde eine bei Düssern gelegene Wiese gemietet und auf dieser ein Schuppen zur Aufnahme der Geräte errichtet. Die Spiele wurden unter der Leitung des Turnlehrers *Mülot* an den Mittwoch- und Samstag-Nachmittagen regelmässig abgehalten bei einer im Ganzen ausreichenden Beteiligung. Auch andere Mitglieder des Kollegiums führten gelegentlich die Aufsicht. Im nächsten Jahre wird dieselbe Wiese noch weiter benutzt werden; später wird es vielleicht gelingen, eine näher bei der Stadt sehr günstig gelegene grosse Wiese zu diesem Zwecke für die Anstalt zu erwerben.

Der Vorschullehrer *Schuh* erkrankte an einem Halsleiden, das ihn nötigte, den Unterricht vom 30. Juni bis zum Ende des Sommersemesters auszusetzen. Die Vertretung wurde in der Weise bewerkstelligt, dass Vorschullehrer *Schultze* den gesamten Unterricht in der 2. und 3. Vorschulklasse, Herr Lehrer *König* von hier den Rechenunterricht, und Probekandidat *Berr* die übrigen Stunden in der 1. Vorschulklasse übernahm.

Zur Erinnerung an den langjährigen Leiter des rheinischen höheren Schulwesens, den 1882 verstorbenen Geheimrat *Dietrich Landfermann*, wurde bekanntlich am 10. Juli eine Feier in Koblenz abgehalten. Auch unsere Anstalt, an der *Landfermann* von Herbst 1836 bis Herbst 1841 als Direktor gewirkt hat, war durch den Unterzeichneten vertreten. Von dem Marmormedaillon, das bei dieser Gelegenheit enthüllt wurde, einem Werke des Kölner Bildhauers Werres, schenkte Herr Provinzial-Schulrat Dr. *Höpfner* einen schönen Abguss; für dieses in mehr als einer Hinsicht wertvolle Geschenk spricht die Schule den herzlichsten Dank aus. — Am 14. Juli versammelten sich Lehrer und Schüler in der Aula, und der Direktor versuchte, ein Bild des Lebens und Wirkens Landfermanns zu entwerfen. Dann wurde das Medaillon dort an einer geeigneten Stelle angebracht.

Am 18. Juli fand die Turnfahrt in der hergebrachten Weise statt; sie verlief ohne Unfall und zu allgemeiner Befriedigung.

Am 3. August wurde der Untersekundaner *Karl Langen* seinen Eltern und der Anstalt durch einen plötzlichen Tod entrissen. Lehrer und Schüler geleiteten seine sterbliche Hülle zur letzten Ruhestätte.

Die mündliche Abiturientenprüfung wurde am 14. August unter dem Vorsitz des Herrn Provinzial-Schulrats Dr. *Höpfner* abgehalten. Deputatus curatorii war Herr Pastor *Terlinden*. Es hatten sich vier Oberprimaner gemeldet, die auch alle das Zeugnis der Reife erhielten.

Am 16. August vormittags wurden die Abiturienten durch den Direktor mit einer Ansprache entlassen, und der Unterricht mit der Verteilung der Zeugnisse geschlossen.

Mit dem Ende des Sommersemesters traten die beiden Probekandidaten Dr. *Wolf* und *Berr* nach Vollendung des Probejahres aus dem Kollegium aus.

Die Ferien dauerten bis zum 21 September.

Das Wintersemester nahm am 22 September seinen Anfang.

Am 6., 7. und 8. Oktober nahm der Unterzeichnete Teil an der 2. rheinischen Direktorenversammlung in Bonn.

Während des grössten Teils des zweiten Quartals musste der katholische Religionsunterricht infolge der Erkrankung des Kaplans *Haan* ausfallen.

Der Unterricht wurde am Montag, den 22. Dezember, nachmittags 3 Uhr mit einer Ansprache des Direktors geschlossen. Die Ferien dauerten bis zum 6. Januar.

Am folgenden Tage feierte die Anstalt auf eine von den Aufsichtsbehörden gegebene Anregung hin das Andenken der Gebrüder *Grimm* in der Weise, dass Oberlehrer *Feller* die Verdienste der beiden Männer um die deutsche Sprache und Litteratur, um die Kenntnis der deutschen Vorzeit und um die Erweckung des deutschen Nationalbewusstseins vor versammelten Lehrern und Schülern in eingehender Weise schilderte.

Das mündliche Abiturientenexamen wurde am 12. März unter dem Vorsitz des zum Königl. Kommissar ernannten Direktors abgehalten. Das Kuratorium war durch Herrn Pastor *Terlinden* vertreten. Von den 7 Oberprimanern, die sich zu der Prüfung angemeldet hatten, wurden 2 *(Lohmann* und *Engels)* von dem mündlichen Examen befreit; auch den übrigen wurde das Zeugnis der Reife zuerkannt.

Der Geburtstag Seiner Majestät des Kaisers und Königs wurde am 21. März durch Deklamationen und Gesänge gefeiert. Die Festrede hielt Gymnasiallehrer Dr. *Hass*.

Mit dem Beginn des kommenden Schuljahrs wird die Anstalt voraussichtlich vom Staate übernommen werden und von da ab die Bezeichnung „Königlich“ mit vollem Rechte tragen, die sie bis jetzt anticipando geführt hat.

IV. Statistische Mitteilungen.

Die Zusammensetzung des Kuratoriums ist dieselbe geblieben. Es besteht aus den Herren: Direktor Dr. jur. *F. Goecke*, Vorsitzender; Oberbürgermeister *Lehr*, Stellvertreter; Gymnasialdirektor Dr. *Schneider;* Pastor *Terlinden;* Fabrikbesitzer *A. Boninger* und *Fr. Curtius;* Rechtsanwalt Dr. jur. *Michels*.

A. Frequenztabelle für das Schuljahr 1884/85.

	A. Gymnasium.										B. Vorschule.			
	IA	IB	IIA	IIB	IIIA	IIIB	IV	V	VI	Sa.	1	2	3	Sa.
1. Bestand am 1. Februar 1884	9	11	14	18	27	25	43	30	33	210	16	19	8	43
2. Abgang b. z. Schluss d. Schuljahrs 1883/84	9	—	—	3	2	3	1	1	4	23	1	—	—	1
3a. Zugang durch Versetzung zu Ostern	11	14	16	21	19	33	26	27	14	181	19	8	—	27
3b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern	—	4	—	1	1	5	5	5	18	39	1	2	13	16
4. Frequenz am Anfang d. Schuljahr. 1884/85	11	18	13	22	27	42	40	35	34	242	21	10	13	44
5. Zugang im Sommersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
6. Abgang im Sommersemester	4	2	1	1	—	—	1	1	1	11	1	1	—	2
7a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
7b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis	—	—	—	—	2	1	1	1	1	6	—	2	2	4
8. Frequenz am Anfang d. Wintersemesters	7	16	12	21	29	43	40	35	34	237	20	11	15	46
9. Zugang im Wintersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
10. Abgang im Wintersemester	—	1	1	—	—	—	—	—	—	2	—	—	—	—
11. Frequenz am 1. Februar 1885	7	15	11	21	29	43	40	35	34	235	20	11	15	46
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1885	19,[illegible]	18,[illegible]	17,[illegible]	16,[illegible]	15,[illegible]	12,[illegible]	13,[illegible]	12,[illegible]	11,[illegible]	—	9,[illegible]	8,[illegible]	6,[illegible]	—

B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	A. Gymnasium.							B. Vorschule.						
	Evang.	Kath.	Diss.	Jud.	Einh.	Ausw.	Ausländer	Evang.	Kath.	Diss.	Jud.	Einh.	Ausw.	Ausländer
Am Anfang des Sommersemesters	169	63	—	10	185	56	1	29	15	—	—	43	1	—
Am Anfang des Wintersemesters	168	60	—	9	183	53	1	31	14	—	1	45	1	—
Am 1. Febr. 1885	167	59	—	9	182	52	1	31	14	—	1	45	1	—

Das Zeugnis für den einjährigen Militärdienst haben erhalten Ostern 1884: 14, Michaelis kein Schüler, davon sind zu einem praktischen Beruf abgegangen 3 Schüler.

C. Übersicht über die Abiturienten.

a) Michaelis 1884.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Confession	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt	Aufenthalt in Prima	Gewählter Beruf
Karl Glebe	11. Januar 1864	Wollendorf	evang.	Elementarlehrer a. D.	Gemen	6½	2½	Theologie
August Streffing	10. November 1862	Neuss	kath.	Rentner	Neuss	1	2½	Medizin
Oskar Overbeck	9. Dezember 1862	Barmen	evang.	Kaufmann	Barmen	2½	3½	Jura
Ernst Müller	18. Januar 1865	Duisburg	evang.	Kaufmann	Duisburg	14	2½	Theologie

b) Ostern 1885.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Confession	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt	Aufenthalt in Prima	Gewählter Beruf
Karl Lohmann	31. Mai 1866	Cleve	evang.	Ingenieur	Duisburg	12	2	Neuere Philologie
Emil Engels	9. Dezember 1864	Duisburg	kath.	Arbeiter	Duisburg	8	2	Medizin
Karl Hörle	1. Mai 1865	Duisburg	evang.	Pfarrer	Duisburg	13½	2	Medizin
Adolf Kolkmann	23. September 1866	Hattingen	evang.	Landgerichtsrat	Duisburg	13	2	Medizin
Edgar Kuhlwein	30. August 1864	Biberteich	evang.	Rittergutsbesitzer	Biberteich	5	2	Militär
Hugo Neuhaus	12. Februar 1865	Heissen	evang.	Geschäftsführer	Mülheim a. d. Ruhr	7	2	Medizin
Max Vygen	28. Februar 1864	Duisburg-Hochfeld	kath.	Fabrikbesitzer	Duisburg-Hochfeld	10½	2	Jura

V. Sammlungen von Lehrmitteln.

1. Gymnasial-Bibliothek (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag*).

Dieselbe zählt gegenwärtig 3570 Werke. Es kamen dazu:

a) durch Geschenke:

Vom hohen Ministerium in Berlin: Publikationen aus den preussischen Staatsarchiven Band 19—22.

Herr Buchdruckereibesitzer *Hugo Loos* schenkte beim Abgang seines Sohnes August 25 M.; hierfür wurden angeschafft: Roehl, Inscriptiones graecae antiquissimae und Cauer, Delectus inscriptionum graecarum.

Die Verlagsbuchhandlungen von *F. Tempsky* in Prag und *G. Freytag* in Leipzig schenkten 20 Bände griech. und lat. Schriftsteller nebst Speciallexicis.

b) durch Ankauf aus den etatsmässigen Mitteln:

1. Die Fortsetzungen einer grösseren Anzahl von Lieferungswerken und Zeitschriften.

2. Einzelne Werke: Lattmann und Müller, kleine lat. Grammatik und Reform des Elementarunterrichts in den alten Sprachen. Lattmann, lat. Elementarbuch für VI, Übungsbuch für V, IV und III. Neue, Formenlehre der lat. Sprache, I. Band und Register. Scherer, Jakob Grimm. Launitz, Abbildungen des griechischen Theaters. Gregorius Corinthius ed. Schäfer.

2. Unterstützungs-Bibliothek (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag*).

Für dieselbe sind eine grosse Anzahl von Schulbüchern geschenkt worden:

Von den Abiturienten *Haberkamp*, *Reinhard*, *Martin*, *Kotte*, *Lazarus*, *Streffing* und dem Sekundaner *Strunz*; von der *Weidmannschen* Buchhandlung in Berlin; von Gymnasiallehrer *Kuppersberg* und Herrn *M. Meyer* in Duisburg.

Angekauft wurden mehrere Lehrbücher und Schriftstellertexte.

3. Schüler-Bibliothek (Verwalter: Professor *Averdunk*).

Lessings Werke, Geschenk des Abiturienten *Martin*. v. Klöden, Jugenderinnerungen, geschenkt von Dr. *Closterhalfen*.

Angeschafft wurden:

Grube, Charakterbilder. Dahn, Mythologie. Fechner, der Krieg von 1870/71.

4. Physikalisches Kabinet (Verwalter: Dr. *Closterhalfen*).

Der Untersekundaner *Hartrich* schenkte ein von ihm angefertigtes Modell eines Peaucellierschen Rhombus.

Aus den etatsmässigen Mitteln wurden angeschafft:

Glühlampe auf Stativ, Gefrierthermometer auf Stativ, Apparat nach Gay-Lussac zur Erläuterung des Verdampfungsprocesses, Eisapparat nach Weinhold.

5. Naturhistorische Sammlungen (Verwalter: Dr. *Closterhalfen*).

Herr Baumeister *Hirsch* übersandte im Namen des Rhein-Ruhr-Kanal-Aktien-Vereins mehrere beim Schleusenbau gefundene Knochenreste vorweltlicher Tiere.

Aus den im Etat ausgeworfenen Mitteln wurden beschafft:

Rana esculenta (Wasserfrosch), Bufo cinereus (Kröte), Salamandra maculata (Feuersalamander), Perca fluviatilis (Flussbarsch), Lucioperca sandra (Sander), Scorpaena porcus (Drachenkopf), Salmo fario (Bachforelle), Cyprinus carpio (Karpfen), Tinca vulgaris (Schleihe), Esox lucius (Hecht), Gadus aeglefinus (Schellfisch), Platessa vulgaris (Scholle), Rhombus maximus (Steinbutt), Accipenser sturio (Stör), sämtlich in gestopften Exemplaren, sowie Hyla arborea (Laubfrosch) in Spiritus.

6. **Der geographische Apparat** (Verwalter: Professor *Schmidt*).

Angeschafft wurde:

R. Kieperts politische Wandkarte der österreichischen Staaten. Berlin 1885.

7. **Die Sammlung von Altertümern** wurde nicht vermehrt.

8. Die **Münzsammlung.**

Herr Baumeister *Hirsch* übersandte im Namen des Rhein-Ruhr-Kanal-Aktien-Vereins eine beim Schleusenbau gefundene römische Münze (Magnentius).

9. Der **Zeichenapparat.**

Es wurde ein neuer Schrank zur Aufbewahrung von Vorlagen angeschafft; ferner eine Anzahl Landschaften in Eichenrahmen.

10. **Kunstgegenstände.**

Herr Provinzial-Schulrat Dr. *Höpfner* schenkte, wie schon erwähnt, ein Portrait-Medaillon Landfermanns in Elfenbeinmasse. — Die Herren Buchhändler *Schatz und ten Hompel* schenkten die Nachbildung der Urkunde des Nationaldenkmals auf den Niederwald, in schönem Rahmen.

Den freundlichen Gebern wird im Namen der Anstalt der verbindlichste Dank abgestattet.

VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Der **Gymnasialunterstützungsverein.** Die Einnahme betrug nach Abzug der Unkosten 444 Mark; hiervon erhielt ein Abiturient, jetzt Student in Bonn, 100 Mark; das Übrige wurde unter 8 Schüler der Anstalt verteilt.

Das **Anna Weyersche** Stipendium erhielt der Sekundaner *A. Werth*, das **Hüchtenbrücksche** verlieh Herr Oberbürgermeister *Lehr* auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums an den Primaner *E. Albers*. Der Preis der **Köhnenstiftung** wurde dem Abiturienten *Heinrich Hofius* zuerkannt; der der **Hülsmannstiftung** ist noch nicht vergeben.

VII. Mitteilungen an die Schüler und deren Eltern.

Es sind folgende Normalarbeitszeiten für die einzelnen Klassen und für den Wochentag festgesetzt worden: 3. Vorschulklasse 20 Minuten, 2. Vorschulklasse 30 Minuten, 1. Vorschulklasse ³/₄ Stunden; Sexta 1, Quinta und Quarta 1½, Untertertia 2, Obertertia 2¼, Unter- und Obersekunda 2½, Prima 3 Stunden. (Vergl. Ministerialverfügung vom 10. November 1884 U. II. Nr. 2309.) Dabei ist aber selbstverständlich Voraussetzung, dass die Schüler ihre Arbeiten ohne Störung und Unterbrechung anfertigen, besonders die grösseren schriftlichen in angemessener Weise auf die einzelnen Arbeitstage verteilen und sie nicht bis auf den Abend vor dem Ablieferungstermin verschieben. Die Schule sucht in jeder Weise darauf hinzuwirken, dass dieses Mass so genau wie möglich innegehalten wird. Sollten die Eltern oder deren Stellvertreter gleichwohl bemerken, dass ihre Kinder oder Pfleglinge diese Normalarbeitszeiten wiederholt und erheblich überschreiten müssen, so werden sie ergebenst ersucht, dies dem Ordinarius oder dem Unterzeichneten sogleich mitzuteilen.

Montag, den 30. März, nachmittags 2½ Uhr:

Öffentliche Prüfung der Vorschulklassen.

3. Vorschulklasse: Lesen und Rechnen.
2. Vorschulklasse: Deutsch.
1. Vorschulklasse: Rechnen und Heimatskunde.

Dienstag, den 31. März, vormittags 8 Uhr:

Öffentliche Entlassung der Abiturienten und Schulschluss.

Lateinische Abschiedsrede des Abiturienten Karl Lohmann.

Ansprache des Direktors.

Verteilung der Zeugnisse an die Schüler.

Zu der Prüfung und zu der Entlassungsfeier werden die Angehörigen unserer Schüler und alle Freunde der Anstalt ergebenst eingeladen.

Die Osterferien dauern bis zum 19. April. Die Aufnahme neuer Schüler findet Samstag, den 18. April, vormittags von 8—12 Uhr im Gymnasialgebäude statt. Diese sind am 17. April, vormittags 8—12 Uhr, oder früher im Amtszimmer des Unterzeichneten (Gymnasialgebäude eine Treppe rechts) anzumelden und müssen, wenn sie noch keine öffentliche Schule besucht haben, einen Geburtsschein und Impfschein, oder, wenn sie 12 Jahre alt sind, statt des Impfscheines einen Revaccinationsschein mitbringen. Kommen sie von einer öffentlichen Lehranstalt, so haben sie ausser dem Impf- oder Revaccinationsschein ein ordnungsmässiges Abgangszeugnis vorzulegen. Während der Abwesenheit des Unterzeichneten können diese Papiere beim Schuldiener (im Gymnasialgebäude) abgegeben werden.

Die Wahl der Pensionen bedarf der Genehmigung des Direktors. Gute Pensionen sind in ausreichender Zahl und Auswahl vorhanden.

Dr. R. Schneider,
Gymnasialdirektor.

Duisburg zur Zeit des Jülich-Clever Erbfolgestreits.

III. Von der Besetzung der Stadt durch die Niederländer bis zum Ende des Streits. 1629—1666.

In dem niederländischen Kriege war bis zum Jahre 1629 die spanisch-kaiserlich-ligistische Gewalt im Vorteil, ja es schien in diesem Jahre, als werde sie endlich ihren Gegner vollständig niederwerfen; schon schweiften die Truppen bis Amsterdam, da erfolgte die Überrumpelung von Wesel und der fluchtartige Rückzug des Heeres und die dauernde Befreiung der Generalstaaten und eines Teils des Niederrheins. Und damit war der Krieg zum Stehen gekommen. Die Offensivkraft der Spanier war dahin, und auch die Generalstaaten suchten im Landkriege nicht viel mehr als ihren Besitz zu sichern: wenigstens beschränkten sich darauf ihre erfolgreichen Unternehmungen. Im Jahre 1632 gewannen sie Mastricht und Orsoy, 1633 Rheinberg, endlich 1636 Breda. Damit hatten sie ihre Grenzen vom Rhein bis zum Meer durch einen starken Festungsgürtel gedeckt. Wesel sicherte ihnen ohne jede Anstrengung das dahinter gelegene Land; darüber hinaus war ihre Macht unsicher; Duisburg wurde allerdings noch im ersten Ansturm genommen; aber es war nur ein Vorposten, der bei einem feindlichen Ansturm kein Vertrauen auf Sicherheit gewährte, geschweige denn die umliegende Landschaft zu schützen vermochte.

Am 28. Januar 1631 will der Bürgermeister von Schommert nach Wesel zum Landtag; es wird eine grosse Anzahl Bürger entboten, ihn zu begleiten, aber sie bleiben wegen der Gefahr aus; da entschliesst er sich, mit dem Rentmeister und einem Diener allein die Reise zu unternehmen. Nach Holten gelangen sie unangefochten; dort bleiben sie über Nacht. Des Morgens, schreibt der Rentmeister, wegen eines bestellten Wegweisers grosser Gefahr halber uns aufhalten müssen. Dem Frohn zu Holten, so uns durch Umwege nach Dinslaken und forthin nach Wesel geführt, gegeben 1 Daler 26 alb.; Zu Dinslaken bei dem Gerichtsschreiber abgestanden und Mittagsmahlzeit gehalten; wegen vor Augen schwebender Gefahr 3 Bürger mit Pferden bestellt, so in schneller Eil beiseins obgemeldeten Frohnen uns durchgeführt. — Am 2. April desselben Jahres wird der Bürgermeister und Rentmeister nach Wesel geschickt, um von den Generalstaaten die Servicegelder für die holländische Einquartierung in Empfang zu nehmen. Die Rechnung berichtet darüber: Als wir zu Dinslaken vor die Pforte uns begeben und ein Stück Weges hinausgefahren und wegen grosser Kriegsgefahr zurückweichen mussten, sind denselben Abend und Morgen verzehrt 6 Daler 26 alb. Des folgenden Tages sind wir an den Weselschen Haiden von einer Partie Soldaten angesprengt, so auf verschiedenen Örtern uns abgedrungen 9 Daler. Als wir die Servicegelder von den herren Staaten empfangen und solche sicher überzubringen nicht gewusst, haben wir zur Convoy 25 Reiter bestellt u. s. w. 25 Reiter, um 1200 Daler, etwas mehr als 1300 Mark, von Wesel nach Duisburg zu bringen! —

In der Stadt also befand sich seit dem 29. Okt. 1629 die holländische Besatzung, etwas mehr wie 200 Mann. Dieselbe hatte sich zwar zunächst in den Klöstern und den Häusern der katholischen Bürger einquartiert; aber letztere waren nicht zahlreich, und erstere grösstenteils verlassen; daher musste die Stadt wenigstens vorläufig die Verpflegung

übernehmen, und bald fanden die Truppen, insbesondere auch die Offiziere, es bequemer, in andern wohl eingerichteten Häusern zu wohnen.

Da die Festungswerke nach altertümlicher Weise in Gräben und Mauern bestanden, die nur durch Türme und Bastionen gedeckt waren, so verlangte der Gouverneur, Graf Wilhelm von Nassau, eine Verstärkung derselben; er forderte, dass entweder die Einwohner zur Anlegung von neuen Werken Geld zusammenbrächten, oder dass die Hausleute zur Arbeit bestimmt würden. Um das Gehässige von sich abzuwälzen, ersucht der Rat ihn, die Einwohner selbst heranzuziehen und ihnen dann zu erlauben, sich durch Geld von der Arbeit loszukaufen. — So werden dann die Stadtmauern ringsum ausgebessert, durch Pallisadenwerke erhöht und namentlich durch Vorwerke gesichert. Das grösste derselben lag vor dem Marienthor; dieses wurde selbst stark verändert und dabei auch die Commenthurei der Johanniter in Mitleidenschaft gezogen. Um sich nun gegen etwaige Ansprüche zu sichern, lässt sich der Rat durch Graf Wilhelm bescheinigen, dass er an dem Ruin des Ordenshauses unschuldig sei.

Ein Bild von der damaligen Befestigung erhalten wir durch den Plan der Stadt Duisburg, der sich in den von 1640 an herausgekommenen Topographieen des ältern M. Merian befindet. Die Karte zeigt die Stadtmauer mit vielen Bastionen und Türmen und einem doppelten Graben, nebst dazwischen liegendem Wall, sowie 6 vorspringende kleinere Werke und das grössere vor dem Marienthor. — Der Plan der inneren Stadt hat erhebliche Fehler: Die Gymnasialstrasse mündet nicht in die Oberstrasse, sondern in die Pootgasse; die Kaiserstrasse nicht in die Post-, sondern in die Kuhstrasse; auch der 1613 abgebrannte Kirchturm zeigt sich noch in seiner vormaligen Grösse; wir müssen demnach annehmen, das ein Fremder die Stadt mit den Festungswerken unter Benutzung eines älteren Stadtbildes aufgenommen hat. Ob diese Festungswerke der Wirklichkeit entsprochen haben, wird sich schwerlich ausmachen lassen; insofern war es der Fall, als sie das Hauptwerk vor das Marienthor verlegten. Dass der Karte eine ältere zu Grunde liegt, findet in der Vergleichung mit den andern seine Bestätigung. Wir besitzen deren nämlich noch zwei. Die eine, auf der hiesigen Gymnasialbibliothek, giebt fast dasselbe Stadtbild, aber ohne die Festungswerke, mit folgender Beischrift:

Erklärung dieses Grundrisses.

Als im Jahre 1609 die Herzoge von Jülich, denen zugleich Cleve, Berg und die Grafschaften Mark, Ravensberg und Ravenstein gehörten, durch das Ableben des letzten Herzogs von Cleve, Johann Wilhelm, ausgestorben waren, machten bekanntlich auf die erledigten Herzogtümer sowohl Brandenburg als Pfalz-Neuburg als nächste Erben Ansprüche; beide stritten sich darum und verglichen sich erst, diese Herzogtümer gemeinschaftlich zu regieren, wie der deutsche Kaiser sie als ein erledigtes Lehn ansah und Miene machte, sie in Besitz zu nehmen. Gerade in diesem kritischen Zeitpunkt wurde dieser Grundriss gezeichnet, daher die beide beigefügte Bildnisse, daher ganz Duisburg mit bewaffneten Mannschaften besetzt. —

Soldaten, mit langen Piken bewaffnet, stehen teils einzeln teils haufenweise in den Strassen und auf den Plätzen. Links oben befindet sich das Brustbild des ersten brandenburgischen Statthalters, des Markgrafen Ernst, rechts das von Wolfgang Wilhelm, beide mit den entsprechenden Umschriften. Diese Karte ist ein Abklatsch einer ältern, wie sich auch aus der unten links befindlichen Beischrift: H. Reuter. 1827. ergiebt. Wer dieser Reuter war, zu welchem Zwecke der Nachdruck gemacht ist, ist mir nicht bekannt geworden; es wird aber unzweifelhaft noch Leute geben, die darüber Auskunft erteilen können.

Einen besonderen Wert hat die Karte von 1609 und der vorliegende Nachdruck für uns nicht, da wir das ältere Werk besitzen, dem beide entnommen sind; es ist dies der Städte-Atlas: Civitates orbis terrarum, dem Kaiser Rudolf II. und den sieben Kurfürsten von Georgius Braun und Franziskus Hohenbergius gewidmet. Er besteht aus zwei Teilen. Die Vorrede des ersten Teils ist datiert Coloniae Agrippinae 1572. Am Schluss steht als Jahr des Drucks 1578 angegeben. Der zweite Teil trägt den besonderen Titel: de praecipuis totius universi urbibus liber secundus. Dem Kaiser Maximilian II. und den

7 Kurfürsten gewidmet von Georgius Bruin, Simon Novellanus und Franziskus Hohenbergius. — Die Vorrede hierzu ist datiert von 1575.

Auf Blatt 34 findet sich in diesem zweiten Teile neben Cleve, Emmerich, Gennep auch Duisburg, letzteres allein aus der Vogelperspektive. Eine Vergleichung zeigt, dass die Karte Merians eine selbständige Bearbeitung eines auch der Braunschen zu Grunde liegenden Originals ist und trotz ihrer grossen Fehler an einigen Stellen zur Aufklärung des Stadtbildes beiträgt. Wir erkennen, dass Duisburg in jener Zeit (sowohl in der zweiten Hälfte des 16. wie in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts) gegen 550 Gebäude enthielt; von diesen mögen etwa 500 Wohnhäuser gewesen sein (hierzu stimmt es auch, wenn im Jahre 1572 zur Einholung des Herzogs Wilhelm von Cleve über fünftehalbhundert Bürger in guter Rüstung auszichen, die ausgemusterten, wie es in dem Bericht heisst, ungerechnet); daraus wird man sich auch eine ungefähre Berechnung von der Zahl der Einwohner machen können; jedenfalls hat sie selbst in den blühendsten Zeiten nicht 5000 betragen. —

Das Original, welches allen diesen Karten zu Grunde liegt, ist leider verloren, obwohl wir eine genaue Beschreibung desselben in den „Wochentlichen Duisburgischen Addresse und Intelligentz Zetteln" des Jahres 1740 haben, wo sie Withof als Einleitung zu der Duisburgischen Chronik gegeben hat. Sie ist von Johannes de Corput oder Corputius, einem Flüchtling aus Breda, der sie 1566 in Kupfer gestochen und dem Herzog Wilhelm von Cleve sowie dem Rat der Stadt Duisburg aus Dankbarkeit für den ihm gewährten Schutz gewidmet hat. 1740 gab es nach Withof noch ein Exemplar auf dem hiesigen Rathause und mehrere zu Dortrecht in Holland; es ist daher wohl möglich, dass auch jetzt noch irgendwo ein Exemplar erhalten ist, wir haben deshalb mit Absicht die Aufmerksamkeit unserer Mitbürger auf diesen Gegenstand gelenkt und kehren nun zur Darstellung der geschichtlichen Ereignisse zurück.

Die streitenden Fürsten waren unterdess längst zu der Einsicht gekommen, dass ihre Bundesgenossen nur im eigenen Interesse handelten und in dem herrenlosen Lande ihre Streitigkeiten auszufechten gedachten. Sie wurden daher einer direkten Verständigung zugänglich. Nach einem ersten Vertrage vom Jahre 1629, der aber von den Generalstaaten beanstandet wurde, vereinigten sie sich unter Vermittlung der letzteren im Haag am 26. Aug. 1630. Bevollmächtigter für Brandenburg war der Graf v. Schwarzenberg, der wiederholt hier durchgereist ist und einen ehrenvollen Empfang fand. Im wesentlichen wurde der bisherige Besitzstand bestätigt, Cleve und Mark sollte von Brandenburg, Jülich und Berg von Pfalz-Neuburg verwaltet werden. Infolge der unermüdlichen Anstrengungen, die der Neuburger bei den Spaniern zu Brüssel und bei dem Kaiser machte, fand der Vertrag allseitige Zustimmung. Dem entsprechend wurde am 9. Dez. 1630 zu Regensburg beschlossen, dass die kaiserlichen, spanischen und liguistischen Völker die streitigen Länder in gleichen Schritten mit den Holländern räumen und nur Jülich, Orsoy und Sittard so lange besetzt halten sollten, bis jene Emmerich, Rees und Wesel verlassen würden. Den beiderseitigen Ländern wurde die Neutralität zugestanden, Contributionen sollten nicht erhoben, anderseits aber die neuen Befestigungswerke geschleift werden. Es dauerte aber noch bis Ende März des nächsten Jahres, ehe alle Hindernisse beseitigt waren und mit Ausführung des Vertrages begonnen wurde. Wenn es nun auch durchaus nicht in der Absicht der Generalstaaten lag, Wesel aufzugeben und somit die gänzliche Erfüllung des Vertrages zu ermöglichen, so versprach doch die Neutralitätserklärung einige Erleichterung, und Duisburg wenigstens schien endlich erlöst zu sein. Am 31. März 1631 wurden die staatischen Truppen zurückgezogen. Die Freude war gross; man glaubte Frieden zu haben und bedachte nicht, dass ohne allgemeinen Waffenstillstand das kleine Ländchen inmitten der kriegführenden Parteien nicht befriedet bleiben könne. Die Trommler zogen auf Befehl der Bürgermeister durch die Stadt, um das Ereigniss zu verkünden, und der Stadtschreiber trug ins Ratsprotokoll, wie folgt, ein:

31. März 1631, d.d. Gottfried à Schommert und Arnolden Tack Bürgermeistern hat der allmächtige, gütige Gott seine Gnad allergnädigst dieser Stadt wiederum bewiesen, indem dieselbe in das 17. Jahr mit höchstbeschwerlichen, kostbarlichen und diversen Nationen-

Einquartierungen heimgesucht ist; darüber der Stadt Einkünfte und Renten versetzt, verpfändet und consumieret; die Bürger teils geplündert, teils ermordet, teils verlaufen und in Armut und grosser Misere gestorben; diese Stadt ruinieret; viele ansehentliche Gemein und private Häuser demolieret; Gärten und Äcker umgegraben; fruchtbare und unfruchtbare Bäume in und ausserhalb der Stadt gefället; der Bosch jämmerlich zerhauen, und also sowohl die Gemeinde, als auch in Privatis ein jeder zum höchsten verdorben; darüber auch bei der italienischen Einquartierung der reine, wahre Gottesdienst der reformierten Religion zu periklitieren den Anfang genommen; wie dann ein Jesuit Pater Buoss die Marien-, und die Capuziner die Klosterkirchen eine Zeit lang okkupiert, die Jesuiter auch templum Salvatoris nachgetrachtet; ist diese Stadt von solcher Miserien auf vorgegangener Vergleichung der beiden Chur- und Fürsten Brandenburg und Pfalz-Neuburg, unseren gnädigsten Fürsten und Herren, von den hochmögenden herren Staaten-General der vereinigten Niederlande Garnison unter dem Commando von Graf Wilhelm von Nassau evakuieret und derhalben neben andern mit aller kriegenden Potentaten allergnädigsten und gnädigsten Bewilligung die längstgewünschte Neutralität (dafür dem allerhöchsten sei Dank und Lob gesagt) verliehen. —

Die Herren fühlen sich wieder als die regierenden Bürgermeister; sie träumen von der guten alten, nun schon seit Jahrhunderten verflossenen Zeit, da Duisburg wirklich freie Reichsstadt war und nur den Kaiser als Oberhaupt anerkannte. Diesem Gefühl und dieser Sehnsucht haben sie damals einen bestimmten Ausdruck gegeben. Zu Köln wurde ein steinern Kaiserbild für 32 Daler gekauft; für 4 Daler ward es den Rhein hinunter nach Ruhrort gebracht, dort sorgfältig mit Stroh umwunden und verpackt und auf Leitern zur Stadt gebracht. Auf der Burg befand sich ein Brunnen; darüber werden drei eiserne Viertelbogen gespannt und mit Mauerwerk umgeben; in ihrem Vereinigungspunkt wird eine eiserne Stange errichtet, auf welche das Brustbild zu stehen kommt; der Kaiser hält den Reichsapfel und das Schwert; Anton der Goldschmied hat ein kupfern Kreuz auf den Apfel gemacht und dasselbe stark übergoldet und das Schwert gereinigt. Meister Mattheis Maler hat das Bild oben auf dem Haupt und den Apfel vergüldet und auch die drei Wappen renoviert. — Erwähnt wird noch, dass im Jahre 1640 die Hand und später von einem hessischen Soldat der Kopf abgeschossen, aber auch wieder erneuert ist. Aber wie lange es gestanden, wo es schliesslich geblieben ist, ist wenigstens aus den bisherigen Publikationen nicht zu ersehen.

Indessen trotz dieser Bezeugung kaiserlicher Gesinnung kam doch die nächste Bedrohung der Stadt von einem kaiserlich-liguistischen General, dem Grafen von Pappenheim.

Während der Schwedenkönig im Jahre 1632 in Süddeutschland die Zeit vergeudete, machte Pappenheim mit einer kleinen Schar alle Anhänger und Verbündete desselben zwischen Elbe und Rhein und darüber hinaus erzittern. Bereits am 15. März jenes Jahres wird ein Bote ins Land von Mark geschickt, um zu vernehmen, wohin Pappenheim seinen Lauf genommen; damals war er schnell wieder nach der Weser gezogen; aber schon Mitte Juli erschien er zurück: Am 26. Juli beschliesst der Rat: Nachdem der Obrist Pappenheimb mit der Kaiserlichen Armada im Anzug, und zu besorgen, dass derhalben dieser Stadt das eine oder andere zugemutet werde, sollen der Bürgermeister von Baerl und Gottfried von Schommert aus dem Rat deputiert sein, sich zu erkundigen, wohin der Marsch genommen würde, und im Falle es dieser Stadt mit gelten solle, alle Mittel anzuwenden, damit dieselbe von Einquartierung verschont bleibe. In der Stadtrechnung heisst es: Bei Ihrer Excellenz von Pappenheim Kais. Armee-Generals Ankunft beide Herren Bürgermeister nach Lipperheide und anderen Örtern gereist. — Aber Pappenheim hatte sich das Ziel weiter gesteckt.

Der Anführer der Holländer, Friedrich Heinrich, belagerte damals Mastricht, und Pappenheim wurde gegen ihn von der Regentin der spanischen Niederlande zu Hülfe gerufen. Die Belagerung begann am 10. Juni; Pappenheim scheint sich noch Anfangs August in der Umgegend von Essen befunden zu haben: ein Bote wird dahin gesandt, um Kundschaft über denselben einzuholen; aber schon am 17. Aug. stürmt er gegen das

niederländische Lager vor Mastricht, nachdem er auf einer Schiffbrücke zwischen Düsseldorf und Kaiserswert den Rhein überschritten hatte. Indessen der Sturm war vergeblich, er ward abgeschlagen, und Mastricht musste sich am 25. August ergeben, während Pappenheim mit gleicher Eile, wie er gekommen war, zum Rhein zurückzog. Über Hüls kam er nach Ruhrort und hatte dort einige Tage sein Lager.

In der Rechnung von 1632/33 findet sich am Schluss ein „Verzeichnis der von dem Rentmeister Joh. Tielhen ausgelegten Unkosten wegen dero babenheimischer Armaden"; darin unter anderm: dem hofmeister von Pappenheim verehrt einen hut mit einem gulden band, dabei demselben verehrt ein Albertusthaler = 4 Dlr. 31., ½ Dukat = 3½ Dlr. und 2 Goldgulden. Am 3. Sept. aus befehl des herren Bürgermeister Schommert Meister Derichen, Schulmeister zu Ruhrort, in behuf des Herrn General Pappenheim folgen lassen 20 Buch Papier, das Buch 5 stüber, und für dens. ¼ Pfd. Lack und an rothem Siegelwachs für 17½ alb. Von Monsieur Hattstein ein Pferd gekauft und dem General Pappenheim verehrt. Den 4. September hat Oberstlieutenant Kronenberg allhier um Garnison angehalten, ist ihm aber abgeschlagen worden. Am 5. Sept. die Herren mit dem Stadtwagen zweimal nach Ruhrort zum General Pappenheim gefahren. — An einer andern Stelle der Rechnung: am 5. Sept. Schommert und Dr. Daniels zu dem Grafen von Pappenheim sich verfüget, welcher diese Stadt aufs heftigste bedräuet und den 8. dieses Monats mit Dr. Daniels und Rentmeister Keller die versprochenen Gelder überliefert.

In den Ratsprotokollen wird unter dem Datum des 6. Sept. berichtet: Nachdem bei Ankunft Ihrer Excellenz Grafen von Pappenheimbs Regiment Ihre Excellenz sowohl schriftlich als mündlich dieser Stadt anmuten lassen, Dieselbe neben Ihrer Excellenz Stab und Leibgewardi einzuquartieren, sind aus dem Mittel eines Wolweisen Rats zu Ihrer Excellenz deputiert Bürgermeister Gottfried von Schommert und Doctor Daniel, welche zu Schonung dieser Stadt dahin mit Ihrer Excellenz gehandelt und gebeten, dass in Respekt Ihrer Kayserl. Majestät dieser Stadt allergnädigst ertheilten Salvaguardi und der theuer erworbenen Neutralität, wie auch mit vielfältigen Einquartierungen zugefügten höchsten Verderbs und Schadens Ihre Excellenz diese Stadt nicht beschweren wolle; welches dieselbe gnädigst verheissen; dagegen deroselben unterthänigst per Courtoisie versprochen sind 1300 Reichsthaler, 3000 Pfd. Brot und 30 Tonnen Bier. — u. den 8. Sept.: Bei Rat und Sechzehnern per majora vota verglichen, dass oben gemeldete Ihre Exc. von Paffenheim versprochene 1300 Reichsthaler deroselben heut zu presentieren u. dahin zu arbeiten sei, dass bei Lieferung dessen etwas abgedingt werden möchte.

Nach dem 13. September ist Pappenheim selbst nicht mehr anwesend; er fiel bekanntlich noch in demselben Herbst am 16. Nov. in der Schlacht bei Lützen, zusammen mit Gustav Adolf.

Dies ist der Bericht der Akten; der an sich ziemlich lückenlos erscheint. Aber Borheck sagt in seinem Versuch einer Geschichte der Stadt Duisburg folgendes:

Im Jahre 1638, d. 18. Nov. bestätigten Magistrat und Bürgerschaft dem Kloster Düssern die alten Freiheiten etc. Diese Bewilligung geschah in Rücksicht darauf, dass die Äbtissin Margaretha von Münch eine Summe Geldes von 1000 Reichsthalern zur Notdurft der Stadt baar ausbezahlt und der Stadt bei dem Kaiserlichen Feldmarschall von Pappenheim vorzügliche Dienste erwiesen hatte, da sie, wie der grausame Pappenheim unsere Stadt belagerte und aufs äusserste ängstigte, die Retterin derselben ward. Sie war Pappenheims Verwandte und mit ihren Klosterfräulein, damals noch ohne Kloster, in der geängsteten Stadt. Sie bittet den Magistrat, ihr die Stadtschlüssel anzuvertrauen, und mit diesen in der Hand geht sie nebst ein Paar Klosterfräulein in büssender Kleidung hinaus in Pappenheims Lager und fleht fussfällig um Gnade und Schonung der unglücklichen Stadt; die sie auch durch ihr Flehen von diesem harten Krieger endlich erhielt. Das schriftliche Dokument davon soll sich noch im Stadtarchiv befinden. —

Soweit Borheck. Der Schluss charakterisiert die Mitteilung, da es heisst: „Das Dokument soll sich noch im Stadtarchiv befinden: Sie beruht also auf mündlicher Überlieferung und ist somit denselben Entstellungen, Erweiterungen und Ausschmückungen

ausgesetzt, wie alle mündliche Überlieferung. Was das aber für ein Dokument sein soll, ist ganz unerfindlich: eine Beschreibung der Ereignisse würde sich in den Ratsprotokollen befinden; wäre es ein Dankschreiben, so würde es in die Hände der Äbtissin gelangt sein. Die hier in Betracht kommenden, auf dem Stadthause vorhandenen Dokumente betreffen nur die Streitigkeiten über die Accisefreiheit des Klosters Düssern und die schliessliche Beilegung derselben; erwähnen allerdings auch die Verdienste der Äbtissin, Frau von Münch und zwar in einer solchen Weise, dass wir über ihre Bedeutung ziemlich aufgeklärt werden; aber ein besonderes Dokument ist darüber nicht vorhanden. In dem Vertrag über die Accisefreiheit des Düsserschen Klosters vom Jahre 1638 heisst es: „Wir haben für 400 Reichsthaler, die uns von der Wohl-Ehrwürdigen u. Wohl-Edlen Margaretha von Münch baar bezahlt sind, auch wegen der von ihrer Wohl-Ehrwürdigen der Stadt bei dem Kaiserl. Feldmarschall von Pappenheim und Königl. Hoheit Prinzen Kardinal geleisteten Dienste, endlich zu Beilegung der bisherigen Streitigkeiten alle Freiheiten etc. dem Kloster überlassen". — Inwiefern sie sich um die Stadt gegenüber dem Kardinalinfanten verdient gemacht hat, ersieht man aus der Stadtrechnung 1638/39, in der eine Stelle lautet: „Demnach diese Stadt von Ihrer Königl. Hoheit dem Kardinalinfanten zu Hispanien Preis erklärt ist, ist die Frau Äbtissin von Düssern mit dem Herrn Prioren von Ghim nach Venlo gereist, um solches abzubitten und 22 Tage ausgeblieben." Eine ähnliche Bedeutung wird ihre Fürbitte bei Pappenheim gehabt haben.

Der Streit über die Accisefreiheit war schon alt; schon ein Jahr, bevor Pappenheim hier war, ist von ihm die Rede, und gleich nach seiner Entfernung nahm die Äbtissin ihn durch ein Schreiben wieder auf. Zufällig liegt das Concept von der Antwort noch vor, welche der Magistrat der Äbtissin auf ihre Eingabe zwei Monate nach Pappenheims Anwesenheit gibt, und welche folgendermassen lautet:

Dasjenige, so die Äbtissin zu Düssern, Margaretha von Münch, wegen vermeinter Befreiung von Accisen und Schatzung am 28. Okt. nächsthin einem Ehrbaren Rat supplicative presentiert und folgends am 2. Nov. anstatt geforderter Deklaration übergeben hat, ist in consilio verlesen und darauf der Bescheid, dass der Frauen Supplication, die Befreiung von gemelten Accisen und Schatzung, ohne ausdrücklichen Consent und Bewilligung gemeiner Bürgerschaft nicht eingeräumt werden könne, noch ein Ehrbarer Rat darin absonderlich zu statuieren Macht habe, sondern derselbe schuldig sei der Stadt privilegia zu handhaben, wie sie denn hiermit sie handhaben und alles in vorigem Stand und hergebrachter Possession verlassen, sonst aber sich bereitwillig erklären, die bei dem pappenheimschen Durchzug der Stadt erwiesene und bei der Supplication angeregte Abhandlung in anderem Wege zu ersetzen; hätten sich hingegen nicht versehen, dass die Frau Supplikantin einen Ehrbaren Rat dergestalt, wie bei der Supplication geschehen, injuriose angezapfet haben sollte, welche iniuria ein Erb. Rat zu hochschmerzlichem Gemüt gezogen und suo loco et tempore zu ändern expresse vorbehalten, inmittels aber der Frau Abdissinen in ihren eigenen Busen retorquiert und deshalb zierlichst protestiert haben wolle.

Hierdurch erhalten wir über das Verdienst der Äbtissin die bestimmte Auskunft, dass sie Pappenheim veranlasst hatte, an der zuerst bedungenen Summe und Lieferung etwas zu kürzen. Vermutlich ist das erst damals geschehen, als der Magistrat beschlossen hatte, bei der Zahlung etwas abzudingen. Wir können daher den Borheckschen Bericht, der auf blosser Tradition beruht, und der auch sonst von Übertreibung nicht frei ist — denn was er von Belagerung der Stadt sagt, ist nachweilich falsch — nicht als eine im Einzelnen glaubwürdige Quelle ansehen.

Nicht lange nach Pappenheim kam auch Friedrich Heinrich von Oranien an den Rhein: er nahm noch in demselben Jahre Orsoy und bereitete damit die zweite im Eingang erwähnte erfolgreiche Unternehmung vor, nämlich die Einnahme von Rheinberg, welche am 2. Juni 1633 statt fand. Damit schlossen die bemerkenswerten Thaten der Niederländer am Rheinstrom: durch Rheinberg und Wesel hatten sie denselben ganz in der Gewalt, und auch vor einem plötzlichen Überfall sicherten sie sich, indem sie in Ruhrort ein „Orlogschiff" in den Strom legten; das blieb dort bis zum Jahre 1644. Und damit sie, auch

wenn sie später zurückweichen müssten, doch die Einfahrt in die See beherrschten, zerstörten sie gleich nach der Besetzung Rheinbergs die schon fast fertige Wasserverbindung zwischen Rhein und Maas, den Kanal zwischen Rheinberg und Venlo, die fossa Eugeniana. Man wird es in Erinnerung hieran begreiflich finden, wenn der neuerdings geplante Kanal trotz aller Bemühung von preussischer Seite nicht zu stande kommen will.

Ehe wir nun daran gehen, die Geschichte der Stadt weiter darzustellen, wird es nötig sein, die Bewegungen der feindlichen Parteien, welche darnach am Niederrhein auftraten, kurz zu verfolgen.

Gegen Ende des Jahres 1633 zeigt sich neben den Holländern eine neue Macht, die aber noch weniger gern gesehen war: es war die des Landgrafen Wilhelm von Hessen-Kassel, des treuen Bundesgenossen der Schweden; er war nach Gustav Adolfs Tode von Oxenstierna auf die Eroberung von Westfalen hingewiesen. Schon im Frühjahr 1633 zog er aus, das Heer wurde geführt von Melander von Holzappel (derselbe hatte oder erhielt im Laufe des Krieges das Haus Angerort). Ende des Jahres gelangte er hieher: „Den 10. u. 11. Dez., als der Oberstlieutenant Melander erstmal an die Ruhr (= Ruhrort) kommen, und Bürgermeister Schommert und Schmitz daselbst bei ihm gewesen, und er an unsere deputierten Herren das Ansinnen gestellt, hier in der Stadt zu logieren, ihm verehrt 250 Daler. Darauf nochmals auf sein Gesinnen 200 Daler". Die Aufnahme in die Stadt wurde natürlich verweigert. Er besetzte darauf Ruhrort und bezog ein Lager bei Walsum, um von da aus das flache Land zu brandschatzen (vergl. Geschichte der Stadt Ruhrort von einem alten Ruhrorter p. 19 ff.), während Duisburg in gewohnter Weise durch Wein, Bier, Schinken, fette Hämmel u. a. die Verschonung seiner Bürger zu erreichen suchte. Der Gegner benutzt auch diesmal, wie bei der Anwesenheit Pappenheims, die Dienste des Schulmeisters von Ruhrort; „dem Schulmeister von Ruhrort, als er von Oberstlieutenant Melander hergesandt, unsere Herren abzuholen und warten müssen, 1½ q." — Nach vielfachen Verhandlungen wurde im Frühjahr 1635 die Neutralität des clevischen Landes von diesen bösen Freunden anerkannt; sie zogen sich für einige Zeit vom Rhein zurück, kehrten aber nach wenigen Jahren noch einmal wieder: Im Oktober 1637 nahmen die Kaiserlichen Kalkar und plünderten von da aus Cleve; als nun im Jahre 1640 die Hessen aus ihrem eigenen Lande gegen Norden gedrängt wurden, überrumpelten sie am 24. September Kalkar, nahmen von da aus Goch, Cleve und Xanten und blieben da bis 1644, in welchem Jahre sie nach einem Vertrage mit Brandenburg das Land verliessen.

Auch die Franzosen erschienen auf dem hiesigen Schauplatz. Als im Jahre 1637 Hermannstein (Ehrenbreitstein), das sie eine Zeit lang in Besitz hatten, durch Johann von Wert zur Übergabe gezwungen wurde, wurde die Besatzung auf Schiffen den Rhein hinab nach Orsoy zu den Holländern geführt. — Im Jahre 1642 kamen grössere Scharen, allerdings wesentlich deutscher Nationalität. Die Franzosen hatten bekanntlich das Heer des Herzogs Bernhard von Weimar, der seinem Ziele, im Elsass sich ein neues Herzogtum zu begründen, durch frühen Tod entrissen war (18. Juli 1639), zum grössten Teil in ihre Gewalt zu bringen gewusst. Dieses französisch-weimarische Heer führte Guebriant im nächsten Jahre nach dem nord- und mitteldeutschen Kriegsschauplatze und von dort nach dem Rhein; am 12. Januar 1642 geht er bei Wesel über den Fluss und schlägt wenige Tage darauf im Verein mit den Hessen den kaiserlichen General Lamboy bei Hüls. Lamboy selbst wurde gefangen genommen, und sein Heer fast ganz zersprengt; Neuss fällt in die Hände der Sieger, und von da aus wird rheinauf rheinab geplündert. Dem tritt gegen Ende Juni der kaiserliche General Hatzfeld entgegen und zieht vor Zons eine Armee von 20 000 Mann zusammen. Nun stellen die Generalstaaten zur Unterstützung des Guebriant 20 000 Mann bei Rheinberg auf, dagegen die Spanier zu Gunsten der Kaiserlichen ein Heer unter Melo an der Maas. Aber zu einem Kampfe kam es nicht; wiewohl das Land fürchterlich ausgesogen wurde. Endlich am 2. Okt. geht Guebriant bei Wesel auf das rechte Rheinufer und zieht nach Süddeutschland, während Neuss, Ürdingen und Linn von den Hessen besetzt bleiben.

Schliesslich ist nicht zu vergessen, dass Obergeldern fortwährend im Besitz der Spanier war. So haben wir auf dem kleinen Fleck folgende Besatzungen:

Von Duisburg resp. Wesel den Rhein hinab die Generalstaaten; ebendieselben links vom Rhein seit Herbst 1632 in Orsoy und seit 1633 in Rheinberg. — In Ruhrort und Umgegend 1633—35 die Hessen, die von Westfalen herkamen und in Dorsten bis Sept. 1641 ihren Stützpunkt hatten. 1640 setzten sie sich in Kalkar und Xanten fest, und 1642 nahmen sie, mit den Franzosen verbündet, Ürdingen, Linn, Kempen und Neuss. — In Geldern und Mörs stehen Spanier — in Angerort und Kaiserswerth Kaiserliche; letztere eine Zeit lang (vor den Hessen) auch in Kalkar. Alle diese Parteien senden zudem hinüber und herüber ihre Heere und plündernde Truppen; fern bleiben allein die der Landesherren, nur dass im Frühjahr 1635 einmal 25 Mann Brandenburger hier waren.

Im Februar 1636 wurde die Stadt wieder von den Holländern besetzt; eine besondere Veranlassung ist nicht nachgewiesen; schon im Herbst des vorhergehenden Jahres fragt die clevische Regierung an, ob man nicht Truppen aufnehmen wolle, da die Generalstaaten die Absicht zu erkennen gäben, Ruhrort zu besetzen; aber der bittenden Landesregierung schlug man stets ab, was man den fordernden Ausländern nicht verweigern konnte. Durch diese Besetzung ward die Lage der Stadt sehr verändert: Zwar die Hessen und später die Franzosen blieben Bundesgenossen, freilich lästige, die oft genug ihren Mutwillen in der Stadt trieben. Auch mit den Kaiserlichen blieb offiziell das freundliche Verhältnis bestehen; denn wenn auch die Generalstaaten ebenso wie der Kaiser die beiderseitigen Bundesgenossen unterstützten, so bestand doch zwischen ihnen selbst noch immer Neutralität, und Brandenburg war auch seit Annahme des Prager Friedens mit dem Kaiser im Bündnis. Die Stadt suchte die guten Beziehungen allseitig nach Kräften aufrecht zu erhalten, und es gelang ihr auch bei den obersten Führern. Im August 1641 heisst es: der Kaiserliche General Hatzfeld ist diesen Morgen mit einer starken Truppe zu Pferd und zu Fuss längs der Stadt ins Lager vor Dorsten marschiert; wegen seines eiligen Marsches hat man ihn nicht begrüssen können; es soll daher eine geeignete Person mit Fischen zu ihm gesandt und dabei begehrt werden, dass, wenn es demselben nicht zuwider ist, ehist ein Fässchen Wein zu verehren vergönnt werde. Es wird der kaiserl. Prokurator Düssel von hier geschickt; derselbe bringt ein verschlossenes Schreiben und berichtet, „dass die präsentierten Salmen sonderlich wohl angenehm gewesen seien und dass dessen in Gnaden solle wieder gedacht werden. In betreff der bewilligten „Punge“ Weins wäre vom Hofmeister nicht ratsam befunden, davon mention zu thun, weil der Wein nicht präsent gewesen“. So wird nun beschlossen, ein Fass von drei Ohm ins Lager zu schicken; aber die Unsicherheit auf den Strassen ist so gross, dass man in Verlegenheit darüber ist, wie man es hinschaffen soll; da wird denn der Guardian der Minoriten ersucht und willig gefunden; und dieser Aufmerksamkeit wird vom kaiserl. General durch Erneuerung der Salvaguardi in Gnaden gedacht. — Im folgenden Jahr, als das Lager bei Zons war, „haben der Kaiserliche und bairische Kommissar Blumenthal und Schäfer für die Armeen, so vor Zons im Felde gelegen, 100000 Pfd. Brot von hiesiger Stadt gefordert“. Nun war die Verlegenheit gross; denn man wollte gut Freund bleiben und doch die Forderung ablehnen. Wiederum ist der Guardian der Minoriten eingetreten und mit einem Schreiben ins Kaiserliche Lager gegangen und hat beim Grafen Hatzfeld Fürbitte eingelegt, und indem noch die Vermittlung von Johann Kreissen und Johann Kuntzen, Bürger zu Köln, hinzutrat, hat man demselben mit einer Verehrung Genüge gethan. —

Aber die unteren Offiziere erlaubten sich beiderseits mancherlei Übergriffe.

Eines Tages raubt der Commandant von Angerort die an der untersten Wassermühle vor dem Marienthor weidenden Kühe armer Leute und weigert sich, sie herauszugeben, unter dem Vorwand, dass sie dem Feinde abgejagt seien; es wird darauf an ihn geschrieben und dabei die im vorigen Jahre vom Feldmarschall von Hatzfeld erteilte Salvaguardia abschriftlich mitgeschickt. Aber mindestens eben soviel, als diese Abschrift, wirkte wohl das Bier, welches die Weiber versprachen, und die zwei Tonnen „gut Bier“, welche die Stadt zugab, um die freundnachbarliche Gesinnung zu erhalten. (Juli 42.)

Im Mai 1644 ist ein neuer Commandeur in Angerort; der lässt mit Gewalt den Mühlstein aus einer Wassermühle führen und nach Angerort bringen. Nach einigem Schriftwechsel wird ausgemacht: der Stein solle in Angerort bleiben, aber dafür sollen die Einwohner von Wanheim und Angerhausen nicht mehr gebrandschatzt werden. Umgekehrt hielt auch der holländische Commandant von Duisburg sich nicht so neutral, als die Verträge forderten und dem Rat erwünscht war. Unter dem 15. Aug. 1641 heisst es: Mit Leidwesen ist dem Magistrat glaublich berichtet, dass gestrigen Tages der Herr Commandeur Berk aus dieser Garnison einigen Soldaten erlaubt hat, sich mit den hessischen Parteien zu vermengen, um, allem Vermuten nach, dem kaiserlichen Convoy Abbruch zu thun; demnach sich denn gestern hier im Busch ein starkes Treffen zwischen Kaiserlichen und Hessen erhoben, darin dieserseits viel tot geblieben sind, so ist der Commandeur per famulum civitatis ad curiam erfordert, hat sich aber Leibesschwachheit halber excusieren lassen.

Trotzdem war, wie schon bemerkt, das Verhältnis zu den Kaiserlichen im Ganzen ein erträgliches; ganz anders aber gestaltete sich das zu den Spaniern in Geldern und im Mörsischen. Denn auf die Besetzung der Stadt durch die Generalstaaten musste notwendigerweise der Verlust der 1631 bewilligten Neutralität folgen. Zunächst forderte der Commandant von Geldern, dass bis zu einem bestimmten Termin entweder die Stadt von den Fremden geräumt oder die Erneuerung der Neutralität in Brüssel gewonnen werde. Dann heisst es in den Ratsprotokollen unter dem 29. Okt. 1636: „Dieweil der Termin, bis zu welchem entweder Ausräumung der staatischen Soldaten oder aber Confirmation der Neutralität bei seiner Königl. Hoheit dem Kardinalinfanten präfigiret, zu Ende läuft, soll Johann Lopez de Quintano bei seiner Hoheit dem Kardinalinfanten um Confirmation unterthänigst supplicieren". Quintano hat diese Commission auf sich genommen und sich erklärt, dass er es durch Gottes Hülfe und mit Assistenz des Grosshofmeisters Marquis de Mirabella bei dem Kardinal auszuwirken erhoffe. Aber er hat jedenfalls nur eine Hinausschiebung des Termins erreicht, denn als die Niederländer nicht auszogen, wurde die Neutralität aufgesagt. Damit hebt für die Stadt die allerschwerste Zeit des Krieges an.

Am 31. Aug. 1638 wird bestimmt, dass wegen der drohenden Gefahren zwei Thore geschlossen bleiben sollen; auch Ratspersonen sollen neben den städtischen Offizieren an den offenen Thoren Aufsicht haben; es sollen keine Stellvertreter mehr zugelassen werden, sondern jeder soll selbst Posten stehen; es soll niemand des Morgens vor und des Abends nach dem Geläut ein Rohr lassen. Am 12. Sept. wird weiter beschlossen: auf Cavelenzer Turm und auf Hufenturm soll ein Stückschen (kleine Kanone) gesetzt; An die vier Stadtthore jede Nacht eine Karre Mist gefahren; An Kuh- und Stapelthor die Mauer erhöhet werden; die Offiziere sollen in den Häusern visitieren, ob auch Kraut und Loth bereit sei. Nach einiger Zeit kommt der Befehl, bis auf Weiteres Stapel- und Marienthor ganz geschlossen zu halten. Wie sah es nun erst draussen aus, wenn man sich im Innern der Stadt so unsicher fühlte?

Am 23. Juni 1639 wird den Düsserschen befohlen, das Mülheimer, den Wanheimschen das Musfelder Thor der Landwehr bei dieser Unfreiheit zuzumachen. Um Holz zu holen, zieht man gemeinsam hinaus, und die staatischen Reiter werden gewonnen, die Bürger bewaffnet zu begleiten; die Ackersleute schliessen unter sich einen Vertrag ab über Unterhaltung bewaffneter Bedeckung, und es wird ihnen vom Magistrat gestattet, diejenigen, welche sich dieser Vereinigung nicht anschliessen wollen, zu Beiträgen zu zwingen. Nach einigen Jahren findet man eine Erleichterung darin, sich durch Passporten Freiheit zu erkaufen. Während also vordem eine Salvaguardia, sei es eine lebende, sei es eine schriftliche, für einen ganzen Ort bewilligt wurde, musste man jetzt von dem Geldrischen Commandanten für jede einzelne Handlung einen Passport holen. Wollte also jemand eine geschäftliche Reise unternehmen, so musste er zuerst durch einen Spanier oder einen kathol. Geistlichen oder sonst eine Gelegenheit aus Geldern sich einen Passierschein verschaffen. Wurden die Kühe im Sommer oder Herbst auf den Neuenkamp getrieben, so musste für jede einzelne Kuh und für den Hirten ein Erlaubnisschein genommen werden; sonst wurden sie unfehlbar von den Geldrischen weggeholt und nur gegen hohes Lösegeld ausgeliefert.

Da man für jeden einzelnen Gang der Förster solche Pässe nicht beschaffen konnte, so wurden Düssernsche und Wanheimsche als Förster angestellt. Aber Holz konnte man nur mit besonderer Bewilligung einbringen; in einigen Fällen (so im Aug. 1641) fasste man allerdings einen Beschluss wie den folgenden: Man solle, ohne Geldrischen Passzettel abzuholen, versuchen, mit zwei nichtsnutzigen Pferden Holz einzubringen. Ein anderesmal heisst es: es solle unter des Klosters Salvaguardia in Begleitung des Priors das Mühlenrad gefahren werden, und die Stadt solle für die Pferde Bürgschaft leisten. Am 15. August 1642 wird beschlossen: Zur Ausbesserung der Landwehr möge der Commandant 100 Mann zum Geleit geben, dazu sollen 100 Bürger mit Gewehr samt den Hausleuten mit Hacken und Schüppen kommandiert werden. Da wegen der Unsicherheit schliesslich niemand mehr Kühe auf den Neuenkamp treiben wollte, so wurde ein Teil zu Ackerland gemacht, längs dem Rhein aber sollte das Gras verpachtet werden: es wird zur Verpachtung ausgerufen, aber niemand will es haben; folgends, sagt der Rentmeister, habe ich es zum Teil an Mörsische Unterthanen verpachtet; aber dieselben sind durch die Hessischen verjaget, und die Pächter sind nicht wieder gekommen. Solche Zustände haben gedauert von 1638 bis 1645. Am 22. Juni des letztgenannten Jahres verliessen die Niederländer die Stadt; Brandenburger kamen als Besatzung ein; zunächst nicht gerade zur Freude der Einwohner; aber in Folge dieses Wechsels wurde nach $^{3}/_{4}$ Jahren auch von Seiten der Spanier die Neutralität wieder bewilligt.

Das Dekret wurde am 17/27. März in Brüssel unterzeichnet (vergl. Progr. 84, pag. 20); am 27. März kam briefliche Nachricht davon hieher; am 8. April kehrt der Vermittler Prokurator Düssel zurück: man setzt eine Schatzung von 1000 Thlrn. an, teils zur Belohnung für die verniensteten Männer, teils um durch reichliche Geschenke an die spanischen Commandeure die Publikation desto eher zu erlangen; am folgenden Tage erhält man zu Geldern die Versicherung, dass die Publikation gegen Einlieferung der Verehrung alsbald erfolgen werde; darauf ist denn am 10. die bevorstehende Freiheit dieser Stadt mit öffentlichem Trommelschlag verlesen worden. Und am 13. April heisst es: Nachdem des vorigen Abends mit allen Glocken geläutet, ist heute in beiden Kirchen nach gehaltener Predigt Gott dem Allmächtigen für seine grosse Gnade öffentlich Danksagung geschehen.

Das war für Duisburg die eigentliche Friedensfeier; die folgenden Ereignisse bilden nur ein verhältnismässig unbedeutendes Nachspiel. — Auf die zwischen dem Kurfürsten und den clevischen Ständen geführten Streitigkeiten gehen wir hier nicht ein, weil die hiesigen Akten dazu kein Material bieten (vergl. Driesen, Joh. Moriz). Wir bemerken nur, dass Duisburg sich damals nicht so vaterlandsverräterisch zeigte, als andere Städte. — Nach dem Frieden von Münster und Osnabrück zogen die Brandenburger aus. Damals aber blieb im Reich schwedische Einquartierung, um die Zahlung von 5 Millionen Thalern Kriegssteuern zu sichern. Von dem auf Cleve kommenden Teil wurde der Stab, mit Oberst Planitz an der Spitze, hieher verlegt und vom 5. April 1649 bis Mitte November 1650 verpflegt. Unter dem 19. Nov. (wahrscheinlich n. St.) heisst es im liber memorialis: Celebratum festum laudis et gratiarum ratione obtentae pacis et abductione Suecorum. Nobis et praedicantibus demandata bona concio, pulsus campanarum a duodecima ad primam, precum e suggestu praelectio et ab omni prorsus labore cessatio, sub poena 50 aureorum.

Bald erhebt sich eine neue Kriegsgefahr: zwischen Brandenburg und Pfalz-Neuburg entsteht Streit über die Auslegung des Friedenstraktats, und der durch die Franzosen aus seinem Lande vertriebene, unstät umherirrende Lothringer wird vom Neuburger zum Kriege gegen Brandenburg gedungen. Am 15. April ziehen auf eiligen Befehl 47 Mann auf die linke Rheinseite nach Xanten; doch da man ihrer Hülfe nicht bedarf, kommen sie schon am 20. zurück; im Laufe des Sommers wird das Brandenburgische Heer hier versammelt, das Neuburgische jenseit Angerorts. — Am 29. Juni werden für Wanheim und Angerhausen 600 Pferde angesagt; vom Magistrat wird beschlossen, dem H. Obristen Eller ein Ohm Wein zu verehren und dabei zu begehren, dass er die Ratsdörfer verschonen wolle; es soll dabei zur Begründung des Menschen gedacht werden, der im Busch erschossen ist, und der Kühe, die den Bauern gestohlen sind. — Am 12. Juli ist ein Befehl eingekommen,

dass in diese Stadt der Obrist Cloudt mit seinen Völkern auf Servico einquartiert werden solle; es wird beschlossen: weil morgen die Stände in Wesel zusammenkämen, so könnten sie sich nicht erklären, bevor diese darüber Beschluss gefasst hätten; dem Boten soll ein recepisse gegeben, dem Obristen aber vorgestellt werden: Weil dieses ein Werk, so den kurfürstlichen Reversalen und dieser Stadt und des Landes Previlegien zuwider liefe, so könnten sie nicht einwilligen. Drei Tage darnach wird von Rat und Sechzehnern beschlossen, noch einmal mittels Schreibens seine Excellenz Graf Moritz von Nassau (der seit Ende Okt. 1647 Statthalter von Cleve, Mark und Ravensberg war) zu ersuchen, dass diese Stadt von Einquartierung verschont bleiben möchte; da dies aber aller Wahrscheinlichkeit nach nicht zu erhalten wäre, so möchte zuvörderst um gute Ordnung gebeten werden. Auf den Nachmittag aber ist Ihre kurfürstl. Durchlaucht in persona allhie angelangt. Ehe aber dieselbe angekommen, hat seine Excellenz Graf Moriz vorausreitend die Einlassung der Völker gesonnen: Darauf Bürgermeister Eick geantwortet, wenn es anders nicht sein könnte, müsste man sich dazu resolvieren; darauf Excellenz ferner sagte: sie könnten den Dank nun selber verdienen; indem ist Ihre kurfürstl. Durchlaucht angekommen, die Hand präsentierend und sagend: Wie ist es, wollt Ihr meine Völker nicht einlassen? Demnach hat sich Bürgermeister Eick resolvirt, dieselben einzulassen, mit der Bitte, Se. kurfürstl. Durchlaucht wolle gute Ordnung stellen; welches Sr. Excellenz anbefohlen worden mit dem Zusatz: es geschehe zu unserm Besten.

Vom 3. August bis 9. September war in Casselerfeld für die Truppen ein Lager aufgeschlagen. Zum Kriege aber kam es nicht. Am 9. August (n. St.) fand eine persönliche Zusammenkunft zwischen dem Kurfürsten und dem Pfalzgrafen bei Angerort im freien Felde statt: sie führte indessen nicht zum Ziel; ebensowenig die nachfolgende Versammlung zu Essen; wohl aber die Vermittelung kaiserlicher Kommissarien zu Cleve. Demgemäss wurde am 18. November das Cloudt'sche Regiment hier auf der Burg entlassen; und am 6. Dezember fand auf Anordnung des Kurfürsten ein ausserordentlicher Fast-, Buss- und Danktag statt, „um Gott dem Allmächtigen vor Bewahrung alles feindlichen Überfalls und wegen Herstellung der Ruhe und des Friedens das schuldige Lob-Opfer zu bringen.“ Wenn nun auch die definitive Regelung des Erbschaftsstreits noch nicht herbeigeführt wurde, so waren doch diejenigen Abmachungen getroffen, welche auch den wesentlichen Inhalt des Schlussvertrages bildeten. Derselbe ward 1666 am 19. Sept. zu Cleve unterzeichnet, nachdem zuvor der Kurfürst und Pfalzgraf hier in Duisburg eine Zusammenkunft gehabt hatten; und am 25. Okt. huldigten ebendaselbst die Abgeordneten des Landes den Kurfürsten persönlich. In der Stadt Duisburg dagegen fand die feierliche Huldigung erst am 26. und 27. Nov. 1667 statt.

Darüber liegt ein ausführlicher Bericht des Sekretairs Merkator vor, der in das Stadtlagerbuch aufgenommen ist und folgendermassen lautet:

Als in dem Jahr 1666 bei Sr. Churfürstlichen Durchlaucht zu Brandenburg unsers gnädigsten Herrn hoher Anwesenheit in diesen Landen derselbe sich mit dem Herzogen von Neuburg Durchlaucht wegen der jülichschen Lande erblich vereinigt, und seine Churfürstliche Durchlaucht sich darauf von den Clevischen und Märkischen Ständen aus Ritterschaft und Städten in der Stadt Cleve, als die Ritterschaft in personis und die Städte per deputatos, huldigen lassen, haben Bürgermeister, Scheffen und Rath hierselbst gesehen, dass der Huldigungs-Eid mit dem, welchen die Stadt Herzogen Wilhelm und allen vorigen Herzogen zu Cleve geleistet, ganz discrepant gewesen, und derhalben deputati der Stadt Duisburg eine Supplikschrift höchstgem. Sr. Churf. D. zu eigenen Händen unterthänigst gelangen lassen, auch angezeiget, dass von ihren heimgelassenen in sonderheit committiert, die alte Huldigungsformul und nit diejenige, welche von den allgemeinen Landesständen erfordert werde, abzuschweren. Dannenhero Ihre Churf. D. gnädigst Gefallen getragen, auf gedachte unsere Supplik zu apostolieren, nicht gemeint zu sein, der Stadt an ihren Rechten und wozu sie befuget, das geringste zu entziehen, sondern wolle alsobald nach der Huldigung, wann die Sache bei der Regierung nachgesuchet, sich dergestalt gnädigst erklären, dass die Stadt Sr. Churf. D. gnädigste Affektion zu verspüren haben solle; unterdessen möchten

deputati mit den übrigen den Eid ablegen. Weil wir nun bewandten Sachen nach uns darinnen nit ferner zurück halten können, so überreichten deputati gleichwie andere Städte dero Vollmacht (die doch nit mit der gemeinen Städte Vollmacht übereinstimmend gewesen) gehörigen Orts ein und traten darauf salva hac limitatione tamen zu der Eidleistung. Darauf wurden sowohl die Ritterschaft als alle Städte-Deputirte zu der Churfürstlichen Tafel berufen. Demnach aber Sr. Churf. D. gn. Verordnung, solch homagium demnächst in einer jeden Stadt absonderlich coram commissariis passieren zu lassen, und dahero Magistratus zu verschiedenen Zeiten unterschiedliche Memorialen der clevischen Regierung zugestellt und gebeten, sie geruhte nach Besage obg. Churf. D. gn. Erklärung in dem archivo nachzusehen, was wegen der Eidformel für Nachricht erfindlich sein möchte, damit man, wann die herren Commissarii hernächst in hiesiger Stadt ankämen, deswegen nit ferner zu controvertieren oder quotlibettieren hätte, auch darum zu etlichen Malen deputati nacher Cleve abgesandt und sollicitieren lassen (weil sich in dem archivo nichts, so unserer Intention und Gesinnung zuwider, finden würde). Sie wollte uns bei der alten Gewohnheit handhaben; konnte aber darauf nichts resolvieren, sondern wollte unser Begehren nach dem Churfürstlichen Hoflager sammt ihrem Bericht übersenden und sich Bescheid erholen; dannenhero Bürgermeister, Scheffen und Rath, auch Gemeinheit hierselbst auf selbiger Post an dem Hoflager unterthänigst gebeten (Ursache, die Herren Regierungsräthe sich etwas widerlich in diesem Werke angelassen) Ihre Churf. D. geruhten uns die Communication des clevischen Berichts gnädigst zu verstatten, um unsere Befugnisse und nötigen Gegenbericht ordine et concludenter vorzustellen; und wiewohl man von hoher Hand grosse Vertröstung erhalten, hat dennoch die clevische Regierung uns unerhört das churf. rescriptum ausgebracht, darin S. Churf. D. es bei dem gemeinen Formular liessen, und der Stadt Duisburg darwider nichts absonderliches einräumen könnten; kraft welchem sie ohne fernere Verweilung mit der Huldigung fortfahren wollten, oder müssten unser Retardieren alsobald zurückschreiben; ob aber der Stadt dieses zum Vorteil gereichen oder verantwortlich fallen würde, solches möchte die Stadt abwarten; wollten dazu nicht raten, auf dass man bei diesem Werk Sr. Churf. D. Ungnade erlassen bleibe; So haben Bürgermeister, Scheffen und Rath — ad evitandum majus malum — sich darin verfügen müssen und ferner kein temperament bei dem questionierten Eide obtinuiren können, als dass das Wörtlein „Erbherr“ darin elidiret und unten an beigesetzt werde: Solcher Massen, als wir von dem Römischen Reich an höchstgem. S. Churf. D. Vorfahren gekommen sein. So wahr uns Gott helf, durch Jesum Christum.

Welchem nach die zur Aufnehmung des homagii verordneten Herren Commissarien (der Herr von Huchtenbruck und Herr Haes), churf. Räthe, mit zwei Compagnien Bürgern, einer Compagnien Junggesellen, auch etlichen zu Pferde von dem Krummen Schor im Casselerfelde ab eingeholet und in des Rentmeisters Wunder Wohnbehausung, worinnen selbigen Abends sie von den deputierten Herren tractieret worden, einbegleitet worden. Die Herren Commissarien und der Secretarius Loosen sassen in einer Kutschen mit 6 Pferden und hatten etliche Vorreiter; alles wegen Absterbens der churfürstl. Gemahlinnen in das Schwarz oder mit Rauchkleidung angethan. Bei solchem Einholen fanden sich auch beide Herren Bürgermeister ein und zwei älteste Scheffen mit der Stadtkutschen fahrend und hielten in der Dammstrassen an dem Limitenstein stille (der Grenze von Duisburger und Mörser Hoheit; Casselerfeld gehörte bekanntlich zu letzterer) und präsentierten den Herren Commissarien der Pforten Schlüssel und zogen darauf fort zur Herberg. Der hiesige Schultheiss aber ritt zu Pferd mit der Gnadenleine, woran sich eine Mannsperson und zwei Frauen hielten. Bei dem Einzug wurden die Stücke von dem Thurme gelöset, auch mit den Glocken geläutet. Folgenden Tags am Mittwoch liessen sich die Herren Commissarien nach der grossen Kirche zur Predigt mit der Kutsche bringen; nach geendigter Predigt fuhren selbige wieder nach der Herberg, von dannen sie über eine kleine Weile von den Herren Bürgermeistern Kumpsthoff und Schlechtendal und Deputierten des Raths auch mit ihren Kutschen abgeholt und auf die Rathsstube begleitet wurden; woselbst die Herren Commissarien sich die letzte Confirmation, von Herzog Wilhelm erteilt, und den Scheffeneid vorlesen liessen:

Und strack darauf folgete der Magistrat in corpore und Sechzehner den Herren Commissarien vom Rathause nach dem Theatro, so unter der grossen Linden auf der Burg ziemlich weit aufgeschlagen und ringsherum mit schwarzem Laken bekleidet gewesen. Und weilen der Magistrat vorhin angezeiget, dass bei Herzogen Wilhelms Zeiten die Burgermeister an Seiten des Herzogs auf dem Theatro gestanden, und geschworen, nun aber der Landesfürst nit gegenwärtig, und das Werk per Commissionem verrichtet werden sollte, auch der Magistrat zu Wesel in corpore aufzustehen zugelassen worden, hat dahero Ansuchung gethan, Sie belieben E. E. Magistrat also desgleichen zu erlauben, wie denn nach gehabter vieler Wortwechselung geschehen, (allein protestierten, so viel ihnen die Sache betreffe, vor mehteiliger Consequenz): Die Sechzehner stunden unten auf gefesteten Planken umher samt den Predigern, und denen umher die gemeinen Bürger und Eingesessenen: Der Herr von Huchtenbruck that eine Oration; nach Endigung derselben und abgelesenem Reversal sagten die Herren Bürgermeister, Rath und Sechzehner, Prediger und ganze Gemeinde, auch Geistliche aus den Klöstern, item der Schultheiss, so mit auf dem Theatro stunde, dem Churfürstl. Secretario den ganzen Eid mit aufgetreckten Fingern nach und schlossen mit vivat Brandenburg, vivat Brandenburg! Wurde auch wiederum mit etlichen Stücken geschossen und mit der Glocken geläutet; unterdessen liessen sich die Herren Commissarien und Herren Deputati des Raths wieder mit ihren Kutschen nach der Herberg führen, woselbst sie und der ganze Magistat, etliche benachbarte und hiesige Prediger herrlich tractiert wurden; die Sechzehner wurden in einem anderen Gemach gastiert. Des dritten Tages nahmen die Herren Commissarien nach gehaltener Früh-Mahlzeit ihren Abmarsch und wurden von den Herrn Bürgermeistern und Rathsdeputatis mit den Kutschen durch Junggesellen und zwei andere Compagnien Bürger und denen zu Pferd bis an die Essenberger Fähre begleitet. Diesen Compagnien zu Fuss wurden 12 Tonnen Bier, jenen zu Pferd aber ein Ohm des besten Weins verehrt.

Die Eidesformel lautete: Wir Bürgermeister, Scheffen und Rath und gemeinen Bürger und Eingesessenen der Stadt Duisburg geloben und schweren dem durchlauchtigsten Fürsten und Herrn, Herrn Friderich Wilhelmen, Markgrafen zu Brandenburg, des heiligen Römischen Reiches Erzkämmerer und Churfürst etc. unserm gnädigsten Landesfürsten und Herrn, als Herzogen zu Cleve und Sr. Churf. Durchlaucht Erben und Nachkommen treu, hold und gehorsam zu sein, Sr. Churf. D. Bestes zu befördern, Schaden und Nachteil zu wehren und uns an Se. Churf. D. als unseren angeborenen natürlichen Landesfürsten und Herrn zu halten, auch alles zu thun, was treue, fromme und gehorsame Unterthanen ihrem Landesfürsten und Herrn schuldig sind, in massen als wir von dem Reich an Se. Churf. D. Vorfahren gekommen sind. So wahr uns Gott helfe, durch seinen Sohn Jesum Christum.

Die Formel von 1572 lautete: Wy Burgermeistere, Schepen, Rat, gemeine Burgere und Ingeseten der Stadt Duisborch laven und sweren, dat wy den dorchleuchtigen hochgebornen Fursten und hern, hern Wilhelm hertougen to Cleve, Gülich und Berge, Graven to der Marke und Ravensberch, her to Ravenstein getruw und holt sollen syn, in solcker mate als wy von dem Ryke an syner furstlichen gnaden varfaren gekomen syn. Beheltliken dem hilligen Ryke syne Rechte. So my Gott helpe und syne hilligen Evangelia.

Der Zusatz „beheltlyken dem hilligen Ryke syne Rechte“ bildete den Gegenstand des Streites zwischen der Stadt und der churfürstlichen Regierung.

Damit war der Traum von der freien Reichsstadt zu Ende und Duisburg definitiv eine preussische Landstadt geworden. Das entsprach auch ihrer damaligen Bedeutung. Wenn die freien Städte sich überhaupt überlebt hatten, so war dies entschieden bei Duisburg der Fall. Weder hatten die Bürger die Intelligenz, um die Stadt selbständig den neuen Zeiten entgegenzuführen, noch waren die Mittel vorhanden, um die Selbständigkeit zu wahren und fruchtbringend zu verwerten. Die Selbstverwaltung war schon seit der Neuburger Zeit stark erschüttert. Im Jahre 1556 hatte infolge eines Zwistes unter den Bürgern die clevische Regierung das Recht erworben, einen von den zwei Bürgermeistern, sowie zwei der vierzehn übrigen Ratsherren zu ernennen; doch war hiervon unter den clevischen Herzögen und der gemeinsamen brandenburgisch-neuburgischen Verwaltung keine

Anwendung gemacht worden; aber als Wolfgang Wilhelm nach seinem Übertritt zur kath. Kirche mit dem Eifer eines Convertiten auch sein Land zu seiner Confession hinüberzuziehen suchte, trachtete er unter Benutzung jenes Vertrages auch darnach, das Regiment der Stadt Duisburg katholisch zu machen. In den ersten Jahren wird dies allerdings noch nicht ausdrücklich ausgesprochen. 1616 heisst es: wir sehen für gut an, den erwählten Bürgermeister Gerhard Tack, weil vor diesem unsern gnädigen Fürsten und Herrn, Herrn Johannsen Wilhelmen und auch Fürstinnen und Frauen Anthonetten, Herzogen und Herzoginnen zu Cleve, Gülich und Berg hochlöblichen Andenkens, bei Losierung des hochwürdigsten durchlauchtigsten, hochgeborenen Fürsten und Herrn, Herrn Ferdinandten Erzbischofen zu Collen und Churfürsten, der Zeit Coadjutoren und Administatoren, neben deroselben Herrn Brudern Albrechten, beiden Pfalzgrafen beim Rhein erzeigten grossen Despekts halber abzustellen, und an dessen Platz Henrichen Korten zum Bürgermeister anzusetzen. — Worin die despektswidrige Handlung des Gerhard Tack bestanden hat, ist nicht zu ersehen; derselbe war aber seit 1600 Ratsherr, also auch zu Zeiten des, wie in der Verfügung angegeben wird, beleidigten Herzogs Johann Wilhelm, im Jahr 1615 war er sogar Bürgermeister gewesen; es ist demnach wohl anzunehmen, dass der angegebene Grund nur ein Vorwand war. — Im folgenden werden wieder zwei eingesetzt, Ententuss und Zeller. Von diesen selben aber schreibt im nächsten Jahr der Drost Albrecht von Huchtenbruch, der im Namen des Pfalzgrafen die Wahl zu bestätigen hatte: weil die von Ihrer Durchlaucht nächstvergangenen Jahrs angestellten beiden Ratspersonen Zeller und Entenfuss sich nicht qualifiziert, auch niemalen ad consilium kommen, also sehe für ratsam an, dass Ihrer Durchlaucht dies also unterthänigst angedeutet werde. Am Tage vor der Wahl erscheint jedoch der Secretär Nentwich, um dieselbe im Sinne der Düsseldorfer Regierung zu leiten, und darauf wird Entenfuss doch zum Bürgermeister bestimmt; auch werden Joh. Bachs v. Elsen (der frühere Verwalter des Minoriten-Klosters) und Otto v. Vorst zu Ratsherren ernannt. — 1619 wird vor der Wahl wieder ein Regierungs-Secretär geschickt und dem Rat vor der Wahl der neuen Mitglieder geschrieben: Weil wir berichtet werden, dass Daniel Danielis med. doctor und Arnold Tack ihrer eigenen obliegenden Geschäfte halber den Ratsgang wenig abwarten und der Stadt Sachen sich angelegen sein lassen, und wir daher auch sonsten für eine Notdurft halten, dass an derselben Stelle zwen andere angestellt werden: also ist unsere gnädigste Meinung, dass an deren Stelle der jüngere Drupt und Hermann im Hofe angeordnet werde. (Über Dr. Daniels vergl Progr. 82/83 p. 12.) Aber die bergische Regierung hatte Unglück mit ihren Ernennungen. Entenfuss begab sich in den Krieg und sein Schwager Everhard von Drupt ward sein Lieutenant; Otto v. Vorst aber, den sie an seine Stelle berief, war überhaupt nicht in den Rat gekommen, hatte auch den Ratseid noch nicht geleistet, ja weigerte sich sogar, durch Zahlung der betreffenden Summe die Bürgerschaft zu gewinnen; auch Joh. Zeller war auswärts. Trotzdem wurde Ev. v. Drupt für 1620/21 zum Bürgermeister ernannt, zu Ratspersonen Joh. Dorn und Bachs von Elsen unter anderen erwählt, weil der Regierungskommissar erklärte, falls diese nicht gewählt würden, sei er beauftragt, sie an die Stelle anderer Namens Sr. Durchlaucht einzusetzen. Im Jahre 1622 wurde zum ersten Bürgermeister Everhard v. Drupt gewählt und Otto v. Vorst zum zweiten bestimmt; in Betreff der Ratswahl hat der von Düsseldorf abgesandte Secretär angegeben: er wolle nomine Illustrissimi principis vorgestellt haben Hans Hendrich Streithorst, der Zuversicht lebend, es werde hierinnen Sr. Durchlaucht gnädigster Meinung ebenmässig gewillfahrt werden, damit also für die Katholischen auch etwas gethan würde. Im Jahre 1628 verweigerte Everh. v. Drupt die fernere Annahme des Amts; darauf schlägt der Rat von Schommert vor, aber es wird ihm erwiedert: gleichwie sowohl diesmal als hinfüro jederzeit gern und lieber sehen möchten, auch anders nicht gehalten haben wollen, dann dass sowol des Ends als anderswo katholische, qualifizierte Personen bestellt werden: also befehlen wir Euch hiermit, dass an obgemeldeten Schommerts Platz der Ratsverwandte Joh. Dorn zu dieses Jahrs Bürgermeister angestellt werde etc. — Es ist hiernach wohl anzunehmen, dass alle die seit 1616 präsentierten katholisch waren oder dem Katholicismus zuneigten, dass also Wolfgang Wilhelm nicht erst Ende der zwanziger Jahre, sondern sehr bald nach seinem Übertritt mit der Gegenreformation

begann. — (Übrigens wird hierdurch auch widerlegt, was der Duisburger Magistrat in der letzten Hälfte des Jahrhunderts, als er aufgefordert wurde, die Katholiken mit in den Rat zu berufen, der Regierung des Grossen Kurfürsten, welcher die Parität und Toleranz förderte, zu beweisen suchte und mit Erfolg behauptete: dass in dem Normaljahr 1624 die Katholiken an dem Stadtregiment nicht beteiligt gewesen seien; aus den mitgeteilten Verhandlungen ergiebt sich unzweifelhaft das Gegenteil).

In der brandenburgischen Zeit, von 1629 an, griff die Regierung seltener ein, was ja natürlich war, weil sie in der alles beherrschenden religiösen Frage mit den Einwohnern einig war; doch aber setzte sie bisweilen blos, um ihre Berechtigung nicht verjähren zu lassen, einzelne nicht gewählte Personen ein und griff dabei bisweilen ebenso fehl, wie die bergische Regierung. Seitdem von dem Rechte der Ernennung Gebrauch gemacht wurde, gab es Leute genug, welche das Urteil der Regierung durch einseitigen Bericht zu leiten suchten; schon 1620 hatte der Rat sich darüber beschwert; im Laufe der Zeit mochte das Übel grösser geworden sein; und so beschliesst der Rat 1644: Niemand soll bei der landesfürstlichen Obrigkeit den Rats- oder Bürgermeisterstand erbitten, solle sonst als ein Verbrecher seines Eids und aller Ehren unwürdig erklärt werden. Aber es gelang nicht, diesen Beschluss durchzuführen. Da jedoch der Kurfürst wiederholt erklärt hatte, dass er das Recht der freien Wahl durchaus nicht beeinträchtigen wolle, und da im Jahre 1646 die Bestätigung der Wahl ungebührlich lange ausblieb, so senden Bürgermeister, Scheffen und Rat und Sechzehner der Stadt Duisburg alle eigenhändig unterschreibend unter dem 28. Sept. 1646 eine Eingabe an den Kurfürsten, in welcher zunächst die Verzögerung der Bestätigung mitgeteilt und beklagt wird, weil weder Ratstag noch Gerichtssitzung stattfinden könne, so lange die neugewählten Beamten nicht vereidigt wären; „da ferner auch ehrliche, fromme und qualifizierte Personen ohne gegebene Ursache ab- und andere an deren Platz gesetzet, und dahero jenen viel besser gewesen wäre, dass sie niemals die Stelle bekleidet, als dergestalt abgewiesen worden wären, wie solches im Jahr 1631, 1633, 1639, 1642, 1643, 1645 geschehen, und dann bei dem anno 1556, den 15. Febr. aufgerichteten Vertrag ausdrücklich clausuliert: alles so lang bis von Ihr. F. Gn. anders erhalten werden kann: Auch, gnädigster Churfürst und Herr, ohne Ruhm zu sagen, bei der politischen Regierung und Verwaltung der Stadt-Einkünfte dermassen friedsam und vorsichtlich gelebt wird, dass ungezweiffelt Ew. Churf. Durchlaucht daran ein gnädigst Gefallen tragen: So ist unser unterthänigst gehorsamst Bitten, Ew. Churf. Durchlaucht wollen auf oben angeregter tröstlicher Clausul, in obgemeldetem Abscheid des puncti über Entsetzung eines Bürgermeisters und zweier Ratspersonen und Wiedereinsetzung anderer uns gnädigst erlassen. Sollten wir aber solches über Zuversicht nit erhalten können, alsdann wollen Ew. Churf. Durchlaucht dem Amtmann gnädigst aufgeben, dass er keine aus Mittel der Bürgermeister oder Ratspersonen entsetze, es seien denn dieselben zu solchem Amt untüchtige, unqualifizierte und unredliche und unehrliebende Personen. — Hierauf giebt der Kurfürst am 24. Okt. 1649 wirklich einen zusagenden Bescheid; die zutreffende Stelle lautet: Wir thun es in Kraft dieses Patentes also, wann obbemeldete Bürgermeister, Scheffen und Ratmann bei furgehender Wahl jedesmal qualificirte, tüchtige Personen, welche redlich und uns treu, hold und angenehmb seien, und wider welche Niemand mit Fug etwas zu sprechen, erkiesen werden, dass selbige darbei gelassen und von uns oder unserm Statthalter und Räten confirmirt werden sollen. Gegeben auf unserm Hause Sparenbergk, den 22. Januar 1650. (Vorläufige Benachrichtigung d.d. Embrich, den 24. Okt. 1649, ebenfalls eigenhändig unterschrieben.) Dementsprechend folgt 1650 die Bestätigung. Aber 1651 wird doch wieder eine nicht erwählte Person berufen. Deswegen fügt der Rat 1652, als er um Bestätigung der Wahl nachsucht, das Original des Privilegiums von Sparenberg bei und ersucht den Regierungsrat Dr. Portmann, solchen Personen, die etwa um Einsetzung durch die Regierung sich bewerben sollten, entgegen treten zu wollen. —

Doch nach einiger Zeit sind es nicht mehr bloss einzelne Personen, welche zur Befriedigung ihres Ehrgeizes die kurfürstliche Regierung zur Einmischung veranlassen: Die ganze Gemeinde erhebt sich gegen den Rat. Der Sitz in demselben war von jeher für

einzelne Familien fast erblich und wurde dem, der einmal gewählt war, so gut wie auf Lebenszeit verliehen. Das wird leicht erklärlich aus der Wahlordnung: Am 10. Aug. eines jeden Jahres wählt der Rat aus seiner Mitte zwei Bürgermeister; am 13. Aug. wählen die 2 alten und die 2 neuen Bürgermeister, oder wenn einer wiedergewählt ist, ein früherer Bürgermeister, der Ratsherr ist, aus dem Rat vier Ratsmänner; diese acht wählen drei Tage darauf noch acht Männer aus Rat und Bürgerschaft. (cf. Köhnen, Rede zur dreihundertjährigen Jubelfeier des Königl. Gymnasiums 1859, pag. 67, wo aber irrtümlich behauptet wird, dass die Sechzehner an der Wahl des ganzen Rats mit Teil genommmen hätten.) Bei der hieraus mit Notwendigkeit folgenden Stätigkeit im Stadtregiment war es leicht möglich, dass Unordnungen sich einschlichen und fortlebten. So klagt die Gemeinde im Jahre 1658 über unrichtige Führung der Stadtrechnungen, über gesteigerte Gerichtsgebühr, über die Brüchten (Polizeistrafen), über Verhauung des Waldes, vor allem aber über die Ratswahl. Der Friede konnte nur durch Vermittlung der Regierung hergestellt werden, und unter Abänderung der früheren Bestimmungen wurde festgesetzt, dass künftigen Laurentiitag, den 10. Aug., da die Ratswahl in der Stadt Duisburg zu geschehen pflegt, dieselbe durch acht Personen, welche der Magistrat unter sich zu erwählen und darneben auch noch acht, welche die Sechzehner aus ihnen und der Gemeine zu erwählen (mit Vorbehalt Ihrer Churf. D. unsers gnädigsten Herrn in Erwählung des ersten Scheffens durch den Schultheissen und Bestätigung und Veränderung derselben) Ihrer Gerechtigkeit dem alten Herkommen gemäss vier Jahre nach einander verrichten und sich dabei lieb und freundlich betragen und anders nicht, als der Gemeinen Nutzen suchen und befoddern solle.

Da die Ratswahl jährlich stattfand, die Gesetze aber alle vier Jahre verändert werden konnten, so wird aus den etwas dunklen Worten zu entnehmen sein, dass die genannten 16 Personen nicht den Rat, sondern den vier Jahre lang fungierenden Wahlkörper bilden sollten. Zugleich benutzten die Commissare die Gelegenheit, das früher bewilligte freie Wahlrecht wieder zu nehmen, und diese letztere Handlung wird durch ein vom Churfürsten unterzeichnetes Rescript, das allerdings seine Herkunft von den Räten durch seinen Wortlaut bezeugt, bestätigt. Das Rescript lautet: Seine Churfürstliche Durchlaucht zu Brandenburg, unser gnädigster Herr, haben sich unterthänigst vortragen lassen, was der Magistrat und Gemeine dero Stadt Duisburg wegen der freien Ratswahl nach Inhalt einer Concession vom 22. Januar des 1650. Jahres unterthänigst suchen und bitten; Nachdem Sie nun der Sache Bewandnis erwogen, so können dieselben aus bewegenden Ursachen sich dero competierenden und von ihren Vorfahren im Jahre 1556 acquirierten Regals von Veränderung der Wahl nicht begeben, zumal die obangeregte Concession auf ungleichen Bericht auf höchstg. Sr. churfürstlichen Durchlaucht Reise erhalten, und mit ihnen auch am 25. Juni des 1658. Jahres ein anderes verglichen und recessiret worden. Dannenhero hätten sie sich darnach gehorsamst zu richten. Cleve, am 20. März 1666. gez. Friderich Wilhelm.

Aber durch eine andere Urkunde vom 3. Juli desselben Jahres 1666 wird die freie Wahl in viel grösserer Ausdehnung als bisher bewilligt; nicht einmal die Bestätigung wird in Anspruch genommen: Friderich Wilhelm, Markgraf zu Brandenburg etc. Nachdem in anno 1556 den 15. Febr. durch unsern Vorfahren, weiland Wilhelm, Herzogen zu Cleve, Gülich und Berg etc. zwischen Bürgermeister, Scheffen und Rat und der Gemeine unserer Stadt Duisburg verabschiedet, dass wenn die Ratswahl daselbst gehalten werde, der Amtmann oder wem es vom Landesfürsten befohlen würde, Macht und Gewalt haben soll, einen der zweien erwählten Bürgermeister und zwei des erwählten Rats Personen der Wahl zu erlassen und andere bequeme an dem Statt bis zu Ende des Jahres anzustellen, mehrern einhalts des darüber damals gemachten und noch vorhandenen Abschieds und wir zwar auf unterthäniges Ansuchen Bürgermeister, Scheffen, Rat und Gemeine vorgenannter Stadt Duisburg am 22. Jan. des 1650. Jahres gnädigst verordnet und unserm Statthalter und Regierung befohlen, die einmal erwählten Bürgermeister und Ratspersonen, wann sie qualifizirt, tüchtig und uns treu, hold und angenehm wären, in unserm Namen zu confirmiren und nicht zu gestatten, dass extra casum delicti Jemand von denselben ab- und zurückgesetzt werde und darauf ferner bei dem anno 1658 zwischen gemelten Magistrat

und der Gemeinde auf Zusprechen und Vermittlung einiger von unserer Clev. und Märkischen Regierung dazu committirten Räthen aufgerichteten Vertrage unter andern versehen ist, dass dasjenige, was deswegen vor Alters verabschiedet, uns reservirt bleiben sollte, der Magistrat aber und Gemeinde nunmehr deswegen bei uns allerlei Beschwer geführet und unterthänigst dafür halten wollen, wie sie dann zu solchem Ende ein und andre Exempel angezogen haben, dass weil solche Erlassung eines der zwei erwählten Bürgermeister und zweier Rathspersonen mit Ansetzung anderer fast jährlich geschähe und den einmal erwählten schimpflich, wie auch davon zumal keinen Nutzen oder Vorteil zu gewarten hätten, hingegen allerhand Misverständnisse, Confusiones und Kosten in selbiger unserer Stadt dadurch verursacht würden, wir ihnen die Wahl, wie dieselbe vor Alters gewesen, wo nicht erb- und ewiglich, doch wenigstens pfandweise auf so viele Jahre, als es uns gefällig, lassen möchten: Dass wir solchemnach dieser des Magistrats und Gemeinde unterthänigster Bitte gnädigst deferiret und Statt gegeben und gegen Erlegung einer Summe von 1000 Reichsthalern, über deren Zahlung wir sie hiermit quittiren und lossprechen, die freie Bürgermeister- und Rathswahl, wie sie dieselbe vor dem Jahr 1556 gnädigst gehabt, folgendermassen wieder verliehen und concedieret haben, und hiermit für uns und unsere Nachkommen verleihen und concediren, also, dass die, welche dem Herkommen nach von dem aus dem Rath und Gemeinde dazu verordneten Körgenossen zu Bürgermeistern und Rathsleuten von Jahr zu Jahr erwählet werden, solcher Wahl nicht frustriret oder erlassen, sondern ohne Einholung einiger Confirmation bei den Stellen und Stadtsbedienungen, dazu sie erwählet worden, ungehindert gelassen und und gehandhabt werden sollen. Dahingegen sollen sie von denjenigen, welche bisher von unsertwegen angeordnet worden, allemal einige miterwählen und zusehen, dass diese freie Wahl nicht zu unserm Präjudiz, directe oder indirecte, sondern zum Besten der Stadt und Bürger und Erhaltung derselben Privilegien, Rechte und Gerechtigkeiten gebraucht werde. Wobei wir uns ausdrücklich vorbehalten, das uns kraft obgemelten Vergleichs vom 15. Febr. 1556 competirende und bisher gebrauchte Recht wegen der Wahl jährlich gegen Wiedererlegung berührter Summe von 1000 Reichsthaler wieder an uns zu lösen. Befehlen demnach etc.

Aber auch diese 1658 und 1666 angeordnete und gewährte, mehr demokratische Bestallung des Stadtregiments führte nicht zum gewünschten Resultat; auch in der Folgezeit ist immerfort von Misbräuchen die Rede, bis Friedrich Wilhelm I. alsbald nach seinem Regierungs-Antritt 1713 in den clevisch-märkischen Landen die jährliche Wahl sistieren liess.

Es ist wohl zu beachten, dass die misbräuchliche Ausnutzung der amtlichen Stellung und auf der andern Seite die Auflehnung gegen die Autorität des städtischen Regiments am Schluss des Krieges und nach demselben besonders hervortritt. Zu dieser Periode und auch derjenigen, in welcher der Neuburger Leute an die Spitze stellte, nur weil sie dem Katholizismus zugethan waren, mochten sie sonst auch ungeeignet sein, bildete die Zeit von dem Einrücken der Holländer bis zum Anfang der vierziger Jahre einen merkwürdigen Gegensatz, insofern, als damals trotz der grössten Kriegsnot Zucht und Ordnung aufrecht erhalten, und die Interessen der Gemeinde in dauernder Weise gefördert wurden. Dies ist wesentlich ein Verdienst des oftmaligen Bürgermeisters Gottfried v. Schommert; es geziemt sich daher wohl, dass wir sein Andenken durch einige Worte erneuern. Die pfälzische Regierung wollte ihn nicht als Bürgermeister zulassen, offenbar wegen seines Protestantismus. Wie sehr dieser seinem religiösen Bedürfnisse entsprach, kann man leicht daraus entnehmen, dass er eine Schrift unter dem Titel veröffentlicht hat: „Der Harnisch Gottes, d. i. Wehr und Waffen wider die feurigen Pfeile des Satans, Gott zum Preis, den Einfältigen zur Warnung, den Fahrlässigen zur Aufmunterung, den Betrübten zum Trost, den verletzten Gewissen zur Arzney, aus eigener Erfahrung zubereitet durch Gottfrieden von Schommert, Burgermeister der Stadt Duisburg. Motto: Nunquam bella piis, nunquam certamina desunt; Et quocum certet, mens pia semper habet". Mehrere Prediger in Essen und Wesel liessen hernach auf ihn und dieses Buch ein Ehrengedicht ausgehen. — Nach dem Umschwunge von 1629 wurde er zum Bürgermeister erwählt und darauf fast Jahr für Jahr immer von neuem zu diesem Amt berufen. Seine Unerschrockenheit bewies er nicht

allein auf jenen obenerwähnten Weselschen Reisen; auch in der Verwaltung der Stadt legte er Proben genug von Furchtlosigkeit und Festigkeit ab. Er mochte es nicht leiden was neuerdings aufgekommen war — dass die Sechzehner viel in die Verwaltung hineinredeten. Wenn am Laurentiustage die neuen Verordneten gewählt werden sollen, so stellt zuvor die Gemeinde die Gravamina zusammen, denen sie abgeholfen wissen will. Nun setzten sie 1638 als dritten Punkt auf: Joh. Hessel, Hauptmann im Schwanenviertel, möge seiner Strengigkeit halber entlassen werden; darauf wird ihnen der Bescheid: Die Gemeinde hätte sich nicht über tüchtige, sondern über untüchtige Sachen zu graviren. — 1639 verlangen sie, dass die Stadtrechnung, ehe sie publice verlesen würde, den 16ern zur Durchsicht übergeben werden möge; dann könnten die streitigen Posten bei der Anhörung der Rechnung abgethan werden. Übrigens wolle die Gemeinde zusammenbleiben und Bescheid erwarten; wäre sonst nicht gewillt, neue 16er zu kiesen. Die Antwort lautet dahin, dass ein Ehrbarer Rat es bei der alten Gewohnheit bewenden liesse, derzufolge die Gravamina auf dem nächsten Ratstage abgethan würden; würde die Gemeinde keine neuen Vertreter wählen, so würden die Herrn die alten behalten. Damals verlangten die 16er auch Ordnung der Beamtenbesoldung. Dem wird von Seiten des Rats willfahrt; weil aber dadurch die Einführung der neuen Steuern aufgehalten würde, so hat Bürgermeister Schommert namens des Rats protestiert und erklärt, dass sie auch selbst bedacht seien, solche Mittel an die Hand zu nehmen, dadurch der Stadt ohne Zuthun der 16er geholfen werden könnte —

Als im Jahre 1636 die Pest in der Stadt grassierte, wurde folgende Verfügung erlassen: Demnach der allmächtige Gott diese Stadt mit der betrübten Plage der Pest heimgesucht und bei dem Begräbnis grosse Unordnung eingerissen, indem die Bürger alsbald nach gehaltenem Begräbnis sich in den Wirtshäusern haufenweis zusammenthun, zu nicht geringer Last der Trübleute, so ist, damit solche Unordnung hinfüro abgeschafft bleibe, bei Rat und 16ern verglichen, dass die vornehmsten Bürger von einer Hauptleiche den Nachbarn zahlen sollen einen Reichsthaler, von einem Kind ½; die mittelmässigen Bürger von einer Hauptleiche ½ Reichsthaler, von einem Kind ein Reichsort; die armen nichts. — Die Nachbarn sollen das Geld nicht auf den Tag der Begräbnis, sondern an einem andern verzehren; es sollen auch die Trübleute nicht mehr als einmal nach dem Kirchhof gehen. Es sollen auch hinfüro keine Kränze mehr auf die Leichen gelegt werden, womit dann auch die Zusammenkünfte der Mägde abgeschafft sein und bleiben sollen, alles bei pön von drei Goldgulden. — Einige Jahre später dagegen ist mit Rat und Sechzehnern verglichen, dass keine Mägde oder junge Gesellen Magdespiel, wie mans nennt, vor der Hochzeit mit Tanzspielen halten sollen; es sollen auch diejenigen, so Brautlauf halten, kein Geschenk von den geladenen Gästen nehmen; sollen auch nicht mehr als von Seiten des Bräutigams 12 und an Seiten der Braut gleichfalls 12, thut zusammen 24 paar, zugelassen werden; jedoch sind ausgeschlossen diejenigen, so eine starke Blutsfreundschaft haben, aber alles ohne Geschenk. Die Brautlaufsgäste sollen sich alles Danzens, Kreisens und Laufens auf der Strasse enthalten. — Weniger Billigung als Entschuldigung werden wir für den Rat haben, wenn er nach dem Vorurteil jener Zeit gegen einen angesehenen Bürger einschritt, weil er sich mit einer Verwandten seiner verstorbenen Frau verheiratete. Unter dem 7. Febr. 1639 heisst es in den Ratsprotokollen: Demnach wir erfahren haben, dass der gewesene Bürgermeister Schmits vor ungefähr einem Monat sich mit Sibylla Holtmanns, seiner abgelebten Hausfrauen Schwestertochter, von einem ausländischen Prediger ehelich hat copuliren lassen, dass auch über dies nächstvergangenen Freitag dieselbe eingelegen und eine junge Tochter zur Welt gebracht hat; so hat ein Ehrsamer Rat betrachtet, dass ein solcher Excess nicht zu gestatten, sondern billig zu Verhütung von Gottes Strafe und der hohen Obrigkeit Ungnade zu eifern wäre und deswegen gut befunden, dass mit H. Scholtheiss, als welchen die Sache namens Ihrer kurfürstl. Durchlaucht mit concernirt, hierob communicirt werden möchte; der Scholtheiss hat zur Antwort gegeben, dass er zwar leiden könnte, auch für gut ansehe, dass die Sache in Verhör genommen werde, wüsste aber nicht, ob sie ohne Bericht an Ihre kurfürstl. Durchlaucht abgethan werden könnte. Bürgermeister Schmits

ist dann auferlegt, innerhalb 14 Tagen seine Verteidigung vorzubringen. Da sein Advokat durch andere Geschäfte abgehalten ist, so erhält er einigen Aufschub und liefert dann zwei consilia iuris ab, welche der kurfürstl. Regierung zugeschickt werden. Am 14. Juni ist der kurfürstl. clevische Brüchtemeister hier angelangt und hat durch den Frohnen Bürgermeister Schmits und dessen Hausfrau vor sich beschieden; jedoch ohne Wissen der Bürgermeister; das ist aber gegen die Privilegien dieser Stadt; daher müsse man, wird beschlossen, solchem Unheil mit Assistenz der Rechtsgelehrten begegnen, und während nun Regierung und Rat mit einander streiten, bleibt Schmits ziemlich unangefochten; allerdings wird er des Rats nicht mehr für würdig erachtet und bei der folgenden Wahl übergangen. — Auch gegen den Prediger, der die Trauung vollzogen hatte, ward eingeschritten, wie das folgende Consistorialprotokoll ergiebt: Anno 1639, den 23. Febr. sind wegen des Verlauffs (Versündigung) Johannis Velthusii, welcher H. Schmitt und Sybillen Holtmans zu einer wegen Blutschande verbotenen Ehe copuliert, erschienen Dom. Theodorus Scriba, Prediger zu Mörs, und Lucas Luscin, Prediger zu Repel, und vor gemelten Velthusium intercediert, berichtend, dass er seine Schuld erkenne und begehre, dass ein Ehrw. Consistorium im Namen der ganzen Gemeine ihm wolle verzeihen und vergeben, weil er unbedachtsamer Weise durch gute Wort induciert worden, indem J. Raab ihn mit List hierhin beschreiben und durch den Trunk und grosse Verheischungen dahin verleitet. Dieses hat ein Ehrw. Consistorium mit Fleiss erwogen und weilen Dom. Velthusius sein Schuld erkennt und depreciert, haben sie ihm brüderlich verziehen dergestalt, dass Cessis Mörsensis gebürliche Censur über ihn, Velthusium, soll ergehen lassen. — Dass aber der Fall nachhaltig grosse Erregung hervorrief, erfahren wir aus einem vier Jahre später verhandelten Injurienprocess, in welchem ein Zeuge bekundet: Der Angeklagte habe gefragt, ob man des Schultheissen Frau zu Zeugen annehmen könnte, die selber gesagt hätte, dass sie mit dem Teufel besessen sei und auf den Leib geschlagen hätte, sagend: da habe ich ihn sitzen? und ob man Schmitten Frau glauben wollte, welche von den Predigern auf der Kanzel täglich für ein blutschänderische gescholten würde, und welche eine Schandhure wäre? — Diese letzten Worte sind auch deswegen merkwürdig, weil sie das einzige dokumentierte Zeugnis von dem Hexenglauben in unserer Stadt bringen, während er zu derselben Zeit nah und fern so vielen unglücklichen Menschen einen jammervollen Tod gebracht hat.

Ein bleibendes Andenken hat sich jene Zeit durch die Neubegründung des Gymnasiums, das dem Verfalle nahe war, gestiftet. Heute, da die Schule an den Staat übergeht, würde ein Rückblick auf dieses Verdienst zeitgemäss sein; aber wir können uns mit diesem Hinweis begnügen, da das historische Material bereits in den Gymnasialprogrammen von 1850 u. 51 durch Professor Köhnen beigebracht ist

Gegen Ende des Jahres 1642 fand die öffentliche Thätigkeit Schommerts ein unerwartetes Ende. Ein früheres Mitglied des Rats, Johannes Raab, war nach den nochvorhandenen Polizeigerichtsprotokollen öfters wegen Unfug verurteilt und nicht wiedergewählt, aber von Seiten der Regierung in Gnaden wieder angenommen und zur Wahl empfohlen worden, mit der Erklärung, dass sie sonst einem der Gewählten die Bestätigung versagen müsse. Gleichwohl wird Raab übergangen, da er sein unordentliches Leben noch fortführe; die Regierung erwiedert darauf: dieselbe Klage sei bei ihr auch über einige Mitglieder des Rats geführt, aber so lange der Beweis fehle, liesse sie es hingehen; darum setze sie auch Raab wieder ein. Dagegen erlässt Schommert einen Protest, weil nach dem Vergleich von 1556 nur solche Personen ernannt werden dürften, die dazu bequem und geeignet wären; die übrigen Ratsherren ersuchen um Aufschub der Vereidigung bis zum Austrag dieser Sache, erklären aber, dass sie sich nicht widersetzen könnten. — Wenige Tage darnach, am 24. November, beruft Schommert die Herren zu seinem Hause; „als sie daran gewesen, sich zu versammeln, hat der Schultheiss durch den Frohnen ihnen sagen lassen: sie sollten sich des kurfürstlichen Befehles über Restitution Raabens erinnern, mit dem Anhang, dass ein jeder bei Strafe von 25 Goldgulden keiner heimlichen Vergaderung zum Despekt Ihrer kurfürstl. Durchlaucht Befehls beiwohnen solle; worauf die Herren zum unterthänigsten Respekt Ihrer kurfürstl. Durchlaucht Befehls sich auf die

Ratskammer begeben und Schommert sagen lassen, er möchte gleichfalls dahin kommen. Darauf hat er ihnen durch den Stadtdiener entboten, sie möchten sich ihren Eid vorlesen lassen; kraft desselben commandiere er nochmals, sie sollten zu ihm an sein Haus kommen, wollten sie aber solches nicht, so sollten sie sich per Secretarium schriftlich darauf erklären. Als nun folgends Johannes Raab auf die Ratskammer heraufgekommen, hat derselbe sich nochmals vernehmen lassen, er wäre nicht ungeneigt, sich mit Schommert zu vergleichen, sei erbietig, sich hie oder anderswo mit Recht zu verteidigen; er ist darauf ermahnt worden, abzutreten, damit der Rat sich bespreche und hat cum protestatione darein gewilligt. Hierauf ist dekretiert, per deputatos Schommert sagen zu lassen, sie wüssten sich ihres Eides genugsam zu erinnern und seien darum schuldig, auf der Ratskammer und nicht an des Bürgermeisters Haus sich zu versammeln; wollten auch ihn an seinen Eid erinnern, dass durch seine Privatsache diese Stadt und ganze Gemeinde an ihren Privilegien nicht geschwächet, verwirret und in grosse Kosten gestürzt werden möchte. Sie wollten sich nicht in ihre Sachen mischen; wollten sie sich nicht vertragen, sollten sie den Rechtsweg einschlagen. Deputiert wurden, diese Antwort zu überbringen, der stellvertretende Bürgermeister Dr. Borbeck und der Sekretarius. Diese gingen ins Haus, wo sie bei ihm zwei Ratsverwandte vorfanden; als sie ihre Antwort verlasen, ist er sehr injuriöse ausgefahren und hat die Herren des Magistrats für Meineidige gescholten, weil sie nicht an sein Haus gekommen wären, welches ihre Kindeskinder noch entgelten sollten, wobei er zufügte: ob das das erste wäre, das Borbeck in seinem officio ausrichte. Die Streitigkeit mit Raab wäre nicht seine, sondern eine gemeine Sache; wiederholte mehrmals, dass sie meineidig wären; er wolle sie jetzo mit allen ihren Farben ausstreichen, begehrte nicht mehr auf die Kammer zu kommen und wollte zu dem End die Schlüssel einschicken. Als ihm nun gesagt wurde, die Herren hätten durch den Diener begehrt, dass er auf die Kammer kommen wolle, erwiederte er: die Herren hätten ihm nichts zu kommandieren, denn er wäre von ihnen sämtlich zum Bürgermeister erwählt und von Ihrer kurfürstl. Durchlaucht approbiert; er gedächte nicht mehr zu kommen und wolle die Schlüssel einschicken, und hat sie durch den Stadtdiener dahin tragen lassen; von dort wurden sie wieder zurückgeschickt, aber er hat sie nicht behalten wollen und zurückbringen lassen. Es hat ein Ehrsamer Rat diese Injurien schmerzlich sich zu Gemüt gezogen und dekretiert, dass schriftliche Retorsion einzuschicken sei. Nach dem Mittag hat der Rat die 16er berufen und diesen die Sache vorgetragen. Dr. Borbeck begehrt, sie möchten sich erklären, ob die Streitigkeit zwischen Schommert und Raab eine Stadt- oder Ratssache wäre, und wem die Schlüssel zu geben seien. Sie erklären, dass es nicht eine gemeine Sache wäre, und dass die Stadt nicht damit zu beschweren sei; dass Borbeck die Thorschlüssel und der abgestandene Bürgermeister Hof die Rats-Kammerschlüssel haben solle (in Übereinstimmung mit den Städtischen Gesetzen, wonach der zweite Bürgermeister zum ersten aufrückte, und ein früherer Bürgermeister Stellvertreter wurde). Die Sache sei nach Emmerich zu berichten, der Schultheiss aber zu ersuchen, die Einführung Raabens solange zu sistieren. Am 28. November hat Schommert Versammlung von Rat und 16ern begehrt, hat begonnen im Beisein der 2 Prediger eine Schrift vorzulesen; da ist Raab gekommen, und er hat aufgehört und ist fortgegangen. — Am 4. Dez. liest der Schultheiss im Rat einen churfürstlichen Befehl über Raabens Restitution vor und verlangt, dass jeder sich erkläre, bei Strafe von 50 Goldgulden. Darauf ist geantwortet, dass man dem kurfürstlichen Befehl sich nicht widersetzen könne. So wird denn Raab vereidigt und ist gesetzt worden zwischen Lenken und Tybis; darein er gewilligt, bis Lenken und Eick gehört seien; wollten die ihm aber den Oberplatz nicht vergünstigen, so wolle er sich mit jenem begnügen." (Der Platz war von einiger Wichtigkeit, weil man in jener Zeit im allgemeinen dem Amtsalter nach seinen Platz erhielt und zu der ersten Stelle aufrückte) —

Ein Zeugnis von dem Einfluss Schommerts ist es, dass gleich aus dem Jahre nach seinem Abgang einige Handlungen berichtet werden, die er unzweifelhaft verhütet hätte: Die Steine, damit die Ratskammer belegt war, werden an Bürgermeister Wintgens und Wolter Lenken verkauft; desgleichen das steinerne Gewölbe über dem Herd, sowie die Pilare und Herdsteine, so von der Ratskammer abgenommen sind, an Bürgermeister Borbeck.

Daraus, dass lauter angesehene Personen an dem Kauf beteiligt sind, kann man schliessen, dass der Gegenstand nicht ohne Wert gewesen ist. In demselben Jahre werden etliche Tuffsteine, die hinter Eselsdörr von der Mauer gefallen waren, verkauft; allmählich ist dann die ganze Mauer dort zerstört und, wie man noch heutiges Tages sehen kann, durch gewöhnliche Ziegelsteine ersetzt worden. Das waren deutliche Zeichen des Niedergangs und einer gewissen Barbarei, zu welcher Not und Armut immer führen werden.

Wir werden hierdurch auf die Besprechung der finanziellen, der Gewerbs- und Handelsverhältnisse geleitet. Es ergiebt sich hierbei, dass Duisburg zwar eine geringe, von ihrer weitreichenden Bedeutung längst herabgestiegene Stadt war, dass es aber bei Beginn des Krieges reich war, reich an eigenen Mitteln, reich durch die Wohlhabenheit seiner Bewohner. Der Reichtum lag im Besitz von Wald, Weide und Ackerland. Ausser dem jetzigen Terrain war mit Wald bestanden und gehörte den beerbten Bürgern die ganze Fläche, welche sich von dem Walde über die Wedau nach dem Rhein erstreckt; denselben gehörte auch das Vorterrain von dem Walde bis zur Landwehr, also ungefähr bis zu einer Linie, welche von Duissern über die Grabenstrasse vor Neudorf und dem Grunewald vorbei nach dem Rhein gezogen wird; zum Teil war es Weideland für Schafe und Ziegen, z. T. (nach dem Rheine hin) Wald, am Grunewald Ackerland. Vom Grunewald zur Stadt hin floss auch damals der Dickelsbach oder die Beek, inmitten von Wiesen; das Wasser trieb drei Mühlen; ihr parallel, vom Rheinischen Bahnhof in Hochfeld, am Rhein entlang, zum Neuenkamp hin lag der Enberg, mit Eichen und Buchen bestanden; zwischen Beek und Enberg Ackerland, das sogenannte kleine Hochfeld (als grosses Hochfeld wurde damals die heutige Feldmark bezeichnet) und näher nach der Stadt hin Gärten; das kleine Hochfeld und die Gärten waren Privatbesitz, dagegen die Wiesen an der Beek, die Mühlen und der Enberg städtisch. Den Rhein hinab bis zur Ruhrmündung lag der Neuenkamp, ebenfalls Gemeindeeigentum, nicht nur in der Breite, welche er jetzt hat, sondern noch einen grossen Teil des jetzigen Ackerlands umfassend. In dem Ruhrbezirke war der Brink und der Pollert städtisch; ebenso natürlich die Wälle und Gräben, sowie auch noch eine Reihe vereinzelt liegender Parzellen. Damit war für die Zeiten der Not ein bedeutender Sparpfennig gegeben, leider hat man ihn stark angreifen müssen.

Im Anfange des Krieges konnte man sich mit Anlehen aushelfen, die wie in Friedenszeiten für Leib- und Erbrenten aufgenommen wurden. Aber bei der Unsicherheit der Zustände fand man für Leibrenten bald keine Abnehmer mehr: im Jahre 1613 werden bei einer Gesammt-Ausgabe von 13,223 Gld., für Leibrenten 1328 Gld., 1648 bei einer Gesammt-Ausgabe von 9653 Thlr. (1 Thlr. = 2 Gld.) 10 Thaler Leibrenten bezahlt. Die Erbrenten dagegen stiegen in demselben Zeitraum von 1191 Gld. auf 2270 Thaler. Aber als die Stadt ihren Verpflichtungen nur säumig nachkam (in den letzten Jahren der spanischen Einquartierung und der Verwaltung des E. v. Drupt stellte man die Zinszahlung fast ganz ein), musste man zur Veräusserung des Besitzes übergehen, zuerst durch wiederlöslichen Verkauf, und als auch dieser keine Abnehmer mehr fand, durch Erbverkauf. Damit konnte man von Zeit zu Zeit die aufgelaufenen Schulden abstossen, und so veräusserte man, abgesehen von vielen Einzelparzellen, den Brink und den Pollert, einen grossen Teil des Neuenkamps und den ganzen Enberg (doch diesen im Erbverkauf erst nach dem Kriege).

Zu aussergewöhnlichen Zahlungen benutzte man auch die Erhebung direkter Steuern. Der deutsche Bürger der alten Zeit zahlt ebensowenig Steuer als der römische; nur in ausserordentlichen Zeiten wird ein Tributum auferlegt: das Schattgeld, die Schatzung. Es wird während des Krieges von 1620 an häufig erhoben, namentlich wenn es gilt, die Landessteuer aufzubringen, um den Bürgern zu zeigen, dass sie einen harten Herrn über sich haben.

Die gewöhnlichen Ausgaben decken die verpachteten Stadtgüter (Ländereien und Weiden, Mühlen und Fischereien) und Stadteinkünfte, welche wir als indirekte Steuern bezeichnen können: die Korn-, Malz-, und Weinaccise, die Abgabe von den ausgeführten Waren, wie Bier, Butter, Fischen, Öl etc. Im Lauf des Krieges kommt auch die Branntweinsteuer zu einiger Bedeutung; auch die Tabaksteuer wird eingeführt. Zum erstenmal wird Tabak erwähnt, den ein holländischer Commissar mitgebracht hat; das zweite mal

geschicht es in folgender gemütlichen Darstellung: den 19. März 1636, als die lectiones finiiret, die Herren Scholarchen, Prediger, Scholmeister bei Wolter Lenken, verzehrt $18^1/_2$ q. Wein, die quart 16 stüfer, domals für 6 stüfer Tuback und Pipen lassen holen. — Die Accise von ausgeführten Gütern geht natürlich immer mehr zurück, ebenso die Weinaccise. Bei Beginn der Niederländischen Revolution 1572 bringt sie bei weitem die höchste Einnahme, noch $^1/_4$ mehr als die Kornaccise; bei Beginn der spanischen Einquartierung ist sie zwar bedeutend gestiegen, aber die Kornaccise ist doch noch einmal so hoch; 10 Jahre hält sie sich einigermassen auf dieser Stufe und bringt gegen 2000 Gld. jährlich, dann aber, von 1626 an, sinkt sie auf 500—600 Gld. und steigt gegen Ende nur bis zu pr. pr. 900 Gld. — Die Korn- und Mehlsteuer dagegen bildet immer mehr die wesentliche Stütze des Etats; In dem Jahre, in welchem die Spanier einrückten, bringt sie gegen 3000 Gld.; durch die einfache Manipulation der Verdoppelung wird sie im nächsten Jahr auf 10,000 Gld. erhöht. (der Pächter hat auf sehr verstärkten Consum gerechnet, aber nicht bedacht, dass die Soldaten, resp. die Marketender sich der Steuer entziehen würden). Von diesem Ertrage sinkt sie immer mehr, bis sie im Jahre 29/30 nur 4000 Gld. einträgt; dann aber im ersten Jahre nach der Befreiung steigt sie auf 6400 Thlr. oder 12,800 Gld., und auf der Höhe von 5000 bis 6000 Thlr. hält sie sich bis in die Friedenszeit. — Diese Art der Steuererhebung war damals die einzig mögliche, und sie würde es auch heute noch bei langem Kriegszustande und gleichzeitiger Stockung in Handel und Gewerbe sein.

Inwieweit bei Privaten der Reichtum geschwunden war, ist schwer nachzuweisen, doch waren Ursachen dazu genug vorhanden. Denn zu dem Mangel an Verkehr und Verdienst, den Steuern, den Schatzungen, den Erpressungen kamen noch andere Lasten, an die man vielleicht weniger denken wird: Ein Bürger bittet, man möge den Lieutenant, der fünf Kinder samt seinem Weib bei sich habe, aus seinem Hause ausquartieren und in ein leeres bringen. Ein Capitain Vutz weigert sich, eine neue Vormundschaft anzunehmen; er giebt als Grund an, dass er deren bereits vier habe; trotzdem wird er durch Polizeistrafen zur Annahme der fünften gezwungen. Von Kostbarkeiten hatte gewiss nur wenig hinübergerettet werden können; baares Geld war wohl nur in grossen Städten in bedeutenderen Summen vorhanden; die Landwirtschaft bringt ja wohl gesicherten Lebensunterhalt, aber nur sehr langsam Reichtümer.

Der Handelsverkehr der Stadt aber hatte gänzlich aufgehört; er war übrigens schon beim Beginn des Krieges nicht mehr von Bedeutung; die Blüte war dahin seit der Zeit, wo der Rhein sich in einiger Entfernung von der Stadt ein neues Bett gesucht hatte. Da diese Frage durch neuere Besprechungen mehr verwirrt als aufgeklärt ist, so soll hier ausführlicher auf dieselbe eingegangen werden.

Dass Duisburg in alten Zeiten unmittelbar am Rheine gelegen habe, kann man als unzweifelhaft ansehen; doch gewinnen wir diese Überzeugung weniger aus direkten Berichten, als aus Schlüssen; letztere freilich haben eine unanfechtbare Grundlage. Vom Anfang des 12. Jahrhunderts bis zum Ausgange des 14. haben Duisburger Schiffer den ganzen Rhein bis Strassburg hinauf und bis zu seinem Ausfluss hinunter befahren, und Duisburger Kaufleute in allen Häfen desselben lebhaften Handel getrieben; davon legt das sprechendste Zeugnis ab die grosse Zahl der Urkunden, die ihrer Erwähnung thun. In einer Urkunde Heinrichs IV. vom Jahre 1104 werden die Zölle bestätigt, welche vom Erzbischof von Trier in Coblenz erhoben werden; als solche Orte, welche Schiffe dorthinsenden, werden von Utrecht bis Coblenz nur genannt Duisburg, Neuss, Deutz, Köln und Bonn (cf. Bondam, Charterboek II, 13). — Arnold, Erzbischof von Mainz, erklärt 1155: Seit langer Zeit hätten Kaufleute von Duisburg den Hafen und Markt von Mainz mit ihren Waren besucht. Darauf seien sie unter seinem Vorgänger, Adalbert dem Ältern, welcher mit König Heinrich im Kriege gestanden, aus Hass gegen den König über Mass und Herkommen mit Zoll belegt worden; dies sei seitdem so geblieben, bis auf wiederholte Klage König Friedrich ihm aufgegeben habe, Abhülfe eintreten zu lassen; die Duisburger hätten nun durch das Zeugnis alter Mainzer Bürger dargethan, dass sie nach ursprünglichem Rechte nur verpflichtet seien, von jedem ihrer Schiffe mit Waren beim Einlaufen in den dortigen Hafen, sowie beim Heim-

kehren mit dem leeren Schiffe vier Denare und von jedem, welches sie etwa dort wieder beladen möchten, einen Denar zu entrichten; diesen Zollsatz stelle er daher von neuem und für alle Zukunft wieder her. Der hier erwähnte Krieg hatte schon 1117 u. 18 stattgefunden und schon lange vor dieser Zeit führten Duisburger Kaufleute beladene Schiffe nach Mainz — Auch gegen den Bischof von Utrecht nahm sich Kaiser Friedrich 1166 seiner getreuen Bürger von Duisburg an, „die überall gequält und gepresst würden", und verbot den Zollzwang im ganzen Bistum (cf. Lacomblet, Urkundenbuch I 382 u. 424, Archiv III p. 14). Ähnlich befiehlt Erzbischof Sifrid von Köln 1286, dass die Bürger von Duisburg, welche mehr als andere Kaufleute den Rhein befahren, am Zolle zu Neuss nicht über den alten, von ihnen eidlich anzugebenden Satz beschwert werden sollen (L. Urk. II 823). Wenn nun Duisburg nicht selbst am Rheine lag, so fragt man mit Recht: Wo war denn der Hafen, in welchem die Schiffe ein- und ausluden? Oder, wenn sie ohne Hafen ein- und ausladen konnten, wer schützte und verwahrte sie auf dem Rhein, in so grosser Entfernung von der Stadt, in Friedens- und noch mehr in Kriegszeiten; wo blieben sie, um zu überwintern? Und wenn man nicht in der Stadt einen bequemen und sicheren Landeplatz hatte, wie kommt es dann, dass z. B. das Stift Rellinghausen hier in Duisburg die von Köln herabkommenden Einkünfte in Empfang nimmt? Im Jahre 1260 wiesen die Schöffen des dem Stifte Rellinghausen zugehörigen Hofes zu Froitzheim (Kreis Zülpich, Reg.-Bez. Aachen), ihr Hofesrecht; da heisst es unter anderm: Die Lithen, (Unterthanen) des Hofes in Froitzheim geben jährlich 56 Malter Weizen, hiervon bekommen die drei Lithen, die dazu der Reihe nach berufen werden, 6 Malter für sich, die übrigen 50 bringen sie nach Köln; es erhalten aber die drei Lithen von den anderen Lithen auch 50 Denare, um ein Schiff zu mieten, das geleiten sie und haben die 50 Malter in Obacht von Froitzheim bis nach Duisburg. Wenn sie aber am fünften Tage nach Neuss kommen, senden sie einen Boten nach Rellinghausen und kündigen der Äbtissin und dem Convent an, dass sie am nächsten Samstag die 50 Malter in Duisburg in Empfang nehme. Ebenso musste der Schultheiss von Froitzheim dem Boten der Kirche von Rellinghausen jährlich 16 Malter Weizen, 42 Malter Spelz, 28 Malter Gerste in Duisburg präsentieren (L. II 494). — Unterhalb Köln war eben auf der rechten Rheinseite kein anderer Hafen vorhanden.

Wie es aber in der Natur der Sache liegt, dass dieser Landungsplatz bei der Stadt lag, so lässt sich auf der andern Seite auch erweisen, dass die Stadt am Rhein lag; es ist dies erstens eine alte Tradition. In dem oben besprochenen Atlas von Braun heisst es (und dies ist die älteste Nachricht): Olim Rhenus atque Rura Duisburgum propius praeterfluentes commodiorem mercatoribus aditum praebebant. Etenim si quis lineam ducat ab Ascibnrgio, habebit veterem Rheni cursum. Quod non ex Taciti modo historia manifeste adparet. Nam quod istinc Teutoburgum porrexerit atque urbem attigerit, evidentius est, quam ut dubitari possit. Neque enim vero simile est, conditeres huius oppidi tam imperitos fuisse, ut cum nihil obstaret, quin iuxta confluentem aedificare possent, eam tantam commoditatem volentes neglexerint. Imo et annli ferrei muris passim infixi, quibus primnesio scaphas et naves affixerunt, id plane indicant. — Diese Stelle ist einerseits deswegen wichtig, weil alle späteren Darstellungen, die die Lage am Rhein berühren, auf ihr beruhen, anderseits deswegen, weil sie zeigt, dass auch in der zweiten Hälfte des sechzehnten Jahrhunderts die Zeit, wo Duisburg am Rhein gelegen hatte, längst vergessen und verschollen war, dass wir uns also nicht wundern dürfen, wenn heutiges Tages der Beweis nicht so auf der Hand liegt.

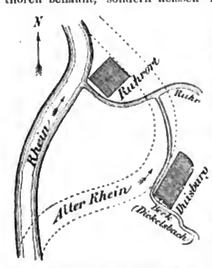
Eine Tochter König Otto II., die Schwester Otto III., gelobte ums Jahr 990, ein Kloster auf ihrem eigenen Besitztum zu gründen; sie schwankte zwischen Kaiserswert und Duisburg, die ihr beide vor allen gefielen wegen der Wogen des Rheins und der besondern Lieblichkeit der Gegenden (Pertz Monumenta I 594). Die Chronik des Regino, welche diese Mitteilung enthält, ist zwischen 1076 und 1079 geschrieben. — Im Jahre 1212 bestätigt Otto IV. die Privilegien der Kölner, betr. den Zoll zu Kaiserswert, zu Boppard und zu Duisburg, letzteres mit den Worten: in opido quoque quod dicitur Dusborg iuxta Renum hoc optineat, quod a tempore Frederici et Henrici ex antiquo iure eiusdem civitatis optinuit (Lac. II 41). Also schon seit den Zeiten Barbarossas

wurde in der „Stadt Duisburg am Rhein“ ein Zoll erhoben (dass iuxta nicht bedeutet „in der Nähe“ wird bewiesen durch Ausdrücke, wie molendinum iuxta flumen Wippere u. a.; eine Mühle befindet sich nicht in der Nähe, sondern an und auf dem Fluss). — Jene Privilegien werden 1257 von König Richard wörtlich bestätigt. — In einer Verabredung zwischen dem Erzbischof Sifrid von Köln, Johann von Lothringen und Brabant und den Grafen von Geldern und Cleve über Erhaltung der öffentlichen Sicherheit und Freiheit auf den Flüssen, datiert den 28. Aug. 1279, heisst es: volumus, quod dux Limburgensis thelonium, quod minus iuste apud Dusburg recepit et recipit, omnino deponet (Lac. II 728). Damit man nicht apud Dusburg anders verstehe, als oben „in opido“, so bemerken wir, dass in derselben Urkunde erwähnt wird ein Zoll apud Worrinc, Urdingen et Berke und apud Orsoy. Es ist hiernach unzweifelhaft, dass wenigstens von Friedrich Barbarossa an bis in die Zeit Rudolfs von Habsburg in der Stadt Duisburg ein Zoll erhoben wurde; dann aber muss die Stadt am Hauptstrom und nicht an einem Nebenarm gelegen haben; denn der Zoll wird nicht von den zu Duisburg aus- und einlaufenden, sondern von den vorüberfahrenden fremden Schiffen erhoben. Darum verlangen ja grade die Kölner, dass sie zu Duisburg nicht aussergewöhnlichen Zoll zu zahlen brauchen. Wenn dagegen den abwärts laufenden Schiffen ein anderer Weg und sogar der Hauptstrom offen stand, so brauchten sie wegen des Zolls kein Privilegium nachzusuchen. Diese Ansicht wird durch die nächste Urkunde in eigentümlicher Weise bestätigt: am 22. März 1279 gelobt Reinold I., Graf v. Geldern, der Schwiegersohn des in der vorigen Urkunde genannten dux Limburgensis, dem inzwischen von letzterem die Schutzherrlichkeit über Duisburg übertragen war, die Erhaltung ihrer Privilegien; dabei sagt er: Wir versprechen den Bürgern, dass wir sie und jeden von ihnen, wenn sie mit ihren Gütern den Rhein hinauf- und hinabfahren, bei dem Zoll vor dem Walde bei Duisburg frei und ohne jede Steuer und ohne jedes Hindernis hinab- und hinauffahren lassen wollen. (Item promittimus eisdem civibus, quod ipsos et quemlibet ipsorum cum bonis suis Renum ascendentibus seu descendentibus apud thelonium ante silvam iuxta Dusburg libere et absque aliquo thelonio et impedimento descendere et ascendere permittemus. Lac. II 738). Hier zuerst haben wir den Zoll ante silvam iuxta Dusburg, und hier zum ersten Mal wird den Bürgern Freiheit vom Duisburger Zoll versprochen. Beide Angaben bestätigen und erklären sich gegenseitig. So lange der Zoll in der Stadt genommen wurde, war es selbstverständlich, dass die Bürger davon frei waren: nun er in einiger Entfernung von derselben erhoben wird, bedürfen sie einer ausdrücklichen Erklärung. Also die Einführung dieses Privilegs bestätigt, dass die frühere Hebestätte in opido und apud opidum nicht dieselbe ist wie ante silvam apud Dusburg, dass sie also verlegt ist; der Grund hierfür ist leicht zu erraten: es ist eben die Änderung im Stromlauf. Denn von da an ist nur noch von einem Zoll vor dem Walde die Rede; so 1324 (Lac. III 199), 1344 (Lac. III 412), 1348 (Lac. III 460), 1349 (Lac. III 473), 1377 (Lac. III 806). *) Wir haben somit nicht nur eine Bekräftigung der früher aufgestellten Ansicht, sondern auch eine Bestimmung der Zeit, in welcher das Ereignis stattgefunden hat. Und dass wirklich etwa zwischen 1270 und 1280 der Rhein sich ein neues Bett gebrochen hat, wird durch andere Thatsachen bestätigt. Im Jahre 1278, den 10. Juni, schenkt Walram von Limburg den Duisburger Bürgern die Neulände (den Neuenkamp): es sind neue Lande, durch Anschwemmung vom Rhein gebildet, resp. durch Veränderung des Laufs mit dem Stadtgebiet in Verbindung gesetzt. — Zu derselben Zeit ist der „Homberger Werder, anders genannt

*) Dieser Zoll vor dem Walde ist von Lacomblet einem andern, der an der Anger erhoben wurde, gleichgesetzt; wie ich glaube, mit Unrecht. Denn der Zoll an der Anger wurde von dem Herrn des bergischen Landes an der Grenze desselben erhoben; das war in Angera, Angerort; der bei Duisburg dagegen kommt im 14. Jahrhundert den clevischen Fürsten zu, früher wahrscheinlich dem Schutzherrn der Stadt, dem limburgischen Herzog und dem Grafen von Geldern; sodann kann die Bezeichnung „vor dem Walde“, doch nur von Duisburg aus gerechnet werden, muss also an der West-, nicht an der Ostseite des Waldes sich befinden; endlich gab es noch im 17. Jahrhundert einen „Tollhausweg“, der durch das Hochfeld nach dem Rheine lief, aber vor dem Walde (Duisburger Seite) endigte. — Wenn unsere Urkunde vom 22. März 1279 datiert ist, und die vorige vom 28. Aug. 1279, so ist darum die letztere doch nicht die spätere; denn in der Erzdiöcese Köln wurde damals noch der Jahresanfang auf den 25. März oder auf Ostern gelegt; der 22. März 1279 ist also nach unserer Bezeichnung der des Jahres 1280.

Rureoyrt" vom linken Rheinufer getrennt und dem rechten näher gerückt. So lange nämlich der Rhein an Duisburg vorbeifloss, liess der Hauptstrom Ruhrort, wie auch das Casselerfeld, links liegen; Ruhrort war eine dem Homberger Ufer vorgelagerte Insel oder Halbinsel, wie der Name Homberger Werder ergiebt. Seit dem Durchbruche aber floss zwischen Homberg einerseits und Ruhrort-Casselerfeld anderseits ein breiter Strom (ob diese beiden schon früher durch einen Rheinarm, wie später durch die Ruhr, geschieden waren, mag dahingestellt bleiben; sie blieben aber, auch nachdem der Fluss einen anderen Lauf genommen hatte, unter Mörser Gerichtsbarkeit, das Casselerfeld sogar bis zu der Zeit, wo das linke Rheinufer zu Frankreich geschlagen wurde); und Ruhrort gewann allmählich an Bedeutung, während Duisburg von seiner Höhe herabsank.

Durch ein auch in anderer Hinsicht für die Duisburger Geschichte wichtiges Schriftstück, welches neulich auf dem hiesigen Rathause durch einen Zufall gefunden wurde, wird die hier vorgetragene Ansicht sicher gestellt und zum Teil noch ergänzt; es ist ein auf Pergament geschriebenes Verzeichnis der waldbeerbten Bürger vom Jahre 1353 u. ff., geordnet nach den Stadtteilen. Letztere werden darin nicht wie heute nach den Stadtthoren benannt, sondern heissen 1. quartale Reni oder Rheinvierdunk, 2. Nortvierdunk, 3. Koevierdunk, 4. Beekvierdunk. Diese merkwürdigen Bezeichnungen sind nach der Lage der Stadt und dem Lauf, den die Flüsse und Bäche seit dem späteren Mittelalter bis zur Anlage des Rhein- und Ruhrkanals hatten (vergl. die nebenstehende Skizze), unerklärlich oder vielmehr unmöglich. Denn damals floss im Süden und Westen (resp. Südwesten und Nordwesten) die Beek, ebenso auch der Rhein, aber er war durch jene von der Stadt getrennt: wie konnte nun irgend ein Stadtteil zu dem Namen Rheinviertel oder eine Strasse im Innern der Stadt zu dem der Rheinstrasse kommen; zumal wenn letztere an der Stadtmauer endigte und gar nicht die Möglichkeit bot, zum Rhein zu gelangen? — Ist aber der Rheinlauf so gewesen, wie wir ihn als mutmasslichen eingezeichnet haben (dass er ursprünglich Asberg berührte, wie Braun in der oben erwähnten Stelle mit Recht annimmt, lassen wir hier unberücksichtigt, weil es in der Zeit, die uns beschäftigt, nicht der Fall war), so stiess die Rheinstrasse naturgemäss auf den Rhein, die Beckstrasse auf die Beek; der westliche Stadtteil hiess angemessen Rheinviertel, der nördliche (vom Schwanen- bis zum Stapelthore) Nordviertel, der südliche Beekviertel. Das Rheinviertel war das vornehmste, es nimmt in der Aufzählung der waldbeerbten Bürger die erste Stelle ein; auch war es das bevölkertste; denn Handel und Schiffahrt brachten Leben und Reichtum. (Die Ruhr blieb auch damals in ziemlicher Entfernung von der Stadt; sonst würden wir statt Nortvierdunk den Namen Ruhrvierdunk haben.)



Hierdurch glauben wir als unzweifelhaft bewiesen zu haben, dass der Rhein unmittelbar an der Stadt Duisburg vorbeigeflossen ist, auch ungefähr den Lauf, welchen er ehemals gehabt, sowie die Zeit bestimmt zu haben, in welcher die grosse Veränderung eingetreten ist. Doch sind wir nicht der Meinung, dass die Stadt mit einem Male vom Wasser abgeschnitten wurde; das ist erst allmählich geschehen; sie behielt, vermutlich nach Ruhrort hin, noch lange eine breite Zufahrt zu dem Strome, und dem entsprechend sind erst allmählich die Duisburger Schiffe von demselben verschwunden; doch erweist die oben angeführte Stelle aus dem Atlas Brauns, dass im Jahre 1575 (abgesehen von den Ringen in den Mauern) überhaupt keine Spur und auch keine Überlieferung von dem ehemaligen Laufe des Flusses vorhanden war*). Aber gegen Ende des Jahrhunderts hatte man wieder

*) Braun führt mit Recht den Namen Stapelthor nicht als Beweismittel an, wie das von Späteren geschehen ist: denn es war nicht der Anlegeplatz für Schiffe, sondern der Stapelplatz für das aus dem Walde kommende Holz.

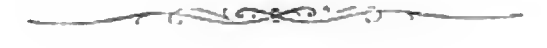
Verbindung mit dem Rhein: In einer 1596 herausgekommenen Beschreibung des Stroms von Bernhardus Mollerus heisst es:

Moenia Duisburgi dempto iam flumine spernit
Rhenus et offenso degener amne fugit;
Quas igitur vindex turbae Natura negavit,
Turba sibi demptas arte reduxit aquas:
Fossa labris Rheni longo deducta meatu
Exiguas urbi mittit adesse scaphas.
Antea sublimes adierunt moenia cymbae,
Vix gravidas potuit ripa tulisse rates.
Tum fuerat, pauper vix ut mercator adesset,
Emporii felix commoditate forum.
Omnia mutato fatorum cardine versa:
Omnia subducto perdidit amne locus.

„Der Rhein hat den Mauern von Duisburg den Strom entführt; aber was die Natur versagt hat, hat das Volk durch Kunst sich zugeeignet: nun sendet ein lang sich hinziehender Graben wenigstens kleine Kähne zur Stadt". — Auch in unserm ersten Teil ist erwähnt, dass im Anfang des Krieges Kähne von der Stadt zum Rheine gelangten, jedoch nicht in die Gegend der Mündung des Rheinkanals, sondern nach Ruhrort; sodann finden wir auch in den eingangs erwähnten Karten vor dem Schwanenthore rechts, nach der Ruhrseite hin, in einem Wasserlauf Schiffe eingezeichnet. Es ist demnach anzunehmen, dass man im sechzehnten Jahrhundert unter Benutzung des Dickelsbachs eine Fahrstrasse hergerichtet hat; diese wurde aber während des dreissigjährigen Krieges so vernachlässigt, dass zu der Zeit, als Withof die Chronik herausgab, von einer Benutzung derselben nicht mehr die Rede sein konnte. —

Auf die Frage nach dem alten Rheinlauf führte uns die Besprechung der Handelsverhältnisse. Es zeigte sich, dass der Handel Duisburgs schon vor dem Beginn des Krieges auf eine sehr geringe Bedeutung herabgesunken war; ebenso stand es mit dem Gewerbe; wie wenig dasselbe leistete, ist schon in dem ersten Teile gezeigt worden. Vermögen war allein in der Form von Ackerland und Weide vorhanden, Landwirtschaft war neben dem gewöhnlichen Handwerk gegen Ende des Krieges die einzige Erwerbsquelle. Und hundert Jahre dauerte es, bis das Gewerbe, welches am längsten sich gehalten hatte, die Tuchwirkerei und -Färberei, in der neuen Form der fabrikmässigen Herstellung von Lennep her wieder eingeführt wurde; doch festen Fuss hat es nicht gefasst. Der nächste grössere Betrieb war der der Tabakfabrikation; in der zweiten Hälfte der Regierung Friedrichs des Grossen kam er auf; er ist bekanntlich auch heute noch sehr bedeutend; aber zur Blüte ist die Stadt erst dadurch wieder gelangt, dass sie zur Quelle ihrer früheren Grösse zurückgeführt wurde: Wie sie im Mittelalter ihren Namen und ihre Bedeutung von dem Verkehr auf dem Rhein gewann, so hat sie ihren neuen Aufschwung erst genommen, seitdem die Zufahrt zum Strome wieder eröffnet ist. So lehrt die Geschichte, dass die Verbindung mit dem Rhein nicht bloss das Interesse einer Privatgesellschaft, sondern die Grundlage für die Entwicklung und das Gedeihen der ganzen Stadt ist.

Averdunk.



Altes Verzeichnis

der

Bürgermeister Duisburgs

bis zum Jahre 1614

und die

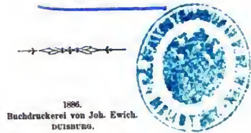
zwei ältesten Stadtrechnungen

herausgegeben

von

H. Averdunk.

Beigabe zum Programm (Nr. 398) des Königlichen Gymnasiums zu Duisburg.



1886.
Buchdruckerei von Joh. Ewich.
DUISBURG.



Vorwort.

Eine der zuverlässigsten und reichhaltigsten Quellen für die Geschichte der Städte und des städtischen Lebens bilden bekanntlich die Stadtrechnungen; es bedarf daher die Veröffentlichung dieses zunächst freilich sehr spröden und unansehnlichen Materials keiner besonderen Begründung und Rechtfertigung. In dem hiesigen Archiv sind 21 Rechnungen aus dem vierzehnten Jahrhundert vorhanden (11 lateinische und 10 deutsche), 48 aus dem fünfzehnten, 30 aus dem sechzehnten bis zum Jahre 1564. Alle diese sind auf Pergamentrollen geschrieben; an ihre Stelle treten von dem letztgenannten Jahre an fast ununterbrochen bis zur Gegenwart Papierhefte oder Bücher. Aber neben jenen von der Stadt amtlich aufbewahrten Rollen sind aus dem fünfzehnten Jahrhundert noch 25, aus dem sechzehnten noch 17 Concepte erhalten, zum Teil auf dieselben Jahre bezüglich wie die Rollen, aber meist viel ausführlicher als sie.

Gedruckt ist bis jetzt nur das Concept der Rechnung von 1417 (Ludwig Stiefel: Die Duisburger Stadtrechnung von 1417. Duisburg 1883 bei Joh. Ewich).

Es war meine Absicht, in diesem Programm die lateinischen Rechnungen zu veröffentlichen, denen dann die deutschen des fünfzehnten Jahrhunderts bald folgen sollten; aber der zur Verfügung gestellte Raum reicht

hierfür nicht aus; und ich habe statt dessen das alte Verzeichnis der Bürgermeister Duisburgs mitgeteilt, welches abgesehen von seiner sonstigen Bedeutung für die Lokalforschung zur zeitlichen Bestimmung undatierter Rechnungen wertvoll ist. Diesem folgen die beiden ältesten Stadtrechnungen; die des Ludwig Tacke konnte als Probe nicht genügen, da ihr die Einnahmerechnung fehlt, und die folgenden, von einem andern Schreiber herrührend, mehrfach von ihr abweichen. Die Schreibweise des Originals (leider mit Ausnahme der Interpunktion) ist in diesem Abdruck möglichst genau wiedergegeben, während in der Ausgabe der Rechnungen des vierzehnten Jahrhunderts, die im Laufe dieses Jahres erscheinen wird, die jetzt allgemein üblichen Grundsätze befolgt werden sollen.

Duisburg, den 2. April 1886.

Averdunk.

Altes Verzeichnis der Bürgermeister Duisburgs

bis zum Jahre 1614.

Aus: Man. bor. fol. 578 der Königlichen Bibliothek zu Berlin, (A); verglichen und zum Teil zur Ergänzung benutzt ebenda 580 (B).

Beide Handschriften, auf Papier, enthalten auch eine Chronik von Duisburg, die im Wesentlichen übereinstimmt mit der von J. H. Withof in den Wochentlichen Duisburgischen Adresse- und Intelligentz-Zetteln 1740—42 veröffentlichten alten Chronik.*) A kommt von Ambrosius Moer, der 1575 und 81 erster Bürgermeister war (doch liegt eine ältere Quelle zu Grunde); B von Alexander Tack, von dem „civitatis Duisburgensis primordia rerumque eius histor. testimonia" und anderes handschriftliche Material im Staatsarchiv zu Düsseldorf aufbewahrt wird. Das Bürgermeisterverzeichnis in A geht bis zum Jahre 1582, d. h. da das Amtsjahr mit dem 10. resp. 15. August beginnt, bis zu dem Bürgermeister, welcher vom 15. August 1582 bis zum 15. August 1583 im Amte war. Bis dahin befolgt B dieselbe Ordnung, indem es A oder seine Quelle benutzt; die Fortsetzung aber, die bis zum Jahre 1614 geht, beginnt mit 1584 und setzt dazu die Bürgermeister, welche vom 15. August 1583 bis eben dahin 1584 regierten, sodass also das Jahr 1583 nur scheinbar übergangen ist. Wirklich übergangen ist, wie es scheint durch einen Abschreibefehler, in A das Jahr 1453. Es konnte für Tack nicht schwer sein, diese Lücke auszufüllen. Weder A noch B wissen die Bürgermeister anzugeben für 1352, 1355, 1356, 1358 1361, 1364, 1366, 1382. Auffallend ist dies für das Jahr 1361, weil die Stadtrechnung dieses Jahres noch jetzt

*) Eine vierte Chronik Duisburgs aus der Zeit von 1580 befindet sich in London: Brit. Mus. Ad. Ms. 22794 (cf. N. Arch. 4,367).

erhalten ist, und diese wie alle andern an ihrer Spitze, die Namen der Bürgermeister trägt; allerdings ziemlich unleserlich. Dass die Verzeichnisse den Stadtrechnungen entlehnt sind, ist unter anderm daraus zu entnehmen, dass sie zu gleicher Zeit wie diese von der lateinischen zur deutschen Sprache übergehen, und dass bei 1392 steht Thomas Tacke Paulus N; während es in der Überschrift der Stadtrechnung dieses Jahres heisst: thomas tacke et paulus; aus dem Verlauf der Rechnung aber ist zu ersehen, dass der zweite Bürgermeister bernardus paulus oder pauli resp. pauels hiess. Es ist also anzunehmen, dass bereits um 1580 die oben genannten Stadtrechnungen verloren waren, und dass vor dem Jahre 1350 vielleicht keine amtliche Rechnung geführt oder wenigstens keine aufbewahrt wurde.

Abgesehen von dem Übersehen des Jahres 1453 in A lässt sich in beiden Handschriften nur noch ein Abschreibefehler constatieren: A (resp. B) schreibt:
1400 Fredericus Tack Henricus Pauli
1401 Ludwicus Tack f. Gosch. et Paulus N f. Henr.
1402 Thomas Tack f. Gosch. Paulus N fil. Henr.
Die Stadtrechnung dagegen:
1400 tempore frederici tacken et henrici pauli
1401 tempore lodewici tack et wickini stencop
1402 fehlt.
Sonst erscheint das Verzeichniss als correkt, soweit es durch die Stadtrechnungen controlliert werden kann; doch mag 1369—1373 sich ein anderer Fehler eingeschlichen haben, als in der Note angegeben ist; zumal da nach dem alten Lagerbuch der Stadt (p. 472) Alexander Tack Goschalcus de Volden 1372 Bürgermeister waren. Die Angaben über die Rentmeister sind nicht vollständig, insofern als bereits 1395 und 1396 Rentmeister vorhanden gewesen sind. — Die wesentlichen Abweichungen der Handschrift B von A sind in den Noten angegeben; die übrigen betreffen meist die Aussprache oder Schreibung der Namen, worin B noch weniger sorgfältig ist als A.

De rebus consulum dusburgensium superiorum seculorum litterarum monumentis consecratis nihil extat, quae intercederunt, quorum nomina temporum injuria oblitterauit et aboleuit.

1275 Otto Gelreman Arnoldus de longo domo
1277 Theodericus iuvenis Paulus N
1331 Conradus Gelreman Gerhardus de Stade
1351 Goschalcus Tacke f. Gosch. et Henricus de Volden f. Henr.
1353 Johannes de Volden Alexander Tack
1354 Arnoldus de Cellario Henricus de Isshem
1357 Goschalcus Tacke Johannes de Volden
1359 Thomas Tacke Henricus de Isshem
1360 Henricus Pauli Goschalcus Tack
[1361 Johannes de Volden et Alexander Tack]*)
1362 Henricus Isshem Theodericus de Benshem
1363 Johannes de Volden Alexander Tack
1365 Goschalcus Tack fil. Emundi Henricus de Volden
1367 Goschalcus Tack Bernhardus Pauli
1368 Fredericus Tack Johannes de Volden junior
1369 Fredericus Tack Johannes de Volden junior
1370 Goschalcus Tack f. Gosch. Goschalcus de Volden
1371 Maes Tack Fredericus Vogels
1372 Henricus de Volden Henricus Bercke
1373 Alexander Tack Goschalcus de Volden**)
***) Goschalcus Tack Johannes de Volden†)
1374 Henricus de Volden Winricus Tack
1375 Goschalcus de Volden Fredericus Tack
1377 Alexander Tack Paulus N
1378 Henricus Francisci Johannes de Puteo

---

*) Aus der Stadtrechnung dieses Jahres; siehe oben.

**) B: primus executor sororis ad Rheni

***) Durch Versehen des Schreibers ist hier das Jahr 1373 ausgelassen und dann den beiden folgenden Zeilen ein falsches Jahr vorgesetzt. B hat den Fehler nicht. Doch s. o.

†) B: fil. junioris.

1379 Fredericus Vogels Ludwicus de longa domo
1380 Alexander Tack Johannes de Volden
1381 Goschalcus de Volden Fredericus Tack
1383 Johannes de Puteo Fredericus N f. Henr.
1384 Fredericus Vogels Johannes de Volden
1385 Thomas Tack f. Thome Henricus Pauli fil. Henr.
1386 Alexander Tack Johannes de Volden
1387 Goschalcus de Volden Fredericus Tack
1388 Fred. Tack f. Gosc. Johannes de Volden
1389 Henricus de Volden Freder. Vogels
1390 Fredericus Tack Henr. Pauli
1391 Fredericus Tack f. Henr. Johannes de Puteo
1392 Thomas Tack f. Thome Paulus N
1393 Fredericus Vogels Johannes de Volden
1394 Fredericus Tack Theodericus Tack
1395 Theodericus Specht Zegart*) et Ludwicus Tack
1396 Fredericus Tack Henricus Pauli f. Henr.
1397 Thomas Tack f. Goschalc. Paulus N
1398 Johannes de Volden Thomas Tack f. Thome
1399 Johannes Tybus Theodericus Tack
1400 Fredericus Tack Henricus Pauli
1401 Ludwicus Tack f. Gosch. et Paulus N f. Henr.**)
1402 Thomas Tack f. Gosch. Paulus N fil. Henr.
1403 Thomas Tack f. Thome Arnoldus de Bercke
1404 Ludwicus de Puteo Henricus Tacke
1405 Conradus Tack Theodericus Bercke
1406 Johannes Tack f. Johannis Henricus Francisci
1407 Johannes Tybus Conrad Gelreman***)
1408 Arndt Berck Wolter Herbertz
1409 Witgen Steinkop Hinrich Tack; Johan Tack gekoren in Steinkops stat
1410 Conrad Tacke Johan von Volden
1411 Johan Tack f. Johannis Theodericus Tack Marci fil.
1412 Wolter Herckter Hinrich Franss.

*) B: zegret; sonst zeyart geschrieben.
**) Stadtr.: tempore lodewici tack et wickini stencop. — s. o.
***) B: und Conrad Gel.

1413 Arndt Berck Hinrich Tacke
1414 Conrad Tacke Ewaldt Tacke
1415 Dirich Tack Henrich Berck
1416 Johan Tack Johan Tybus
1417 Wolter Herbertz Henrich Frantz; Conrad Gelreman Rentmester
1418 Ludwich Tibus Henrich von Volden; Conrad Gelreman Rentmester
1419 Dirich Tack Ewaldt Tack
1420 Johan Tybus Arndt Berck
1421 Conrad Gelreman Johan Jorden
1422 Wolter Herbertz Hinrich von Volden
1423 Hinrich Frentz Ewaldt Tacke
1424 Johan Tack Herman Vogels
1425 Johan Tybus Peter Specht
1426 Wolter Herbertz Johan Ghim
1427 Henrich Frentz Fredrich Tybus
1428 Dirich Tack Ewaldt Tack
1429 Johan Pauls Herman Vogels
1430 Johan Tybus Johan Berck Arntz f.
1431 Johan Ghim Frederich Tack Conrad f.
1432 Hinrich Frenss Hinrich Ganss.
1433 Godschalck Pauls Ewaldt Tack
1434 Herman Vogels Otto von dem Stade
1435 Johan Berck f. Arnoldi Alart Tack
1436 Frid. Tack f Conradi Sander Tack f. Henr.
1437 Dirich von Volden Dirich Gelreman
1438 Johan Ghym Frederich Tybus
1439 Ewaldt Tack Henrich Berck
1440 Johan Berck f. Arnoldi Otto von Stade
1441 Otto Vogels Sander Tack f. Henr.
1442 Adolph Tack Frederich Tack f. Conradi
1443 Johann Ghym Frederich Tybus
1444 Ewaldt Tack Rotger Herbertz
1445 Johan Berck f. Arnoldi Otto von Stade
1446 Otto Vogels Sander Tack; Hinrich Tack f. Alexandri Meneldt Virlinck Rentmester

1447 Hinrich Berck Hinrich Tybus
1448 Frederich Tack f. Conr. Fred. Tybus
1449 Ewaldt Tack Rotger Herbertz
1450 Johan Ghym Johan Berck
1451 Conrad Tack Sander Tack f. Henr.
1452 Fred. Tack f. Marci Johan Berck f. Arnoldi
[1453 ist übergangen.]*)
1454 Ewaldt Tack Winrich Berck f. Theoder.
1455 Joh. Berck f. Arnoldi Henrich von Bensshem
1456 Sander Tack f. Henr. Otto Vogels
1457 Conrad Tack f. Conr. Henrich Tybus
1458 Hinrich Frenss Fredrich van der Capellen
1459 Rotger Herbertz Hinrich von Bensshem gekoren in Hinr. Bercks stadt, der verstorben
1460 Hinrich von Bensshem Simon von Volden
1461 Johan Berck Arendtz Sohn Fredrich Tybus
1462 Hinrich Tybus Otto Vogels
1463 Conrad Tack Conr. f. Johan Pepersack
1464 Johan van der Capellen Rotger Herbertz
1465 Johan Berck f. Theoder. Symon von Volden
1466 Johan Berck f. Arnoldi Symon Ghym
1467 Fredrich Tybus Arndt Gelreman
1468 Otto Vogels Fredrich Joris
1469 Conrad Tack Henrich Tybus
1470 Symon von Volden Rotger Herbertz
1471 Johan Berck Arndtz sonn Symon Ghym
1472 Johan Pepersack Arndt Gelreman
1473 Fredrich Tybus Otto Vogels
1474 Henrich Tybus Fredrich Joris
1475 Symon von Volden Sander Tack Sandersson
1476 Symon Ghym Dirich Berck; Enerdt under der Wyden und Johann ten Furwerck Rentmester
1477 Conradt Tack Johan Tack
1478 Otto Vogels Arndt Gelreman; Conradt Tack Ludwig Virlinck Rentmester

*) B: Friedr. Tibis Henr. Frens.

1479 Fredrich Joris Johan ten Vurwerck
1480 Hinrich Tybus Rotger Herbertz
1481 Simon Ghym Dirich Berck
1482 Otto Vogels Johan van der Capellen
1483 Johan Tack Johan Ellentz
1484 Fridrich Joris Euert under der Wyden
1485 Rotger Herbertz Sander Tack fil. Henr.
1486 Otto Vogels Lodwich Virlinck postea Ludwich Virlinck scultetus post Henricum Pauls post suum consulatum ad quinquennium
1487 Johan thom Vurwerck Johan van der Capellen
1488 Johan Ellendtz Johan Tybus
1489 Symon Ghym Johan Tack
1490 Euert under der Wyden Hinrich Berck
1491 Johan Ellentz Herman Pepersack
1492 Otto Vogels Johan Tybus
1493 Euert under der Wyden Johan Vaess
1494 Johan Ellentz Albert van Redinckhauen
1495 Johan Tybus Johan Ellendtz
1496 Euert under der Wyden Engelbert Vogels
1497 Johan Ellentz Ludwig Virlinck
1498 Euert under der Wyden Johan Gruter
1499 Engelbert Vogels Euert Prilken
1500 Johan Ellentz Johan Gruter
1501 Ludwich Virlinck Engelbert Vogels
1502 Johan Ellentz Euert Prilken
1503 Johan Tybus Engelbert Vogels
1504 Johan Ellentz Albert van Redinckhauen; Hinrich Post Johan Mum Rentmester
1505 Euert Prilkens Joris Scholl; Dirich Post Herman Trippenmecher Rentmester
1506 Johann Ellentz Albert van Redinckhauen; Arndt Glasemecher Berndt Rodenberch Rentmester
1507 Engelbert Vogels Joris Scholl
1508 Johan Ellentz Euert Prilkens
1509 Herman Pepersack Engelbert Vogels
1510 Johan Ellentz Dirich Berck

1511 Engelbert Vogels Fridrich Ghym
1512 Joris Scholl Dirich Berck
1513 Engelbert Vogels Hinrich van der Capellen
1514 Johan Faes Johan Tack Sanderssohn
1515 Dirich Berck Johan Ghym
1516 Dirich von Volden Hinrich ten Hagen
1517 Sander Vogels Johan Kurtenbusch
1518 Dirich Berck Henrich van der Capellen
1519 Johan Tack Hinrich then Hagen
1520 Sander Vogels Dirich von Volden
1521 Dirich Berck Hinrich van der Capellen
1522 Sander Vogel Johann Tack
1523 Dirich von Volden Johan Tybus
1524 Dirich Berck Hinrich van Wylach
1525 Hinrich van der Capellen Johan Kurtenbusch
1526 Johan Tybus Jacob von Volden
1527 Dirich Berck Johann Tack
1528 Hinrich van der Capellen Hinrich von Wylach
1529 Jacob von Volden Sander Tack jansson
1530 Dirich Berck Johan Tybus
1531 Hinrich van der Capellen Johann Tack und in irer verlassung Jacob von Volden Hinrich von Wylach statthelders; Herman Vogels Rentmester
1532 Henrich then Hagen und Iohann Glassmecher; Otto van Risswich Rentmester
1533 Johan Tybus Jacob von Volden*)
1534 Jacob von Volden Otto von Risswich; Henrich Tybus Rentmester
1535 Johan Tybus Hinrich von Wylach; Alart Rosskotten Rentmester
1536 Hinrich then Hagen und Hinrich Tybus; Johan Hoffmann Rentmester
1537 Hinrich Tybus Johan Glassmecher; Johann Hoffmann Rentmester
1538 Johan Tybus Hinrich von Wilach; Johan Hoffmann Rentmester obiit 13 jan. 1552

*) B: Heinrich Pupp Rentm. Gort von Entbruch substitutus.

1539 Johan Tybus Johan Glasmaker; Heinert Popp Rentmester obiit 1541 op Pfingstanent
1540 Johan Tybus Otto von Rysswick; Hylgart ter Muelen Rentmester
1541 Hinrich van Wylack Johan Glassmaker; Johan von Lembeck Rentmester 30 dec. anno d. 1563 ob.
1542 Johan Tybus Otto von Risswick; Gerhard von Volden Rentmester
1543 Johan Tybus, in synem abwesen Johan Glasmecher Statthelder und Fridrich von Lymburgh; Johan Ruien Rentmester
1544 Fridrich von Lymburgh und Peter von der Hagen; Henrich ter Burgh Rentmester
1545 Johan Glassmecher Goddart Tybus, die Bürgermester mit Rentmester ad Sexennium
1546 Godert Tybus Rupert Vogels
1547 Rupert Vogels Pet. von der Hagen
1548 Godart Tybus Fridrich von Limburgh
1549 Rupert Vogels Gerhart von Volden
1550 Rupert Vogels Johan Ghym
1551 Johan Ghym Godart Tybus; Hilgert ter Muelen Rentmester
1552 Godart Tybus Sander Tack*); Johan Ruien Rentmester ob. 7 dec. anno 1553
1553 Rupert Vogels Johan Ghym; Hinrich ter Borgh Rentmester
1554 Johan Ghym und Rupert Vogels; Michel Wegge in stadt Johan Ghymen Rentmester
1555 Fridrich von Lymborgh Johan Tonis; Johan Enerdtz Rentmester obiit 14 junii 1570
1556 Dirich Berck Antonius von Dript und na absterben Dirich Bercken Johan Ghym stathelder; Tonis Brandt Rentmester 1567 obiit mantagh post saluatoris
1557 Johan Ghym und Otto Vogels; Johan von Goch Rentmester

*) B: qui obiit 1553 Nov. 1.

1558 Otto Vogels und Hinrich Tybus qui hactenus officio sculteti annis 15 functus est usque ad redemptionem eiusdem preture per Guilhelmum ducem clivensem a. domini 1555; Hinrich then Buicken Rentmester

1559 Hinrich Tybus Antonius von Dript; Arnt von Velbert Rentmester obiit 1561 in decembri

1560 Antonius von Dript und Wolter Ghym; Baltsar then Boven Rentmester obiit 8 Juni a. 1570

1561 Wolter Ghym Otto Vogels; Michel Wegge Rentmester

1562 Otto Vogels Hinrich Tybus; Johan Tybus der junge Rentmester

1563 Hinr. Tybus Wolter Ghym; Johan Tybus Rentmester

1564 Wolter Ghym Otto Vogels; Peter Vedder Rentmester ob. 11 may anno 1568

1565 Otto Vogels Jan Tack Janssohn; Baltser van Holtz Rentmester ob. 27 may anno salutis 1581

1566 Joh. Tack Hinrich Tybus; Arndt von Henssberg Rentmester.*)

1567 Hinrich Tybus Otto Vogels; Michel Heister Rentmester ob. 24 nou. anno 1580.

1568 Otto Vogels Wolther Ghym; Arnt van Gartzweiler Rentmester

1569 Wolther Ghym Johan Tack; Jacob Swickert Rentmester ob. 31. Oct. anno 1579

1570 Johan Tack Otto Vogels; Arnt Scholl Rentmester ob. 18 mart. anno 1579

1571 Otto Vogels Wolther Ghym; Joh. Vedder Rentmester

1572 Wolther Ghym und Hinr. Tybus; Wilhem von Oberheid Rentmester

1573 Hinrich Tybus Otto Vogels; Wolther Ghym Rentmester

1574 Otto Vogels Ambrosius Moer; Johan Mussfelt Rentmester

1575 Ambrosius Moer Hinrich Tybus; Hanss von der Hagen Rentmester

*) B: in eius locum Wolter Gym substitutus.

1576 Hinr. Tybus Otto Vogels; Joh. Tack Rentmester
1577 Otto Vogels Wolter Ghym; Otto Schemmer Rentmester
1578 Wolther Ghym Hinrich Tybus; Hinrich Kurt Rentmester
1579 Hinrich Tybus und Otto Vogels; Rupert van Redinckhanen Rentmester
1580 Otto Vogels Ambrosius Moer; Wilh. Mummen Rentmester
1581 Ambrosius Moer Wolter Ghym; Hinrich Prumendal Rentmester
1582 Wolther Ghym und Hinrich Tybus; Wilh. Rosskaeten Rentmester 15 Aug. up assumptionis uthgaende.*)
1584 Henrich Tybus und Ott Vogell; Joh. Seildreyer Rentm.
1585 Otto Vogell und Robert von Redinckhauen ob. 26 Okt. 1584; Jürg. Leukens Rentm.
1586 Henr. Tybus und Sander Tack; Frank Rutger van Baexen Rentm.
1587 Sander Tack und Frank Rutger van Baexen; Jacob von Eikel Rent
1588 Frank Rutger von Baexen und Henr. Tybus; Euerj Brewer Rentm.
1589 Henr. Tybus und Dierick Berck; Thonis von Dript Rentm.
1590 Dierick Berck und Frank Rutger von Baexen; Dierich Frambach Rentm.
1591 Frank Rutger von Baexen und Henr. Tybus; Johan von der Houe Rentm.
1592 Henr. Tybus und Rutger Tack; Weneisla v. Eluerfeldt Rentm.
1593 Rutger Tack und Frank Rutger von Baexen; Joh. Stadmans Rentm.
1594 Frank Rutger und Henr. Tybus; Joh. Bungart Rentm.
1595 Henr. Tybus und Rutger Tack; Joh. Hettermann Rentm.
1596 Rutger Tack und Frank Rutger; Herm. Holtgraff Rentm.

*) Das folgende aus B; in A sind noch die Zahlen bis 1593 eingetragen und zu 1592 die Worte: Wolther Ghym Schultheiss.

1597 Frank Rutger und Wencesla von Eluerfeldt; Gort Wunders Rentm.

1598 Wencesla von Eluerfeldt und Rutger Tack; Joh. Voss Rentm.

1599 Rutg. Tack und Conr. von Redinckhauen; Jasper Scholl Rentm.

1600 Conr. von Redinckhauen und Henr. Kurten; Wilh. Schummers Rentm.

1601 Henr. Kurten und Rutger Tack: Wilh. Mum Rentm.

1602 Rutger Tack und Conrad von Redinckhauen: Jacop in gen Pass Rentm.

1603 Conr. von Redinckhauen und Henrich Kurt cons.; Dierich Proumenthal Rentm.

1604 usgehnt Henr. Kurtt und Rutg. Tack cons.; Gerh. Tack Rentm.

1605 usgehnt Rutg. Tack und Conrad van Redinckhauen cons.; Jan Weingen van Deusseren Rentm.

1606 usgehnt Conr. von Redinckhauen und Henrich Kurtt cons.; Herm. im Hoff Rentm.

1607 usgehnt Henr. Kort und Rutg. Tack cons.; Wilhem Schemmers Rentm.

1608 usgehnt Rutg. Tack und Conrad von Redinckhauen cons.; Dirich Radmacher Rentm.

1609 usgehnt Conr. von Redinckhauen und Henr. Kurt Bürgerm.; Joh. Reinhausen Rentm.

1610 usgehnt Henr. Kurt und Rutg. Tack Bürgerm.; Joh. Tack Rentm.

1611 usgehnt Rutg. Tack und Conrad von Redinckhauen cons.; Mr Thomas Baldwein Goldschmit Rentm.

1612 usgehnt Conr. von Redinckhauen und Heinr. Kurt cons.; Thomas Weintgen Rentm. uf Laurentii erkoren.

1613 usgehnt Heinr Kurt und Rutg. Tack Bürgerm.; Herm. im Hoff Rentm.

1614 usgehnt Rutg. Tack und Conr. von Redinckhauen; Luc. Hessel Rentm.

1. Ausgabe-Rechnung des ludwig tacke.
[vor 1351]

Pergamentrolle von 10—12 cm Breite und 234 cm Länge, bestehend aus fünf roh mit Zwirnfäden aneinandergenähten Stücken; die Handschrift ist deutlich, verhältnismässig altertümlich, vom Anfang bis zum Schlusse gleichmässig; eine Einnahme-Rechnung ist nicht damit verbunden gewesen.

Expositum lud. tacke burgimagistri*)

primo antiquis vigilibus 8 ßgr. 5 gr.
eÿfler pro calciis 4 gr.
Sterk. misso ad . . Comitem de monte 19 gr.
5 cuidam serno de angerhusen 15 gr.
. . Rasch munienti opid. nostros 4 gr.
ger. werkeman misso ad buseum duc. $10^1/_2$ gr. | ad
    muniendum opid. nostros
bern. carpentario vigilanti 8 gr.
gobel. wambos. vigilanti in turri ecclesie 7 gr.
10 nuncio h. dicti baÿart de berka 3 gr.

---

*) In allen Rechnungen beginnen die Posten, vom zweiten an, mit einem meist abgekürzt geschriebenen, in diesem Druck ausgelassenen item; die zu diesem Anfangsitem gehörige Angabe ist als eine Zeile gezählt (auch bei grösserer Ausdehnung nur als eine). Ein horizontaler Strich zwischen den Zeilen bedeutet das Ende eines Stückes einer Rolle. Eckige Klammern schliessen Zusätze des Herausgebers ein; eine einzelne eckige Klammer zeigt an, dass das Vorausgehende oder Nachfolgende abgerissen ist; ein senkrechter Strich das Ende der Zeile. Die Sigel sind aufgelöst; nur ß ist beibehalten, und auch statt sol. gesetzt; ob in Wörtern wie cāpana m oder n ergänzt werden soll, ist nicht zu entscheiden, da beides vorkommt. Die Abbrechungen sind beibehalten, ein Punkt deutet dieselben an. Die römischen Zahlzeichen sind nur bei grösseren, zusammengesetzten Zahlen wiedergegeben. Die Interpunktion des Originals, bestehend in Punkt und Komma, ist nicht berücksichtigt; sie ist in der Rechnung des lud. tacke überaus häufig, sonst sehr selten angewendet. Am Schlusse eines Wortes steht regelmässig rundes s, (Ausnahmen sind durch den Druck bezeichnet), sonst langes ſ; doch setzt lud. tacke am Anfang oft ein grosses rundes s, wie er überhaupt häufig grosse Anfangsbuchstaben anwendet; w gross und klein, ferner t und c (ausser wo diese gross geschrieben sind) sind im Original nicht unterschieden; tacke setzt regelmässig, aber nicht immer, über y einen Punkt.

drude maẏstmans misso ter horst. [
ad parand. porticulam asinorum 7 gr. [
weltero pro tunica 14 gr.
petro de dulmen vigilanti 10½ gr. [
15 h. duuelkin vigilanti 10½ gr.
.. tolpenninch de lagenula vini [
Sẏ. et lud. de puteo equitant. [| ad .. Comitem de monte 1 schilt
h. de bachem 15 scilde 16 [
h. baẏart de redditibus suis 35 sc. [| 5 [
20 opidum tenetur lud. vinitori 8 ! scilde 16 βgr. 1 gr. quos Conr. de l[onga domo] | et Thomas suo tempore eidem remanserant obligati
sterk. equitant. gerixhem 4 gr.
eidem pro salario suo 18 gr.
nouis vigilibus 4 βgr. ½ gr.
antiquis vigilibus 8 βgr. 2 gr.
25 hudemek. misso ex parte opidi 4 gr.
pro sella paranda 9 brab.
.. duuelkin pro pari ocrearum 3 gr.
Conr. nuncio de claue porte gallici 2 βgr.
nicholao fabro 21 gr.
30 pro pilis 2 scilde 9 antiquos gr.
.. geẏrckint 12 gr. et beke 6 gr. de | campo custodiendo
winr. gelreman ducenti ligna balistarum 18 gr.
.. Notario nostro 3 schilde
conr. nuncio pro salario suo 1 schilt
35 .. phisico nostro 2 scilde
nouis vigilibus 5 βgr.
Ampl. kat. vigilanti 2 gr.
pro indagine deprimenda 38 gr.
Synodo 1 mar.
40 .. filio werkeman misso ex parte opidi 8 gr.
ad sufferrandum equum opidi 6½ gr.
.. domicelli et alii .. socii in carnispriuio 10 βgr. | minus 2 gr.
equi opidi consumpserunt in auena 11 βgr. 1½ gr.

qui interfuerunt computacioni Conr. et thome | 50 gr. in vino et 35 gr. in vino quos | ipsi expenderunt qui preparabant computacionem suam

45 19 ßgr. bibiti et propinati quos . . vinitor | computanit lud. burgimagistro

dictus . . burgimag. misit ad vina bopardien. | quae ante festum pasche adducta fuerant 274 | schilde et ad 18 lag. vini quae fuerunt . . Monachorum de erbach 100 schilde

. . Relicte Th. tacke 10 mar.

wendele schaeps pro vest. magistrilaterum 3 ßgr. | $3\frac{1}{2}$ gr.

. . Scholer supra Ruram vigilanti $5\frac{1}{2}$ gr.

50 . . hirdekin vigilanti 12 gr.

Sterk. equitanti ad . . Comitem Clen. 8 gr.

winmaro crone custodienti fossatum 18 gr.

. . langore munienti opid. nostros 4 gr.

nonis vigil. 4 ßgr.

55 . . vxori b. de muÿlboem de locacione equi 5 gr.

Sterk. misso ad . . Comitem cleuen. 16 gr.

. . filio tuschman misso ad dominum E. de gotersw $1\frac{1}{2}$ gr.

Ampdonio custodienti clauem porte stapil et repaglum | dictum Renneboem 30 gr.

wilh. de beÿnshem Joh. tacke Sÿ. de redinch. | et lud. de puteo vnam reysam clinis ad dominum . . Comitem cleuen. 11 scilde

60 nicholao fabro de debit. 3 scilde 2 ßgr.

portantibus nobis lupos 18 gr.

wilhamo de horst de locacione equi 10 gr.

Sterker. custodienti aratra 5 gr.

Iohanni genero . . wrutel ad fabricandum 4 gr.

65 nesekin ex parte opidi misso 13 gr. 1 b.

pro turri ecclesie sancte Marie cooperienda 13 gr.

. . phisico nostro $3\frac{1}{2}$ scilt

cuidam . . munie[n]ti illos de waÿnhem 1 gr.

P. de vrdingen pro expens. Joh. de linne | 2 ßgr.

70 Adol. vinken misso ex parte opidi 2 gr.

Sterker. misso bis ad .. Comitissam dominam nostram 11 gr.
.. balistario 6 scilde
nouis vigilibus duabus vicibus 8 βgr. 1 gr.
vni .. nuncio de essendia 1 1/2 gr.

---

75 gobel. wambosiatori misso nouimagium racione | nauium ibi arrestat. seu tentarum 7 gr.
pro sepe tendente de dusseren vsque ad hellin|poÿt reparanda 43 gr.
Sterker. de salario suo 2 βgr.
thorifici 2 scilde pro hiis habemus thoracem
Sterker. misso ad .. Comitem de monte 15 1/2 gr.
80 P. mosthart misso nouimagium 9 gr.
.. hudemeker vigilanti 4 gr.
dominus Joh. de lÿmborgh consumpsit in hospicio de vrdingen 33 gr.
.. burgimagistri vnam Reÿsam Cliuis 8 scilde | 17 1/2 gr.
Euerkino pistori de pane comesto per captos in turri 8 βgr. 2 b.
85 vnam Reÿsam in benrade ad dominam nostram 1 scilt
Joh. tacke et got. vltra forum equitan. ad | dominam nostram benrade 17 gr.
.. Capellano domine nostre et wernero janitori equi|tan. ad .. Comitem cleuens. 3 scilde 18 gr.
Stipendiariis nostris 6 scilde
domini Joh. de limborgh et Reyner de lansbergh | milites consumpserunt duÿsborgh 53 gr.
90 Sterk. misso ad .. Comitem de Murse 1 1/2 gr.
nouis vigilibus 4 βgr. 2 1/2 gr.
wilkino wuÿst de claue porte sancte Marie 2 βgr.
dominus Joh. de limborgh Sÿ. et got. tacke | equitan. ad dominam .. Comitissam de monte 2 scilde
vna Reÿsa wesalie ad dominum .. Comitem Cleuens. | 12 scilde 4 gr.
95 har. hase captiuatus noster ex parte illorum de | her-

derwiick et expendit cum duobus equis in hospicio | creuelt 4 ßgr. ½ gr.
equs Sterkerade pro auena 12½ gr.
domino Joh. de lÿmborgh de redditibus suis 15 ßgr.
Nesekin misso ad .. Comitem de marka cum | litteris opidi 8 gr.
wilhamo wuÿst juniori de quadam lagenula vini | 3 ßgr.
100 pro domo liifgewin pauienda 6 gr.
h. pauli et Sÿ. de redinch. equitant. benrade | ad dominam nostram et Sterker. misso et equit. | vlterius ad .. Comitem de monte 1 scilt 18 gr.
.. burgimagistri equit ad .. Comitem cleuens. | 8 scilde 3 gr.
antiquis vigilibus 8 ßgr. 2 gr.
wernero janitori domino nostre equitanti ad .. | Comitem cleuens. 12 gr.
105 bertholdo carnifici de excubiis 10 gr.
bernardo carpentario similiter de excubiis | 8 gr.
summa 645 scilt | 16 gr. 3 br.

Expositum ludouici tacke burgimagistri
primo petro ottonis 1 schilt
110 pro duobus cornibus 2 schilde
sterkerade equitan. ad .. Comitem de Monte 1½ scilt
de vinis que colonie empta fuerant 36½ | scilt quos Conradus de longadomo et Thomas | tacke suo tempore remanserant obligati
famulo domine .. Comitisse de Monte 3 gr.
nesekin misso ad har. de horst 3 gr.
115 seruis excubias tenentibus 13 brab.
expendimus cum domino gos. stecke quum pecuniam | nobis concessit 1 schilt
aleydi tiikins curanti .. vulneratos de waynhem | 26gr.
sterker. misso ad Arnoldum de hoÿlthusen 9 gr.
.. duuelkin ad oereas 3 gr.
120 hudemeker misso nussiam 3 gr. thuÿe.
Adol. vinke misso ex parte opidi 5 gr.

.. werkman simili modo misso 1½ gr. it. 1½ gr.
Enerk copper de pane captorum in turri 18 gr.
pro terra iacente inter portam et anteportale sancte |
Marie educenda 6 gr.
125 cuidam de waynhem vigilanti 3 gr.
.. bangore nunccianti opid. nostr 1½ gr.
Scheyllart misso cum littera opidi 1½ gr.
Sterk misso ad .. Comitem de Monte 18 gr.
pro cypo de turri inferius et pro stampnis dictis
noytstellebenke superius portand. 2½ gr.
130 Johanni wuyst 12 scilde quos concessit in partibus |
superioribus ad vina opidi
.. Mariscalco de lorich 4 scilde
.. Rasch misso ex parte opidi 3½ gr.
fratri lud. ex parte drude dicte quondam de vrymer
shem 1 schilt de pecunia posita et eidem fratri
lud 1 schilt | quem expendit in negociis opidi
.. bangore misso ad .. Comitem de limborgh 1½ gr.
135 Lud. taeke missi sunt ad part. superior. cum har. |
hugonis 50 schilde
Sterker. custodienti aratra 9 gr.
wolf misso ad dominum E. de gotersw. 1½ gr
hudemeker misso ex parte opidi 1½ gr.
brunoni de ungermont de pecunia posita 1 scilt
140 .. magistroferarum 1 schilt
cuidam servo misso ex parte opidi 2 gr.
sterker. misso ex parte opidi 2½ gr.
dominus Joh. de lymborgh expendit nomine opidi
1 | schilt
pro duabus cuspidibus empt. servis | custodientibus
campum 5½ gr.
145 leonio famulo domini .. Comitis clev. 3 gr.
nesekin misso ad .. Comitem lymborg 3 gr.
.. poytman racione .. buttenbroke 5 gr.
weltero iacenti per unam diem in turri 1 gr.
missi sunt lud. vinitori ad part. superiores | pro vinis
emendis 116 scilde

150 winmaro dummermoÿt de redditibus sibi in festo | penthecost. competen. 12 scilde
magistro Conr. van der lyeten de dicto festo | 25 scilde
domino gos. wismont de ult. in hospitali 3 scilde
Reysa clinis ad .. Comitem Cleu. 2 scilde
.. nuncio misso ad Swed. de vrimersh. 1 gr.
155 .. Rasch misso pro scementario 1½ gr.
.. famulo domini .. Comitis clen. 1 gr.
.. archiepiscopo Monguntin. 53 scilde
wolf misso essendiam et pro knippenborgh 7 b.
Smuÿl misso angermont 1½ gr.
160 ludolphus campanarius in turri sedens 1½ gr.
odilie que morabatur in molendino 1 scilt
naut. in hoÿmbergh 1½ gr.
nuncio .. dictorum dockenspilre 1 gr.
famulo . . burgimagistri werdensis 1 gr.
165 nuncio wibboldi de Sarbruggen 1 gr.
nuncio Adolphi dicti schake 2½ brab.
cuidam nuncio misso duabus vicibus pro domino Euerw. de gotersw. 11 brab.
pro lapidibus ad turrim ecclesie sancte Marie et | famulis ibidem laborantibus et seruientibus 11½ gr.
pro expellendis pecoribus de fossato 3 b.
170 neskin misso ex parte opidi 2 gr.
. . dicto Speldorp iacens in monte dusseren 1½ gr.
nuncio opidi weselensis 1½ gr.
nuncio opidi Ratingens. 1 gr.
pro via lapidea inter duas portas apud ecclesiam | sancte Marie reparanda 4 gr.
175 .. kate misso ad dominum gerardum de | lanscrone 12 gr.

.. nuncio de coesuelde 1½ b.
henr. vtenhauen de redditibus suis de tercio | nat. beati Johannis baptiste 25 scilde
famulo remandanti nob. ex parte domini .. Co|mitis cleuen. diem placiti 2½ gr.

2*

famulo dicti .. blidensteyn $1\frac{1}{2}$ gr.

180 nesekin misso pro domino Johanne de lymborgh | et .. knippenborgh 2 gr.

.. Musthart misso ad .. dominum de murse 5 b.

.. geyrckint et .. bebe vigilantibus apud | Ruram tempore nocturno 8 gr. 1 b.

Sterker. misso pro domino henr. de graesch. | et Rabadone de lofen 6 gr.

domino E. de gotersw. equitanti ex parte | opidi ad dominum .. Comitem Cleuensem 8 scilde

185 pro cera sigillatoria 18 gr.

Joh. maritus gude misso nussiam ex | parte .. domini de dicka $2\frac{1}{2}$ gr.

der alde sonnendach misso mursam 1 gr.

pro equo de murse nob. misso ultra Renum | ducendo $1\frac{1}{2}$ gr.

.. famulo domini .. Comitis de marka nob. causa | militie sue misso 2 scilde 6 gr. th.*)

190 pro sepeliend. et portan. pauperibus 5 gr.

wolf misso pro knippenborgh 2 gr.

famulo domini .. Comitis cleu. nob. diem placiti | remandanti 2 gr.

famulo dicti domini .. Comitis nob. misso $2\frac{1}{2}$ gr.

cuidam seruo misso vsque tile ad muniend. opid. | nostros 9 gr.

195 .. Nautis in hoymbergh $1\frac{1}{2}$ gr.

Thiloni lofaf misso hoylte 5 brab.

seruo nob. cum littera diffidatoria misso 1 gr.

seruo quem misimus mursam $1\frac{1}{2}$ gr.

seruis nob. cum litteris de essendia missis 9 b.

200 .. kate misso ad dominum Euerw. de Gotersw. | et portanti ex parte nostra litteras diffidator. 4 gr.

famulo Euerh. de hagenbeke et Johannis de | bellinchauen 1 gr.

propinauimus domino woltero stecke 5 scilde

---

*) Am linken Rande: summa 372 ℔ $2\frac{1}{2}$ gr.

molendinum in castro constitit 11 scilde 15 gr.
pro nouo cẏpo in turri 3 gr.
205 .. kate misso ad .. Comitem de marka 4 gr.
pro expens. tot der spoẏen 23 βgr. 5 gr.
famulo opidi bruxellens. 2½ gr.
adolpho bubulco 6 gr.
pro fossato ad molendinum losaf 5 βgr. 1 gr.
210 wernero janitori domine .. Comitisse 1 flor. grauem
famulo hug. van den gore 1½ gr.
seruo iacenti in monte dusseren 29 gr.
.. Campanar. pro calciis 7½ gr.
nuncio nob. misso de aspel 3½ brab.
215 nuncio misso ad knippenborgh 1 gr.
nuncio domini .. Comitis de marka 2½ gr.
nesekin misso berkam et de berka coloniam | 7½ gr.
kaẏt misso pro dominis Jo. de limborgh | E. de gotersw. et woltero stecke militibus 2 gr.
pro custodia porte stapil 32½ gr.
220 kaẏt misso ter horst 11 brab.
domino h. de gruesch. 20 scilde
.. dicto felle misso aquis pro sentencia 22 gr.
sepes et fossatum circa nemus constitit 5 ℔ | 18 βgr. de hiis cessit in profectum opidi in | lignis combust. in domo laterum 30 βgr. et sic | opidum exposuit de ista pecunia 50 scilde 6 gr.
har. submonitori 12 gr.
225 vna reẏsa in benrade ad .. Comitissam 1 | grauem flor.
propinauimus knippenborgh 8 scilde | et 1 scilt quem in hospicio consumpsit
Summa 122 scilde minus 1 gr.

---

ludouico tacke filio h . de locacione equi | 3 scilde 5 gr.
.. dapifero de monte 1 mill. laterum
230 .. dẏpenbeke 1 mill. constan. 32 gr.
pro precio exaltandi murum et vecture precio | 42 scilde 6 gr.

pro reysa remandata Clinis ad quam parati fuimus | constitit 18½ gr.
pro vestibus . . notarii . . nunciorum et balistar. | 18 scilde et pro farratur. vest. 32 gr.
pro presencia scabinorum 9 mar.
235 domino . . burgimagistr. videlicet | quilibet 4 mar. pro equo et presencia
de debitis antiquis lud. de puteo 1 scilt
eidem lud. de salicibus 19 gr.
enerkino pro pano comesto per captiunt. | in turri 2½ schilt
domini henr. de graescap et gumpertus de | alpem milites expenderunt in hospicio crenelt 17½ gr.
240 sterkerade de salario suo 12 gr.
henr. de Meÿr 3 schilde
nicholao fabro fabrificanti ad opus opidi 5 ßgr.
opidum remanet lud. burgimagistro 62½ schilt
Summa 1232½ schilde 5 gr | 1 b.
summa 93 scilt 8 gr.

2. Rechnung von 1353.

Pergamentrolle, 15—19 cm breit, 293 cm lang, aus sechs ungleichen, roh mit Zwirnfäden oder Pergamentstreifen zusammengenähten Stücken von verschiedener Breite bestehend. Handschrift gleichmässig durch die ganze Rechnung, nicht dieselbe wie in der vorigen.

Susceptum de vinis supra cameram azisiatis tempore joh. de volden et alexandri tuc burgimagistrorum sub anno domini M°CCC°LIII°.
primo 15ᶜ clip. et 57 clip. 3 antiquos gr.
Colonie de viteductu vendito 4½ᶜ clip. minus 1 clip.
de azisia vini in opido 5ᶜ clip. et 60 clip
5 de fermento 100 clip. (13½ clip. 8 gr. it. 3 clip. 4 ant. gr. | it. 3½ scilt et 8½ clip. et 2 gr.)*) 28½ clip. 2 gr.

*) Das Eingeklammerte durchstrichen.

69 mar. de nonalibus it. 28 sol. et 5½ d. it. 7 sol. it. | 3½ mar. et 2 sol.
4 mar. de balla
8½ mar. de consu it. 7½ sol. et 6 d. et 4 d. it. 2 mar. it. | 6½ mar. minus 3 d. it. 7 sol.
3 sol. gr. de antiquis trabibus ex turri.
10 de lateribus antiquis 40 clip. et 9 gr. et de nouis | 20 clip. et 16 gr.
34 clip. de azisia lane et parua azisia de qua pecunia nos recepimus | 2 clip et residuum expositum fuit tempore aliorum burgimagistrorum
14 clip. de locacione celarii subtus scolas

Exposita burgimagistrorum joh. de volden et alexandri tac | burgimagistrorum sub anno domini M CCC LIII.

primo henr. pauli 100 clip. de debit. in quibus opidum sibi tenebatur it. henr. paulo | 18 clip.
15 magistro bulmanno in berka 26 clip. minus 6 gr. de onibus accept.
54 clip. filio domini henr. de grascap.
pronerkin*) 50 clip.
1 clip. starcrod quod equitauit ad dominum de dicke
12 gr. starcrod quod equitauit ad comitem de monte ex parte illorum de elner
20 Comiti de mursa 8½ clip. minus 1 gr. propinatos in lagena vini
15 gr. propinatos in vino domino de dicka
domicello de bruke et knippenborgh 10 gr. duabus vicibus in vino propinatos
15 clip. datos johanni de volden de antiquis debitis
6 sol. gr. et 9 bo. d. ad tenendum diem in ratingen contra illos de elner
25 5 bo. d. nuncio quod iuit ad knippenborgh
vigilibus extra opidum vigilantibus 19½ clip. et 4 gr.

*) = pro verkin.

vigilibus intra opidum vigilantibus 39 clip. tam equitando quam iacendo | et eundo et calciis et tunicis ac vniuersis
vorstoribus de nemore et campis custodiend. 19 clip. et 3 gr.
meiero 12 clip. de salario it. 1 clip. de ordeo
30 ad turrim ecclesie 35 clip. et 17 gr. it. ½ clip.
ad funes canpanarum ecclesiarum ambarum 2 clip. 5 gr. de tuic.
magistro johanni de holt magistro laterum 15½ clip. et 4½ gr.
58 clip. et 9½ gr. in curiam laterum tam lignis secand. ducend. | et sepibus construendis et domo et carrucis formis et fabricatura | et vniuersis
18 bonas marcas magistro arnoldo magistro laterum pro salario
35 pro equo ad curiam laterum 7 clip. et 4 antiquos gr.
ad murum opidi construendum 56 clip. 7 antiquos gr. it. 4 gr. de tuic.
8 clip. et 12 gr. de fossato opidi et alia fossa de dusseren simoni
17 clip. pro lapidibus ad tegendum scolas et lifkin portam
9 clip. pro plumbo et stagno ad tegendum scolaſ et lifkin portam
40 23½ clip. pro salario et clauis ad tegendum
84 clip. 9 antiquos gr. 8 gr. de tuic. ad pacem terre generalem it. 1 clip.
simoni de redinchouen 5ᶜ clip. minus 5 clip.
15 clip. herburdo de aliiſ burgimagistr. debitor.
14 clip. arnoldo uppen kelre de antiquis debitis
45 otto de virselin 10 clip. de tempore aliorum burgimagistr.
goblino stange 6 clip. de antiquis debitis
74 clip. rutgero cruskin de antiquis debitis
rutgero de horst 18½ clip. de antiquis debitis
3 clip. domino stephano vrauwenlof de altari in hospitali
50 100 clip rutgero cruyskin de antiquis debit.
84 clip. domino de dicka

denkino de buderic 28 clip. de littera quam habuit ex parte opidi
33 clip. et 2 antiquos gr. rutgero de horst in dem bruke
5 clip. et 5 d. godefrido scenke de vaccis acceptis prope orsoye
55 gotswino de vlenbruke 20 clip.
domino henr. duk. de stipel 11 clip. et eius nuncio qui tulit pecu|niam 1 gr. de tuic.
domino de limborgh blissem et thome 56 clip.
conrado stec 8 clip.
kirchof 2 clip. et (1 volmersen)*) 1 flor.
60 4 clip. domino johanni de limborgh ex parte domini de elener
10 clip. magistro Curie comitis de monte
14 clip. drude kademans de viteductu
tir. van den walde 50 clip. de viteductu
27 clip. dummermoyt de viteductu
65 henr. bayart 36 clip. de redditu suo
starcrod 10 gr. quod portauit ibi suam pecuniam duabus vicibus
25 clip. magistro conrado van der liten
6 clip. knippenborgh de redditibus suis et 1 antiquum grossum | eius famulo qui tulit pecuniam
ger. van der wpperen 25 clip. de viteductu item eidem | 25 clip. de viteductu de tempore aliorum burgimagistrorum
70 henr. de rade de Curtibus 25 clip. de vsufructu
henr. bistvelt de pecunia manuali 10 clip.
aledi de reno opid. de attendaern 10 clip. de vsufructu
bele filie ger. radstat 10 clip. de viteductu
dummermoyt 27 clip. de vsufructu
75 10 mar. domino rombliano de voyshem de redditu suo
14 gr. consumptos cum domino rombliano
25 clip. magistro conrado de leten de viteductu

---

*) durchstrichen.

25 clip. ger. van der wpperen de viteductu
25 clip. henr. de rade ex curtibus de viteductu
80 14 clip. pro equo zanderi tac burgimagistri
14 clip. pro equo lud. filii remboldi
29 clip. et 2 gr. pro auena et feno equorum opidi

---

1 gr. de tuic. johanni melon quod ipse misit pro domicello cruyl
1 clip. constabat dies contra illof de elner
85 1 clip. quem consumpsit dominus euerwinus de goterswic dum placitauimus cum ill. de elner | datum petro de vrdingen
kuk 1 antiquum gr. quod iuit knippenborgh
1 gr. de tuic. nuncio alardi de heden
2 clip. starcrod quod iuit durdracum
2 clip. starcrod de temporibus alior. burgimag.
90 4 clip. winmaro croen de porta custodienda de tempor. alior. burgimag.
8 clip. it. 12 gr. de tempor. istorum burgimagistrorum winmaro croen de porta cust odienda
3 clip. 15 gr. petro de vrdingen de debit. alterius anni quos consumpsit | dux gelrie
5 clip. 6 gr. henr. filio simonis de porta custodienda
1 gr. de tuic. putmann
95 botel nuncio domine nostre de angermunt 4 antiquos gr. it. 3 gr.
2 gr. de tuic. nuncio qui iuit pro domino renero de lantsbergh
2 gr. de tuic. simoni de tusche misso ad knippenborgh
3 clip. ger. de volden a tempor. alior. burgimag.
8 clip. michi de reditue phisice
100 4 clip. it. $9\frac{1}{2}$ clip. ad debita sua henr. pauli
1 clip. magistro johanni aurifabro
4 antiquos gr. in domo w°skins quos consumpsit capellanus domini de dicke
2 gr. de tuic. starcrod quod equitauit ketwic ad dominum de lantsbergh

2 antiquos gr. mercet de ferr. et ser. ad fenestras camere

105 1 clip. 17 gr. in domo voyts dum comes de marka ibi fuit

1 gr. de tuic. nuncio ad knippenborgh

4 gr. de tuic. quos debuit starcrod anno preterito buderie

1 gr. de tuic. nuncio qui portauit litteram diffidatoriam

6 clip. 8 gr. in resa ad tenendum diem contra illof de elner

110 9 clip. minus 6 gr. simoni de redinchouen et 5 mar. que sibi de noualibus | sunt defalkate et cum hoc ipse persolutus est de duobus annis

7 gr. de tuic. adolpho vinke quod portauit litteram comiti de limborgh

2 gr. de tuic. famulo domini reneri de lantsbergh

6 antiquos gr. starcrod quod equitauit ad tenendum diem cum ill. de elner

4 clip. de antiquis debitis francisco de capella quos exposuit in partibus superiori bus

115 2 gr. de tuic. nuncio misso ad dominum re. de lantsbergh

2 clip. petro de vrdingen de porta custodienda

12 gr. pro auena ad equos knippenborgh

1 1/2 clip. et 2 antiquos gros. consumptos cum knippenbergh dum hic iacuit

9 gr. johanni de busche de antiquo debito

120 2 clip. starcrod in resa ad comitem de monte ex parte saken

1 antiquum gr. nuncio qui portauit litteram ex parte illorum giir de embrica

neskin 5 gr. de tuic. quod iuit stipel ex parte proclamacionis de domino | henr. duk.

6 clip. propinatos domicello de bruke in ama vini

5 mar. conr. de dinslako de salario

125 34 gr. francisco de capella de temporibus alior. burgimag. dum | dominus renerus de lantsbergh scabinos confirmauit

1 clip. capelano domini de dicke
10 gr. de cera ad sigilla it. 3 antiquos gr.
$5\frac{1}{2}$ clip. $14\frac{1}{2}$ gr. amplonio prepos de vino propinato et bibito
15 gr. starcrod ad ocreas
130 6 sol. gr. et 2 gr. petro w°sce de vino propinato et debibito
lud. tac 18 clip. 15 gr. propinatos in vino et debibitos
2 gr. de tuicio de vectura trabium in celarium subtus scolas
4 gr. de tuic. starcrod quod equitauit ad dominum euer. de goterswich
6 gr. de tuic. kirchof de temporibus alior burgimag.
135 2 sol. gr starcrod de porta custodienda
neeskin 4 gr. de tuic. quod iuit coloniam et premuniuit nostr. opid.
6 gr. de tuic. paulo famulo domini reneri de lantsbergh
neskin quod iuit stipel 4 gr. de tuic.
1 antiquum gr. nuncio abbatis de werdina
140 1 antiquum gr. nuncio domini henr. dukers
4 gr. de tuic. nuncio domini henr. dukerſ quod nunciauit diem obseruandum
1 gr. de tuic. nuncio winmari de heden
8 clip. lud. upper loven quos consumpsit extra domum theolonicam
1 clip. hermanno socio meo in subsidium versus curiam
145 1 paruum flor. lud. filio campanarii in subsidium versus ammoriem*)
4 gr. ad transfretandum ruram in die contra dominum henr. duker
2 clip. michi ad encenia
starcrod 1 clip. ad encenia
neskin 7 gr. quod iuit ad dominum de dika
150 nuncio misso lantsberg 1 antiquum gr.

20 clip. propinatos in lagena vini comiti cleuensi

*) ammersoyen oder ammerongen vermutet Hoehlbaum.

15 clip. propinatos in lagena vini domino gotswino stee et 5 gr. de tuic. | de vectura
nuncio domine de angermunt 1 gr. d. tuic.
nuncio godofredi de wilac 1 gr. de tuic.
155 3 gr. de tuic. starcrod quod iuit ad domum domini euerwini de goterswic
4 gr. de tuic. kucken d. negocio
12 clip. pro vestibus theol. de buderic
4 gr. d. tuic nuncio de bruxellis
1 antiquum gr. nuncio theolonici moene de vinis suis acceptis
160 1 clip. starcrod ad angermunt et essendiam in resa
4 clip. 1 flor. consumptos in domo dipenbec per consules
1 antiquum gr. nuncio theolonici moene
2 gr. de tuic. kuk et helpreto
28 gr. ad celarium sub scolis it. ½ clip. ad januam | faciendam et per gradum
165 4 antiquos gr. starcrod qued equitauit angermunt lantsberg et stirem
domicellis in Carnispriuio 4 clip.
aliis domicellis 2 clip. in carnispriuio
4 clip. 2 gr. propinatos in vino datos gots. tac filio gots.
12 clip. magistro henzoni balistario it. 16 gr. de tuic. de lignif suis ducendif
170 4 gr. de tuic. adolpho vinck quod iuit ad dick
4 gr. starcrod quod iuit ad dominum euer. de goterswic
½ clip. starcrod qued equitauit coloniam
1 clip. brunoni de orleshem de piscibus accept. sub prope orsoy
1 clip. de porta custodienda winmaro croen in sectura lignorum
175 17½ gro. in domo w°skens quos consumpsit dapifer in dinslako
½ clip. in domo voyts quem consumpsit famulus domine de ciiis

10 gr. rutgero smutzart propinatos in vino
19 d. b. domine de duren in pane
nuncio dapiferi de linne 1 gr. d. tuic.
180 2 gr. in mulnen supra ruram dum placitanimus cum domino de limborgh
1 gr. d. tuic. magistro ottoni fabro
8 gr. d. auena ex parte knippenborgh
5 gr. nuncio comitis de monte
36 clip. in resa ad nouimagium ex parte domini ger. d. harlar it. | 2 clip. 1 antiquum gr. 2 gr. d. tuic. de equis conductis
185 2 clip. michi ad equitandum coloniam ad ferendas pecunias de viteduc|tu vendito it. 6 gr. de tuic. d. equo conducto
3 gr. d. tuic. nuncio misso ad aspal ad stefanum de camnata
3 sol. gr. ad sanctam sinodum duabus vicibus
13 gr. tam consumptos quam datos nuncio comitis de monte
4 clip. in resa ad comitem de monte it. 12 gr. d. tuic. d. equis conductis
190 histrioni 8 gr. d. tuic. ex parte alardi de heden
1 clip. johanni de rinebraegen
10 gr. d. tuic. lorne suo famulo
3 clip. wil. de bensem quos consumpsit ex parte domini de erkel
5 gr. d. tuic. ad tenendum diem vppen knip cum stephano d. kamnata
195 3 gr. d. tuic. ad ducendum lagenam vini angermunt
15 gr. propinatos in vino datof johanni w°sce
4 gr. d. tuic. ad ducend. lagenam vini murse
2 antiquos gr. ad scraden vina
1 clip. 1 antiquum gr. quos consumpsit starcrod in hospicio colonie
200 johanni tac filio henr. 45 clip. d. debitis in quibus opid. sibi tenebatur
1 gr. nuncio misso ad lantsbergh

18 gr. quos consumpsit d. renerus d. lantsbergh et d. romblianus de voshem in domo petri de vrdingen

---

9 gr. propinatos et debibitos in vino
1 antiquum gros. leersman de naui
205 1 antiquum gros. starcrod quod equitauit holt
6 gr. d. tuic. nautis supra ruram ad tenendum diem cum joh. de hagenbec
2 gr. nuncio qui iuit ad knippenborgh
3 clip. starcrod quod equitauit ad ducem gelrie
6 gr. d. tuic. ex parte johannis de hagenbec
210 5½ gr. in resa ad knip ad comitem clenensem
1 gr. d. tuic. nuncio de colonia de vna quitancia
7 gr. ad diem contra conradum stec
10½ gr. consumptos cum rutgero de knippenborgh
5½ gr. quos consumpsit capellanus domini de dicka
215 13 gr. de pano
6 gr. pro lignis datof stenkops
7 gr. de tuic. datof conr. cellatori de cellis ad usus opidi faciend.
1 clip. ger. scaep de equo conducto
1 antiquum gr. incolis de dusseren dum agri supra ruram | fuerunt diuisi cum domino ener. de goterswic
220 1 gr. d. tuic. nuncio misso tranf renum
2 gr. d. tuic. starcrod quod equitauit mursam
1 gr. d. tuic. quod iuit berkam
11 bo. d. sicke quod iuit molnem bif
1 antiquum gr. incolis de dusseren
225 2 anti. gr. sicken quod iuit buderic
2 gr. d. tuic. super diem ketwic
8½ gr. pro calciis custodum
3 mar. michi de notaria 4 sol. pro pergameno
2 gr. d. tuic. nuncio domine de angermunt
230 mimo ex parte domine de monte 1 par. flor. 2 gr. d. tuic.

starerod 6 gr. d. tuie. concessof starerod it. 1 clip. 8 gr. d. tuie.
2 clip. johanni de kalkem
2 clip. starerod quod equitauit nouimagium ex parte domini de amerso
2 clip. starerod quod equitauit nouimagium ex parte domini | de amersoye et 8 gr. d. tuie.
235 18 clip. in resa ad nouimagium
2 clip. starerod in resa nouimagium
2 gr. d. tuie. nuncio de confluencia
15 gr. de ponte extra portam beate marie
1 antiquum gr. nuncio de dieka
240 1 gr. d. tuie. ex parte domini busmans
13 clip. 15 gr. 4 antiquos gr. pro uestibus nunciorum | opidi
5 clip. pro vestibus meis ad bonam computacionem
11 gr. et 1 d. propinatos in vino domicello de bruke johanni de kalkem | et celario in werda
in resa ad nouimagium 22 clip. et 5 gr.
245 1 gr. de tuie. nuncio qui portauit litteram de berka
8 antiquos gr. nuncio comitis de meone ex parte illorum de eluer ad obseruandum diem
1 antiquum gr. starerod quod equitauit lantsbergh
5 gr. d. tuie. pro cella facienda ad usus opidi
3 anti. gr. ledersnider ad instrumenta ad campanas pendendaf
250 7 d. pro lignis
neskin 1 gr. d. tuie. quod portauit litteram
2 gr. d. tuie. nuncio henr. de rade ex curtibus
7½ gr. consumptos cum domino renero d. lantsbergh

domino thome tac 45 clip. minus 3 antiquos gr.
255 7½ mar. de nonalibus domino thome tac
4½ clip. familie domine de angermunt
1 clip. starerod ad togam
16 clip. lud. vpperlonen de salario de temporibus aliorum burgimagistrorum

2 gr. d. tuic. nuncio qui premuniuit nostr. opid.
260 lud. vpperlouen 16 clip. de salario de tempore istorum burgimagistrorum
1 clip. filie nicolai fabri de antiquis debitis
1 clip. magistro theoderico de fabricatura
18 clip. in lagena vini propinata domine de angermunt
14 clip. et 11 gr. in lagena vini propinata domine de murse
265 $2^1/_2$ clip. pro vasis in quibus vina moenc fuerunt transuasata
$15^1/_2$ clip. in vino propinatos et debibitos datos winando de paradiso
39 gr. in vino propinatos johanni roblot datos
2 gr. d. tuic. merkat de clustris ad lifkenport faciendis
2 clip. et 17 gr. propinatos et datos amplonio prepos de vino
270 10 gr. joh. filio dipenbec d. vino propinato et debito
38 gr. propinatos et bibitos in vino datoſ petro w°sce
4 clip. minus 4 gr. propinatos et debibitoſ in vino datos johanni w°sce
8 gr. propinatos datoſ henr. pauli
8 gr. propinatos et debibitoſ in vino datoſ johanni steencop
275 12 gr. de porta vaccarum custodienda in talionibus
2 sol. gr. de duabus portis custodiendis ad garuas
6 mar. de presencia scabinorum
4 mar. de presencia burgimag. sculteti notarii et nunciorum opidi
5 mar. alexandro tac burgimagistro de equo
280 9 gr. et 1 volmersen ad pontem extra portam beate marie
50 clip. domine nostre de angermunt
12 clip. domino renero de lantsbergh
(in die computacionis burgimagistrorum burgimagistri tenentur opido 53 clip. et $5^1/_2$ gr.)*)

*) durchgestrichen.

de hac pecunia dederunt burgimagistri henr. tac 1 clip. de equis conductis et 52 clip. et $5\frac{1}{2}$ gr. dederunt aliis nouis burgimagistris et tum precedens summa est opido persoluta.

JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG.

SCHULJAHR 1887—88.

INHALT: DIE TRAGISCHE KATHARSIS IN DER AUFFASSUNG LESSINGS. VOM OBERLEHRER FELLER. SCHULNACHRICHTEN. VOM DIREKTOR.



DUISBURG.
BUCHDRUCKEREI VON JOH. EWICH.
1888.

1888. PROGR.-No. 407.

Die tragische Katharsis in der Auffassung Lessings.

Wie man auch über die Bedeutung der griechischen Kultur für die heutige Bildung urteilen mag, dem Worte des Altmeisters deutscher Dichtung wird niemand die Wahrheit streitig machen, dass die Griechen es gewesen sind, welche den Traum des Lebens am schönsten geträumt haben. Wird das doch auch derjenige zugeben, welcher Bedenken trägt, das Leben an und für sich einen Traum zu nennen; ein Gebiet wenigstens des Lebens gibt es ja doch, in welchem dieselbe Herrin regiert, wie im Traume; das ist das Reich der Kunst, und seine Gebieterin, die gestaltenbildende Phantasie. Wer wollte z. B. bezweifeln, dass nur der, dem sie in hervorragendem Masse als Gabe verliehen, zu dichterischem Schaffen wirklich befähigt ist? Weiter aber als man gewöhnlich annimmt dehnt sich das Reich aus, über welches ihr Zauber waltet. Ihrer Wirkung entquillt nicht nur jener geheimnisvolle, unerschöpfliche Sprudel, der in den geräumigen Gärten der redenden und bildenden Kunst immer von neuem frisches Grün und üppige Blütenpracht sprossen macht, sondern sie muss auch das Beste hergeben zu der gestaltenden Kraft der abstrahierenden Fähigkeit des Denkens, welches aus der Fülle der Einzel-Erscheinungen und ihrer mannigfaltigen Blütenpracht die wesentlichen Merkmale zu neuen Gesamtbegriffen verdichtet und aus dem scheinbar regellosen Gewirre die Regel herausbildet. Abermals wird Goethe das Richtige getroffen haben, wenn er in seinem Xenion, „Wissenschaftliches Genie", sagt: „Wird der Poet nur geboren? Der Philosoph wird's nicht minder; Alle Wahrheit zuletzt wird nur gebildet geschaut." Die Griechen wenigstens haben nicht bloss die schöpferische Kraft der Dichtung besessen, sie waren auch die Begründer ihrer Theorie. Unter glücklichem Himmel hat die heissere Sonne des Südens aus dem Grunde der Menschenseele farbenprächtigere Blüten getrieben, als es der trübe und kalte Himmel des Nordens jemals zugelassen hätte. Was wir nur Schönes haben, die Anregung zu seiner Gestaltung ist durch Italiens Vermittelung uns aus Griechenland gekommen; immer bestimmter hat das die geschichtliche Forschung ans Licht gestellt und wird es noch fürder thun. Wer daher das Wesen und den Entwicklungsgang der Kunst, speziell der Dichtkunst, verstehen will, muss zu den Quellen hinaufsteigen, denen sie entströmt ist, er muss Nachfrage und Umschau bei den Griechen halten. Das gilt, wenn schon von der Poesie überhaupt, so besonders doch von der hervorragendsten Gattung derselben, dem Drama, und so auch speziell von der Tragödie.

Wie aber bei den Griechen die Anfänge der Philosophie überhaupt zu suchen sind, so auch die der Ästhetik.

Die Theorie der Tragödie hat, wenn wir Lessing glauben dürfen, niemand je besser aus zahlreichen Mustern abstrahiert als Aristoteles. Des Aristoteles Poetik, so lautet Lessings Urteil, halte ich für ein ebenso unfehlbares Werk, als die Elemente des Euklides nur immer sind. (Hamb. Dram. St. 101—4.)

Lessing ist, wie ihm allgemein zugestanden wird, der erste gewesen, der dieser Poetik eindringendes Verständnis entgegengebracht hat. Da aber nach ihm eine ganze Reihe hervorragender Forscher ihre Spürkraft den Rätseln dieses leider nur lückenhaft überlieferten Werkchens gewidmet hat, und ein Teil derselben zu wesentlich abweichenden Resultaten gekommen ist, so ist es für den Leser der Hamburg. Dramaturgie Bedürfnis geworden, sich darüber zu orientieren, in wie weit L.'s Ansicht bei dem heutigen Stande der Forschung noch haltbar ist.

Ganz von selbst wird sich diese speziellere Frage im Laufe der Untersuchung zu der allgemeineren umgestalten nach der Beziehung zwischen Ästhetik und Ethik.*)

Nachdem Lessing die wesentlichsten Forderungen, die an ein Drama gestellt werden, in der Dramaturgie bei Gelegenheit der Besprechung der am Hamburger Theater aufgeführten Stücke mit glücklichem Griff im Anschluss an Aristoteles ein für allemal festgestellt hat, wie z. B. die Vollständigkeit und Einheit der Handlung, die innere Wahrscheinlichkeit, die Notwendigkeit und Allgemeinheit in der Entfaltung der Handlung und in der Entwickelung der Charaktere (cf. Stück 1 u. 2 bei Gelegenheit der Aufführung von Cronegks Olint und Sophronia, St. 10 und 11 über die Geistererscheinungen bei Voltaire und Shakespeare, St. 15 die Liebe und Eifersucht bei Voltaire und Shakespeare, St. 19, 23, 24, 30—34 Verhältnis der Poesie zur Geschichte) kommt er, nach kurzer Berührung dieses Gegenstandes schon in St. 37 und 38, mit St. 71—83 auf die aristot. Definition der Tragödie. Der berühmteste Satz aus Aristoteles Buch *περὶ ποιητικῆς* c. VI. 2, der nach der ausdrücklichen unmittelbar vorhergehenden Angabe des Philosophen eine Bestimmung ihres Wesens sein soll (*ὅρος τῆς οὐσίας*), lautet: *ἔστιν οὖν τραγῳδία μίμησις πράξεως σπουδαίας καὶ τελείας, μέγεθος ἐχούσης, ἡδυσμένῳ λόγῳ χωρὶς ἑκάστου τῶν εἰδῶν ἐν τοῖς μορίοις, δρώντων καὶ οὐ δι' ἀπαγγελίας, δι' ἐλέου καὶ φόβου περαίνουσα τὴν τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν*; zu deutsch: Es ist also die Tragödie eine nachahmende Darstellung einer würdig-ernsten und vollständig in sich abgeschlossenen Handlung, die eine gewisse Ausdehnung hat; ihre Sprache muss in solcher Weise verfeinert sein, dass die verschiedenen Arten dieser Verfeinerung in den einzelnen Teilen gesondert zur Anwendung kommen; Personen treten handelnd auf, es ist keine blosse Erzählung; durch Furcht und Mitleid erzielt sie die Reinigung von derartigen Affekten.

Lessing hatte nach dem Bruchstück seiner Uebersetzung in Stück 77 der Hamb. Dramaturgie einen verderbten Text vor Augen, in welchem *δρώντων* fehlte und nach *οὐ δι' ἀπαγγελίας . . . . ἀλλὰ* stand, vor *δι' ἐλέου καὶ φόβου*. Abgesehen von den notwendigen Folgen dieser Textverderbnis ist der Schluss der Definition: „Die Tragödie ist die Nachahmung einer Handlung, — die nicht vermittelst der Erzählung, sondern vermittelst des Mitleids und der Furcht die Reinigung dieser und dergleichen Leidenschaften bewirkt, insofern nicht ganz korrekt als „*τῶν τοιούτων*“ durch derartige zu übersetzen ist; *παθήματα* kann auch durch Affekte oder Empfindungen wiedergegeben werden. **)

---

*) E. Gotschlichs arist. Studien geben bloss eine Übersicht und reichen nur bis 1876. Auf einige Mängel haben u. a. Döring in der Jen. Literat.-Zeitung 1876, S. 681 und in Bursians Jahresbericht 5. Bd. 1876 S. 294 Susemihl hingewiesen. Über H. Baumgart, Aristoteles, Lessing und Goethe spricht Susemihl bei Bursian Band IX. 1877. S. 360 ff. Dazu H. Baumgart, Handbuch der Poetik, 1887.

**) Über *ὁ τοιοῦτος* s. Bernays, Ar. über Wirkung der Trag. S. 103.

Dass *περαίνειν διά τινος* nur »bewerkstelligen durch« in instrumentalem Sinne bedeuten kann, s. Bernays

III

Die Begriffe der aristot. Definition, um welche sich nach Lessings Vorgang die Untersuchung bewegt, sind:

1. Der Begriff der Nachahmung, in welcher Ar. mit Plato das Wesen der Kunst begründet findet.

2. Mitleid und Furcht.

3. Die Reinigung (κάθαρσις) derartiger Affekte. *)

Wie der Begriff der Nachahmung von L. gefasst worden ist, ergibt sich aus St. 69—70 und 34. Die neueren Forscher bestätigen seine Auffassung. Die Kunst ahmt die wirkliche Welt nach, die Natur. Zur Natur gehört aber auch der Mensch und sein Handeln; mit ihm haben es daher die hervorragendsten Künste, Poesie und Musik, zu thun; sie stellen aber nicht die nackte Wirklichkeit dar, sondern müssen idealisieren; ihre Absicht geht nicht auf das einzelne Zufällige, sondern auf das Allgemeine und Notwendige. Sie erfassen die Einzelerscheinung im notwendigen Zusammenhange des Ganzen. Die Poesie ist daher der Philosophie näher verwandt als die Geschichtschreibung, weil es sich bei ihr nicht bloss um einzelne Thatsachen handelt, sondern um die allgemeinen Gesetze. So soll denn nach L.'s Auffassung das Ganze dieses sterblichen Schöpfers ein Schattenriss von dem Ganzen des ewigen Schöpfers sein. (Poetik 2, Anfang; 9, 15, 25.) **)

Was dann Furcht und Mitleid anbetrifft, so hat L. darin ohne Zweifel recht, dass mit ihnen Empfindungen bezeichnet werden, welche die Zuhörer haben, nicht die Helden der Tragödie, wie Goethe wollte. ***) Dass das Mitleid die Empfindung des Zuschauers ist, welche er mit dem unverdient leidenden Helden hegt, ist ebenfalls keine Frage mehr. Strittig hingegen ist L.'s Behauptung, dass unter der Empfindung der Furcht keine andere zu verstehen sei, als die des Zuschauers für sich selbst; die gegenteilige Ansicht, dass auch die Furcht sich auf den leidenden Helden beziehe, dringt immer mehr durch. Lessing liess

---

S. 85 f; auch gegen Stisser, Programm von Norden 1884 festzuhalten, der Goethes Erklärung: »nach einem Verlauf von . . . .« in dessen »Nachlese zu Arist. Poetik« wieder vorbringt.

Dass πάθος und πάθημα an Bedeutung nicht wesentlich von einander verschieden sind, darin scheint Bonitz (aristot. Studien 5. Heft) das Richtige gesehen zu haben gegenüber Bernays und Baumgart.

Bernays S. 22 f. u. 99 f. erklärte πάθος als Zustand eines πάσχων, d. i. als unerwartet ausbrechenden und vorübergehenden Affekt; πάθημα als Zustand eines παθητικός, d. i. den Affekt als inhärierend und jederzeit zum Ausbruche reif. Affekt und Affektion; letzteres im Sinne von „Hang“.

H. Baumgart fasst πάθος als Veränderungsvorgang überhaupt, πάθημα als die demselben entsprechende, so oder so beschaffene Verwirklichung an dem Individuum. Er übersetzt πάθη meist durch »Empfindungen«; es sind, so zu sagen, die elementaren Vorgänge in der Seele, auf denen alle Lebensäusserungen derselben beruhen. Das πάθημα bringt das Wesen des entsprechenden Grundpathos zur vollen, normalen Erscheinung. Dagegen Heinze, Susemihl, Reinkens;

S. Baumgart, Handbuch der Poetik 1887 S. 445 ff.

Nach Bonitz index Aristotelicus bezeichnet πάθος Verschiedenes,

a) ganz allgemein die Empfindung (αἴσθησις)

b) Zustand.

c) Leiden cf. Poetik 11.

d) Affekte oder Leidenschaften der Seele. πάθημα ist ziemlich gleichbedeutend, kommt aber überwiegend nur im Plural vor.

*) Eine Uebersicht über die neuere Literatur gibt Reinkens, Aristoteles über Kunst 1870; Susemihl Arist. Poetik 2. Aufl. 1874. Bursian in den Jahresberichten über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft. A. Döring, Philologus, Bd. XXI, 1864.

**) Gotschlich a. a. O. S. 18—22. Zeller II, 2³ S. 768 f.

***) Goethe, Nachlese zur Poetik. Sein Briefwechsel mit Zelter, cf. 4, 288; 5, 367 u. 380.

sich durch die Bestimmungen in Ar. Rhetorik II, 5 u. 8 leiten. Furcht, heisst es da, entstehe aus der Vorstellung eines bevorstehenden Übels; das Herannahen des die Furcht Erweckenden sei dabei wesentlich, denn was noch ferne sei, oder als noch ferne stehend gedacht werden könne, fürchte man nicht; so wüssten alle, dass sie sterben müssten; aber weil das noch nicht notwendig als bald eintretend erwartet werde, so gebe man sich deshalb keinem Kummer hin. Es kann somit keinem Zweifel unterliegen, dass an jenen Stellen der Rhetorik unter Furcht die Unlust und Beunruhigung verstanden ist, die einem aus der Erwartung eines ihm selbst drohenden Übels erwächst. Mitleid wird einmal als Furcht für andere bezeichnet. Wenn nun aber L. wegen dieser nahen Beziehung zwischen *) Mitleid und Furcht sich zu der Behauptung verleiten liess, Ar. würde das Mitleid allein in seine Definition haben aufnehmen können, weil es die Furcht involviere, so ist er darin zu weit gegangen. **) Das eine muss vielmehr von dem andern scharf geschieden und neben demselben selbständig festgehalten werden. Die Furcht ist auf etwas gerichtet, was noch bevorsteht, das Mitleid auf etwas, das mehr oder weniger schon gegenwärtig ist.

Weiterhin verlangt Ar., dass die tragischen Helden weder Engel noch Teufel sein sollen, sondern unsresgleichen, mit uns von einem Schrot und Korn (nach L.'s Ausdruck). Damit kann er nur das gemeint haben: Sie müssen menschlich wahr und naturgetreu sein, wobei die aller echten Kunst eigne Forderung der Idealisierung wohl bestehen kann. Danach sollen sie besser sein, als wir gemeiniglich sind, aber nicht ganz unschuldig. Ganz ohne Schuld zu leiden, wäre empörend (grässlich) (*μιαρόν* Poetik 13 u. 14), oder erweckte doch Unbehagen (*δυσχερόν*). ***) Wohl dürfen sie —, ja Ar. empfiehlt diese Darstellung —, höher im Leben stehen als wir — je höher die Stellung, desto tragischer der tiefe Sturz —, †) aber eine, wenn auch verhältnismässig geringe, Schuld muss vorliegen. Wenn sie nun so in Anbetracht des Grades, wie sie leiden, unverdient leiden, so erregt einerseits ihr Leiden über ihre Schuld hinaus unser Mitleid, dagegen der Umstand, dass sie doch nicht ganz unschuldig sind, unsere Furcht für sie. Sagt nun der bestimmte Ausdruck des Philosophen (Poetik 1453 a 3 f): Unser Mitleid dreht sich um den, welcher unverdient leidet, und die Furcht um einen unsresgleichen, (*ἔλεος μὲν περὶ τὸν ἀνάξιον, φόβος δὲ περὶ τὸν ὅμοιον*) so könnte man sich allerdings versucht fühlen, von einer durch die Furcht für den Helden vermittelten Furcht für sich selbst gänzlich abzusehen. ††) Indes da die Beweisführung nicht geradezu zwingend ist, vielmehr noch neuerdings von beachtenswerter Seite †††) die alte Lessingsche Auffassung der Furcht als eines Affekts des Zuschauers für seine eigene Person durch die bekannten Gründe der Rhetorik wirksam verteidigt wird, so wird die Frage noch offen bleiben müssen. So scheint auch Zeller zur Frage zu stehen.

---

*) Hamb. Dram. St. 76 u. 77.

**) Baumgart, Ar. L. u. Goethe S. 31. Handbuch der Poetik S. 453 f. K. Tumlirz, die trag. Affekte Mitleid und Furcht nach Ar. Wien 1885 und dazu Susemihls Recension bei Bursian 13. Jahrg. 1885 S. 260 f.

***) Konjektur Useners.

†) L. scheint vermöge seiner Vorliebe für das bürgerliche Trauerspiel (Stück 14) mit dieser Forderung des Ar. nicht einverstanden. (P. 13: *τῶν ἐν μεγάλῃ δόξῃ ὄντων καὶ εὐτυχίᾳ οἷον Οἰδίπους καὶ Θυέστης καὶ οἱ ἐκ τῶν τοιούτων γενῶν ἐπιφανεῖς ἄνδρες.*) Ob ganz mit Recht?

††) So auch Susemihl jetzt bei Bursian 13. Jahrg. 1885 S. 261 Anm. 51. Früher schon Überweg und Liepert.

†††) Baumgart Ar. L. u. G. Aufsatz II. Handbuch S. 453 f.

V

Über die **Schuld** des leidenden Helden spricht sich L. so aus, dass die neuere Kritik nur ihre Zustimmung erklären kann. (cf. Stück 32 u. 75). *ἁμαρτία* (Poetik Kap. 13: *μεταβάλλων ες τὴν δυστυχίαν δι' ἁμαρτίαν τινά)* ist wohl zu unterscheiden von *κακία* oder *ἀδικία*; es bezeichnet ein Vergehen, das den sittlichen Charakter des Menschen nicht aufhebt und doch dem Ungemach eine Handhabe leiht. Nach Arist. kommt es im Sittlichen wesentlich auf die Gesinnung an, der die Handlungen entquillen; erst sie ist im stande einer Handlung den Charakter der Bosheit aufzuprägen; *ἁμαρτία* bezeichnet bei Ar. einen Fehltritt, dem jeder Mensch ausgesetzt ist, veranlasst durch Übereilung, Aufwallung, Jähzorn, (Susemihl) der aber nicht einen aus einem *ἐπιεικής* zum *πονηρός* umwandeln kann; häufig führt schon ein Übermass in dem, was an sich lobenswert ist, dazu. *)

Nur so, wenn Mitleid und Furcht gehörig auseinandergehalten werden, als Affekte, die bei Gelegenheit abwechselnd mit einander eintreten, aber auch wohl ineinander fliessen können, ist es möglich, disjunktive Satzformen der Poetik zu erklären wie 1452 a, 38; 1453 b, 14; 1456 b, 1 u. 3. Danach sind Lessings Versuche (Stück 76) zu beurteilen. Da das tragische Mitleid ferner seine richtige Stelle nur dem gegenüber hat, welcher verhältnismässig unverdient leidet, dagegen aber der schuldbeladene Frevler nach den ausdrücklichen Worten des Philosophen (Rhet. II, 9, 1386 b, 25 ff.) von keinem rechtschaffenen Menschen bemitleidet werden darf, wenn ihn die gerechte Strafe trifft, so wird das *φιλάνθρωπον* (Poetik 13 u. 18) abweichend von Lessing im Sinne von Gerechtigkeitsgefühl zu erklären sein, welches das Leiden des Schuldigen begleitet. „Wer es mit der Menschheit gut meint, der muss wünschen, dass ihre Feinde kein Glück haben.“ (Zeller a. a O. S. 786.) **)

Da der tragische Dichter Handlungen darstellt, welche Furcht und Mitleid erwecken sollen (Poetik 9 *μίμησις φοβερῶν καὶ ἐλεεινῶν*), kommt es wesentlich auf die dazu besonders geeignete Fabel an. Ar. unterscheidet nach diesem Gesichtspunkt zwischen einfacher und verwickelter Handlung. So übersetzt Lessing St. 38 die arist. Ausdrücke *μῦθος ἁπλοῦς* und *μῦθος πεπλεγμένος* oder *πρᾶξις ἁπλῆ* und *πρᾶξις πεπλεγμένη* Poetik 10). Wo der Schicksalswechsel (*μετάβασις*) vermittelst *ἀναγνωρισμός* (Kap. 11 *ἀναγνώρισις*) und *περιπέτεια* vor sich geht, ist die Fabel eine verwickelte zu nennen (*πεπλεγμένος*), ohne diese, eine einfache (*ἁπλοῦς*.) So auch Lessing. Dann aber hat er den Ausdruck *περιπέτεια* nicht scharf genug geschieden von dem Begriff der *μετάβασις*, dem Übergang von Glück zu Unglück, der in jedem Trauerspiel vorkommen muss. Unter *περιπέτεια* ist (nach Poetik 11 am Anfang) eine unerwartete Wendung zu verstehen, ein Umschlag der Thaten in das Gegenteil von dem, was die handelnden Personen mit ihrem Thun beabsichtigten. Dieser plötzliche Umschlag muss das Tragische, welches die Schicksalswendung so schon an sich hat, noch erhöhen. ***)

Zur Erläuterung führt Arist. selbst die Scene im König Ödipus des Sophocles an, in welcher der Bote von Korinth ankommt, ihm in der Hoffnung ihn zu erfreuen und von

---

*) S. Vahlen, Beiträge zu Ar. Poetik II, S. 14 f.

**) So jetzt auch Susemihl; s. Bursian 13. Jahrg. Seite 263.

***) So Gotschlich a. a. O. S. 68 f. Lessing St. 38.
Susemihl Poetik ^{2}, Anm. 99 a b. S. 240. Anm. 101 weist er zur Erklärung auf Vischers (Ästhet. 1 S. 90) Behauptung hin, in der Peripetie liege ein Hauptbestandteil dessen, was die Neueren Ironie des Schicksals nennten, ein ironisches Umschlagen des Glücks in das Gegenteil des Erwarteten und Erstrebten.
So auch Vahlen, Beiträge II, S. 5 f.

Furcht seiner Mutter gegenüber zu befreien, eröffnet, wer er sei, damit aber gerade das Gegenteil von dem, was er gehofft hatte, ins Werk setzt.

Wenn dann von Arist. in Kap. 11 der Poetik am Schluss noch Leiden genannt wird (πάθος) als drittes Stück neben dem unerwarteten Umschlag der Dinge und dem Wiedererkennen, und dieses Leiden definiert wird als Vorgang von verderblicher oder schmerzlicher Natur, wie z. B. Tötungen auf offener Bühne, schwere Körperleiden, Verwundungen und dergl., so ist nicht zweifelhaft, dass L. in St. 38 von der hier gemeinten engeren Bedeutung des Begriffs πάθος abschweift und dafür die allgemeinere an die Stelle treten lässt in den Worten: „Ohne das dritte (πάθος) lässt sich gar keine tragische Handlung denken etc. *) Entscheidend für diese Auffassung gegen L. ist der Umstand, dass Poetik 18, 2 von 4 Arten der Tragödie die Rede ist, von welchen als die zweite eine solche bezeichnet wird, in welcher eine besondere Art des Leidens zur Darstellung kommt (τραγῳδία παθητική). „Drastisch" übersetzt Susemihl. **)

Folge von diesen Ungenauigkeiten in der Auffassung und im Gebrauche der Begriffe πάθος und περιπέτεια ist auch die Unklarheit in dem Versuche Lessings, (St. 37 u. 38) das sich anscheinend Widersprechende in der vergleichenden Wertbestimmung der verschiedenen Arten der Tragödie in Kap. 13 u. 14 der Poetik aus dem Wege zu räumen. Wenn man sich bei dem Versuche Vahlens und Gotschlichs ***) nicht beruhigen kann, wird man zu Susemihls †) „gewaltsamer Weise" den Widerspruch zu heben seine Zuflucht nehmen müssen. Erstere suchen zu erweisen, dass der Satz des Philosophen uneingeschränkt zu Rechte bestehen kann, dass der Schicksalswechsel von Glück zu Unglück Hauptgegenstand der Tragödie bleibt, auch wenn jenes bestimmte πάθος, von welchem er am Schlusse von Kap. 11 redet, in Verbindung mit dem Wiederkennen (ἀναγνωρισμός) sich so gestaltet, dass die ohne Kenntnis der Person, an welcher sie vollzogen werden soll, unternommene That deshalb nicht zur Vollziehung gelangt, weil die darin verwickelten einander nahestehenden Personen sich noch zur rechten Zeit erkennen.

Der anscheinende Widerspruch wäre dann mit der Erwägung hinweggeschafft, dass trotz des notwendigen Ganges des Handlung im grossen und ganzen in der Behandlung des einzelnen Teiles ein gewisser Spielraum gestattet ist. Der Gesichtspunkt, von welchem L. ausgegangen war, wäre damit vollständig richtig gewesen, auch wenn seine Ausführungen im einzelnen nicht ganz korrekt waren.

Susemihl ††) sucht durch Umstellung zweier Sätze in Poetik 14 dem Ar. die Erklärung abzugewinnen, dass der allervorzüglichste Fall der sei, wenn die That zwar wirklich, aber in Unwissenheit vollbracht werde, und die Erkennung erst nachfolge. In beiden

---

*) So Vahlen a. a. O. II, S. 11. Gotschlich a. a. O. S. 70 u. 71. Reinkens, Ar. über Kunst S. 44, Anm. 1 tritt für Lessing ein; Gotschlich bemerkt aber mit Recht, dass Reinkens nicht beachtet hat, dass πάθος verschiedene Bedeutung haben kann, diejenige aber, welche es in diesem Zusammenhange hat. von Ar. am Schlusse des Kap. 11 ausdrücklich entwickelt worden ist.

**) A. a. O. S. 141 u. S. 117.

***) Vahlen a. a. O. II, S. 26. Gotschlich a. a. O. S. 73—77.

†) Ar. hatte diesen Fall (Poetik 14; 1454 a. 4 f.) den günstigsten genannt, obwohl er ausdrücklich im vorhergehenden Kapitel den thatsächlichen Umschwung von Glück zu Unglück (das παθεῖν δεινὰ ἢ ποιῆσαι) für das tragische Motiv erklärt hatte, welches den wirklichen Anforderungen der Kunst nach für das schönste gelten müsse. (P. 13; 1453 a, 22 f.

††) Susemihl Ar. P. S. 126 f. u. Anm. 135 f., S. 249 f.

Fällen nämlich schwinde das Empörende, und die Erkennung mache einen überraschenden und erschütternden Eindruck (oder vielmehr besser: „ergreifenden" statt überraschenden und erschütternden). So wäre grössere Übereinstimmung zwischen den Aussagen in 13 u. 14 erzielt, aber freilich auf Kosten einer eingreifenden Textveränderung.

Was nun den wichtigsten Punkt betrifft, die Auffassung des Begriffs der Katharsis selbst, so hat Lessing den Genetivus τῶν τοιούτων παθημάτων als objektivus gefasst und mit Reinigung dieser und dergleichen Leidenschaften übersetzt. Der Gegenstand der Reinigung sind demnach die Affekte der Furcht und des Mitleids selbst, nicht direkt die Personen, denen dieselben eigen.

Im Sinne von Ar. Ethik und der beiden Kapitel der Rhetorik (lib. II, 5 u. 8) sieht L. in der Katharsis eine ästhetisch-ethische Wirkung.*) Wie nach der Ethik des Philosophen alle Tugenden die rechte Mitte zwischen den Extremen sind, so besteht das höchste Ziel der tragischen Wirkung nach L.'s Auffassung darin, dass der Zuschauer unter dem Eindruck der Tragödie so gestimmt wird, dass die Affekte der Furcht und des Mitleids, vor jedem Übermass einerseits wie jeder Hemmung andererseits befreit, in die rechte Mittelstrasse einlenken. Diese Auffassung vertreten mit einigen Modifikationen unter andern E. Müller, Spengel, Brandis, Baumgart. Die Modifikationen sind besonders dadurch verursacht, dass E. Müller zuerst die Stelle in Ar. Politik V, 7 (Susemihls Ausgabe mit Übersetzung S. 522—526) der Erklärung zu Grunde gelegt hat, ein Verfahren, welches seitdem als unumgängliche Basis für jede zuverlässige Definition sich herausgestellt hat. Lessing sowohl wie Goethe kannten die Stelle, wo Ar. bei Gelegenheit der Wirkung der Musik auf die Katharsis zu reden kommt, darüber gelegentlich weiter in der Poetik zu handeln verspricht, ohne aber Wort gehalten zu haben. Lessing u. Goethe haben sie merkwürdiger Weise einer Benutzung nicht gewürdigt. Müller fasst die Reinigung der Affekte in dem Sinne von Umwandlung der ihnen anhaftenden Unlust in Lust; aus den in den Zuschauern schon vorhandenen Affekten des Mitleids und der Furcht werde durch die Tragödie das Gemeine und Unreine ganz hinweggetilgt, so dass nur das Reinere in ihrer Natur noch übrig bleibe; innere Erregung durch äussere oder wenigstens von aussen kommende zu überwältigen und zu dämpfen, sei das Prinzip, welches bei der gesamten Katharsis zu Grunde liege; (II S. 69) würden ja alle Leidenschaften durch Mittel der Kunst, indem sie ihr ideales Abbild ihnen entgegenhalte, geheilt und gereinigt werden können. Spengel (gegen Bernays) sieht in der Katharsis eine Herstellung aus einem krankhaften und getrübten Zustand in der Weise, dass eine Beruhigung des Gemüts die Folge ist. Brandis will statt bloss quantitativer Veränderung (so Lessing) eine qualitative, indem das Selbstische der Affekte umgestaltet und erhoben werde zur sittlichen Freudigkeit durch die rechten Mischungsverhältnisse von Furcht und von Mitleid. Nach Baumgart ist die Katharsis eine in den durch die Tragödie angeregten Empfindungsvorgängen sich vollziehende Ausscheidung dessen, was ihnen Störendes sich beizumischen beginnt. Nach allen diesen Darstellungen ist eine ethische Wirkung mit der ästhetischen mehr oder weniger eng verknüpft. Besonders von Brandis u. Karl Zell, aber auch von Spengel wird die ethische Tendenz einseitig betont; sie meinten aber in Lessings Fussstapfen zu treten.

Die wirksamste Reaktion gegen Lessing hat Goethe ins Werk gesetzt. Es scheint, dass ein Missverständnis ihn dazu bestimmt hat. Lessings Erklärung der Katharsis erschien

*) Der Beweis für diese Auffassung folgt unten.

ihm als eine zu eng moralische. Nun lässt sich ja auch nicht leugnen, dass Lessings Worte zu solcher Auffassung Anlass geben können, wenn man in den Schlussworten von seiner Digression über die aristotelische Katharsisfrage eine Bestimmung der unmittelbaren Wirkung und des eigentlichen Zwecks der tragischen Kunst sieht. Dort heisst es (Schluss von Stück 78): „Da nämlich, es kurz zu sagen, diese Reinigung (die tragische Katharsis) auf nichts anderm beruht als auf der Verwandlung der Leidenschaften in tugendhafte Fertigkeiten, bei jeder Tugend aber nach unserm Philosophen sich diesseits und jenseits ein Extremum findet, zwischen welchem sie inne steht, so muss die Tragödie, wenn sie unser Mitleid in Tugend verwandeln soll, uns von beiden Extremis zu reinigen vermögend sein; welches auch von der Furcht zu verstehen. Das tragische Mitleid muss nicht allein in Ansehung des Mitleids die Seele desjenigen reinigen, welcher zu viel Mitleid fühlt, sondern auch desjenigen, welcher zu wenig empfindet. Die tragische Furcht muss nicht allein in Ansehung der Furcht die Seele desjenigen reinigen, welcher sich ganz und gar keines Unglücks befürchtet, sondern auch desjenigen, den ein jedes Unglück, auch das entfernteste, auch das unwahrscheinlichste, in Angst setzt. Gleichfalls muss das tragische Mitleid in Ansehung der Furcht dem, was zu viel, und dem, was zu wenig, steuern, so wie hinwiederum die tragische Furcht in Ansehung des Mitleids.“ Goethe hat in diesen Worten Lessings Glauben an eine unmittelbar moralische Wirkung der Tragödie erkennen zu müssen geglaubt, — ob mit vollem Rechte, ist eine Frage, die weiter unten ihre Lösung finden wird — und hat denselben in seinem Aufsatz: „Nachlese zu Aristoteles Poetik“ (1827, Über Kunst und Altertum VI. B. 1. Heft) neben einem Versuche die Worte des Ar. anders aufzufassen als Lessing gethan hatte, die geharnischte Erklärung entgegengesetzt: Die Musik so wenig als irgend eine Kunst vermag auf Moralität zu wirken, und immer ist es falsch, wenn man solche Leistungen von ihnen verlangt. Philosophie und Religion vermögen dies allein; Pietät und Pflicht müssen aufgeregt werden, und solche Erweckungen werden die Künste nur zufällig veranlassen.

Diese schwerwiegenden Worte des greisen Dichterfürsten haben bei keinem wirksamer gezündet als bei Prof. Bernays. Derselbe ist durch sie angeregt worden zur Abfassung seiner beiden Epoche machenden Abhandlungen vom Jahre 1857: „Über die aristot. Theorie des Drama“, in welchen er zunächst in diesem Punkte Goethe zustimmend das harte Wort fallen lässt: „Nach Lessing ist die Tragödie wesentlich eine moralische Veranstaltung; ja nach der Lessingschen Durchführung durch alle Stufen des zu vielen und des zu wenigen Mitleidens und Fürchtens dürfte man die Tragödie ein moralisches Korrektionshaus nennen, das für jede regelwidrige Wendung des Mitleids und der Furcht das zuträgliche Besserungsverfahren in Bereitschaft halten müsse.“ Dann aber versucht er, von Goethe wesentlich abweichend, dessen Erklärung dem Wortlaute des Philosophen zu augenscheinlich Gewalt anthut, als dass sie einer besonderen Widerlegung bedürfte, eine neue Entwicklung des Katharsisbegriffs, die umgestaltend auf die folgende Forschung eingewirkt hat.

Bernays fasst den Genetiv *τῶν τοιούτων παθημάτων* in der, wie mir scheinen will, ausser jener Lessingschen noch einzig*) möglichen Weise als genetivus separativus; das

*) Manns' Versuch einer Fassung des Gen. als Subjekts-Genetiv in dem Sinne: „Die Reinigung solcher Affekte ist die Reinigung, welche durch solche Affekte bewirkt wird“ siehe Jahns Jahrb. Bd. 116 an drei Stellen. Emmericher Programm von 1877. Dazu Susemihls Rezension bei Bursian Jahresb. 9. B. S. 358 f.

Objekt, an welchem sich die Reinigung vollzieht, sind dann die Personen, die Zuschauer im Theater selbst, welche von solchen Affekten befreit werden. B. gebraucht den Ausdruck „Entladung von diesen Affekten.“ Ihm haben sich mit einigen Modifikationen Reinkens, Döring und zuletzt auch Überweg, Susemihl und Zeller (in der 3. Aufl.) angeschlossen.

Bernays geht nach Müllers Vorgang von der Stelle in der Politik V, 7, 1341 und 1342 aus. Schon in Kap. 3 dieses Buches handelt Ar. davon, dass die rechte Ausfüllung der Mussezeit eine prinzipielle Lebensfrage sei. Zu diesem Zwecke werde unter anderm auch die Musik mit bestem Erfolge benutzt. Es gebe verschiedene Arten derselben; die eine sei besonders geeignet zu Erziehungszwecken behufs sittlicher Bildung; die andere aber diene der Erholung und Unterhaltung und gewähre die höchste Geistesbefriedigung oder doch Losspannung von der Anstrengung. Diese letztere wird nun auch (wenn Susemihls Konjektur *ταύτης δὲ* für *τρίτον δὲ* zu Rechte besteht) als homöopathische Reinigung der Affekte (*κάθαρσις*) gefasst; jedenfalls ist von einer solchen die Rede, wenn weiterhin der verschiedenartige Eindruck geschildert wird, den die Musik auf das Spiel der Empfindungen ausübt. Ar. unterscheidet 3 Tonarten von einander; ethische, die zur sittlichen Bildung dienen, praktische, die Seele zum Handeln aufregende, und enthusiastische, die Begeisterung weckende (oder in Verzückung versetzende). Diesen letzteren schreibt er die Kraft zu, gleichsam wie eine ärztliche Kur eine Katharsis im Gemüt zu bewirken; seine Darstellung lautet so: Die Empfindung (der Affekt), die in einigen Seelen stark auftritt, ist in allen vorhanden, nur nach dem Weniger oder Mehr verschieden, wie Furcht und Mitleid, ebenso auch der Enthusiasmus. Denn es gibt Naturen, die auch dieser letzteren Erregung besonders zu unterliegen disponiert sind. Diese sehen wir infolge dessen, dass sie die Wirkung der die Seele in Entzücken versetzenden heiligen Lieder erfahren, in einen solchen Zustand versetzt, gleich als ob ihnen Heilung zu teil geworden wäre und Reinigung. (Katharsis.) Ganz dieselbe Wirkung erfahren natürlich auch die zu übermässigem Mitleid Hinneigenden, die Furchtsamen und überhaupt alle die, welche den Hang dazu haben, sich von einem Affekt beherrschen zu lassen; von den übrigen aber erfährt ein jeder so viel von dieser Wirkung, als von derartigen Affekten auf sein Teil kommt: alle aber erleiden eine Art von Katharsis und lustvolle Erleichterung.

(*ὃ γὰρ περὶ ἐνίας συμβαίνει πάθος ψυχὰς ἰσχυρῶς, τοῦτο ἐν πάσαις ὑπάρχει, τῷ δὲ ἧττον διαφέρει καὶ τῷ μᾶλλον, οἷον ἔλεος καὶ φόβος, ἔτι δ' ἐνθουσιασμός. καὶ γὰρ ὑπὸ ταύτης τῆς κινήσεως κατακώχιμοί τινες εἰσίν. ἐκ τῶν δ' ἱερῶν μελῶν ὁρῶμεν τούτους ὅταν χρήσωνται τοῖς ἐξοργιάζουσι τὴν ψυχὴν μέλεσι καθισταμένους ὥσπερ ἰατρείας τυχόντας καὶ καθάρσεως.**) *ταὐτὸ δὴ τοῦτο ἀναγκαῖον πάσχειν καὶ τοὺς ἐλεήμονας καὶ τοὺς φοβητικοὺς καὶ τοὺς ὅλως παθητικούς, τοὺς δ' ἄλλους καθ' ὅσον ἐπιβάλλει τῶν τοιούτων ἑκάστῳ, καὶ πᾶσι γίγνεσθαί τινα κάθαρσιν καὶ κουφίζεσθαι μεθ' ἡδονῆς.*)

Es lag doch nahe, was so von der Wirkung der Musik ausgesagt wird, auf die der Tragödie zu übertragen; um Katharsis handelt es sich bei beiden Künsten, zudem tritt ja die Musik bei der Tragödie mitwirkend auf. Bernays hat nun zum ersten Male, gestützt auf diese Stelle, mit der ästhetischen Auffassung der Tragödie vollen Ernst gemacht. Nach ihm besteht die Katharsis darin, dass die Tragödie durch Erregung von Furcht und

*) *καθισταμένους* zu *ἐκ τῶν ἱερῶν μελῶν* zu ziehen, mit Stisser, Programm des Ulrich-Gymnasiums zu Norden, 1884. Die Erklärung von *ἱερὰ μέλη* scheint doch noch nicht erwiesen gegen die alten Auffassungen; ebensowenig die Fassung von *διὰ* möglich in der Weise Goethes.

Mitleid die erleichternde Entladung solcher mitleidigen und furchtsamen Gemütsaffektionen bewirkt. Die gute Tragödie wirkt auf den Zuschauer so ergreifend ein, dass er sich mit dem tragischen Helden identifiziert, „und vor der Wonne, welche dieses Heraustreten aus dem eigenen Selbst begleitet, verschwindet das Gefühl der Pein, welches bis dahin mit diesen Affekten verbunden war.“

Ein medizinischer Ausdruck wird offenbar von Ar. metaphorisch gebraucht. Wie kathartische Mittel, sagt B., dem Körper dadurch Gesundheit schaffen, dass sie den krankhaften Stoff zur Äusserung hervordrängen, so wirken die rauschenden Olymposweisen sollizitierend auf das ekstatische Element (S. 64), „dieses wird hingerissen von der Gewalt des Gesanges, rast nun hervor und gibt sich der Lust hin, um dann, nachdem diese Lust gebüsst worden, wieder in die Ruhe und Fassung des geregelten Gemütszustandes sich einzuordnen.“ So wirkt auch die Darstellung der furchtbaren Schicksalswendungen, die doch wieder nur Ausfluss eines allgemeinen, ewigen Weltgesetzes sind, in dem Zuschauer die Doppelempfindung der Furcht und des Mitleids und treibt sie hervor bis zu jenem ekstatischen Schauder vor dem All, bis der aus dem Gleichgewicht gebrachte, beklommene Mensch durch den Ablauf dieser Erregung Erleichterung findet. und infolge des Austobens jener Affekte einstweilen die Harmonie der Seele wiedergewinnt. So wird die Dichtung ein Mittel unschädlicher Freude. (*χαρὰ ἀβλαβής*, Pol. V, 7.)

Bernays Erklärung ist, wie oben schon gesagt, epochemachend gewesen, hat auf alle folgenden eingewirkt. Vahlen hat von ihr gesagt, sie werde, so lange die Kunst der Hermeneutik in Ehren stände, allen Versuchen, sie zu erschüttern, Trotz bieten.

Einen Stoss hat sie doch bekommen, durch Bonitz' Nachweis, dass *πάθημα*, als Affekt gefasst, inhärierend der affizierten Person und jederzeit zum Ausbruche reif,“ im Unterschied von *πάθος* nicht haltbar ist. Als somit der „Hang“ wegfiel, der durch die Katharsis ein Mittel erhalten sollte, in unschädlicher Weise befriedigt zu werden (S. 23) setzte Überweg, sonst an Bernays sich anschliessend (nur mittelbare ethische Wirkung hielt er fest) die erregten Gefühle selbst an die Stelle, von denen dann zeitweilige Befreiung stattfinde. Reinkens sah in dieser Auffassung die wunderbare Zumutung, sich vorzustellen, wie Mitleid und Furcht sich in der Art selbst aus dem Wege räumten, wie wenn wir einen sich beim eigenen Schopfe fassen, von dem Boden heben und in einen Abgrund werfen sähen. Er findet deshalb in dem Gen. *τῶν τοιούτων παθημάτων* die Affekte, welche unabhängig von der Tragödie in den *παθητικοί* vorhanden sind,*) dann aber durch die künstlerische Erregung von Mitleid und Furcht ausgestossen werden. Daher der Ausdruck derartige, solche (*τὰ τοιαῦτα*), in dem Sinne des Satzes: similia similibus expelluntur. Dieser Ansicht haben sich Susemihl (in der 2. Aufl. der Poetik) und zuletzt auch Zeller (in der 3. Aufl. der Gesch. d. gr. Ph.) angeschlossen. Susemihl weist ausdrücklich darauf hin, dass die Affekte der von vornherein im Zuschauer vorhandenen gemeinen Furcht und des gemeinen Mitleids selbst mit der ihnen eigenen Unlust (*λύπη*) es sind, welche durch die Einwirkung der Tragödie ausgeschieden werden. Zeller betont ebenso bestimmt die ästhetische Wirkung; wörtlich heisst es bei ihm (S. 777): „Die Reinigung besteht in der Befreiung des Gemüts von einer dasselbe beherrschenden leidenschaftlichen Erregung oder einem auf ihm lastenden Drucke; und dem entsprechend werden wir unter derselben, was den Ausdruck betrifft, nicht eine Läuterung in der Seele verbleibender, sondern eine Entfernung

*) Wie Lessing und Müller mit ihren Nachfolgern.

ungesunder Affekte zu verstehen haben." Das leiste aber die Tragödie nicht bloss durch Erregung der stärksten Affekte, sondern vor allen Dingen durch die Art, wie, und die Mittel, durch welche sie dieselben errege. Die Kunst sei zu unterscheiden von der gemeinen Wirklichkeit; wenn sie Affekte errege, so unterwerfe sie deren Verlauf ihrem Gesetze, knüpfe sie an das allgemein Menschliche an und schränke ihre Macht ein; die Tragödie speziell lasse uns in dem Schicksal ihrer Helden das allgemeine Menschenloos und zugleich das Gesetz einer ewigen Gerechtigkeit ahnen, die Musik beschwichtige die Erregungen des Gemüts, indem sie dieselben durch Rhythmus und Harmonie binde.

Trotz dieser imponierenden Autorität von Kennern ersten Ranges, wie Bernays, Susemihl und Zeller, trotz ihrer übereinstimmenden Auffassung der Katharsis als einer Ausscheidung der fraglichen Affekte hat Baumgart seinen Versuch, die Katharsis als eine Läuterung der durch die Tragödie angeregten „Schicksalsempfindungen" zu betrachten, wieder erneut.*) Zwar sind seine Gründe gegen die Auffassung des Genetivs παθημάτων als genetivus separativus nicht stichhaltig. Dass stoffbezeichnende Genetive so bei κάθαρσις vorkommen, behauptet B. selbst; wer wollte nun aber die Möglichkeit einer Metapher wie κάθαρσις παθημάτων als separativen Genetivs an und für sich bestreiten? Die Fassung des Begriffs παθήματα als „Erscheinungs- oder Verwirklichungs-Formen" der πάθη als „Grundempfindungen" der Seele, von B. selbst schon unter sehr einschränkenden Bedingungen dem Philosophen zugeschrieben, wird, wenn man die herkömmliche, von Bonitz behauptete, oder auch die völlig abweichende Erklärung Bernays' in Betracht zieht, sehr fraglich. Die Darlegung hingegen, dass die πάθη nichts anderes sind als Bewegungen der Seele, in denen sich das Leben derselben äussert, dass es die Aufgabe der Tragödie ist, die von ihr erregten Empfindungsbewegungen der Furcht und des Mitleids so zu leiten und von allem Krankhaften und Masslosen so zu läutern, dass der Mensch über dem Eindruck des Trauerspiels dem grössten und wichtigsten Lebensrätsel, dem Walten des Schicksals, gegenüber den rechten Standort gewinnt und mit dem vollständigsten Einblick darin zugleich harmonische Beruhigung, Erhebung und das edelste Gefühl der Freude erfährt, wird vor wie nach ihre Berechtigung behalten.

Wird nun aus den angeführten wichtigsten Erklärungsversuchen das Resümé gezogen, so stellt sich folgendes heraus: In dem Punkte herrscht bei den Neueren so ziemlich Übereinstimmung: Die trag. Katharsis ist ästhetischer Natur; Ar. hat an eine die Darstellung einer Furcht und Mitleid erweckenden Handlung unmittelbar begleitende harmonische Stimmung der Seele gedacht, die mit einer um so intensiveren Empfindung der Lust verknüpft ist, je schwerer der Druck war, welcher vorher auf ihr lastete.

Ob freilich diese gehobene Stimmung dadurch herbeigeführt wird, dass die Seele im Verlauf der Handlung wieder aufzuatmen beginnt von dem Schauder vor des gewaltig einherschreitenden Schicksals Tragik, welcher sie unter dem Eindruck des eben Erlebten überlaufen, (so Bernays) oder ob es der ganzen ästhetischen und ethischen Auffassungsweise des grossen Philosophen entsprechender ist, an eine Läuterung der in der Seele des Zuschauers schon vorhandenen Empfindungsweise des Fürchtens und Bemitleidens zu denken, in dem Sinne, dass diese beiden Affekte unter den den höchsten Gesetzen der Kunst gemäss sie berührenden und bestimmenden Eindrücken von der Bühne her zu harmonischem und daher mit einem Gefühle der Lust und des Behagens verknüpftem Ablauf gelangen,

*) H. Baumgart, Handbuch der Poetik, 1887. Kapitel 22 und 23.

(so Lessing, Müller, Brandis u. a.), oder endlich, ob Baumgart ein Recht hat, diese zuletzt geschilderte Umwandlung bloss an den durch die Tragödie unmittelbar erregten Empfindungen vorgehen zu lassen ohne jede Rücksicht auf den Zustand der Seele, mit welchem der Zuschauer im Theater erscheint, das wage ich nicht zu entscheiden. Dazu scheinen mir die Kriterien, welche Ar. uns selbst in die Hand gibt, nicht ausreichend. Wie aber, wenn Ar. absichtlich diese Unbestimmtheit des Ausdrucks gewählt und damit eine gewisse Weite der Deutung geflissentlich zugelassen hätte, um verschiedenen Arten der tragischen Dichtung Gerechtigkeit zu teil werden zu lassen? wenn wirklich die eine Tragödie in ihrer Wirkung mehr dem Typus Bernaysscher, die andere mehr dem Lessing-Müllerscher Auffassung entspräche?

Darüber lässt sich streiten.

Das unterliegt hingegen keinem Zweifel, dass, wenn Lessing wirklich in seiner Dramaturgie *) die Verwandlung der Affekte in tugendhafte Fertigkeiten in ethischem Sinne gemeint hat, in der vollen Bedeutung, den die Begriffe des *πάθος* und der *ἕξις* im System des Ar. haben, und in ihr die unmittelbare Wirkung der Tragödie gesehen hat, er dann im Irrtum gewesen ist. Die Affekte (*πάθη*) an und für sich reichen noch nicht in die sittliche Sphäre, in der es sich um gut und böse handelt; erst wenn zu den Affekten die vernünftige Einsicht Stellung nimmt und die Vernunft durch die Einsicht die Affekte ihrer Zucht unterwirft, erst dann entsteht allmählich durch eine Reihe von Willensentschlüssen und durch Übung die Tugend. **) Durch fortgesetzte Thätigkeit muss das, was zuerst Sache des freien Entschlusses war, zu einer unabänderlichen Bestimmtheit des Charakters werden. (*βεβαίως καὶ ἀμετακινήτως ἔχειν* Ethik II, 3.)

Nun ist aber Lessings Bekanntschaft mit diesen Grundgedanken aristotelischer Ethik vorauszusetzen. Daraus ergibt sich denn klar und bestimmt, dass er den Begriff der Katharsis bei Ar. nicht ohne Irrtum gedeutet hat. Er fasst ganz ausdrücklich ihre Bedeutung in dem Sinne, dass sie der „moralische Endzweck“ ist, welchen Ar. der Tragödie gibt, und den der Philosoph mit in die Erklärung derselben bringen zu müssen glaubte. (Stück 77.) Die Wahrnehmung dieser Zweckbestimmung hat ihn freilich stutzen gemacht; ob er deshalb den Ausdruck Endzweck in dem Sinne gebraucht hat, dass er einen Zweck bedeutet, der nicht das unmittelbare, sondern erst das mittelbare, am Ende des Entwicklungsprozesses sich herausbildende Resultat der ganzen Bewegung ist? So würde er einen Ausweg gefunden haben, um den Begriff der Katharsis doch noch zu Rechte bestehen lassen zu dürfen, den er im zweiten Abschnitte vorher aus einer strengen Definition der Tragödie entfernt sehen zu müssen glaubte. Für diese Auffassung der Sache spricht auch folgende Erwägung: „Es ist unstreitig, heisst es in demselben Stück 77, dass Ar. überhaupt keine strenge Definition von der Tragödie hat geben wollen. (Nach Seite II oben erklärt Ar. ausdrücklich das gerade Gegenteil.) Denn ohne sich auf die bloss wesentlichen Eigenschaften derselben einzuschränken, hat er verschiedene zufällige hineingezogen, weil sie der damalige Gebrauch notwendig gemacht hatte. Diese indes abgerechnet,

*) Stück 78.

**) Ethik II, 4 zu Anfang ist im stande über das Verhältnis dieser Grundbegriffe zu einander das hellste Licht zu verbreiten: *ἐπεὶ οὖν τὰ ἐν τῇ ψυχῇ γινόμενα τρία ἐστίν, πάθη δυνάμεις ἕξεις. τούτων ἄν τι εἴη ἡ ἀρετή. λέγω δὲ πάθη μὲν ἐπιθυμίαν ὀργὴν φόβον θάρσος φθόνον χαρὰν φιλίαν μῖσος πόθον ζῆλον ἔλεον, ὅλως οἷς ἕπεται ἡδονὴ ἢ λύπη· δυνάμεις δὲ καθ' ἃς παθητικοὶ τούτων λεγόμεθα. οἷον καθ' ἃς δυνατοὶ ὀργισθῆναι ἢ ἐλεῆσαι· ἕξεις δὲ καθ' ἃς πρὸς τὰ πάθη ἔχομεν εὖ ἢ κακῶς:* Zeller S. 624. Eth. Nic. rec. Susemihl 1882 S. 32.

— (gedacht ist dabei an die durch Kunstmittel verschönerte Rede, an den Wechsel zwischen Dialog und melischen Chorpartieen) — und die übrigen Merkmale in einander reduziert — (so, dass der Begriff „Furcht" fehlen kann, weil er in Mitleid nach L.'s Ansicht schon enthalten ist) — bleibt eine vollkommen genaue Erklärung übrig, die nämlich, dass die Tragödie mit einem Worte ein Gedicht ist, welches Mitleid erregt." Die Erregung der Leidenschaften der Furcht und des Mitleids ist sonach für L. die Hauptaufgabe der Tragödie, und um das zu bezeichnen würde es genügt haben, das Mitleid allein in die Definition hineinzuziehen. „Da aber Ar. uns auch lehren wollte, welche Leidenschaften durch die in der Tragödie erregten in uns gereinigt werden sollten, musste er der Furcht insbesondere gedenken. Sobald die Tragödie aus ist, hört unser Mitleid auf, und nichts bleibt von allen den empfundenen Regungen in uns zurück als die wahrscheinliche Furcht, die uns das bemitleidete Übel für uns selbst schöpfen lassen. Diese nehmen wir mit; und so wie sie als Ingredienz des Mitleids das Mitleid reinigen helfen, so hilft sie nun auch, als eine für sich fortdauernde Leidenschaft sich selbst reinigen." Ist in diesen letzten Worten nicht ganz bestimmt ausser der unmittelbaren auf eine weitere, dauernde und somit moralische Folge hingewiesen, als eine Art Endresultat? Dasselbe, was er gelegentlich (Stück 78) als Verwandlung der Leidenschaften in tugendhafte Fertigkeiten bezeichnet? Dass nun L. in dieser ethischen Wirkung, die er doch mit aller Macht in St. 77 als nur mittelbares Endresultat im Sinne des Ar. zu erweisen sucht, doch wiederum (nach St. 78) das eigentliche Wesen der Katharsis erkennen zu müssen glaubt und deshalb den ganzen Begriff der Katharsis überhaupt aus der Definition der Tragödie eliminieren möchte, (St. 77) darin liegt sein Irrtum. *) Stück 77 und 78 der Dramaturgie sind nicht ganz mit einander in Einklang zu bringen; was L. will, ist ohne Zweifel eine solche Auffassung der aristotel. Katharsis, die es ihm ermöglicht, freudig zuzustimmen; denn der griech. Philosoph steht ihm zu hoch, als dass er seinen Worten gegenüber Zweifel zu hegen sich erlauben möchte. (cf. St. 102 sein Urteil über die Bedeutung der Poetik.) Man fühlt es den Worten an, wie er nach einer Erklärung der Stelle ringt, die ihn zugleich befriedigt und vor dem Wortlaut sich beugt. Aber ganz bringt er das nicht fertig; was thun? Die einzige Rettung ist die Annahme, Ar. hat keine logisch genaue Definition

---

*) Gotschlich sagt S. 41 richtig: „Es dürfte also ungerechtfertigt sein, L. die Ansicht unterzuschieben, Ar. habe die Tragödie eine moralische Veranstaltung sein lassen, vielmehr war L. davon überzeugt, Ar. lehre, die Wirkung der Tragödie sei zunächst der durch die Erregung des Mitleids geschaffene Genuss, auf den eine ethische Wirkung, als welche er irrtümlich die Katharsis auffasste, folge, aber dieses Moment in der Definition sei ein nicht notwendiges Glied derselben." Nur dass dieses „Folgen" kein unmittelbares während der Darstellung an den ästhetischen Genuss sich anschliessendes im Sinne L.'s sein soll, sondern ein mittelbares, tritt bei G. nicht hervor. Auch Baumgart hat nicht bewiesen, worin der Irrtum Lessings besteht, den er wesentlich einen nur formalen nennt. Zwar ist es ihm unzweifelhaft, dass L. mit dem Worte „Fertigkeit" ἕξις wiedergegeben hat. Ebenso unzweifelhaft ist es aber auch, dass er unter diesem Worte nichts anderes verstanden hat, als was es bei Ar. gewöhnlich bedeutet, wie es oben (S. XII Anm.) aus Ethik II, 4 angegeben ist, also die Tugend selbst als dauernden Zustand. (Beispiele der ἕξις sind die ἐπιστῆμαι und ἀρεταί Zeller S. 269 Anm. 2.) Wie wäre es denkbar, dass L. diesen Begriff, wenn er ihn so, wie er doch thut, als einen allbekannten anwendet, in der singulären Bedeutung gebraucht hätte, welche Baumgart voraussetzt? (Ar. L. und Goethe S. 79) Lessing hat geglaubt, der arist. Katharsisbegriff involviere eigentlich ethische Wirkung; deshalb hat er ihn anfänglich verworfen, dann aber an der imponierenden Autorität seines Gewährsmannes festzuhalten entschlossen, versucht, ihn als einen Nachtrag im Sinne einer entfernteren Wirkung, welche die Tragödie auch ausübe, in etwa zu rehabilitieren, wie oben Seite XII nachgewiesen ist.

geben wollen. Leider widerspricht dieselbe der ausdrücklichen Angabe des Philosophen. Uns aber bleibt, um in die vorhandenen Widersprüche Klarheit zu bringen, nur das eine Mittel: Wenn sich bestimmt nachweisen lässt, wie L. selbst in seiner für die eigene poetische Praxis massgebenden Theorie über die Wirkung der Tragödie gedacht hat, so muss das mit dem übereinstimmen, wie er den Grundgedanken der aristotelischen Katharsis gefasst, denn den Ar. erklärt er für seinen unfehlbaren Lehrmeister. Nun lässt sich aber mit Sicherheit erweisen, dass L. die Hauptwirkung der Tragödie als eine ästhetische gefasst hat.*) Schon ein Blick auf einige Grundzüge seines dichterischen Schaffens kann das lehren; Lessing war in seinen Anfängen auf dem Felde moralischer Lehrdichtung thätig gewesen; die äsopische Fabel, in welcher man in der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts eine Zeit lang die hervorragendste Gattung der Poesie erblickte, hatte auch ihn für sich eingenommen und Kopf und Feder beschäftigt. Aber sehr bald schon kam er zu der Einsicht, wie sehr die Schweizer irrten, wenn sie wegen des Wunderbaren in derselben ihr einen so hohen Rang anwiesen. Weit davon entfernt ihr den Platz auf der Höhe zu gönnen, drückte er sie bald dahin hinab, wohin sie gehörte. Er hält sie nicht einmal für echte Poesie, sondern verweist sie in das Grenzgebiet zwischen Poesie und Moral. (Vorrede zu den Fabeln.) Wie die Schweizer, war auch Prof. Gottsched in didaktisch-moralischer Auffassung der Poesie mehr oder weniger befangen. Man erinnere sich des Gegensatzes, in welchen L. zu ihm trat! Nach Gottsched war die Absicht Homers mit der Ilias der moralische Lehrsatz, „dass Uneinigkeit kein gut thue", mit der Odyssee, „dass die Abwesenheit eines Herrn aus seinem Hause dem Reiche sehr schädlich sei"; Virgil hatte mit seiner Äneis den Zweck, den Augustus von seiner anfänglichen Grausamkeit zurückzubringen. Überhaupt wollte nach seiner Meinung das Heldengedicht dem Leser eine wichtige Wahrheit auf eine angenehme und lehrreiche Art einprägen.

Auch nach Breitinger ist die letzte Absicht des poetischen Ergötzens die Erbauung; die Dichtkunst soll die Wahrheiten, die in ihrer reinen philosophischen Form nur von wenigen gefasst werden, allgemein verständlich machen. Erst allmählich gewann Breitinger einen höheren und freieren Standpunkt, indem er auf die echte Darstellung der

*) Auch Baumgart ist der Überzeugung, L. habe bei Bestimmung des Zwecks der Tragödie nur an ästhetische Kultur gedacht. Den Beweis dafür bleibt er aber schuldig, wenn er gleich der Meinung ist, dass sich diese Annahme klar erweisen lasse. „Lessing, sagt er (Ar. L. und G. S. 78) war nicht der Mann danach, um ernstlich auch der völligen Gewöhnung der Empfindungen zum Reinsten und Höchsten die Bedeutung für die sittlich-praktischen Aufgaben zuzuschreiben, welche nur dem vernünftigen Wollen zukommt."

Auch im Handbuch der Poetik (1887) spricht sich Baumgart in ähnlicher Weise aus. Lessings Interpretation, heisst es da (S. 430), scheine ihrem Wortlaut nach bedenklich zu einer moralischen Auffassung des Dichtungszweckes zu neigen, von welcher er doch im Grunde ganz frei gewesen sei; sie verleite dazu, die Grenzen der Definition ungebührlich zu erweitern und die Vorstellung einer möglichen Folge anstatt des Wesens des Kunstwerks selbst ins Auge zu fassen.

Oder S. 452 f.: Die Formel L.'s, dass die Katharsis die Verwandlung der Leidenschaften in tugendhafte Fertigkeiten bedeute, sei eine unglücklich gewählte Wendung und scheine sich höchst bedenklich in das Moralgebiet zu verirren. Wenn B. dann aber fortfährt, sie könne aber dennoch von den Kundigen in echt aristotelischem Geiste aufgenommen werden: man verstehe nur darunter — und es lasse sich nicht nachweisen, dass L. etwas anderes gemeint habe — die Umwandlung der „Leidenschaften" in diejenigen berechtigten, gesunden, richtigen Empfindungen, wie sie von Ar. eben auch als die Voraussetzungen richtigen, d. i. „tugendhaften" Handelns betrachtet würden, so ist auf das zu verweisen, was in der Anmerkung zu Seite XII oben dagegen geltend gemacht worden ist.

Leidenschaft alles Gewicht zu legen begann.*) L.'s von dieser so ganz abweichende Meinung spricht sofort sein Satz aus: (Abhdl. über die Fabel, Hempel S. 47.) Der heroische und dramatische Dichter machen die Erregung der Leidenschaften zu ihrem vornehmsten Endzwecke; oder das Wort (Laokoon II): Der Endzweck der Künste ist Vergnügen. In dem vielberufenen 17. Literaturbrief tritt er Gottscheds Bestrebungen entgegen, das französische Theater in Deutschland dadurch populär zu machen, dass französische Stücke auf deutschen Bühnen zur Aufführung gebracht würden; mit was für Gründen? „Gottsched hätte, heisst es da, aus unsern alten dramatischen Stücken, welche er vertrieb, hinlänglich abmerken können, dass wir mehr in den Geschmack der Engländer als der Franzosen einschlagen; dass wir in unsern Trauerspielen mehr sehen und denken wollen, als uns das furchtsame französische Trauerspiel zu sehen und zu denken gibt; dass das Grosse, das Schreckliche, das Melancholische besser auf uns wirkt als das Artige, das Zärtliche, das Verliebte; dass uns die zu grosse Einfalt mehr ermüdet als die zu grosse Verwicklung etc. Er hätte also auf dieser Spur bleiben sollen, und sie würde ihn geraden Weges auf das englische Theater geführt haben. Auch nach den Mustern der Alten die Sache zu entscheiden ist Shakespeare ein weit grösserer tragischer Dichter als Corneille, obgleich dieser die Alten sehr wohl, jener sie fast gar nicht gekannt hat. Corneille kommt ihnen in der mechanischen Einrichtung und Shakespeare in dem Wesentlichen näher. Der Engländer erreicht den Zweck der Tragödie fast immer, so sonderbare und ihm eigene Wege er auch wählet, und der Franzose erreicht ihn fast niemals, ob er gleich die gebahnten Wege der Alten betritt.“ Dieser Zweck aber der Tragödie, worin ist er nach L. zu suchen? Das spricht der folgende Satz aus: „Nach dem Ödipus des Sophocles muss in der Welt kein Stück mehr Gewalt über unsre Leidenschaften haben als Othello, als König Lear, als Hamlet etc. Hat Corneille ein einziges Trauerspiel, das Sie nur halb so gerührt hätte als die Zaïre des Voltaire? Und die Zaïre des Voltaire, wie weit ist sie unter dem Mohren von Venedig, dessen schwache Kopie sie ist, und von welchem der ganze Charakter des Orosman entlehnt worden?“ Rührung also, Gewalt über unsre Leidenschaften, das ist die Aufgabe der Tragödie! Derselbe Ton durchklingt auch die Grundgedanken der Hamburgischen Dramaturgie. Um diese Empfindung hervorzurufen, um zu rühren, oder zu erschüttern, muss das Kunstwerk an erster Stelle Wahrheit der Empfindung selbst atmen! Warum wird sonst immer wieder diese erste Forderung hervorgekehrt, als weil er in ihrer Erfüllung die Hauptsache sieht? „Der Geist des alten Hamlet in Shakespeares Dichtung kommt wirklich aus jener Welt; darum richten sich die Haare vor ihm zu Berge, sie mögen ein gespenster-gläubiges oder ungläubiges Gehirn bedecken; Voltaires Geist des Ninus in seiner Semiramis ist auch nicht einmal zum Popanzen gut, Kinder damit zu schrecken.“ (St. 10 u. 11.) Auch aus der Besprechung des bürgerlichen Trauerspiels Miss Sara Sampson (St. 13 u. 14) ergibt sich, dass Rührung zu dem gehört, was er verlangt. „Das Unglück derjenigen, deren Umstände den unsrigen am nächsten kommen, muss natürlicherweise am tiefsten in unsre Seele dringen; die geheiligten Namen des Freundes, des Vaters, des Geliebten, des Gatten, des Sohnes, der Mutter, des Menschen überhaupt, diese sind pathetischer als alles; diese behaupten ihre Rechte immer und ewig.“ Nochmals kommt er, wie im 17. Literaturbrief, auf die Zaïre Voltaires zu sprechen. Die

*) S. Goethe Dichtung und Wahrheit II, 7 S. 48 in Loepers Ausgabe: „Von einem falschen Punkte ausgehend, stösst er nach beinahe schon durchlaufenem Kreise doch noch auf die Hauptsache.“

Liebe selbst, hatte ein Kunstrichter gesagt, habe Voltaire dies Stück diktiert; Lessing dagegen: „Richtiger hätte er gesagt, die Galanterie. Ich kenne nur eine Tragödie, an der die Liebe selbst hat arbeiten helfen, und das ist Romeo und Julie von Shakespeare. Was ist jene Art und Weise, wie Zaïre ihrer Empfindung Ausdruck gibt, gegen jenes lebendige Gemälde aller der kleinsten geheimsten Ränke, durch die sich die Liebe in unsere Seele einschleicht, aller der unmerklichen Vorteile, die sie darin gewinnt, aller der Kunstgriffe mit denen sie jede andere Leidenschaft unter sich bringt, bis sie der einzige Tyrann aller unsrer Begierden und Verabscheuungen wird?"

Auch was L. über das Verhältnis des tragischen Dichters zum Historiker sagt, deutet auf Erregung von Mitleid und Furcht als Hauptzweck der Tragödie hin. Nur dann ist ein geschichtlicher Stoff im stande dem Zwecke der Tragödie zu dienen, wenn ihm alles Zufällige abgestreift wird, und er in die Sphäre des allgemein Menschlichen und Notwendigen erhoben wird. Ein guter Dichter wird vor allem dahin streben, den Verlauf der Handlung so zu gestalten, dass ihm der Stempel innerer Wahrscheinlichkeit aufgedrückt ist. „Er wird suchen, die dargestellten Leidenschaften durch so allmähliche Stufen hindurchzuführen, dass wir überall nichts als den natürlichsten, ordentlichsten Verlauf wahrnehmen; dass wir bei jedem Schritte, den er seine Personen thun lässt, bekennen müssen, wir würden ihn in dem nämlichen Grade der Leidenschaft, bei der nämlichen Lage der Sachen selbst gethan haben; dass uns nichts dabei befremdet als die unmerkliche Annäherung eines Zieles, vor dem unsre Verstellungen zurückbeben, und an dem wir uns endlich, voll des innigsten Mitleids gegen die, welche ein so fataler Strom dahinreisst, und voll Schrecken über das Bewusstsein befinden, auch uns könne ein ähnlicher Strom dahinreissen, Dinge zu begehen, die wir bei kaltem Geblüte noch so weit von uns entfernt zu sein glauben." (Stück 32.) Dass diese Furcht für uns selbst, von ihm öfter in ihrem höchsten Grad als Schrecken bezeichnet, neben dem Mitleid als zweite Wirkung der Tragödie festgehalten wird, ergibt sich noch aus verschiedenen Stellen. Wenn er (St. 35) dem Drama überhaupt die Bestimmung zuerteilt, „entweder auf Leidenschaften zu gehen, welche der Verlauf und die Glücksveränderung der Fabel anzufachen und zu unterhalten vermögend sind, oder auf das Vergnügen, welches eine wahre und lebhafte Schilderung der Sitten und Charaktere gewährt," wenn er schliesslich in den letzten Stücken der Dramaturgie den Franzosen, aus deren Repertoire er eine ganze Reihe von Dramen analysiert hat, den Besitz eines tragischen Theaters wenigstens absprechen zu müssen meint, weil die Eindrücke, welche die französische Tragödie mache, so flach, so kalt seien, wenn er der Behauptung des französischen Kritikers, dass die Stücke der Franzosen nicht Eindruck genug machten, dass das, was Mitleid erwecken sollte, aufs höchste Zärtlichkeit errege, dass Rührung die Stelle der Erschütterung und Erstaunen die Stelle des Schreckens vertrete, kurz, dass die Empfindungen nicht tief genug gingen, das Zugeständnis macht, mit dem Finger grade auf die heimliche Wunde des französischen Theaters getroffen zu haben, so kann es doch keinem Zweifel unterliegen, dass die Hauptwirkung der Tragödie im Sinne L.'s und nach seiner eignen Darstellung als eine ästhetische zu bezeichnen ist.

Dazu kommt noch, dass im Hinblick auf L.'s bahnbrechende Wirksamkeit sein unsterbliches Verdienst darin überhaupt anerkanntermassen besteht, die deutsche Dichtung aus den engen Fesseln der Didaktik erlöst und ihr das umfassende Gebiet echter Empfindung, so weit sie immer aus des Herzens Tiefen quillt, erschlossen zu haben. Als die Parole der Rückkehr zur Natur um die Mitte des 18. Jahrhunderts in Frankreich ausgegeben wurde, und die

ungesunden sozialen Zustände des Landes dieser Stimme einen nur zu sehr wirksamen Nachdruck verliehen, führte eben derselbe Sturm, welcher das morsch gewordene Frankreich etwas später in so fürchterlicher Art reinigen sollte, in unserm Vaterlande jene Reformation herbei, welche man die Periode des Sturmes und Dranges zu nennen sich gewöhnt hat. Rückkehr zur Natur hiess auch hier das Feldgeschrei; aber nicht das staatliche und soziale Gebiet war das Feld dieser Bewegung, sondern das ästhetische und speziell das der Dichtung. Die urwüchsige Stimme der Natur wurde wieder laut und übertönte bald das kraftlose Stammeln der Zopfzeit. Schon schien dieser Strom der Empfindung, mit elementarer Kraft sich dahinwälzend, in eine Produktion wilder und formloser Gebilde auslaufen zu wollen, da war es Lessings von ebenderselben Wahrheit der Empfindung getragene, aber infolge gründlicher Studien zu edlem Masshalten herangereifte Grösse, welche den Wogen Einhalt gebot und den entfesselten Genius unter die ewigen Gesetze des Schönen sich zu beugen nötigte. Vornehmlich hat dies das Drama erfahren.*) Wie früh ein Goethe schon unter Lessings Einfluss kam, und wie er lernend an L. hinaufgeblickt hat, ist jedem Leser von Dichtung und Wahrheit bekannt, auch die Gespräche mit Eckermann haben darüber Andeutungen gegeben; eingehender hat Biedermann in seinem Aufsatz: „Goethe und Lessing" darüber gehandelt.**) Zwar sträubte sich auch Goethe im frischen Drange der Jugend eine Zeit lang gegen jede äussere Beschränkung seiner schöpferisch gestaltenden Kraft; aber schon früh hat er sich doch zu jener Überzeugung hindurchgerungen, die nirgends einen so klassischen Ausdruck gefunden, wie in dem Sonnette der Nymphe aus seinem Vorspiel: „Was wir bringen" (vom Jahre 1802):

„Natur und Kunst, sie scheinen sich zu fliehen,
Und haben sich, eh' man es denkt, gefunden;
Der Widerwille ist auch mir verschwunden,
Und beide scheinen gleich mich anzuziehen.
Es gilt wohl nur ein redliches Bemühen!
Und wenn wir erst in abgemess'nen Stunden
Mit Geist und Fleiss uns an die Kunst gebunden,
Mag frei Natur im Herzen wieder glühen!
So ist's mit aller Bildung auch beschaffen:
Vergebens werden ungebundne Geister
Nach der Vollendung reiner Höhe streben.
Wer Grosses will, muss sich zusammenraffen;
In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister,
Und das Gesetz nur kann uns Freiheit geben."

*) L. ist sich dieses Verdienstes selbst bewusst. Im letzten Stück der Hamb. Dramaturgie spricht er davon, wie das Bekanntwerden englischer Dramen, (gemeint sind hauptsächlich Shakespearesche) die nicht nach französischem Geschmacke zugeschnitten waren, zu dem Schlusse verführt habe, dass sich auch ohne die Regeln der Franzosen der Zweck der Tragödie erreichen lasse, ja sogar habe man angefangen mit diesen Regeln alle zu vermengen, und es überhaupt für Pedanterie zu erklären, dem Genie vorzuschreiben, was es thun und was es nicht thun müsse. Am Schlusse spricht er es dann offen aus, das er eitel genug sei, sich einiges Verdienst um unser Theater beizumessen, wenn er glauben dürfe, dass einzige Mittel getroffen zu haben, diese Gährung des Geschmacks zu hemmen.

Unwillkürlich fühlt man sich bei diesem Wort an Klopstocks „goldenes ABC der Dichter" erinnert, das freilich erst dem Jahre 1774 angehört, aber so beginnt: Lass Du Dich durch kein Regulbuch irren, wie dick es auch sei etc. (Deutsche Gelehrtenrepublik S. 116).

**) S. Goethe-Jahrbuch I, 17 f.

Dass **Schiller** eine Zeit lang gegen L.'s Genius sich aufgebäumt hat, ist uns von Goethe überliefert worden. *) Aber sein Fiesko, sein Don Carlos bezeugt es, wie sehr das eine Stück von E. Galotti, das andere von Nathan abhängig ist. Schiller sowohl wie Goethe wandeln in ihren reiferen Jahren in Lessings Bahnen. Von L. haben sie Methode gelernt, er hat sie den rechten Weg gewiesen, die passenden Stoffe zur Behandlung sich auszuwählen, er hat ihnen Aristoteles' Poetik in die Hand gegeben. Auch Schiller verwirft in den Aufsätzen „über die tragische" Kunst und „über den Grund des Vergnügens an tragischen Gegenständen" die Moral als **unmittelbaren** Zweck der Tragödie, wie entschieden er auch damals (anfangs der 90er Jahre) in diesen Aufsätzen es betont, dass kein Vergnügen über das moralische gehe, und dass der Kampf zwischen Sittlichkeit und Sinnlichkeit der eigentliche Gegenstand der tragischen Dichtung sei. Wie anders geartet sind doch Schillers Dramen der letzten Periode vom Wallenstein an, wenn man sie mit seinen Erstlingswerken vergleicht! Sollte das, was sie vor den letzteren voraus haben, nicht auch zum grossen Teil L.'s Anregungen zu verdanken sein? Schiller las zur Zeit, wo er am Wallenstein arbeitete, die Hamburgische Dramaturgie, und wie sehr sie seine Zustimmung gefunden und ihm neue Anregungen gegeben hat, sagt sein Bekenntnis in dem Brief an Goethe vom 4. Juni 1799: „Es ist doch keine Frage, dass L. unter allen Deutschen seiner Zeit über das, was die Kunst betrifft, am klarsten gewesen, am schärfsten und zugleich am liberalsten darüber gedacht und das Wesentliche, worauf es ankommt, am unverrücktesten ins Auge gefasst hat." Im grossen und ganzen wird daher unzweifelhaft das Verhältnis der beiden Dichter zu ihrem grossen Vorgänger und Bahnbrecher in dem Xenion den treffendsten Ausdruck gefunden haben, welches uns aus ihrer Feder erhalten ist:

> Vormals im Leben ehrten wir dich, wie einen der Götter;
> Nun du tot bist, so herrscht über die Geister dein Geist.

Diese Übereinstimmung in den Hauptsachen vorausgesetzt, kann Lessings und somit auch Aristoteles' Meinung über die Tragödie keine andere gewesen sein als die, dass sie sich auf dem Felde der **Ästhetik** mit ihren **unmittelbaren** Zwecken und Absichten bewege.

Ästhetisch-ethisch war oben die Wirkung der Tragödie genannt worden. Dass die mittelbare Folge der Tragödie eine **ethische** sein könne, ist zunächst schon aus den wesentlichen Eigenschaften zu erweisen, ohne welche nach Ar. eine gute Tragödie nicht sein kann. Muss doch in der Tragödie eine gewisse Schuld des Helden vorliegen, wie gering verhältnismässig auch immer sie sein mag; und entspräche sie selbst nur **dem** Grade derselben, von welchem Hegel sagt, es sei das Vorrecht grosser Seelen schuldig zu werden, oder Schiller, wenn er von der Kunst Milde des sittlichen Urteils verlangt in dem Worte:

> Sie sieht den Menschen in des Lebens Drang
> Und wälzt die grössre Hälfte seiner Schuld
> Den unglückseligen Gestirnen zu.

Nicht das völlig Böse ist Gegenstand ihrer Wahl; „was nichts weiter als bös ist, geht auch in ihr, wie alles Gemeine, klanglos zum Orkus hinab."

Wo aber von Verdienst und Schuld die Rede ist, da bewegt man sich, das kann ja keine Frage sein, auf dem Gebiete der **Ethik**. So scheidet aufs bestimmteste einer der

---

*) In dem Aufsatz über das deutsche Theater (Morgenblatt 1815); (Band 28 der Hempelschen Ausg. v. Goethes Werken S. 719). Das Beste über den Gang von Schillers ästhetischer Entwickung bei Baumgart, Handbuch, Abschnitt 26 und 28.



ersten Philosophen unserer Tage: „Die sittliche Beurteilung hat mit der ästhetischen dies gemein, dass sie überhaupt Billigung und Missbilligung ausspricht; aber sie unterscheidet sich von der letzteren dadurch, dass sie die Handlung auf die sie sich bezieht, zu Verdienst und Schuld anrechnet.*) Der Gesichtspunkt, welchen Ar. in Pol., Buch V, 3f. aufstellt, führt ebendahin. Je nachdem sie geartet sind, bringen die Menschen, so führt er aus, ihre Mussestunden auf sehr verschiedene Weise zu. Besonders wirkt dabei der verschiedene Bildungsstand mit. Selbst von denen, die sich mit Musik beschäftigen, finden die einen an ganz anders gearteten Melodien Gefallen als die anderen; sonach wird Verschiedenes geboten werden müssen, damit alle etwas haben. Die tüchtigsten und besten Menschen, fährt er fort, finden ihrenGenuss in der edelsten Art von Unterhaltung; das ist aber solche, die aus den edelsten Gegenständen entspringt. Zu diesem Genuss muss der Mensch freilich herangebildet und erzogen werden. Daher ist die Jugend schon in Musik zu unterweisen, damit der Erwachsene richtig urteilen und seine freien Stunden angemessen verbringen kann zu höchster Geistesbefriedigung. Was nun so von der Musik ausgesagt worden ist, darf auf die Kunst überhaupt übertragen werden. Es gilt das wirklich Schöne vor allem recht schätzen und an ihm sich erfreuen zu lernen. Nun aber berührt sich das Schöne nach griechischer Weltanschauung sehr nahe mit dem Guten; beide sind mit einander eng verwundt. Das Schöne ist nach Aristoteles' ausdrücklicher Bezeichnung (Rhetor. I, 9) das Gute selbst, insofern es eben als Gutes Freude erweckt. (*καλὸν μὲν οὖν ἐστιν ὃ ἂν δι' αὑτὸ αἱρετὸν ὂν ἐπαινετὸν ᾖ, ἢ ὃ ἂν ἀγαθὸν ὂν ἡδὺ ᾖ, ὅτι ἀγαθόν. εἰ δὲ τοῦτό ἐστι τὸ καλόν, ἀνάγκη τὴν ἀρετὴν καλὸν εἶναι· ἀγαθὸν γὰρ ὂν ἐπαινετόν ἐστιν.*) Auch Plato hatte schon gelehrt, auf dem Durchscheinen des Idealen durch das Sinnliche beruhe die Schönheit, und der zusammengesetzte spezifisch griechische Begriff des *καλὸν κἀγαθόν* will doch wohl darauf hindeuten, dass das wirklich Schöne auch gut sein muss. Nicht anders denkt über diesen Gegenstand die moderne Ethik und Ästhetik. Kant ist wie in so vielen andern Disziplinen auch hier grundlegend. Sein unsterbliches Verdienst ist es, neben der Welt des Erkennbaren, in welcher das Vermögen des Denkens dem Ziele der Wahrheit zusteuert, und neben der Sphäre des Sittlichen, in welcher der Wille dem Ideale des Guten zustrebt, das Reich der Gefühle als ein für sich bestehendes entdeckt und in feste Grenzen eingeschlossen zu haben. (Die drei Kritiken der reinen Vernunft, der praktischen Vernunft und der Urteilskraft.) Während es in dem Gebiete des bloss Angenehmen, (nach der Kritik der Urteilskraft) d. h. dessen, was den Sinnen gefällt, noch keine allgemeinen Grundsätze gibt, hier also wirklich der Satz gilt: de gustibus non disputandum, erhebt sich die Sphäre des Schönen zur Notwendigkeit und Allgemeinheit: Wirklich schön ist nur das, was in der Anschauung allgemein gefällt; gut hatte Kant das genannt, was durch den Begriff vermittelst der Vernunft allgemein gefällt. Weiterhin hatte er nun zwar vermöge des ihm eigenen moralischen Rigorismus prinzipiell auf scharfe Scheidung beider Gebiete gedrungen, dennoch aber konnte er nicht umhin, zuzugeben, dass der Geschmack gleichsam den Übergang möglich mache vom Sinnenreiz zum habituellen moralischen Interesse; das Interesse für die Schönheit der Natur hatte er als sehr verwandt mit dem moralischen bezeichnet, denn dasselbe könne nur der nehmen, welcher vorher schon sein Interesse am sittlich Guten wohl gegründet habe.**) Viel entschiedener hat die an Kant sich anlehnende

*) Lotze, Grundzüge der praktischen Philosophie, S. 16.

**) Kritik der Urteilskraft, ed. Erdmann, S. 142 u. 199.

Philosophie Schellings und Hegels dem Gedanken Ausdruck gegeben, dass die höchsten Ideen des Guten und Wahren selbst es sind, welche, wo sie nur immer aus der sinnlichen Formenwelt hervorleuchten, das wirklich Schöne hervorzaubern. So spricht Vischer sich dahin aus, dass es immer nur eine bestimmte Idee sein könne, welche in der schönen Erscheinung zum Ausdrucke komme; dieselbe sei aber nichts anderes als eine Form und Stufe der absoluten, daher zuletzt in höchster Bedeutung der sich verwirklichende, sittliche Zweck, damit also das Gute selbst, mit welchem das Schöne seinem Gehalte nach einfach identisch sei. *) In ähnlicher Weise verlangt Lotze das, was objektiv in den Dingen dem schönen Eindruck zu Grunde liege, als ein an sich bedeutsames, in den ganzen Bau der Welt sich wertvoll einfügendes und zu seiner Vollständigkeit gehörendes Prädikat zu fassen, so dass dann der schöne Eindruck hervorgebracht wird durch etwas, was, auch von ihm abgesehen, an sich von absolutem Werte ist: er nennt dies ebenfalls die Idee. **) Auch nach Weisse „erscheint die Schönheit im kreatürlichen Geiste wie von vornherein in dem göttlichen als ein durch die Immanenz der Ideen des Wahren und Guten in alle Wege Bedingtes. ***) Von der Tragödie insbesondere sagt er, sie sei obwohl nur eine indirekte, doch eine ausdrücklichere und selbstbewusstere Darstellung der sittlichen Idee selbst als irgend eine andere Kunst. †) Am gründlichsten hat Fechner um eine Unterscheidung und Begriffsbestimmung beider Gebiete sich bemüht. Schön heisst danach im weitesten Sinne, der zugleich der gemeinste ist, alles, woran sich die Eigenschaft findet, unmittelbar, nicht erst durch Überlegung oder in seinen Folgen Gefallen zu erwecken. Im engeren Sinne der ästhetischen Wissenschaft wird nur so etwas als wahrhaft schön bezeichnet, was nicht bloss aus höherem Gesichtspunkte gefällt, sondern auch ein Recht hat zu gefallen; der Begriff desselben unterliegt somit einer wesentlichen Mitbestimmung durch den des Guten. „Danach hindert nichts, heisst es in diesem Zusammenhang, das wahre Schöne mit wertvollsten höchsten Ideen in Beziehung zu setzen, ja in letzter Instanz von Gott selbst abzuleiten. ††) Entsprechend wird gut im weitesten Sinn genannt, was in seinen Zusammenhängen und dauernden Folgen mehr Lust als Unlust gewährt; im engeren Sinn der Ethik und Religion nur, insofern es auf Gesinnung, Handlung, Dichten und Trachten vernünftiger Wesen, in höchster Instanz des göttlichen Wesens selbst bezogen wird. †††)

Wenn so schon die unmittelbare Wirkung eines Kunstwerks überhaupt nicht ohne Beziehung auf Ethisches denkbar ist, wie viel mehr wird von der echten Tragödie eine dauernde sittliche Wirkung zu erwarten sein? Man frage sich nur selbst, was ist auf dem Grunde der Seele zurückgeblieben, nachdem die Darstellung des gewaltig einherschreitenden Schicksals in Tragödien wie etwa die des Aeschylus, Sophocles, Euripides, oder die Shakespeares, Lessings und Schillers sind, vor der unmittelbaren Sinnesempfindung vorübergezogen? zumal wenn derselbe Eindruck sich öfter erneuert hat? Das Spiel der Phantasie, welches alle unsere geistigen Kräfte erregt hat, ist vorüber; bedeutende Menschen sind uns in den entscheidensten Momenten ihres Lebensganges vorgeführt worden; alles, was da geschah, machte den Eindruck, als ob es nach ewigen, ehernen Gesetzen sich gestaltete;

*) Ästhetik I, § 22.
**) Grundzüge der Ästhetik § 6 u. 7.
***) System der Ästhetik ed. R. Seydel S. 30.
†) A. a. O. S. 162.
††) Fechner, Vorschule der Ästhetik (S. 16 u. 17).
†††) Fechner a. a. O. S. 19.

wir ahnten etwas von jenem ewigen unendlichen Zusammenhang aller Dinge, in dem sich Ursache und Wirkung, Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft aufs engste verketten.*) Schweres Leiden erregte Furcht und Mitleiden, aber wir fühlen uns beruhigt und gehoben, indem wir, unser eigenes Ich vergessend, uns versenken in das allgemeine Menschenloos, welches höhere, unsichtbare Mächte an verborgenen Fäden zu lenken schienen. Indem wir so einen Ausblick gewannen in weites, unabsehbares Gefilde, welche waren da sozusagen die Spitzen, die ragenden Gipfel, die sich in besonders ahnungsvoller Beleuchtung erhoben? die deshalb auch am festesten sich der Erinnerung einprägten? Wenn in den Persern des Aeschylus, jener unsterblichen Verherrlichung des griechischen Freiheitskampfes, der „plötzliche Fall höchster, aber vermessener menschlicher Grösse" in dem Schicksale des Perserheeres und seines Führers, des Königs Xerxes, dargestellt worden, ist es da nicht jenes masslose Verhalten desselben im Glück wie im Unglück, für welches der Grieche das Wort Hybris (ὕβρις) hatte, das gegenüber der Besonnenheit des alten Königs Darius unsre Empfindungen vornehmlich beschäftigt? Verhält es sich nicht ähnlich mit dem Prometheus?**) Beruht nicht auf dem Verhängnisvollen des raschen, leidenschaftlichen Sinnes, der vorschnellen unüberlegten Entschliessung die Schicksalswendung im König Oedipus sowohl wie in der Antigone? Ferner alle die tragischen Verwicklungen, welche die Labdakiden- und Atridensage im Munde der Dichter zur Schau stellt, die Handlungen leidenschaftlichen Sinnes, die das Glück der Familien zerstören, in Euripides' Medea, in Aeschylus' Orestie, in Shakespeares Othello, Lear, Macbeth, Hamlet, in Lessings E. Galotti, in Schillers Wallenstein, in Maria Stuart und der Braut von Messina, weisen sie nicht alle hin auf ein geheimnisvolles Walten sittlicher Ordnung, mit lauter Stimme warnend vor der sittlichen Schuld als der Übel grösstem? Werden nicht durch dieselben Pietät und Pflicht wirklich nachdrucksvoll erregt, wie Goethe verlangte?

Nicht immer hatte Goethe sich so wegwerfend über die sittlich bildende Bedeutung echter Kunstwerke ausgesprochen. Man vergleiche z. B. verschiedene Äusserungen der italienischen Reise! Auf dem Wege von Ferrara bis Rom: (Hempel Band 24 S. 97). „Trifft man dann gar wieder einmal auf eine Arbeit von Raphael, so ist man gleich vollkommen geheilt und froh. So habe ich eine heilige Agathe gefunden, ein kostbares, obgleich nicht ganz wohl erhaltenes Bild. Der Künstler hat ihr eine gesunde, sichere Jungfräulichkeit gegeben, doch ohne Kälte und Roheit. Ich habe mir die Gestalt wohl gemerkt und werde ihr im Geist meine Iphigenie vorlesen und meine Heldin nichts sagen lassen, was diese Heilige nicht aussprechen möchte." Wer hat denn wohl, möchte man bei dieser Gelegenheit fragen, je so wohlthätig auf die Welt durch ein Kunstwerk eingewirkt, wie Goethe durch seine Iphigenie oder durch Hermann und Dorothea?

Bei zwiefacher Gelegenheit hat er in demselben Jahre, in welchem die oben, Seite VIII, erwähnten Worte gegen Lessing gefallen sind, Äusserungen gethan, welche denselben wohl ein Gegengewicht zu halten imstande sind. Als der Schauspieler Krüger vom königlichen Theater in Berlin im Jahre 1827 in Weimar bei Aufführung der Iphigenie den Orest

*) Wie wenig die sogenannten Schicksalstragödien unseres Jahrhunderts von Z. Werner, Houwald, Müllner und Grillparzer diesen Forderungen entsprechen, liegt auf der Hand. Platens Komödie „die verhängnisvolle Gabel" hatte der Tendenz nach ihre innere Berechtigung.

**) S. Lehrs' populäre Aufsätze aus dem Altertum: über die Überhebung (ὕβρις) 2. Aufl. S. 52 ff. und über Zeus und die Moira S. 201 ff.; ferner Baumgarts Handbuch S. 583 ff.

mit Beifall gegeben hatte, schrieb Goethe in ein demselben gewidmetes Exemplar die bekannten Worte:*)

Was der Dichter diesem Bande
Glaubend, hoffend anvertraut,
Werd' im Kreise deutscher Lande
Durch des Künstlers Wirken laut!
So im Handeln, so im Sprechen
Liebevoll verkünd' es weit:
Alle menschliche Gebrechen
Sühnet reine Menschlichkeit.

In einem Gespräche zur selben Zeit erzählt Eckermann**) habe G. gesagt, jenes Stück sei reich an innerem Leben, aber arm an äusserem; dann sei man zuerst auf die in Sophokles' Antigone waltende hohe Sittlichkeit, danach auf dramatische Schriftsteller im allgemeinen gekommen und auf die bedeutende Wirkung, welche von ihnen auf die grosse Masse des Volkes ausgehen könne. Auf die Frage, wie das Sittliche in die Welt gekommen, habe G. erwiedert: „Durch Gott selber, wie alles andere Gute. Es ist kein Produkt menschlicher Reflexion, sondern es ist angeschaffene und angeborene schöne Natur. Es ist mehr oder weniger den Menschen im allgemeinen angeschaffen, im hohen Grade aber einzelnen ganz vorzüglich begabten Gemütern. Diese haben durch grosse Thaten oder Lehren ihr göttliches Innere offenbart, welches sodann durch die Schönheit seiner Erscheinung die Liebe der Menschen ergriff und zur Verehrung und Nacheiferung gewaltig fortzog.“ Im weiteren Verlauf des Gesprächs heisst es dann: „Ein grosser dramatischer Dichter, wenn er zugleich produktiv ist, und ihm eine mächtige edle Gesinnung beiwohnt, die alle seine Werke durchdringt, kann erreichen, dass die Seele seiner Stücke zur Seele des Volks wird. Ich dächte, das wäre etwas, das wohl der Mühe wert wäre. Von Corneille ging eine Wirkung aus, die fähig war Heldenseelen zu bilden. . . . . Ein dramatischer Dichter, der seine Bestimmung kennt, soll daher unablässig an seiner höheren Entwicklung arbeiten, damit die Wirkung, die von ihm auf das Volk ausgeht, eine wohlthätige und edle sei.

Man studiere nicht die Mitgeborenen und Mitstrebenden, sondern grosse Menschen der Vorzeit, deren Werke seit Jahrhunderten gleichen Wert und gleiches Ansehen behalten haben. Ein wirklich hochbegabter Mensch wird das Bedürfnis dazu ohnedies in sich fühlen, und gerade dies Bedürfnis des Umgangs mit grossen Vorgängern ist das Zeichen einer höheren Anlage. Man studiere Molière, man studiere Shakespeare, aber vor allen Dingen die alten Griechen und immer die Griechen.“

So viel bei Gelegenheit der Erwähnung der Iphigenie.

Noch zwei Stellen aus der italienischen Reise bezeugen dieselbe Denkweise. Als er den Minerva-Tempel von Assisi betrachtet hatte, schrieb er: „An der Façade konnte ich mich nicht satt sehen. . . . . Was sich durch die Beschauung dieses Werkes in mir entwickelt, ist nicht auszusprechen und wird ewige Früchte bringen.“ Besonders aber beachtenswert sind die Worte aus Rom vom 10. Nov. 1786: „Ich lebe nun hier mit einer Klarheit und Ruhe, von der ich lange kein Gefühl hatte. . . . Wer sich mit Ernst hier umsieht und Augen hat zu sehen, muss solid werden, er muss einen Begriff von Solidität fassen, der ihm nie so lebendig ward. Der Geist wird zur Tüchtigkeit gestempelt, gelangt zu einem Ernst ohne Trockenheit, zu einem gesetzten Wesen mit Freude. Mir wenigstens

*) Hempel Goethe-Ausgabe, 3. B. S. 355.

**) Goethes Gespräche mit Eckermann, s. Sonntag den 1. April 1827.

ist es, als wenn ich die Dinge dieser Welt nie so richtig geschätzt hätte als hier. Ich freue mich der gesegneten Folgen auf mein ganzes Leben."

Dazu gehörte nun freilich ein empfänglicher Sinn, wie G. ihn besass, um so bewegt zu werden. Aber den Schluss wird man doch wohl machen dürfen: Wenn schon Werke der Malerei und Baukunst solche Wirkung thun können, wie viel eher ist das von der Dichtung und zumal der Trauerspieldichtung zu erwarten? Ja, die gelassene und ruhige Stimmung, welche auf der richtigen Schätzung der Dinge dieser Welt beruht, sie ist ihr Ziel, sie involviert die richtige Furcht, das richtige Mitleid, sie hängt aufs engste zusammen mit dem eigentlichen Wesen tragischer Katharsis.

Auch E. Müller, Zeller, Susemihl und besonders Baumgart weisen auf die ethische Bedeutung hin. E. Müller betont es, (Gesch. der Theorie der Kunst) dass jenes Empfinden allen Sterblichen, selbst den grössten, gemeinsamen allgemeinen Menschenloses nicht betäube oder verwirre, sondern stähle für den künftigen Kampf, dafür sorge die künstlerische Darstellung, die ja den Schmerz zu einer Quelle der Lust umzuwandeln wisse (S. 64 ff.) An andrer Stelle (in einem Aufsatz der Jahnschen Jahrb. v. 1870) legt er auf die in der trag. Katharsis liegende Befreiung von die Sittlichkeit gefährdenden Elementen grosses Gewicht. (S. 460.) Zeller verlangt (S. 769): Die ernste Dichtung soll die menschliche Natur veredelt zeigen, indem sie uns Gestalten vorführt, welche über das gewöhnliche Mass hinausgehen; sie soll typische Charaktere aufstellen, an denen uns das Wesen gewisser sittlicher Eigenschaften zur Anschauung gebracht wird. Susemihl erinnert daran, (Poetik 2. Aufl. S. 64 der Einl.) dass der wiederholte Genuss der Tragödie jedermann offen stand, und eine wiederholt erfahrene Katharsis unter den von Ar. gestellten Bedingungen notwendig eine richtige sittliche Gewöhnung zur Folge haben musste. Baumgart endlich stellt folgenden Gesichtspunkt in den Vordergrund: „Aus der Tragödie sollen wir lernen — und hier sieht er den Punkt, wo Kunst und Moral sich berühren, — dass es auch schweres unverschuldetes Unglück gibt, und dass auch in ihm das Walten der Gottheit zu verehren ist, die nicht vom blinden Zufalle sich bestimmen lässt, sondern nach ewig unwandelbaren Gesetzen regiert." (Handbuch S. 462.)

Nach diesen Beweisgründen sollte an einer mittelbaren ethischen Wirkung der Tragödie kein Zweifel mehr aufkommen.

Nun bleibt noch ein Punkt zur Erwägung. Goethe hatte Anstoss genommen an der Aufnahme des Zweckes in die Definition der Tragödie. In seinem Briefe an Zelter vom 29. März 1827 (IV. S. 288) hatte er geschrieben: Die Vollendung des Kunstwerks in sich selbst ist die ewige unerlässliche Forderung! Aristoteles, der das Vollkommenste vor sich hatte, soll an den Effekt gedacht haben! welch ein Jammer! Dazu eine Antwort von Zelter (V, 368): Ist das Kunstwerk ein echtes Gewächs aus seinem eignen Wesen, so erkenne ich Deine Behauptung als voll und rund, wenn die Wirkung sich von selber findet und die Probe ist des Exempels. Goethe darauf: Wir kämpfen für die Vollkommenheit eines Kunstwerks in und an sich selbst; jene denken an dessen Wirkung nach aussen, um welche sich der wahre Künstler gar nicht bekümmert, so wenig als die Natur, wenn sie einen Löwen oder einen Kolibri hervorbringt.

Reinkens hat in diesem Punkte Goethe zugestimmt.*) Bernays**) sucht Goethes Worte so zu deuten: „So wenig wie G. etwas dawider gehabt hätte, dass man in der

*) A. a. O. S. 234 f.
**) A. a. O. S. 61 f.

Diagnose eines Naturdings, zumal eines Naturorganismus, von derjenigen Wirkung rede, welche nur die notwendige Ausstrahlung des Wesens, nur die von der individuellen Bestimmtheit unzertrennliche Bestimmung, nur die nach aussen gewendete Seite der inneren Eigenschaften ist, dass man z. B. vom Feuer sage, es zünde, von der Pflanze, sie dufte, vom Menschen, er beherrsche die Welt durch den Gedanken, ebensowenig würde er an dieser immanenten Teleologie in der Definition eines Kunstorganismus Anstoss genommen haben. Bloss der Umstand habe seinen Widerwillen erregt, dass diese Wirkung eine so indirekte und accidentielle sein solle, wie eine moralische es notwendig sein müsse. Bernays thut aber augenscheinlich den ausdrücklichen Worten des Dichters Gewalt an; G., das ist ja auch so bekannt, verwarf den Zweckgedanken der Natur in spinozistischer Manier; daher wollte er ihn auch aus der Definition eines Kunstbegriffs entfernt wissen. Ar. aber hatte denselben zu einem der 4 Prinzipien seiner Metaphysik gemacht.

G. hat aber auch hier unrecht. Die aristotelische Zweckbestimmung ist in der That nichts anderes als „die nach aussen gewendete Seite der innern Eigenschaften der Tragödie.“ Das lässt sich erweisen aus dem Wesen des ästhetischen Urteils, wie es seit Kant bestimmt worden ist. Wir nennen einen Gegenstand ganz im allgemeinen schön, dessen Einwirkung auf uns diese Empfindung erzeugt. Somit ist das Urteil allerdings zunächst subjektiv; aber nicht ganz, und nicht allein. Wenn auch das Wohlgefallen am Gegenstand nur die harmonische Thätigkeit unsres Innern ist: der Grund, der diese Thätigkeit anregt, liegt doch in dem Gegenstand selbst. Die Sache ist also diese: Die Dinge und wir gehören und passen zu einander. „Es gibt keine Schönheit als solche, ausser in dem Gefühl des Geistes, der sie geniesst und bewundert; aber der Zusammenhang der Dinge ist so geordnet, dass er dem Geiste die Formen der Bewegung erregen kann, in denen ihm jener Genuss zu teil wird, und der Gegenstand seiner Bewunderung entsteht. *)

Soll die Tragödie Mitleid und Furcht erregen und läutern, so muss sie allen den Bedingungen entsprechen, den ganzen Apparat verwickelter Mittel in völlig zweckentsprechender Weise in Bewegung setzen, die allein zu dem Ziele führen, welches beabsichtigt war. Dass auch ein Aristoteles schon mit diesen Grundanschauungen der Ästhetik bekannt gewesen ist, sucht ein hübscher Aufsatz Baumgarts zu beweisen. **) Weit daher davon entfernt, in der berühmten Definition des griechischen Philosophen etwas Fremdartiges, zur eigentlichen Sache nicht Gehöriges, zu sehen, hat vielmehr die Ansicht des eben genannten Ästhetikers unsre volle Zustimmung, wenn er von einem Meistergriffe spricht und einer unvergleichlichen Theorie. ***) Lessings unbedingte Verehrung aber des grossen Denkers kann somit in diesem Punkte gerechtfertigt erscheinen.

*) Lotze, Geschichte der Ästhetik in Deutschland S. 65 f.

**) Ar. L. u. G., V: Des Ar. Lehre von der Hedone und dem Kalon. S. 61 ff.

***) Handbuch, S. 427 u. 439.

Schulnachrichten.

I. Die allgemeine Lehrverfassung.

1. Übersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

	VI	V	IV	IIIb	IIIa	IIb	IIa	Ib	Ia	
Religionslehre . . evangel.	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19
Religionslehre . . kathol.	2	2	2	2	2	2	2	2	2	18
Deutsch	3	2	2	2	2	2	2	3	3	21
Latein	9	9	9	9	9	8	8	8	8	77
Griechisch	—	—	—	7	7	7	7	6	6	40
Französisch	—	4	5	2	2	2	2	2	2	21
Geschichte und Geographie .	3	3	4	3	3	3	3	3	3	28
Rechnen und Mathematik .	4	4	4	3	3	4	4	4	4	34
Naturbeschreibung	2	2	2	2	2	—	—	—	—	10
Physik	—	—	—	—	—	2	2	2	2	8
Schreiben	2	2	—	—	—	—	—	—	—	4
Zeichnen	2	2	2	(2)	(2)	—	—	—	—	6 (10)
Englisch fak.	—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	6
Hebräisch fak.	—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	6
	28 (27)	30	30	30 (32)	30 (32)	30	30 (32)	30 (32)	30 (32)	

2. Übersicht der Verteilung der Stunden unter die einzelnen Lehrer
(am Anfang des Schuljahres 1887/88).

Lehrer.	I	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Zusammen
Dr. *Schneider*, Direktor.	6 Griech. 2 Horaz	2 Homer 2 Franz.	2 Homer						14
Schmidt, Prof., Oberlehrer.	3 Gesch. Geogr. 2 Franz. 2 Engl. fak.	3 Gesch. Geogr.	3 Gesch. Geogr. 2 Franz.	2 Franz.	2 Franz. 3 Gesch. Geogr.				22
Averdunk, Prof., Oberlehrer, Ord. v. I.	6 Latein	5 Griech.			7 Griech.				18
Sonntag I, Oberlehrer, Ord. v. IIa.	2 Hebr. fak.	8 Latein 2 Deutsch 2 Hebr. fak.	5 Griech.	2 Ovid					21
Feller, Oberlehrer, Ord. v. IIb.	2 Relig. 3 Deutsch	2 Religion	2 Deutsch 8 Latein	2 Religion		2 Relig.			21
Dr. *Closterhalfen*, ord. Lehrer.	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem.	3 Mathem.		5 Franz.			24
Mintus, ord. Lehrer, Ord. v. VI.						9 Latein		3 Deutsch 9 Latein 3 Geogr.	24
Dr. *Hass*, ord. Lehrer, Ord. v. IIIa.				2 Deutsch 7 Latein 3 Gesch. Geogr.			2 Deutsch 9 Latein		23
Werth, ord. Lehrer, Ord. v. V.	1 Gesang (Chor)			1 Gesang		1 Gesang	2 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	3 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	24
Dr. *Foerster*, ord. Lehrer, Ord. v. IIIb.				7 Griech.	2 Deutsch 7 Latein		4 Franz. 3 Gesch. Geogr.		23
Mülot, wissenschaftl. Hülfslehrer, Turnlehrer, Ord. von IV.			2 Physik (Chemie)	2 Naturbeschreibung	3 Mathem. 2 Naturbeschreibung	4 Mathem. 2 Naturbeschreibung	2 Naturbeschreibung		17 + 7 Turn.
Haan, Kaplan, kath. Religionslehrer.	2 Religion			2 Religion			2 Religion		6 + 2 Vorschule
Gehrke, Zeichenlehrer.	fak.				2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	10
Sonntag II, cand. prob.					2 Ovid	2 Deutsch 4 Gesch. Geogr.			8
Schultze, Vorschullehrer.	2 Naturlehre in VI, 9 Deutsch, 4 Rechnen, 2 Heimatskunde in Vorschulklasse I, 6 Schreiblesen in Vorschulklasse III und 1 Gesang in Vorschulklasse I—III.								24
Schuh, Vorschullehrer.	7 Deutsch, 4 Rechnen in Vorschulklasse II, 6 Rechnen in III, 2 bibl. Geschichte, 3 Schönschreiben in I—II, 2 Anschauungsunterricht und Erzählen in II—III.								24

3. Übersicht über die während des abgelaufenen Schuljahres absolvierten Pensen.

Prima.

Ordinarius: ***Averdunk.***

Religionslehre. a) Evangelische. Erklärung des 1. Briefes an die Corinther. Aus der innern Entwicklung der Kirchengeschichte. Repetitionen. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Allgemeine Sittenlehre: Die Grundbedingungen und die Verwirklichung des sittlich Guten. Die letzten 2 und die ersten 3 Jahrhunderte aus der Kirchengeschichte. Repetitionen aus der Glaubenslehre. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Übersicht über den Gang der Litteratur von der Reformation bis zu Klopstock und Lessing; Proben aus einzelnen Dichtungen. Aus Klopstocks Messias und Oden; Lessings Aufsätze über die Fabel; Nathan. 8 Aufsätze. 3 St. *Feller.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Nach Lessings Anleitung zwei Fabeldichter mit einander zu vergleichen. 2. Wie spricht sich Homer in der Odyssee aus über Dichter und Dichtung? 3. Rafaels Schule von Athen nach dem Stich auf unsrer Aula. 4. Wem wohl das Glück die schönste Palme beut? Wer freudig thut, sich des Gethanen freut. 5. Welche Bedeutung hat der Philotas in Lessings dichterischer Entwicklung? 6. Worin liegt das Epochemachende von Lessings Minna von Barnhelm? (Probeaufsatz.) 7. Woranf beruht die hervorragende Bedeutung von Goethes Dichtung Hermann und Dorothea? 8. Der Krieg ist schrecklich, wie des Himmels Plagen; doch er ist gut, ist ein Geschick, wie sie.

Reifeprüfung Ostertermin: Inwiefern lässt sich aus der Geschichte Preussens in diesem Jahrhundert Schillers Wort erweisen: Der Krieg ist schrecklich, wie des Himmels Plagen; doch er ist gut, ist ein Geschick, wie sie?

Lateinisch. Cicero, Tusculanen Buch I und V, Tacitus Annalen Buch I und II mit Auswahl. Mündliche und schriftliche Übersetzungen aus Süpfle I; Exercitien, Extemporalien und 7 Aufsätze. 6. St. Im ersten Tertial *Averdunk* und *Sonntag* I, im zweiten *Schneider*, im dritten *Averdunk*. Horaz Oden II und III, Episteln II. 2. St. *Schneider.*

Die Themata der Aufsätze:

1. I a. De dolore ferendo aliter philosophi, aliter poetae, aliter artifices sensisse videntur. I b. Hippiam Atheniensem externi et expellunt et reducere conantur. 2. De animis post mortem ubi sint et quales sint, quid Homerus, quid Cicero tradidit? 3. Plurimos Gallos, cum Caesar venit, suarum rerum paenituisse videtur. 4. I a. Argumentum Agamemnonis, fabulae Aeschyleae, breviter exponatur. I b. Quae in Odyssea de Agamemnone tradita sint. 5. De bellorum Punicorum causis, variis casibus, exitu (Klassenarbeit). 6. Comparantur bella Peloponnesium et Hannibalicum causis, via, eventu. 7. Ab Atheniensibus clarissimi viri expulsi et interfecti sunt, apud nostros imperator Guilelmus et princeps Bismarckius summa pietate coluntur.

Reifeprüfung Ostertermin: Socrates accusatus, capitis damnatus diem supremum obit.

Griechisch. Klassenlektüre: Ilias XIX—XXIV und XII, Platon Protagoras. Die Geschichte des griechischen Dramas, mit besonderer Berücksichtigung der Komödie. Aristophanes Wolken. Sophokles Elektra. Privatlektüre der Ia: Ilias VIII, 227 bis zum Schluss, IX, X und XI; der Ib: Odyssee XXIII und Ilias I—IV einschliesslich. In jedem Tertial eine oder zwei Übersetzungen aus dem Griechischen unter Klausur. 6 St. *Schneider.*

Französisch. Wiederholung der wichtigeren Capitel der Syntax nach Plötz. Dreiwöchentliche Extemporalien oder kleine Extemporal-Aufsätze. Lektüre: Molière, le médecin malgré lui; Racine, Athalie, und aus Schütz, Charakterbilder IV. 2 St. *Schmidt.*

Hebräisch. (fakult.) Repetition der Formenlehre nach Hollenberg mit schriftlichen Übungen. Lektüre: Genesis und ausgewählte Psalmen. 2 St. *Sonntag* I.

Englisch. (fakult.) Grammatik: Formenlehre und das Wesentlichste aus der Syntax, nach Sonnenburg. Lektüre: Shakespeare, Richard III., I. Akt, und aus Lüdeckings Lesebuch I. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Geschichte des Mittelalters bis Maximilian I. Wiederholungen aus der alten und mittleren Geschichte nach Beck und Müller. Geographische Repetitionen. 3 St. *Schmidt.*

Mathematik. Schwierigere Gleichungen zweiten Grades mit zwei und mehreren Unbekannten, arithmetische und geometrische Progressionen, Zinseszins- und Rentenrechnung, binomischer Lehrsatz nach Heilermann und Diekmann II und III. Stereometrie nach Gallenkamp II. Wiederholungen. Alle 3 Wochen ein Extemporale oder eine häusliche Arbeit. 4 St. *Closterhalfen.*

Reifeprüfung Ostertermin: a) Ein Dreieck zu zeichnen aus einer Seite, der Summe der Quadrate der beiden anderen Seiten und der zur grösseren dieser Seiten zugehörigen Höhe (c, $a^2 + b^2$, h_a). b) Die Oberfläche einer Kugel sei $O = 109$; wie gross ist der Mantel eines geraden Cylinders von gleichem Volumen, dessen Höhe gleich dem Durchmesser der Kugel ist? — c) Man berechne die Breite A B eines Flusses, wenn auf der Verlängerung von A B, im Punkte C, unter einem Winkel α gegen A B eine Standlinie $CD = a$ angelegt ist, welche mit den Visierlinien nach den bei den Ufern die Winkel $CDB' = \beta$ und $CDA = \gamma$ bildet. Beispiel $a = 56$, $\alpha = 57' 13' 15''$; $\beta = 15° 31' 49''$; $\gamma = 53° 7' 48''$. — d) Ein in der Höhe von a m befindlicher Körper fällt frei herunter; zu derselben Zeit, zu welcher dieser Körper seine Bewegung beginnt, wird aus einer Höhe von b m ein Körper mit der gleichförmigen Geschwindigkeit C herabgelassen. Nach wieviel Sekunden werden beide Körper sich in gleicher Höhe befinden? Beispiel $a = 120$; $b = 60$; $c = 5$.

Physik. Mechanik. Astronomische Geographie. Wiederholungen aus allen Gebieten nach Krumme. 2 St. *Closterhalfen.*

Obersekunda.

Ordinarius: *Sonntag* I.

Religionslehre. a) Evangelische. Übersicht über das Leben Jesu nach den Evangelien. Repetition des Lebens Pauli. Erklärung des ersten und zweiten Kapitels des Galaterbriefs. Kirchengeschichte, erster Teil. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. S. Prima.

Deutsch. Übersicht über die Litteraturentwicklung bis 1500. Näheres Eingehen auf das Nibelungenlied, Gudrun und Walther. Leben Göthes. Egmont. Daneben einiges aus Schillers Abfall der Niederlande und Don Karlos. Schillers Wallenstein. Repetition von Gedichten. Monatliche Aufsätze. 2 St. *Sonntag* I.

Die Themata der Aufsätze:

1. Der Aktuarius Salzmann (nach Göthes Dichtung und Wahrheit). 2. Wie leitet Cicero seine Schrift über das Greisenalter ein? 3. Die Exposition von Göthes Egmont. 4. Quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames! 5. Welches Licht fällt aus Schillers Don Karlos auf die Bewegung in den Niederlanden? 6. Wie erfüllt sich der Traum der Jungfrau Krimhilde? 7. Dreimal treten in „Gudrun" Frauen als Friedensstifterinnen auf. 8. Die Wurzel der Bildung ist bitter, die Früchte sind süss (in Form einer Chrie). 9. Was erzählt uns Walther von der Vogelweide aus seinem äussern Leben? 10. Der Wald im Wechsel der Jahreszeiten.

Lateinisch. Grammatik: Zusammenhängende Repetitionen der Syntax, besonders des in IIb neu durchgenommenen Pensums; dazu die §§ 343—350 nach Ellendt-Seyffert. Übersetzungsübungen nach Süpfle II. Wöchentlich abwechselnd ein Exercitium oder ein Extemporale; bisweilen eine freie lateinische Ausarbeitung. Lektüre: Cicero de senectute und pro Milone. Livius XXI und XXII, Vergil Aen. III—VI. 8 St. *Sonntag* I.

Griechisch. Grammatik: Tempus- und Moduslehre, Präpositionen, Repetition der Formen- und Kasuslehre nach Koch; Extemporalien. Lektüre: Herodot VI und VII mit Auswahl; Xenophons Memorabilien I und II mit Auswahl. 5 St. Im ersten Tertial *Averdunk* und *Foerster*, im zweiten und dritten *Cramer*. Homer Odyssee XIV—XXIII (Auswahl). 2 St. Im ersten Tertial *Schneider*, im zweiten und dritten *Cramer*.

Französisch. Grammatik: Plötz kurzgefasste Grammatik § 101 bis zum Schluss. Wiederholung von § 75—100. Alle 14 Tage ein Exercitium oder ein Extemporale. Mündliches Übersetzen aus Wüllenweber. Lektüre: Molière, le malade imaginaire und aus Lüdecking II. 2 St. Im ersten Tertial *Schneider*, im zweiten und dritten *Schmidt.*

Hebräisch. (fakult.) Einübung der Formenlehre nach Hollenberg. 2 St. *Sonntag* I.

Englisch. (fakult.) S. Prima.

Geschichte und Geographie. Römische Geschichte. Geographie von Oberitalien. Wiederholungen aus der griechischen, deutschen und brandenburgisch-preussischen Geschichte nach Müller. 3 St. *Schmidt.*

Mathematik. Wiederholung und Erweiterung der Potenz- und Wurzelrechnung, Logarithmierung, schwierigere Gleichungen zweiten Grades nach Heilermann und Dieckmann II. Harmonische Punkte und Strahlen nach Gallenkamp I. Ebene Trigonometrie nach Gallenkamp II. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 4 St. *Closterhalfen.*

Physik. Wärmelehre, Magnetismus und Elektricität. 2 St. *Closterhalfen.*

Untersekunda.

Ordinarius: *Feller.*

Religionslehre. S. Obersekunda.

Deutsch. Göthes Götz und Hermann und Dorothea; Schillers Jungfrau von Orleans; Auswahl aus den Gedichten beider Dichter; dazu Mitteilungen über das Leben beider. Monatliche Aufsätze. Memorieren von Gedichten. 2 St. *Feller.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Wodurch wurde Cicero bestimmt seine Rede für den Dichter Archias zu halten? 2. Was führt Götz' tragisches Ende herbei in Göthes Dichtung? 3. Wie kam Göthe dazu, seinen Götz zu schreiben? 4. Welchen Umständen verdankt die Jungfrau von Orleans nach Schillers Dichtung ihre Heldenlaufbahn? 5. Warum lässt Schiller die Jungfrau von Orleans ein andres Ende nehmen, als die Geschichte berichtet? 6. Odysseus und sein Haus (nach den gelesenen Gesängen der Odyssee). (Probeaufsatz.) 7. Gedankengang der ersten 10 Kapitel von Ciceros Laelius. 8. Die Bestimmung des Ortes in Göthes Hermann und Dorothea. 9. Wer genügsam ist und thätig, dem gehöret die Welt an, aus Dorotheens Schicksal in Göthes Dichtung zu erweisen.

Lateinisch. Grammatik nach dem Lehrplan. Übersetzungen aus Haake III. Wöchentlich ein Extemporale, jede dritte Woche ein Exercitium. Lektüre: Cicero pro Archia poeta und Laelius. Aus Ovids Tristien und Verg. Aen. I. 8 St. *Feller.*

Griechisch. Grammatik: Casuslehre, Lehre vom Infinitiv und Participium nach Koch. Alle 14 Tage ein Extemporale. Repetition der unregelmässigen Verba. Lektüre: Xen. Anab. III und IV. 5 St. *Sonntag* I. Homer Odyssee I—XII (Auswahl). 50 Verse gelernt. 2 St. Im ersten und dritten Tertial *Schneider*, im zweiten *Cramer.*

Französisch. Grammatik: Plötz kurzgefasste Grammatik § 95 und 104, Wiederholung von § 75—94. Alle 14 Tage ein Exercitium oder ein Extemporale. Lektüre aus Plötz Übungsbuch II und Lüdecking II. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Griechische Geschichte bis zum Tode Alexanders des Grossen. Geographie des alten Griechenlands. Wiederholung der deutschen und preussischen Geschichte nach Müller. Geographische Repetitionen. 3 St. *Schmidt.*

Mathematik. Potenz- und Wurzelrechnung, schwierigere Gleichungen ersten Grades, Gleichungen zweiten Grades mit einer Unbekannten nach Heilermann und Dieckmann II.

Wiederholung und Erweiterung der Formvergleichung geradlinig geschlossener Figuren mit Ausschluss der Lehre von den harmonischen Punkten und Strahlen. Kreisberechnung, nach Gallenkamp I. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 4 St. *Closterhalfen.*

Physik (Chemie). Elemente der anorganischen Chemie. Das Wichtigste aus der allgemeinen Physik. 2 St. *Mülot.*

Obertertia.

Ordinarius: *Hass.*

Religionslehre. a) Evangelische. Leben Pauli nach der Apostelgeschichte und den Briefen. Leben Luthers. Sprüche und Lieder nach dem Kanon. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Die Lehre vom Glauben. Bibl. Geschichte des Alten Testam. von Roboam bis zu Ende; Reden Jesu. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Stücke nach Hopf und Paulsiek. Biographische Mitteilungen. Memorieren von Gedichten. Grammatik, Orthographie und Interpunktionslehre im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. Alle 3 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Grammatik: Tempus- und Moduslehre. Erweiterung der Kasuslehre. Mündliches Übersetzen nach Haake. Wöchentlich ein Extemporale oder Exercitium. Lektüre: Caesar bell. gall. V—VII. Im Anschluss daran Übungen im Lateinsprechen. 7 St. *Hass.* Ovid Metam. XII, VI, XIII (Auswahl). 2 St. *Sonntag* I.

Griechisch. Grammatik: Verba auf *μι* und unregelmässige Verba. Wiederholung und Erweiterung des vorigen Pensums nach Koch. Übersetzen nach Wesener. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. Lektüre: Xen. Anab. I. II. 7 St. *Foerster.*

Französisch. Grammatik: Plötz kurzgefasste Grammatik § 75—84, 87—89. Mündliche Übungen nach dem methodischen Übungsbuch II von Plötz. Alle 14 Tage ein Exercitium oder ein Extemporale. Lektüre aus Lüdecking I. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Deutsche und preussische Geschichte von der Reformation bis 1871 nach Müller. Repetitionen aus der älteren deutschen Geschichte. Geographie Deutschlands und der Staaten deutscher Nationalität. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Wiederholung des arithmetischen Pensums der IIIb; Gleichungen ersten Grades mit einer und zwei Unbekannten nach Heilermann und Diekmann I. Grössenvergleichung und Ausmessung geradlinig geschlossener Figuren, Proportionalität der Linien, Ähnlichkeit der Dreiecke, die Lehre vom Kreis mit Ausnahme der Kreisberechnung, nach Gallenkamp I. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 3 St. *Closterhalfen.*

Naturbeschreibung. Mineralogie: Die einfacheren Krystallformen; die wichtigsten Mineralien, ihre chemischen und physikalischen Eigenschaften und ihre Verwendung. — Zoologie: Die Lehre vom Bau des menschl. Körpers nach Thomé. 2 St. *Mülot.*

Zeichnen. Ornamentik. Antike und Landschaft. Projektionslehre. 2. St. *Gehrke.*

Untertertia.

Ordinarius: *Foerster.*

Religionslehre. S. Obertertia.

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Stücke nach Hopf und Paulsiek. Biographische Mitteilungen. Memorieren von Gedichten. Disponierübungen. Grammatik, Orthographie, Interpunktion im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. 2 St. *Foerster.*

Lateinisch. Grammatik: Tempus- und Moduslehre; Repetition und Erweiterung der Kasuslehre nach dem Lehrplan. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale. Mündliches Übersetzen aus dem Deutschen nach Haacke. Lektüre: Caes. B. G. I—III. 7 St. *Foerster.* Ovid Metam. Auswahl nach Frick. Das Wichtigste aus der Prosodie im Anschluss an Ellendt-Seyffert. Memorieren von Versen. 2 St. *Sonntag* II.

Griechisch. Formenlehre bis zum Abschluss der regelmässigen Verba auf *ω*. Übersetzen aus Wesener I. Extemporalien. 7 St. Im ersten Tertial *Averdunk* und *Sonntag* II, im zweiten und dritten *Cramer.*

Französisch. Grammatik: Plötz methodisches Übungsbuch I, Lection 78 bis zum Schluss mit den entsprechenden Abschnitten aus der kurzgefassten Grammatik. Repetition der gesamten Formenlehre. Einige syntaktische Regeln. Alle 14 Tage ein Exercitium oder ein Extemporale. Lektüre aus Lüdecking I. 2 St. *Schmidt.*

Geschichte und Geographie. Deutsche Geschichte nach Müller bis 1517. Geographie von Deutschland und Repetition der ausserdeutschen Länder Europas nach Daniels Leitfaden. Im ersten Tertial *Schmidt*, im zweiten und dritten *Cramer.*

Mathematik. Die vier Grundrechnungsarten in allgemeinen, ganzen und gebrochenen Zahlen; leichtere Gleichungen ersten Grades mit einer Unbekannten, nach Heilermann und Dieckmann I. — Viereck; Anfangsgründe der Kreislehre nach Gallenkamp I. Alle 3 Wochen ein Extemporale. 3 St. *Mülot.*

Naturbeschreibung. Botanik: Die wichtigsten Familien des natürlichen Systems. Fortsetzung der Übungen im Bestimmen von Pflanzen nach Linné. — Zoologie: Würmer, Stachelhäuter, Darmlose, Urtiere; Wiederholungen, nach Thomé. 2 St. *Mülot.*

Zeichnen. Nach Wandtafelvorlagen, Schattierübungen, Elemente von Körperteilen und Landschaften. — Gebrauch von Zirkel und Lineal, einfache Übungen für technisches Zeichnen. 2 St. *Gehrke.*

Quarta.

Ordinarius: *Mülot.*

Religionslehre. a) Evangelische. Übersicht über die Geschichte Israels. Leben Jesu nach den Evangelien. Sprüche und Lieder memoriert und repetiert nach dem Kanon. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. S. Obertertia.

Deutsch. Lektüre: Erklärung und Wiedergabe poetischer und prosaischer Lesestücke nach Hopf und Paulsiek. Memorieren von Gedichten, Repetition der in Quinta erlernten Gedichte. Grammatik und Orthographie nach dem Lehrplan. Satz- und Interpunktionslehre. Alle 14 Tage ein Diktat oder ein kleiner Aufsatz. 2 St. *Sonntag* II.

Lateinisch. Grammatik: Repetition und Erweiterung der Formenlehre. Kasuslehre, Orts-, Raum- und Zeitbestimmungen nach Ellendt-Seyffert. Übersetzen nach Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. Lektüre: Ausgewählte Biographieen aus Nepos. 9 St. *Mintus.*

Französisch. Die unregelmässige Formenlehre nach Plötz method. Übungsbuch I, Lekt. 42—78, mit den entsprechenden Abschnitten aus Plötz kurzgefasster Grammatik. Alle 14 Tage ein Extemporale oder ein Exercitium. 5 St. *Closterhalfen.*

Geschichte und Geographie. Griechische Geschichte bis Alexander, römische bis Augustus, nach Jäger. — Geographie des ausserdeutschen Europa, nach Daniel Leitfaden. 4 St. *Sonntag* II.

Mathematik und Rechnen. Wiederholung und Erweiterung der Lehre von den gemeinen und Dezimalbrüchen unter besonderer Berücksichtigung des abgekürzten Rechnens mit letzteren. Einfache und zusammengesetzte Regeldetri, Zins- und Gesellschaftsrechnung nach Harms und Kallius. Geometrische Grundbegriffe; von der geraden Linie und der Lage gerader Linien gegen einander; vom Dreieck, nach Gallenkamp. 4 St. *Mülot.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit schwieriger Blütenbildung; Einführung in die Kenntnis des Linnéschen Systems und Übungen im Bestimmen nach demselben. — Zoologie: Wiederholung der Wirbeltiere; Gliedertiere, besonders einheimische wichtige Insekten. 2. St. *Mülot.*

Zeichnen. Nach Wandtafelvorlagen. Ornamente nach Wohlin, Blattformen nach Glinzer u. s. w. 2 St. *Gehrke.*

Quinta.

Ordinarius: ***Werth.***

Religionslehre. a) Evangelische. Biblische Geschichten des A. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Psalmen und Liedern nach dem Kanon. 2 St. *Werth.*

b) Katholische. Die Lehre von den Geboten Gottes und der Kirche. Biblische Geschichte des N. T. ohne die schwereren Reden Jesu. Erklärung des Kirchenjahres. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Lesestücke nach Hopf und Paulsiek. Memorieren von Gedichten. Deklination, Konjugation, Präpositionen, Lehre vom einfachen Satz, Interpunktionslehre. Alle 14 Tage ein Diktat oder eine kleine Nacherzählung. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Wiederholung und Erweiterung der regelmässigen Formenlehre; Stammformen der Verba nach Ellendt-Seyffert. Unregelmässige Verba. Vokabellernen nach Ostermanns Vokabular. Übersetzen aus Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 9 St. *Hass.*

Französisch. Plötz method. Übungsbuch I, Lekt. 1—41, dazu die entsprechenden Abschnitte aus Plötz kurzgef. Grammatik. Schriftliche Arbeiten. 4 St. *Foerster.*

Geographie und Geschichtserzählung. Die aussereuropäischen Erdteile nach Daniels Leitfaden. Erzählungen aus der deutschen und preussischen Geschichte. 3. St. *Foerster.*

Rechnen. Die gemeinen Brüche und die Dezimalbrüche nach Harms und Kallius. 3 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit weniger einfacher Blütenbildung. Erweiterung der morphologischen Grundbegriffe. — Zoologie: Wirbeltiere, besonders Kriechtiere, Lurche und Fische. 2 St. *Mülot.*

Schreiben. Deutsche, lateinische und griechische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Nach der Wandtafel, nach Stuhlmann und Wohlin. 2 St. *Gehrke.*

Sexta.

Ordinarius: ***Mintus.***

Religionslehre. a) Evangelische. Biblische Geschichten des N. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Liedern und Psalmen nach dem Kanon. 3 St. *Werth.*

b) Katholische. S. Quinta.

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Lesestücke aus Hopf und Paulsiek. Memorieren von Gedichten. Sagengeschichte, besonders griechische Sagen, nach Hopf und Paulsiek. Rechtschreibung und Grammatik nach dem Lehrplan. Wöchentlich ein Diktat. 3 St. *Mintus.*

Lateinisch. Regelmässige Formenlehre mit Ausschluss der Deponentia und der meisten Pronomina. Vokabellernen nach Ostermann. Übersetzungsübungen im Anschluss an Ostermann. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale. 9 St. *Mintus.*

Geographie und Geschichtserzählung. Geographische Vorbegriffe. Auswahl aus der mathematischen und physischen Erdkunde. Die aussereuropäischen Erdteile nach Daniel. Erzählungen aus der griechischen Geschichte, besonders nach Hopf und Paulsiek. 3 St. *Mintus.*

Rechnen. Die Grundrechnungen mit ganzen unbenannten und benannten Zahlen, sowie mit Dezimalzahlen, Teilbarkeit der Zahlen, nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit einfachem Blütenbau. Die wichtigsten Waldbäume. Morphologische Grundbegriffe. — Zoologie: Beschreibung wichtiger Säugetiere (besonders der Haustiere) und Vögel. 2 St. *Schultze.*

Schreiben. Deutsche und lateinische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Vorbegriffe durch mündlichen Unterricht, Teilung von Linien, Übungen nach Stuhlmann. 2 St. *Gehrke.*

Vom evangelischen Religionsunterrichte war ein Schüler, vom katholischen kein Schüler dispensiert.

Technischer Unterricht.

a) **Turnen.** I. C. (Prima, Sekunda): Zusammengesetzte Frei- und Eisenstabübungen. Aufmärsche. Laufschritt. Schwierigere Gerätübungen. 48 Schüler. 6 Riegen. 2 St. — II. C. (Obertertia, Untertertia, Quarta): Schwierigere Freiübungen. Leichte Eisenstabübungen. Reihungen. Kreis- und Kreuzformationen. Sektions- und Flankenmarsch. Mittlere Gerätübungen. 80 Schüler. 10 Riegen. 2 St. — III. C. (Quinta, Sexta): Leichte Frei- und Ordnungsübungen. Reihungen der Zweierreihe. Gesangübungen. Leichte Gerätübungen. 60 Schüler. 8 Riegen. 2 St. — IV. C. (Vorschulklassen): Die einfachsten Frei-, Gang- und Ordnungsübungen. Klettern und Schwebebalken. Spiele. 1 St. — Im S. waren dispensiert 48, im W. 47 Schüler, teils wegen weiten Schulweges, teils auf Grund eines ärztlichen Attestes, teils wegen Teilnahme am Schwimmunterricht. *Mülot.*

b) **Gesang.** Prima und Sekunda 1 St.: 2 stimmige Volkslieder und 4 stimmige Lieder. — Tertia und Quarta je 1 St.: Ebenso. — Quinta und Sexta je 2 St: 2 stimmige Lieder und Choräle. Notenkenntnis, Tonarten. *Werth.*

Fakultatives Zeichnen. Auch in diesem Jahre war den Schülern der Sekunden und Primen Gelegenheit geboten, sich im Zeichnen weiter zu bilden.

Schulbücher für das Schuljahr 1888/89.

Vorbemerkung. Der Gebrauch der angegebenen Ausgaben ist obligatorisch. Nur in besonderen Fällen kann nach vorher eingeholter Genehmigung des betreffenden Fachlehrers der Gebrauch einer anderen Ausgabe gestattet werden. **Es ist stets die neueste Auflage anzuschaffen.** — Wegen Überlassung von Exemplaren aus der Unterstützungsbibliothek hat man sich an den Ordinarius zu wenden.

Gegenstand.	Lehrbücher.	Klasse.
	A. Gymnasium.	
Religion. 1. Ev.	Bibel	VI—I.
	Zahn, bibl. Historien	VI, V.
	Novum testamentum graece ed. Buttmann (Teubner) oder Tischendorf (ed. acad. Mendelssohn)	I. II.
	Spruch- und Lieder-Kanon für den evangelischen Religionsunterricht an höheren Schulen	VI—I.
2. Kath.	Schuster, bibl. Geschichte	VI, V.
	Bibel in der Vulgata	III.
Deutsch.	Hopf und Paulsiek, Lesebuch	VI—I.
Lateinisch.	Ellendt-Seyffert, lat. Grammatik, nebst Brambach, Handweiser der lat. Rechtschreibung	VI—I.
	Ostermann, Übungsbuch	VI—III A.
	Ostermann, Vokabular	VI, V.
	Cornelius Nepos ed. Halm (Teubner Text)	IV.
	Caesar bellum gallicum (Teubner Text) Ovid. metam. (Teubner Text)	III B, III A.
	Haake, Aufgaben II	II B.
	Cic. orat. XIX ed. Eberhard et Hirschfelder Virgil (Teubner Text)	II B, II A.
	Süpfle, Übungsbuch für II	II A.
	Süpfle, Übungsbuch für I Capelle, lat. Aufsatz Horaz (Teubner Text)	I.
Griechisch.	Koch, Grammatik	III B—I.
	Wesener, Elementarbuch I	III B.
	Wesener, Elementarbuch I und II	III A.
	Xenophon Anab. (Teubner Text)	III A, II B.
	Homer Od. (Teubner Text)	II B, II A.
	Herodot (Teubner Text) Buch V—IX	II A.
	Xenophon Memorabilien (Teubner Text)	II A.
	Hom. Jl. (Teubner Text)	I.
Hebräisch.	Hollenberg, Hebr. Schulbuch	II A, I.
	Hebr. Bibel	I.
Französisch.	Plötz, Kurzgef. system. Grammatik	V—I.
	Plötz, Method. Übungsbuch I. Teil	V—III B.
	Plötz, Method. Übungsbuch. II. Teil	III A, II B, II A.
	Lüdecking, Lesebuch I	III B, III A.
	Lüdecking, Lesebuch II	II B, II A.
Geschichte.	O. Jäger, Hilfsbuch für den ersten Unterricht in der alten Geschichte	IV.
	David Müller, Leitfaden zur Geschichte des deutschen Volks	III B, III A.
	David Müller, Abriss der allgem. Geschichte I	II.
	Beck, Lehrbuch der allgem. Geschichte III und IV	I.
Geographie.	Daniel, Leitfaden	VI—III A.
Mathematik.	Harms und Kallius, Rechenbuch	VI—IV.
	Heilermann und Diekmann, Algebra I	III B, III A.
	Heilermann und Diekmann, Algebra II	II B, II A.
	Heilermann und Diekmann, Algebra III	I.
	Gallenkamp, Elemente der Mathematik I	IV—II B.
	Gallenkamp, Elemente der Mathematik II	II A, I.
Physik.	Krumme, Lehrbuch	II B—I.

Gegenstand.		Lehrbücher.	Klasse.
Naturbeschreib.		Thomé, Lehrbuch der Botanik Thomé, Lehrbuch der Zoologie	III B, III A.
Gesang.		Göcker, des Knaben Liederschatz	VI - I.
		B. Vorschule.	
Religion.	1. Ev.	Zahn, bibl. Historien	2, 1.
	2. Kath.	Schuster, bibl. Geschichte	3 – 1.
Deutsch.		Gladbacher Fibel I, II. — Schulze und Steinmann, Kinderschatz I.	3.
		Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie	2.
		Gabriel und Supprian, deutsches Lesebuch. 2 Teil (Oberstufe) Schipke, Orthographie Schwenk, 50 Aufgaben	1.
Rechnen.		Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklassen 1—100	3.
		Terlinden, Rechenbuch I	2.
		Terlinden, Rechenbuch II	1.
Gesang.		Göcker, Liederschatz	2, 1.

II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

1887. Königliches Provinzial-Schulkollegium zu Koblenz 3. Juni. Nr. 3876 A. Das Zusammenfallen des lehrplanmässigen Religionsunterrichts mit dem Konfirmanden- und Katechumenenunterricht ist möglichst zu vermeiden; Konfirmanden und Katechumenen sollen nur ausnahmsweise von dem Religionsunterricht der Schule entbunden werden.

1888. Ministerium der geistlichen, Unterrichts- und Medizinal-Angelegenheiten 3. Januar. U. II Nr. 3079. Die durch den Ministerialerlass vom 29. Februar 1872 — U. 32195 — getroffene Bestimmung, nach welcher den dritten dieselbe höhere Lehranstalt besuchenden Brüdern, falls deren Eltern darum bitten, das Schulgeld zu erlassen ist, wird aufgehoben. S. u.

III. Chronik der Anstalt.

Am Ende des Schuljahres 1886/87 schieden die Kandidaten *Ernst Müller* und *Emil Schnüran* nach Ableistung des vorschriftsmässigen Probejahres aus dem Kollegium aus. Der erstere ging als kommissarischer Lehrer an das Realgymnasium mit Gymnasialklassen in Düsseldorf, der andere an das Gymnasium zu Mülheim an der Ruhr über.

Das neue Schuljahr wurde am 25. April vormittags 8 Uhr mit einer Morgenandacht und mit der Verlesung der Schulgesetze eröffnet. Mit dem Beginne desselben trat der Kandidat des höheren Schulamts *Paul Sonntag* in das Kollegium ein, um das Probejahr an der Anstalt abzulegen.

Auch in diesem Jahre erlitt die Anstalt einen schmerzlichen Verlust. Am 30. Mai starb *Eduard Achterath*, ein hoffnungsvoller Knabe, Schüler der ersten Vorschulklasse.

Vom 26. Mai bis zum 3. Juli war Professor *Averdunk* beurlaubt, um sich in Karlsbad einer Kur zu unterziehen. Die Vertretung wurde so bewerkstelligt, dass Oberlehrer *Sonntag* je 2 Stunden an Oberlehrer *Feller* und Dr. *Hass* abgab und dafür 6 Stunden Latein in Prima übernahm; in den griechischen Unterricht der Obersekunda teilten sich Dr. *Foerster* und der Unterzeichnete; das Griechische in Untertertia fiel dem Kandidaten *Sonntag* zu.

Am Dienstag, den 12. Juli, wurde die Turnfahrt in der üblichen Weise unternommen und hatte einen sehr günstigen Verlauf.

Die Herbstferien dauerten vom 20. August bis zum 25. September. — Bald nach Beginn des zweiten Tertials verschlimmerte sich der Gesundheitszustand des Professors *Averdunk* wiederum so, dass er den Unterricht vorläufig bis Weihnachten aussetzen musste. Zur Aushülfe wurde der Anstalt der zuletzt am Gymnasium in Münstereifel beschäftigte Kandidat des höheren Schulamts Dr. *Franz Cramer* durch das Königliche Provinzial-Schulkollegium überwiesen. Diesem konnte nun der gesamte griechische Unterricht in Obersekunda und Untertertia übertragen werden; Professor *Schmidt* gab Geschichte und Geographie in Untertertia, der Unterzeichnete Homer in Ober- und Untersekunda an ihn ab. Dafür übernahm ersterer Französisch in Obersekunda vom Direktor und dieser den gesamten lateinischen Unterricht und das Ordinariat der Prima.

Am 10., 11. und 12. Oktober fand die dritte rheinische Direktorenversammlung in Bonn statt, an welcher der Unterzeichnete teilnahm.

Der Unterricht wurde Freitag, den 23. Dezember, um 12 Uhr, in der herkömmlichen Weise geschlossen und begann wieder Montag, den 9. Januar, vormittags 8 Uhr.

Der Gesundheitszustand des Professors *Averdunk* hatte sich inzwischen in so erfreulicher Weise gekräftigt, dass er nach den Weihnachtsferien den lateinischen Unterricht in Prima wieder aufnehmen konnte. Dr. *Cramer* blieb bis zum Schluss des Schuljahres mit der Vertretung in Obersekunda und Untertertia an der Anstalt beschäftigt. Die ihm gestellte nicht leichte Aufgabe löste er mit grossem Geschick; ihm ist es vorzugsweise zu danken, dass der aus der Störung erwachsende Nachteil auf das geringste Mass beschränkt wurde. — Es darf als sicher angenommen werden, dass Professor *Averdunk* mit dem Beginn des neuen Schuljahres seine sämtlichen Lehrstunden wieder geben kann.

Leider erkrankte am 16. Februar auch Zeichenlehrer *Gehrke*; er wird voraussichtlich bis zum Schlusse des Schuljahres vertreten werden müssen.

Am 9. März endigte das mit Erfolgen und Siegen so wunderbar gesegnete, thatenreiche Leben Sr. Majestät unseres geliebten Kaisers und Königs Wilhelm. Die Nachricht langte zwischen 10 und 11 Uhr vormittags an. Die Schüler wurden um 11 Uhr zur Andacht in der Aula versammelt und, nachdem der Unterzeichnete ein Gebet gesprochen und eine Ansprache an sie gerichtet hatte, für den übrigen Teil des Tages entlassen.

Am 13. März wurde unter dem Vorsitz des zum Königlichen Kommissar ernannten Direktors die mündliche Abiturientenprüfung abgehalten. Es hatten sich 8 Oberprimaner gemeldet; von diesen wurden 3 (*Burbach*, *Rosenkranz* und *Werth*) von der mündlichen Prüfung befreit. Auch die übrigen erhielten das Zeugnis der Reife.

Am 22. März fand die auf Allerhöchsten Wunsch angeordnete Feier zur Erinnerung an des Hochseligen Kaisers und Königs Wilhelm I. Majestät in der Aula statt. Die Gedächtnisrede hielt der Unterzeichnete.

Mit dem Schlusse des Schuljahres tritt der erste Oberlehrer der Anstalt, Herr Professor *Robert Oskar Schmidt* in den Ruhestand, nachdem die von ihm nachgesuchte Pensionierung höheren Orts genehmigt worden ist. — Geboren am 22. Oktober 1822 in Danzig, erhielt er seine Vorbildung auf dem Gymnasium seiner Vaterstadt. Seine akademischen Studien, die sich besonders auf Geschichte, alte und neuere Sprachen erstreckten, machte er an den Universitäten Berlin, Halle und Bonn, und erwarb an der zuletzt genannten das Zeugnis pro facultate docendi. Drei Jahre lang war er Hauslehrer. Das Probejahr leistete er von Herbst 1852 bis dahin 1853 am hiesigen Gymnasium ab, dem er seitdem ohne Unterbrechung angehört hat. Unter dem 1. Februar 1859 wurde er zum 3. ordentlichen Lehrer, 1872 zum Oberlehrer ernannt. Bei dem Ausscheiden des Herrn Professors Köhnen im Herbst 1877 wurde er Professor und rückte in die erste Oberlehrerstelle ein, die er bis jetzt inne gehabt hat. — Eine lange, reich gesegnete Lehrerlaufbahn schliesst hier ab. Unterstützt durch eine seltene körperliche Gesundheit und Rüstigkeit,

hat Herr Professor Schmidt stets seine ganze Kraft der Anstalt gewidmet. Seine Treue und Gewissenhaftigkeit in der Erfüllung seiner Pflichten, seine Lehrgabe, sein ausgebreitetes Wissen, seine warme patriotische Gesinnung, seine taktvolle, liebenswürdige und feine Weise, die Schüler zu behandeln, sicherten ihm stets einen nachhaltigen Einfluss der allerbesten Art auf die Entwicklung ihres Geistes und Charakters. Ihrer Dankbarkeit darf er ebenso gewiss sein, wie der Dankbarkeit der Schule, die nie vergessen wird, was er in fast 36 arbeitsvollen Jahren für sie gethan hat. Wir wünschen ihm, wie es seiner Zeit bei dem Rücktritt des Herrn Professors Köhnen geschehen ist, dass er noch lange Jahre seine Musse non solum cum dignitate, verum etiam cum perpetua et corporis sanitate et ingenii alacritate, liber ab omni sollicitudine et molestia, geniessen und der Anstalt ein freundliches Andenken bewahren möge. Eine Entlassungsfeierlichkeit findet auf seinen Wunsch nicht statt; die Anhänglichkeit der Schüler wird sich in sehr erfreulicher Weise bethätigen.

Gleichzeitig tritt auch der ordentliche Lehrer Dr. *Closterhalfen* aus dem Kollegium aus und geht in gleicher Eigenschaft an das Gymnasium in Neuwied über; ebenso der wissenschaftliche Hilfslehrer und Turnlehrer *Mülot*.

Auch im verflossenen Jahre sind auf der bei Düssern gemieteten Wiese Turnspiele unter der Leitung des Turnlehrers regelmässig abgehalten worden. Die oberen Klassen trieben das Fussballspiel ziemlich lebhaft; in den mittleren und unteren Klassen liess die Beteiligung viel zu wünschen übrig.

IV. Statistische Mitteilungen.

Die Zusammensetzung des Verwaltungsrats ist dieselbe geblieben; er besteht aus den Herren: Oberbürgermeister *Lehr*, Vorsitzender; Gymnasialdirektor Dr. *Schneider*, Stellvertreter; Pastor *Terlinden*; Fabrikbesitzer *Arnold Böninger*; Rechtsanwalt Dr. jur. *Michels*.

A. Frequenztabelle für das Schuljahr 1887/88.

	A. Gymnasium.										B. Vorschule.			
	Ia	Ib	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Sa.	1	2	3	Sa.
1. Bestand am 1. Februar 1887	8	10	18	27	37	35	28	35	35	233	23	7	6	36
2. Abgang b. z. Schluss d. Schuljahrs 1886/87	7	—	3	9	2	3	3	1	2	30	20	—	—	20
3a. Zugang durch Versetzung zu Ostern	5	12	13	29	27	17	31	31	19	—	7	6	—	—
3b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern	—	1	—	1	1	6	4	6	15	34	1	3	10	14
4. Frequenz a. Anfang d. Schuljahrs 1887/88	6	18	16	35	35	28	42	40	36	256	11	9	10	30
5. Zugang im Sommersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
6. Abgang im Sommersemester	—	3	1	3	—	1	2	1	1	12	1	—	—	1
7a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis	2	—	—	—	—	—	—	—	—	2	—	—	—	—
7b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis	—	2	—	1	—	—	—	—	1	4	1	1	—	2
8. Frequenz am Anfang d. Wintersemesters	8	17	15	33	35	27	40	39	36	250	11	10	10	31
9. Zugang im Wintersemester	—		—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
10. Abgang im Wintersemester	—	—	—	—	—	1	—	1	1	3	—	—	1	1
11. Frequenz am 1. Februar 1888	8	17	15	33	35	26	40	38	35	247	—	—	—	30
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1888	$19_{,6}$	$18_{,8}$	$17_{,1}$	$16_{,10}$	$15_{,2}$	$13_{,6}$	$13_{,3}$	$11_{,4}$	$10_{,3}$	—	$9_{,3}$	$8_{,11}$	$6_{,8}$	—

B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	A. Gymnasium.							B. Vorschule.						
	Evang.	Kath.	Diss.	Jüd.	Einh.	Ausw.	Ausländer	Evang.	Kath.	Diss.	Jüd.	Einh.	Ausw.	Ausländer
Am Anfang des Sommersemesters	166	78	2	10	188	68	—	23	7	—	—	30	—	—
Am Anfang des Wintersemesters	162	76	2	10	180	70	—	23	7	—	1	31	31	—
Am 1. Febr. 1888	161	74	2	10	178	69	—	23	6	—	1	30	—	—

Das Zeugnis für den einjährigen Militärdienst erhielten Ostern 1887: 18 Schüler; Herbst 1887: 6 Schüler; davon sind zu einem praktischen Berufe abgegangen Ostern 1887: 7 Schüler, Herbst 1887: 4 Schüler.

C. Übersicht über die Abiturienten.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Konfession	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt	Aufenthalt in Prima	Gewählter Beruf
Bauer, Curt	15. Oktober 1869	Görlitz	evangel.	Kaufmann	Oberhausen	6 Jahre	2 Jahre	Rechte
Brandenburg, Heinrich	8. Juli 1868	Eschweiler (Landkr. Aachen)	katholisch	Bergwerksbeamter	Hamborn b. Ruhrort	$2^3/_4$	2	Mathematik u. Naturwissenschaften
Burbach, Reinhold	4. Januar 1869	Niederdreisbach (Kr. Altenkirchen)	evangel.	Lehrer	Roggendorf (Kr. Schleiden)	7	2	Theologie
Chorus, Emil	3. März 1866	Haltern (Kr. Coesfeld)	katholisch	Dr. med. Arzt	Aachen	2	2	Militär (Artillerie)
Roper, Friedrich	26. April 1868	Duisburg	katholisch	Kaufmann	Duisburg	5	2	Rechte
Rosenkranz, Reinhard	4. November 1868	Heidt (Kr. Lennep)	evangel.	Hauptlehrer	Styrum	9	2	Theologie od. klass. Philologie
Wallach, Julius	4. August 1868	Wiedenbrück (Reg.-Bezirk Minden)	israel.	Kaufmann	Ruhrort	$2^1/_4$	$2^1/_4$	Medizin
Werth, Alfred	6. August 1869	Duisburg	evangel.	Mittelschullehrer	Duisburg	13	2	Klass. Philologie

V. Sammlung von Lehrmitteln.

1. Gymnasial-Bibliothek (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag*).

Dieselbe zählt jetzt 4670 Werke. Es kamen dazu:

a) durch Ankauf aus den etatsmässigen Mitteln:

1. Die Fortsetzungen folgender Lieferungswerke: Grimm, deutsches Wörterbuch. Geschichte der Wissenschaften in Deutschland. Ersch und Gruber, allgemeine Encyclopädie. Oncken, allgemeine Geschichte. Herder, herausgegeben von Suphan. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden in Rheinland. Aus deutschen Lesebüchern, herausgegeben von Dietlein und Gosche. Ranke, Weltgeschichte. Lindenschmit, die Altertümer unserer heidnischen Vorzeit.

2. Zeitschriften: Centralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung in Preussen. Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Rheinisches Museum. Zeitschrift für Gymnasialwesen. Bursian, Jahresbericht. Deutsche Litteraturzeitung von Rödiger. von Sybels historische Zeitschrift. Hofmann, Zeitschrift für Mathematik und Physik. Euler und Eckler, Monatsschrift für das Turnwesen. Statistisches Jahrbuch der höheren Schulen.

3. Einzelne Werke: Kutzen, das deutsche Land, 3. Aufl., Breslau. Ameis, Homers Ilias für den Schulgebrauch erklärt. 4. Aufl. 1884. Die Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis ins 16. Jahrhundert. Band 12—14. Köln. Leipzig 1875—77. Helbig, Das homerische Epos aus den Denkmälern erläutert. 2. Aufl. Leipzig 1887. Orionis Thebani Etymologicum ed. Sturzius. Lipsiae 1820. Photii patriarchae lexicon, rec. Naber. Leidae 1864. Büchmann, geflügelte Worte. 15. Aufl. Berlin 1887. Frick und Friedel, die Herbart-Ziller-Stoyschen didaktischen Grundsätze. Berlin 1883. Müller, Lehrbuch der griechischen Bühnenaltertümer. Freiburg 1886. Grotefend, Handbuch der historischen Chronologie des deutschen Mittelalters und der Neuzeit. Hannover 1872. Engelhardt, die lateinische Conjugation, nach den Ergebnissen der Sprachvergleichung. Berlin 1887. Usener, altgriechischer Versbau. Bonn 1887. Müller, die Ausrüstung und Bewaffnung des römischen Heeres in der Kaiserzeit. Dazu eine Schachtel mit Modellen. Rosenstock, Wandkarte von „amo" und „deleo". Halle. Lamprecht, Skizzen zur Rheinischen Geschichte, Leipzig 1887. Mohn, Grundzüge der Meteorologie. 4. Aufl. Berlin 1887. Günther, Lehrbuch der Geophysik und physikalischen Geographie. 2 Bde. Stuttgart 1884 und 1885. Ernst II., Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha. Aus meinem Leben und aus meiner Zeit. 1. Bd. 2. Aufl. Berlin 1887. Herrig, Luther. Ein kirchliches Festspiel. 6. Aufl. Berlin 1887. Hölzels geographische Charakterbilder für Schule und Haus. (Beschreibung der Tafeln.) Wien 1886.

b) durch Geschenke:

Vom hohen Ministerium in Berlin: Publikationen aus den preussischen Staatsarchiven Bd. 28—33. Zenker, Sichtbarkeit und Verlauf der totalen Sonnenfinsternis in Deutschland am 19. August 1887. Berlin 1887. Von Herrn Professor *Schmidt:* Löbell, Gregor von Tours und seine Zeit. 2. Aufl. von H. v. Sybel. Leipzig 1869 und einige Bände der allgemeinen deutschen Biographie.

2. Unterstützungs-Bibliothek (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag*).

Für dieselbe wurde eine grosse Anzahl von Schulbüchern geschenkt: Beim Abgang von den Schülern *Bodewig, Nübel, Spindler, R. Böninger, Herbers, Mertens, Gantenberg, Horlohé, Schneider, Eickelbaum.* Angekauft wurden mehrere Lehrbücher und Schriftstellertexte. Herr Professor *Schmidt* schenkte bei seinem Abgang 20 Mark.

3. Schülerbibliothek (Verwalter: Professor *Averdunk*).

Es wurden angeschafft: G. Freytag, Bilder aus der deutschen Vergangenheit. Neuer Abdruck I. Aus dem Mittelalter. II. Vom Mittelalter zur Neuzeit. Leipzig, Hirzel 1886. Christian Beck, Fahrten und Abenteuer zu Lande und zur See. 8. Aufl. 1886. Selbstverlag. G. Freytag, Erinnerungen aus meinem Leben. Leipzig, Hirzel 1887. O. Jäger, Weltgeschichte in vier Bänden. I. Altertum. II. Mittelalter. Bielefeld, Velhagen und Klasing 1887. Geschenkt von dem abgegangenen Primaner *E. Wossidlo:* Richard Roth, der Burggraf und sein Schildknappe. Leipzig und Berlin. Otto Spamer.

4. Physikalisches Kabinet (Verwalter: Dr. *Closterhalfen*).

Es wurden angeschafft: 1 Augustsches Psychrometer, 1 Influenz-Elektrisiermaschine, Chemikalien und andere Verbrauchsgegenstände.

5. Naturhistorische Sammlungen (Verwalter: Dr. *Closterhalfen*).

Herr Fabrikbesitzer *Arnold Böninger* schenkte einen ausgestopften Pfau (Pavo cristatus), ein prachtvolles Exemplar; Herr Landgerichtspräsident *Hosius* einen Auerhahn (Tetrao urogallus), ebenfalls ein sehr schönes Exemplar; der Unterprimaner *Wossidlo* bei seinem Abgange eine Sammlung von Mineralien.

6. **Apparat für den geographischen und Geschichtsunterricht.**
(Verwalter: Professor *Schmidt*).

Angeschafft wurden: Kieperts Schul-Wandkarten von Russland und Skandinavien. Berlin, Reimer 1887. Ferner eine grössere Zahl schöner Oeldruckbilder (Hölzels geographische Charakterbilder für Schule und Haus, Wien 1886), die auf die Klassenzimmer verteilt wurden.

7. Die **Sammlung der Altertümer.** Herr Kaufmann Wallach schenkte einen antiken irdenen Krug.

8. Die **Münzsammlung** und

9. Der **Zeichenapparat** wurden in diesem Jahre nicht vermehrt.

10. **Kunstgegenstände.**

Die von Herrn *Theodor Keetmann* und Frau *Ewald Berninghaus* geschenkten achthundert Mark (siehe das vorige Programm) wurden zur Anschaffung eines grossen Konzertflügels aus der rühmlich bekannten Fabrik des Herrn Hoflieferanten Rudolf Ibach Sohn in Barmen verwendet; der noch fehlende Betrag wurde der Gymnasialkasse entnommen.

Herr Fabrikbesitzer *Arnold Böninger* schenkte eine Büste Sr. Majestät des Kaisers und Königs Friedrich III. mit Console. Der Flügel sowohl wie die Büste zieren jetzt die Aula.

Im Namen der Anstalt sei hier für diese schönen Geschenke der verbindlichste Dank abgestattet.

VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Der **Gymnasialunterstützungsverein.** Die Einnahme betrug nach Abzug der Unkosten 344 Mark; von diesen erhielt ein ehemaliger Abiturient (jetzt Student in Greifswald) 100 Mark, das übrige wurde unter 5 hiesige Schüler der Anstalt verteilt.

Das **Anna Weyersche** Stipendium ist noch nicht vergeben; das **Hüchtenbrücksche** verlieh Herr Oberbürgermeister *Lehr* auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums an den Unterprimaner *Paul Arndt;* der Preis der **Hülsmann-Stiftung** wurde dem Abiturienten *Emil Chorus*, derjenige der **Köhnen-Stiftung** dem Abiturienten *Alfred Werth* auf Grund der von ihnen gelieferten Arbeiten zuerkannt.

VII. Mitteilungen an die Eltern.

Die im vorigen Programm mitgeteilte Verfügung, nach welcher den dritten dieselbe höhere Lehranstalt gleichzeitig besuchenden Brüdern das Schulgeld zu erlassen ist, falls deren Eltern darum bitten, wird durch Ministerialerlass vom 3. Januar d. J., U. II Nr. 3079, wieder aufgehoben und es wird bestimmt, dass künftig in derartigen Fällen die Entscheidung lediglich von der Bedürftigkeit und Würdigkeit des Betreffenden abhängig zu machen ist.

Die Gesuche um Schulgelderlass sind künftig in jedem Halbjahr, in der ersten Woche nach den Oster- und Herbstferien, zu erneuern und an den Unterzeichneten zu richten.

Das Schulgeld beträgt für Prima, Sekunda und Tertia 100 Mk. pro Kopf und Jahr.
„ Quarta, Quinta und Sexta 90 „ „ „ „ „
„ die Vorschule . . . . . 90 „ „ „ „ „

Auch im bevorstehenden Schuljahr werden wir dahin wirken, dass die Schüler nicht mit häuslichen Arbeiten überbürdet werden. Als Normalarbeitszeiten sind festgesetzt: für die 3. Vorschulklasse 20 Minuten, für die 2. Vorschulklasse eine halbe Stunde, für die 1. Vorschulklasse $^3/_4$ Stunden; für Sexta 1, Quinta und Quarta $1^1/_2$, Untertertia 2, Ober-

tertia $2^1/_4$, Unter- und Obersekunda $2^1/_2$, Prima 3 Stunden für den Arbeitstag. An Sonn- und Feiertagen soll nicht gearbeitet werden. Voraussetzung dabei ist freilich, dass die Schüler ohne Aufenthalt und angestrengt thätig sind, auch grössere Arbeiten, besonders die Aufsätze, nicht auf den letzten Tag verschieben. Wenn erhebliche und dauernde Abweichungen von diesen Sätzen sich bemerklich machen, so wird dringend darum gebeten, entweder dem Ordinarius oder dem Unterzeichneten sofortige Mitteilung zu machen.

Es wird sehr empfohlen, die Schüler, deren Zeit und Kraft es gestattet und die Neigung dazu haben, die Übungen im Zeichnen in den Oberklassen fortsetzen und am englischen Unterricht teilnehmen zu lassen. Die Gelegenheit zu beidem ist geboten.

Montag, den 26. März, nachmittags $2^1/_2$ Uhr:

Öffentliche Prüfung der Vorschulklassen.

3. Vorschulklasse: Lesen und Gedichte.
2. Vorschulklasse: Rechnen.
1. Vorschulklasse: Heimatskunde.

Zu der Prüfung werden die Angehörigen unserer Schüler sowie alle Freunde der Anstalt ergebenst eingeladen.

Dienstag, den 27. März, vormittags 8 Uhr:

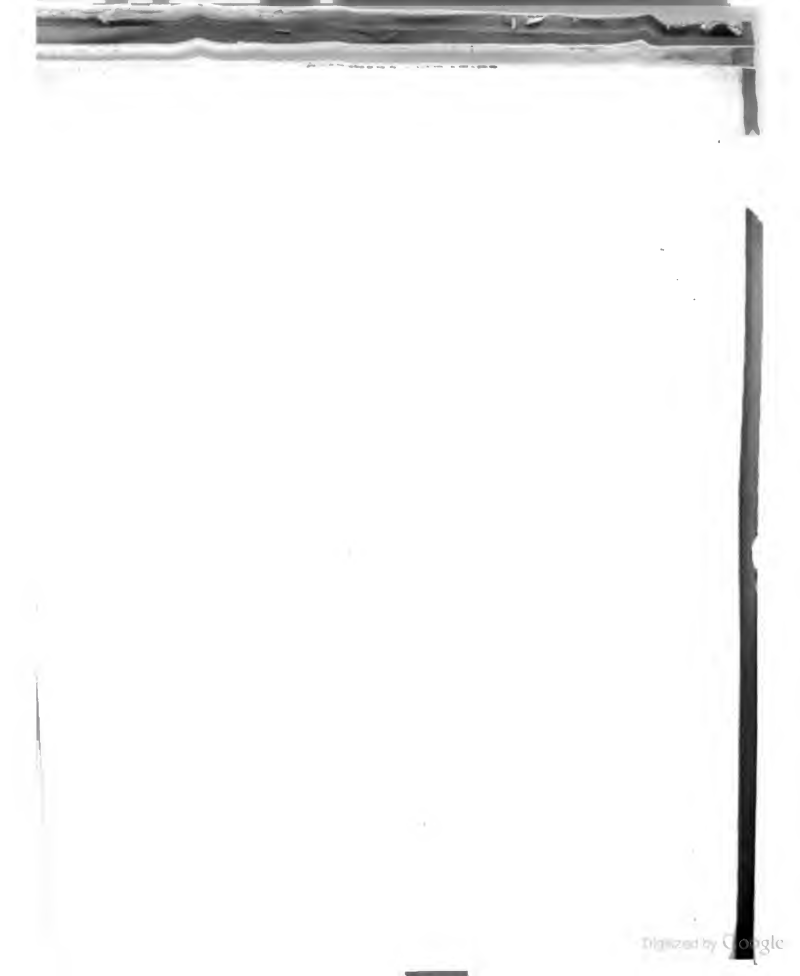
Schulschluss.

Verteilung der Zeugnisse an die Schüler.

Die Ferien dauern bis zum 15. April. Das Schuljahr beginnt Montag, den 16. April, vormittags 8 Uhr. Die Aufnahmeprüfung neuer Schüler findet am Samstag, den 14. April, vormittags 8 Uhr, im Gymnasialgebäude statt. Diese sind am Freitag, den 13. April, vormittags 8—12 Uhr, oder auch an den vorhergehenden Tagen um dieselbe Zeit im Amtszimmer des Unterzeichneten (Gymnasialgebäude eine Treppe rechts) anzumelden und müssen, wenn sie noch keine öffentliche Lehranstalt besucht haben, einen Geburtsschein und Impfschein, oder, wenn sie zwölf Jahre alt sind, statt des letzteren einen Revaccinationsschein mitbringen. Kommen sie von einer öffentlichen Lehranstalt, so haben sie ausser dem Impf- oder Revaccinationsschein ein ordnungsmässiges Abgangszeugnis vorzulegen. Während der Abwesenheit des Unterzeichneten können diese Papiere beim Schuldiener (im Gymnasialgebäude) abgegeben werden; dies genügt für die Anmeldung.

Die Wahl der Pensionen bedarf der Genehmigung des Direktors. Gute Pensionen sind in ausreichender Zahl und Auswahl vorhanden.

Dr. R. Schneider,
Königlicher Gymnasialdirektor.



JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG.

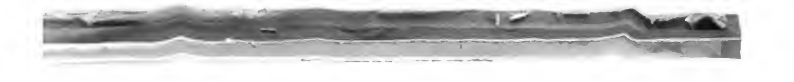
SCHULJAHR 1889—90.

VERÖFFENTLICHT VON DEM DIREKTOR

DR. RICHARD SCHNEIDER.

DUISBURG.
BUCHDRUCKEREI VON JOH. EWICH.
1890.

1890. PROGR.-Nr. 428.



Der Richter Simson.

„Eine sehr eigentümliche Erscheinung ist Simson, der dem kleinen, streitfertigen Stamme Dan angehört; er war dem Dienste Jehovas durch himmlische Zeichen schon vor seiner Geburt geweiht; seine Stärke wird unwiderstehlich, sobald der Geist Gottes über ihn kommt. Er kämpft gegen die Philister, welche bereits die Oberhand und selbst die Herrschaft erlangt haben. Er unterliegt aber ihrer Hinterlist; der Name des Weibes, das ihn fesselt, Delila, bedeutet Verräterin. Seine Thatkraft und Gesinnung drängt sich in seinem Ende zusammen. „Meine Seele sterbe mit diesen Philistern," ruft er, von ihnen seines Augenlichtes beraubt, aus und stürzt die Säulen ein, welche das Haus tragen, in welchem sie versammelt sind; er begräbt sich selbst unter ihren Ruinen. Die Handlung ist, wie manche andere, die hier vorkommt, grandios und bizarr. Die Summe von Allem ist die Selbstaufopferung einer gottgeweihten Kraft."

In diese Worte fasst Leopold von Ranke*) sein Urteil über Simson zusammen, die Schwierigkeiten im Verständnis dieser Gestalt mehr andeutend, als auflösend, und giebt so Anlass, auf diese „sehr eigentümliche Erscheinung" etwas näher einzugehen. Schon dem Kinde, dem die Geschichten von Simson erzählt werden, ist derselbe eine sympathische Persönlichkeit; dem erhabenen, strengen Ernst gegenüber, der sonst die biblischen Gestalten umgiebt, tritt ihm hier ein gewisser Humor entgegen, ein Behagen am Komischen, vermischt mit volkstümlicher Derbheit. Wer hat die anschaulichen Bilder vergessen, wie er den Löwen zerreisst, die Füchse mit brennenden Fackeln ins Erntefeld der Philister treibt, Tausende erschlägt mit dem Eselskinnbacken, Gazas Stadtthor davonträgt, wie er, auf Delilas Schoos entschlummernd, seiner Locken beraubt wird und zuletzt, geblendet und verspottet, seinen Feinden ungeahntes Verderben bereitet — und dem Erwachsenen tönen die ergreifenden Weisen noch in den Ohren, wenn er einmal der Aufführung von Händels „Samson" beigewohnt hat. Sein stolzes Kraftgefühl, verbunden mit lebendigem Gottvertrauen, seine kühne Abenteuerlust neben gemütlicher Sorglosigkeit, sein kecker Uebermut neben seinem neckischen Leichtsinn, sein unauslöschlicher Hass gegen die Männer der Philister neben seiner verhängnisvollen Hinneigung zu ihren Weibern, das sind lauter Züge, die uns den Helden menschlich näher bringen, aber auch die Gefahr in sich schliessen, uns seine Gestalt wie ein liebgewordenes Besitztum mit mancher andern festhalten zu lassen in der Form, wie sie das Kind seiner Zeit aufgenommen hat und an deren Unwahrscheinlichkeit, ja Unmöglichkeit zu denken der Erwachsene im Drange des Lebens verabsäumt. Denn bei näherer Prüfung treten fremdartige Spuren an diesem Bilde hervor; die Gestalt verliert ihre Einheit, Geschichte und Sage scheinen hier ihre Fäden verschlungen und Natürliches und Wunderbares, Menschliches und Uebermenschliches in einander verwebt zu haben. Wir haben es

*) Weltgeschichte, I. Teil, pag. 51.

offenbar mit einer Gestalt zu thun, die der Dichter*) zwar nicht ganz erfunden, aber noch weniger geschichtlich treu wiedergegeben hat; er fand in der Volkssage eine Gestalt vor mit mythischem, fast verdunkeltem Ursprung, die selbst schon aus einem Heros allmählich in die Sphäre des Menschlichen herabgezogen und, mit anderen Gestalten zusammenfliessend, als Träger einer bestimmten Zeitrichtung von ihm umgeformt und dann in einen gewissen Rahmen hineingepasst wurde. Schon früh hatten Einzelne, wie z. B. schon im Anfang des vierten Jahrhunderts n. Chr. Eusebius, „der Vater der Kirchengeschichte", ähnliche Gedanken und wagten es oder wagten es nicht, ihre Bedenken laut werden zu lassen; von neueren Bearbeitern seien ausser den Kommentatoren, deren jeder in längerer oder kürzerer Auseinandersetzung die Sache seinen Lesern annehmbar zu machen sucht, besonders genannt:

Roskoff, die Simsonssage nach ihrer Entstehung, Form und Bedeutung und der Herkulesmythus, Leipzig 1860, der durch den Titel schon andeutet, worauf er hinaus will,

Steinthal, in der Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft, Berlin 1862, der in Simson den Sonnengott der Syrer erkennt, aber manche Schwierigkeit ungelöst lassen zu müssen gesteht, und besonders

Wietzke, der biblische Simson der ägyptische Horus-Ra. Wittenberg 1888. Dieser scharfsinnige Gelehrte glaubt, dass sich nach seiner Auffassung der Simsonsmythus vollständig erklärt. Somit würde die vorliegende Arbeit ganz überflüssig sein, wenn nicht einerseits Wietzke ein fachmännisch gebildetes Publikum voraussetzte, wie es eine Arbeit nicht thut, die dem Interesse breiterer Schichten von Gebildeten entgegenkommen will, und andererseits der Verfasser darin hauptsächlich einen eigenen Weg einzuschlagen vorhätte, dass er versucht, sich in die Seele des Dichters zu versetzen und sich somit bei der Prüfung dessen, was von Simson überliefert ist, folgende drei Fragen vorzulegen:

1) Welche Züge fand der Dichter schon in der Ueberlieferung vor?

2) Welche Züge that er in bewusster Absicht zu dem Bilde des Helden hinzu?

3) Ueber welche Züge im Wesen des Helden hatte der Dichter und seine Zeit kein deutliches Bewusstsein mehr?

In der Beantwortung dieser drei Fragen werden wir es zu thun haben

zu 1) mit Simson, dem volkstümlichen, im Kampf mit den Philistern untergehenden Helden,

zu 2) mit Simson, dem Richter und dem Geweihten des Herrn,

und zu 3) mit Simson, dem Sonnenhelden.

Der Umstand nun, dass uns nur eine Quelle über Simsons Auftreten zu Gebote steht, und wir auf die sonst so lehrreiche und förderliche Vergleichung mehrerer nebeneinander herlaufender Berichte verzichten müssen, erschwert zwar die Untersuchung wesentlich, gewährt aber wenigstens die Annehmlichkeit, dass jene Quelle dem Leser unmittelbar zugänglich gemacht werden kann, indem auf den letzten Seiten die cc. 13—16 aus dem Buche der Richter in Luthers Uebersetzung abgedruckt sind. So unübertrefflich dieselbe auch in vielen Beziehungen ist, thut Luther doch in dem Streben, dem Volk einen möglichst ver-

*) Wir gebrauchen diesen Ausdruck für den wahrscheinlich priesterlichen Verfasser unserer Erzählung, den man richtiger, aber umständlicher den letzten Bearbeiter derselben nennen könnte, in dem Sinne, in dem Cicero von den „Dichtern" spricht, die römische Geschichte schreiben, wenn er in der Rede pro imp. C. Pompei (§ 25) sagt: Sinite hoc loco, Quirites, sicut poetae solent, qui res Romanas scribunt, praeterire me nostram calamitatem etc.

ständlichen Text zu bieten, bisweilen der Sprache etwas Gewalt an, und bei manchen Wörtern irrt er wohl auch in der Bedeutung; an solchen Stellen wird auf eine andere Auffassung hingewiesen werden.

1) Simson, der volkstümliche, im Kampf mit den Philistern untergehende Held.

Wer die Kapitel 13—16 im Buche der Richter aufmerksam durchliest, der wird sofort den grossen Unterschied zwischen dem ersten und den drei folgenden dieser Kapitel herausfühlen; das erste ist wenig fesselnd, durch die Wiederholungen fast ermüdend; in den drei folgenden herrscht, abgesehen von einigen später eingeschobenen Bemerkungen, ein frischer Ton von Anfang bis zu Ende; keine Wiederholung, keine Reflexion, Schlag auf Schlag reiht sich ein Ereignis an das andere; mit Spannung verfolgen wir, wie ein Glied der Kette sich mit Notwendigkeit an das andere anschliesst. Diese drei Kapitel nun, von denen hier nicht untersucht werden soll, wie sie wiederum zu ihrer Fassung gekommen sind, scheinen im wesentlichen das zu enthalten, was der Dichter in volkstümlicher Ueberlieferung vorfand: das mit derben Strichen gezeichnete Bild eines jugendlichen Helden von seinem Eintritt ins Leben bis zu seinem Tode. Ausgerüstet mit überlegener Schärfe des Geistes und ungewöhnlicher Kraft des Leibes, wendet er beides an zur Verspottung und Bekämpfung der Todfeinde seines Volkes. Aber nicht ohne Grund wütet er gegen die Philister, seine unglückliche Neigung zu ihren Töchtern bringt sein Vorhaben jedesmal mit einem Liebeshandel in Zusammenhang, und so bieten sich vier feste Punkte, an welche sich die einzelnen Abenteuer ansetzen. Diese beiden Gesichtspunkte also, Simsons Hass gegen die Männer und seine Liebe zu den Frauen der Philister sind in kunstvolle Verbindung gebracht und erfahren an und für sich eine gewisse Steigerung, indem auf der einen Seite die Verluste, die er den Philistern beibringt, allmählich grösser werden; zuerst sind es dreissig Mann, die er erschlägt, dann eine nicht genauer angegebene grössere Zahl, dann sind es tausend Mann, und bei seinem Tode sind es mehr, denen er den Untergang bereitet, als bei seinen Lebzeiten zusammen; auf der anderen Seite ist seine Neigung zuerst eine reine; er liebt das Mädchen von Thimna mit der ganzen Kraft der ersten Liebe; obgleich sie seine Treue nicht wert ist, macht er vergeblich einen zweiten Versuch, sie zu seinem Weibe zu bekommen, jetzt erst wie im Unmut über die treulose Jugendgeliebte ergiebt er sich einem leichtfertigen Lebenswandel, hängt sich an die Dirne in Gaza und kann sich nicht wieder trennen von der Delila. Wir wollen nun den Helden, wie er in der Anschauung seines Volkes lebte, auf seinen Fahrten begleiten, werden aber sehen, wie vielfachen Anstoss wir an der scheinbar einfachen Erzählung nehmen müssen. Wie seine Lebensaufgabe in dem Kampf gegen die Philister zu suchen ist, so ist die erste That, der die Darstellung zustrebt, das Erschlagen der dreissig Mann.*) Weshalb er es thut, ist sehr ausführlich begründet und durch eine ganze Reihe von Ereignissen bedingt; er gebraucht ihre Kleider, weil er dreissig Anzüge an die „Gesellen" geben muss, die sein Rätsel**) erraten haben; das Rätsel konnte er aufgeben, weil er ohne jemand etwas davon zu sagen, den Löwen zerrissen und nach einigen

*) Um über das Willkürliche und Grausame in dieser Handlungsweise hinwegzukommen, muss man mit Ranke (a. a. O. p. 49) denken: Simson kämpft gegen die Feinde Israels und somit auch gegen die Feinde Jehovas; in diesem Kampfe nun, in dem es sich um Dasein und Religion der Hebräer handelt, ist jedes Mittel erlaubt, und die Ueberlieferung scheut sich nicht, Handlungen, die sonst Abscheu erregen würden, mit Dankbarkeit als rettende und gottgewollte zu preisen.

**) Von dem höchst merkwürdigen Rätsel wird später ausführlicher die Rede sein.

Tagen Honig in dem Aas desselben gefunden hatte, und den Löwen tötete er, als er mit Vater und Mutter nach Thimna hinabzog, um ihnen die Philistertochter zu zeigen, die seinen Augen wohlgefallen hatte, wenn auch in echt nationaler Weise die Eltern anfangs durchaus gegen diese Verbindung sind, da der junge Hebräer seine Frau innerhalb seiner Familie oder wenigstens seines Stammes zu suchen gewohnt war. Als er nun den Gesellen*) seine Schuld bezahlt hat, kommt ein etwas launenhafter Unmut über ihn; ohne Auseinandersetzung mit den Ihrigen verlässt er seine junge Frau und kehrt zu seinen Eltern zurück. Der Schwiegervater hält die Ehe für gelöst; er giebt die junge Witwe einem jener Gesellen zur Frau, und so ist die zweite Reihe der Abenteuer vorbereitet. Simson kann nicht von der Geliebten lassen, nimmt ein Ziegenböcklein, um es ihr nach Landessitte zum Geschenk zu machen, muss aber vom Vater abgewiesen werden. Da glaubt er, „eine gerechte Sache wider die Philister zu haben“ und sendet die Füchse mit den Feuerbränden in ihre Fruchtfelder. Dies boshafte Verfahren entspricht nun wenig der Geradheit, Schlagfertigkeit und Offenheit, mit der er sonst losbricht; ebenso die zeitraubende, mühselige, heimliche Thätigkeit des Einfangens und Zubereitens der Füchse, was uns nötigt, später auf diesen Streich zurückzukommen. Für den ihnen verursachten Schaden verbrennen nun die Philister des Thimniters Haus samt seinen Insassen, womit die rohen Gesellen der jungen Frau schon gedroht haben, wenn sie ihnen nicht zur Lösung des Rätsels verhülfe. Wie ritterlich nun wieder von Simson, dass er den Tod des Mannes, der selbst ein Philister ist, und der Tochter, die ihn treulos verlassen hat, an den Philistern rächt, indem er sie hart schlug, „beides an Schultern und Lenden“.**) In seinem Gram zog er nun hinab und wohnte in der Steinkluft zu Etham, so neuen Anlass zu Verwicklungen gebend. Denn da Etham im Gebiet des Stammes Juda lag, und dieser die Oberhoheit der Philister anerkannt hatte, verlangten dieselben die Auslieferung ihres Feindes. Er spielt die Rolle des Thatlosen, Unlustigen weiter; als er das Versprechen bekommen hat, dass sie ihn nicht töten***) wollen, lässt er sich ruhig binden und den Philistern zuführen. Um so gewaltiger erwacht aber der alte Geist in ihm, als er nach „Lechi“ gekommen ist, und das Jauchzen der Verhassten

---

*) Von ihnen heisst es c. 14, 11: und „da sie ihn sahen“, gaben sie ihm dreissig Gesellen zu, die bei ihm sein sollten. Es scheint zweifelhaft, ob die Worte „da sie ihn sahen“ nur heissen sollen „als er angekommen war“ oder „als sie sahen, was für ein gewaltiger Recke er war, und sich vor ihm fürchteten“, wie denn auch die septnaginta an der Stelle hat: ἐν τῷ φοβεῖσθαι αὐτοὺς αὐτόν, was sich im hebräischen Text mit einer leisen Aenderung herstellen liesse. Diese Furcht würde dann in einem recht wirksamen Gegensatz zu der heiteren, überlegenen Ruhe stehen, in der Simson seine Wächter mit Scherzfragen zu unterhalten sucht.

**) Luther hat dem Sinne nach gewiss das Richtige getroffen, wenn er sagt: „Er schlug sie hart“; er setzt hinzu: „Beides, an Schultern und Lenden“, weil das Hebräische ähnliche Worte bot. Es heisst dort nämlich wörtlich: Schenkel samt Hüfte. Dazu bemerkt, um auf den Ausdruck näher einzugehen und an einem Beispiel zu zeigen, wie schwierig bisweilen die Uebersetzung ist, Keil (biblischer Kommentar): Das Schlagen an Schenkel und Hüfte ist sprichwörtlicher Ausdruck für grausames, schonungsloses Schlagen, ähnlich unserm „Arme und Beine entwei schlagen“. Ewald (Geschichte des Volkes Israel) sagt: „Der Schlag von hinten trifft den Fliehenden zuerst auf die Hüfte, und das wäre schon genug, dazu kommt aber sogleich noch einer auf den Schenkel, so dass der Fliehende sogleich fallen muss; daher richtig: Schenkel noch über d. h. ausser der Hüfte.“ Gesenius in seinem hebräischen Wörterbuch sagt: „er hieb sie Waden über Schenkel, d. h. er hieb sie so zusammen, dass ihre zerstückten Glieder umherlagen, eines über dem andern. Waden über Schenkel, ähnlich unserem: In Kochstücke hauen, in die Pfanne hauen.“ Weitzke a. a. O. pag. 33 findet in dem Ausdruck ein Wortspiel des Sinnes: „Er lässt Menschen und Vieh lechzen und verschmachten vor Durst“, ohne jedoch eine Uebersetzung zu versuchen.

***) Nicht „wehren“, wie es bei Luther heisst.

an sein Ohr schlägt; wie Fäden zerreisst er die Stricke, und in Ermangelung einer andern Waffe ergreift er einen frischen*) Eselskinnbacken, mit dem er tausend Mann erschlägt. Auf diese That fällt dann erst das rechte Licht, wenn wir bedenken, dass „Lechi" selbst Kinnbacken bedeutet; also in „Kinnbacken" erschlug er mit „Kinnbacken" tausend Mann; es soll der nicht mehr verstandene Name einer Oertlichkeit durch ein dort vorgefallenes Ereignis erklärt werden. Wir nehmen an, dass es eine Gegend im Grenzgebiete der Philister und Hebräer gab, die seit alter Zeit „Lechi" oder „Kinnbacken" hiess; in einem Bogen zogen sich vielleicht zackige Felsen hin, welche das Bild eines mit Zähnen versehenen Kinnbackens gewährten. So hiess, wie Steinthal a. a. Ort erwähnt, auch der westliche Ausläufer der lakonischen Halbinsel ὄνου γνάθος d. h. Eselskinnbacken. Wahrscheinlich hatten hier Phönizier Niederlassungen und brachten den Namen aus Kleinasien mit; des „Esels" Kinnbacken sagten sie, weil der Esel und nicht das Pferd bei ihnen das vornehmste Reit- und Zugtier war. Der Umstand nun, dass jene Gegend von ihrer natürlichen Beschaffenheit den Namen bekommen hatte, war den Späteren unbekannt; sie dachten bei dem Namen an einen wirklichen Kinnbacken und dichteten dem Simson an, nach ihm sei die Gegend so genannt worden, nachdem er mit der gleichnamigen Waffe die Philister geschlagen hatte. Diese echt volkstümliche Weise nun, einem Helden mehr als er gethan hat, zuzuschreiben**) wie es die deutsche Sage in Faust oder Till Eulenspiegel thut, oder sogar ein Wesen zu erfinden, auf welches wunderbare Erscheinungen zurückgeführt werden, wie die Ausdrücke: Teufelsmauer, Teufelsstein, Teufelsbrücke andeuten, zeigt sich auch in den zwei folgenden Abenteuern. Es scheint nämlich, dass in der eben erwähnten Gegend auch eine berühmte Quelle war, „des Anrufers***) Brunnen", und die Sage benutzt den Anlass, um auch diesen Namen zu erklären. Simson ist dem Verschmachten nahe; auf sein Gebet†) spaltet in offenbarer Anlehnung an Moses II, 17. 6 Jehovah einen Backenzahn im Kinnbacken, dass Wasser hervorgeht, d. h. aus einer Stelle in jenem Höhenzuge, wo man kein Wasser vermutete, sprudelte eine Quelle hervor. Da der Dichter hinzusetzt: „Darum heisst er noch heutigen Tages des Anrufers Brunnen, der im Kinnbacken, d. h. eben Lechi, ward," sieht man, dass er selbst nicht an einen Zahn, aus dem einmal Wasser hervorsprudelte, sondern an eine wirkliche Quelle dachte.

In ähnlicher Weise lässt sich Aufschluss gewinnen über den nächsten Streich, das Wegtragen des Thores von Gaza auf die Höhe des Berges von Hebron. Wahrscheinlich zeigte in der Nähe von Hebron ein Bergrücken eine so eigentümliche Bildung, dass er eine Aehnlichkeit mit daraufgelegten Thorflügeln hatte, und daran knüpfte sich die Sage, Simson

*) Ein „fauler", wie Luther sagt, würde doch eine sehr ungeeignete Waffe gewesen sein; die Sache selbst würde freilich dann noch wunderbarer erscheinen.

**) Hiermit fällt auch das Bedenken von Wellhausen, der in seiner Einleitung ins alte Testament daran Anstoss nimmt, dass diese und die zwei folgenden Thatsachen nichts mit einem Sonnenmythus zu thun haben; für unsern Dichter war eben Simson nicht der Sonnengott, sondern ein Held der Volkssage.

***) Mit dem Worte „Anrufer" kōreh, wenn auch mit einer ganz unbedeutenden, für die Aussprache jedoch nicht bemerkbaren Abweichung in der Schreibart, wird auch das Rebhuhn bezeichnet, wie auch unsere Jäger sagen: „das Rebhuhn ruft"; es könnte also auch ein Wortspiel vorliegen, indem der Brunnen ursprünglich Rebhuhnsbrunnen hiess.

†) Das Gebet erscheint immerhin sonderbar; es spricht daraus nicht Dankbarkeit, die ihn etwa würde beten lassen: „Ich danke dir dafür, dass du so grosses Heil durch die Hand deines Knechtes gegeben hast; nun will ich gern sterben"; sondern wie ein trotziger Vasall schlägt er einen Ton an, der Jehovah förmlich zwingt, ihm Wasser zu geben.

habe das Stadtthor von Gaza dorthin getragen. Wenn nun auch der Weg von Gaza nach Hebron neun geographische Meilen beträgt, so scheut einerseits die Dichtung auch vor einer unwahrscheinlichen Entfernung nicht zurück, andererseits musste gerade das Thor von Gaza weggetragen werden, weil Gaza, wörtlich die Starke, die Feste, also die Festung *κατ' ἐξοχήν*, das stärkste Bollwerk der Philister war, und somit der herrliche Kontrast möglich wird: Auf der einen Seite der kecke, übermütige, leichtsinnige Eindringling, auf der anderen Seite die feigen, vorsichtigen und zuletzt doch getäuschten Stadtsoldaten. Wir verstehen, wie an solchen Bildern das Volksbewusstsein einer späteren Zeit sich schadlos hielt für alles Ungemach, was man von den Philistern erduldet hatte, die dafür nun auf ewige Zeiten als „Philister" gebrandmarkt sind. Von diesem Höhepunkte seines Auftretens herabsinkend und die Dirne von Gaza verlassend, fällt nun Simson in die Netze der Delila*). Diese soll ihn in die Hände der Philister spielen und so seinem frühen Tode entgegentreiben. Die Erzählung schreitet schnell diesem Ziele zu. Die Philister glauben, die Stärke des Unbesieglichen beruhe auf etwas Aeusserlichem und versprechen der Delila eine hohe Belohnung, wenn sie ihnen das verraten wolle, denn nur durch Verrat kann die Heldenkraft gebrochen werden. Auf ihr Bitten giebt ihr Simson dreimal scherzend an, wie er wehrlos gemacht werden könne; dreimal zerreisst er die Bande, die ihn nicht zu fesseln vermögen. Man könnte hier dem Dichter den Vorwurf einer gewissen Armut in der Erfindung machen, aber diese Aehnlichkeit der Mittel ist ganz volkstümlich; die Darstellung erreicht ihren Zweck, der Held erscheint unwiderstehlich in seiner Kraft, und die lauernden**) Philister stehen als die Schwächlinge und die Getäuschten dabei. Dass Simson nicht schon bei dem ersten Versuche, ihn zu überwältigen, über die eindringenden Philister herfällt, müssen wir dem Dichter zu gute halten; wir sehen eben, dass es ihm nicht darum zu thun ist, etwas den Gesetzen der Wahrscheinlichkeit Unterworfenes zu erzählen. Endlich, als seine Seele matt ist bis auf den Tod, sagt er ihr sein ganzes Herz, und die sieben***) Locken seines Hauptes fallen. An dem Ueberwältigten lassen nun die Feinde ihrer Grausamkeit freies Spiel; sie blenden ihn, legen ihm erniedrigende Arbeit auf, und als sie das Fest ihres Gottes Dagon feiern, führen sie ihn herbei, damit er vor ihnen „spiele".†) Aber das Haar ist dem Gefangenen wieder gewachsen, der alte Geist gerät über ihn und unter den Trümmern des zusammenstürzenden Tempels begräbt er sich mit Tausenden seiner Feinde. Es ist noch

*) Wenn Ranke sagt, der Name Delila bedeutet Verräterin, so scheint er Ewald gefolgt zu sein, der allerdings in seiner Geschichte des Volkes Israel II, 414 sehr bestimmt sagt: „Verräterin" bedeutet Delila ihrem Namen nach und sie ist weiter nichts ihrem Zweck zufolge, aber er scheint dem Zweck zuliebe den Namen gedeutet zu haben; denn dem Wortlaut nach bedeutet Delila: die Schwache, die Schmachtende.

**) Was Luther in etwas dunkler Weise übersetzt cap. 16, 9 und 12: „Man hielt aber auf ihn bei ihr in der Kammer" heisst wörtlich: „Und der Auflauernde (kollektiv für die Auflauernden, der Hinterhalt) sass ihr in der Kammer."

***) Wenn Luther übersetzt 16, 13 „sieben Locken", und 16, 19 „die sieben Locken", so ist das Willkür; das Hebräische durfte hier an beiden Stellen keinen Artikel haben, wohl aber die Uebersetzung. Es sind gerade sieben Locken, nicht nur, weil der Dichter gern bestimmte Angaben macht, sondern weil die Siebenzahl, wohl wegen der gleichen Zahl der Planeten, eine heilige Zahl war und sich auch als solche hielt, als die Naturreligion der Jehovareligion weichen musste.

†) Es ist dasselbe Verbum gebraucht, wie z. B. 2. Sam. 6, 5: „und David und das ganze Haus Israel „spielte" vor dem Herrn her mit allerlei Saitenspiel von Tannenholz, mit Harfen und Psaltern und Pauken und Schellen und Cymbeln". Danach soll Simson das Volk unterhalten mit Spiel und Gesang, was sich freilich schlecht mit Gewalt erreichen lässt, und wovon wir auch nicht wissen, dass es S. wirklich vermag.

niemand gelungen, sich ein deutliches Bild von jenem Tempel zu machen, denn es ist unvereinbar, dass Simson zwischen den zwei Säulen steht, „auf welchen das Haus gesetzt war", und dass er zu gleicher Zeit von den Tausenden auf dem Dache, „die zusahen, wie Simson spielete", gesehen werden kann. Doch die Dichtung will ihren Helden mit einem grossen Erfolge scheiden lassen; er soll mit dem letzten Aufwand seiner Kräfte mehr Feinde vernichten, als bei Lebzeiten zusammen; deshalb müssen die Tausende auf jenem einen Punkt versammelt sein. Dieser heroische Tod*) übt nun seine versöhnende Kraft; all sein Leichtsinn liegt begraben und vergossen unter dem Dagonstempel. Es war deshalb ein glücklicher Griff von Händel, mit seinem Oratorium hier einzusetzen: Zum Dagonfest wird Simson vorgeführt, beklagt von den Seinigen, die dankbar seiner Thaten eingedenk sind; prophetisch verkündet er den Fall des Götzen, der aber seinen Tod zur unmittelbaren Folge haben wird. Störend wirkt nur der Chor der Israeliten, die ihm zurufen:

„Zum glanzerfüllten Sternenzelt,
Wo Jener thront, der ewig herrscht,
Schwingt die Seele dann sich auf,
Von aller irdschen Last befreit,
Die Strahlenkron' um ihre Stirn,
Erhaben über Tod und Zeit."

Der biblische Simson ist von dieser Sentimentalität weit entfernt; er ist nur von dem Gefühl der Rache bewegt, wie cap. 16, 28 zeigt, und was er und seine Zeit über den Zustand nach dem Tode dachte, das liegt angedeutet in den Worten: „Und seine Brüder begruben ihn in seines Vaters Manoah Grab", Worte, die viel inhaltsreicher sind, als sie scheinen. Denn wenn auch die bezüglichen Vorstellungen der alten Israeliten nicht ganz einheitlicher Natur sind, so lassen sich doch darin gewisse Grundgedanken erkennen**); zunächst lebt der Verstorbene nicht im Himmel, sondern im Grabe weiter, entweder in dem Einzelgrabe oder in dem idealen Gesamtgrabe der Menschheit, der Scheol. Wie die israelitische Familie im Leben eng zusammenhielt, so auch im Tode, daher auch Familienglieder, die sich gegen die Familie vergangen haben, nicht in das Familiengrab kommen. Sodann ist dem alten Israeliten der Tod nicht etwa die Erlösung aus dem irdischen Jammerthal, sein Sinn ist durchaus aufs Diesseit gerichtet, ganz im Gegensatz zu dem christlichen Mittelalter, wo die entgegengesetzte Stimmung bis ins Krankhafte gesteigert wurde. Sterben hiess dem alten Israeliten so viel, wie des höchsten Gutes beraubt werden. Wen Gott liebt, dem giebt er die Schätze seines Landes; er giebt ihm Kinder und Kindeskinder, er segnet seine Herden mit Fruchtbarkeit, und erst den Müden und Lebenssatten lässt er abscheiden. Ein solches Leben hatten die Erzväter, ein solches Leben würde auch Simson gehabt haben, wenn er, wie auch behauptet worden ist, nur die Phantasiegestalt eines hebräischen Helden gewesen wäre; wenn er aber hinsinkt wie ein Gottloser, in jungen Jahren, ohne Nachkommenschaft, so haben wir darin gerade vielleicht eine Bürgschaft für die geschichtliche Existenz eines Helden, der ihm zur Folie diente, und jenes Grab mochte die Stätte sein, um welche sich die Simsonssage rankte und immer üppigere Blätter und Blüten trieb. Hier ruhte ein Held, der seine ganze Kraft eingesetzt hatte im Kampfe gegen die Philister,

*) Ob Simson ein Selbstmörder ist, möge ein jeder selbst prüfen: vergl. auch 1. Sam. 31, 4, wo von dem Ausgang Sauls die Rede ist.

**) Vergl. Stade, Geschichte des Volkes Israel, 1887. I. Bd., pag. 415 u. s. w.

ihnen aber unterlegen war und die dankbare und einbildungsreiche Nachwelt steigerte und erweiterte im Laufe der Jahrhunderte diese Gestalt bis zu dem uns überlieferten, rätselhaft gewordenen Bilde. Was nun so viel und so gern erzählt wurde, das nahm leicht eine poetische Form an, und wenn wir uns die Mühe nicht verdriessen lassen, werden sich Spuren davon noch auffinden lassen, wobei freilich unentschieden bleiben wird, ob diese Gedichte zur Zeit unseres Dichters nur noch in Bruchstücken vorhanden waren, oder ob er selbst an einigen Stellen die Auflösung der poetischen Form vornahm, an andern sie beibehielt. So muten uns z. B. die Form des Rätsels, seine Auflösung und die Antwort Simsons schon in der Uebersetzung wie Bruchstücke eines alten Volksliedes an, zumal wenn wir die prosaische Anordnung der Wörter aufgeben. So lautet das Räteel, cap. 14, 14:

Aus dem Speiser ging hervor Speise,
Und aus dem Starken ging hervor Süsses;

die Auflösung cap. 14, 18:

Was ist süsser, als Honig,
Und was stärker, als Löwe?

und die Antwort Simsons in demselben Verse:

Hättet mein Kalb ihr nicht angespannt,
Hättet ihr nicht mein Rätsel erkannt.

Am meisten verliert cap. 15, 16 in der deutschen Uebersetzung, wo es heisst: „Da liegen sie bei Haufen; durch eines Esels Kinnbacken hab' ich tausend Mann geschlagen." Mit Beibehaltung des hebräischen Wortspiels übersetzt Karl Meier*):

Mit dem Backen des Packesels ein Pack, zwei Pack,
Mit dem Backen des Packesels erschlug ich tausend Mann.

In der Ursprache lautet der Vers:

bilĕchi hachamōr chamōr chamorotájim
bilĕchi hachamōr hikkethi aleph isch;

die Schwierigkeit der Uebersetzung liegt darin, dass chamōr „Esel" und zugleich „Haufen" bedeutet. — Zeigen nun derartige Stellen ihrerseits, in wie fester, poetischer Form die Sage von Simson im Volke lebte, so lässt die Anknüpfung an das Grab Manoahs, die nationale Einkleidung, die enge Verwebung der zeitgeschichtlichen Verhältnisse keinen Zweifel darüber, dass Simson dem Dichter als ein volkstümlicher, im Kampf mit den Philistern untergehender Held erschien, ähnlich wie für Schiller Tell eine historische Person war, deren sagenhaften Charakter erst eine spätere Zeit an den Tag legte.

2) Simson, der Richter und der Geweihte des Herrn.

Der in dem für sich bestehenden Volksliede gegebenen Gestalt Simsons wurde nun vom Dichter eine feste Stellung in der Geschichte seines Volkes dadurch angewiesen, dass er ihn in die Reihe der sogenannten Richter aufnahm. Um das Wesen dieser Personen recht zu verstehen, müssen wir jetzt einen Blick auf den geschichtlichen Hintergrund werfen, von dem sich das Bild unseres Helden abhebt. Nachdem die Israeliten, in dem Jahrhundert nach dem Auszug aus Aegypten langsam durch die halbwüsten Hirtenlandschaften der Sinaihalbinsel vorrückend, zuerst die grossen Weidestriche des Ostjordanlandes besetzt hatten, breiteten sie sich auch im Westjordanlande als Hirten und Ackerbauer aus und lernten die

*) Geschichte der poetischen Nationallitteratur der Hebräer. Leipzig 1856.

Anfänge des Handwerks und des Lebens in festen Städten kennen. Aber die Einheit des Volkes war verloren,*) und statt des religiösen Aufschwungs, der einst den Auszug aus Aegypten begleitet hatte, war der Dienst der syrischen Gottheiten neben dem Jehovahkultus eingedrungen, und die so entstandene Spaltung und Zerrissenheit gab die Israeliten den Einfällen der Nachbarn preis; vorzüglich waren es die an der Küste gelegenen, an Bildung und Kunst überlegenen Städte, von denen ernste Gefahren drohten. Die Phönizier zwar waren mit Handel und Seefahrt, die sie schon aus der Strasse von Gibraltar hinausführten, vollauf beschäftigt, aber sehr zu fürchten waren die streitbaren Städte der Philister**), denn da diese westwärts vom Meere und südwärts von der Wüste eingeengt waren, bot ihnen nur das Land der Israeliten die Richtung, in der sie sich auszudehnen vermochten. Lange Zeit damit zufrieden, der Ausbreitung der israelitischen Stämme Grenzen gesetzt zu haben, wagten sie dann in einheitlicher Zusammenfassung ihrer Kräfte zum Angriff überzugehen; über hundert Jahre lang bedrängten sie die Israeliten, bis endlich David ihnen die Zügel der Oberherrschaft wieder entriss. Als der aber, der zuerst gegen sie, wenn auch ohne bleibenden Erfolg, auftrat, tritt uns Simson entgegen und zwar, wie schon gesagt, eingefügt in die Reihe der Richter, d. h. der Männer, zu denen allerdings auch die mannesmutige Deborah gehört, die in der Zeit zwischen dem Tod Josuas und der Errichtung des Königtums in gewissem Sinne das Regiment über Israel führten. Der Name „Richter"***) ist eigentümlich gewählt; er scheint geflossen aus 5. Mos. 17, 9 und 19, 17, wo neben dem Hohepriester ein oberster Richter oder Leiter des Staates für die Folgezeit vorausgesetzt wird, bezeichnet also nicht bloss die Verwalter der bürgerlichen Rechtspflege, sondern überhaupt die weltliche Obrigkeit. Wenn das Volk 1. Sam. 8, 20 einen König fordert und als seine Hauptobliegenheiten bezeichnet, „dass er uns richte und vor uns herziehe, wenn wir unsere Kriege führen", nennt es damit ganz dasselbe, was der Richter thut, nur mit dem Unterschied, dass dieser nur für eine Zeit lang zu dem berufen wird, was bei dem König die Lebensaufgabe ist. Wenn nun für die Thätigkeit des Richters erforderlich ist, dass er entweder im Lande für Recht und Ordnung sorgt, oder dass er an der Spitze seiner Volksgenossen gegen auswärtige Feinde zieht, so trifft das allerdings bei den übrigen elf von den gewöhnlich gezählten zwölf Richtern auch nur teilweise zu, am allerwenigsten aber bei Simson. Er kämpft zwar gegen die Philister und fügt ihnen nach Kräften Schaden

*) vergl. Dunker, Geschichte des Altertums. 2 Bd., Seite 64 u. s. w.

**) Was die Herkunft der Philister betrifft, so schwankte man lange, ob man sie für Semiten halten sollte oder nicht; für das letztere schien ihre Feindschaft gegen die Israeliten zu sprechen, von denen sie als die „Unbeschnittenen" förmlich verabscheut werden, aber man neigt jetzt allgemein der Ansicht zu, dass die Philister auch Semiten sind, denn die Beschneidung ist kein spezifisch semitischer Gebrauch, allerdings stark versetzt mit griechischen, bestimmter karischen Elementen; sie zogen von Kreta aus ostwärts und besetzten den syrischen Küstenstrich zwischen Jaffa und Gaza unter dem Namen der pelischthim, d. h. der Eingewanderten, der ἀλλόφυλοι; davon wurde das Land selbst pelaescheth genannt und daraus entstand die griechische Form παλαιστίνη = Palästina, also seltsamerweise eigentlich das Philisterland. Zu den zuerst Eingewanderten kam nun ein späterer Nachschub, der kurzweg „Kreter", hebräisch krethi genannt wurde. Diesem Worte zuliebe wurde nun wahrscheinlich der Name pelischthim verkürzt zu plethi, und so entstand die bekannte Zusammenstellung Krethi und Plethi, die wir wohl gebrauchen für ein buntes Durcheinander von allerhand Menschen. In der Bibel bezeichnet der Ausdruck die Leibwache Davids, die dieser nach Besiegung der Philister in seine Dienste nahm; Luther liess die Worte unübersetzt.

***) Das hebr. Wort schofet hat sich erhalten in dem Namen der karthagischen „Sufeten", die mit dem Rat der Alten zusammen den Staat leiteten.

zu; aber irgend eine leitende Stellung nimmt er nicht einmal in seinem Stamme, dem kleinen Stamm Dan, ein, viel weniger dem ganzen Israel gegenüber; im Gegenteil cap. 15, 12 erklären ihm die vom Stamm Juda kaltblütig: „Wir sind herabgekommen, dich zu binden und in der Philister Hände zu geben", als ob er ein ganz unbedeutendes, keines Schutzes würdiges Mitglied ihres Volkes wäre; und was sein Auftreten gegen die Philister betrifft, so erscheint er nie an der Spitze eines Heeres oder eines Haufens; einsam geht er seinen Weg, und was er thut, scheint er nicht aus Vaterlandsliebe zu thun, sondern nur wegen persönlicher Kränkung. Erscheint es somit aus inneren Gründen als eine Zuthat unseres Dichters, dass er in die Reihe der Richter aufgenommen ist, so auch aus der ganz äusserlichen Art, wie er diese Legitimierung vornimmt. Niemand würde in Simson einen Richter finden, wenn ihm dies nicht zugemutet würde durch die fast gleichlautenden Schlusssätze von capp. 15 und 16 „und er richtete Israel zu der Philister Zeit zwanzig Jahre" und „er richtete aber Israel zwanzig Jahre"; im Gegenteil, niemand würde etwas vermissen, wenn diese befremdenden, sich als Zusatz doch gar zu deutlich abhebenden Sätze, ganz abgesehen von der runden Zahl „zwanzig", ganz fehlten. Besonders auffallend ist es, dass bereits mitten in die Erzählung von Simsons Thaten, cap. 15, 20, jene abschliessende Bemerkung gestreut ist, wie eine vorläufige Aufforderung an den Leser, doch ja als wahr hinzunehmen, was am Ende des Ganzen noch einmal versichert ist.

Doch diese gewaltsame Einreihung in die Zahl der Richter genügte dem Dichter zu seinem Zwecke nicht; die Gestalt Simsons sollte zu einer noch spezifischer israelitischen gemacht werden durch das Nasiräat, durch seine Erhebung auf die Stufe „eines Verlobten des Herrn", und zu diesem Zwecke scheint das ganze dreizehnte Kapitel, von dessen abweichendem Ton wir schon oben sprachen, hinzugefügt zu sein, ähnlich wie Usener*) glaubt nachweisen zu können, dass es eine Zeit gab, in welcher auch das geschriebene Evangelium noch der Geburts- und Kindheitsgeschichte unseres Heilandes entbehrte. Ein Held wie Simson darf nicht unter gewöhnlichen Umständen geboren werden. Ein Engel verkündigt dem bis dahin unfruchtbaren Weibe des Manoah die Geburt eines Sohnes, der ein Verlobter (Nasir) Gottes sein wird von Mutterleib an. Der Nasir, wörtlich der Abgesonderte, der Sonderling, ist der, der durch Enthaltung von bestimmten Dingen sich das besondere Wohlgefallen Gottes erwerben will; die im Laufe der Zeit darüber geltend gewordenen Regeln sind ausführlich zusammengestellt 4. Mose 6. Das betreffende Gelübde konnte der Nasir für eine bestimmte Zeit, aber auch für das ganze übrige Leben ablegen; hier aber tritt der eigentümliche Fall ein, dass nicht der künftige Nasir selbst das Gelübde ablegt, sondern die Mutter, oder vielmehr, dass auch diese es nicht thut, sondern dass dafür derselben von dem Engel gesagt wird cap. 13, 4 und 5, sie solle sich hüten vor dreierlei, erstens, Wein zu trinken, zweitens, etwas Unreines zu essen, und drittens, ein Schermesser auf das Haupt ihres Sohnes kommen zu lassen. Der aufmerksame Leser wird nun finden, dass von diesen drei Punkten und von dem Gelübde überhaupt in einer durchaus nicht klaren und überzeugenden Weise weiter gesprochen wird. Denn als die Frau nun ihrem Manne das Vorgefallene erzählt, erwähnt sie v. 7 nur die zwei ersten Punkte, von dem Schermesser sagt sie nichts. Als dann der Engel wieder kommt und Manoah frägt v. 12: „Welches soll des Knaben Weise und Werk sein", antwortet der Engel v. 13 nicht, wie Luther übersetzt und wie es allerdings logischer sein würde: Er soll sich hüten und Er soll nicht essen, u. s. w.,

*) Religionsgeschichtliche Untersuchungen. Bonn 1889.

sondern Sie soll sich hüten und Sie soll nicht essen, u. s. w., Alles, was ich Ihr geboten habe, soll Sie halten. Es sind fünf Verbalformen in der zweiten Person Feminini, nicht Maskulini, ein Irrtum im Text ist also nicht möglich. Somit hat Simson selbst gar kein Gelübde abgelegt, und der Dichter hat klug daran gethan, dass er es ihn nicht ablegen liess, denn er fühlte wohl, dass manches von dem, was er nachher an Simson zu erzählen hatte, nicht der Rolle eines Nasir angemessen war. Denn wenn wir an den Verlobten des Herrn auch nicht den Massstab des christlichen Gottesmannes anlegen wollen, so zeigt doch die sinnliche, grausame, gewaltthätige Art Simsons durchaus nichts sittlich Gehobenes, wie man es doch in gewissem Grade von einem Verlobten des Herrn erwarten sollte. Und was die einzelnen Punkte des Gelübdes betrifft, so übertritt Simson zunächst das Verbot, von etwas Unreinem zu essen, indem er von dem Honig aus dem Aase des Löwen isst, und was das Weintrinken*) betrifft, so dauert die Hochzeit Simsons sieben Tage lang; es ging hoch her auf derselben, wie es seit Menschengedenken bei dergleichen Feierlickkeiten üblich ist, und wie es insbesondere nach den Berichten der Reisenden noch heutzutage bei den syrischen Bauern der Fall ist; sollte da nun Simson keinen Wein getrunken haben? Welchem Spott von seiten seiner lebenslustigen Gesellen würde er sich ausgesetzt haben, und wie hätte er es vermeiden können, sein „Geheimnis“, von dem sogleich die Rede sein wird, zu verraten? Was aber die Hauptsache ist, so wird das Schermesser auch an der zuletzt besprochenen Stelle cap. 13, vv. 13 und 14 gar nicht erwähnt; als aber Simson selbst der Delila über seine wunderbare Kraft Aufschluss giebt, cap. 16, 17 und „er ihr sein ganzes Herz sagte“, also nichts zu verschweigen Grund und Vorsatz hatte, da erwähnt er von jenen drei Punkten wohl das Schermesser, denn er sagt: „Es ist nie kein Schermesser auf mein Haupt gekommen, denn ich bin ein Verlobter Gottes von Mutterleib an“, von den zwei andern aber erwähnt er nichts, während doch gerade die Enthaltung vom Weintrinken beim Nasir überall, auch in der oben erwähnten Stelle 4. Mose 6 in erster Linie steht. Wie verhält es sich aber mit dem „Geheimnis“ des Nasirs? War sein Stand überhaupt ein „Geheimnis“? In der Erzählung von Simson wird es angenommen; es beruht sogar die ganze Lösung des Knotens auf demselben; sonst ist aber davon nichts bekannt. Einmal liegt es nicht in der Natur des Menschen, zumal des naiven Menschen, zurückzuhalten mit dem, worin er etwa glaubt, vor andern etwas vorauszuhaben, und dann scheint es, dass durch das Nichtscheren des Haares absichtlich ein äusseres Kennzeichen für den Nasir gegeben werden sollte. Die Israeliten pflegten zwar nach unseren Begriffen langes Haar zu tragen, aber es doch von Zeit zu Zeit zu verschneiden oder verschneiden zu lassen. Wenn Absalom, der schöne und eitle Königssohn, nach 2. Sam. 14, 26 sein ihm nachher so verhängnisvolles, dichtgelocktes Haupthaar jedes Jahr nur einmal verschneiden liess, so

*) Wie allgemein das Weintrinken bei den alten Israeliten war, und wie auch die Frauen den Weingenuss nicht verschmähten, sieht man einmal daraus, dass der Engel der Mutter Simsons das Gelübde abnimmt, keinen Wein trinken zu wollen, denn wenn das Gelübde, sich einer Sache enthalten zu wollen, Wert haben, d. h. dem Betreffenden ein Opfer auferlegen soll, so muss derselbe eben an den Genuss der Sache gewöhnt sein. Sodann dürfen wir wohl die naive Erzählung von Hanna daneben halten, der Mutter Samuels, die von allen Frauen des alten Testaments am ersten mit Simsons Mutter verglichen werden kann. Als sie 1. Sam. 1, 11—15 im eifrigen, langen Gebet vor dem Herrn ihre Lippen bewegt, ohne ihre Stimme hören zu lassen, kam sie bei dem Hohepriester Eli, der sie beobachtet, sogleich in den Verdacht, sie wäre trunken; er sprach zu ihr: „Wie lange willst du trunken sein? Lass den Wein von dir kommen, den du bei dir hast.“ — Erst dem Muhamedanismus gelang es, das Verbot des Weintrinkens für die Bewohner jenes Landstriches, wie für alle seine Anhänger, geltend zu machen.

war das etwas Ungewöhnliches, und er that es eben, weil er stolz war auf diese Zierde.*)
Wenn aber jemand sein Haar gar nicht stutzen liess, so musste das allgemein auffallen, und jedermann erkannte daran den Nasir. Als solcher war also Simson bei seinen Volksgenossen bekannt und musste es im Laufe der Zeit auch bei den Philistern werden. Denn, wenn auch zum Teil im Gebiet der Israeliten, zum Teil in dem der Philister, ist es ja nur ein kleiner Kreis, in dem er sich bewegt und auf Schritt und Tritt beobachtet wird, wie er z. B. in Gaza cap. 16, 2 sofort erkannt wird. Das ganze Philistervolk schien sich mit ihm zu beschäftigen und während der zwanzig Jahre seiner Wirksamkeit musste man hier über ihn doch alles erfahren, was auch nur die Israeliten über ihn wussten. Was steckt nun hinter dem Geheimnis? Doch zuvor noch ein anderes Bedenken. Simson sagt cap. 16, 17: „Wenn du mich beschörest, so wiche meine Kraft von mir, dass ich schwach würde und wie alle anderen Menschen." Danach ist also das Haar die Quelle seiner Kraft, nicht bloss ein äusseres Kennzeichen des Nasirs, und das wird auch dadurch bestätigt, dass nach cap. 16, 22 u. s. w. dem Gefangenen mit dem Haar auch die Kraft wieder wächst. Davon findet sich nun bei keinem andern Nasir eine Spur. Am meisten Aehnlichkeit mit der wunderbaren Verheissung und Geburt Simsons hat, worauf schon hingewiesen wurde, die von Samuel 1. Sam. 1., welche vielleicht sogar der ersteren zum Vorbild gedient hat; beider Mütter sind lange Zeit kinderlos; was Simsons Mutter vom Engel befohlen wird, gelobt Hanna von selbst; auch auf ihres Sohnes Haupt kommt kein Schermesser, aber nirgends findet sich auch nur die leiseste Andeutung davon, dass Samuel besondere Körperkräfte gehabt hätte, so wenig wie irgend ein anderer Nasir. Auch unser Dichter scheint daran Anstoss genommen zu haben, dass die Volkssage in dem Haar Simsons die Quelle seiner Kraft sieht; er hat aber diesen Gedanken in seiner Ueberarbeitung nicht zu verwischen vermocht, hat nun aber dadurch einen eigentümlichen Dualismus geschaffen, dass er wiederholt „den Geist des Herrn" in seinem Helden wirksam sein lässt; so am nachdrucksvollsten am Ende von cap. 13: „Und der Geist des Herrn fing ihn an zu treiben (wörtlich zu stossen) im Lager Dan", ohne dass jedoch darauf von einer bestimmten Kraftäusserung erzählt würde. In den zwei folgenden Kapiteln ist der Ausdruck noch dreimal gebraucht, aber immer unmittelbar vor einer bestimmten That, zuerst cap. 14, 6, wo er den Löwen zerreisst, dann sogar cap. 14, 19, wo er ohne ausreichenden Grund die dreissig erschlägt und zuletzt cap. 15, 14, wo er die ihn fesselnden Stricke zerreisst; er hat sogar dem Wortlaute nach diese Anstrengung gar nicht nötig, denn „die Bande zerschmolzen an seinen Händen." Ob nun bei den andern Bethätigungen der Kraft der Geist des Herrn nicht thätig war, oder ob das stillschweigend angenommen wird, ist nicht zu ersehen; wenn wir aber die erwähnten Zusätze weglassen, so leidet die Darstellung durchaus nicht darunter, sondern gewinnt nur an Einheitlichkeit, so dass wir wohl annehmen dürfen, dass sie der Dichter der ursprünglichen Ueberlieferung zugesetzt hat als ein Gegengewicht gegen den ihm unverständlichen und doch klar ausgesprochenen Gedanken, dass das Haar die Quelle der Kraft Simsons sei, und so sehen wir uns selbst zu der Frage gedrängt: Was hat es mit diesem Haar für eine Bewandtnis? Auf der einen Seite ist es eingeflochten in das volkstümliche Bild des Nasir, auf der andern eng verwachsen mit den wallenden Locken eines herkulischen Mannes.

*) Wenn in der ganzen Bibel kein Kamm erwähnt wird, dürfen wir daraus nicht schliessen, dass die Israeliten dies Instrument gar nicht gekannt oder gebraucht hätten.

3) Simson, der Sonnenheld.

Nachdem wir so den Kern der ursprünglichen Volkssage kennen gelernt und dann gesehen haben, was der Dichter aus sich selbst hinzugefügt zu haben scheint, bleibt noch der schwierigste Punkt zu erörtern, nämlich die Frage: Ueber welche Züge im Wesen des Helden hatte der Dichter und seine Zeit kein deutliches Bewusstsein mehr?

Wenn auch Faust im Gespräch mit Gretchen äussert: „Name ist Rauch und Schall", so wissen wir doch, ein wie wichtiger Zweig der Sprachwissenschaft die Namenforschung ist, und wie besonders im alten Testament die Namen bedeutungsvolle Bezeichnungen sind. So auch in unserem Falle. Die hebräische Form des Namens unseres Helden ist nicht Simson, sondern Schimschōn, woraus in der septuaginta die griechische Form Sampson scheinbar etwas willkürlich, aber doch nach bestimmten Gesetzen gebildet wurde;*) denn kurzes i kommt dort nur da vor, wo ein danebenstehendes Jod ausgefallen ist, wie Israel für Jisrael; sonst wird für ĭ entweder ĕ oder ă gesetzt, wie Jmmanuel (wörtlich: Mit uns ist Gott) zu Emmanuel, Mirjam (wörtlich: Bitterkeit, Betrübtheit) zu Maria wird. Der volle Zischlaut sch ferner wird immer mit einfachem s bezeichnet, wie Schemuel zu Samuel, Schaûl zu Saul wird, und zwischen m und einem folgenden Konsonanten wird häufig ein P-Laut eingeschoben. So entsteht aus Schimschon die griechische Form Sampson, die lateinische Samson, was das Englische beibehält; das Deutsche setzt wieder die ursprünglichen Vokale und bekommt so die Form Simson. Was aber das Wichtigere ist, die Bedeutung des Namens, so ist diese nicht unbestritten. Flavius Josephus, ein griechisch gebildeter und deshalb mit den Hebräischen nicht allzuvertrauter Jude, der im ersten Jahrhundert n. Chr., zuerst in syro-chaldäischer, dann aber in griechischer Sprache, in seiner *'Ιουδαική ἀρχαιολογία* nach den Traditionen und heiligen Schriften des jüdischen Volkes eine Geschichte desselben schrieb**), und einer der wichtigsten Interpreten der jüdischen Kultur für die heidnische Welt wurde, übersetzt Simson mit *ἰσχυρός* d. h. der Starke, was aber durchaus keinen sprachlichen Anhalt bietet. Allerdings, wer einen recht bezeichnenden Beinamen für Simson sucht, könnte wohl keinen passenderen finden, und deshalb schloss man sich dieser Erklärung auch bis auf die Neuzeit an, wenn auch nicht ganz rückhaltlos. So sagt Bertheau***) nach Aufzählung von Simsons Thaten: „Darum heisst er *ὁ ἰσχυρός*, genauer „der Verwüster", denn Schimschon wird man füglich für eine erweichte Aussprache einer sehr starken Steigerungsform halten dürfen von der Wurzel scham, schamam. Die neuen Erklärer halten den Namen für ein Adjektiv von schämesch, Sonne, aber an einen Sonnigen oder Sonnenhelden zu denken, liegt an und für sich fern, da einen Namen dieser Art im hebräischen Altertum zu finden, wir überall nicht erwarten, und ist deshalb ganz unpassend, weil die lange Erzählung von Simson durchaus keine Beziehung auf einen Namen solcher Bedeutung darbietet." Derselbe Gelehrte nun erwähnt in der zweiten, allerdings achtunddreissig Jahre später erschienenen, Auflage des genannten Werkes die andern Uebersetzungen gar nicht mehr, sondern sagt, scheinbar nicht ohne Missbehagen: „Den Namen Simson hat man durch Sonnenmann, Sonnenheros gedeutet und den Versuch gemacht, für die Sage von Simson eine mythische Grundlage nachzuweisen" und ergeht

*) Vergl. Könnecke, die Behandlung der hebräischen Namen in der Septuaginta. Stargard 1885.

**) Vergl. Hausrath, Ueber den jüdischen Geschichtsschreiber und Staatsmann Flavius Josephus. In Sybels historischer Zeitschrift. Bd. 12. 1864.

***) Das Buch der Richter und Ruth. 1845. Erste Auflage.

sich dann in Bemühungen, diese Auffassung zu widerlegen. — Ewald*) umgeht diesen Punkt, indem er sagt: „Die Geschichte Simsons ist auf den ersten Anblick von so stark abweichender Art, dass schon frühe Gelehrte darin etwas der Geschichte des heidnischen Herkules ähnliches fanden, und manche Neuern aus zum Teil sehr ungründlichen Gründen in ihr noch viel Sonderbareres sehen wollten.“ Keil**) sagt mit einer gewissen ängstlichen Bevormundung: „Schimschon bedeutet nicht: Sonnenartiger, Sonnenheld, sondern wie schon Josephus richtig erklärt: ἰσχυρός, der Starke oder Verwegene, entstanden aus der Steigerungsform schimschēn von schamēn in der ursprünglichen Bedeutung „gewaltig oder verwegen sein, nicht verwüsten.“ So tritt er in Gegensatz zu Bertheau, erste Auflage. Dagegen sagt wieder Baldeweg***): „Schimschon, nach Josephus ἰσχυρός, bestimmter der Verwüster, von schamēn, eine Erklärung, die dem Auftreten dieses Richters entspricht, während die Ableitung von schaemesch, Sonne, durch nichts motiviert ist“ (eine überaus tiefsinnige Bemerkung!) Meier†) sagt: „Der Name ist vierbuchstabig,“ (d. h. er hat vier Konsonanten, während sonst die hebräischen Wörter deren nur drei haben) „von schamēn durch Wiederholung des ersten Konsonanten nach dem zweiten gebildet. Der einfache Name schamēn bedeutet schon den Starken, den Kräftigen.“ In der That bedeutet schamen „fett“, wie das Hauptwort schaemen „Oel“ und kann nur in dem Sinne „stark“ heissen, wie wir einen „fetten, wohlbeleibten“ Mann auch einen „starken“ Mann nennen. Doch genug der unfruchtbaren und sich widersprechenden Versuche. Nöldeke††), eine Autorität auf diesem Gebiete, sagt: „Wie der des Hebräischen sehr wenig kundige Josephus zu seiner Deutung gekommen ist, das mögen Andere untersuchen; auf keinen Fall aber haben solche Deutungen irgend einen Wert für für uns.“ Er glaubt schimschon nicht anders ableiten zu können, als von schaemesch „Sonne“, und ebenso, um nur diesen noch zu nennen, Gesenius, dem kein Unbefangener Bedenken tragen wird, sich anzuschliessen. Die Endung ōn wird im Semitischen viel gebraucht, nicht nur um Substantiva überhaupt, sondern besonders auch, um Namen von Gottheiten zu bilden, wie z. B. der Name Dagon's, des Nationalgottes der Philister, an dessen Feste Simson seinen Untergang findet, vergl. cap. 16, 23, von niemand anders erklärt wird, als „Fischgott“, von dāg, Fisch, und unserer Endung ōn gebildet. Wenn sich nun mancher so dagegen sträubt, in Simson den „Sonnengott“ zu erblicken, so geschieht dies wohl nur, weil man aus dem alten Testament alles fernhalten möchte, was dem Glauben an den einzigen, allein wahren Gott widersprechen könnte.†††) Aber die Israeliten sind doch erst allmählich aus dem ihnen angeerbten semitischen Heidentum herausgetreten und zu einem reineren Monotheismus vorgeschritten, und selbst in den monotheistischen Schriftwerken lässt sich noch ein aus dem höhern Altertum hineinragender Polytheismus nachweisen. Eine solche Erinnerung an göttliche Wesen finden wir z. B. 1. Mose 6, 2, wo es heisst: „Da sahen die Kinder Gottes nach den Töchtern der Menschen, wie sie schön waren und nahmen zu Weibern, welche sie wollten“; Hiob 1, 6 heisst es: „Es begab sich aber auf einen Tag, da die „Kinder Gottes“ kamen und vor den Herrn traten, kam „der Satan“ auch unter ihnen“. Lehrreich

---

*) Geschichte des Volkes Israel. 1845.
**) Biblischer Kommentar über das alte Testament. 1863.
***) Das Zeitalter der Richter. Programm Zittau 1877.
†) Geschichte der poetischen Nationallitteratur der Hebräer. 1856.
††) Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft. 1861.
†††) Vergl. Steinthal a. a. O.

ist auch die Geschichte von Saul und der Hexe zu Endor, 1. Sam. 28. Als der Herr dem Saul nicht antwortet, geht dieser zu einem Weibe, das den Wahrsagergeist hat und lässt sich von ihr den Samuel heraufbeschwören, woran der Verfasser nach dem ganzen Eindruck, den die Erzählung macht, nicht im mindesten zu zweifeln scheint. Die Vorstellungen von den Meergeistern oder Meerungeheuern, die unter dem Namen leviathan, rahab, tannin mehrfach*) vorkommen, erscheinen verdunkelter, zumal wenn man nur Luthers Uebersetzung folgt, da er gerade mit diesen Ausdrücken etwas willkürlich umgeht. — Es wiederholt sich wohl überall, wo eine Religion durch die andere abgelöst wird, dass die alten, eingewurzelten religiösen Gedanken — und würden sie auch von der neuen Erkenntnis auf das bestimmteste verworfen — durch das Eindringen derselben nicht mit einem Schlage beseitigt werden können. Sehen wir, um noch einen Augenblick bei diesem interessanten Punkte zu verweilen, auf unsere eigenen Vorstellungen. Obgleich das Christentum mit vollem Bewusstsein dem deutschen Heidentum entgegentrat, lebt doch auch bei uns Deutschen noch Heidnisches in mancherlei Formen, wie Jakob Grimm in seiner deutschen Mythologie nachgewiesen hat. „Im Bewusstsein des einfachen, der Mythe bedürftigen Volkes begann jüdische, christliche Lehre der heidnischen sich anzuschmiegen, heidnischer Wahn und Aberglaube an alle Stellen vorzudringen und gleichsam zu flüchten, die er von dem neuen Glauben unbesetzt fand.“ So legte man die christlichen Feste auf heidnische Feiertage; in Ostern z. B., dem Namen des höchsten christlichen Festes, lebt der Name der heidnischen Göttin „Ostara“ weiter. Wie beachtenswert sind auch die meisten Namen unserer Wochentage; in Dinstag, Donnerstag, Freitag dauern die alten Gottheiten Din, Donnar, Freia fort, und gar Sonntag und Montag, erinnern sie nicht an einen alten Dienst der Sonne und des Mondes? Zwar am Montag nahm man weniger Anstoss, aber „Sonntag“ für den „Tag des Herrn“ schien manchem frommen Gemüt ein Greuel, wie dem wackern Bischof Gregor von Tours, der seine Stimme so vernehmen liess: ecce enim dies solis adest, sic enim barbaries (d. h. hier die Heiden) vocitare diem domenicam consueta est, und wie Grimm nachweist, entspricht wirklich dem romanischen dies domenica (wovon wieder dimanche u. s. w.) in mittelalterlichen Quellen bisweilen frôntag, d. h. eben Herrentag. Die siebentägige Woche**) bekamen unsere Vorfahren nicht erst mit der Einführung des Christentums, denn sonst würden die Namen der Tage eben ganz anders lauten, sondern schon früher von den Römern, diese wieder von den Aegyptern, bei Einführung des Christentums waren dann die heidnischen Tagesnamen schon zu tief eingewurzelt, um sich wieder verdrängen zu lassen. Wie wir nun nicht fürchten, für Sonnenanbeter zu gelten, wenn wir den ersten Tag der Woche „Sonntag“ nennen, so wird es auch dem Ansehen des alten Testaments keinen Abbruch thun, in Simson der sprachlichen Ableitung nach den Sonnigen, den Sonnenhelden zu sehen. Dass die Sonne als Quelle des Lichtes und der Wärme, somit alles Wachsens und Gedeihens, für die armen Menschenkinder von jeher die grösste Bedeutung gehabt hat, ist selbstverständlich; wie auch ein modernes, christliches Gemüt ihr entgegenjubeln kann, zeigt z. B. der Chor in Haydns Jahreszeiten:

*) Vergl. Psalm 74, 13 u. 14; 89, 11. Hiob 7, 12; 9, 13; 26, 12. Jes. 27, 1; 51, 9.

**) Sie beruht wohl auf der uralten Zerlegung der 28tägigen Umlaufszeit des Mondes in vier Teile, wie auch im alten Testament öfters neben dem Sabbath der Neumond als Feiertag genannt wird, an dem man sich in gleicher Weise der Arbeit enthielt, z. B. 2. Kön. 4, 23; Amos 8, 5.

Heil, o Sonne, Heil!
Des Lichtes und des Lebens Quelle, Heil!
O du, des Weltalls Seel' und Aug',
Der Gottheit schönstes Bild,
Dich grüssen dankbar wir.

Der Unterschied in der Auffassung ist eben der, ob einem Volk die Sonne als Gott selbst erscheint, oder als ein Werk Gottes. Als man in Jehovah den erkannte, der Sonne und Sterne und Regenwetter heraufführt, da ward jener Sonnengott vergessen. Die ihm zugeschriebenen Thaten jedoch lebten weiter, erforderten aber einen neuen Helden, auf den sie übertragen wurden, und so wurde aus dem Gotte, der neben Jehovah nicht mehr dauern kann, ein Mensch, der mit Jehovahs Kraft Uebermenschliches vollbringt, sonst aber unter Menschen und innerhalb menschlicher Beziehungen lebt. Ein Erzähler folgt dem andern, ohne noch zu wissen, was sich unter der Hülle dessen, was er erzählt, birgt, und unbewusst überliefert er manchen Zug mit, der, an sich vielleicht unbedeutend, der späteren Prüfung doch einen Rückschluss auf ursprüngliche Vorstellungen gestattet. So bei Simson; wenn z. B. sonst im alten Testament von einem hervorragenden Helden erzählt wird, wird gewöhnlich nicht unterlassen, auch auf seine Leiblichkeit, und ist er ein Krieger, auf seine Ausrüstung einen Blick zu werfen. Wie Saul als König unter die Seinen tritt (1. Sam. 10, 23), da „war er eines Hauptes länger, denn alles Volk"; vom Riesen Goliath wird nicht nur angegeben (1. Sam. 17, 4—7), dass er sechs Ellen und eine Hand breit hoch war, sondern Helm, Panzer, Beinharnische, Schild und Spiess werden genau beschrieben, und auch der Versuch, seinem Gegner David Saul's Helm, Panzer und Schwert anzulegen, sowie die Beschreibung der Schleuder (38—40) wird uns nicht vorenthalten. Bei Simson, dessen plastische, sowie malerische Darstellung in einer Gruppe überaus schwierig sein möchte, findet sich nichts Derartiges, keine Andeutung über seine Körperlänge oder die Stärke seiner Gliedmassen, und was bedeutungsvoller ist, keine Erwähnung einer Waffe; den Löwen zerreisst er, wie es ausdrücklich cap. 14, 6 heisst, „und hatte doch gar nichts in seiner Hand", nicht einmal einen Wanderstab, die Philister erschlägt er in kleinerer und grösserer Zahl und keine Waffe wird erwähnt; wenn er zu jenem Eselskinnbacken greift, so liegt auch darin eine Bestätigung dafür, dass er ohne kriegerische Ausrüstung zu denken ist. Er kann sie aber entbehren, es wohnt in ihm göttliche, unwiderstehliche Kraft, die menschliche Hilfsmittel verschmäht. Verbreitet sich so eine gewisse Vornehmheit um Simson, die ihn dem Göttlichen überhaupt nahe bringt, so fehlt es nicht an Spuren, die wieder bestimmter auf den Sonnengott hinweisen, die uns in dem wallenden Haupthaar des Nasiräers die Strahlen der leuchtenden Sonne erkennen lassen. Wir waren oben nicht näher eingegangen auf die Erzählung von den Füchsen, die er mit Feuerbränden in die Kornfelder der Philister schickt, und hatten nur aufmerksam gemacht auf das Boshafte in diesem Streiche. Um das Seltsame des ganzen Vorgangs etwas zu mildern, heisst es wohl: *) „Diese Füchse sind wahrscheinlich Schakale, denn der Fuchs lebt nur paarweise und am liebsten einzeln, wogegen der im philistäischen Küstenland noch jetzt besonders häufige Schakal nicht nur leichter zu fangen ist, sondern auch seine abendlichen und nächtlichen Streifzüge scharenweise macht und ebenso den Tag über gern truppweise in geräumige Höhlen sich zurückzieht." Dem steht aber entgegen, dass das Hebräische für Schakal zwei besondere Wörter hat, von denen

*) z. B. bei Riehm, Handwörterbuch des biblischen Altertums, p. 451.

hier gewiss eins angewandt wäre, wenn Simson einen wirklichen „Brand ins Korn" hätte senden wollen. Aber wir sprechen ja auch vom „Brand im Korn", vom „Kornbrand", der Getreidekrankheit, die entsteht, wenn der heisse Sonnenbrand zu schnell auf den Reif oder den Thau der kühlen Nacht folgt, und dann wie ein brennender Fuchs durch die Fruchtfelder rast. So bewahren wir unseren Helden vor dem Vorwurf der Bosheit und überheben ihn zugleich der Mühe, dreihundert Füchse einzufangen, wenn wir in jener Erzählung einen Hinweis auf einen durch die Sonne hervorgerufenen natürlichen Vorgang sehen. Vielleicht gelingt uns dies auch bei jenem Rätsel,*) mit dessen Wortlaut wir uns schon beschäftigten. Dass Simson überhaupt das Rätsel aufgiebt, ist nicht zu verwundern. Seit den ältesten Zeiten gehörte bei den Völkern des Orients das Rätselraten zu den beliebtesten geselligen Belustigungen. Wie gross die Lust an diesem Spiel des Witzes und Scharfsinns war, sehen wir z. B. daraus,**) dass die Königin von Reicharabien auf die Kunde von Salomos Weisheit nach Jerusalem reist, um den König mit Rätseln zu versuchen und dessen Weisheit sich darin bewährt, dass er sie alle lösen kann. Zu bedauern ist nur, dass durch die Bibel weder der Wortlaut dieser, noch, von dem unsrigen abgesehen, irgend eines andern Rätsels auf uns gekommen ist, vielleicht weil dasselbe einer mehr weltlichen Richtung der Poesie angehörte und zu dem nur auf das Religiöse gerichteten Sinn der späteren Zeit nicht mehr passte. Erhalten sind nur rätselartige, weniger zur Unterhaltung als zur Belehrung dienende Fragen mit sogleich folgender Lösung im 30. Kapitel der Sprüche Salomonis, oder anmutende Allegorien, wie im Prediger Sal. 12, 2—6 eine Stelle, von der Einzelnes freilich immer rätselhaft bleiben wird. Doch um auf unser Rätsel zurückzukommen, welches wohl nur deshalb nicht unterdrückt wurde, weil es als notwendiges Glied in der Kette der Vorgänge nicht entbehrt werden konnte, so hat sich hoffentlich der aufmerksame Leser oder die dem Rätselraten vielleicht geneigtere Leserin im Stillen schon selbst gesagt: „Wenn mir das Rätsel aufgegeben wäre: „Speise ging von dem Fresser und Süssigkeit von dem Starken", so würde ich es nie erraten haben." Wenn das Wesen einer derartigen Aufgabe darin besteht, dass einzelne Merkmale eines Gegenstandes angegeben werden und daraus auf den Gegenstand selbst geschlossen werden soll, wie dies in meisterhafter Weise Schleiermacher und Schiller thun, so müssen diese Merkmale natürlich dem Ratenden bekannt sein oder bekannt sein können, hier aber wusste kein Mensch, weder dass Simson einen Löwen zerrissen hatte, denn, wie es 14, 6 heisst: „er sagte es nicht an seinem Vater, noch seiner Mutter, was er gethan hatte", noch dass er in dem Aas des Löwen Honig gefunden hatte. Wenn nun die Merkmale, d. h. hier diese beiden Thatsachen Niemandem ***) bekannt sind, so kann auch Niemand das Rätsel lösen. Sodann giebt die Form desselben zu Bedenken Anlass; wir meinen nicht in der Beziehung, dass die Aufgabe die Form der Behauptung,

*) Wie unkritisch man noch vor hundert Jahren darüber dachte, zeigt das Gymnasial-Programm von Bellermann: de Hebraeorum aenigmatibus. Erfurt 1796.

**) 1. Kön. 10, 1—3 und die dasselbe sagende Stelle 2. Chron. 9, 1—2.

***) Wenn Flavius Josephus a. a. O. V 288 den Simson die Unvorsichtigkeit begehen lässt „seiner Braut ausser andern Geschenken auch drei Waben von jenem Honig zu verehren", so zeigt er damit, dass er den oben angegebenen Zusammenhang gar nicht versteht; er ist überhaupt mehr darauf hinaus, die Erzählung novellenartig zuzustutzen. So ist ihm Manoah der angesehenste Mann und seine Gattin die schönste Frau in ihrem Stamme; der Engel erscheint ihr als ein schöner Jüngling, der die Eifersucht Manoahs erregt; jene dreissig Gesellen sind ihm „dem Namen nach Genossen, in der That aber Wächter", und als sie ihm die Lösung des Rätsels zurufen, setzt er hinzu: „Und nichts ist falscher als das Weib, das euch die Lösung mitteilte." u. s. w.

nicht die der Frage hat, während bei der Auflösung das Umgekehrte der Fall ist — das ist eine rhetorische Freiheit, sondern wir meinen: In der die Lösung enthaltenden Frage: Was ist süsser denn Honig, was ist stärker denn der Löwe? liegt die Behauptung: Das Süsseste ist der Honig, das Stärkste ist der Löwe. Diese Lösung aber setzt die Frage voraus: Was ist das Süsseste, und was ist das Stärkste? und nicht: Speise ging von dem Fresser und Süssigkeit von dem Starken. Wenn jemand auf die hierin liegende Frage antwortete: Es ist das Rind, denn es ist ein fast immer fressendes Tier und giebt das wohlschmeckende Fleisch; ebenso ist es ein starkes Tier und giebt die süsse Milch, so müsste dies als eine gelungene Lösung des Rätsels gelten; an Löwe und Honig zu denken, dazu fehlt jeder Zwang. Den Hauptanstoss aber hat man daran genommen, dass die Bienen in einem „Aase" genistet haben sollen,*) denn wenn auch vermittelnde Ausleger sagen: „Bei grosser Hitze werden im Orient die Tierleichen manchmal in ganz kurzem ohne Fäulnis mumienartig ausgedörrt, woraus sich erklärt, dass Simson in dem Leibe des von ihm getöteten Löwen nach einigen Tagen einen Bienenschwarm und Honig finden konnte," so widerspricht dem schon die Erfahrung des Altertums, die Plinius**) in die Worte zusammenfasst: „mortuis ne floribus quidem, non modo arboribus insidunt, d. h. auf abgestorbene Blumen setzen sie (die Bienen) sich nicht, noch viel weniger auf Leichen"; und auch was Herodot (V, 114) erzählt, spricht nicht für, sondern gegen jene Thatsache. Es heisst nämlich bei ihm: „Dem Onesilus schnitten die Amathusier, weil er sie belagert hatte, den Kopf ab, brachten ihn nach Amathunt und hängten ihn auf über dem Thore. Als aber der Kopf da hing und schon hohl war, kroch ein Bienenschwarm in denselben und füllte ihn mit Honig. Da befragten die Amathusier das Orakel und es wurde ihnen die Antwort gegeben, sie sollten den Kopf herunternehmen und bestatten, dem Onesilus aber als einem Halbgott jährlich opfern und wenn sie das thäten, würde es ihnen besser ergehen." Somit erscheint den Amathusiern das Einnisten der Bienen in einen Totenkopf als etwas so Unerhörtes und Ausserordentliches, dass sie das thaten, was man damals in Fällen ganz besonderer Ratlosigkeit zu thun pflegte, dass sie nämlich das Orakel befragten, um zu erfahren, was die Götter mit dieser ganz aussergewöhnlichen Erscheinung hätten sagen wollen; ihre Erfahrung sagte ihnen aber, dass Bienen nicht in einem Leichnam nisten. Auch die Neuzeit steht jenem Problem noch ziemlich ratlos gegenüber. So versucht der berühmte Orientalist A. Merx***) sich die Sache folgendermassen zurechtzulegen: „Es sei im Altertum Volksaberglaube gewesen, dass Bienen aus dem Aase vorzüglich von Rindern, die auf eine besondere Art getötet wurden,†) entständen, und aus den dies beweisenden Stellen bei Ovid und Virgil habe man gefolgert, dass der Abscheu der Bienen gegen Aas doch wohl nicht unbedingt gelte, also auch die Simsonserzählung ihre Richtigkeit haben könne. Jener Aberglaube aber sei nach einer Vermutung des Naturforschers Baron von Osten-Sacken dadurch entstanden,

*) Eine merkwürdige Notiz finden wir in dem von Wissmann herausgegeb. Werke: Unter deutscher Flagge quer durch Afrika, Berlin 1889, wo es auf Seite 373 nach den Berichten des Dr. Pogge heisst: „Honig gab es viel im Oktober; doch scheint die afrikanische Biene ein sehr schmutziges Tier zu sein; der Reisende beobachtete, dass sie an allerhand Schmutz, Excremente u. s. w. geht." Da der inzwischen verstorbene Pogge nicht Zoologe von Fach war, bleibt eine Bestätigung dieser immerhin beachtenswerten Nachricht abzuwarten.

**) rer. nat. hist. IX.

***) Protestantische Kirchenzeitung 1887, Nr. 17.

†) So ist noch für Melanchthon „der so erstickte und totgebläute Farr Christus, aus dessen Leichnam die Gläubigen mit der Predigt des Wortes hervorsumsen."

dass man die Biene verwechselt habe mit einer Aasfliege, eristalis tenax, die der Biene und speziell der stachellosen Drohne so ähnlich sehe, dass Nichtentomologen beide Tiere schwer unterscheiden könnten. Diese eristalis tenax könne nur in Abzugskanälen, verwesendem Aas, Misthaufen u. s. w. ihre Larven entwickeln und liebe daher auch Kadaver zu umschwärmen. Die Verwechslung nun dieser Aasfliege mit der Biene sei die Unterlage für die Simsongeschichte. Da das Rätsel voraussetzen müsse, dass der zum Raten aufgeforderte die Frage überhaupt beantworten könne, seien beide Teile von der Möglichkeit der Entwicklung von Honigbienen aus einem Kadaver überzeugt gewesen, ohne welche das Rätsel unlösbar gewesen wäre. So mache die Zurückführung des alten Aberglaubens auf eine wirkliche Naturerscheinung die Möglichkeit des Aufgebens erst begreiflich." Abgesehen von der naturwissenschaftlichen Frage, deren Entscheidung wir den Entomologen überlassen müssen, hat diese Auseinandersetzung wenig überzeugendes; sie würde zutreffen, wenn die Gesellen das Rätsel durch eigenes Nachdenken errieten; sie müssen aber mit fremdem Kalbe *) pflügen, d. h. sie können nur mit fremder Hilfe das Rätsel lösen, weil ihnen eben jener Aberglaube nicht bekannt ist. Ein bald darauf erschienener Aufsatz von R. (Rahmer?) **) geht auch von jener Vermutung aus (in beiden findet sich das falsche Citat Ov. met. 4, 1 für 15, 359), kommt aber zu dem Resultat, dass entsprechend der Antwortfrage: „Was ist süsser als Honig, was stärker als der Löwe?" die Spitze des Rätsels in den Worten „stark" und „süss" liege. Auf den ersten Teil: „Speise ging von dem Fresser" sei gar nicht geantwortet, weil das Entstehen von Bienen aus Stieren bekannter Volksglaube war; dass diesmal ein Löwenkörper die Geburtsstätte des Honigs gewesen, wäre das novum. Hierbei wäre Voraussetzung, dass „der Starke" (ass, dessen Fem. der obenerwähnte ursprüngliche Name der Festung „Gaza" ist) eine Antonomasie für „Löwe" wäre, was aber nicht zu erweisen ist. — Wenn wir somit darauf verzichten müssen, die vielen Schwierigkeiten wegzuräumen, die das Rätsel bietet, können wir nur die Vermutung aussprechen, dass es in der Volksüberlieferung ein Rätsel gab, in dessen Lösung Löwe und Honig in enger Verbindung vorkamen, dass aber die ursprüngliche, diese Lösung erzwingende Fassung desselben verloren gegangen und so auch von unserem Dichter verfehlt worden ist. Es bleibt also — und das ist der Gewinn, den wir trotz alledem hierbei haben, — die Thatsache, dass das Bewusstsein einer Zusammengehörigkeit zwischen Löwe und Honig lebendig gewesen sein muss, und darin kann doch wohl nur der Gedanke stecken: Die Bienen

*) Den Ausdruck „Kalb" gebraucht Luther hier für das hebräische eglah, was eigentlich die junge Kuh, die auch zum Pflügen benutzt wurde, bezeichnet; dagegen ist das „goldene Kalb" mit der männlichen Form egel benannt, was ein wirkliches Kalb bedeutet. Die Worte „mit dem Kalbe jemandes pflügen" kommen nur hier vor, können also nicht für sprichwörtlich gehalten werden; es ist bei dem Kalbe offenbar an die unter Gestalt einer Kuh verehrte ägyptische Gottheit Hathor zu denken. Diese Bezeichnung war unserem Dichter unbekannt geblieben; gerade deshalb aber behandelt er den Ausdruck mit einer gewissen Scheu und behielt ihn in der ursprünglichen poetischen Form bei, von der wir schon oben sprachen. Der beibehaltene, nun wörtlich aufgefasste Ausdruck schien ihm vielleicht nun gerade recht passend gewählt zu sein aus zwei Gesichtspunkten: erstens glaubte er, dass der Unmut des betrogenen Simson sich Luft machen wolle in dem für sein junges Weib so wenig schmeichelhaften Ausdruck „Kalb", zweitens fasste er „pflügen" in dem Sinne von „auspflügen, durch Pflügen etwas Wertvolles finden", wie es z. B. von Tages, dem Enkel des Jupiter, dem Lehrer der etruskischen Divination bei Cic. de div. XXIII heisst: Tages quidam dicitur in agro Tarquiniensi cum terra araretur et sulcus altius esset impressus, exstitisse repente et eum affatus esse, qui arabat.

**) Vergl. Jüdisches Literaturblatt, Beilage der Israelitischen Wochenschrift, Nr. 27, 1887.

sammeln Honig im Sommer, mitten im Sommer steht die Sonne im Zeichen des Löwen*), also der Löwe, d. h. die Sonne bringt den Honig hervor. Denn die Naturwissenschaft lehrt nicht, dass die Bienen durch die Hitze der Hundstage am Honigsammeln gehindert werden. Stellen wir dies Resultat mit den vorhergewonnenen zusammen, dass die Kraft der Sonne den Kornbrand hervorruft, dass ihre Strahlen dargestellt sind in dem unversehrten Haar des Nasir, so ist es immer die Sonne selbst, der strahlende Himmelskörper, an den wir denken müssen; wie aber auch bei der Entstehung anderer Göttergestalten die zu Grunde liegende Naturkraft vor der Personifizierung zurücktrat, so besonders bei der Sonne. Der Grieche behielt zwar den Helios bei, den schönen Gott von blühender Jugend mit strahlenden Augen und wallenden Locken, das Haupt von einer sprühenden Strahlenkrone umgeben, der unermüdlich jeden Tag von neuem auf leuchtendem Viergespann seine gefährliche Bahn vollendet, — aber daneben vertritt Apollo die herrliche, feierliche, im erhabensten Sinne des Wortes göttliche Natur der Sonne und des Lichtes; er ist der siegreiche Feind von allem Unholden und Widerwärtigen und der Schöpfer von allem Schönen und Harmonischen; — die unwiderstehliche und dabei so wohlthätige Kraft der Sonne aber, die vertritt Herkules, dessen Wesen wir nicht kürzer und treffender bezeichnen können, als wenn wir ihn mit Preller **) den „streitbaren Sonnenhelden" nennen, wenn auch an diesen Kern die verschiedenartigsten hellenischen und ausländischen Elemente sich angesetzt haben, alte Naturdichtung und epische Heldendichtung, landschaftliche Sage und hellenische Stamm- und Geschlechtersage, mythische Erd- und Völkerkunde, geschichtliche Erinnerungen, Tragisches und volkstümlich Komisches, alles in bunter Mischung nebeneinander. Mithin kann Herkules nur in bedingter Weise ein hellenischer Held genannt werden; alle Völker und alle Bildungsepochen des vorchristlichen Altertums haben ihre Beiträge dazu geliefert, und so ist auch Simson eine von den vielen Gestalten, aus denen sich allmählich das Herkulesideal entwickelt hat. Was das Altertum selbst über dies Verhältnis dachte, fasste der Abt Georgios Synkellos am Ende des achten Jahrhunderts zusammen, indem er in seiner „Chronographie von Adam bis auf Diokletian" sagt, nachdem er von Phädra und Hippolytus, Minos und Dädalus gesprochen hat: „In diesen Zeiten lebte Simson, der bei den Griechen Herkules genannt wird" und indem er nach Erwähnung der Hauptthaten und Schicksale des letzteren schliesst: „Einige sagen, dass Herkules etwas früher als Simson gelebt hat." Während ihn also bei der ersten Angabe ein richtiges Gefühl in Simson das Vorbild und in Herkules eine Nachbildung erblicken lässt, wagt er nicht, der zweiten, den wahren Sachverhalt geradezu auf den Kopf stellenden Bemerkung einen Zweifel oder eine Berichtigung entgegenzusetzen. Von den Neueren nun schien es manchem ein bedeutsamer Zug, dass entsprechend den bekannten zwölf Arbeiten des Herkules auch die Zahl der von Simson ausgeführten Thaten gerade zwölf beträgt, wie die der biblischen Uebersetzung beigefügten römischen Zahlen angeben. Doch ist hierauf kein grosses Gewicht zu legen. Denn während bei Herkules in bestimmtester Weise die Zahl zwölf angegeben wird, ***) geschieht dies von Simson in den alten Quellen nirgends, und es ist nicht gerade zwingend, auch hier

*) Die Bilder des Tierkreises sind nicht erst eine griechische Erfindung, sondern uralt und mit geringen Abweichungen den verschiedensten Völkern, merkwürdiger Weise auch solchen der neuen Welt, gemeinsam.

**) Griechische Mythologie II, 157.

***) Zuerst wohl im dritten Jahrhundert v. Chr. von Theokrit, Id. 24, vv. 80 u. 81:

Zwölf Arbeiten erst öffnen den Weg ihm zu Jupiters Hause,
Aber sein sterbliches Teil rafft hin das trachinische Feuer.

zwölf zu zählen, wie denn manche Ausleger Auslassungen annehmen und andere wie Ewald a. a. O. dreizehn herauszählen. Was liegt aber der Zahl zwölf zu Grunde? Dass in dem Kampf zwischen Dezimal- und Duodezimalsystem das erstere, welches auf dem Zählen an den zweimal fünf Fingern beruht, das ältere ist, dafür spricht schon der Umstand, dass die meisten Sprachen nur für die Einer und dann wieder für 10, 100, 1000 besondere Wörter haben, die anderen Zahlen aber durch Zusammensetzungen *) ausdrücken. Dass später dies System verdrängt wurde, liegt wohl am meisten an der vielseitigeren Teilbarkeit der Zwölf, bei den Israeliten aber mit in der uralten Gliederung in zwölf Stämme, die wiederum auf die zwölf Zeichen des Tierkreises zurückzuweisen scheint; denn im verschiedensten Sinne gilt Schillers Wort, das den grübelnden Wallenstein bedenklich macht: „Das Jahr übt eine heiligende Kraft.“ An und für sich ist es ja gleichgültig, ob Herkules zehn oder zwölf Heldenthaten ausführt, oder besser ausgedrückt, ob die Dichtung aus der Gesamtmasse seiner ungezählten Abenteuer gerade so viel heraushebt; wenn aber überall an der Zwölfzahl festgehalten wird, so entsprechen eben die zwölf Arbeiten dem Durchgang des unermüdeten Sonnengottes durch die zwölf Himmelszeichen. Ebenso erscheint es bei Zusammenstellung der einzelnen Thaten überraschend, dass bei beiden Helden der Kampf mit dem Löwen an der Spitze steht. Aber abgesehen davon, dass der den Löwen mit den blossen Händen erwürgende Herkules dessen undurchdringliches Fell für seine weiteren Kämpfe nötig hat, bestehen auch sonst wohl menschliche Helden im Beginn ihrer Laufbahn den Kampf mit wilden Tieren und erringen dadurch die Anwartschaft zu höheren Thaten **). So kämpft David mit Bär und Löwen; Schiller erfindet sogar den Tigerwolf, „das grimmig wilde Tier, den Schrecken aller Hirten“, um durch seine Bezwingung die Jungfrau von Orleans eine Probe ihrer Heldenkraft ablegen zu lassen. Andere Punkte zeigen nur äusserlich Aehnlichkeit; wie für Simsons Ausgang Delila verhängnisvoll wird, so für Herkules Deianira, aber diese unabsichtlich, jene absichtlich; wie Simson die Füchse fängt, so Herkules den Eber, die Hirschkuh, den Stier, aber die Füchse sollen Verderben bringen, während Herkules die Welt von gefährlichen Ungeheuern reinigt. Ja, wenn wir näher zusehen, kann es uns nicht entgehen, wie grundverschieden Simson von Herkules ist: Simson ist der Hebräer, Herkules der Grieche. Simsons Thun ist beschränkt auf das Bekämpfen der Feinde Jehovas an den Grenzen seines engen Landes, Herkules durchzieht segenbringend die ganze Welt; Simsons Kraft beruht auf seiner Weihe, er ist stark, wenn der Geist Jehovas über ihn kommt; Herkules, obgleich Sohn des Zeus, kann doch nur durch Erziehung zum wohlgeübten, gymnastisch gebildeten Jüngling werden, nur durch schwere Leiden führt sein Weg aufwärts. —

Somit kann eine völlig befriedigende Gleichstellung zwischen Simson und Herkules, wie sie Roskoff und nach ihm Steinthal versucht haben, nicht durchgeführt werden; wir würden wie müde Seefahrer nach langer Fahrt vergeblich nach dem nur geahnten Gegen-

*) Auch unser „elf“ und „zwölf“ sind Zusammensetzungen aus ein-lif (woraus eilf) und zwei-lif, wobei lif als zehn gilt.

**) Wenn es in den von Simrock herausgegebenen deutschen Volksbüchern Bd. III pag. 379 von Sigfried heisst: „Wie er aber vermerkte, dass sein Pferd matt wurde, liess er es ein wenig grasen, weil kein Haber vorhanden, und da er selbst auch matt war, wollte er auch ein wenig ruhen: siehe da lief ein grosser Löwe aus dem Wald gegen Sigfried zu. Als er das gewahr ward, dachte er, hier ist nicht lange Zeit zu rasten, griff demselben beherzt in den Rachen und riss ihn wohl von einander, dass er tot vor ihm lag“, so ist das offenbar eine nur nicht gerade sehr geschmackvolle Anlehnung an unsere Simsonsgeschichte.

gestade ausschauen müssen, wenn es nicht das Verdienst von Wietzke wäre, mutig weiter hinaus gefahren zu sein und in der Gestalt des ägyptischen Gottes Ra gewissermassen den Vater gefunden zu haben, zu dem sich Simson wie der Sohn, Herkules wie der Enkel verhält. Er weist in der obenerwähnten Schrift darauf hin, wie Herodot II 50 den beachtenswerten Ausspruch thut: „Beinahe alle Namen der Götter sind aus Ägypten nach Hellas gekommen", nachdem derselbe cc. 42—45 ausführlich über den Kult derjenigen ägyptischen Gottheit gesprochen hat, die er, dem griechischen Herkules vergleichend, kurzweg den ägyptischen Herkules nennt, und deren Wesen weiter nachzuforschen er nach der Insel Thasos und nach Tyrus in Phönizien gereist sei, wo er Klarheit gewonnen habe über die Natur des Herkules als eines Sonnengottes. Die Hebräer aber erhielten nicht erst von diesen Phöniziern diese Gottheit, sondern unmittelbar von den Aegyptern, mit denen sie schon in den ältesten Zeiten in Verbindung standen. Abraham zieht während der Teuerung im eigenen Lande nach Aegypten, Isaak wird nur durch Jehovas Verbot daran gehindert, dasselbe zu thun, Jakob aber siedelt sich mit den Seinen ganz und gar dort an, nachdem sein Sohn Joseph die höchste Ehrenstelle bei Pharao erlangt hat, und als Moses nach mehr als vierhundert Jahren die zum grossen Volke erwachsenen Kinder Israels zurückführen will, haben sich dieselben so mit ägyptischen Anschauungen und Religionsgebräuchen vertraut gemacht, dass er ihnen den „Gott der Väter" wiederholt ins Gedächtnis zurückrufen muss; es bleibt ihnen die Sehnsucht nach den Fleischtöpfen Aegyptens und am deutlichsten zeigen sie ihre Gewöhnung an dortigen Götzendienst in dem Tanz um das goldene Kalb, d. h. um das Bild eines Stieres, der nicht sowohl den in Memphis verehrten, fast ganz schwarzen Apis, als vielmehr den weissen Stier Mnevis, das Bild des Horus, dargestellt zu haben scheint. Salomo nimmt eine Tochter Pharaos zum Weibe und bei seinem Tode kehrt sein Feind Jerobeam aus Aegypten zurück, wohin er vor ihm geflohen war. Wie aber die vorexilischen Propheten darüber klagen, dass eine mächtige Partei in Juda und Israel sich an Aegypten anschliesst, welches hier auch mit dem oben erwähnten geheimnisvollen Namen rahab bezeichnet wird, so dürfen wir wohl aus den Worten des Hesekiel VIII, 10—16, dessen Wirksamkeit in die Zeit des babylonischen Exils fällt, schliessen, wie beliebt noch damals ägyptische Kulte waren. Denn er beginnt seine Schilderung des Tempels zu Jerusalem: „Da ich hineinkam und sahe, siehe da waren allerlei Bildnisse der Würmer und Tiere, eitel Scheuel, und allerlei Götzen des Hauses Israel allenthalben umher an der Wand gemacht"; er sieht v. 14 Weiber, die weinten über den „Thamus" d. h. den ägyptischen „Tum" von dem sogleich die Rede sein wird, und zuletzt sieht er Männer, die beteten gegen der „Sonnen Aufgang". *)

Da es nun überaus schwierig ist, bei der ungeheuern Menge der am Nil verehrten Gottheiten, ein nur einigermassen umfassendes Bild der ägyptischen Religion zu entwerfen, soll nur das hervorgehoben werden, was sie über die Sonne lehrt. Dieselbe geht auf als Horus (Kind), wird um Mittagshöhe Ra (Mann, Held), beim Untergange Tmu, Tum (der Alte, Greis). Ebenso erscheint im Verlauf der drei Jahreszeiten, Saatzeit, Erntezeit, Ueberschwemmungszeit, Horus als Kind (Frühling), Ra als Mann (Sommer), Tmu als Greis (Herbst und Winter). Die Oberwelt mit der Sonne (Symbol der Stier) gilt als männliches, die finstere Unterwelt (Symbol die Kuh) als weibliches Prinzip. Dies selbe weibliche Prin-

*) So übersetzt wenigstens Luther; wörtlich heisst es, was viel bezeichnender ist: „sie beteten nach Osten hin zur Sonne".

zip erkennt nun Wietzke in der scheol, der Unterwelt der Hebräer, und das entsprechende männliche Prinzip ist der schemesch, die Sonne, die freilich dem monotheistischen Israel kein Gott mehr sein kann; aber die Erinnerung daran liegt doch wohl in den merkwürdigen Worten des 19. Psalms: „Die Sonne (schemesch ist immer Maskulinum) geht hervor wie ein Bräutigam aus seiner Kammer und freut sich wie ein Held zu laufen den Weg.“ Als drei verschiedene Bilder der Unterwelt sind nun anzusehen: das Weib in Thimna, die Dirne in Gaza und die Delila am Bache Sorek, — und die Philister sind die Söhne Seti's oder Typhons. Danach ist das Werben des Jünglings um das Weib in Thimna ein liebliches Bild des erwachenden Frühlings; ihm tritt zwar der böse Typhon entgegen in Gestalt des Löwen, aber er wird besiegt und nun hemmt nichts mehr das Schaffen der neugebärenden Erde; die Bienen und der Honig versinnbildlichen die Fülle des Pflanzen- und Tierlebens.

Die Hochzeit zwischen den beiden Gottheiten wird gefeiert, aber bald verlässt das treulose Weib den Gemal, denn der Frühling ist zu Ende. Es kommt der Sommer, zunächst die Zeit der Weizenernte. Liebeglühend begehrt Simson noh einmal Einlass bei seinem Weibe, abgewiesen verschmäht er auch die schönere Schwester; die Thür der Unterwelt ist für die Sonne gewissermassen verschlossen, die Tage werden länger, viele Nächte bleiben vollständig hell. Dafür beschliesst der Erzürnte Rache zu nehmen; er sendet den Brand in das Getreide und fordert dadurch die Vergeltung der Typhonssöhne heraus. Es entwickelt sich die typhonische Glut des Samum, den die Araber auch Chamsin nennen d. h. den der innerhalb der fünfzig Tage zwischen Ostern und Pfingsten zu wehen pflegt; die Philister verbrennen das Weib samt ihrem Vater. Deshalb wieder schlägt Simson die Philister an „Schenkel über der Lende“; der südliche Sommer zieht ein mit aller seiner Kraft, das Wasser in Cisternen und Quellen vertrocknet, der letzte Saft in Bäumen und Gräsern verdorrt, Menschen und Vieh lechzen und verschmachten vor Durst, bis endlich Ende Oktober der Herbst eintritt. Die Tage werden kurz, der Regen stürzt nieder, die Sonne verhüllt sich gleichsam; Simson zieht hinab und wohnt in der Steinkluft. Der November aber wird wieder klar und freundlich; die Sonne triumphiert noch einmal über ihre Feinde, Simson schlägt die Philister zu Tausenden. Nun aber kommt der Dezember mit seinen Stürmen und treibt dunkles Gewölk vor sich her; der Sonnengott zieht sich in die Unterwelt zurück. Er liegt bei der Dirne in Gaza bis Mitternacht, bricht dann auf und reisst die Stadtthore mit sich; wie stark auch die Macht der Unterwelt ist, wie fest auch ihre Thore und Riegel verschliessen, sie können ihn nicht halten, von Mitternacht an geht der Lauf der Sonne wieder aufwärts. Auch Delila mit den Stricken, die Unterwelt aufgefasst als bestrickende Liebesgöttin, vermag ihn nur auf kurze Zeit zu fesseln; die Sonne erlischt nicht in der Unterwelt, wie das Licht immer über die Finsternis siegt.

Was aber das Ende des Helden betrifft, so ist offenbar die Erzählung hier am glücklichsten, wie wir schon oben auf die versöhnende Kraft jener Selbstaufopferung hinwiesen; Simson ist hier eben ganz menschlich geschildert; es fehlt scheinbar jede Beziehung auf den Sonnenmythus, und doch ist dieselbe nicht zu verkennen. Die Augen werden dem Unglücklichen ausgestochen — das Licht der Sonne scheint verschwunden; er muss im Hause der Gefangenen Getreidekörner in der steinernen Handmühle zermalmen — er ist der tiefsten Demütigung ausgesetzt. Aber die Sonne gewinnt neue Kraft; Simsons Haar wächst wieder; sein Spielen vor den Feinden, von dem Dichter als Erniedrigung aufgefasst, ist in der That der Anfang seines Triumphes; dieses Scherzen bedeutet die nie alternde, ewig frische Lebens-

kraft der Götter. Wenn aber der Dichter den Geblendeten krampfhaft an den beiden Säulen festhalten lässt, auf denen er seinen luftigen Bau errichtet, der dreitausend Menschen trägt, so müssen wir eben diese beiden Säulen näher ins Auge fassen und dürfen wohl die Vermutung aussprechen, dass dies im Grunde dieselben Säulen sind, von denen Herodot II, 44 bei der Schilderung des Herkulestempels in Tyrus erzählt: „Und ich sah, dass der Tempel reich ausgeschmückt war mit vielen Weihgeschenken und darunter waren besonders zwei Säulen, die eine von lauterem Golde und die andere von Smaragdstein, der strahlte des Nachts gar herrlich.“ Von diesen Säulen weist nun Movers (Die Phönizier. Breslau 1840—56. I, 343) nach, dass sie zusammenfallen mit den im alten Testament öfter erwähnten Chammanim, d. h. Sonnensäulen. *) Wenn nun der Sonnenheros selbst Sonnensäulen umreisst, so ist erstens zu bedenken, dass der Dichter nur an natürliche Säulen denkt, zweitens aber behält der ihm verborgene Sinn der Sage doch sein Recht, denn wie der Phönix sich selbst verbrennt, so scheint auch die Sonne sich bei ihrem Untergange jeden Tag selbst zu vernichten. Die Brüder Simsons aber und seines Vaters ganzes Haus lässt der Dichter in wunderbarer Schnelligkeit anwesend sein, um aus dem gewaltigen Trümmerhaufen den Leichnam herauszusuchen und daheim zu bestatten, weil er dem Helden eine echt nationale Bestattung zu teil werden lassen wollte.

Mag auch im einzelnen noch manches dunkel bleiben, vorzüglich in der Bedeutung einiger weniger wichtigen Namen, über die Wietzke interessante Vermutungen aufstellt, so steht doch die Hauptfigur, der Lichtgott selbst, vor uns in hellem Glanze, weithin leuchtend über Länder und Jahrtausende. Unser Auge ist aber von seinen milden Strahlen nicht geblendet; wir sehen deutlicher als vorher, dass gerade die Mythologie wie ein lebendiger Strom geistigen Lebens die Völker durchzieht, und so ergriff auch jene Wellenbewegung, ausgehend von den Aegyptern, nicht nur Hebräer und Hellenen, sondern schlug auch an unser modernes Bewusstsein; denn wie Simson seine Züge lieh zum Bilde des Herkules, des Alciden, des von den Mühsalen des irdischen Lebens siegreich sich erhebenden Sterblichen, so war es wieder der Hinblick auf diese Gestalt, der unsern Schiller, den Priester jener Weltanschauung, an deren Altar sich Poesie, Philosophie und Religion die Hände reichen, zu einem seiner gedankenreichsten Gedichte begeisterte, das mit den Worten schliesst:

Tief erniedrigt zu des Feigen Knechte,
Ging in ewigem Gefechte
Einst Alcid des Lebens schwere Bahn,
Rang mit Hydern und umarmt den Leuen,
Stürzte sich, die Freunde zu befreien,
Lebend in des Todtenschiffers Kahn.
Alle Plagen, alle Erdenlasten
Wälzt der unversöhnten Göttin List
Auf die will'gen Schultern des Verhassten,
Bis sein Lauf geendigt ist.

Bis der Gott, des Irdischen entkleidet,
Flammend sich vom Menschen scheidet
Und des Aethers leichte Lüfte trinkt.
Froh des neuen ungewohnten Schwebens,
Fliesst er aufwärts, und des Erdenlebens
Schweres Traumbild sinkt und sinkt und sinkt.
Des Olympus' Harmonien umfangen
Den Verklärten in Kronions Saal,
Und die Göttin mit den Rosenwangen
Reicht ihm lächelnd den Pokal. —

*) Das hebräische chamma, eigtl. die Glut, die Sonnenglut wird poetisch gebraucht für Sonne, davon gebildet ist chamman, nur gebräuchlich im Plural chammanim, was schon im elften Jahrhundert der berühmte Rabbi Raschi als Sonnensäulen erklärte: am deutlichsten ist davon wohl gesprochen 2. Chr. 34. 4, wo von dem König Josia erzählt wird, als er Jerusalem von Götzendienst reinigte: „Und liess vor ihm abbrechen die Altäre Baalim und die Bilder (chammanim) oben drauf hieb er oben herab.“ — Ueber jene Säulen bei Herodot giebt vielleicht bald näheren Aufschluss der von Teubner angekündigte Kommentar von Wiedemann zum zweiten Buch des Herodot.

Buch der Richter. cc. 13—16.

13\. 1. Und die Kinder Israel thaten fürder übel vor dem Herrn und der Herr gab sie in die Hände der Philister vierzig Jahr.

2\. Es war aber ein Mann zu Zarea, von einem Geschlecht der Daniter, mit Namen Manoah; und sein Weib war unfruchtbar und gebar nichts.

3\. Und der Engel des Herrn erschien dem Weibe und sprach zu ihr: Siehe, du bist unfruchtbar und gebierest nichts; aber du wirst schwanger werden und einen Sohn gebären.

4\. So hüte dich nun, dass du nicht Wein noch starke Getränke trinkest und nichts Unreines essest.

5\. Denn du wirst schwanger werden und einen Sohn gebären, dem kein Schermesser soll aufs Haupt kommen. Denn der Knabe wird ein Verlobter Gottes sein von Mutterleibe; und er wird anfahen Israel zu erlösen aus der Philister Hand.

6\. Da kam das Weib und sagte es ihrem Manne an und sprach: Es kam ein Mann Gottes zu mir, und seine Gestalt war anzusehen wie ein Engel Gottes, fast erschrecklich, dass ich ihn nicht fragte, woher oder wohin; und er sagte mir nicht, wie er hiesse.

7\. Er sprach aber zu mir: Siehe du wirst schwanger werden und einen Sohn gebären. So trinke nun keinen Wein, noch stark Getränke, und iss nichts Unreines; denn der Knabe soll ein Verlobter Gottes sein, von Mutterleibe an bis in seinen Tod.

8\. Da bat Manoah den Herrn und sprach: Ach, Herr, lass den Mann Gottes wieder zu uns kommen, den du gesandt hast, dass er uns lehre, was wir mit dem Knaben thun sollen, der geboren soll werden.

9\. Und Gott erhörete die Stimme Manoah; und der Engel Gottes kam wieder zum Weibe. Sie sass aber auf dem Felde, und ihr Mann Manoah war nicht bei ihr.

10\. Da lief sie eilend und sagte es ihrem Manne an, und sprach zu ihm: Siehe, der Mann ist mir erschienen, der heute zu mir kam.

11\. Manoah machte sich auf, und ging seinem Weibe nach, und kam zu dem Manne, und sprach zu ihm: Bist du der Mann, der mit dem Weibe geredet hat? Er sprach: Ja.

12\. Und Manoah sprach: Wenn nun kommen wird, das du geredet hast; welches soll des Knaben Weise und Werk sein?

13\. Der Engel des Herrn sprach zu Manoah: Er soll sich hüten vor allem, das ich dem Weibe gesagt habe.

14\. Er soll nicht essen, das aus dem Weinstock kommt; und soll keinen Wein noch stark Getränke trinken, und nichts Unreines essen; alles, was ich dir geboten habe, soll er halten.

15\. Manoah sprach zum Engel des Herrn: Lieber, lass dich halten, wir wollen dir ein Ziegenböcklein zurichten.

16\. Aber der Engel des Herrn antwortete dem Manoah: Wenn du gleich mich hie hältst, so esse ich doch deiner Speise nicht. Willst du aber dem Herrn ein Brandopfer thun, so magst du es opfern. Denn Manoah wusste nicht, dass es ein Engel des Herrn war.

17\. Und Manoah sprach zum Engel des Herrn: Wie heissest du? dass wir dich preisen, wenn nun kommt, was du geredet hast.

18. Aber der Engel des Herrn sprach zu ihm: Warum fragest du nach meinem Namen, der doch wundersam ist?
19. Da nahm Manoah ein Ziegenböcklein, und Speisopfer und opferte es auf einem Fels dem Herrn. Und er machte es wunderbarlich. Manoah aber und sein Weib sahen zu.
20. Und da die Lohe auffuhr vom Altar gen Himmel, fuhr der Engel des Herrn in der Lohe des Altars hinauf. Da das Manoah und sein Weib sahen, fielen sie zur Erde auf ihr Angesicht.
21. Und der Engel des Herrn erschien nicht mehr Manoah und seinem Weibe. Da erkannte Manoah, dass es ein Engel des Herrn war,
22. Und sprach zu seinem Weibe: Wir müssen des Todes sterben, dass wir Gott gesehen haben.
23. Aber sein Weib antwortete ihm: Wenn der Herr Lust hätte, uns zu töten, so hätte er das Brandopfer und Speisopfer nicht genommen von unseren Händen; er hätte uns auch nicht solches alles erzeiget, noch uns solches hören lassen, wie jetzt geschehen ist.
24. Und das Weib gebar einen Sohn, und hiess ihn Simson. Und der Knabe wuchs und der Herr segnete ihn.
25. Und der Geist des Herrn fing an ihn zu treiben im Lager Dan, zwischen Zarea und Esthaol.

14. 1. Simson ging hinab gen Thimnath, und sahe ein Weib zu Thimnath unter den Töchtern der Philister.
2. Und da er herauf kam, sagte er's an seinem Vater und seiner Mutter und sprach: Ich habe ein Weib gesehen zu Thimnath unter den Töchtern der Philister; gebet mir nun dieselbige zum Weibe.
3. Sein Vater und seine Mutter sprachen zu ihm: Ist denn nun kein Weib unter den Töchtern deiner Brüder, und in all deinem Volk, dass du hingehest und nimmst ein Weib bei den Philistern, die unbeschnitten sind? Simson sprach zu seinem Vater: Gieb mir diese, denn sie gefällt meinen Augen.
4. Aber sein Vater und seine Mutter wussten nicht, dass es von dem Herrn wäre; denn er suchte Ursach an die Philister. Die Philister aber herrschten zu der Zeit über Israel.
5. Also ging Simson hinab mit seinem Vater und seiner Mutter gen Thimnath. Und als sie kamen an die Weinberge zu Thimnath, siehe da kam ein junger Löwe brüllend ihm entgegen.

I. 6. Und der Geist des Herrn kam über ihn und zerriss ihn, wie man ein Böcklein zerreisset; und hatte doch gar nichts in seiner Hand. Und sagte es nicht an seinem Vater noch seiner Mutter, was er gethan hatte.
7. Da er nun hinab kam, redete er mit dem Weibe, und sie gefiel Simson in seinen Augen.
8. Und nach etlichen Tagen kam er wieder, dass er sie nähme; und trat aus dem Wege, dass er das Aas des Löwen besähe. Siehe, da war ein Bienenschwarm in dem Aas des Löwen und Honig.
9. Und er nahms in seine Hand und ass davon unterwegen, und ging zu seinem Vater und zu seiner Mutter, und gab ihnen, dass sie auch assen. Er sagte ihnen aber nicht an, dass er den Honig von des Löwen Aas genommen hatte.

10. Und da sein Vater hinabkam zu dem Weibe, machte Simson daselbst eine Hochzeit, wie die Jünglinge zu thun pflegen.
11. Und da sie ihn sahen, gaben sie ihm dreissig Gesellen zu, die bei ihm sein sollten.
12. Simson aber sprach zu ihm: Ich will euch ein Rätsel aufgeben. Wenn Ihr mir das erratet und treffet diese sieben Tage der Hochzeit, so will ich euch dreissig Hemden geben und dreissig Feierkleider.
13. Könnet ihrs aber nicht erraten, so sollt ihr mir dreissig Hemden und dreissig Feierkleider geben. Und sie sprachen zu ihm: Gieb dein Rätsel auf, lass uns hören.
14. Er sprach zu ihnen: Speise ging von dem Fresser, und Süssigkeit von dem Starken. Und sie konnten in dreien Tagen das Rätsel nicht erraten.
15. Am siebenten Tage sprachen sie zu Simsons Weibe: Ueberrede deinen Mann, dass er uns sage das Rätsel; oder wir werden dich und deines Vaters Haus mit Feuer verbrennen. Habt ihr uns hierher geladen, dass ihr uns arm machet, oder nicht?
16. Da weinete Simsons Weib vor ihm und sprach: Du bist mir gram und hast mich nicht lieb. Du hast den Kindern meines Volks ein Rätsel aufgegeben, und hast mirs nicht gesagt. Er aber sprach zu ihr: Siehe, ich habe es meinem Vater und meiner Mutter nicht gesagt, und sollte dir's sagen?
17. Und sie weinete die sieben Tage vor ihm, weil sie Hochzeit hatten, aber am siebenten Tage sagte er ihrs, denn sie trieb ihn ein. Und sie sagte das Rätsel ihres Volks Kindern.
18. Da sprachen die Männer der Stadt zu ihm am siebenten Tage, ehe die Sonne unterging: Was ist süsser denn Honig? Was ist stärker, denn der Löwe? Aber er sprach zu ihnen: Wenn ihr nicht hättet mit meinem Kalbe gepflügt, ihr hättet mein Rätsel nicht getroffen.

II. 19. Und der Geist des Herrn geriet über ihn, und ging hinab gen Asklon, und schlug dreissig Mann unter ihnen, und nahm ihr Gewand und gab Feierkleider denen, die das Rätsel erraten hatten. Und ergrimmete in seinem Zorn und ging hinauf in seines Vaters Haus.

20. Aber Simsons Weib ward einem seiner Gesellen gegeben, der ihm zugehörte.

15. 1. Es begab sich aber nach etlichen Tagen, um die Weizenernte, dass Simson sein Weib besuchte mit einem Ziegenböckchen. Und als er gedachte, ich will zu meinem Weibe gehen in die Kammer, wollte ihn ihr Vater nicht hineinlassen,

2. Und sprach: Ich meinte, du wärest ihr gram worden, und habe sie deinem Freunde gegeben. Sie hat aber eine jüngere Schwester, die ist schöner denn sie; die lass dein sein für diese.

3. Da sprach Simson zu ihnen: Ich habe einmal eine rechte Sache wider die Philister; ich will euch Schaden thun.

III. 4. Und Simson ging hin und fing dreihundert Füchse, und nahm Brände, und kehrete je einen Schwanz zum andern, und that einen Brand je zwischen zween Schwänze,

5. Und zündete die an mit Feuer, und liess sie unter das Korn der Philister, und zündete also an die Mandeln samt dem stehenden Korn und Weinberge und Oelbäume.

6. Da sprachen die Philister: Wer hat das gethan? Da sagte man: Simson, der Eidam des Thimniters: darum, dass er ihm sein Weib genommen und seinem Freunde gegeben hat. Da zogen die Philister hinauf, und verbrannten sie samt ihrem Vater mit Feuer.

7. Simson aber sprach zu ihnen: Ob ihr schon das gethan habt, doch will ich mich an euch selbst rächen und darnach aufhören;

IV. 8. Und schlug sie hart, beide an Schultern and Lenden. Und zog hinab und wohnete in der Steinkluft zu Etam.

9. Da zogen die Philister hinauf und belagerten Juda, und liessen sich nieder zu Lechi.

10. Aber die von Juda sprachen: Warum seid ihr wider uns heraufgezogen? Sie antworteten: Wir sind herauf kommen, Simson zu binden, dass wir ihm thun, wie er uns gethan hat.

11. Da zogen dreitausend Mann von Juda hinab in die Steinkluft zu Etam, und sprachen zu Simson: Weisst du nicht, dass die Philister über uns herrschen? Warum hast du denn das an uns gethan? Er sprach zu ihnen: Wie sie mir gethan haben, so habe ich ihnen wieder gethan.

12. Sie sprachen zu ihm: Wir sind herab kommen, dich zu binden und in der Philister Hände zu geben. Simson sprach zu ihnen: So schwöret mir, dass ihr mir nicht wehren wollet.

13. Sie antworteten ihm: Wir wollen dir nicht wehren, sondern wollen dich nur binden und in ihre Hände geben, und wollen dich nicht töten. Und sie banden ihn mit zween neuen Stricken, und führten ihn herauf vom Fels.

V. 14. Und da er kam bis gen Lechi, jauchzeten die Philister zu ihm zu. Aber der Geist des Herrn geriet über ihn, und die Stricke an seinen Armen wurden wie Faden, die das Feuer versenget hat, dass die Bande an seinen Händen zerschmolzen.

VI. 15. Und er fand einen faulen Eselskinnbacken; da reckte er seine Hand aus, und nahm ihn, und schlug damit tausend Mann.

16. Und Simson sprach: Da liegen sie bei Haufen, durch eines Esels Kinnbacken habe ich tausend Mann geschlagen.

17. Und da er das ausgeredet hatte, warf er den Kinnbacken aus seiner Hand, und hiess die Stätte Ramath Lechi.

VII. 18. Da ihn aber sehr dürstete, rief er den Herrn an und sprach: Du hast solch grosses Heil gegeben durch die Hand deines Knechts; nun aber muss ich Durstes sterben, und in der Unbeschnittenen Hände fallen.

19. Da spaltete Gott einen Backenzahn in dem Kinnbaken, dass Wasser herausging. Und als er trank, kam sein Geist wieder und ward erquicket. Darum heisst er noch heutigen Tages des Anrufers Brunnen, der im Kinnbacken ward.

20. Und er richtete Israel zu der Philister Zeit zwanzig Jahr.

16. 1. Simson ging hin nach Gasa und sahe daselbst eine Dirne und lag bei ihr.

2. Da ward den Gasitern gesagt: Simson ist hereinkommen. Und sie umgaben ihn und liessen auf ihn lauern die ganze Nacht in der Stadt Thor, und waren die ganze Nacht stille und sprachen: Harre, morgen, wenn es licht wird, wollen wir ihn erwürgen.

VIII. 3. Simson aber lag bis zu Mitternacht. Da stund er auf zu Mitternacht und ergriff beide Thüren an der Stadt Thor, samt den beiden Pfosten, und hub sie aus mit den Riegeln, und legte sie auf seine Schultern, und trug sie hinauf auf die Höhe des Berges vor Hebron.

4. Darauf gewann er ein Weib lieb am Bach Sorek, die hiess Delila.

5. Zu der kamen der Philister Fürsten hinauf und sprachen zu ihr: Ueberrede ihn und besiehe, worinnen er solche grosse Kraft hat, und womit wir ihn übermögen, dass wir ihn binden und zwingen; so wollen wir dir geben, ein jeglicher tausend und hundert Silberlinge.
6. Und Delila sprach zu Simson: Lieber, sage mir, worinnen deine grosse Kraft sei, und womit man dich binden möge, dass man dich zwinge.
7. Simson sprach zu ihr: Wenn man mich bände mit sieben Seilen von frischem Bast, die noch nicht verdorret sind; so würde ich schwach, und wäre wie ein anderer Mensch.
8. Da brachten der Philister Fürsten zu ihr hinauf sieben Seile von frischem Bast, die noch nicht verdorret waren; und sie band ihn damit.

IX. 9. Man hielt aber auf ihn bei ihr in der Kammer. Und sie sprach zu ihm: Die Philister über dir, Simson! er aber zerriss die Seile, wie eine flächserne Schnur zerreisset, wenn sie ans Feuer reucht; und war nicht kund, wo seine Kraft wäre.
10. Da sprach Delila zu Simson: Siehe, du hast mich getäuscht und mir gelogen; nun, so sage mir doch, womit kann man dich binden?
11. Er antwortete ihr: Wenn sie mich bänden mit neuen Stricken, damit nie keine Arbeit geschehen ist, so würde ich schwach und wie ein anderer Mensch.

X. 12. Da nahm Delila neue Stricke und band ihn damit und sprach: Philister über dir Simson! (man hielt aber auf ihn in der Kammer) und er zerriss sie von seinen Armen wie einen Faden.
13. Delila aber sprach zu ihm: Noch hast du mich getäuscht und mir gelogen. Lieber, sage mir doch, womit kann man dich binden? Er antwortete ihr: Wenn du sieben Locken meines Hauptes flöchtest mit einem Flechtbande und heftetest sie mit einem Nagel ein.

XI. 14. Und sie sprach zu ihm: Philister über dir, Simson! Er aber wachte auf von seinem Schlaf, und zog die geflochtenen Locken mit Nagel und Flechtband heraus.
15. Da sprach sie zu ihm: Wie kannst du sagen, du habest mich lieb, so dein Herz doch nicht mit mir ist? Dreimal hast du mich getäuscht, und mir nicht gesagt, worinnen deine grosse Kraft sei.
16. Da sie ihn aber trieb mit ihren Worten alle Tage, und zerplagte ihn, ward seine Seele matt bis an den Tod,
17. Und sagte ihr sein ganzes Herz und sprach zu ihr: Es ist mir kein Schermesser auf mein Haupt kommen; denn ich bin ein Verlobter Gottes von Mutterleibe an. Wenn du mich beschörest, so wiche meine Kraft von mir, dass ich schwach würde und wie alle andern Menschen.
18. Da nun Delila sah, dass er ihr all sein Herz offenbaret hatte, sandte sie hin und liess der Philister Fürsten rufen und sagen: Kommt noch einmal herauf, denn er hat mir all sein Herz offenbaret. Da kamen der Philister Fürsten zu ihr herauf und brachten das Geld mit sich in ihrer Hand.
19. Und sie liess ihn entschlafen auf ihrem Schooss und rief einem, der ihm die sieben Locken seines Hauptes abschöre. Und sie fing an, ihn zu zwingen. Da war seine Kraft von ihm gewichen.
20. Und sie sprach zu ihm: Philister über dir, Simson! Da er nun von seinem Schlaf erwachte, gedachte er: Ich will ausgehn, wie ich mehrmals gethan habe, ich will mich ausreissen; und wusste nicht, dass der Herr von ihm gewichen war.

21. Aber die Philister griffen ihn, und stachen ihm die Augen aus, und führten ihn hinab gen Gasa, und banden ihn mit zwo ehernen Ketten und er musste mahlen im Gefängniss.
22. Aber das Haar seines Hauptes fing an, wieder zu wachsen, wo es beschoren war.
23. Da aber der Philister Fürsten sich versammelten, ihrem Gott Dagon ein gross Opfer zu thun, und sich zu freuen, sprachen sie: Unser Gott hat uns unsern Feind Simson in unsere Hände gegeben.
24. Desselben gleichen, als ihn das Volk sah, lobten sie ihren Gott; denn sie sprachen: Unser Gott hat uns unsern Feind in unsere Hände gegeben, der unser Land verderbte und unser viel erschlug.
25. Da nun ihr Herz guter Dinge war, sprachen sie: Lasset Simson holen, dass er vor uns spiele. Da holeten sie Simson aus dem Gefängniss, und er spielete vor ihnen und sie stelleten ihn zwischen zwo Säulen.
26. Simson aber sprach zu dem Knaben, der ihn bei der Hand leitete: Lass mich, dass ich die Säulen taste, auf welchen das Haus stehet, dass ich mich dran lehne.
27. Das Haus aber war voll Männer und Weiber. Es waren auch der Philister Fürsten alle da; und auf dem Dach bei drei tausend, Mann und Weib, die zusahen, wie Simson spielete.
28. Simson aber rief den Herrn an und sprach: Herr, Herr, gedenke mein, und stärke mich doch, Gott, diesmal, dass ich für meine beiden Augen mich einst räche an den Philistern.
29. Und er fassete die zwo Mittelsäulen, auf welchen das Haus gesetzt war und drauf sich hielt, eine in seine rechte, und die andre in seine linke Hand,

XII. 30. Und sprach: Meine Seele sterbe mit den Philistern; und neigete sich kräftiglich. Da fiel das Haus auf die Fürsten und auf alles Volk, das drinnen war, dass der Todten mehr war, die in seinem Tode starben, denn die bei seinem Leben starben.
31. Da kamen seine Brüder hernieder, und seines Vaters ganzes Haus, und huben ihn auf und trugen ihn hinauf, und begruben ihn in seines Vaters Manoah Grab, zwischen Zarea und Esthaol. Er richtete aber Israel zwanzig Jahr.

Schulnachrichten.

I. Die allgemeine Lehrverfassung.

1. Uebersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

		VI	V	IV	IIIb	IIIa	IIb	IIa	Ib	Ia	
Religionslehre	evangel.	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19
	kathol.	2	2	2	2	2	2	2	2	2	18
Deutsch		3	2	2	2	2	2	2	3	3	21
Latein		9	9	9	9	9	8	8	8	8	77
Griechisch		—	—	—	7	7	7	7	6	6	40
Französisch		—	4	5	2	2	2	2	2	2	21
Geschichte und Geographie		3	3	4	3	3	3	3	3	3	28
Rechnen und Mathematik		4	4	4	3	3	4	4	4	4	34
Naturbeschreibung		2	2	2	2	2	—	—	—	—	10
Physik (Chemie)		—	—	—	—	—	2	2	2	2	8
Schreiben		2	2	—	—	—	—	—	—	—	4
Zeichnen		2	2	2	2	2	—	—	—	—	10
Englisch fak.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	(6)
Hebräisch fakt.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	(6)
		28 (27)	30	30	32	32	30	30	30	30	

2. Uebersicht der Verteilung der Stunden unter die einzelnen Lehrer (seit Michaelis 1889).

Lehrer	I	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Zusammen
Dr. *Schneider*, Direktor.	6 Griech. 2 Horaz 2 Franz.	2 Franz.	2 Homer						14
Averdunk, Prof., Oberlehrer, Ord. v. I.	6 Latein	5 Griech. 3 Gesch. Geogr.			7 Griech.				21
Sonntag, Oberlehrer, Ord. v. IIa.	2 Hebr. f.	2 Deutsch 8 Latein 2 Homer 2 Hebr. f.	5 Griech.						21
Feller, Oberlehrer, Ord. v. IIb.	2 Relig. 3 Deutsch	2 Religion	2 Deutsch 8 Latein	2 Religion		2 Relig.			21
Dr. *Fromm*, Oberlehrer.	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik	3 Mathem.					21
Mintus, ord. Lehrer, Ord. v. IV.						2 Deutsch 9 Latein 4 Gesch. Geogr.	2 Deutsch 3 Gesch. Geogr.	3 Deutsch	23
Dr. *Hass*, ord. Lehrer. Ord. v. IIIa.	3 Gesch. Geogr.		3 Gesch. Geogr.	2 Deutsch 9 Latein 3 Gesch. Geogr.	2 Deutsch 2 Ovid				24
Jäger, ord. Lehrer, Ord. v. VI.				7 Griech.	7 Latein			9 Latein	23
Werth, ord. Lehrer.	1 Gesang			1 Gesang		1 Gesang	2 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	3 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	24
Dr. *Wimmer*, wissensch. Hilfslehrer, Ord. v. V.	2 Engl. f.	2 Engl. f.	2 Franz.	2 Franz.	3 Gesch. Geogr.		9 Latein 4 Franz.		24
Vorbrodt, wissensch. Hilfslehrer, Ord. v. IIIb.				2 Naturbeschr.	2 Franz. 2 Naturbeschr.	4 Mathem. 5 Franz. 2 Naturbeschr.	2 Naturbeschr.	2 Naturbeschr.	21
Haan, kath. Religionslehrer.	2 Religion			2 Religion			2 Religion		6 + 2 Vorsch.
Gehrke, Zeichenlehrer.				2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	10
Kotte, Schulamtskandidat.					3 Mathem.				3
Schultze, Vorschullehrer.	3 Geographie in VI, 9 Deutsch, 4 Rechnen, 2 Heimatskunde in Vorschulklasse I, 6 Schreiblesen in Vorschulklasse III.								24
Schuh, Vorschullehrer.	7 Deutsch, 4 Rechnen in Vorschulkl. II, 6 Rechnen in III, 2 bibl. Geschichte und 1 Gesang in I—III, 3 Schönschreiben in I—II, 2 Anschauungsunterricht und Erzählen in II—III.								25

3. Uebersicht über die während des abgelaufenen Schuljahres behandelten Lehrgegenstände.

Prima.

Ordinarius: *Averdunk.*

Religionslehre. a) Evangelische. Ausgewählte Abschnitte aus der Glaubenslehre. Der 1. Korintherbrief gelesen und erklärt. Hauptpunkte der Dogmengeschichte. Repetitionen aus allen Gebieten. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Die Lehre von Gottes Dasein und Eigenschaften. Der Atheismus. Die Lehre von der Schöpfung, insbesondere von den Geistern. Der Materialismus. Aus der Sittenlehre: die Lehre von dem Gottesdienste, dem Eid und dem Gelübde. Geschichte der Kirche von 800—1300. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Vom 16. Jahrhundert bis zur Sturm- und Drangperiode in Uebersicht. Aus Klopstocks Messias und Oden. Lessings Laokoon, aus der Hamburg. Dramaturgie. Emilia Galotti. Nathan. Aus Göthes Dichtung und Wahrheit. 8 Aufsätze. 3 St. *Feller.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Dürers Kupferstich: Ritter, Tod und Teufel. 2. a) Mit welchen Gründen verteidigt Lessing Rousseau gegenüber die Kultur? b) Lessings Lebensideal in Minna von Barnhelm. 3. Welche Forderung stellt Lessing im 1., 2., 10. und 11. Stück der Hamburg. Dramaturgie als eine der wesentlichsten an die Handlung des Dramas? 4. a) Der Rhein ein deutscher Strom. (Redeform). b) Inwiefern ist Scherers Wort berechtigt, dass über der Germania des Tacitus etwas von der Stimmung eines Hirtengedichtes liegt, womit der Kultur-Mensch seine Sehnsucht nach ursprünglicher Unschuld in der Phantasie befriedigt? 5. a) An einigen Oden Klopstocks Bedeutung als Lyriker nachzuweisen. b) Auf welche Seite stellt sich Klopstock im Kampfe zwischen der schweizerischen und sächsischen Dichterschule? 6. a) Inwiefern ist Lessings Emilia Galotti ein Beispiel für die in der Hamburg. Dramaturgie aufgestellte Theorie? b) Schillers Fiesko oder Kabale und Liebe von Lessings Emilia Galotti abhängig. 4. (Klassenaufsatz) Des Lebens Müh' lehrt uns allein des Lebens Güter schätzen. 8. Was ergiebt sich aus Friedrichs des Grossen Schrift „De la littérature allemande" für seine Stellung zur deutschen Litteratur?

Reifeprüfung Herbst 1889: Der Mann ist wacker, der, sein Pfund benutzend, zum Dienst des Vaterlands kehrt seine Kräfte (Rückert). Ostern 1890: In welchen Punkten berühren sich die Verdienste Lessings um das deutsche Vaterland mit denen Friedrichs des Grossen?

Lateinisch. Horaz Oden II und III. Episteln II. 2 St. *Schneider.* Cicero pro Murena und de officiis I; Tacitus Annalen I und II mit Auswahl. Adelphi des Terenz und Miles gloriosus des Plautus kursorisch. Mündliche Vorträge im Anschluss an Caesar bellum gallicum. Exercitien, Extemporalien und Aufsätze. 6 St. *Averdunk.*

Die Themata der Aufsätze waren:

1. a) Quem locum apud Germanos feminae tenuerint? b) Pugna navalis ad Artemisium quomodo facta sit, et quod momentum belli fuerit, Herodoto auctore narratur. 2. Demosthenes Olynthiaca I. 23 dicit saepe tueri bona, quam parare difficilius esse. 3. Cur magni interesse Cicero dicat Kalendis Januariis duos consules esse. 4 Xerxes Leonidae caput abscidit, Pausanias eadem ignominia Mardonii corpus adficere noluit. (Zugleich Preisaufgabe.) 5. Militares et urbanas res comparans Cicero aliter pro Murena, aliter de officiis indicare videtur. 6. a) Vindictam divinam qualem Homerus finxerit. b) Argumentum Adelphorum fabulae ita enarratur, ut mores Demeae et Micionis depingantur, maximeque appareat, num extrema fabula mutentur. 7. Quomodo factum sit, ut imperium ad Tiberium transiret.

Reifeprüfung Herbst 1889: Xerxes Leonidae caput abscidit, Pausanias eadem ignominia Mardonii corpus adficere noluit. Ostern 1890: Quibus rebus factum sit, ut Athenienses principatu Graecorum potirentur.

Griechisch. Klassenlektüre: Ilias XII, XIII, XVIII, XX—XXII. Thukydides, Auswahl aus VI und VII (sicilischer Feldzug). Mitteilungen über das Bühnenwesen und über die Entstehung des Dramas. Sophokles Antigone. Privatlektüre der Ia: Ilias XIV—XVII und XIX; der Ib: Ilias I—V. 6 St. *Schneider.*

Französisch. Lektüre: Mignet, Histoire de la révolution française, ch. IX u. XII (Auswahl); Molière, Les femmes savantes; Racine, Britannicus. Wiederholung schwieriger Teile der Grammatik. Alle 3 Wochen eine Klassenarbeit. 2 St. *Schneider.*

Hebräisch. (fakult.) Lektüre: Abschnitte aus den Büchern Samuelis, ausgewählte Psalmen und das Buch Ruth. Repetition der Formenlehre nach Hollenberg mit schriftlichen Uebungen. 2 St. *Sonntag.*

Englisch. (fakult.) Gelesen im Sommer: A cristmas carol by Ch. Dickens; im Winter: Childe Harold by Lord Byron, 1. und 3. Gesang; daran anschliessend Repetition und Erweiterung der grammatischen Kenntnisse. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Geschichte des Mittelalters bis 1517. Wiederholungen aus der griechischen, römischen und neueren Geschichte und aus der Geographie. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Arithmetische und geometrische Reihen, Zinseszins- und Rentenrechnung. Permutationen, Kombinationen, Binomialkoëffizienten, binomischer Lehrsatz, Gleichungen II. Grades mit mehreren Unbekannten, Moivrescher Lehrsatz, Wiederholungen nach Heilermann und Diekmann I—III. Stereometrie und Trigonometrie nach Reidt III, IV. Wiederholung der gesamten Planimetrie, harmonische Strahlen, Potenzlinien, Polaren, nach Reidt II. Extemporalien. 4 St. *Fromm.*

Reifeprüfung Herbst 1889: 1. Welche Winkel x genügen der Gleichung $1240 \cos x + 2170 \sin x = 1849$? 2. Ueber einem gleichseitigen Dreiecke sollen ein gerades Prisma und eine gerade Pyramide von gleicher Höhe errichtet werden, sodass die Seitenflächen des Prismas n-mal so gross werden, als die der Pyramide. Wie gross ist die Höhe? $n = 1^1/_2$. 3. Ein mit 600 m Anfangsgeschwindigkeit unter einem Winkel von 10° gegen die Horizontale geschleudertes Geschoss erreicht welche Höhe und welche Schussweite, wenn angenommen werden soll, dass der Luftwiderstand die Höhe um $^1/_{10}$, die Weite um $^1/_4$ derselben vermindert? 4. Ein Dreieck ist zu zeichnen, von dem gegeben sind die Summe zweier Seiten, die Differenz der diesen Seiten gegenüberliegenden Winkel und die dritte Seite. Ostern 1890: 1. Das Volumen eines Kegelstumpfs zu berechnen aus der grösseren Grundfläche, der Höhe und der Neigung der Seitenkante gegen die Grundfläche. 2. Zwischen zwei leuchtenden Punkten, deren Entfernung d ist und deren Lichtstärken sich wie m:n verhalten, ist ein Schirm aufgestellt. Wo muss derselbe stehen, damit er von beiden Lichtquellen gleich stark beleuchtet ist? 3. Der Inhalt eines Dreiecks ist zu berechnen, von dem die Summe der Seiten, ein Winkel und die Höhe auf eine der diesen Winkel einschliessenden Seiten gegeben sind. 4. Ein Kreis ist zu konstruieren, der durch einen gegebenen Punkt geht, einen gegebenen Kreis unter einem Durchmesser und einen zweiten Kreis rechtwinklig schneidet.

Physik. Wiederholung und Erweiterung des gesamten Gebietes der Physik. 2 St. *Fromm.*

Obersekunda.

Ordinarius: *Sonntag.*

Religionslehre. a) evangelische. Das apostolische Zeitalter, besonders Grundbegriff der Lehre Pauli in seinen Briefen. Kirchengeschichte, I. Teil. Repetion von Sprüchen und Liedern nach dem Kanon. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Siehe Prima.

Deutsch. Uebersicht über die Litteraturentwicklung bis 1500. Näheres Eingehen auf das Nibelungenlied, Gudrun und Walther. Göthes Egmont. Schillers Jungfrau von Orleans und Uebersicht über seine Gedichte. Monatliche Aufsätze. 2 St. *Sonntag.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Der Einfluss der Not auf den Menschen, erwiesen nach den Sprüchwörtern: Not bricht Eisen, Not macht erfinderisch, Not lehrt beten. 2. Der Sachsenstreit im Nibelungenlied giebt uns ein Bild der damaligen Kriegführung überhaupt. 3. Christliches, Heidnisches, allgemein Menschliches im Nibelungenlied. 4. Was sprach dagegen, und was dafür, dem Pompejus den Oberbefehl im Kriege gegen Mithridates anzuvertrauen? 5. Nur Beharrung führt zum Ziel (Chrie). 6. Das Verhältnis Walthers von der Vogelweide zu den gleichzeitigen deutschen Kaisern. 7. Welche Hauptregeln über die Freundschaft giebt Cicero in seinem Laelius? 8. Die Fabel von Schillers Turandot. 9. Uebersicht über die Geschichte der Niederlande bis 1559. 10. Vergleich zwischen der Jungfrau von Orleans und Göthes Klärchen.

Lateinisch. Lektüre: Cicero de imperio Cn. Pompei; Livius XXIV—XXVI, Auswahl. Vergil Aeneis X—XII. Einiges aus Seyffert, Lesestücke. Grammatik nach dem Lehrplan. Uebersetzungsübungen nach Süpfle II. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale, Anfang mit freien lateinischen Ausarbeitungen. 8 St. *Sonntag.*

Griechisch. Lektüre: Homer Odyssee XIX—XXIV. 2 St. *Sonntag.* Herodot V und VI mit Auswahl; Lysias XII und XXIV. Grammatik: Tempus und Moduslehre, Präpositionen, Lehre vom Artikel, Repetition der Formenlehre, nach Koch. Extemporalien. 5 St. *Averdunk.*

Französisch. Lektüre: Duruy, Histoire de France, herausg. von Koldewey. Mündliche Wiederholung des Gelesenen in französischer Sprache in Form von Fragen und Antworten. Molière, Le bourgeois gentilhomme. Grammatik: Plötz, kurzgef. Gr. § 101 bis zum Schluss; mündliches Uebersetzen der entsprechenden Abschnitte aus Plötz, method. Uebungsbuch II. Alle 14 Tage eine häusliche Arbeit oder eine Klassenarbeit. 2 St. *Schneider.*

Hebräisch. (fakult.) Einübung der Formenlehre nach Hollenberg. 2 St. *Sonntag.*

Englisch. (fakult.) Lektüre nach Victors Lesebuch. Grammatik: Das Wesentlichste aus der Formenlehre nach Gesenius. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Römische Geschichte; Wiederholung der griechischen Geschichte, nach Müller. Geographie von Europa ausser Deutschland. 3 St. *Averdunk.*

Mathematik. Logarithmen, Gleichungen II. Grades, reziproke Gleichungen, komplexe Zahlen, nach Heilermann u. Diekmann II. Kreisberechnung und Wiederholung der Planimetrie Konstruktionsaufgaben, nach Reidt II. Goniometrie und Berechnung rechtwinkliger Dreiecke nach Reidt IV. Extemporalien. 4 St. *Fromm.*

Physik. Elemente der Chemie und der mathematischen Geographie. 2 St. *Fromm.*

Untersekunda.

Ordinarius: *Feller.*

Religionslehre. Siehe Obersekunda.

Deutsch. Gelesen: Herders Cid, Schillers Wallenstein, Göthes Hermann und Dorothea. Uebersicht über Göthes und Schillers Leben. Monatliche Aufsätze. 2 St. *Feller.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Das spanische Ritterleben in Herders Cid. 2. Was bestimmte Cicero zur Uebernahme der Verteidigung des Sextus Roscius? 3. Arbeit ist des Blutes Balsam, Arbeit ist der Tugend Quell. (Cid.) 4. Auf welche Weise verteidigt Cicero den Sextus Roscius? (Gedankengang der Rede Ciceros.) 5. Was will Schillers Wort im Prolog zum Wallenstein sagen: „Sein Lager nur erkläret sein Verbrechen?“ 6. Worauf beruht nach Ciceros Darstellung in der Einleitung des Cato maior ein glückliches Greisenalter? (Cato maior § 1—14.) 7. Wie beschreibt Vergil die Unterwelt? (Aeneide, Buch 6.) 8. Wallensteins Wort „Was thu' ich Schlimmeres, — Als jener Cäsar that, des Name noch — Bis heut' das Höchste in der Welt benennet?“ 9. Wie entwickelt sich der Ausgang Wallensteins nach Schillers Dichtung? (Extemporalaufsatz.) 10. Wie verhalten sich in Goethes Hermann und Dorothea die Namen der Musen zum Inhalte der einzelnen Gesänge?

Lateinisch. Lektüre: Cicero pro Sex. Roscio Amerino; Cato maior und aus Livius XXII einige Kapitel. Vergil Aeneis IV und VI in Auswahl. Grammatik nach dem Lehrplan. Uebersetzungen aus Haacke III. Wöchentlich ein Extemporale, statt dessen jede dritte Woche ein Exercitium. 8 St. *Feller.*

Griechisch. Lektüre: Homer Odyssee, Auswahl aus I—IX; 50 Verse gelernt. 2 St. *Schneider.* Xen. Anab. VI und VII. Herodot II. Grammatik: Casuslehre, Lehre vom Infinitiv und Participium, nach Koch. Repetition der unregelmässigen Verben. Alle 14 Tage ein Extemporale. 5 St. *Sonntag.*

Französisch. Lektüre: aus Lüdecking II; im Anschluss daran mündliche Uebungen. Grammatik: Plötz, kurzgef. Gr. § 87—100; dazu die betreffenden Abschnitte aus Plötz, meth. Uebungsbuch II. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Griechische Geschichte bis zur Gründung der Diadochenreiche, nach Müller. Wiederholung der Geschichte der neueren Zeit. Geographie der aussereuropäischen Erdteile. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Potenz- und Wurzelrechnung, Gleichungen I. Grades mit mehreren Unbekannten nach Heilermann I und II. Proportionalität gerader Linien, Aehnlichkeit von Figuren und Flächeninhalt geradliniger Figuren, nach Reidt II. Extemporalien. 4 St. *Fromm.*

Physik. Allgemeiner Ueberblick über das gesamte Gebiet der Physik. 2 St. *Fromm.*

Obertertia.

Ordinarius: *Dr. Hass.*

Religionslehre. a) Evangelische. Leben des Apostels Paulus nach der Apostelgeschichte und den Briefen. Leben Luthers. Sprüche und Lieder nach dem Kanon. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Von der Gnade, den Sakramenten, den Sakramentalien und dem Gebete, nach dem Katechismus f. d. Diözese Münster. Geschichte der Apostel. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre poëtischer und prosaischer Stücke, nach Hopf und Paulsiek, des Nibelungenliedes und des Tell. Biographische Mitteilungen. Lernen von Gedichten. Freie Vorträge. Grammatik, Rechtschreibung und Interpunktionslehre im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. Alle 3 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Lektüre: Caesar B. G. IV—VII. Ovid Metam. nach der Auswahl von Frick. Verslehre. Grammatik: Tempus- und Moduslehre wiederholt und erweitert. Gebrauch des Participiums, des Gerundiums und des Supinums nach dem Lehrplan. Uebersetzen nach Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 9 St. *Hass.*

Griechisch. Lektüre: Xen. Anab. I, II. Grammatik: Verba auf μι und unregelmässige Verba. Wiederholung und Erweiterung des Pensums der IIIb. Uebersetzen nach Wesener. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 7 St. *Jäger.*

Französisch. Lektüre aus Lüdecking I; im Anschluss daran mündliche Uebungen. Grammatik: Plötz, kurzgef. Gr. § 75—86; dazu die betreffenden Abschnitte aus Plötz, method. Uebungsbuch II. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Deutsche und preussische Geschichte von 1517—1871, nach Müller. Geographie von Deutschland, nach Daniels Leitfaden. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Division algebraischer Summen, Gleichungen I. Grades mit einer Unbekannten, nach Heilermann I. Proportionalität gerader Linien und Aehnlichkeit von Figuren, nach Rheidt II. Extemporalien. 3 St. *Fromm.*

Naturbeschreibung. Mineralogie: Die einfacheren Krystallformen; die wichtigsten Mineralien, ihre chemischen und physikalischen Eigenschaften und ihre Verwendung. — Zoologie: Der Bau des menschlichen Körpers nach Thomé. 2 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Antike, Landschaft, Blattformen und Anfänge der Projektionslehre bis zu einfachen Körpern. 2 St. *Gehrke.*

Untertertia.

Ordinarius: im Sommer *Beyer,* im Winter *Vorbrodt.*

Religionslehre. Siehe Obertertia.

Deutsch. Lektüre poëtischer und prosaischer Lesestücke aus Hopf und Paulsiek. Biographische Mitteilungen. Lernen von Gedichten. Grammatik, Rechtschreibung und Interpunktionslehre im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. Alle 3 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Lektüre: Caesar B. G. I, II. Grammatik: Lehre vom abhängigen Satz. Repetition und Erweiterung der Kasuslehre. Uebersetzen aus Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 7 St. *Jäger.* Ovid Metam., Auswahl nach Frick. Verslehre. 2 St. *Hass.*

Griechisch. Formenlehre bis zum Abschluss der regelmässigen Verba auf $\mu\iota$; Uebersetzen aus Wesener I, Diktate aus Xenophon Anabasis, Extemporalien. 7 St. *Averdunk.*

Französisch. Lektüre aus Lüdecking I; im Anschluss daran Sprechübungen. Grammatik: Plötz, meth. Uebungsbuch I, Lektion 78 bis zum Schluss mit den entsprechenden Abschnitten der kurzgef Gr. Repetition der Formenlehre. Einige syntaktische Regeln. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 2 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Geschichte und **Geographie.** Deutsche Geschichte bis 1517 nach Müller. Geographie der Länder Europas mit Ausschluss von Deutschland nach Daniels Leitfaden. 3 St. *Wimmer.*

Mathematik. Die vier Grundrechnungsarten in allgemeinen, ganzen und gebrochenen Zahlen nach Heilermann und Diekmann I § 1—19. Viereck, Anfangsgründe der Kreislehre, nach Reidt. Extemporalien. 3 St. *Kotte.*

Naturbeschreibung. Botanik: Die wichtigsten Familien des natürlichen Systems. Fortsetzung der Uebungen im Bestimmen von Pflanzen nach Linné. — Zoologie: Weichtiere, Würmer, Stachelhäuter, Darmlose, Urtiere; Wiederholungen, nach Thomé. 2 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Antike, Blattformen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Quarta.

Ordinarius: *Mintus.*

Religionslehre. a) Evangelische: Uebersicht über die Geschichte Israels, Leben Jesu nach den Evangelien. Sprüche und Lieder nach dem Kanon wiederholt und gelernt. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Siehe Obertertia.

Deutsch. Erklärung und Wiedergabe poëtischer und prosaischer Lesestücke nach Hopf und Paulsiek. Lernen von Gedichten, Grammatik und Rechtschreibung nach dem Lehrplan. Interpunktionslehre. Alle 14 Tage ein Diktat oder ein Aufsatz. 2 St. *Mintus.*

Lateinisch. Lektüre: Ausgewählte Biographien aus Nepos. Grammatik: Wiederholung der Formenlehre; Kasuslehre, nach Ellendt-Seyffert. Uebersetzen nach Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 9 St. *Mintus.*

Französisch. Die unregelmässige Formenlehre nach Plötz, method. Uebungsbuch I, Lektion 42—78 mit den entsprechenden Abschnitten aus der kurzgef. Gr. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 5 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Geschichte und **Geographie.** Griechische Geschichte bis Alexander, römische bis Augustus, nach Jäger. Geographie der aussereuropäischen Erdteile, nach Daniels Leitfaden. 4 St. *Mintus.*

Mathematik und **Rechnen.** Wiederholung und Erweiterung der Lehre von den gemeinen Brüchen und Dezimalbrüchen unter besonderer Berücksichtigung des abgekürzten Rechnens mit letzteren; einfache und zusammengesetzte Regeldetri, Zins- und Gesellschaftsrechnung, nach Harms und Kallius. Geometrische Grundbegriffe; von der geraden Linie und der Lage gerader Linien gegen einander; vom Dreieck, nach Reidt. 4 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit schwieriger Blütenbildung; Einführung in die Kenntnis des Linnéschen Systems und Uebungen im Bestimmen nach demselben. — Zoologie: Wiederholung der Wirbeltiere, Gliedertiere, besonders Insekten. 2 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Studien nach Blattformen und nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Quinta.

Ordinarius: *Dr. Wimmer.*

Religionslehre. a) Evangelische. Biblische Geschichte des A. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Psalmen und Liedern nach dem Kanon. 2 St. *Werth.*

b) Katholische. Der kleine Katechismus f. d. Diözese Münster wurde ganz durchgenommen; Leben Jesu nach Schuster. Das Kirchenjahr wurde erklärt. Die wichtigeren Gebete wurden gelernt. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre poëtischer und prosaischer Stücke nach Hopf und Paulsiek. Lernen von Gedichten. Deklination, Konjugation, Präpositionen, Lehre vom einfachen Satz. Interpunktionslehre. Alle 14 Tage ein Diktat oder ein kleiner Aufsatz. 2 St. *Mintus.*

Lateinisch. Wiederholung und Erweiterung der regelmässigen Formenlehre; Stammformen der Verba, unregelmässige Verba, nach Ellendt-Seyffert. Vokabellernen nach Ostermanns Vokabular. Uebersetzen aus Ostermann. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 9 St. *Wimmer.*

Französisch. Plötz, method. Uebungsbuch I, Lektion 1—41, dazu die entsprechenden Abschnitte aus Plötz, kurzgef. Gr. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 4 St. *Wimmer.*

Geographie und **Geschichtserzählung.** Europa mit besonderer Berücksichtigung Deutschlands, nach Daniels Leitfaden. Erzählungen aus der griechischen, römischen und preussischen Geschichte, nach Hopf und Paulsiek. 3 St. *Mintus.*

Rechnen. Die gemeinen Brüche und die Dezimalbrüche nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit weniger einfacher Blütenbildung. Erweiterung der morphologischen Grundbegriffe. — Zoologie: Wirbeltiere; besonders Kriechtiere, Lurche und Fische. 2 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Schreiben. Deutsche, lateinische und griechische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Blattformen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Sexta.

Ordinarius: *Jäger.*

Religionslehre. a) Evangelische. Biblische Geschichte des N. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Liedern und Psalmen nach dem Kanon. Geographie von Palästina. 3 St. *Werth.*

b) Katholische. Siehe Quinta.

Deutsch. Lektüre poëtischer und prosaischer Lesestücke aus Hopf und Paulsiek. Gedichte gelernt. Rechtschreibung und Grammatik nach dem Lehrplan. Wöchentlich ein Diktat. 3 St. *Mintus.*

Lateinisch. Regelmässige Formenlehre mit Ausschluss der Deponentia und der meisten Pronomina. Vokabellernen nach Ostermann. Uebersetzungsübungen. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 9 St. *Jäger.*

Geographie und Geschichtserzählung. Vorbegriffe. Auswahl aus der mathematischen und physischen Erdkunde. Die aussereuropäischen Erdteile. Erzählungen aus der griechischen und römischen Geschichte. 3 St. *Schultze.*

Rechnen. Die Grundrechnungen mit ganzen unbenannten und benannten Zahlen, sowie mit Dezimalzahlen, Teilbarkeit der Zahlen, nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit einfachem Blütenbau. Die wichtigsten Waldbäume. Morphologische Grundbegriffe. — Zoologie: Beschreibung wichtiger Säugetiere (besonders Haustiere) und Vögel. 2 St. S. *Beyer*, W. *Vorbrodt.*

Schreiben. Deutsche und lateinische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Vorbereitendes. Einfache Uebungen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Vom evangelischen und katholischen Religionsunterrichte war kein Schüler befreit.

Technischer Unterricht.

a) **Turnen.** I. C. (Prima, Sekunda): Zusammengesetzte Frei-, Eisenstab- und Fechtübungen. Stabstossen. Aufmärsche. Schwenkungen. Schwierigere Gerätübungen. 48 Schüler. 6 Riegen. 2 St. — II. C. (Obertertia, Untertertia, Quarta): Zusammengesetzte Frei- und leichtere Stabübungen. Reihungen. Kreis-, Kreuz- und Sternformationen. Sektions- und Flankenmarsch. Aufmärsche. Reigen. Mittlere Gerätübungen. 75 Schüler. 8 Riegen. 2 St. III. C. (Quinta, Sexta): Einfache Frei- und Ordnungsübungen. Reihungen. Leichte Gerätübungen. 54 Schüler. 6 Riegen. 2 St. IV. C. (Vorschulklassen): Die einfachsten Frei-, Gang- und Ordnungsübungen. Hang- und Kletterübungen. Schwebebalken. Spiele. 32 Schüler. 1 St. — Im Sommer waren 77, im Winter 65 Schüler befreit, teils wegen weiten Schulweges, teils auf Grund eines ärztlichen Zeugnisses, teils wegen Teilnahme am Schwimmunterricht. *Bechtel.*

b) **Turnspiele.** Auch im verflossenen Schuljahr sind unter Leitung des Turnlehrers auf der bei Düssern gemieteten Wiese regelmässig Turnspiele abgehalten worden. Die oberen Klassen trieben das Fussballspiel ziemlich lebhaft; in den mittleren und unteren Klassen liess die Beteiligung oft viel zu wünschen übrig.

c) **Gesang.** Prima und Sekunda 1 St.: Zweistimmige Volkslieder und vierstimmige Gesänge. — Tertia und Quarta je 1 St.: Ebenso. — Quinta und Sexta je 2 St.: Zweistimmige Lieder und Choräle. Notenkenntnis. *Werth.*

d) **Fakultatives Zeichnen.** Den Schülern der Sekunda und Prima wird Gelegenheit geboten die Uebungen im Zeichnen fortzusetzen.

Schulbücher für das Schuljahr 1890 91.

Vorbemerkung. Der Gebrauch der angegebenen Ausgaben ist unerlässlich. Nur in besonderen Fällen kann nach vorher eingeholter Genehmigung des betreffenden Fachlehrers der Gebrauch einer anderen Ausgabe gestattet werden. **Es ist stets die neueste Auflage anzuschaffen.** — Wegen Ueberlassung von Büchern aus der Unterstützungs-Bibliothek hat man sich an den Ordinarius zu wenden.

Gegenstand.		Lehrbücher.	Klasse.
		A. Gymnasium.	
Religion.	1. Ev.	Bibel	VI—I.
		Zahn. bibl. Historien	VI, V.
		Novum testamentum graece ed. Buttmann (Teubner) oder Tischendorf (ed. acad Mendelssohn)	I, II.
		Spruch- und Lieder-Kanon für den evangelischen Religionsunterricht an höheren Schulen	VI—I.
	2. Kath.	Dr. Schuster, bibl. Geschichte	VI—V.
		Kleiner kathol. Katechismus für die Diözese Münster	VI—V.
		Overberg-Erdmann. bibl. Geschichte des A. und N. T.	IV—III.
		Kathol. Katechismus für die Diözese Münster	IV—III.
		Dr. Dreher, Lehrbuch der kath. Religion	II—I.
Deutsch.		Hopf und Paulsiek. Lesebuch	VI I.
Lateinisch.		Ellendt-Seyffert, lat. Grammatik, nebst Brambach, Handweiser der lat. Rechtschreibung	VI—I.
		Ostermann, Uebungsbuch	VI—III A.
		Ostermann, Vokabular	VI, V.
		Cornelius Nepos ed. Halm (Teubner Text)	IV.
		Haacke, Aufgaben II 2	III B.
		Caesar bellum gallicum (Teubner Text); Ovid. metam. (Teubner Text)	III B, III A.
		Haacke, Aufgaben II 1	III A, II B.
		Cic. orat. XIX ed. Eberhard et Hirschfelder; Vergil (Teubner Text)	II B, II A.
		Süpfle, Uebungsbuch für II	II A.
		Süpfle, Uebungsbuch für I; Capelle, lat. Aufsatz; Horaz (Teubner Text)	I.
Griechisch.		Koch, Grammatik	III B—I.
		Wesener, Elementarbuch I	III B.
		Wesener, Elementarbuch I und II	III A.
		Xenophon Anab. (Teubner Text)	III A, II B.
		Homer Od. (Teubner Text)	II B, II A.
		Herodot (Teubner Text) Buch VI und VII	II B, II A.
		Xenophon Memorabilien (Teubner Text)	II A.
		Hom. Jl. (Teubner Text)	I.
Hebräisch.		Hollenberg. Hebr. Schulbuch	II A, I.
		Hebr. Bibel	I.
Französisch.		Plötz, kurzgef. system. Grammatik	V—I.
		Plötz, method. Uebungsbuch. I. Teil	V—III B.
		Plötz, method. Uebungsbuch. II. Teil	III A—II A.
		Lüdecking, Lesebuch I	III B, III A.
		Lüdecking, Lesebuch II	II B.
Geschichte.		O. Jäger, Hilfsbuch für den ersten Unterricht in der alten Geschichte	IV.
		David Müller, Leitfaden zur Geschichte des deutschen Volks	III B, III A.
		David Müller, Abriss der allgem. Geschichte I	II.
		Beck, Lehrbuch der allgem. Geschichte III und IV	I.
Geographie.		Daniel, Leitfaden	VI—III A.
Mathematik.		Harms und Kallius, Rechenbuch	VI, V.
		Heilermann und Diekmann, Algebra I	III B, III A.
		Heilermann und Diekmann, Algebra II	II B, II A.
		Heilermann und Diekmann, Algebra III	I.

Gegenstand.	Lehrbücher.	Klasse.
Mathematik.	Reidt, Elemente der Mathematik II	IV—I.
	Reidt, Elemente der Mathematik IV	II A—I.
	Reidt, Elemente der Mathematik III	I.
Physik.	Krumme, Lehrbuch	II B—I.
Naturbeschreibung.	Thomé, Lehrbuch der Botanik Thomé, Lehrbuch der Zoologie	III B III A.
Gesang.	Göcker, des Knaben Liederschatz	VI—I.
	B. Vorschule.	
Religion. 1. Ev.	Zahn, bibl. Historien	2. 1.
2. Kath.	Dr. Schuster, kleine bibl. Geschichte	3—1.
Deutsch.	Gladbacher Fibel, I, II. — Schulze und Steinmann, Kinderschatz I.	3.
	Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie	2.
	Gabriel und Supprian, deutsches Lesebuch. II. Teil. (Oberstufe) Schipke, Orthographie Schwenk, 50 Aufgaben	1.
Rechnen.	Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklassen 1—100	3.
	Terlinden, Rechenbuch I	2.
	Terlinden, Rechenbuch II	1.
Gesang.	Göcker, Liederschatz	2, 1.

II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

1889. Ministerium der geistlichen etc. Angelegenheiten. 18. Juni. U. II 6241. Die Abiturienten während des letzten Vierteljahres ihrer Schulzeit vom Turnen zu befreien ist unstatthaft.

Dasselbe. 29. November. U. II 7955. Die Einrichtung von Pflanzengärten zum Behufe des botanischen Unterrichts wird empfohlen.

III. Chronik der Anstalt.

Am Montag, den 29. April, vormittags 8 Uhr, wurde das neue Schuljahr in der herkömmlichen Weise eröffnet. Der Bestand des Lehrerkollegiums blieb derselbe.

Die Pfingstferien dauerten vom 8. bis 12. Juni einschliesslich.

Zum Andenken an den Tod des Hochseligen Kaisers Friedrich III hielt Dr. *Wimmer* am 15. Juni im Anschluss an die Morgenandacht eine Ansprache an die Schüler.

Die Turnfahrt wurde am 9. Juli in der üblichen Weise unternommen und glücklich ausgeführt.

Die mündliche Reifeprüfung wurde unter dem Vorsitz des zum Königl. Kommissar ernannten Herrn Realgymnasialdirektors Dr. *Most* aus Coblenz am 3. August abgehalten. Die beiden Abiturienten (s. u.) erhielten das Reifezeugnis.

Mit dem Schlusse des Sommertertials verliess Dr. *Hosius* nach Vollendung des Probejahres die Anstalt, um eine Reise nach Italien anzutreten. Schulamtskandidat *Kotte*, der das Probejahr gleichfalls beendigt hatte, blieb mit einigen Stunden an der Anstalt weiter beschäftigt. Aus dem Lehrerkollegium schied ferner der wissenschaftliche Hilfslehrer *Beyer*, um eine Lehrerstellung in Mülhausen im Elsass zu übernehmen. An seine Stelle trat mit dem Beginn des zweiten Tertials der wissenschaftliche Hilfslehrer *Paul Vorbrodt*, der vorher in Trarbach und Köln beschäftigt gewesen war.

Die Herbstferien dauerten vom 18. August bis zum 22. September einschliesslich.

Am 18. Oktober, dem Geburtstage Sr. Majestät des Kaisers Friedrich III, hielt Oberlehrer Dr. *Fromm* eine Ansprache vor versammelten Lehrern und Schülern der Anstalt.

Der Unterricht schloss am Samstag, den 22. Dezember, 12 Uhr mit einer Andacht und wurde am Dienstag, den 7. Januar, vormittags 8 Uhr wieder aufgenommen.

Während der Ferien wurde eine Anzahl von Schülern von der Influenza befallen. Nach dem Schluss der Ferien war der Gesundheitszustand am Gymnasium bei Lehrern und Schülern ein verhältnismässig günstiger, sodass der Unterricht keine Störung erlitt. In der Vorschule musste derselbe wegen Erkrankung der beiden Lehrer einige Tage ausgesetzt werden.

Der Allerhöchste Geburtstag Sr. Majestät des Kaisers und Königs Wilhelm II wurde am 27. Januar, vormittags 11 Uhr, in der Aula gefeiert. Die Festrede hielt Gymnasiallehrer *Jäger*.

Am 28. Februar und 1. März wohnte Herr Generalsuperintendent Dr. theol. *Baur* dem evangelischen Religionsunterricht in allen Klassen des Gymnasiums und der Vorschule bei und versammelte dann die evangelischen Schüler zu einer Andacht.

Am Todestage Sr. Majestät des Hochseligen Kaisers und Königs Wilhelm I, den 9. März, hielt Gymnasiallehrer *Mintus*, und am Geburtstage, den 22. März, Gymnasiallehrer Dr. *Hass* eine Ansprache an die versammelten Schüler.

Am 14. März fand unter dem Vorsitz des zum Königl. Kommissar ernannten Herrn Dezernenten im Königl. Provinzial-Schulkollegium zu Coblenz Dr. *Bouterweck* die mündliche Entlassungsprüfung statt. Es hatten sich 7 Oberprimaner (s. u.) gemeldet. Sie erhielten sämtlich das Zeugnis der Reife; drei (*Krall, Philip, von Wieck*) wurden von der mündlichen Prüfung befreit.

IV. Statistische Mitteilungen.

Der Verwaltungsrat bestand auch in diesem Jahre aus den Herren: Oberbürgermeister *Lehr*, Vorsitzender; Gymnasialdirektor Dr. *Schneider*, Stellvertreter; Pastor *Terlinden;* Fabrikbesitzer *Arnold Böninger;* Justizrat Dr. jur. *Michels*.

A. Frequenztabelle für das Schuljahr 1889/90.

	A. Gymnasium.										B. Vorschule.			
	Ia	Ib	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Sa.	1	2	3	Sa.
1. Bestand am 1. Februar 1889	15	13	18	35	24	35	39	31	35	245	10	11	9	30
2. Abgang b. z. Schluss d. Schuljahrs 1888/89	13	—	3	7	—	6	4	2	4	39	10	—	—	10
3a. Zugang durch Versetzung zu Ostern	5	15	17	18	23	28	26	27	27	—	11	9	—	—
3b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern	—	—	—	2	2	6	3	—	16	29	—	—	12	12
4. Frequenz a. Anfang d. Schuljahrs 1889/90	7	23	17	31	31	40	37	32	29	247	11	9	12	32
5. Zugang im Sommersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
6. Abgang im Sommersemester	2	1	2	3	2	1	2	1	—	14	—	—	—	—
7a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis	2	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
7b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis	—	—	—	1	—	1	2	1	1	6	—	—	—	—
8. Frequenz a. Anfang d. Wintersemesters	7	20	15	29	29	40	37	32	30	239	11	9	12	32
9. Zugang im Wintersemester	—	—	—	—	—	—	—	1	2	3	—	—	—	—
10. Abgang im Wintersemester	—	1	1	—	1	—	2	—	—	5	—	—	—	—
11. Frequenz am 1. Februar 1890	7	19	14	29	28	40	35	33	32	237	11	9	12	32
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1890	$18_{,9}$	$18_{,3}$	$17_{,2}$	$16_{,2}$	$14_{,6}$	$13_{,8}$	$13_{,0}$	$12_{,5}$	$11_{,0}$	—	$8_{,9}$	$7_{,9}$	$6_{,9}$	—

B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	A. Gymnasium.							B. Vorschule.						
	Evang.	Kath.	Diss.	Jud.	Einh.	Ausw.	Ausländer.	Evang.	Kath.	Diss.	Jud.	Einh.	Ausw.	Ausländer.
Am Anfang des S.-Semesters	156	81	3	7	181	64	2	27	5	—	—	32	—	—
Am Anfang des W.-Semesters	156	73	3	7	173	63	3	27	5	—	—	32	—	—
Am 1. Februar 1890.	157	70	3	7	172	62	3	27	5	—	—	32	—	—

Das Zeugnis für den einjährig-freiwilligen Dienst haben erhalten Ostern 1889: 19 Schüler; Herbst 1889: 6 Schüler. Hiervon sind zu einem praktischen Berufe abgegangen Ostern 1889: 5 Schüler; Herbst 1889: 3 Schüler.

C. Uebersicht über die Abiturienten.

a) Michaelis 1889:

Namen.	Geburtstag.	Geburtsort.	Konfession.	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt Jahre	Aufenthalt in Prima Jahre	Gewählter Beruf.
Jacob Urmetzer	27. Juni 1868	Mainz	kath.	Rentner	München	3	2½	Medizin
Wilhelm Thomas	24. Oktober 1868	Mülheim a. d. Ruhr	evang.	Schornsteinfegermeister	Mülheim a. d. Ruhr	1¾	1¾	Medizn

b) Ostern 1890:

Namen.	Geburtstag.	Geburtsort.	Konfession	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt Jahre	Aufenthalt in Prima Jahre	Gewählter Beruf.
Max Foerst	26. Januar 1870	Witten a. d. Ruhr	evang.	Rentner	Witten a. d. Ruhr	2½	2½	Rechte
Wilhelm Krall	7. Juni 1872	Düsseldorf	evang.	Apotheker †	Ruhrort	6	2	Medizin
Ernst Philip	25. Juli 1872	Ruhrort	israel.	Banquier	Ruhrort	6	2	Rechte
Julius Schultz	15. Juni 1871	Wiesbaden	evang.	Kaufmann	Duisburg	5½	2	Rechte und Kameral.
Walther Selbach	16. Novbr. 1871	Lüneburg, Prov. Hann.	evang.	Bergrat	Duisburg	6	2	Rechte und Kameral.
Otto Troost	4. Februar 1870	Coblenz	evang.	kaufmänn. Beamter	Duisburg	10	2	Medizin
Eugen von Wieck	1. April 1871	Medebach, Kr. Brilon	kath.	Amtsgerichtsrat	Duisburg	8	2	Theolog.

V. Sammlung von Lehrmitteln.

1. Gymnasial-Bibliothek. (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag.*)

Dieselbe zählt jetzt 4753 Werke. Es kamen dazu:

a) durch Ankauf aus den etatmässigen Mitteln:

1. Die Fortsetzung folgender Lieferungswerke: Grimm, deutsches Wörterbuch. Geschichte der Wissenschaften in Deutschland. Oncken, allgemeine Geschichte. Herder, herausgegeben von Suphan. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinland. Aus deutschen Lesebüchern, von Dietlein u. Gosche. Lindenschmit, die Altertümer unserer heidnischen Vorzeit. Treitschke, Deutsche Geschichte, Bd. IV. Herzog Ernst II., Aus meinem Leben, Bd. III.

2. Zeitschriften: Centralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung. Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Rheinisches Museum. Zeitschrift für Gymnasialwesen. Bursian, Jahresbericht. Deutsche Litteraturzeitung von Rödiger. Von Sybels historische Zeitschrift. Hofmann, Zeitschrift für Mathematik und Physik. Euler und Eckler, Monatschrift für das Turnwesen. Statistisches Jahrbuch der höheren Schulen.

3. Einzelne Werke: Nitzsch, Geschichte des deutschen Volkes. Leipzig 1883. Thomé, Flora von Deutschland, Gera 1886. Frensdorff, Dortmunder Statuten und Urteile, Halle 1882. Carriere, Aesthetik, Leipzig 1885. Reye, die Geometrie der Lage, Leipzig 1886. Berthean, das Buch der Richter und Ruth, Leipzig 1883. Bleek, Einleitung ins Alte Testament. Berlin 1886. Juvenalis saturae, ed. Weidner, Leipzig 1889. Klinge, Themata zu deutschen Aufsätzen, Altenburg 1888. Hübner, Bibliographie der klassischen Altertumswissenschaft, Berlin 1889. Mette, die grosse Dortmunder Fehde, Dortmund 1886. Usener, Religionsgeschichtliche Untersuchungen, Bonn 1889. Wilamowitz-Möllendorf, Homerische Untersuchungen, Berlin 1884. Klussmann, Verzeichnis der in Schulschriften erschienenen Abhandlungen von 1876–85, Leipzig 1889. Brunn, Geschichte der griechischen Künstler, Stuttgart 1889. Thackeray, Vanity fair, Leipzig 1848. Deutsche Wehrordnung, Berlin 1888. Schlitzberger, unsere giftigen Pilze. Cassel 1889. Leuchtenberger, Dispositionen zu deutschen Aufsätzen, Berlin 1888. Stael, de l'Allemagne, Corinne; La Fontaine, fables; St. Pierre, Paul et Virginie; Beaumarchais, mémoires, théâtre; Montesquieu, de l'esprit des lois, lettres Persanes, de la grandeur des Romains; Pascal, lettres écrites à un provincial; Thiers, histoire de la révolution; Montaigne, essais; Le Sage, histoire de Gil Blas, Paris. Wagner, Abriss der Erdkunde. Hannover 1880. Corpus institutorum societatis Jesu, Antwerpiae 1702. Josephi Flavii opp. ed. Niese, Berlin 1887. Mignet, hist. de la révolution 1789–1814 mit Anmerkungen von Lohmann, Quedlinburg 1879. Hamanns Lehr- und Wanderjahre, Dienst- und Ruhejahre, Gütersloh 1879. Claassen, Lessings Leben, Gütersloh 1881. Mehrere Broschüren über den Elementarunterricht im Deutschen und Lateinischen. Nestle, die israelitischen Eigennamen, Haarlem 1876. Muncker, Klopstock, Stuttgart 1888. Freytag, der Kronprinz und die deutsche Kaiserkrone, Leipzig 1889. von Sybel, die Begründung des deutschen Reiches durch Wilhelm I., Bd. 1–3. München und Leipzig 1889.

b) durch Geschenke:

Vom hohen Ministerium in Berlin: Publikationen aus den preussischen Staatsarchiven. Bd. 38–41. Vom Herrn Verfasser: Dirksen, Meidericher Sprichwörter. Meiderich 1890. Von Herrn Dr. *Davidis*: Fortsetzung von Köhlers Medizinalpflanzen. Gera 1889 u. 1890.

2. Unterstützungs-Bibliothek. (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag.*)

Für diese wurde eine Anzahl von Schulbüchern geschenkt von den abgehenden Schülern *Tellering* und *Hippmann*, sowie von dem Tertianer *Foltz*; ausserdem von den Verlagsbuchhandlungen von Teubner und Freytag in Leipzig. Angekauft wurden mehrere Lehrbücher, Schriftsteller-Texte und Lexika.

3. Schüler-Bibliothek. (Verwalter: Professor *Averdunk.*)

Es wurden folgende Werke angeschafft: Das Tagebuch des Kronprinzen. Aussprüche, Briefe und Kundgebungen. 1831—1886. 2. Aufl. Berlin, Steinitz u. Fischer, 1886. Dr. G. Hinzpeter, Zum 25. Januar 1883. Eine Unterhaltung am häuslichen Herd für den Tag der silbernen Hochzeit des Kronprinzlichen Paares. Bielefeld und Leipzig, Velhagen & Klasing, 1883. A. Dove, Kaiser Wilhelms geschichtliche Gestalt. Gedächtnisrede. Bonn, Strauss, 1888. W. Müller, Kaiser Friedrich. C. Krabbe, Stuttgart, 1888. W. Müller, Deutschlands Einigungskriege 1864–71. Voigtländer, Kreuznach und Leipzig, 1889. H. Keck, E. v. Manteuffel. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1890. A. Sach, Deutsches Leben der Vergangenheit. I. Halle, Waisenhaus, 1890. O. Jäger, Weltgeschichte in vier Bänden, III u. IV. Bielefeld, Velhagen und Klasing, 1888.

4. Physikalische und naturgeschichtliche Sammlung. (Verwalter: Oberlehrer Dr. *Fromm.*)

Angeschafft wurden: Lunge und Verdauungswerkzeuge eines Mandrills (zum Aufblasen eingerichtet), Glas und Deckel zum Aufbewahren derselben, Gebläselampe, Lebensrad zur Lehre von der Dauer des Lichteindruckes, 18 Bilder dazu aus der Schwingungs- und Wellenlehre, Apparat für die Longitudinalschwingungen elastischer Stäbe, 50 gr. Woodsches Metall, 4 gusseiserne Kugeln zum Beweise der Volumvergrösserung des gefrierenden Wassers, thermo-elektrische Säule noch Nobili, elektrische Glocke mit Drucktaste, Apparat für die Rotation eines beweglichen Magneten um einen festen Strom, sternförmige thermo-elektrische Säule nach Noë, einige Verbrauchsgegenstände. Geschenkt wurden von Herrn *Franz Carlier:* Die Sonne von Secchi-Schellen; von Herrn *Richard Curtius:* 4 Schmiernäpfe für die magnet-elektrische Maschine; von Herrn Direktor *Dellmann:* ein Argandbrenner.

5. **Lehrmittel für den geographischen und geschichtlichen Unterricht.** (Verwalter: Dr. *Hass.*)
Es wurden folgende Wandkarten angeschafft: Afrika von F. Handtke. Klimatologische Karte von Europa von Coordes und Bamberg. Australien von Bamberg. Afrika von Bamberg. Ferner: Lehmann, geographische Charakterbilder (2) und kulturgeschichtliche Bilder (4); Hölzel, geographische Charakterbilder Nr. 31 und 32.

6. Die **Sammlung der Altertümer,**
7. Die **Münzsammlung** und
8. Der **Zeichenapparat** wurden in diesem Jahre nicht vermehrt.

Für die Geschenke sei hier der wärmste Dank ausgesprochen.

VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Der **Gymnasial-Unterstützungs-Verein.** Die Einnahme betrug nach Abzug der Unkosten 294 Mark; diese erhielten drei Studenten (ehemalige Abiturienten der Anstalt).

Von dem **Anna Weyerschen** Stipendium erhielten die Primaner *Julius Mauritz* und *Johann Schumacher* je die Hälfte; das **Hüchtenbrücksche** verlieh Herr Oberbürgermeister *Lehr* auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums dem Oberprimaner *Otto Troost.* Auf Grund der gelieferten Arbeiten wurde der Preis der **Hülsmann-Stiftung** dem Oberprimaner *Otto Troost*, derjenige der **Köhnen-Stiftung** dem Oberprimaner *Wilhelm Krall* zuerkannt.

VII. Mitteilungen an die Eltern.

Das Schulgeld beträgt für Prima, Sekunda und Tertia 100 Mk. für den Kopf und das Jahr,
„ Quarta, Quinta und Sexta . 90 „ „ „ „ „ „ „
„ die Vorschule . . . . . . 90 „ „ „ „ „ „ „

Das Schulgeld ist vierteljährlich im voraus zu zahlen und ist für jeden Schüler zu entrichten, welcher nicht spätestens am ersten Tage des Vierteljahres bei dem Direktor der Anstalt abgemeldet wird. Das zweite Vierteljahr beginnt mit dem 1. Juli, die anderen drei mit der Wiederaufnahme des Unterrichts nach den Oster-, Herbst- und Weihnachtsferien. (Verf des K. Provinzial-Schulkollegiums vom 12. Februar 1890 Nr. 738 S. C.). Bei Versetzungen von Beamten und Militärs auf Anordnung der vorgesetzten Dienstbehörde inmitten eines Vierteljahres ist das Schulgeld an den betreffenden staatlichen höheren Lehranstalten nur nach Verhältnis der Zeit, in welcher die Söhne die Schule besucht haben, nicht aber für das ganze Vierteljahr zu erheben. (Verf. des K. Provinzial-Schulkollegiums vom 8. November 1889 Nr. 12114 S. C.)

Bei der Befreiung vom Schulgeld sind Würdigkeit und Dürftigkeit ausschliesslich massgebend. Die Anträge auf Befreiung sind sofort nach Beginn des neuen Schuljahres, womöglich in der ersten Woche, an den Unterzeichneten zu richten.

Auch im folgenden Jahre wird den Schülern der Sekunda und Prima Gelegenheit geboten werden, sich im Zeichnen weiter zu bilden. Die Schüler der Obersekunda und Prima können am fakultativen englischen Unterricht teilnehmen.

Montag, den 31. März, nachmittags $2\frac{1}{2}$ Uhr:

Oeffentliche Prüfung der Vorschulklassen.

3. Vorschulklasse: Rechnen.
2. Vorschulklasse: Rechnen.
1. Vorschulklasse: Deutsch.

Zu der Prüfung werden die Angehörigen unserer Schüler sowie alle Freunde der Anstalt ergebenst eingeladen.

Dienstag, den 1. April, mittags 12 Uhr:

Schulschluss.

Lateinische Abschiedsrede des Abiturienten Otto Troost. Ansprache des Direktors. Entlassung der Abiturienten.

Verteilung der Zeugnisse an die Schüler.

Die Ferien dauern bis zum 20. April. Das Schuljahr beginnt Montag, den 21. April, vormittags 8 Uhr. Die Aufnahmeprüfung neuer Schüler findet am Samstag, den 19. April, vormittags 8 Uhr im Gymnasialgebäude statt. Diese sind am Freitag, den 18. April, vormittags 8—12 Uhr, oder auch an den vorhergehenden Tagen um dieselbe Zeit im Amtszimmer des Unterzeichneten (Gymnasialgebäude eine Treppe rechts) anzumelden und müssen, wenn sie noch keine öffentliche Lehranstalt besucht haben, einen Geburtsschein und Impfschein, oder, wenn sie 12 Jahre alt sind, statt des letzteren einen Wiederimpfungsschein mitbringen. Kommen sie von einer öffentlichen Lehranstalt, so haben sie ausser dem Impf- oder Wiederimpfungsschein ein ordnungsmässiges Abgangszeugnis vorzulegen. Während der Abwesenheit des Unterzeichneten können diese Papiere beim Schuldiener (im Gymnasialgebäude) abgegeben werden; dies genügt für die Anmeldung.

Die Wahl der Pensionen bedarf der Genehmigung des Direktors. Gute Pensionen sind in ausreichender Zahl und Auswahl vorhanden.

Dr. R. Schneider,
Königlicher Gymnasialdirektor.

JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG.

SCHULJAHR 1890—91.

VERÖFFENTLICHT VON DEM DIREKTOR

DR. RICHARD SCHNEIDER.

1. Ueber die alttestamentlichen Ausdrücke: Leviathan, Tannin, Rahab. Von Oberlehrer Richard Sonntag.
2. Schulnachrichten. Vom Direktor.

DUISBURG.
BUCHDRUCKEREI VON JOH. EWICH.
1891.

1891. PROGR.-Nr. 431.

Ueber die alttestamentlichen Ausdrücke: leviathan, tannin, rahab.*)

I**) Als am Ende der fünfziger Jahre jener Engländer das Riesenschiff erbaut hatte, welches seines Gleichen nicht haben sollte, nannte er es Leviathan. Wenn auch der folgende Besitzer glaubte, das Fahrzeug in Great Eastern „den grossen Morgenländer" umtaufen zu müssen, so war doch jene erste Bezeichnung eine recht glückliche zu nennen, denn einmal ist Leviathan eins von den Wörtern, die man nur zu hören braucht, um dadurch die Vorstellung von etwas Gewaltigem, Ungewöhnlichem zu bekommen, besonders aber lässt es der Zusammenhang, in dem unserm Engländer das Wort bekannt geworden war, sehr geeignet erscheinen, um ein gewaltiges Schiff zu bezeichnen; es heisst nämlich in der englischen Bibel Psalm 104. wo bei der kurzen Schilderung der Werke Gottes auch ein Bild des Meeres mit wenigen Zügen entworfen wird, V. 26: there go the ships, there is that leviathan, whom thou hast made, to play therein. Wenn Luther diesen Vers übersetzt: „Daselbst gehen die Schiffe, da sind „Wallfische", die du gemacht hast, dass sie darinnen scherzen", so wissen wir zwar, dass der Walfisch***) dem Gesichtskreis des Israeliten fernlag, und dass überall, wo Luther diesen Ausdruck gebraucht, an ein anderes grosses Seetier zu denken ist; wenn wir aber fragen, wie wird sich eine volkstümliche Uebersetzung hier am besten ausdrücken, so werden wir zugestehen müssen, dass Luther mit dem „Wallfisch" hier und an andern Stellen das Richtige getroffen hat und auch für andere moderne Bibelübersetzungen, wie wir am Schluss sehen werden, damit massgebend geblieben ist. Doch jetzt handelt es sich nicht darum, festzustellen, wie das Wort leviathan am besten übersetzt werden kann, sondern wie dieser Ausdruck in der Ursprache gebraucht ist, und was aus diesem Gebrauche geschlossen werden kann. Unser Vers ist die einzige Stelle, die einer Erläuterung bedarf in diesem sonst so durchsichtigen, herrlichen Psalm, den wohl am besten Alexander von Humboldt †) würdigt mit den Worten: Man möchte sagen, dass in dem einzigen 104. Psalm das Bild des ganzen Kosmos dargelegt ist. Der Herr, mit Licht umhüllt, hat den Himmel wie einen Teppich ausgespannt. Er hat den Erdball auf sich selbst gegründet, dass er in Ewigkeit nicht wanke. Die Gewässer quellen von den Bergen herab in die Thäler zu den Orten, die ihnen beschieden, dass sie nie über-

*) Das Folgende soll nur den Nachweis für das bringen, was auf Seite XV unseres vorigjährigen Jahresberichts über die genannten Ausdrücke behauptet worden ist, dass nämlich in ihnen vielfach mythologische Wesen erkannt werden müssen.

**) Diese und die folgenden römischen Zahlen sollen der Reihe nach die Stellen bezeichnen, die zur Besprechung kommen.

***) „Wallfisch", volksetymologisch gedacht als „ein Fisch wie ein Wall", ist eine Entstellung aus „Walfisch", was so viel ist, wie „der Fisch Wal". — Das Tier, von dem der Dichter den Jonas verschlingen lässt, ist nur mit „grosser Fisch" bezeichnet.

†) Kosmos, Stuttgart 1847. II. Bd. Seite 46 und 47.

chreiten die ihnen gesetzten Grenzen, aber tränken alles Wild des Feldes. Der Lüfte Vögel singen unter dem Laube hervor. Saftvoll stehen des Ewigen Bäume, Libanons Cedern, die der Herr selbst gepflanzt, dass sich das Federwild dort niste und auf Tannen sein Gehäus baue der Habicht. Es wird beschrieben das Weltmeer, in dem es wimmelt von Leben ohne Zahl. Da wandeln die Schiffe und es regt sich „das Ungeheuer“, das du schufest drin zu scherzen. Es wird die Saat der Felder durch Menschenarbeit bestellt, der fröhliche Weinbau, die Pflege der Oelgärten geschildert. Die Himmelskörper geben diesem Naturbild seine Vollendung. Der Herr schuf den Mond die Zeiten einzuteilen, der das Ziel kennt ihrer Bahn. Es wird Nacht, da schwärmt Gewild umher. Nach Raube brüllen junge Löwen und verlangen Speise von Gott. Erscheint die Sonne, so heben sie sich davon und lagern sich in ihre Höhlen; dann geht der Mensch zu seiner Arbeit, zu seinem Tagewerk bis Abend.“ Um zu unserer Stelle zurückzukehren, so handeln die Verse 25 und 26 ausschliesslich vom Meere; zuerst heisst es: „Das Meer, das so gross und weit ist, da wimmelt es ohne Zahl, beides grosse und kleine Tiere.“ Dies allgemeine Bild gewinnt lebhaftere Farben durch den Zusatz: „Daselbst gehen die Schiffe“, denn dem Altertum schien die Kühnheit der Menschen, sich auf zerbrechlichen Fahrzeugen den Schrecknissen einer Seefahrt auszusetzen, nicht bewundernswert genug. Es würde nun ein matter Fortgang sein, wenn wir den Dichter hinzufügen liessen: „Da sind Wallfische, die du gemacht hast, dass sie darinnen scherzen“ zumal da die Wallfische schon in den „grossen Tieren“ von Vers 25 mit enthalten sind, sondern um mit dem Gewaltigsten, was ihm zu Gebote steht, diese Schilderung zu schliessen, fügt der Dichter hinzu: „Da ist der Leviathan, den du gemacht hast“, aber nicht fährt er fort „um darin zu scherzen“, d. h. damit der Leviathan in dem Meere scherze, sondern „um mit ihm zu spielen“, d. h. damit der Herr mit dem Leviathan spiele, eine Auffassung, die der Wortlaut sehr gut zulässt. Wir müssen es uns freilich wegen der Schwierigkeit des Druckes versagen, die Worte des hebräischen Textes wiederzugeben, wollen aber an dieser wie an jeder der folgenden Stellen ausser einer möglichst wortgetreuen Uebersetzung, die wir dadurch zu gewinnen suchen, dass wir ausser Luther (L.) auch Allioli *) (A.) heranziehen, auch dadurch suchen dem Verständnis näher zu kommen, dass wir zunächst den Text der septuaginta hören, d. h. der griechischen Uebersetzung der althebräischen Bibel, die angeblich von 70 Dolmetschern etwa 280 v. Chr. in Alexandria, dem damaligen Mittelpunkte aller Kunst und Wissenschaft begonnen wurde, sodann den der vulgata, der „allgemeinverbreiteten“ lateinischen Uebersetzung, die der Kirchenvater Hieronymus in den Jahren von 384 bis gegen 407 n. Chr. verfasste. Wenn es da heisst: *ἐκεῖ πλοῖα διαπορεύονται, δράκων οὗτος, ὃν ἔπλασας ἐμπαίζειν αὐτῷ* und Hic naves pertransibunt, draco iste quem formasti ad illudendum ei, so vermeiden zwar beide Uebersetzungen den Ausdruck leviathan, was vulgata nicht immer thut; wenn sie ihn aber wiedergeben durch „jener Drache“, so weisen sie damit auf ein bestimmtes Einzelwesen hin, was A. wiedergiebt durch „das Meerungeheuer“; die Zweckbestimmungen jedoch: *ἐμπαίζειν αὐτῷ* und ad illudendum ei, erlauben nicht nur unsere Uebersetzung: „um mit ihm zu spielen“, sondern fordern sie geradezu. Und in der That, unsere Stelle gewinnt nur, wenn der Leviathan nicht erscheint wie die andern Seetiere, gemacht von dem Herrn um in dem Meere zu

*) Allioli, Sohn eines Handelsmannes aus Sulzbach in der bairischen Oberpfalz, war in seinen jüngeren Jahren Professor des Bibelstudiums in Landshut und München und schloss sein arbeitsreiches Leben 1873 als Domprobst in Augsburg; seine deutsche Bibelübersetzung, die er 1830 begann, erhielt die Approbation des römischen Stuhles.

spielen, sondern wenn wir annehmen, dass der Dichter hier der Volksvorstellung insoweit folgt, dass er in dem Leviathan ein gewaltiges Ungetüm sieht, aber darin von ihr abweicht, dass es hier nicht wie an späteren Stellen ein Gott feindliches und von ihm bekämpftes Wesen ist, sondern in grossartiger dichterischer Freiheit hier bezeichnet wird als das Gewaltigste, was das Meer in seinem geheimnisvollen Schosse birgt, aber doch wie die andern Seetiere als hervorgegangen aus der Hand des allmächtigen Schöpfers und so wenig imstande sich aufzulehnen wider ihn, dass Gott vielmehr mit ihm scherzt und spielt. Wie Jehova 1. Mos. 3, 8 sich im Garten ergeht, da der Tag kühle geworden war und c. 18 sich vor Abrahams Hütte unter den Eichen von Mamre am ländlichen Mahle erfreut, so müssen wir auch diese Vorstellung der alten zu Personifikationen aller Art neigenden Zeit zu gute halten, und brauchen nicht wie gewisse jüdische Gelehrte, die sonst unsere Auffassung teilen, uns dadurch aus der Schwierigkeit zu helfen, dass wir sagen,*) Gott habe wohl vor der Zerstörung des Tempels zu Jerusalem mit dem Leviathan gespielt, nachher aber aus Schmerz darüber damit aufgehört, sondern wir sehen, dass derartige Vorstellungen allmählich von selbst geläuterteren Gedanken gewichen sind.

II. Ganz anders erscheint der Leviathan im dritten Kapitel des Hiob. Dort verwünscht der so arg Heimgesuchte in seinem trostlosen Schmerzensausbruch den Tag, an dem er geboren ist, und von der Nacht, in der er empfangen ist, sagt er unter Anderem V. 8: *ἀλλὰ καταράσαιτο αὐτὴν ὁ καταρώμενος τὴν ἡμέραν ἐκείνην, ὁ μέλλων τὸ μέγα κῆτος χειρώσασθαι.* Maledicant ei, qui maledicunt diei, qui parati sunt suscitare leviathan. Es verfluchen sie die Verflucher des Tages „und“ die da bereit sind zu erwecken den Leviathan. L. Es sollen ihr fluchen, die den Tagen fluchen, die geschickt sind den Leviathan aufzuschrecken. A. Das Lateinische behält den leviathan bei, während das Griechische „das grosse Seetier“ dafür setzt, aber ihm doch damit die Individualität sichert. Das „und“ bei Luther ist ein willkürlicher Zusatz; es ist nämlich nur von einer Art Menschen die Rede, von Zauberern, welche imstande sind, durch ihre Bannsprüche gewisse Tage zu Unglückstagen zu machen und deren Stärke sich besonders darin zeigt, dass sie verstehen, jenes himmlische Schlangenungeheuer anzuhetzen, welches nach einer im Orient noch heute weitverbreiteten Vorstellung Sonne und Mond verfolgt und, wenn es sie erreicht, Sonnen- und Mondfinsternisse hervorbringt. Wie weit solche Vorstellungen früher fast bei allen Völkern verbreitet waren, darüber sagt J. Grimm,**) der ihnen nur bei Griechen und Slaven nicht begegnet sein will: „Nichts war den Heiden fürchterlicher als die nahende Verfinsterung der Sonne und des Mondes, womit sie Zerstörung aller Dinge und Weltuntergang in Verbindung brachten; sie wähnten, das Ungeheuer habe schon einen Teil des leuchtenden Gestirns in seinen Rachen gefasst, und suchten es durch lauten Zuruf wegzuschrecken.“ „Noch Fischart (in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts) redet von diesem „wolf des mons“ an mehreren Stellen, ausführlich in „aller Praktik Grossmutter“: derhalben dörft ihr nicht mehr für ihn (den Mond) betten, dass ihn gott vor den wölfen wolle behüten, denn sie werden ihn dies jahr nicht erhaschen.“ Mit dieser Vorstellung scheint sich die ursprüngliche Bedeutung von leviathan, eigentlich livjathan, am besten zu vertragen, denn es ist abzuleiten von livjah, der Kranz, das Gewundene, bezeichnet also ursprünglich die gewundene, die sich windend heranstürmende Schlange. Es spricht nun nicht für eine durchaus

*) Siehe Eisenmenger: Entdecktes Judenthum. Königsberg 1711. Bd. I, Seite 23.

**) Deutsche Mythologie. Göttingen 1854. Seite 224 und 668.

verschiedene Natur dieses Leviathan, dass wir ihn am Himmel finden, wie jenen ersten im Wasser; so fährt der Blitz wohl aus dem Himmel auch in das Meer, das Meer aber strebt vergeblich, sich mit seinen empörten Wogen bis zum Himmel zu erheben, ein Gedanke, dem wir nachher noch nachgehen müssen.

III. Doch der Israelit begnügte sich nicht mit so nebelhaften Vorstellungen; er suchte jenem fabelhaften Wesen ein wirkliches Tier unterzulegen, und da er sich auf dem eigenen Boden vergeblich danach umsah, fand er es in dem Lande, mit dem er in so vielfache Verbindung getreten war und das auch in der Tierwelt so viel des Wunderbaren bot — in Aegypten, wobei es denn natürlich ist, dass das Fremde, von ihm vielleicht Niegesehene mit um so phantastischeren Zügen von dem Dichter ausgeschmückt wurde. Hiob 40, 25 heisst es: *ἄξεις δὲ δράκοντα ἐν ἀγκίστρῳ, περιθήσεις δὲ φορβεὰν περὶ ῥῖνα αὐτοῦ.* An extrahere poteris Leviathan hamo, et fune ligabis linguam eius? Kannst du den Leviathan ziehen mit dem Hamen und seine Zunge mit einem Strick fassen? L. Kannst du den Leviathan mit der Angel herausziehen und mit einem Strick seine Zunge binden? A. Auch hier behält das Lateinische wie das Deutsche den Leviathan bei, das Griechische aber macht ihn zum einfachen Drachen und nimmt ihm sogar mit dem Artikel auch die Individualität. Zum Verständnis der Stelle müssen wir etwas weiter ausholen. Gott bringt dem Hiob seine Ohnmacht zum Bewusstsein, indem er ihm zwei ausländische Tierkolosse vor Augen führt, Geschöpfe aus seiner Hand, an deren Riesenstärke Hiob einen Massstab gewinnen möge für die Allmacht des Schöpfers, nämlich den Leviathan und den Behemoth, der uns zunächst einen Augenblick beschäftigen muss. Von ihm heisst es in demselben Kapitel v. 15: *Ἀλλ' ἰδοὺ παρὰ σοὶ θηρία, ἴσα βουσὶν χόρτον ἐσθίει.* Ecce Behemoth, quem feci tecum, foenum quasi bos comedit. Siehe der Behemoth, den ich neben dir gemacht habe, frisst Heu wie ein Ochse. L. Siehe der Behemoth,*) den ich gemacht mit dir, Gras wie ein Rind frisst er. A. Auch hier behält das Lateinische und Deutsche den Behemoth bei, während das Griechische nur „Tiere" daraus macht — infolge eines verzeihlichen Irrtums. Denn die hebräische Form behemōth ist zwar auch der Pluralis von behēmā, grösseres vierfüssiges Tier, aber dieser Form ist volksetymologisch gleichgemacht das ägyptische p-ehe-mau Wasserochs, unser Nil- oder Flusspferd, wie wir es dem griechischen *ἱπποπόταμος* folgend benennen; die Griechen bezeichneten das Tier etwas willkürlich wegen seiner Grösse, des Pferdemässigen, was wir ja auch im unedlen Sinne gebrauchen, mit dem Namen des edlen Rosses, während es nach seiner ungeschlachten Gestalt besser mit einem Schwein oder mit einer Kuh verglichen würde. Auf diese Weise wird es erklärlich, dass die Ausleger bisweilen zwischen den beiden Bedeutungen von behemoth, „Nilpferd" und „Tiere" schwanken; so an der schwierigen Stelle Jes. 30, 6: *ἡ ὅρασις τῶν τετραπόδων τῶν ἐν τῇ ἐρήμῳ.* Onus iumentorum austri. Dies ist die Last über die Tiere (behemoth) so gegen Mittag (négeb) ziehen. L. A. fügt zu seiner Uebersetzung: „Last über die Tiere des Südens" die Anmerkung hinzu „Last = Weissagung", weil das hebräische massā, eigl. das Tragen, sowohl das Getragene, die Last, als auch das Erheben der Stimme, den Ausspruch, bezeichnen kann. Hierzu bemerkt Delitzsch **): Der behemoth des Südens ist das Nilpferd und dieses ist Emblem Aegyptens des Südlandes u. s. w., wogegen Dillmann ***) sagt: Die Deutung über den

*) A. hat dazu die Anmerkung: Nach einigen der Elephant, nach andern das Mammuttier, nach andern das Nilpferd. Einige heilige Väter und Erklärer wenden das von ihm Gesagte auf den Satan an.

**) Der Prophet Jesaias. Leipzig 1866. Seite 315.

***) Der Prophet Jesaias. Leipzig 1890. Seite 271.

Wasserochsen (behemoth) des Südens (négeb)“ ist unzulässig, weil négeb der technische Ausdruck für das südlich von Kanaan sich erstreckende Gebiet, nicht aber für Aegypten ist. Ebenso wird verschieden ausgelegt Psalm 50, 10, wo Gott sagt: ὅτι ἐμά ἐστι πάντα τὰ θηρία τοῦ ἀγροῦ, κτήνη ἐν τοῖς ὄρεσιν καὶ βόες. Quoniam meae sunt omnes ferae silvarum, iumenta in montibus et boves. Denn alle Tiere im Walde sind mein, und Vieh (behemoth) auf den Bergen, da sie bei Tausenden gehen. L. Denn mein ist alles Wild des Waldes, das Vieh auf den Bergen und die Ochsen. A. Die Verschiedenheit am Schlusse erklärt sich daraus, dass das hebräische āleph sowohl „Rind“ als auch „Tausend“ bedeuten kann. Ausserdem ist die Wortstellung eine sehr ungewöhnliche, so dass auch Luthers Uebersetzung sehr gut umgewandelt werden kann in: „Denn mein ist alles Wild des Waldes, die Tiere (behemoth) auf der Berge tausend“. Jüdische Gelehrte *) machten nun daraus „der Behemoth geht auf tausend Bergen“ und schlossen daraus auf die gewaltige Grösse des Tieres. — An unserer Stelle nun ist kein Zweifel, dass das Nilpferd gemeint ist, freilich beschrieben nicht von einem nüchternen Naturforscher, sondern einem phantasiereichen Dichter: „Siehe doch den Behemoth, den ich geschaffen mit dir, Gras wie das Rind frisst er. Siehe doch, seine Kraft ist in seinen Lenden, und seine Stärke in den Flechsen seines Bauches. Er biegt seinen Schweif wie einen Cedernast, die Sehnen seiner Keulen sind festverschlungen. Seine Knochen sind Röhren von Erz, seine Gebeine wie Barren von Eisen. Er ist der Erstling der Wege Gottes; er sein Erschaffer reichte ihm sein Schwert. Denn Futter tragen ihm die Berge und alles Wild des Feldes spielt dabei. Unter Lotosblumen legt er sich nieder in Versteck von Rohr und Sumpf. Es umdachen ihn Lotosbäume als Schattenraum, es umfahen ihn die Weiden des Baches. Siehe, übt Gewalt der Strom, er erzittert nicht, bleibt wohlgemut, wenn hervorbricht ein Jordan an sein Maul. Nun fange ihn einmal so dass er zusieht; mit Sprenkeln durchbohre man seine Nase.“ — „Mit dieser Auffassung des Israeliten“, sagt Brehm **) „steht die heutige Anschauung der Araber vollkommen im Einklang. In den Augen des Sudahnesen ist sogar das Nilpferd gar kein von Allah erschaffenes Wesen, sondern nur die Maske eines verruchten, dem Teufel mit Leib und Seele angehörigen Zauberers und Sohnes der Hölle.“ Diesen Behemoth also erwähnt der Dichter zuerst von den beiden Tieren, an deren Stärke Hiob seine Ohnmacht erkennen soll; er nennt ihn geradezu „den Erstling, den Anfang der Werke Gottes“. An zweiter Stelle nun spricht er von dem Leviathan: „Kannst du ihn ziehen mit dem Hamen und seine Zunge mit einem Strick fassen? Kannst du ihm eine Angel in die Nase legen und mit einem Stachel ihm die Backen durchbohren? Meinest du, er werde dir viel Flehens machen oder dir heucheln? Meinest du, dass er einen Bund mit dir machen werde, dass du ihn immer zum Knechte habest? Kannst du mit ihm spielen wie mit einem Vogel oder ihn deinen Dirnen binden?“ ***) Bleiben diese Worte noch etwas geheimnisvoll, so geht doch aus dem Folgenden deutlicher hervor, dass der Leviathan hier dem Krokodil gleichgestellt wird. „Wer darf es wagen, ihm zwischen die Zähne zu greifen? Wer kann die Kinnbacken seines

*) Eisenmenger a. a. O. Seite 402.

**) Illustriertes Tierleben. Hildburghausen 1856. II. Seite 778.

***) Mit Bezug auf diese Stelle ist wohl nicht mit Riehm, Biblisches Handwörterbuch Seite 1717 zu sagen: „Dass Kinder sich mit an einem Faden angebundenen Vögeln zu erlustigen pflegten, ist Hiob 40, 24 vorausgesetzt“, sondern wir wollen anstatt dieser hässlichen Tierquälerei lieber an den denken, der seinem Mädchen einen Vogel zum Geschenk macht, den er dann wie Katull im zweiten seiner Lieder anreden kann: o passer, deliciae meae puellae u. s. w.

Antlitzes aufthun? Schrecklich stehen seine Zähne umher. Seine stolzen Schuppen sind wie feste Schilde, fest und enge in einander: eine rühret an die andere, dass nicht ein Lüftlein dazwischen gehet; es hängt eine an der andern und halten sich zusammen, dass sie sich nicht von einander trennen. Sein Niesen glänzet wie ein Licht; seine Augen sind wie die Augenlider der Morgenröte. Aus seinem Munde fahren Fackeln, und feurige Funken schiessen heraus. Aus seiner Nase gehet Rauch, wie von heissen Töpfen und Kesseln. Sein Odem ist wie lichte Lohe und aus seinem Munde gehen Flammen. — Wenn man zu ihm will mit dem Schwert, so reget er sich nicht, oder mit Spiess, Geschoss und Panzer. Er achtet Eisen wie Stroh und Erz wie faules Holz. Kein Pfeil wird ihn verjagen; die Schleudersteine sind ihm wie Stoppeln. Den Hammer achtet er wie Stoppeln; er spottet der bebenden Lanze. Unter ihm liegen scharfe Steine und fährt über die scharfen Felsen wie über Koth. Er macht, dass das tiefe Meer siedet wie ein Topf, und rührt es ineinander, wie man eine Salbe menget. Nach ihm leuchtet der Weg, er macht die Tiefe ganz grau. Auf Erden ist ihm Niemand zu gleichen; er ist gemacht ohne Furcht zu sein. Er verachtet alles, was hoch ist; er ist ein König über alle Stolzen." Ueber die Ausführlichkeit der Beschreibung dieser beiden Ungetüme heisst es bei Herder,*) der das historisch-ästhetische Verständnis des alten Testaments anbahnte: „Sie stehen des Seltenen und der Gelehrsamkeit wegen da. Wären die beiden Tiere dem Lande, wo Hiob wohnte, gewöhnlich gewesen, so konnten sie unmöglich so riesenhaft und feierlich beschrieben werden; eben aber als fremde Ungeheuer und Wundertiere treten sie auf; das ist der Zweck ihrer Erscheinung . . . . Leviathan und Behemoth sind die Herkulessäulen am Ende des Buchs, das non plus ultra einer andern Welt".

IV. Gegenüber dieser loseren Verbindung mit Behemoth finden wir den Leviathan an mehreren Stellen enger verbunden mit andern Ungeheuern, zunächst Psalm 74, 13 u. 14: *σὺ ἐκραταίωσας ἐν τῇ δυνάμει σου τὴν θάλατταν. σὺ συνέτριψας τὰς κεφαλὰς τῶν δρακόντων ἐπὶ τοῦ ὕδατος. σὺ συνέτριψας τὰς κεφαλὰς τοῦ δράκοντος, ἔδωκας αὐτὸν βρῶμα λαοῖς τοῖς Αἰθίοψιν.* Tu confirmasti in virtute tua mare, contribulasti capita draconum in aquis; tu confregisti capita draconis dedisti eum escam populis Aethiopum. Du zertrennest das Meer durch deine Kraft, und zerbrichst die Köpfe der Drachen im Wasser; du zerschlägst die Köpfe der Wallfische und gibst sie zur Speise dem Volk in der Einöde. L. Du gabest Festigkeit in deiner Kraft dem Meere, zerschmettertest die Drachenköpfe in den Wassern, zerschlugest die Drachenköpfe, gabest sie zum Frass den Völkern Aethiopiens. A. Hier sind die Drachen des ersten Teils die tanninim, die des zweiten der leviathan, was in keiner der Uebersetzungen hervortritt. Was die Verschiedenheit in der Wiedergabe der ersten Verbalform betrifft, so ist L. „du zertrennest" am genauesten. A. giebt zu seiner Uebersetzung: „du gabest Festigkeit" die Anmerkung: „du machtest das rote Meer beim Durchzug des Volkes wie festes Land, im Hebr. zerteiltest das Meer". Diese Erklärung lag nahe; auch Delitzsch**) greift zu ihr; wer aber dann mit ihm fortfährt: „Der tannin ist Emblem des Pharao und seines Reiches", der setzt zunächst willkürlich den Singularis tannin für den Pluralis tanninim und muss dann mit ihm kleinlaut fortfahren: „ebenso (ist Sinnbild Aegyptens) hier der leviathan, wie Hiob 40 das eigentliche Naturwunder Aegyptens", denn wir sahen soeben, dass der behemoth, als der „Erstling der Werke Gottes", den Vortritt vor dem

*) Vom Geist der hebräischen Poesie. Seite 307 und 8 Bd. XI seiner sämtlichen Werke, herausgegeben von Suphan. Berlin 1879.

**) Biblischer Kommentar über die Psalmen. Leipzig 1867. Seite 474.

leviathan hatte, und finden keinen Grund, weshalb Aegypten hier doppelt bezeichnet werden sollte. Delitzsch versteht dann allerdings, was der Wortlaut zulässt, unter „dem Volk in der Einöde“, denen die Köpfe der erschlagenen Aegypter vorgeworfen werden, nicht Menschen, sondern die Tiere der Wüste, um Gott nicht zu einem Gönner von Menschenfressern zu machen, aber auch so kann seine Auslegung nicht befriedigen. Um den freien Blick nicht zu verlieren, hören wir die ganze Stelle v. 12—17: „Aber Gott ist ein König von Alters her, der alle Hülfe thut, so auf Erden geschieht. Du *) zertrennest das Meer durch deine Kraft und zerbrichst die Köpfe der Drachen im Wasser und gibst sie zur Speise dem Volk in der Einöde; du lässest quellen Brunnen und Bäche, du lässest versiegen starke Ströme. Tag und Nacht ist dein, du machst, dass beides, Sonne und Gestirne, ihren gewissen Lauf haben. Du setzest einem jeglichen Lande seine Grenze, Sommer und Winter machst du“. Wir finden hier eine gewisse Aehnlichkeit mit Psalm 104. da in beiden die Grossthaten Gottes gepriesen werden, insbesondere „das Meer und was darinnen ist“, ein Gedanke, der die Phantasie jener alten Dichter vorzüglich in Anspruch nahm. Während aber Psalm 104 vom Kleineren zum Grösseren heraufsteigt, erst die Tiere gross und klein, dann die Schiffe und zuletzt den Leviathan erwähnt, ist es hier umgekehrt, erst kommt das Meer mit Tanninim und Leviathan, dann folgen Brunnen, Bäche und Ströme. Von den Ungetümen selbst nun ist hier ganz anders als oben gesprochen; während dort der Herr mit dem Leviathan spielt, oder der Leviathan vor dem Herrn spielt, erhebt sich hier Elohim siegreich gegen seine Feinde, wie wir z. B. auch von einer Ueberwindung des Teufels **) durch Gott sprechen; zuerst zerschmettert er die Köpfe der tanninim, d. h. der

*) Der Uebergang von der dritten in die zweite Person findet sich bei den hebr. Dichtern öfter und hat nichts Anstössiges.

**) Teufel und Ungetüm, speziell Schlange, ist überhaupt eine beliebte, wenn auch willkürliche, Gedankenverbindung, auf deren Entwicklung wenigstens einen Blick zu werfen wohl der Mühe wert ist. Im alten Testament findet sich keine Andeutung darüber. dass hinter der Schlange, welche Eva verführt, der Teufel zu suchen sei, der die Sünde in die Welt gebracht habe; sogar die Propheten, die so vielfach von der Sünde und ihrem Verderben reden, reflektieren nicht über ihren Ursprung, sondern die Sünde ist ihnen etwas Gegebenes als ein Werk der menschlichen Freiheit, die sich aus Hochmut von Gott lossagt. Auch die Psalmen enthalten keine Andeutung davon, dass die Sünde durch ein übermenschliches Wesen in die Welt gekommen sei, ebensowenig das Buch Hiob, wenn auch hier zum ersten Mal der Satan (sâtan) auftritt. Aber dieser Satan ist kein Gott entgegengesetztes, dualistisch ihm ebenbürtig gedachtes Wesen, sondern es ist ein Engel wie die andern Engel. In altsemitischer Anschauung erscheint Jehova umgeben von einer Schar von Engeln, von denen einzelne gewisse Funktionen haben; so scheint einer von ihnen sich ein Geschäft daraus gemacht zu haben, die Frommen zu beaufsichtigen, ihre schwachen Seiten aufzuspüren und dieselben zur Sprache zu bringen. Dass ist der Satan d. h. der Anfeinder; sein Auftreten ist etwas keck, aber Jehova zürnt ihm nicht, sondern geht in gewissem Grade auf seine Einwendungen ein, und was Satan thut, thut er wie im Auftrage Jehovas, so dass auch Hiob sein ganzes Unglück als von Gott geschickt ansieht. Später, bei Sacharja 3 und 1. Chronika 22, wird Satan aus einem Zweifler und Verdächtiger ein förmlicher Ankläger und Anstifter zum Bösen, eine Vorstellung, auf deren Weiterbildung wohl die am persischen Hofe übliche Einrichtung eines königlichen Anklägers nicht geringen Einfluss hatte. Zu gleicher Zeit verbreiteten sich auch die Vorstellungen von einem Reiche des Lichtes und einem der Finsternis, die die Grundlage des persischen Religionssystems bilden, bis nach Palästina hin und fanden dort bei der Neigung Mittelwesen zu schaffen zwischen dem unnahbaren Gott und der Menschenwelt reichen Anklang. Aus dieser Zeit nun, etwa 200 v. Chr. stammt die wichtige Stelle Weisheit Sal. 23 und 24: „Denn Gott hat den Menschen geschaffen zum ewigen Leben, und hat ihn gemacht zum Bilde, dass er gleich sein soll, wie er ist. Aber durch des Teufels Neid ist der Tod in die Welt kommen.“ Obgleich nun gar nicht erwiesen ist, dass der Verfasser hierbei an die Schlange im Paradiese dachte, so setzte sich doch die Vorstellung fest, da nach 1. Mose 3 Sünde und Tod durch die Schlange in die Welt gekommen, und nach unserer Stelle der Tod durch des

Seeungeheuer im allgemeinen, dann um keinen Zweifel an seinem völligen Triumphe zu lassen, trifft er auch den Erzdrachen, den Leviathan. Der Dichter hält aber diese Handlung fest und malt sie in ihren Folgen weiter aus; er giebt Gott den Sieg nicht nur des Sieges wegen, sondern macht ihn zugleich zum Erhalter der Tiere der Wüste, denen die Nahrung, die ihnen das Land versagt, von dem Meere ausgeworfen wird. So ist der allgemeine Gedanke von Psalm 104: „Du gibst ihnen ihre Speise zu seiner Zeit" auch hier ausgedrückt, aber viel lebendiger und dramatischer. Es scheint also an beiden Stellen von dem wirklichen Leviathan gesprochen, nur in verschiedener Weise. Wenn daher Dillmann an der nachher zu besprechenden Stelle Jes. 27, 1 *) sagt: Das Ungeheuer tannin, etwa Krokodil, ist als Symbol Aegyptens oder Pharaos ausser andern Stellen durch Psalm 74, 13 „gesichert", so steht diese Behauptung auf schwachen Füssen, zumal dabei auch der Pluralis tanninim nicht beachtet ist. Ebenso wenig erscheint es zwingend, bei den Worten „du zerteilest das Meer" an den Durchzug der Israeliten durch das rote Meer zu denken, denn Gottes Wirksamkeit ist hier durch ganz allgemeine Züge geschildert, und damit verträgt sich eine einzelne Thatsache nicht. Das Meer ist hier überhaupt als ein stolzes, übermütiges, die Weltordnung Gottes gefährdendes Element gedacht, dessen Verweisung in feste Grenzen die ganze durch Gottes Machtwort festgestellte Naturordnung typisch veranschaulicht und in dessen Aufregung und Beschwichtigung einer der Haupterweise der allgewaltigen Herrschermacht Gottes erkannt wird.

V. Noch einmal ist leviathan und tannin zusammengestellt und zwar an der soeben erwähnten Stelle Jes. 27, 1: *ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ ἐπάξει ὁ θεὸς τὴν μάχαιραν αὐτοῦ τὴν ἁγίαν καὶ τὴν μεγάλην καὶ τὴν ἰσχυρὰν ἐπὶ τὸν δράκοντα ὄφιν φεύγοντα, ἐπὶ τὸν δράκοντα ὄφιν σκολιὸν καὶ ἀνελεῖ τὸν δράκοντα τὸν ἐν τῇ θαλάττῃ.* In die illo visitabit dominus in gladio suo duro et grandi et forti super Leviathan serpentem vectem et super Leviathan serpentem tortuosum et occidet cetum, qui in mare est. Und zu der Zeit wird der Herr heimsuchen mit seinem harten, grossen und starken Schwert beide, den Leviathan, der eine schlechte **) Schlange und den Leviathan, der eine krumme Schlange ist und wird die Drachen (tannin, nicht tanninim) im Meer erwürgen. L. An jenem Tage wird der Herr mit seinem harten, grossen und starken Schwerte den Leviathan strafen, die gerade Schlange, und den Leviathan die gekrümmte Schlange und wird das Tier, das im Meere ist, töten. A. Es kann wohl darüber kein Zweifel sein, dass die drei Ausdrücke: „schlechte Schlange, krumme Schlange und Drachen im Meer" Sinnbilder für die drei Reiche sein sollen, die Israel am meisten geschadet haben und die nun ihre Strafe bekommen, wie es sich aus dem allerdings nicht

---

Teufels Neid entstanden sei, sei Teufel und Schlange dasselbe, wie es deutlich ausgesprochen ist Offenb. Joh. 12, 9 und 20, 2 „der Drache, die alte Schlange, welche ist der Teufel und der Satan". — Ueber die Paradiesesschlange dürfen wir wohl so denken: Die Schlange war dem Menschen von allen Tieren das unheimlichste und rätselhafteste. Dass sie auf dem Bauche kriechen und scheinbar Staub fressen muss, liess sie als ein von Gott verfluchtes Wesen erscheinen; die Art ihr Opfer zu beschleichen und in einem förmlichen Bann zu halten, zeigte listige Schlauheit, und das Unheimliche ihrer starren gläsernen Augen tückische Bosheit — so schien sie besonders geeignet zu einem Symbol der Verführung. — Näheres darüber siehe bei: Längin, die biblischen Vorstellungen vom Teufel. Leipzig 1890.

*) Seite 242 des oben erwähnten Kommentars.

**) „Schlecht" hat hier seine ursprüngliche Bedeutung „gerade, einfach"; während sich im Neuhochdeutschen das Gute, was in diesen Worten liegt, in „schlicht" festgesetzt hat, hat sich das Wort „schlecht" immer mehr nach der entgegengesetzten Seite bis zu seiner jetzigen Bedeutung entwickelt.

leicht zu findenden Zusammenhange ergiebt. Wenn auf unseren Vers folgt *): „An jenem Tage, ein lustiger Weingarten, besingt ihn! Ich Jehova, sein Hüter, allaugenblicklich tränke ich ihn. Zorn habe ich keinen — o hätte ich Dornen, Disteln vor mir! Im Kriege würde ich darauf losgehen, sie zusamt verbrennen. Man müsste dann ergreifen meinen Schutz, schliessen Frieden mit mir, Frieden schliessen mit mir“, so ist die Rede aus der Weissagung unmittelbar in den Ton des Liedes übergegangen und der Sinn ist: Dann (wenn jene Reiche zerstört sind) wird Israel als der liebliche, von Gott selbst gepflegte und geschützte Weinberg blühen. Gegen diese durch Drangsale geläuterte Gemeinde empfindet Jehova nur Liebe ohne Beimischung von Zorn, der nur den Feinden dieses Weinberges gilt. Diese, unter dem Bilde von Dornen und Disteln gedacht, würde er verbrennen und nur dann begnadigen, wenn sie sich auf Gnade ergeben. — Es erhebt sich nun die Frage, welches sind jene drei feindlichen Reiche. Auch wenn wir unter dem „tannin im Meer“ Aegypten verstehen, da Meer, hebräisch jam, auch für grosse Seeen und Flüsse, also hier für Nil gebraucht sein kann, so suchen wir doch vergeblich nach zwei Reichen, die einerseits wegen der gleichmässigen Bezeichnung mit leviathan unter sich nahe verwandt sein, andererseits wegen des unterscheidenden Zusatzes: „schlechte Schlange und krumme Schlange“ einen charakteristischen Unterschied zeigen müssen. Einen Fingerzeig für die Erklärung scheint zu bieten Hiob 26, 13, wo auch von dem nachasch bariach, der schlechten oder geraden Schlange, die Rede ist, Sept. und vulg.: *Κλεῖθρα δὲ οὐρανοῦ δεδοίκασιν αὐτόν. προςτάγματι δὲ ἐθανάτωσεν δράκοντα ἀποστάτην.* Spiritus eius ornavit coelos et obstetricante manu eius eductus est coluber tortuosus zeigen ganz verschiedene Auffassungen dieser schwierigen Stelle. A. folgt der vulg.: „Sein Geist schmückte die Himmel aus, seine helfende Hand brachte hervor die krumme Schlange“ und setzt dazu die Anmerkung: „Sein Geist setzte die Sterne als Zierde an den Himmel; er schuf den sogenannten nördlichen Drachen, ein Sternbild.“ L. übersetzt: „Am Himmel wird es schön durch seinen Wind und seine Hand „bereitet“ die gerade Schlange“, wo „bereitet“ die Uebersetzung eines hebräischen Wortes ist, das bei verschiedener Vokalisation drei Bedeutungen zulässt. Am annehmbarsten scheint hier die Bedeutung „durchbohrt“, was auch dem *ἐθανάτωσεν* am nächsten kommt; dann klingt die Stelle an an Hiob 3, 8 unter II., und der Dichter könnte dann an eine in der Urzeit erfolgte Besiegung der lichtfeindlichen Ungeheuer zur Sicherung der Weltordnung gedacht haben; dann sind aber zwei ganz verschiedene Vorstellungen mit der geraden Schlange verknüpft, nämlich Hiob 26, 13 die des himmlischen Drachen und Jes. 27, 1 die eines irdischen Reiches, so dass wir keinen Aufschluss für unsere Stelle gewinnen. Delitzsch **) vermutet, dass die gerade Schlange das Tigrisreich sei, d. h. Assur mit der Hauptstadt Ninive, und die krumme Schlange das Euphratreich, d. h. Chaldäa mit der Hauptstadt Babel, denn der Tigris habe einen schnellen und reissenden, der Euphrat aber einen vielgewundenen Lauf. Wer aber den Lauf beider Flüsse auf der Karte vergleicht, wird diese Unterscheidung nicht aufrecht halten können und jene Flüsse werden auch sonst wohl nirgends in diesen Gegensatz gestellt; der Tigris hat es in seinem oberen Laufe wohl etwas eiliger, aber von Sittake an macht er mehr Krümmungen als der Euphrat, und wenn Delitzsch in dem „Vielgewundenen“ zugleich eine Andeutung von der längeren Dauer des Reiches Babylon und den mannigfaltigen Verwicklungen finden will, in welche es Israel

*) In wortgetreuer Uebersetzung nach Delitzsch, Kommentar über den Prophet Jesaias. Leipzig 1866. Seite 292.

**) a. a. O. 291.

hineingezogen hat, so scheint das doch gar zu gesucht. Wir werden mit Dillmann *) zugestehen müssen, dass wir aus jener Bezeichnung auf keine Weise entnehmen können, welche Reiche gemeint sind, ob Babylon und Assyrien, oder etwa Medien nnd Persien; wie überhaupt Bild und Sache, Idee und Wirklichkeit in der Bildersprache der Bibel sich nicht immer scharf genug scheiden lassen. — Wer nun ganz darauf verzichtet, drei Reiche unter jenen Bezeichnungen finden zu wollen, der könnte drei übergewaltige Wesen des semitischen Volksglaubens darunter verstehen, nach deren Bezwingung Friede und Ruhe für Israel eintreten wird; ist das dritte davon in das Meer versetzt, so darf er die beiden andern vielleicht am Himmel suchen und an die aus der Wetterwolke hervorzüngelnden Blitzesschlangen denken, deren Lauf bisweilen geradlinig, bisweilen gezackt und gekrümmt zu sein scheint. — Erwähnt mag noch werden, wie spätere jüdische Gelehrte sich hier zu helfen suchten. **) „Alles, was Gott in seiner Welt erschaffen hat, dessen hat er ein Männlein und ein Weiblein erschaffen; also hat er auch den Leviathan, der eine schlechte Schlange, und den Leviathan, der eine krumme Schlange ist, ein Männlein und ein Weiblein erschaffen; wenn aber dieselbigen sich mit einander vermischt hätten, so hätten sie die ganze Welt verstöret. Deshalb hat Gott das Weiblein umgebracht und eingesalzen für die Gerechten auf das Zukünftige, wie gesagt wird: Und wird den Drachen in dem Meer erwürgen. (Hinweis auf IV.)"

VI. Doch um auf den tannin zurückzukommen, so erscheint er nicht immer in einer so gefährlichen Gesellschaft wie soeben; er ist an und für sich ein harmloser Gesell; wenn wir seinen Namen ableiten von hebr. tanán, strecken, dehnen, bezeichnet derselbe überhaupt ein langgestrecktes Tier, zunächst die gewöhnliche Schlange. So 2. Mos. 7, 9: *λαβὲ τὴν ῥάβδον καὶ ῥῖψαν αὐτὴν ἐπὶ τὴν γῆν ἐναντίον Φαραὼ καὶ τῶν θεραπόντων αὐτοῦ καὶ ἔσται δράκων.* Tolle virgam tuam et proice eam coram Pharaone ac vertatur in colubram. Nimm deinen Stab, dass er zur Schlange (tannin) werde. L. Nimm deinen Stab und wirf ihn vor Pharao, auf dass er zur Schlange werde. A. Die Stelle lässt uns einen Blick thun in die Ansicht des Verfassers vom Zaubern; er scheint von der Vorstellung auszugehen, dass der betreffende Gott eines Volkes seinen Auserwählten die Kraft giebt, Wunderthaten zu verrichten, der schwächere Gott in geringerem Masse als der stärkere, wie noch Elias 1. Könige 18 durch die Hilfe Jehovas über die Priester des Gottes Baal triumphiert. So wirft hier 2. Mos. 7, 10 Aron zuerst seinen Stock und derselbe wird zur Schlange, dasselbe thun v. 11 die ägyptischen Zauberer. ***) Darauf schlägt v. 20 Aron mit seinem Stab ins Wasser und es wird in Blut verwandelt; dasselbe thun v. 22 die Aegypter. 8 v. 6 reckt Aron seine Hand über die Gewässer Aegyptens und es kommen Frösche herauf, v. 7 thun die

*) a. a. O. 242.

**) Vergl. Eisenmenger a. a. O. Seite 401.

***) In der That sind Schlangenbeschwörer seit den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage in Aegypten heimisch, die schon von Herodot IV. 173 erwähnten Psyllen (*Ψύλλοι*). Ihre Kunst besteht besonders darin, dass sie durch einen Druck an einer Stelle des Nackens die Schlange in eine Art von Starrkrampf versetzen, infolge dessen sie sich plötzlich ihrer ganzen Länge nach steif ausstreckt; soll sie wieder Leben bekommen, so ergreifen sie dieselbe beim Schwanz und rollen sie stark zwischen den Händen. (Siehe Riehm, biblisches Handwörterbuch 1404). Keil erschwert das Verständnis nur, wenn er in seinem Kommentar über die Bücher Moses, Leipzig 1866 Seite 367, hierzu bemerkt, dass sich bei unserer sehr dürftigen Kenntnis des dunkeln Gebiets der heidnischen Zauberei auch die Möglichkeit, dass sie *κατ' ἐνέργειαν τοῦ Σατανᾶ* übernatürliche Dinge wirken konnten, nicht ohne Weiteres von der Hand weisen lässt. Vergl. die Anmerkung zu IV.

Aegypter dasselbe. Erst als v. 17 Aron seinen Stab ausgereckt hatte, so dass Läuse an Menschen und Vieh entstehen, da ist es mit der Kunst der Aegypter zu Ende.

VII. Während der tannin hier dem Zauberer zu Willen ist, wird er Psalm 91, 13 zum gefährlichen Reptil, das mehr als Löwen und Ottern dem Menschen Verderben droht, und vor dem nur der bewahrt bleibt, dass sogar der vernichtet, der in Gottes Hut steht. *Ἐπὶ ἀσπίδα καὶ βασιλίσκον ἐπιβήσῃ καὶ καταπατήσεις λέοντα καὶ δράκοντα.* Super aspidem et basiliscum ambulabis et conculcabis leonem et draconem. Auf den Löwen und Ottern wirst du gehen und treten auf den jungen Löwen und Drachen (tannin). L. Auf Nattern und Basilisken wirst du wandeln und treten auf Löwen und Drachen. A. Ganz wörtlich übersetzt, mit Beibehaltung des bei allen vier Substantiven kollektiv gebrauchten Singularis heisst es: Ueber Löwe und Otter wirst du hinschreiten, zertreten Leu*) und Drachen.

VIII. Dem bösen Tiere fehlt auch das Gift nicht; denn von der „verkehrten und bösen Art" der Abtrünnigen heisst es 5. Mos. 32, 32 und 33: *ἐκ γὰρ ἀμπέλου Σοδόμων ἡ ἄμπελος αὐτῶν καὶ ἡ κληματὶς αὐτῶν ἐκ Γομόρρας, ἡ σταφυλὴ αὐτῶν σταφυλὴ χολῆς, βότρυς πικρίας αὐτῶν. Θυμὸς δρακόντων ὁ οἶνος αὐτῶν καὶ θυμὸς ἀσπίδων ἀνίατος.* De vinea Sodomorum vinea eorum et de suburbanis Gomorrhae; uva eorum uva fellis et botri amarissimi. Fel draconum vinum eorum et venenum aspidum insanabile. Denn ihr Weinstock ist des Weinstocks zu Sodom und von dem Acker Gomorra; ihre Trauben sind Galle; sie haben bittere Beeren; ihr Wein ist Drachengift (Gift der tanninim). L. Vom Weinstocke Sodoms ist ihr Weinstock, und von Aeckern Gomorras; ihre Trauben sind Trauben von Galle, ihre Beeren überbitter. Drachengalle ist ihr Wein, und unheilbares Nattergift. A. Der Sinn ist: Ihr Weinstock ist so verderbt, dass er das gefährlichste Gift als Wein hervorbringt. Es soll noch heute in Palästina einige Arten von giftigen Schlangen geben, aber gewiss sind von den alten Israeliten, wie noch jetzt überall von Unkundigen, auch viele ungefährliche Schlangen für giftig gehalten worden, so dass meistens bei den in der Bibel erwähnten ihre Giftigkeit vorausgesetzt ist.

IX. Jeremias 51, 33 und 34 spricht der Herr Zebaoth: *οἶκοι βασιλέως Βαβυλῶνος ὡς ἅλων ὥριμος ἀλοηθήσονται· ἔτι μικρὸν καὶ ἥξει ὁ ἀμητὸς αὐτῆς. κατέφαγέν με, ἐμερίσατό με, κατέλαβέν με σκότος λεπτόν, Ναβουχοδονόσορ βασιλεὺς Βαβυλῶνος κατέπιέν με ὡς δράκων, ἔπλησεν τὴν κοιλίαν αὐτοῦ ἀπὸ τῆς τρυφῆς μου.* Filia Babylonis quasi area, tempus triturae eius, adhuc modicum et veniet tempus messionis eius. Comedit me, devoravit me Nabuchodonosor rex Babylonis, reddidit me quasi vas inane, absorbuit me quasi draco, replevit ventrem suum teneritudine mea. Die Tochter Babels ist wie eine Tenne, wenn man darauf drischet; es wird ihre Ernte gar schier kommen.**) Nebukadnezar, der König zu Babel, hat mich gefressen und umgebracht, er hat mich verschlungen wie ein Drache (tannin); er hat seinen Bauch gefüllet mit meinem Niedlichsten. L., ähnlich A. Hier steht der tannin für das

*) Da das Hebräische fünf Wörter hat, die wir mit dem einen Ausdruck „Löwe" wiedergeben müssen, erheben sich leicht Schwierigkeiten bei der Uebersetzung.

**) Der Wortlaut lässt diese Uebersetzung zu, aber sie befriedigt nicht; denn die Zeit „wenn man darauf drischet" und die Zeit „ihrer Ernte" ist dieselbe; es soll aber hier das zweite auf das erste folgen; deshalb ist wohl für „wenn man darauf drischet" zu sagen „wenn sie festgestampft wird", denn da man in Palästina zur Erntezeit so gut wie niemals Regen hat, sind die Tennen fast alle unter freiem Himmel angelegt. Es wird ein freier und dem Winde ausgesetzter Platz geebnet und jedes Jahr von neuem festgestampft und von diesem Feststampfen ist wohl hier die Rede in dem Sinne, dass Israel getreten und misshandelt wird, und dass die darauf folgende Ernte die völlige Vernichtung bezeichnen soll.

grösste und gefrässigste Raubtier, und wie auch seine Wohnung ein Ort des Schreckens ist, gemieden und gefürchtet vom Volke, das zeigt v. 37, wo der Herr fortfährt: „Und Babel soll zum Steinhaufen und zur Drachenwohnung (Wohnung des tanninim) werden, zum Wunder und zum Anpfeifen, dass Niemand drinnen wohnet“.

X. Aber nicht nur auf dem Lande, sondern auch im Wasser ist der tannin zu finden, in immer gewaltigerer Ausdehnung seines Leibes, und seiner Schlangennatur untreu werdend dient er zur Bezeichnung der grössten Seetiere. So 1. Mose 1, 21: *καὶ ἐποίησεν ὁ θεὸς τὰ κήτη τὰ μεγάλα.* Creavitque deus cete grandia. Und Gott schuf grosse Wallfische (tanninim). L. Und Gott schuf die grossen Wasserungeheuer. A. Da es weiter heisst: „Und allerlei Tier, das da lebet und webet und vom Wasser erreget ward, ein jegliches nach seiner Art; und allerlei gefiedertes Gevögel nach seiner Art“, so sehen wir, dass die Tiere des Wassers bei ihrer Erschaffung in drei Klassen geteilt werden, erstens die grossen Seetiere, zweitens die kleinen Seetiere und drittens ist zunächst an die Schwimmvögel gedacht, sodann sind aber auch die andern Vögel alle dazu gerechnet. Schon hieraus ergiebt sich, dass Luthers Uebersetzung „Wallfische“ viel zu speziell ist, wie überhaupt in der Schöpfungsgeschichte keine Spezies erwähnt sind.

XI. Gegenüber dieser allgemeinen Vorstellung „grosse Seetiere“ erscheint der tannin an einer andern Stelle gleichgestellt dem Krokodil, als ein Sinnbild des Pharao. Hesekiel 29, 3 und 4 heisst es: *τάδε λέγει Κύριος ὁ θεός· ἰδοῦ ἐγὼ ἐπὶ σὲ Φαραὼ βασιλεῦ Αἰγύπτου τὸν δράκοντα τὸν μέγαν τὸν ἐγκαθήμενον ἐν μέσῳ ποταμῶν αὐτοῦ τὸν λέγοντα· ἐμοί εἰσιν οἱ ποταμοὶ καὶ ἐγὼ ἐποίησα αὐτούς.* Haec dicit Dominus Deus: ecce ego ad te Pharao rex Aegypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum et dicis: meus est fluvius et ego feci memet ipsum. Siehe ich will an dich Pharao, König von Aegypten, du grosser Drache, der du zwischen deinen Strömen liegest und sprichst: Mein ist der Strom und ich habe mich selbst gemacht. A. So spricht der Herr: „Siehe, ich will an dich Pharao, du König in Aegypten, du grosser Drache (tannin), der du in dem Wasser liegst und sprichst: Der Strom ist mein und ich habe ihn mir gemacht. L. Lesen wir weiter: „Aber ich will dir ein Gebiss ins Maul legen und die Fische in deinen Wassern an deine Schuppen hängen und will dich aus deinem Strom herausziehen sammt allen Fischen in deinen Wassern, die an deinen Schuppen hängen“, so haben wir ein wohlabgerundetes Bild: Pharao fühlt sich in seinem Lande so sicher wie das Krokodil im Wasser; seine Krieger scharen sich um ihn, wie wenn sich die Fische an das Krokodil als an ihren König hängten; aber, wird gedroht, zusammen sollen sie herausgezogen und gefangen werden.

XII. In ähnlicher Weise heisst es von Pharao Hesekiel 32, 2: *υἱὲ ἀνθρώπου λάβε θρῆνον ἐπὶ Φαραὼ βασιλέα Αἰγύπτου καὶ ἐρεῖς αὐτῷ· λέοντι ἐθνῶν ὡμοιώθης σὺ καὶ ὡς ὁ δράκων ὁ ἐν τῇ θαλάσσῃ καὶ ἐκεράτιζες τοῖς ποταμοῖς σου καὶ ἐτάρασσες τὸ ὕδωρ τοῖς ποσίν σου καὶ κατεπάτεις τοὺς ποταμούς σου.* Fili hominis, assume lamentum super Pharaonem regem Aegypti et dices ad eum: Leoni gentium assimulatus es et draconi, qui est in mari et ventilabas cornu in fluminibus tuis et conturbabas aquas pedibus tuis et conculcabas flumina eorum. Du Menschenkind, mache eine Wehklage über Pharao den König zu Aegypten und sprich zu ihm: Du bist gleich wie ein Löwe unter den Heiden, wie ein Meerdrache (wörtlich: wie der Drache [tannin] im Meer) und springst in den Strömen und trübst das Wasser mit deinen Füssen und machst seine Ströme glum. L. Menschensohn, heb an Klagelieder über Pharao, den König in Aegypten, und sprich zu ihm: Du warst wie ein Löwe unter

den Völkern, wie ein Drache im Meere; du schwangest in deinen Strömen deine Waffen, trübtest die Wasser mit deinen Füssen und zertratest ihre Strömungen. A. Hier ist Pharao zuerst verglichen mit einem Löwen unter den Heiden, d. h. einem mächtigen König, der wie ein Löwe unter den Völkern wütet; aber als ob ihm das nicht genüge, lässt der Dichter dieses Bild sogleich fallen und ergeht sich nun ausführlich in der Schilderung des Tobens von dem Drachen im Meer, der stärker und gewaltiger erscheinen soll als der Löwe.

XIII. Wenn so der tannin in XI und XII dem leviathan schon darin gleichgestellt wurde, dass er wie dieser in III für das Krokodil gesetzt wurde, so kommt er ihm noch viel näher Hiob 7, 12, wo der Gequälte vorwurfsvoll den Herrn frägt: *Πότερον θάλασσά εἰμι ἢ δράκων ἐπεὶ κατέταξας κατ᾽ ἐμοῦ φυλακήν.* Numquid mare ego sum aut cetus, quia circumdedisti me carcere? Bin ich denn ein Meer oder ein Wallfisch (tannin), dass du mich so verwahrst? L. Bin ich ein Meer oder Ungeheuer, dass du mich ringsum in Haft hältst? A. Mit zwei Dingen, die wegen ihrer Gefährlichkeit bewacht werden müssen, fühlt sich Hiob gleichgestellt, mit einem „Meer“ und einem „Ungeheuer“. Da das Meer (jām) selbst wohl nirgend bewacht worden ist, wird dieser Ausdruck hier, wie unter V bemerkt wurde, von einem grossen Flusse zu verstehen sein. Wir brauchen aber hier nicht wie dort an den Nil zu denken, da sein Steigen ganz regelmässig erfolgt und etwas höchst Erwünschtes und in seinen Folgen Wohlthätiges für das ganze Land ist, sondern an irgend einen andern Fluss, der durch plötzliche Anschwellungen verheerende Ueberschwemmungen bringen kann. Das „Meer“ ist nun noch überboten durch den tannin, bei dem wir hier nicht brauchen beim Krokodil stehen zu bleiben, sondern unter dem ein fabelhaftes Wesen gedacht zu sein scheint, das im Wasser wohnt und von dem zu jeder Zeit ein Austreten zu fürchten ist, so dass es fortwährend von Wächtern beobachtet wird. Es hätte also bei dieser Unbestimmtheit auch der Ausdruck leviathan gebraucht werden können, aber nicht nur dieser, sondern wie sich aus dem Folgenden ergeben wird, auch der Ausdruck rahab wäre hier an seinem Platze gewesen, der somit als dritter zu leviathan und tannin hinzutritt.

XIV. Wie wir in IV und V den leviathan mit dem tannin verbunden fanden, so sehen wir jetzt den rahab mit dem tannin verbunden, zunächst Jes. 51, 9: *ἐξεγείρου ἐξεγείρου Ἱερουσαλήμ*) καὶ ἔνδυσαι τὴν ἰσχὺν τοῦ βραχίονός σου, ἐξεγείρου ὡς ἐν ἀρχῇ ἡμέρας, ὡς γενεὰ αἰῶνος. Οὐ σὺ εἶ ἡ λατομήσασα πλάτος, διαρρήξασα δράκοντα;* Consurge, consurge, induere fortitudinem, bracchium Domini! Consurge sicut in diebus antiquis, in generationibus saeculorum. Numquid non tu percussisti superbum, vulnerasti draconem? Wohlauf, ziehe Macht an, du Arm des Herrn, wohlauf wie vor Zeiten vor Alters her. Bist du nicht, so die Stolzen ausgehauen und den Drachen verwundet hat? L. Mache dich auf, mache dich auf, zeuch Stärke an, Arm des Herrn! Mache dich auf wie in den Tagen des Altertums, bei den Geschlechtern der Vorzeit! Hast du nicht geschlagen das Stolze, verwundet den Drachen? A. Wörtlich übersetzt heisst der letzte Satz: „Bist du nicht der, der den rahab niedergeschlagen und den tannin verwundet hat?“ Woher die Verschiedenheit in der Wiedergabe rührt, werden wir sogleich sehen. Das Zeitwort rāhab bedeutet: lärmen, toben, ungestüm sein, das Hauptwort rähăb also eigentlich das Toben, das Ungestüm; es wird aber immer entweder für ein fabelhaftes Ungeheuer oder in demselben Gedankengange als Sinn-

*) Dies Wort findet sich nur in der sept. und scheint ein willkürlicher Zusatz.

bild Aegyptens *) gebraucht; das Eigenschaftswort rāhāb bedeutet stolz, trotzig. Die vulg. hat nun dieses letzte Wort nicht gehörig unterschieden von dem so ähnlich klingenden Hauptwort und übersetzt hier rāhāb mit superbum; da es im Akkusativ steht, ist nicht ersichtlich ob es Maskulinum oder Neutrum ist. L. scheint es für das erstere zu halten, fasst den Singular kollektiv, und macht daraus „die Stolzen", worunter der unbefangene Leser „stolze Menschen" verstehen wird. A. fasst superbum als Neutrum und übersetzt „das Stolze"; darunter würden wir aber verstehen „stolzes, hoffährtiges Treiben" und diese abstrakte Bezeichnung würde noch weniger passend mit dem folgenden Drachen tannin zusammengestellt werden können. Was ist aber nun hier der tannin, und noch verlegener fragen wir, was ist der ihm vorausgeschickte rahab? An Aegypten zu denken, wie es z. B. Dillmann thut,**) der dann um die Zweiheit der Begriffe zu retten, zwischen Aegyptens Macht und seinem König unterscheidet, was doch nicht haltbar ist, sind wir kaum berechtigt, denn jeder wird herausfühlen, dass hier nicht von einem, sondern von zwei Wesen die Rede ist, und wir werden uns mit der Annahme begnügen müssen, dass an zwei individuell verschiedene Ungeheuer zu denken ist, von deren Besiegung durch Gott eine alte Ueberlieferung erzählte.

XV. Erschien hier der rahab in Verbindung mit dem tannin, so bekommen wir es jetzt mit ihm allein zu thun, so sehr er sich in den Uebersetzungen auch versteckt halten mag; zunächst Hiob 9, 13: *αὐτὸς γὰρ οὐκ ἀπέστραπται ὀργήν, ὑπ᾽ αὐτοῦ ἐκάμφθη κήτη ὑπ᾽ οὐρανόν.* Deus, cuius irae nemo resistere potest et sub quo curvantur qui portant orbem. Er ist Gott, seinen Zorn kann Niemand stillen; unter ihm müssen sich beugen die stolzen Herrn. L. Gott ist er, seinem Zorn kann Niemand widerstehen und unter ihm beugen sich die den Erdkreis tragen. A. Wörtlich übersetzt heisst die Stelle: „Gott, nicht lässt er ruhen seinen Zorn; unter ihm krümmen sich die Helfer des rahab." Die sept. nimmt durch das farblose *κήτη ὑπ᾽ οὐρανόν* „Ungeheuer unter dem Himmel" dem Ausdruck jede Bestimmtheit. Die vulg. rundet diese unbestimmte Vorstellung zu einem würdigen Bilde ab, indem sie an Riesen wie Atlas denkt, die das Himmelsgewölbe tragen und unter ihrer Last gebeugt dastehen. Ihr folgt A., dem es überhaupt darum zu thun ist, dass seine Uebersetzung „vollkommen mit der alten authentischen lateinischen Vulgata übereinstimme", während L. seinen eigenen Weg geht, aber zu einem etwas willkürlichen Ausdruck greift Wenn wir den Zusammenhang beachten, dass nämlich nach unsern Worten v. 14 Hiob verzagt und kleinmütig fragt: „Wie sollte ich denn ihm antworten und Worte finden gegen ihn?" d. h. ich bin viel zu unbedeutend seiner Macht gegenüber, als dass ich mich irgendwie gegen ihn auflehnen könnte, so verstehen wir, dass in v. 13 die grosse, unwiderstehliche Macht Gottes dadurch bezeichnet werden soll, dass auch der rahab und seine Helfer, seine Genossen, sich unter ihm beugen müssen, rahab also hier das mit einem förmlichen Gefolge versehene, mächtigste unter den Gott feindlichen Wesen bezeichnen soll.

XVI. In ähnlicher Weise scheint von dem rahab gesprochen zu sein Hiob. 26, 12, wo die Uebersetzungen gleichfalls sehr von einander abweichen. *Ἰσχύϊ μὲν κατέπαυσε τὴν θάλατταν, ἐπιστήμῃ δὲ ἔστρωσε τὸ κῆτος.* Fortitudine illius repente maria congregata sunt et prudentia eius percussit superbum. Vor seiner Kraft wird das Meer plötzlich ungestüm

*) Die Vermutung, dass rahab in dieser Bedeutung zurückzuführen sei auf ein ägyptisches Wort, das dem Hebräischen auf dem Wege der Volksetymologie gleichgemacht sei, hat sich noch nicht bestätigt.

**) a. a. O. Seite 445.

und vor seinem Verstand erhebt sich die Höhe des Meers. L. In seiner Kraft sammeln sich plötzlich die Meere und seine Weisheit schlug den Stolzen. A. Sept. und vulg. stimmen hier zwar beide darin überein, dass sie den rahab ängstlich vermeiden, nehmen sich aber gegenseitig die Glaubwürdigkeit, indem sie Verschiedenes an seine Stelle setzen. A. folgt auch hier der vulg., setzt aber als Anmerkung zu „den Stolzen" hinzu „das tobende, empörte Meer". Aus L. können wir noch weniger als vorher auf den rahab schliessen, den doch die wörtliche Uebersetzung deutlich zeigt: „Durch seine Kraft schreckt er das Meer auf, durch seinen Verstand zerschellt er rahab". Wir sind mit dieser Stelle in einer ähnlichen Lage, wie in I bei Besprechung von Psalm 104; dort störte das Verständnis der tiefsinnigen, sonst so durchsichtigen Dichtung der leviathan, hier in ähnlicher Weise der rahab. Es ist nicht zufällig, dass gerade in den grossartigsten Dichtungen sich dergleichen dunkle Ausdrücke finden; gerade wo der Dichter, von dem Gewöhnlichen sich erhebend nach dem Ausserordentlichen sucht, greift er wohl zu so entlegenen Vorstellungen und Bildern, dass er vielleicht schon seinen Zeitgenossen kaum verständlich ist. Doch um in das Verständnis unserer Worte einzudringen, verdient wie bei I zunächst die ganze Stelle einer Erläuterung, bei der wir am besten Herder*) folgen; er zeigt uns, wie Hiob in v. 5—14 nur Eine Scene von Gottes Macht und Grösse schildert, aber sie aus der tiefsten Tiefe holt und zu der schönsten Höhe führt. Das Reich des Undings tritt vor Gott: die Abgründe des Nichts und der Verwesung sind vor ihm. Da diese als eine wilde Meerestiefe gedacht wurden, so steht diese, das grosse Reich der Ungeborenen, in wilder Tiefe, mit grässlichem Tumult vor ihm. Die Schatten zittern, die formlosen Gestalten regen sich und warten, der Abgrund, der nie das Licht sah, steht enthüllt. Nun beginnt die Schöpfung, abermals mit Himmel und Erde. Den Himmel bereitet er über diese ungeheure Tiefe, die Erde befestigt er über ihr, dass sie darauf ruhe und gleichsam über dem Nichts schwebe. Nun ordnet er den Himmel, knüpft Wasser in Wolken und schafft sich Raum; er baut und zimmert seinen Thron mitten unter Wassern; er umklammert ihn von aussen und legt den Teppich der dicken Wolke um ihn her. Jetzt misst er die Grenzen des Wasserhimmels und zirkt ihn ab, bis wo Licht und Dunkel sich mischen, das ist am Ende des Horizonts. Jetzt wird seine Macht im Donner geschildert und zwar zur Erhebung der Scene im Wetter auf dem Meer. Die Wellen sind hier die Rebellen, die er von sich treibt und plötzlich zu bändigen weiss. Ein Hauch von ihm — und das Meer ist still, der Himmel schön, seine Hand traf nur die fliehende Schlange, vielleicht die flüchtige krause Welle selbst, die seine Hand glättet und ebnet; das Bild endet mit so erhabener schöner Stille, als es mit fürchterlichem Tumult anfing. Und das, sagt Hiob, ist nur ein Laut von seinen Wundern; den Donner seiner Kräfte, wer fasset den? Jeder Morgen, da aus Nacht Tag wird, jedes Ungewitter, zumal auf dem Meere, bringt das prächtige Bild vor uns". Unsere Stelle aber übersetzt Herder: „Mit seiner Macht peitscht er das Meer, mit seiner Weisheit bändigt er der Wellen Stolz." Er vermeidet also auch den Ausdruck rahab und wir müssen gestehen, dass die wörtliche Uebersetzung: „Mit seiner Einsicht zerschlägt er den rahab" nicht gerade poetisch klingen würde, aber da es sich hier nicht um eine möglichst poetische Wiedergabe, sondern um den Sinn der Urschrift handelt, brauchen wir keinen Anstand zu nehmen, in rahab ein Gott feindliches Wesen zu sehen, das von ihm niedergeschlagen wird; der Dichter kleidet eben seine Betrachtungen über die Allmachtsbethätigungen Gottes in der Naturwelt in das mythologische Gewand der Volksvorstellung.

*) a. a. O. Seite 283.

XVII. Während an den drei vorhergehenden Stellen die Uebersetzungen alle das Wort rahab vermeiden, findet es sich an den drei folgenden Stellen einmal von allen, zweimal wenigstens von Luther beibehalten; so zunächst Psalm 89, 11: *σὺ ἐταπείνωσας ὡς τραυματίαν ὑπερήφανον· ἐν τῷ βραχίονι τῆς δυνάμεώς σου διεσκόρπισας τοὺς ἐχθρούς σου.* Tu humiliasti sicut vulneratum superbum, in brachio virtutis tuae dispersisti inimicos tuos. Du schlägst Rahab zu Tode, du zerstreust deine Feinde mit deinem starken Arm. L. Du demütigest den Hochmütigen wie einen Zerschlagenen; mit dem Arm deiner Kraft zerstreust du deine Feinde. A. Das Lateinische schliesst sich hier eng an das Griechische an, besonders sagt superbum dasselbe wie *ὑπερήφανον*; aber wer ist „der Stolze“? Der Psalm singt in seinem ersten Teile von Gottes Gnade und Allmacht; es ist ein ähnlich grossartiger Ton angeschlagen wie in I und IV. v. 10 „du herrschest über das ungestüme Meer, du stillest seine Wellen, wenn sie sich erheben,“ zeigt Gott als den Herrn des Meeres, v. 12 und 13 „Himmel und Erde ist dein, du hast gegründet den Erdboden und was darinnen ist. Mitternacht und Mittag hast du geschaffen, Thabor und Hermon jauchzen in deinem Namen“ als den Herrn über Himmel und Erde. Dazwischen steht wie vermittelnd v. 11 „du schlägst Rahab zu Tode, du zerstreust deine Feinde mit deinem starken Arm“, ein Gedanke, den wir am besten an das geheimnisvolle Meer anschliessen. In Bezug auf die Sprache zeigt sich darin eine gewisse Gleichmässigkeit, dass v. 13 Thabor (westlich vom Jordan) und Hermon (östlich von demselben) angeführt sind anstatt Westen und Osten, Begriffe, die wir nach „Mitternacht und Mittag“ erwarten. Dieser dichterischen Veranschaulichung und Vereinzelung entsprechend erscheint, nur in umgekehrter Folge, v. 11 zuerst rahab als das Einzelne und dann „deine Feinde“ als die Gattung. Danach ist unter rahab wieder das hervorragendste von den Gott feindlichen Ungeheuern zu verstehen; es ist also hier so wenig wie oben in IV zulässig, einen Hinweis auf einzelne bestimmte Thaten zu sehen, wie die Zerteilung des roten Meeres und die Niederlage der Aegypter, denn durch gewaltsame Hinlenkung auf derartige Einzelheiten wird die Grossartigkeit des Empfindens doch nur abgeschwächt.

XVIII. Ebenso ist Rahab beibehalten und zwar nicht bloss von Luther, sondern auch in den andern Uebersetzungen an der schwierigen Stelle Psalm 87, 4: *μνησθήσομαι Ῥαὰβ καὶ Βαβυλῶνος τοῖς γιγνώσκουσί με καὶ ἰδοὺ ἀλλόφυλοι καὶ Τύρος καὶ λαὸς Αἰθιόπων οὗτοι ἐγεννήθησαν ἐκεῖ.* Memor ero Rahab et Babylonis scientium me; ecce alienigenae et Tyrus et populus Aethiopum hi fuerunt illic. Ich will predigen lassen Rahab und Babel, dass sie mich kennen sollen; siehe die Philister und Tyrer samt den Mohren werden daselbst geboren. L. Ich will Rababs gedenken und Babylons, dass sie mich erkennen. Siehe der Fremdling und der Tyrer und das Volk der Aethiopier, die sind daselbst. A. Auch die wörtliche Uebersetzung *): „Ich werde ausrufen Rahab und Babel als mir Vertraute; siehe Philistäa und Tyrus samt Aethiopien — der da ist geboren daselbst“ wird uns das Verständnis noch nicht erschliessen, wenn wir nicht hören, was vorhergeht und was nachfolgt. Es geht vorher v. 1—3: „Seine Gegründete auf heiligen Bergen — Lieb hat Jahve Zions Thore vor allen Wohnungen Jakobs. Ehrenreiches ist ausgesagt von dir, du Gottesstadt“, und es folgt v. 5—7: „Und zu Zion wird einst gesagt: Männiglich ist geboren in ihr, und es hält sie in Bestand der Höchste. Jahve wird zählen im Verzeichnis der Völker: Der da ist geboren daselbst. Und singend wie tanzend (sagen sie): Alle meine Quellen sind in dir!“

*) Nach Delitzsch. Kommentar über die Psalmen. Leipzig 1867.

Es wird gepriesen Zion als die Neugeburtsstadt der Völker; sie ist geliebt vom Herrn, Ehrenreiches ist ausgesagt von ihr v. 1—3. Nun nimmt Jahve selbst das Wort und spricht den Weltberuf von Zion aus; sie soll die Geburtsstätte werden „aller Völker". Dieser Begriff ist individualisiert, indem es heisst v. 4: Ich werde ausrufen Rahab und Babel als mir Vertraute; siehe Philistäa und Tyrus samt Aethiopien — der da ist geboren daselbst." In v. 5—7 wird wieder ein allgemeinerer Ton angeschlagen: „Mann für Mann ist geboren in ihr und vom Herrn gezählt; zuletzt werden ihn alle loben und preisen." Eigentümlich ist nun an v. 4, dass vor den einzelnen Reichen, mögen es Städte oder Länder sein, Babel, Philistäa, Tyrus und Aethiopien, angeführt ist Rahab, was uns nötigt nach einem Reiche zu suchen, welches verdiente, zusammen mit Babel als Weltmacht ersten Ranges bezeichnet zu werden. Welches Land tritt aber unter den Feinden Israels sonst mehr hervor als Aegypten? Wir müssen nun annehmen, dass der Dichter absichtlich mit einer solchen Verachtung von diesem gehassten Lande spricht, dass er es nicht einmal der Mühe für wert hält es bei seinem gewöhnlichen Namen zu nennen, dass er aber doch sicher sein musste, von seinen Zeitgenossen verstanden zu werden, wenn er von Aegypten kurzweg als von „dem grossen Untier" spricht.

XIX. Das geht auch aus der letzten Stelle hervor, die wir hier besprechen wollen, Jes. 30, 7: *Αἰγύπτιοι μάταια καὶ κενὰ ὠφελοῦσιν ὑμᾶς· ἀπάγγειλον αὐτοῖς ὅτι μάταια ἡ παράκλησις ὑμῶν αὕτη.* Aegyptus enim frustra et vane auxiliabitur, itaque clamavi super hoc: superbia tantum est, quiesce. Denn Aegypten ist nichts und ihr Helfen ist vergeblich. Darum predige ich davon also: Die Rahab wird stille dazu sitzen. L. Denn eitel und leer ist die Hilfe Aegyptens; darum sage ich davon: Es ist nur Hoffahrt, ruh nur! A. Die sept. zeigt hier in den letzten Worten eine ganz willkürliche Umschreibung. Dem Urtext viel näher kommt, ohne jedoch schon ein volles Verständnis zu eröffnen, die vulg., der sich auch A. anschliesst. Am besten giebt L. den Sinn wieder, indem er rahab als Eigennamen beibehält. Da das hebräische Wort für Aegypten „mizrâjim" sowohl das Land, als auch die Bewohner desselben bedeutet, ist die Uebersetzung etwas schwierig. Wir können möglichst wortgetreu etwa sagen: „Was aber Aegypten betrifft, so helfen die einen Hauch und Leeres; deshalb nenne ich es: Rahab, sie ein Stillsitzen." Jesaias wendet sich hier an die „Weisen und Klugen" unter seinen Landsleuten, die den Plan haben, durch ein Bündnis mit Aegypten sich vom assyrischen Joch zu befreien und die schon Unterhändler mit reichen Geschenken nach Aegypten schicken. Er tritt nun vor sie mit der Erklärung, dass dies Bündnis ihnen nicht Nutzen, sondern Schimpf und Schande bringen werde, weil die Aegypter ruhig zu Hause bleiben werden, und dies sein Urteil fasst er zusammen in das Oxymoron: „Rahab, sie ein Stillsitzen", d. h. die Aegypter, die sich so stark zeigen könnten, dass man sie vergleichen könnte mit dem fabelhaften Wesen rahab, die werden sich nicht rühren, sondern müssig dasitzen, also geradezu genannt werden dürfen „ein Stillsitzen"; also Aegypten wird sein ein stillsitzendes Ungetüm, ein unthätiger Riese.

Wenn wir nun die besprochenen Stellen zusammenfassen, so ergiebt sich, dass da, wo das Hebräische das Wort leviathan gebraucht, die angeführten Uebersetzungen folgende Ausdrücke haben:

	Septuag.	Vulg.	Luther	Allioli
I.	*δράκων οὗτος*	draco iste	Wallfische	das Meerungeheuer
II.	*τὸ μέγα κῆτος*	leviathan	Leviathan	Leviathan

	Septuag.	Vulg.	Luther	Allioli
III.	*δράκοντα*	leviathan	Leviathan	Leviathan
IV.	*τοῦ δράκοντος*	draconis	Wallfische	Drachen
V.	*τὸν δράκοντα*	leviathan	Leviathan	Leviathan

Die sept. vermeidet das Wort leviathan überall und bedient sich dafür immer einer Umschreibung; der stärkste Ausdruck, der ihr zu Gebote steht, ist *τὸ μέγα κῆτος*, das mythologische Ungeheuer, das Sonne und Mond verschlingen kann. An den andern Stellen wird *δράκων* gesetzt, aber nur einmal ohne Artikel und zwar da, wo es kollektiv für Krokodil stand; sonst ist die Individualität durch den Artikel hervorgehoben, einmal sogar durch das hinweisende *οὗτος*. Die vulg. setzte den leviathan wieder ein an drei Stellen, an den beiden andern folgte sie der sept. und konnte das um so leichter, da das griechische *δράκων* *) schon früh in das Lateinische herübergenommen wurde, von wo es dann in so viele andere Sprachen überging. An denselben Stellen wie die vulg. behalten auch L. und A. den Leviathan bei, an den beiden andern setzt L. dafür willkürlich „Wallfische", A. das eine Mal „Drachen", das andere Mal aber dafür glücklicher „das Meerungeheuer". Wie in II. III und V, so hätten auch in I V. L. und A. den leviathan beibehalten müssen und in IV ohne Anstoss beibehalten können, denn es ist hier weniger zwingend das Wort kollektiv zu fassen, als in III, wo es trotzdem beibehalten ist. Obgleich nun die sept. unser Wort ganz vermeidet, zeigen doch die von ihr gebrauchten Umschreibungen ein feines Verständnis, denn ganz im Einklang mit unsern Mutmassungen, lässt sie nur in III, wo jenes fabelhafte Wesen als Krokodil in die Sphäre des Wirklichen gerückt ist, den Artikel weg, gibt also da die Individualität des Begriffes auf, hebt dieselbe am meisten hervor in II, welches die ursprünglichste Bedeutung des leviathan als des Himmelsdrachen zeigt, und behält sie bei in V, worin ein Nachklang dieser Vorstellung zu liegen scheint, sowie in I und IV, wo das Ungeheuer von dem Himmel in das Wasser versetzt ist.

Da wir auf Seite I die englische Uebersetzung der Stelle anführen mussten, wollen wir das auch für die übrigen Stellen thun und dazu die Ausdrücke in einigen andern uns naheliegenden Sprachen fügen; bei einer gewissen Uebereinstimmung werden sich doch auch interessante Abweichungen finden. Wenn wir lesen:

	Englisch	Holländisch	Französisch	Italienisch
I.	that leviathan	de Leviathan	ce léviathan	il Leviatan
II.	their mourning	hare rouwe	leur deuil	nuovi lamenti
III.	leviathan	den Leviathan	le léviathan	il leviatan
IV.	of leviathan	des Leviathans	du léviathan	del leviatan
V.	leviathan	den Leviathan	le léviathan	di leviatan

so fällt am meisten auf, dass der Leviathan in II, wo er am deutlichsten hervortritt, überall ausgemerzt wird und für den Begriff: „Die, welche bereit sind zu wecken den Leviathan" gesetzt wird: „Die, welche bereit sind ihre Trauer zu erneuern". Um so treuer und nach unserer Ansicht mit Recht ist das Wort an allen übrigen Stellen beibehalten.

Wenden wir uns nun sogleich zum rahab, so finden wir dies Wort auf folgende Weise ausgedrückt:

---

*) Abzuleiten vom Stamm *δερκ* bedeutet es eigentlich das scharfblickende Tier, *τὸ ὀξυδερκὲς ζῷον*, ähnlich wie *ὄφις* auf den Stamm *οπ* zurückzuführen ist.

	Sept.	Vulg.	Luther	Allioli
XIV.	πλάτος	superbum*)	die Stolzen	das Stolze
XV.	κήτη ὑπ' οὐρανόν	qui portant orbem	die stolzen Herren	die den Erdkreis tragen
XVI.	τὸ κῆτος	superbum*)	die Höhe des Meeres	den Stolzen
XVII.	ὑπερήφανον	superbum*)	Rahab	den Hochmütigen
XVIII.	Ῥαάβ	Rahab	Rahab	Rahab
XIX.	ganz willkürliche Umschreibung	superbia	Rahab	Hoffahrt

Wir sehen hier recht deutlich, eine wie schwierige Kunst das Uebersetzen ist, wenn es auch von den berufensten Männern in der umsichtigsten Weise vorgenommen wird. Die sept. behält nur einmal das Wort rahab bei und ihr folgen darin vulg. und A.; sonst gebraucht sept. Umschreibungen, zunächst, worin ihr aber keine der andern Uebersetzungen folgt, *τὸ κῆτος*, was in II auch für Leviathan angewandt war; sodann den Pluralis *κήτη* mit dem Zusatz *ὑπ' οὐρανόν*, aus welchem Ausdruck sich die Uebersetzung von vulg. und A. erklärt; drittens *ὑπερήφανον*, was vulg. mit superbum und A. mit „den Hochmütigen" wiedergiebt; viertens *τὸ πλάτος* „die Breite", was aber der vulg. doch gar zu abstrakt erscheinen mochte, so dass sie den Ausdruck superbum vorzog und dem Griechischen nur so weit nachgab, dass es dies Wort hier als Neutrum fasste, wie auch A. „das Stolze" setzt; fünftens bedient sie sich einer ganz willkürlichen Umschreibung; vulg. setzt dort im Anschluss an das sonst gebrauchte superbum das Abstraktum superbia, worin ihr A. mit „Hoffahrt" folgt. So schliesst sich A. immer an die vulg. an, diese nur zum Teil an die sept. L. zeigt sich am selbständigsten, indem er dreimal rahab beibehält; einmal verallgemeinert er den superbus zu „die Stolzen", mit dem „die stolzen Herren" identisch sind; dass er aber einmal für rahab setzt „die Höhe des Meeres" ist wohl nur daraus zu erklären, dass er die Einheit des Gedankens in dem Verse beibehalten wollte, der anfängt: „Vor seiner Kraft wird das Meer plötzlich ungestüm"; übrigens giebt auch A. hier zu seiner Uebersetzung: „er schlug den Stolzen", die Anmerkung: „das tobende, empörte Meer". Häufiger finden wir das Wort angewandt in den folgenden Sprachen:

	Englisch	Holländisch	Französisch	Italienisch
XIV.	rahab	die Rahab	Rahab	Rahab
XV.	the proud helpers	de hoovaerdige helpers	les hommes superbes	i bravi campioni
XVI.	the proud	hare verheffinge	les flots	Rahab
XVII.	rahab	Rahab	Rahab	Rahab
XVIII.	rahab	Rahab	Rahab	Rahab
XIX.	their strength	haer sterkte	leur force	Rahab

Hier ist zunächst wie dort der rahab von allen beibehalten in XVIII, ausserdem aber auch in XIV und wie von L. in XVII; XV bringt bei allen eine Variation des superbus, ebenso XVI mit Ausnahme des Italienischen, welches den rahab nicht nur hier beibehält, sondern allein auch in XIX, wo die drei andern die superbia ziemlich gleichmässig wiedergeben.

Unmittelbar mit einander verbunden finden wir nun die beiden Ausdrücke leviathan und rahab niemals; sie mochten wohl im Volksglauben zu lebhaft als Einzelwesen em-

*) Da superbum immer Akkusativ ist, so ist nicht ersichtlich, ob es als Masculinum oder als Neutrum aufzufassen ist; das erstere können wir wohl mit grösserer Bestimmtheit von XVI und XVII als von XV annehmen; in dem Wechsel zwischen Masculinum und Neutrum brauchen wir keine besondere Inkonsequenz zu finden, da einmal sogar das Abstraktum superbia gebraucht ist.

pfunden werden, die ganz verschiedenen Anschauungskreisen angehören, als dass man nicht gefürchtet hätte, durch eine Zusammenstellung ihre Bedeutung eher zu verringern als zu vermehren. Wenn wir sehen, dass der Leviathan in seiner deutlichsten Gestalt in II sich am Himmel zeigt, wo er auch in V zu denken ist, und dass er erst allmählich in das geheimnisvollere Meer versetzt wird, so liegt die Vermutung nahe, dass er ursprünglich die Personifikation des Himmels und der an ihm wirksamen Mächte ist; der Rahab dagegen ist ursprünglich das Meer, dessen Ruhe jeden Augenblick sich in gewaltiges Toben umwandeln kann; ihm entsteigend kann er auch auf der Erde wirksam sein und da nirgends die gegenseitige Einwirkung von Wasser und Land mehr hervortritt als bei Aegypten, so konnte er leicht zu einem Bilde dieses Reiches werden; in den luftigen Bereich des Himmels wird er aber nicht versetzt. Sollte nun entweder zu leviathan oder zu rahab ein ähnliches Wesen hinzugesellt werden, wozu das Bedürfnis sich bald einstellte, sobald erst der parallelismus membrorum in die hebräische Poesie eingeführt war, so bequemte sich dazu das Wort tannin, welches noch dehnbarer in seiner Anwendung erscheint, als etwa unser Wort „Schlange“; denn es wird nicht bloss von der unschuldigen Blindschleiche an bis zu der „Seeschlange“ hinauf gebraucht, sondern auch für die walfischartigen Meerungeheuer; es wird also umgekehrt als leviathan aus dem Bereich der Wirklichkeit hinaufgezogen in den Kreis des Märchenhaften.

An den herausgehobenen Stellen, wo tannin allein vorkommt, denn diese brauchten nicht erschöpft zu werden, hat es auf folgende Weise wiedergegeben:

	sept.	vulg.	L.	A.
VI.	*δράκων*	colubram	zur Schlange	zur Schlange
VII.	*δράκοντα*	draconem	den Drachen	den Drachen
VIII.	*δρακόντων*	draconum	Drachen(gift)	Drachen(galle)
IX.	*δράκων*	draco	Drache	Drache
X.	*τὰ κήτη*	cete *)	Wallfische	Wasserungeheuer
XI.	*δράκοντα*	draco	Drache	Drache
XII.	*δράκων*	draconi	(Meer)drache	Drache
XIII.	*δράκων*	cetus *)	Wallfisch	Ungeheuer,

wo es in Verbindung mit leviathan steht

IV.	*δράκοντος*	draconis	der Wallfische	Drachen(köpfe)
V.	*δράκοντα*	cetum	den Drachen	das Tier,

und wo es in Verbindung mit rahab steht

XIV.	*δράκοντα*	draconem	Drachen	Drachen

Die sept. behilft sich also mit einer Ausnahme mit dem vieldeutigen *δράκων*; nur da, wo in der Schöpfungsgeschichte die Grösse der Wassertiere besonders hervorgehoben werden sollte, gebraucht es *τὰ κήτη* und setzt noch hinzu *τὰ μεγάλα*. Die vulg. dagegen gebraucht dreimal den Ausdruck cetus, und einmal, wo von der gewöhnlichen Schlange die Rede ist, colubra; sonst hält es sich auch an draco. Ebenso haben L. und A. siebenmal das Wort „Drache“, sechsmal an denselben, einmal an zwei verschiedenen Stellen, ausserdem haben sie beide einmal „Schlange“ und an den drei übrigen Stellen wechselt A. mit „Tier, Ungeheuer und Wasserungeheuer“, während L. das von ihm bevorzugte „Wallfische“

*) Das griechische *κῆτος* wird lateinisch cetus, i Maskulinum, aber im Plural gewöhnlich cete, dat. cetis Neutrum.

anwendet. Es ist wohl auf seinen Vorgang zurückzuführen, dass auch in den andern angezogenen Sprachen der Walfisch sich häufiger findet, wie folgende Uebersicht zeigt:

	Englisch	Holländisch	Französisch	Italienisch
VI.	serpent	drake	dragon	un serpente
VII.	dragon	drake	dragon	il dragone
VIII.	dragon	drake	dragon	di dragoni
IX.	dragon	draeck	dragon	un dragone
X.	great whales	grote walvisschen	les grandes baleines	le grandi balene
XI.	great dragon	Zeedraeck	grande baleine	gran dragone
XII.	whale	Zeedraeck	baleine	un dragone ne' mari
XIII.	whale	walvisch	baleine	una balena
IV.	the dragons	der draken	des baleines	delle balene
V.	the dragon	de drake	la baleine	la balena
XIV.	the dragon	de Zeedrake	le dragon	il dragone.

Es hat hiernach keine der Sprachen ein Wort, durch welches sie tannin immer wiedergeben könnte; eine jede hat zwei, meistens drei Ausdrücke dafür nötig und gegen diese Uebersetzungen ist auch nichts einzuwenden; leviathan und rahab aber sollten in jeder wort- und sinngetreuen Uebersetzung unverändert bleiben.

Schulnachrichten.

I. Die allgemeine Lehrverfassung.

1. Uebersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

		VI	V	IV	III b	III a	II b	II a	I b	I a	
Religionslehre	evangel.	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19
	kathol.	2	2	2	2	2	2	2	2	2	18
Deutsch		3	2	2	2	2	2	2	3	3	21
Latein		9	9	9	9	9	8	8	8	8	77
Griechisch		—	—	—	7	7	7	7	6	6	40
Französisch		—	4	5	2	2	2	2	2	2	21
Geschichte und Geographie .		3	3	4	3	3	3	3	3	3	28
Rechnen und Mathematik .		4	4	4	3	3	4	4	4	4	34
Naturbeschreibung		2	2	2	2	2	—	—	—	—	10
Physik (Chemie)		—	—	—	—	—	2	2	2	2	8
Schreiben		2	2	—	—	—	—	—	—	—	4
Zeichnen		2	2	2	2	2	—	—	—	—	10
Englisch fak.		—	—	—	—	—	—	(2)	—	—	(2)
Hebräisch fak.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	(6)
		28 (27)	30	30	32	32	30	30	30	30	

2. Uebersicht der Verteilung der Stunden unter die einzelnen Lehrer.

Lehrer	I	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Zusammen
Dr. Schneider, Direktor.	6 Griech. 2 Horaz 2 Franz.	2 Franz.	2 Homer						14
Prof. Averdunk, Oberlehrer, Ord. von I.	6 Latein	5 Griech.			7 Griech.				18
Sonntag, Oberlehrer, Ord. v. IIa.	2 Hebr. fak.	2 Deutsch 8 Latein 2 Homer 2 Hebr. f.	5 Griech.						21
Feller, Oberlehrer, Ord. v. IIb.	2 Relig. 3 Deutsch	2 Religion	2 Deutsch 8 Latein	2 Religion		2 Relig.			21
Dr. Fromm, Oberlehrer.	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik						18
Mintus, ord. Lehrer, Ord. v. IV.						2 Deutsch 9 Latein 4 Gesch. Geogr.	2 Deutsch 3 Gesch. Geogr.	3 Deutsch	23
Dr. Hass, ord. Lehrer, Ord. v. IIIb.	3 Gesch. Geogr.	3 Gesch. Geogr.		7 Griech.	2 Deutsch 9 Latein				24
Jäger, ord. Lehrer, Ord. v. V.			3 Gesch. Geogr.	2 Deutsch 7 Latein 3 Gesch. Geogr.			9 Latein		24
Werth, ord. Lehrer.	1 Gesang			1 Gesang		1 Gesang	2 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	3 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Gesang	24
Dr. Wimmer, ord. Lehrer, Ord. v. VI.		2 Engl. fakt.	2 Franz.	2 Ovid	2 Franz. 3 Gesch. Geogr.		4 Franz.	9 Latein	24
Vorbrodt, wissensch. Hilfslehrer. Ord. von IIIa.				2 Franz. 2 Naturbeschr.	3 Mathem. 2 Naturbeschr.	4 Mathem. 5 Franz. 2 Naturbeschr.	2 Naturbeschr.	2 Naturbeschr.	24
Haan, kath. Religionslehrer.	2 Religion			2 Religion			2 Religion		6 + 2 Vorschule
Gehrke, Zeichenlehrer.				2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	10
Kotte, Schulamtskandidat.				3 Mathem.					3
Schultze, Vorschullehrer.	3 Geographie in VI, 9 Deutsch, 4 Rechnen, 2 Heimatskunde in Vorschulklasse I, 6 Schreiblesen in Vorschulklasse III.								24
Schuh, Vorschullehrer.	7 Deutsch, 4 Rechnen in Vorschulklasse II, 6 Rechnen in III, 2 biblische Geschichte und 1 Gesang in I—III, 3 Schönschreiben in I—II, 2 Anschauungs-Unterricht und Erzählen in II—III.								25

3. Uebersicht über die während des abgelaufenen Schuljahres behandelten Lehrgegenstände.

Prima.

Ordinarius: ***Averdunk.***

Religionslehre. a) Evangelische. Lektüre des Johannes-Evangeliums und Römerbriefs in Auswahl. Einzelne Kapitel aus der Glaubenslehre und Kirchengeschichte. Repetitionen aus allen Gebieten. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Vorchristliche Offenbarung bis Moses. — Die Lehre vom Sittlichen. — Kirchengeschichte 1200—1600. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Uebersicht über den Gang der Litteratur von der Sturm- und Drangperiode bis zu Goethes Tode. Gelesen Göthes Iphigenie, Tasso, aus den Gedichten Göthes und Schillers. Schillers Braut von Messina. Alle 4 Wochen ein Aufsatz. 3 St. *Feller.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Inwiefern zeigen die dramatischen Hauptwerke Göthes aus der Sturm- und Drangperiode einen Fortschritt gegen die früheren in der inneren Entwicklung des Dichters? 2. Der eigentliche Grundgedanke von Göthes Gedicht „Der Wanderer". 3. Der Prometheus-Mythus: a) bei Aeschylos, b) bei Hesiod, c) der Gegensatz von Prometheus und Epimetheus in Göthes Pandora zum Unterschied von der Antike. 4. a) Wie vollzieht sich die Sühne des Orest a) bei Aeschylos, b) bei Euripides? c) Geben ist seliger als nehmen. 5. Die Bedeutung des Parzenliedes im Zusammenhang der Iphigenie Göthes. 6. a) Inwiefern erfüllt Göthes Dichtung Iphigenie die Forderungen, welche Lessing an die Tragödie gestellt hatte? b) Wodurch unterscheidet sich Göthes Dichtung Iphigenie hauptsächlich von der des Euripides? (Klassenaufsatz.) 7. In welcher Weise spiegelt sich in der Charakteristik Egmonts bei Göthe des Dichters Eigenart? 8. Vollzieht sich im Verlaufe der Ilias eine Wandlung in dem Charakter Achills?

Reifeprüfung Herbst 1890: Welche Güter schliesst der Begriff des Vaterlandes ein? Ostern 1891: Schillers Wort: Vor dem Sklaven, wenn er die Kette bricht, Vor dem freien Menschen erzittert nicht.

Lateinisch. Horaz Oden I und IV. Satiren I, 4. 9. Episteln I (Auswahl). 2 St. *Schneider.* — Ciceros Tusculanen I—II ganz; III—V mit Auswahl; Tacitus hist. IV und V und Germania; kursorisch Captivi des Plautus. Mündliche Vorträge im Anschluss an Caesars bellum gallicum. Exercitien, Extemporalien und Aufsätze. 6 St. *Averdunk.*

Die Themata der Aufsätze:

I. Oberprima: Varus — pro dies atra — eodem quo Cannensem diem Paullus et fato et animo est secutus. Unterprima: Quam nefarie triginta illi Athenienses dominati sint e Lysiae et eius fratris casibus satis apparet. II. De veterum salutationibus. III. Catonis mors cum Socratis comparatur. IV. Causae bellorum utrum a Graecis an a Persis profectae sint. V. Elogium Solonis cum Enniano comparatur.

Preisaufsatz: Res Gallicae ex Caesaris commentariis descriptae.

Reifeprüfung Herbst 1890: Discordia etiam priscis temporibus Germanos saepe distineri ex unius Arminii rebus satis apparet. Ostern 1891: fiel fort.

Griechisch. Klassenlektüre: Ilias IV, VII, VIII, X, XI, XII. Demosthenes erste olynthische und dritte philippische Rede. Mitteilungen über das Bühnenwesen und die Anfänge des Dramas, besonders der Tragödie. Sophokles Elektra. Euripides Medea (mit Auslassung der Chöre). Privatlektüre der Ia: Ilias V, VI, XXIV; der Ib: Ilias I, II 1—484, III. 6 St. *Schneider.*

Französisch. Lektüre: Mignet, Histoire de la révolution française, cap. XIII—XV. Scribe, Le verre d'eau. Molière, L'avare. Wiederholung schwieriger Teile der Grammatik. Alle 3 Wochen eine Klassenarbeit. 2 St. *Schneider.*

Hebräisch. (fakult.) Lektüre: Abschnitte aus den Büchern der Könige, ausgewählte Psalmen und der Prophet Jonas. Repetition der Formenlehre nach Hollenberg mit schriftlichen Uebungen. 2 St. *Sonntag.*

Geschichte und **Geographie.** Geschichte der neueren Zeit von 1517—1871. Wiederholungen aus der griechischen, römischen und mittleren Geschichte und aus der Geographie. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Arithmetische und geometrische Reihen, Zinseszins- und Rentenrechnung, Permutationen, Kombinationen, Binomialkoëffizienten, binomischer Lehrsatz, Gleichungen 2. Grades mit mehreren Unbekannten, Moivrescher Lehrsatz, Wiederholungen aus früheren Gebieten der Arithmetik. Heilermann II und III. Stereometrie und Trigonometrie nach Reidt III und IV. Wiederholungen der gesamten Planimetrie und besondere Merkwürdigkeiten am Dreieck, harmonische Strahlen, Potenzlinien nach Reidt II. Extemporalien. 4 St. *Fromm.*

Reifeprüfung Herbst 1890: 1. $\sqrt{(a^2b^2-x)(a^2c^2-x)} + \sqrt{(a^2b^2-x)(b^2c^2-x)} + \sqrt{(a^2c^2-x)(b^2c^2-x)} = x$. 2. In einen Kreis ist ein Viereck einzuzeichnen, das einem gegebenen Sehnenviereck ähnlich ist. 3. Von einem Dreiecke sind gegeben eine Seite b, ein Winkel a und die Differenz p—q der durch die Höhe gebildeten Abschnitte der Seite c. Wie lang ist die Peripherie des umschriebenen Kreises? b = 61 cm, p—q = 2,10 cm, a = 79° 36' 40". 4. In ein kegelförmiges Gefäss, dessen Grundfläche ein Kreis von r cm Halbmesser und dessen Seitenkante α^0 gegen die Grundfläche geneigt ist, werden b Liter Wasser gegossen. Wie gross ist der Druck desselben gegen die Grundfläche? r = 20, $\alpha = 70$, b = 10. — Ostern 1891: 1. Eine Kugel ist durch einen Schnittkreis, welcher a cm vom Mittelpunkt entfernt ist, in zwei Teile geteilt. Der Schnittkreis hat den Umfang u cm. Welches ist der Inhalt der beiden Kugelabschnitte? a = 4, u = 20. 2. Aus einem kreisförmigen Zylinder von Messing, dessen Halbmesser 10 cm beträgt, soll ein möglichst grosses neunkantiges Prisma mit regelmässiger Grundfläche geschnitten werden. Wieviel wiegt der Abfall, wenn das Eigengewicht des Messings 8,5 und die Höhe des Zylinders 20 cm ist? 3. 2 Kapitalien, von denen das eine 1420 M. grösser als das andere ist, wachsen in 16 Jahren zu Zinseszins zusammen zu 211 084 M. an. Wie gross ist jedes, wenn das kleinere zu 4, das grössere zu 5 Prozent stehen? 4. Es ist der Scheitel eines harmonischen Strahlenbüschels zu finden, von welchem ein Strahl und für jeden der drei anderen ein Punkt gegeben ist, durch welchen derselbe gehen soll.

Physik. Wiederholung und Erweiterung des gesamten Gebietes der Physik, besonders der Mechanik. Astronomische Geographie. 2 St. *Fromm.*

Obersekunda.

Ordinarius: ***Sonntag.***

Religionslehre. a) Evangelische: Alttestamentliche Abschnitte gelesen und erklärt. Galaterbrief. Kirchengeschichte 2. Teil. Memoriert nach dem Kanon. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Siehe Prima.

Deutsch. Uebersicht über die Litteraturentwicklung bis 1500. Näheres Eingehen auf das Nibelungenlied, Gudrun und Walther. Lessings Minna von Barnhelm. Schillers Maria Stuart und Uebersicht über seine Gedichte. Göthes Götz. Monatliche Aufsätze. 2 St. *Sonntag.*

Die Themata der Aufsätze:

1. Das Hildebrandslied. 2. Welche Eigenschaften im Wesen Siegfrieds treten am meisten hervor? 3. Ueber das innere Verhältnis der Menschen zur Tierwelt. 4. Die Rückkehr des Odysseus nach Ithaka verglichen mit der Ankunft des Aeneas in Latium. 5. Steter Tropf höhlt den Stein (Chrie). 6. Walther von der Vogelweide und Philipp von Schwaben. 7. Die Exposition von Minna von Barnhelm. 8. Die Bedeutung des Riccaut in Minna von Barnhelm. 9. Welches Bild von Strassburg gewinnen wir aus Göthes Dichtung und Wahrheit? 10. Die drei Ratgeber der Elisabeth in Maria Stuart.

Lateinisch. Lektüre: Cicero divinatio in Caecilium und in Verrem IV; Livius XXVII und XXVIII mit Auswahl. Vergil Aeneis VII—IX. Einiges aus Seyffert, Lesestücke. Grammatik nach dem Lehrplan. Uebersetzungsübungen nach Süpfle II. Wöchentlich ein Exercitium oder ein Extemporale. 8 St. *Sonntag.*

Griechisch. Lektüre: Homer Odyssee XIII—XVIII. 2 St. *Sonntag.* — Herodot VI und VII mit Auswahl. Grammatik: Tempus und Moduslehre, Präpositionen, Repetition der Formenlehre nach Koch. Extemporalien. 5 St. *Averdunk.*

Französisch. Lektüre: Duruy, Histoire de France, herausgegeben von Koldewey. Mündliche Wiederholung des Gelesenen in französischer Sprache in Form von Fragen und Antworten. Grammatik: Plötz, kurzgef. Gr. § 101 bis zum Schluss. Mündliches Uebersetzen der entsprechenden Abschnitte aus Plötz, method. Uebungsbuch II. Alle 14 Tage eine häusliche Arbeit oder eine Klassenarbeit. 2 St. *Schneider.*

Hebräisch. (fakult.) Einübung der Formenlehre nach Hollenberg. 2 St. *Sonntag.*

Englisch. (fakult.) Lektüre nach Vietors Lesebuch. Grammatik: Das Wesentlichste aus der Formenlehre nach Gesenius. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Römische Geschichte. Wiederholungen aus der preussischen Geschichte. Geographie von Europa ausser Deutschland. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Logarithmen, Gleichungen II. Grades, reziproke Gleichungen, komplexe Zahlen nach Heilermann und Diekmann II. Kreisberechnung und Wiederholungen aus der Planimetrie nach Reidt II, Goniometrie und Berechnung rechtwinkliger Dreiecke nach Reidt IV, Extemporalien. 4 St. *Fromm.*

Physik. Elemente der Chemie; Wärme, Magnetismus, Elektrizität. 2 St. *Fromm*

Untersekunda.

Ordinarius: ***Feller.***

Religionslehre. Siehe Obersekunda.

Deutsch. Gedichte memoriert nach dem Kanon. Mitteilungen aus Göthes und Schillers Leben im Anschluss an Gedichte beider und an die Jungfrau von Orleans und Hermann und Dorothea. Monatliche Aufsätze. 2 St. *Feller.*

Themata der Aufsätze:

1. Die Sehnsucht nach Italien im Anschluss an Göthes Gedicht Mignon. 2. Welches Licht fällt auf Catilina durch Ciceros Vergleich desselben mit einigen der hervorragendsten Gestalten der römischen Geschichte? 3. Worin stimmen die fünf Balladen Göthes: Erlkönig, Fischer, der getreue Eckart, Schatzgräber und Totentanz überein? 4. Gedankengang der zweiten Rede Ciceros gegen Catilina. 5. Thibaut d'Arc, der Vater der Jungfrau von Orleans. (Charakteristik.) 6. Die Vaterlandsliebe in der Umgebung Carls VI. 7. Welches von den Urteilen, die in Schillers Dichtung über die Jungfrau von Orleans gefällt werden, ist wohl das richtigste? 8. Ein andres Antlitz, eh' sie gescheh'n, Ein andres zeigt die vollbrachte That. (Chrie.) 9. Wer urteilt in Göthes Dichtung richtiger über Hermann, der Vater oder die Mutter? 10. Welche von den Gestalten in Göthes Hermann und Dorothea ist die edelste?

Lateinisch. Lektüre: Cicero in Catilinam I und II. Aus Livius I—III. Vergil Aeneis I und II. Grammatik nach dem Lehrplan. Uebersetzen aus Haake III. Wöchentlich ein Extemporale, statt dessen jede dritte Woche ein Exercitium. 8 St. *Feller.*

Griechisch. Lektüre: Homer Odyss. IX—XIII (Auswahl); 50 Verse gelernt. 2 St. *Schneider.* — Xen. Anabasis V und VI. Hellenica II. Grammatik: Lehre vom Infinitiv und Participium nach Koch. Repetition der unregelmässigen Verben. Alle 14 Tage ein Extemporale. 5 St. *Sonntag.*

Französisch. Lektüre: aus Lüdecking II; im Anschluss daran mündliche Uebungen. Grammatik: Plötz, kurzgef. Gr. § 87—100; dazu die betreffenden Abschnitte aus Plötz, meth. Uebungsbuch II. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Griechische Geschichte bis zur Gründung der Diadochenreiche nach Müller. Geographie der aussereuropäischen Erdteile. 3 St. *Jäger.*

Mathematik. Potenz- und Wurzelrechnung, Gleichungen 1. Grades mit mehreren Unbekannten nach Heilermann und Diekmann I und II. Flächeninhalte von ebenen Figuren nach Reidt II. Extemporalien. 4 St. *Fromm.*

Physik. Allgemeiner Ueberblick über das gesamte Gebiet der Physik. 2 St. *Fromm.*

Obertertia.

Ordinarius: ***Vorbrodt.***

Religionslehre. a) Evangelische: Leben und Lehre des Apostels Paulus nach der Apostelgeschichte und den Briefen. Leben und Lehre Luthers Sprüche und Lieder gelernt und wiederholt. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Katechismus 1. Hauptstück. Die Predigten Jesu. Erklärung des Kirchenjahrs. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre nach Hopf und Paulsiek. Herzog Ernst von Schwaben. Lernen von Gedichten und Deklamierübungen. Alle 3 Wochen ein Aufsatz. Im Anschluss an die Rückgabe Wiederholungen aus der Interpunktionslehre und Grammatik. 2 St. *Jäger.*

Lateinisch. Lektüre: Ovid Metam. (Auswahl.) 2 St. *Wimmer.* Caesar bell. gall. IV—VII mit Auswahl. Grammatik: Wiederholung und Erweiterung der Lehre vom abhängigen Satz. Tempus und Modus. Gebrauch des Participiums. Uebersetzungen anfangs nach Ostermann, später Uebertragungen geschichtlicher Erzählungen im Anschluss an die Lektüre. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 7 St. *Jäger.*

Griechisch. Lektüre: Xenoph. Anab. I—III. (Auswahl.) Grammatik: Verba auf $\mu\iota$ und unregelmässige Verba. Wiederholung und Erweiterung des Pensums der IIIb. Uebersetzen aus Wesener. Alle 14 Tage ein Extemporale oder ein Exercitium. 7 St. *Hass.*

Französisch. Lektüre aus Lüdecking I, im Anschluss daran mündliche Uebungen. Grammatik: Plötz, kurzgef. Gr. § 75—86, dazu die betr. Abschnitte aus dem meth. Uebungsbuch II. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 2 St. *Vorbrodt.*

Geschichte und **Geographie.** Deutsche und preussische Geschichte 1817—1871 nach Müller. Geographie von Deutschland. 3 St. *Jäger.*

Mathematik. Division algebraischer Summen. Gleichungen ersten Grades mit einer Unbekannten nach Heilermann und Diekmann I. Kreislehre, Proportionalität gerader Linien und Aehnlichkeit von Figuren nach Reidt II. Extemporalien. 3 St. *Kotte.*

Naturbeschreibung. Mineralogie: Die einfacheren Krystallformen; die wichtigsten Mineralien, ihre chemischen und physikalischen Eigenschaften und ihre Verwendung. — Der Bau des menschlichen Körpers nach Thomé. 2 St. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Antike, Landschaft, Blattformen und Anfänge der Projektionslehre bis zu einfachen Körpern. 2 St. *Gehrke.*

Untertertia.

Ordinarius: ***Dr. Hass.***

Religionslehre. Siehe Obertertia.

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Lesestücke aus Hopf und Paulsiek. Biographische Mitteilungen. Lernen von Gedichten nach dem Kanon. Grammatik, Rechtschreibung und Interpunktionslehre im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. Alle drei Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Hass.*

Lateinisch. Lektüre: Caesar bell. gall. I—III. Ovid Metam. Auswahl nach Frick. Verslehre. Grammatik: Tempus- und Moduslehre nach dem Lehrplan. Repetition und Erweiterung der Kasuslehre. Uebersetzen aus Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 7 St. *Hass.*

Griechisch. Formenlehre bis zum Abschluss der regelmässigen Verba auf $\mu\iota$. Uebersetzen aus Wesener I. Diktate aus Xenophons Anabasis. Extemporalien. 7 St. *Averdunk.*

Französisch. Lektüre aus Lüdecking I; im Anschluss daran Uebungen im mündlichen Gebrauche der Sprache. Grammatik: Repetition der Formenlehre mit besonderer Berücksichtigung des Verbums und Pronomens nach Plötz, kurzgef. Gr.; dazu die betreff. Abschnitte aus dem meth. Uebungsbuch I., Lektion 78 bis zum Schluss. Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und **Geographie.** Deutsche Geschichte bis 1517 nach Müller. Geographie der Länder Europas mit Ausschluss von Deutschland nach Daniels Leitfaden. 3 St. *Wimmer.*

Mathematik. Die vier Grundrechnungsarten in allgemeinen, ganzen und gebrochenen Zahlen; leichtere Gleichungen ersten Grades mit einer Unbekannten nach Heilermann und Diekmann I. Die Lehre vom Viereck und Anfangsgründe der Kreislehre nach Reidt. Extemporalien. 3 St. *Vorbrodt.*

Naturbeschreibung. Botanik: Die wichtigsten Familien des natürlichen Systems. Uebungen im Bestimmen von Pflanzen nach Linné. — Zoologie: Weichtiere, Würmer, Stachelhäuter, Darmlose, Urtiere; Wiederholungen nach Thomé. 2 St. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Antike, Blattformen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Quarta.

Ordinarius: ***Mintus.***

Religionslehre. a) Evangelische. Uebersicht über die Geschichte Israels. Leben Jesu nach den Evangelien. Sprüche und Lieder nach dem Kanon. 2 St. *Feller.*

b) Katholische. Siehe Obertertia.

Deutsch. Erklärung und Wiedergabe poetischer und prosaischer Lesestücke nach Hopf und Paulsiek. Lernen von Gedichten, Grammatik und Rechtschreibung nach dem Lehrplan. Interpunktionslehre. Alle 14 Tage ein kleiner Aufsatz oder ein Diktat. 2 St. *Mintus.*

Lateinisch. Lektüre: Ausgewählte Biographien aus Nepos. Grammatik: Wiederholung der Formenlehre; Kasuslehre nach Ellendt-Seyffert. Uebersetzen nach Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale oder ein Exercitium. 9 St. *Mintus.*

Französisch. Die unregelmässige Formenlehre nach Plötz, meth. Uebungsbuch I, Lekt. 42—78, mit den entsprechenden Abschnitten aus Plötz, kurzgef. Gr. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 5 St. *Vorbrodt.*

Geschichte und **Geographie.** Griechische Geschichte bis Alexander, römische bis Augustus nach Jäger. Geographie der aussereuropäischen Erdteile nach Daniels Leitfaden. 4 St. *Mintus.*

Mathematik und **Rechnen.** Wiederholung und Erweiterung der Lehre von den gemeinen und Dezimalbrüchen unter besonderer Berücksichtigung des abgekürzten Rechnens mit letzteren. Einfache und zusammengesetzte Regeldetri, Zins- und Gesellschaftsrechnung nach Harms und Kallius. — Geometrische Grundbegriffe; von der geraden Linie und der Lage gerader Linien gegen einander; vom Dreieck, nach Reidt II. 4 St. *Vorbrodt.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit schwieriger Blütenbildung; Einführung in die Kenntnis des Linnéschen Systems und Uebungen im Bestimmen nach demselben. — Zoologie: Wiederholung der Wirbeltiere, Gliedertiere, besonders einheimische wichtige Insekten. 2 St. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Studien nach Blattformen und nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Quinta.

Ordinarius: ***Jäger.***

Religionslehre. a) Evangelische. Biblische Geschichte des Alten Testamentes nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Psalmen und Liedern nach dem Kanon. 2 St. *Werth.*

b) Katholische. Der kleine Katechismus. Leben Jesu. Erklärung der gewöhnlichen Gebete. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Stücke nach Hopf und Paulsiek. Lernen von Gedichten. Deklination, Konjugation, Präpositionen, Lehre vom einfachen Satz. Interpunktionslehre. Alle 14 Tage ein Diktat oder ein kleiner Aufsatz. 2 St. *Mintus.*

Lateinisch. Wiederholung und Erweiterung der regelmässigen Formenlehre. Stammformen der Verba, unregelmässige Verba. Uebersetzungsübungen mit Benutzung von Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale. 9 St. *Jäger.*

Französisch. Plötz, meth. Uebungsbuch 1, Lektion 1—41, dazu die entsprechenden Abschnitte aus Plötz, kurzgef. Gr. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 4 St. *Wimmer.*

Geographie und **Geschichtserzählung.** Europa mit besonderer Berücksichtigung von Deutschland nach Daniels Leitfaden. Erzählungen aus der griechischen, römischen und preussischen Geschichte nach Hopf und Paulsiek. 3 St. *Mintus.*

Rechnen. Die gemeinen Brüche und die Dezimalbrüche nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit weniger einfacher Blütenbildung. Erweiterung der morphologischen Grundbegriffe. Zoologie: Wirbeltiere, besonders Kriechtiere, Lurche und Fische. 2 St. *Vorbrodt.*

Schreiben. Deutsche, lateinische und griechische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Blattformen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Sexta.

Ordinarius: ***Dr. Wimmer.***

Religionslehre. a) Evangelische: Biblische Geschichte des Neuen Testamentes nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Liedern und Psalmen nach dem Kanon. Geographie von Palästina. 3 St. *Werth.*

b) Katholische: Siehe Quinta.

Deutsch. Lektüre poetischer und prosaischer Lesestücke aus Hopf und Paulsiek. Lernen von Gedichten. Rechtschreibung und Grammatik nach dem Lehrplan. Wöchentlich ein Diktat. 3 St. *Mintus.*

Lateinisch. Die regelmässige Formenlehre mit Ausschluss der Deponentia. Uebungen im Uebersetzen mit Benutzung von Ostermann. Wöchentlich ein Extemporale. 9 St. *Wimmer.*

Geographie und **Geschichtserzählung.** Vorbegriffe. Die nächste Heimat. Regierungsbezirk. Provinz. Der preussische Staat. Deutschland. Erzählungen aus der griechischen und römischen Geschichte. 3 St. *Schultze.*

Rechnen. Die Grundrechnungen mit ganzen unbenannten und benannten Zahlen, sowie mit Dezimalzahlen. Teilbarkeit der Zahlen. Nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. Botanik: Beschreibung von Pflanzen mit einfachem Blütenbau. Morphologische Grundbegriffe. Zoologie: Beschreibung wichtiger Säugetiere (besonders der Haustiere) und Vögel. 2 St. *Vorbrodt.*

Schreiben. Deutsche und lateinische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Einführung in das Zeichnen durch mündlichen Unterricht. Die gerade Linie und Bildung geradliniger Figuren. Wandtafel-Vorbilder. 2 St. *Gehrke.*

Vom evangelischen und katholischen Religionsunterrichte war kein Schüler befreit.

Technischer Unterricht.

a) **Turnen.** I. (Prima, Obersekunda): Zusammengesetzte Hantel-, Eisenstab- und Fechtübungen. Verschiedenartige Formationen. Reihungen und Schwenkungen. Schwierigere und zusammengesetzte Gerätübungen. 25 Schüler. 3 Riegen. 2 St. — II. (Untersekunda): Hantel-, Eisenstab- und Fechtübungen. Reihungen und Schwenkungen. Die Gerätübungen wurden in dieser Klasse, sowie in den folgenden, als Gemeinübungen (Klassenübungen) getrieben. 20 Schüler. 2 St. — III. (Ober- und Untertertia): Zusammengesetzte Freiübungen. Reihungen. Kreis-, Kreuz- und Sternformationen. Sektions- und Flankenmarsch. Aufmärsche. Reigen. Mittlere Gerätübungen. 54 Schüler. 2 St. — IV. (Quarta): Freiübungen. Zusammenstellung von kleinen Gruppen. Laufübungen verschiedener Art. Reihungen in Zweier- und Viererreihen im Marsch- und Laufschritt, sowie mit zugeordneten Uebungen. Reigen. Uebungen mittlerer Schwierigkeit an den Geräten. 15 Schüler. 2 St. — V. (Quinta): Verbindung von einfachen Freiübungen. Verschiedene Sprungarten. Dauer- und Wettlauf. Aufmärsche. Reigen. Leichtere Gerätübungen. 26 Schüler. 2 St. — VI. (Sexta): Die einfachsten Freiübungen. Dauer- und Wettlauf. Reigenartige Uebungen. Reigen. Die Grundübungen an den Geräten. 23 Schüler. 2 St. — VII. (Vorschulklassen): Die einfachsten Frei- und Ordnungsübungen. Hang- und Kletterübungen. Schwebebalken. Spiele. 30 Schüler. 1 St. — Im Sommer waren 69, im Winter 72 Schüler befreit, teils wegen zu weiten Schulweges, teils auf Grund eines ärztlichen Zeugnisses, teils wegen Teilnahme am Schwimmunterricht. *Bechtel. Schirmer.*

b) **Turnspiele.** Im verflossenen Jahre sind ebenfalls wie in den Vorjahren Turnspiele unter Leitung der Turnlehrer regelmässig abgehalten worden. Die oberen Klassen trieben das Fussballspiel mit grossem Eifer. Mit den unteren Klassen wurden Ball- und andere Bewegungsspiele vorgenommen. Auch ein Reichsadler wurde abgeschossen. Es wurde vom 23. April bis 18. Oktober gespielt.

c) **Gesang.** Prima und Sekunda 1 St.: zweistimmige Volkslieder und vierstimmige Gesänge. — Tertia und Quarta je 1 St.: Ebenso. — Quinta und Sexta je 2 St.: zweistimmige Lieder und Choräle. Notenkenntnis. *Werth.*

Schulbücher für das Schuljahr 1891/92.

Vorbemerkung. Der Gebrauch der angegebenen Ausgaben ist unerlässlich. Nur in besonderen Fällen kann nach vorher eingeholter Genehmigung des betreffenden Fachlehrers der Gebrauch einer anderen Ausgabe gestattet werden. **Es ist stets die neueste Auflage anzuschaffen.** — Wegen Ueberlassung von Büchern aus der Unterstützungs-Bibliothek hat man sich an den Ordinarius zu wenden.

Gegenstand.		Lehrbücher.	Klasse.
		A. Gymnasium.	
Religion.	1. Evang.	Bibel	VI—I.
		Zahn, bibl. Historien	VI, V.
		Novum testamentum graece ed. Buttmann (Teubner) oder Tischendorf (ed. acad. Mendelssohn)	I, II.
		Spruch- und Lieder-Kanon für den evangelischen Religionsunterricht an höheren Schulen	VI—I.
	2. Kath.	Dr. Schuster, bibl. Geschichte	VI—V.
		Kleiner kathol. Katechismus für die Diözese Münster	VI—V.
		Overberg-Erdmann, bibl. Geschichte des A. und N. T.	IV—III.
		Kathol. Katechismus für die Diözese Münster	IV—III.
		Dr. Dreher, Lehrbuch der kathol. Religion	II—I.

Gegenstand.	Lehrbücher.	Klasse.
Deutsch.	Hopf und Paulsiek. Lesebuch	VI–I.
Lateinisch.	Ellendt-Seyffert, lat. Grammatik, nebst Brambach, Handweiser der lat. Rechtschreibung	VI–I.
	Ostermann, Uebungsbuch	VI–III a.
	Ostermann, Vokabular	VI. V.
	Cornelius Nepos ed. Halm (Teubner Text)	IV.
	Haacke, Aufgaben II 2	III b.
	Caesar bellum gallicum (Teubner Text)	
	Ovid. metam. (Teubner Text)	III b. III a.
	Haacke, Aufgaben II 1	III a, II b.
	Cic. orat. XIX ed. Eberhard et Hirschfelder	
	Vergil (Teubner Text)	II b, II a.
	Süpfle, Uebungsbuch für II	II a.
	Süpfle, Uebungsbuch für I	
	Horaz (Teubner Text)	I.
Griechisch.	Koch, Grammatik	III b–I.
	Wesener, Elementarbuch I	III b.
	Wesener, Elementarbuch I und II	III a.
	Xenophon Anab. (Teubner Text)	III a, II b.
	Homer Od. (Teubner Text)	II b, II a.
	Herodot (Teubner Text) Buch VI und VII	II b, II a.
	Xenophon Memorabilien (Teubner Text)	II a.
	Hom. Jl. (Teubner Text)	I.
Hebräisch.	Hollenberg, Hebr. Schulbuch	II a. I.
	Hebr. Bibel	I.
Französisch.	Plötz, kurzgef. system. Grammatik	V–I.
	Plötz, method. Uebungsbuch. I. Teil	V–III b.
	Plötz, method. Uebungsbuch. II. Teil	III a–II a.
	Lüdecking, Lesebuch I	III b, III a.
	Lüdecking, Lesebuch II	II b.
Geschichte.	Kanon der im geschichtlichen Unterrichte der unteren u. mittleren Klassen höh. Lehranstalten einzuprägenden Jahreszahlen	IV–II b.
	O. Jäger, Hilfsbuch für den ersten Unterricht in der alten Geschichte	IV.
	David Müller, Leitfaden zur Geschichte des deutschen Volks	III b, III a.
	David Müller, Abriss der allgemeinen Geschichte I	II.
	Beck, Lehrbuch der allgemeinen Geschichte III und IV	I.
Geographie.	Daniel, Leitfaden	VI–III a.
Mathematik.	Harms und Kallius, Rechenbuch	VI. V.
	Heilermann und Diekmann, Algebra I	III b, III a.
	Heilermann und Diekmann, Algebra II	II b, II a.
	Heilermann und Diekmann, Algebra III	I.
	Reidt, Elemente der Mathematik II	IV–I.
	Reidt, Elemente der Mathematik IV	II a–I.
	Reidt, Elemente der Mathematik III	I.
Physik.	Krumme, Lehrbuch	II b–I.
Naturbeschreibung.	Thomé, Lehrbuch der Botanik	
	Thomé, Lehrbuch der Zoologie	III b, III a.
Gesang.	Göcker, des Knaben Liederschatz	VI–I.
	B. Vorschule.	
Religion. 1. Evang.	Zahn, bibl. Historien	2. 1.
2. Kath.	Dr. Schuster, kleine bibl. Geschichte	3–I.
Deutsch.	Gladbacher Fibel, I, II. — Schulze u. Steinmann, Kinderschatz I.	3.
	Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie	2.
	Gabriel und Supprian, deutsches Lesebuch, II. Teil. (Oberstufe)	
	Schipke, Orthographie	1.
	Schwenk, 50 Aufgaben	
Rechnen.	Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklassen 1–100	3.
	Terlinden, Rechenbuch I	2.
	Terlinden, Rechenbuch II	1.
Gesang.	Göcker, Liederschatz	2, 1.

II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

1890. Ministerium der geistlichen etc. Angelegenheiten. 5. Mai. U. II. Nr. 5765. Schüler, welche nicht auf Grund eines Versetzungszeugnisses einer anerkannten gymnasialen Anstalt die Aufnahme in die Unterprima eines Gymnasiums beanspruchen können, sind einer förmlichen Aufnahmeprüfung, einschliesslich der französischen Versetzungsarbeit, zu unterziehen. Es darf ihnen kein Zeitgewinn gegenüber solchen Schülern erwachsen, welche die Obersekunda regelmässig durchgemacht haben. Entsprechende Bestimmungen gelten für den Eintritt in Oberprima nach vorhergegangenem Privatunterricht.

Provinzial-Schul-Kollegium. 4. Dezember. S. C. 14152. „Kanon der im geschichtlichen Unterrichte der unteren und mittleren Klassen höherer Lehranstalten einzuprägenden Jahreszahlen" (Crefeld. Kramer & Baum; Preis 10 Pf.) eingeführt.

Ministerium der geistlichen etc. Angelegenheiten. 27. Dezember. U. II. Nr. 10331. Der lateinische Aufsatz kommt bei der Reifeprüfung, und die Uebersetzung in das Griechische bei der Versetzung in die Prima in Wegfall.

III. Chronik der Anstalt.

Das Schuljahr wurde am Montag, den 21. April, vormittags 8 Uhr in der gewöhnlichen Weise eröffnet. Der Bestand des Lehrerkollegiums blieb unverändert. Schulamtskandidat *Kotte* blieb auch in diesem Jahre mit einigen Stunden an der Anstalt beschäftigt. Den Turnunterricht in 3 Klassen übernahm der städtische Volksschullehrer und Turnlehrer *Schirmer*.

Die Pfingstferien dauerten vom 24. bis zum 28. Mai einschliesslich.

An den Gedenktagen, am 14. Juni (der 15. war ein Sonntag), 18. Oktober und 22. März hielten Gymnasiallehrer *Jäger*, *Werth* und der Direktor Ansprachen an die versammelten Schüler.

Vom 16. Juni an war Oberlehrer Dr. *Fromm* zu einer achtwöchentlichen Uebung einberufen. Die Vertretung übernahmen der wissenschaftliche Hilfslehrer *Vorbrodt* und Schulamtskandidat *Kotte*.

Die Turnfahrt wurde am Donnerstag, den 3. Juli, in herkömmlicher Weise unternommen. Die Prima fuhr schon am Mittwoch Mittag unter der Leitung des Unterzeichneten nach dem Ahrthal. Das Ganze verlief ohne Unfall und zu allseitiger Genugthuung.

Die mündliche Reifeprüfung fand am 4. August unter dem Vorsitze des zum Königlichen Kommissar ernannten Direktors statt. Drei Oberprimaner (*Bauer*, *Müller* und *Schuster*, s. u.) unterzogen sich derselben und erhielten das Zeugnis der Reife. Am 16. August wurden sie entlassen.

Die Herbstferien dauerten vom 17. August bis zum 21. September.

Am 6., 7. und 8. Oktober wurde in Bonn die vierte rheinische Direktorenkonferenz abgehalten, an welcher der Unterzeichnete teilnahm.

Am 25. Oktober wurde der 90. Geburtstag Sr. Excellenz des Herrn General-Feldmarschalls Grafen *Moltke* durch einen (nicht öffentlichen) Schulakt gefeiert. Die Rede hielt der wissenschaftliche Hilfslehrer *Vorbrodt*.

Am 14. und 15. November wohnte Herr Provinzial-Schulrat Dr. *Münch* dem Unterricht in allen Klassen bei und teilte in einer am 15. November abgehaltenen Konferenz seine Beobachtungen mit.

Am 23. Dezember nachmittags 3 Uhr wurde der Unterricht mit einer gemeinsamen Andacht und einer Ansprache des Direktors geschlossen. Die Ferien dauerten bis zum 6. Januar einschliesslich.

Der Allerhöchste Geburtstag wurde am 27. Januar, vormittags 11 Uhr, in der Aula festlich begangen. Die Festrede hielt Gymnasiallehrer Dr. *Wimmer*.

Das mündliche Abiturientenexamen wurde am 9. und 10. März unter dem Vorsitze des zum Königlichen Kommissar ernannten Direktors abgehalten. Es hatten sich 15 Oberprimaner gemeldet. Sie erhielten sämtlich das Zeugnis der Reife (s. u.); drei (*Kösters*, *Schultz* und *Urbahn*) wurden von der mündlichen Prüfung befreit.

IV. Statistische Mitteilungen.

Der Verwaltungsrat bestand wie bisher aus den Herren: Oberbürgermeister *Lehr*, Vorsitzender; Gymnasialdirektor Dr. *Schneider*, stellvertretender Vorsitzender; Pastor *Terlinden*; Fabrikbesitzer Kommerzienrat *Arnold Böninger*; Justizrat Dr. jur. *Michels*.

A. Frequenztabelle für das Schuljahr 1890/91.

	A. Gymnasium.										B. Vorschule.			
	Ia	Ib	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Sa.	1	2	3	Sa.
1. Bestand am 1. Februar 1890	7	19	14	29	28	40	35	33	32	237	11	9	12	32
2. Abgang z. Schluss des Schuljahrs 1889/90	7	1	4	7	3	3	2	3	6	36	1	—	—	1
3a. Zugang durch Versetzung zu Ostern	13	7	15	21	30	28	24	25	10	—	9	12	—	—
3b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern .	—	—	1	2	2	5	3	5	14	32	1	1	5	7
4. Frequenz a. Anfang d. Schuljahrs 1890/91	13	12	18	31	36	40	32	35	26	243	10	13	5	28
5. Zugang im Sommersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
6. Abgang im Sommersemester	3	—	1	3	1	3	2	—	1	14	—	—	—	—
7a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis	5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
7b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis		—	—	—	1	—	—	2	1	4	—	1	1	2
8. Frequenz z. Anfang d. Wintersemesters	15	7	17	28	36	37	30	37	26	233	10	14	6	30
9. Zugang im Wintersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	1	1	—	—	—	—
10. Abgang im Wintersemester	—	—	—	—	1	—	1	—	1	3	—	—	—	—
11. Frequenz am 1. Februar 1891 . . .	15	7	17	28	35	37	29	37	26	231	10	14	6	30
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1890	18_{13}	17_{77}	17_{54}	15_{98}	15_{10}	$13_{.7}$	$13_{.1}$	$12_{.1}$	10_{25}	—	$9_{.3}$	$8_{.9}$	$7_{.8}$	—

B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	A. Gymnasium.							B. Vorschule.						
	Evang.	Kath.	Diss.	Jüd.	Einh.	Ausw.	Ausländer	Evang.	Kath.	Diss.	Jüd.	Einh.	Ausw.	Ausländer
Am Anfang des S.-Semesters	160	75	3	5	181	60	2	23	4	—	1	28	—	—
Am Anfang des W.-Semesters	156	70	2	5	175	56	2	25	4	—	1	30	—	—
Am 1. Februar 1891	154	70	2	5	174	55	2	25	4	—	1	30	—	—

Das Zeugnis für den einjährig-freiwilligen Dienst haben erhalten Ostern 1890: 15 Schüler; Herbst 1890: 8 Schüler. Hiervon sind zu einem praktischen Berufe abgegangen Ostern 1890: 3 Schüler; Herbst 1890: 2 Schüler.

C. Uebersicht über die Abiturienten.

a) Michaelis 1890.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Konfession	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt Jahre	Aufenthalt in Prima Jahre	Gewählter Beruf
Max Bauer	3. Dezember 1870	Görlitz	evang.	† Kaufmann	Oberhausen	8½	2½	Kaufmann
Wilhelm Müller	29. Januar 1871	Duisburg	kath.	Kaufmann	Duisburg	10	2½	Medizin
Otto Schuster	4. Juli 1868	Niederweidbach	evang.	Pfarrer	Duisburg	14	2½	Theolog.

b) Ostern 1891.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Konfession	Stand des Vaters	Wohnort des Vaters	Aufenthalt auf der Anstalt Jahre	Aufenthalt in Prima Jahre	Gewählter Beruf
Adolf Albers	7. Januar 1872	Duisburg	evang.	† Apotheker	Duisburg	13	2	Militär
Ernst Davidis	16. Februar 1873	Duisburg	evang.	Arzt	Duisburg	11½	2	Naturwissenschaften
Heinrich Fahr	14. Juli 1873	Ruhrort	kath.	Bauunternehmer	Ruhrort	6	2	Rechte
Walter Haarbeck	20. Septbr. 1872	Ruhrort	evang.	Stadtrendant	Ruhrort	7	2	Theolog.
Ludwig Kösters	4. Februar 1872	Laar, Kreis Ruhrort	kath.	Hauptlehrer	Laar	6	2	Theolog.
Julius Mauritz	20. Oktober 1872	Duisburg	evang.	Kaufmann	Duisburg	12	2	Rechte
Karl Michels	17. Oktober 1872	Oberhausen	evang.	Justizrat	Duisburg	13	2	Rechte
Otto Nieten	27. Septbr. 1872	Duisburg	evang.	Arzt	Duisburg	12	2	Theolog.
Theodor Naber	2. Septbr. 1868	Duisburg	kath.	Schuhmach.-Meister	Duisburg	10	2	Theolog.
Eduard Rüther	18. Septbr. 1871	Nordleda, Rgb. Stade	evang.	Kantor	Nordleda	5	2	klass. Philolog.
Paul Schultz	5. Septbr. 1872	Wiesbaden	evang.	Kaufmann	Duisburg	6½	2	Rechte
Johann Schumacher	15. April 1872	Duisburg-Neuenkamp	evang.	Landwirt	Neuenkamp	7	2	Theolog.
Heinrich Thate	24. August 1872	Meiderich, Kr. Ruhrort	evang.	Bergwerksdirektor	Meiderich	8	3	Rechte und Kameral.
Hermann Thomas	31. Oktober 1872	Meiderich	evang.	Mühlenbesitzer	Meiderich	8	2	Rechte
Hermann Urbahn	24. Dezbr. 1871	Burscheid, Kr. Solingen	evang.	Kaufmann	Burscheid	5	2	Medizin

V. Sammlung von Lehrmitteln.

1. Gymnasialbibliothek. (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag.*)

Es kamen dazu: a) Durch Ankauf aus den etatsmässigen Mitteln:

1. Die Fortsetzungen folgender Lieferungswerke: Grimm, deutsches Wörterbuch. Oncken, allgemeine Geschichte. Herder, herausgegeben von Suphan. Jahrbücher des Vereins von Altertumsfreunden in Rheinland. Aus deutschen Lesebüchern, von Dietlein und Gosche. Lindenschmit, die Altertümer unserer heidnischen Vorzeit. Mensel, Lexikon Caesarianum. Paul, Grundriss der germanischen Philologie. Supplementbände zu den kunsthistorischen Bilderbogen von Seemann. Künen und Evers, die deutschen Klassiker, erläutert und gewürdigt.

2. Zeitschriften: Centralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung. Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Rheinisches Museum. Zeitschrift für Gymnasialwesen. Bursian, Jahresbericht. Deutsche Litteraturzeitung von Rödiger. Von Sybels historische Zeitschrift. Hofmann, Zeitschrift für mathematischen und naturwissenschaftlichen Unterricht. Poske, Zeitschrift für den physikalischen und chemischen Unterricht. Euler und Eckler, Monatsschrift für das Turnwesen. Statistisches Jahrbuch der höheren Schulen. Frick und Richter, Lehrproben und Lehrgänge aus der Praxis. Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst, herausgegeben von Hettner und Lamprecht.

3. Einzelne Werke: Schneider, Die alten Heer- und Handelswege der Germanen, Römer und Franken im deutschen Reich. Düsseldorf 1882—90. Wilamowitz-Möllendorf, Euripides Herakles I. II. Berlin 1889. Güssfeldt, die Erziehung der deutschen Jugend. Berlin 1890. Mignet, Histoire de la révolution française. Bielefeld und Leipzig. Müller-Pouillet, Lehrbuch der Physik und Meteorologie. 9. Auflage. Bd. I u. III. Braunschweig 1886—90. Janssen, Geschichte des deutschen Volkes. Bd. 1—6. Freiburg i. B. Lucae, Aus deutscher Sprach- und Litteraturgeschichte. Marburg 1889. Altum, Vögel. 2. Auflage. Berlin 1880. Schultz, Alttestamentliche Theologie. 4. Aufl. Göttingen 1889. Cremer, biblisch-theologisches Wörterbuch der neutestamentlichen Gräcität. Gotha 1889. Hehn, Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Uebergang aus Asien. 5. Aufl. Berlin 1887. Lanfrey, Histoire de Napoléon I. Paris 1885. Thierry, Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. Paris 1888. Ségur, Histoire de Napoléon et de la grande armée. Paris 1852. Rabelais, Oeuvres. Paris 1875—80. Teichmüller, Neue Studien zur Geschichte der Begriffe. Gotha 1876—79. Rohde, Seelenkultus und Unsterblichkeitsglaube der Griechen. Freiburg i. B. 1890. Kirchhoff, Die homerische Odyssee. 2. Aufl. Berlin 1879. Müller, Griechische und lateinische Sprachwissenschaft. 2. Aufl. München 1890. Du Cange, Glossarium mediae et infimae latinitatis. Paris 1883. Dillmann, Der Prophet Jesaias. Leipzig 1890. Krebs, Antibarbarus der lateinischen Sprache. 6 Aufl. Basel 1886—88. Rembrandt als Erzieher. Leipzig 1890. Höllenbreughel als Erzieher. Leipzig 1890. Hess, Annaei Senecae ad Lucilium epistulae. Gotha 1890. Beyer, Fr. Rückert, ein Lebens- und Charakterbild. Frankfurt a. M. 1888. Willmann, Didaktik als Bildungslehre. Braunschweig 1882 u. 89. Kohl, griechisches Uebungsbuch. Halle 1886 u. 90. Kühn, kleine französische Schulgrammatik und französisches Lehrbuch. Bielefeld und Leipzig 1890. Schmidt, Geschichte der Pädagogik in der vorchristlichen Zeit. 4. Aufl. Cöthen 1890. Lücking, franz. Schulgrammatik. 2. Aufl. Berlin 1889. Bierbaum, Lehrbuch der franz. Sprache. 2. Aufl. Leipzig 1890. Ulbrich, Schulgrammatik der franz. Sprache. 2. Aufl. Berlin 1890. Jacobs, kurzgefasste Grammatik für den franz. Anfangsunterricht. Leipzig u. Itzehoe 1889. Verhandlungen über Fragen des höheren Unterrichts. Berlin 1891.

b) Durch Geschenke:

Vom hohen Ministerium in Berlin: Publikationen aus den preussischen Staatsarchiven. Bd. 42—45. Vom Kgl. Provinzial-Schulkollegium in Koblenz: Schwartzkoppen, Karl von François. Ein deutsches Soldatenleben. Schwerin 1873. Von Frau Geheimrat *Landfermann:* Landfermann, Erinnerungen aus seinem Leben. Leipzig 1890. Von Herrn *Dr. Davidis:* Köhlers Medizinalpflanzen. (Schluss) Gera 1890. Von Herrn *J. Brockhoff:* Beschreibung des am 15. Oktober 1840 zu Ehren Sr. Majestät des Königs Friedrich Wilhelm IV. in Duisburg gefeierten Festes. Von Herrn *Karl Müller:* Nouvel atlas ou théatre du monde. Troisième tome. Ohne Jahreszahl. Von den Herrn Verfassern: Dirksen, Meidericher Sprüchwörter 2. Teil. Dellmann, Centuria prima ab anno 1589 - 1689. Auszug aus den Akten des ehemaligen Bergischen wie denen der Generalsynoden. Hilden 1890. Albers, Die Quellenberichte in Josua 1—12. Bonn 1891. Vom Duisburger Sprachverein: Riegel, Ein Hauptstück von unserer Muttersprache. 1888.

2. Unterstützungs-Bibliothek. (Verwalter: Oberlehrer *Sonntag.*)

Für diese wurde eine Anzahl von Schulbüchern geschenkt von Fräulein *Schönstedt*, von den Abiturienten *Philip* und *Bauer*, von den abgehenden Schülern *Hunebeck*, *Löwe*, *Spindler* und *Höing*, sowie von den Schülern *Rahe*, *Hessdörfer* und *Mauritz*, ausserdem von den Verlagsbuchhandlungen von *Teubner* und von *Freytag* in Leipzig. Angekauft wurden mehrere Lehrbücher und Schriftstellertexte.

3. Schüler-Bibliothek. (Verwalter: Professor *Averdunk.*)

Angeschafft: Stanley, Im dunkelsten Afrika, übersetzt von Wobeser. Brockhaus. 1890. M. Krummacher, Unser Grossvater. Bielefeld und Leipzig. Velhagen & Klasing. 1891. Dr. Peters, Die deutsche Emin-Pascha-Expedition. München und Leipzig. Oldenbourg. 1891.

4. **Physikalische Sammlung.** (Verwalter: Oberlehrer *Dr. Fromm.*)

Es wurden angeschafft: 2 Adhäsionsplatten von Glas. Apparat zur Beobachtung der Fortpflanzung des Druckes nach allen Richtungen. Kommunizierende Röhren. Gewichtsaräometer nach Tralles. Ein 20-gr.-Glas. Intermittierender Brunnen. Heronsbrunnen. Apparat zum Nachweise von Boyles Gesetz. Fallapparat. Luftreaktionsrad. Luftstossapparat nach Rensch. Geschenkt wurden: 12 gusseiserne und schmiedeeiserne Stäbe vom Abiturienten *Davidis.* Ein durchschnittener Grammescher Ring von Herrn *Karl Buscherbruck.* Letzterem Herren sagt die Anstalt ihren besonderen Dank für die grosse Liebenswürdigkeit, mit der er eine Reihe grösserer und kleinerer Reparaturen an vorhandenen Apparaten vorgenommen hat.

5. **Naturwissenschaftliche Sammlung.** (Verwalter: Hilfslehrer *Vorbrodt.*)

Angeschafft wurden: Einige Lurche, Würmer u. dergl. sowie anatomische Präparate vom Flusskrebs und von der Entenmuschel. Skelett der Kreuzotter, Kopfskelett des Kaiman und der Riesenschlange. Eine Vogelspinne, getrocknet. Einige mikroskopische Präparate. Geschenkt wurden: Einige Meeresschnecken vom Quartaner *Brinkmann.* Ein Tapaya (Phrynosoma orbiculare) in Spiritus, vom Untertertianer *P. Hessdörfer.* 14 Stück Strand- und Seevögel (2 Larus argentatus, 1 Tringa islandica, 2 Sterna cantiaca, 1 Sterna hirundo, 1 Limosa rufa, 1 Haematopus ostralegus, 1 Totanus callidris, 2 Strepsilas interpres, 1 Tringa subarcuata, 1 Tringa Temminckii, 1 Charadrius hiaticula), 1 Buntspecht (Picus maior) und 3 Wildenten (2 Anas glacialis und 1 Anas nigra) vom *Unterzeichneten.* 1 wilder Schwan (Cygnus musicus) von Herrn Lieutenant *Wossidlo* in Höxter. 1 kleiner Säger (Mergus albellus) von *Hans* und *Karl Lomberg.*

6. **Lehrmittel für den geographischen und geschichtlichen Unterricht** (Verwalter: *Dr. Hass*) wurden nicht angeschafft.

7. **Die Münzsammlung.**

Herr *Gottfried Schramm* schenkte eine Kupfermünze der deutsch-ostafrikanischen Gesellschaft.

8. **Die Sammlung der Altertümer und der Zeichenapparat** wurden in diesem Jahre nicht vermehrt.

Für die Geschenke sei hier im Namen der Anstalt der verbindlichste Dank abgestattet.

VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Der **Gymnasial-Unterstützungs-Verein.** Die Einnahme betrug nach Abzug der Unkosten 281 Mark; diese erhielten zwei Studenten (ehemalige Abiturienten der Anstalt) und ein Oberprimaner.

Von dem **Anna Weyerschen** Stipendium ist noch nichts vergeben; das **Hüchtenbrücksche** verlieh Herr Oberbürgermeister *Lehr* auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums dem Untertertianer *Reinhold Walther.* Auf Grund der gelieferten Arbeiten wurde der Preis der **Hülsmann-Stiftung** dem Oberprimaner *Ludwig Kösters*, derjenige der **Köhnen-Stiftung** dem Oberprimaner *Eduard Rüther* zuerkannt.

VII. Mitteilungen an die Eltern.

Das Schulgeld beträgt für Prima, Sekunda und Tertia 100 Mk. für den Kopf und das Jahr,
für Quarta, Quinta und Sexta 90 „ „ „ „ „ „ „
für die Vorschule . . . . . 90 „ „ „ „ „ „ „

Das Schulgeld ist vierteljährlich im voraus zu zahlen und ist für jeden Schüler zu entrichten, welcher nicht spätestens am ersten Tage des Vierteljahres bei dem Direktor der Anstalt abgemeldet wird. Das zweite Vierteljahr beginnt mit dem 1. Juli, die anderen drei mit der Wiederaufnahme des Unterrichts nach den Oster-, Herbst- und Weihnachtsferien. (Verf. des Kgl. Provinzial-Schulkollegiums vom 12. Februar 1890 Nr. 738 S. C.) Bei Versetzungen von Beamten und Militärs auf Anordnung der vorgesetzten Dienstbehörde inmitten eines Vierteljahres ist das Schulgeld an den betreffenden staatlichen höheren Lehranstalten nur nach Verhältnis der Zeit, in welcher die Söhne die Schule besucht haben, nicht aber für das ganze Vierteljahr zu erheben. (Verf. des K. Provinzial-Schulkollegiums vom 8. November 1889 Nr. 12114 S. C.)

Die Anträge auf Befreiung vom Schulgeld sind **in der ersten Woche nach Beginn des neuen Schuljahres** an den Unterzeichneten zu richten. Bei der Befreiung ist, auch wenn drei Brüder gleichzeitig die Anstalt besuchen, die Rücksicht auf Würdigkeit und Bedürftigkeit ausschliesslich massgebend. Nur solche Schüler können in Betracht kommen, die mindestens **ein Jahr lang** der Anstalt angehört haben.

Auch im folgenden Jahre wird den Schülern der Sekunda und Prima Gelegenheit geboten werden, sich im Zeichnen weiter zu bilden. Die Schüler der Obersekunda können am fakultativen englischen Unterricht teilnehmen.

Montag, den 23. März, nachmittags 2½ Uhr:

Oeffentliche Prüfung der Vorschulklassen.

3. Vorschulklasse: Lesen und Rechnen.
2. Vorschulklasse: Deutsch.
1. Vorschulklasse: Heimatskunde.

Zu der Prüfung werden die Angehörigen unserer Schüler sowie alle Freunde der Anstalt ergebenst eingeladen.

Dienstag, den 24. März, mittags 12 Uhr:

Schulschluss.

Lateinische Abschiedsrede des Abiturienten Ludw. Kösters. Ansprache des Direktors. Entlassung der Abiturienten.
Verteilung der Zeugnisse an die Schüler.

Die Ferien dauern bis zum 12. April. Das Schuljahr beginnt Montag, den 13. April, vormittags 8 Uhr. Die Aufnahmeprüfung neuer Schüler findet am Samstag, den 11. April, vormittags 8 Uhr im Gymnasialgebäude statt. Diese sind am Freitag, den 10. April, vormittags 8—12 Uhr, oder auch an den vorhergehenden Tagen um dieselbe Zeit im Amtszimmer des Unterzeichneten (Gymnasialgebäude, eine Treppe rechts) anzumelden und müssen, wenn sie noch keine öffentliche Lehranstalt besucht haben, einen Geburtsschein und Impfschein, oder, wenn sie 12 Jahre alt sind, statt des letzteren einen Wiederimpfungsschein mitbringen. Kommen sie von einer öffentlichen Lehranstalt, so haben sie ausser dem Impf- oder Wiederimpfungsschein ein ordnungsmässiges Abgangszeugnis vorzulegen. Während der Abwesenheit des Unterzeichneten können diese Papiere beim Schuldiener (im Gymnasialgebäude) abgegeben werden; dies genügt für die Anmeldung.

Die Wahl der Pensionen bedarf der Genehmigung des Direktors. Gute Pensionen sind in ausreichender Zahl und Auswahl vorhanden.

Dr. R. Schneider,
Königlicher Gymnasialdirektor.



JAHRESBERICHT

ÜBER DAS

KÖNIGLICHE GYMNASIUM

UND

DIE DAMIT VERBUNDENE VORSCHULE

ZU

DUISBURG.

SCHULJAHR 1892—93.

VERÖFFENTLICHT VON DEM DIREKTOR

DR. RICHARD SCHNEIDER.

1893. PROGR.-NR. 436.

DUISBURG.
BUCHDRUCKEREI VON JOH. EWICH.
1893.



Akamas und Demophon.

Bekanntlich blieb Attica infolge seiner verhältnismässig geringen Fruchtbarkeit von den grossen Stammverschiebungen der Urzeit ziemlich verschont. In abgeschlossener Urkraft entwickelte sich daher seine älteste Cultur. Die Mythologie der Atticabewohner, ein wichtiger Schlüssel zum Verständnis derselben, verharrt viel länger, als die der übrigen Hellenen auf der ersten Stufe ihrer Ausbildung, der künstlerischen Ausgestaltung einer an den uralten Dienst der Pallas und des Poseidon sich anschliessenden Naturreligion. Indessen treten sie früh genug aus ihrer Abgeschlossenheit hervor und gelangen zu einer allseitig gefühlten Machtstellung, dass sie sich in dem allgemein griechischen Cultur- und Mythenkreis einen Platz sichern können. Während so die Theseussage in ihren Urelementen zu einem integrierenden Teil der hellenischen Mythenpoesie werden konnte, war Attica doch von vorn herein von den gemeinsamen Unternehmungen der Vorzeit ausgeschlossen, auf welche sich ebenso sehr die Stammeseitelkeit, wie der Nationalstolz gründete. Und wenn man Theseus überall hinein zu mengen suchte, so wurde die eigentliche Unrechtmässigkeit dieser Rolle des Theseus doch allgemein empfunden. *Οὐκ ἄνευ Θησέως* war ein ironisches Sprichwort. Am allerwenigsten wusste Homer von den Athenern. Der einzige, Menestheus, der Führer derselben vor Troja, spielt eine zu untergeordnete Rolle, als dass er Athen würdig hätte vertreten können. Von Homer wird er nur beiläufig erwähnt.

Es wird uns also nicht wundern, wenn wir bei der Ausgestaltung der homerischen Mythen in späterer Zeit die Athener, die ja zu Schatzhütern des Epos bestimmt waren, sich hervordrängen sehen. Eigennützige Einwirkungen waren schon zur Zeit der ältesten Kykliker möglich. Die Möglichkeit wuchs mit der Anzahl und Feinheit der Fäden, in welche das homerische Sagengewebe ausläuft, namentlich in jener Zeit, da eine Menge Nostendichtungen im Anschluss an die Odyssee, gespeist von Local-, namentlich Colonialsagen auftrat. Manche solcher nachhomerischer Sagen erleben erst in viel späterer Zeit ihre Blüte, wenn sie aus der Hand des Epikers und Logographen in die des Lyrikers und besonders des Dramatikers übergehen. Attische Sagen dieser Art sind die vom Telamonischen Aias, von Teukros und die von den Thesiden Akamas und Demophon.

Besonders der letztere Mythus ladet zu einer eingehenderen Untersuchung ein, da ganz verschiedene Epochen der Klassicität in ihm ihren Eindruck zurückgelassen haben.

Wollte man die Söhne des Theseus in die Reihe der Helden vor Troja aufnehmen, so hatte man mit der Thatsache zu rechnen, dass bei Homer Anführer der Athener Menestheus ist. Man konnte sie nicht zu männerbeherrschenden Anakten machen, sondern nur als Führer ohne Volk schildern. Ein anderer Wink für die Sagenbildung war die

Rolle, welche Aethra, die Grossmutter unserer Helden, bei Homer spielt. Es war natürlich, dass sie, die „Volontäre", ausgezogen waren, jene zu befreien. Und in der That sehen wir die Sage in ihrer ersten Gestaltung von diesen beiden homerischen Fingerzeigen bestimmt.

Die Thesiden u. Menestheus.

Gewiss lag es für den Epiker nahe, zu erklären, in welchem Verhältnis der thatsächliche Führer der Athener, Menestheus, und die rechtmässigen Erben des Theseus, Demophon und Akamas, zu einander standen. Es wird dies genauer im Schlusse des Plutarchischen Theseus erzählt. Als Theseus, von Herakles befreit, aus der Unterwelt zurückkehrt, findet er die Dinge ganz umgewandelt. Menestheus, der erste Demagog (*πρῶτος, ὥς φασιν, ἀνθρώπων ἐπιθέμενος τῷ δημαγωγεῖν* Plut. Thes. c. XXXI,$_1$) hat ihm die Herzen der Atticabewohner abwendig gemacht und herrscht in Athen. Zu Aphidnä haben die Dioskuren die Burg zerstört und ihre dort gefangen gehaltene Schwester befreit. Auch die Aethra, in deren Hut Helena dort lebte, haben sie geraubt und sie zur Dienerin der Helena gemacht.

Καὶ τέλος ἀπογνοὺς τὰ πράγματα τοὺς παῖδας εἰς Εὔβοιαν ὑπεξέπεμψε πρὸς Ἐλεφήνορα τὸν Χαλκώδοντος αὐτὸς δὲ .... εἰς Σκῦρον ἐξέπλευσεν ..... Dort findet er seinen Tod.

..... *ἀλλὰ τῶν μὲν Ἀθηναίων ἐβασίλευε Μενεσθεύς, οἱ δὲ παῖδες ἰδιωτεύοντες Ἐλεφήνορι συνεστράτευσαν εἰς Ἴλιον ἐκεῖ δὲ Μενεσθέως ἀποθανόντος ἐπανελθόντες αὐτοὶ τὴν βασιλειαν ἀνεκομίσαντο .....*

Es ist dies jedenfalls auch die Darstellung der kyklischen Dichter gewesen, wenngleich ein direkter Beleg nicht beizubringen ist. Doch scheint mir das zu Hom. *γ* 242 erhaltene Scholion[1]) darauf hinzuweisen.

Es ist hier nach kyklischen Quellen eine Thatsache erzählt, welche mit den letzten Schicksalen des Theseus, dem Emporkommen des Menestheus und der Flucht der Söhne des Theseus nach Euböa innerlich genau zusammenhängt, nämlich die Entführung der Helena aus Aphidnä.

Die Thesiden und Aethra.

Bei der Verfolgung der an zweiter Stelle die Bildung der Sage beherrschenden homerischen Beziehung bewegen wir uns auf festerem Boden. Es sind uns darauf bezügliche Notizen sowohl aus der *Ἰλίου πέρσις* des Arktinos, wie aus der des Lesches erhalten, in der Chrestomathie des Proklos und dem zehnten Buch des Pausanias. Der Auszug der Arktinischen *Ἰλίου πέρσις* bei Proklos erzählt den Tod des Laokoon, das Entweichen des Äneas und die Thaten der griechischen Helden, die in der Nacht aus dem Bauch des hölzernen Pferdes aussteigend sich auf die nichtsahnenden Troar werfen: Neoptolemos tötet Priamos, Menelaos findet seine Helena, Aias vergreift sich an Kassandra, Neoptolemos bekommt die Andromache. Die übrige Beute wird verteilt. Zum Schluss heisst es: *Δημοφῶν τε καὶ Ἀκάμας Αἴθραν εὑρόντες ἄγουσι μεθ᾽ ἑαυτῶν.*

Von der Darstellung des Lesches, der einen viel jüngeren Mythenstand repräsentiert, erfahren wir ausführliches Paus. X 25, 8:

Λέσχεως δὲ ἐς τὴν Αἴθραν ἐποίησεν, ἡνίκα ἡλίσκετο Ἴλιον ὑπεξελθοῦσαν ἐς τὸ στρατόπεδον αὐτὴν ἀφικέσθαι τὸ Ἑλλήνων, καὶ ὑπὸ τῶν παίδων γνωρισθῆναι τῶν Θησέως καὶ ὡς παρ᾽

[1]) *Ἑλένη ... ὑπολαμβάνει δι᾽ αἰσχύνην αὐτῆς μὴ πεπορεῦσθαι τούτους* (scil. *τοὺς Διοσκούρους*) *εἰς Ἴλιον, ἐπειδὴ πρότερον ὑπὸ Θησέως ἡρπάσθη, καθὼς προείρηται· διὰ γὰρ τὴν τότε γενομένην ἁρπαγὴν Ἀφίδνα πόλις Ἀττικῆς πορθεῖται, καὶ τιτρώσκεται Κάστωρ ὑπὸ τοῦ Ἀφίδνου τοῦ τότε βασιλέως κατὰ τὸν δεξιὸν μηρόν. οἱ δὲ Διόσκουροι Θησέως μὴ τυχόντες λαφυραγωγοῦσι τὰς Ἀφίδνας. ἡ ἱστορία παρὰ τοῖς Πολεμωνίοις ἢ τοῖς Κυκλικοῖς, καὶ ἀπὸ μέρους παρὰ Ἄλκμανι τῷ λυρικῷ.*)

Ἀγαμέμνονος αἰτῆσαι Δημοφῶν αὐτήν. ὁ δὲ ἐκείνῳ μὲν ἐθέλειν χαρίζεσθαι. ποιήσειν δὲ οὐ πρότερον ἔφη, πρὶν Ἑλένην πεῖσαι. ἀποστείλαντι δὲ αὐτῷ κήρυκα ἔδωκεν Ἑλένη τὴν χάριν [1])

Diese ehrenvolle That des Demophon, die Befreiung der alten Grossmutter, ist nun ebenso wie der Anteil der beiden Brüder an der Zerstörung Trojas recht bekannt gewesen vergl. Soph. Pilokt. 562. Eur. Hek. 125 ff. Demosth. epitaph. 29. Plut. Thes. 35.

In der Lesche der Delphier war jene Stelle des Lesches im Bilde zu schauen. Sie bildete eine kleine Gruppe in dem grossen figurenreiche Gemälde der *Ἰλίου πέρσις*, gemalt von der Meisterhand Polygnots. Neben der sitzenden Helena sah man dort die alte Mutter des Theseus mit geschorenem Haupthaar, und nicht weit davon den Demophon mit besorgter Miene. Bei Helena befand sich Eurybates, der Herold des Odysseus. Pausanias erklärt die Gruppe so: Eurybates hat soeben der Helena den Auftrag des Agamamemnon überbracht. Demophon wartet nachdenklich auf den Bescheid der Helena. [2])

Ausser dieser nach Lesches gemalten Demophon-Äthragruppe hatte auf demselben Gemälde Polygnot den Akamas dargestellt wie er mit Polypoites und Epeios an der Niederlegung der troischen Mauer arbeitet. Ueber ihre Gestalten ragte der Kopf des hölzernen Pferdes. Ob auch für diese Darstellung Lesches massgebend war, sagt Pausanias nicht. Jedenfalls war es eine künstlerisch-feine Zusammenstellung, welche das berühmte Freundespaar Theseus und Peirithous in ihren Söhnen Polypoites und Akamas dem Griechenauge in verjüngter Gestalt darbot. Waren doch auch die gemeinsamen Abenteuer jener Freunde für die Söhne des Theseus verderblich geworden.

Epeios aber und das hölzerne Pferd waren im Bewusstsein namentlich des Atheners von den Thesiden nicht zu trennen. Die Volkstümlichkeit dieses Gedankens erkennt man an dem ehernen *δούριος ἵππος*[3]) auf der athenischen Burg, aus dessen Bauch unter andern attischen Heroen auch Akamas und Demophon heraussahen. Er war hervorgehoben von Arktinos bis Peisandros und rettete sich allein von den Thaten unseres Paares in Vergils zweites Buch.

---

[1]) Vergl. Schol. ad Lycophr. Cass. 495: *ἁλούσης δὲ τῆς Τροίας ἀναγνωρισθεῖσα Ἀκάμαντι ἀπῆρε μετ' αὐτοῦ.* Diese Scene ist auch in der tabula Iliaca dargestellt.

[2]) Paus. X 25, 4: *κάθηται δὲ αὕτη τε ἡ Ἑλένη καὶ Εὐρυβάτης πλησίον· τὸν Ὀδυσσέως εἶναι κήρυκα εἰκάζομεν·*

und weiter § 7: *ἐφεξῆς δὲ τῇ Ἑλένῃ μήτηρ τε ἡ Θησέως ἐν χρῷ κεκαρμένη, καὶ παίδων τῶν Θησέως Δημοφῶν ἐστι φροντίζων ὅσαγε ἀπὸ τοῦ σχήματος, εἰ ἀνασώσασθαι οἱ τὴν Αἴθραν ἐνέσται.*

und weiter § 8: *ἔοικεν οὖν ὁ Εὐρυβάτης ὁ ἐν τῇ γραφῇ ἀφῖχθαι τε ὡς τὴν Ἑλένην τῆς Αἴθρας εἵνεκα, καὶ τὰ ἐντεταγμένα ὑπὸ τοῦ Ἀγαμέμνονος ἀπαγγέλλειν.*

[3]) Paus. I 23, 10: *Ἵππος ὁ καλούμενος Δούριος ἀνάκειται χαλκοῦς. . . . . λέγεται δὲ ἐς τε ἐκεῖνον τὸν ἵππον, ὡς τῶν Ἑλλήνων ἔνδον ἔχοι τοὺς ἀρίστους. καὶ δὴ καὶ τοῦ χαλκοῦ τὸ σχῆμά ἐστι κατὰ ταῦτα. καὶ Μενεσθεὺς καὶ Τεῦκρος ὑπερκύπτουσιν ἐξ αὐτοῦ, προσέτι δὲ καὶ οἱ παῖδες οἱ Θησέως.*

Macrobius Saturnal. lib V sagt, Vergils 2. Buch sei fast ad verbum Uebersetzung der *Ἰλίου πέρσις* des Peisandros. Aus ihm daher auch wohl die Aufzählung Aen. II 261

Thessandrus Sthenelusque duces et dirus Ulisses
Demissum lapsi per funem Acamasque Thoasque
Pelidesque Neoptolemus primusque Machaon
Et Menelaos et ipse doli fabricator Epeos.

Auch Sacadas der Argiver wird unsere Helden nicht übergangen haben nach Athenaeus l. XIII p. 610.

VI

Obschon bei der Geringfügigkeit der auf Lesches und Arktinos zurückgehenden Angaben ein sicherer Schluss nicht möglich ist, scheint es doch kein blosser Zufall, dass nur Angaben von ihnen erhalten sind, welche die oben genannten Beziehungen auf Homer festhalten.

Arktinos und Lesches werden den Mythus eben eben wohl nicht weiter ausgebildet haben. Wohl war ihnen die Aufgabe gestellt, ihn rückwärts zu begründen, aber erst die Späteren gestalteten ihn vorwärts aus, ein Ergebnis, welches bestätigt wird durch die Bemerkung des Scholiasten zu Eurip. Hecabe v. 125, welcher die gleiche Reflexion zu grunde liegt: Der älteste Thesidenmythus wird kurz charakterisiert: *Οἱ τοῦ Θησέως παῖδες, Ἀκάμας καὶ Δημοφῶν, οἳ ἦσαν Ἀθηναῖοι τὸ γένος, ἐστράτευσαν ἐπὶ τὸ Ἴλιον, οὐχ ἡγούμενοί τινων. διὸ καὶ Ὅμηρος λέγει τὸν Μενεσθέα μόνον ἡγεῖσθαι τῶν Ἀθηναίων. ἀλλ' ἐπὶ τὴν ἀπολύτρωσιν τῆν Αἴθρας τούτους ἐστρατευκέναι φασίν. Ἑλλάνικος δὲ λέγει, διὰ τοῦτο αὐτοὺς ἀπελθεῖν ἐκεῖσε, ὅπως, εἰ μὲν ἕλοιεν Ἕλληνες τὴν Τροίαν λάφυρον αὐτὴν καὶ γέρας λάβωσιν. εἰ δὲ μὴ κἂν λυτρώσασθαι δώροις.*

In dieser Gestalt ging also unsere Sage auch in die Logographie eines Hellanicus über.

VII

Mit derselben Sicherheit, mit welcher wir das Anfangsstadium unserer Sage kennzeichnen konnten, ist es uns nicht vergönnt, auch ihre fernere Entwicklung zu verfolgen. Es fehlen uns Fragmente oder Angaben aus den Dichtern, welche den Mythus von Lesches überkommen und jedenfalls fortgebildet haben. Zerstreute späte Notizen besonders bei Rednern und Dramatikern müssen wir vergleichen, um ein Gesamtbild der Veränderungen zu bekommen. Auf Spekulation also aus der innern Beschaffenheit jener Angaben angewiesen, können wir jedoch leicht für eine bestimmte Gruppe von spätern Ausgestaltungen einen bestimmten Entstehungsherd annehmen.

Es sind dies die Heimkehr-Abenteuer der Thesiden, welche nicht wohl von andern, als späten Nostendichtern — Agias von Trözen kennt unsere Sage nicht — ausgebildet sein können. Hierhin zählt der Tod des Munitos, die Liebe der Phyllis, die Gründungen in Cypern und Grossphrygien und eine Version des Palladienraubes. Was sonst noch den beiden Heroen zugeschrieben wird, hat mit verschiedenen kyklischen Gegenständen zu thun. Die Liebe der Laodike führt auf eine Begebenheit der Kyprien, der Anteil an der Opferung der Polyxena auf eine *'Ιλίου πέρσις*, die Palladienraubsage auf die *Ιλιὰς μικρά*.

Es ist jedoch nicht unwahrscheinlich, dass die spätern Iliupersisdichter auch von vornherein ihnen fremde Stoffe hineinzogen, da ja die Kyprien und die *Ιλιὰς μικρά* ihre Fortbildung nicht in neuen epischen Gedichten fanden, wie eben die *'Ιλίου πέρσις* und die Odyssee, sondern ihr Mythenschatz direkt von den Logographen, Lyrikern und Dramatikern ausgenutzt wurde. Die letztgenannten Abenteuer sind offenbar ältern Ursprungs als die Nostendichtungen, sie lehnen sich noch an den troischen Sagenkreis an, während jene hauptsächlich aus Lokal- und Kolonialsagen entstanden und mehr äusserlich angefügt wurden.

Anteil am Palladienraub vor Troja.

Am populärsten unter diesen ältern Sagen scheint der Anteil gewesen zu sein, den Demophon am Raube des Palladiums bekommt. Es ist dies eine Folge des uralten Pallasdienstes in Attika, aus dem natürlicher Weise ein Anspruch auf den Besitz jenes berühmtesten Götterbildes, um welchen so viele Lokalsagen, auch in Unteritalien, in Lavinium und Rom buhlten, hervorwuchs. Der eigentliche Räuber ist Diomedes, der Liebling und Naturverwandte des Pallas, und Lesches [1]) kennt eben nur ihn und den Odysseus. Letzterer aber hilft nur bei dem Wagstück, das Götterbild aus der Feindesstadt zu rauben; der Besitz fällt dem Diomedes zu, welcher es nach Argos brachte. Aber auch Attika hatte sein uraltes *ξόανον* der Göttin. Nun musste Demophon es auf irgend eine Weise bekommen haben. Einen doppelten Weg giebt die Sage an, auf welchem dies geschehen. Die einfachste Darstellung ist die, dass Diomedes dem Demophon das geraubte Bild zur Verwahrung giebt,

[1]) Bei Proclos in der Epitome der *'Ιλιὰς μικρά* des Lesches heisst es von Odysseus: *καὶ μετὰ ταῦτα σὺν Διομήδει τὸ παλλάδιον ἐκκομίζει ἐκ τῆς 'Ιλίου.*

und dieser damit entweicht. Diese von Polyän 1, 5 [1]) und Clemens von Alexandrier Coh. ad gent. p. 42 Potter [2]) hervorgehobene *παρακαταθήκη* hängt wohl mit dem Streit zwischen Diomedes und Odysseus zusammen. Diomedes gab das Heiligtum dem Demophon so lange zur Verwahrung, bis der Streit geschlichtet sei, so dass Demophon die Rolle eines Unparteiischen spielte. Dafür spricht auch die Erzählung von Polyän, dass Agamemnon von ihm das Palladium zurückforderte. Er war Richter im Zwiste, und so stand es ihm zu, seinem Urteil, das jedenfalls zu gunsten des Diomedes ausfiel, als ihm von Demophon Schwierigkeiten in den Weg gelegt wurden, Nachdruck zu verschaffen. Die List des Atheners, ein zweites, falsches Palladium dem wahren, das er dem Buzyges auf die Reise nach Attika heimlich mitgegeben hatte, unterzuschieben, so dass er dennoch seinen Zweck erreichte, finden wir schon bei Arktinos dem Dardanos zugeschrieben, welcher die Achäer das falsche Palladium rauben lässt. Die davon ganz verschiedene zweite hierauf bezügliche Sage gehört in den Bereich der Nostendichtungen.

Die Thesiden und Polyxena.

Sicherer als der besprochene Mythus, gehört zum Ideenkreis einer *'Ιλίου πέρσις* der Anteil, den unsere Helden an der Opferung der Polyxena nehmen. Sie ist ja die letzte That, welche Proklos im Auszuge der Arktinischen *'Ιλίου πέρσις* erwähnt. Euripides lässt in der Hekabe [3]) die Thesiden bei dem Austausche der Meinungsverschiedenheiten im Fürstenrate die strenge Ansicht vertreten, dass das von Achills Geist geforderte Opfer fallen soll. Neoptolemos vollzieht es. Auf einer *κύλιξ* mit der *'Ιλίου πέρσις* aber finden wir den Akamas dargestellt, wie er die Polyxena zum Opfer führt. (Bull. dell' Inst. 1843. p. 71.)

Anteil an der *ἀπαίτησις 'Ελένης* und Laodikesage.

Die dritte genau den alten kyklischen Erzählungen angeschlossene Sagenausgestaltung ist die Teilnahme des Akamas an jener in den Kyprien erzählten Gesandtschaft nach Troja, welche die Herausgabe der Helena und der geraubten Schätze verlangte, aber schnöde abgewiesen wurde. Der Kyprienauszug des Proklos nennt keine Namen. Homer aber, der die Sage auch erwähnt, kennt als Teilnehmer den Menelaos und den Diomedes. Vielleicht lag

---

[1]) Polyaen I, 5. *Δημοφῶν. Δημοφῶν παρὰ Διομήδους τὸ Παλλάδιον παρακαταθήκην λαβὼν ἐφύλαττεν. 'Αγαμέμνονος ἀπαιτοῦντος τὸ μὲν ἀληθινὸν ἔδωκεν ἀνδρὶ 'Αθηναίῳ, καλουμένῳ Βουζύγῃ, κομίζειν 'Αθήναζε. ἴσον δὲ καὶ ὅμοιον ἄλλο κατασκευάσας εἶχεν ἐπὶ τῆς σκηνῆς. 'Αγαμέμνονος δὲ σὺν πολλῇ χειρὶ ἐπελθόντος ἀπεμάχετο ἐπὶ μακρὸν, δόξαν ἐμποιῶν ὡς ὑπὲρ τοῦ ἀληθινοῦ προκινδυνεύοι. Πολλῶν δὲ τραυματιῶν γενομένων οἱ μὲν ἀμφὶ Δημοφῶντα ὑπεῖξαν, 'Αγαμέμνων δὲ τὸ παραπεποιημένον Παλλάδιον λαβὼν ἐξαπατηθεὶς ᾤχετο.*

[2]) Clementis Alexandrini cohortatio ad gentes. *Πολλοὶ δ' ἂν τάχα που θαυμάσειαν, εἰ μάθοιεν, τὸ Παλλάδιον, τὸ Διοπετὲς καλούμενον, ὃ Διομήδης καὶ 'Οδυσσεὺς ἱστοροῦνται μὲν ὑφελέσθαι ἀπὸ 'Ιλίου, παρακαταθέσθαι δὲ Δημοφῶντι, ἐκ τῶν Πέλοπος ὀστῶν κατασκευασθὲν καθάπερ τὸν 'Ολύμπιον ἐξ ἄλλων ὀστῶν 'Ινδικοῦ θηρίου.*

[3]) Euripides' *'Εκάβη, πάροδος* v. 119:

Δόξα δ' ἐχώρει δίχ' ἀν' 'Ελλάνων
Στρατὼ αἰχμητὴν, τοῖς μὲν διδόναι
Τύμβῳ σφάγιον, τοῖς δ' οὐχὶ δοκοῦν.
'Ην δὲ τὸ μὲν σὸν σπεύδων ἀγαθὸν
Τῆς μαντιπόλου βάκχης ἀνέχων
Λέκτρ' 'Αγαμέμνων.
Τὼ Θησείδα δ' ὄζω 'Αθηνῶν
Δισσῶν μύθων ῥήτορες ἦσαν
Γνώμῃ δὲ μιᾷ συνεχωρείτην
Τὸν 'Αχίλλειον τύμβον στεφανοῦν
Αἵματι χλωρῷ, τὰ δὲ Κασσάνδρας
Λέκτρ' οὐκ ἐφάτην τῆς 'Αχιλείας
Πρόσθεν θήσειν ποτὲ λόγχης.

lie alte Beziehung der Theseiden zu Aethra zu Grunde, als man Demophon oder Akamas (beide werden genannt) auch als Teilnehmer aufführte. Hervorgehoben aber wird nur die Liebe der bei dieser Gelegenheit in ihn entbrannten Laodike, der Frau des Antenoriden Helikaon, die hauptsächlich bei Parthenius 16. nach den Μιλησιακά eines Hegesippos ausgeführt vorliegt. Die Frucht dieser Liebe, ein Knäblein, giebt sie der Aethra zur Erziehung. Nach Trojas Fall nimmt Akamas es mit sich. In der Gegend von Olynth aber tötete es eine thrakische Schlange. Vollkommen stimmt mit dieser Erzählung die Erwähnung in Lykophrons Kassandra v. 495 ff: „An dritter Stelle wird nach Cypern verschlagen werden", so prophezeit die Seherin, „der Sohn dessen, der die Waffen des Giganten aus der Felshöhlung nahm, zu dessen heimlicher Umarmung seinem Triebe folgend das Idäische Reh eilen wird, sie, die lebendig zum Hades hinunter steigen wird, zerflossen in Thränen um den Munitos. Ihn wird einst auf der Jagd eine krestonische Schlange töten, mit giftigem Biss die Ferse erschnappend, da ihn doch, die in Heimlichkeit grossgezogene junge Brut, die gefangene Grossmutter dem Vater in die Arme gelegt hat", sie die von den Dioskuren gefangen genommen wurde u. s. w. Neu tritt uns hier der Tod der um des Munitos Untergang verzweifelnden Mutter entgegen. Bei der Zusammenstellung der Nostendichtungen in unserm Mythus wird dieser Zug wieder begegnen. Plutarch im Leben des Theseus Kapitel 33 nennt in einer kurzen Erwähnung unserer Sage anstatt des Akamas den Demophon: Laodike habe dem Demophon heimlich den Munitos geboren und Äthra ihn mit aufgezogen. Veranlassung zu dieser Sagenbildung war wohl die Sonderstellung der Antenoridenfamilie unter den troischen Geschlechtern und die der Theseiden unter den griechischen Helden.

Abenteuer der Rückkehr.

Während wir bei Betrachtung der Wege, welche das attische Bedürfnis, Athens Vernachlässigung seitens des homerischen Epos gut zu machen, einschlug, die Unfreiheit und Bedingtheit der darauf zielenden Erzählungen, welche sich im Kreise der Thaten vor Troja hielten, uns wohl erklären können, wird es uns ebenso wenig wundern, wenn uns da, wo der beengende Bann gelöst ist, nachdem nämlich die Theseidensage den Charakter der freien Nostendichtung angenommen hat, eine üppigere Entwicklung entgegentritt. Gleichwohl liegt es in der Natur der Sache, dass eine Anlehnung an das ältere Nostenepos hervortritt. Besonders die Odyssee scheint für den Theseidennostenmythus Vorbild gewesen zu sein. Äthras Schicksal wird gar nicht mehr verfolgt. Dafür bekommt Demophon eine Kalypso, die Thrakerin Phyllis, seine Teuren kommen auf der Heimfahrt um, nach langen Irrfahrten gelangt er endlich nach Hause, wo er nach Menestheus Tod die ihm vom Vater her zustehende Königsherrschaft wieder aufnimmt. Dies scheint wohl der älteste Plan gewesen zu sein. Verwirrend tritt beim Kombinieren der bei so vielen, namentlich römischen Schriftstellern, zerstreuten Andeutungen und Ausführungen hierhin gehöriger Thatsachen die Verwechslung der beiden Brüder hervor, die jedenfalls daher rührt, dass man die von vornherein vorschwebende Idee eines unzertrennlichen Brüderpaars nach der Analogie der Dioskuren fallen liess. Man könnte sich die Sache vielleicht auch so vorstellen, dass nach der ursprünglichen Sage die beiden Brüder bei jenem Sturme, der die Begleiter des Agamemnon auf der Rückkehr traf, — denn wenigstens nach Euripides Hekabe waren sie eben bei jenem Teil der rückkehrenden Helden und zwar beide zusammen, — getrennt wurden, Demophon nach Norden verschlagen wurde zu den Thrakern, Akamas nach Süden nach Cypern und weiterhin nach Phrygien, dass der eine auf dem Meere umkam, der andere nach Athen zurückkehrte und dort König ward. Als König in Athen lernen wir

in den „Herakliden“ des Euripides den Demophon kennen, womit die Angabe des Tzetzes zu Lykophron,[1]) dass Akamas auf Cypern umgekommen sei, stimmt.

Munitos.

Von den einzelnen Nostendichtungen ist der Tod des Munitos eine Fortsetzung der oben behandelten Laodikesage. Als Vater dieses Munitos nennt Lykophron selbst den *κέλωρ τοῦ μάρψαντος τα ὅπλα*; es kann also sowohl Akamas wie Demophon gemeint sein. Der Kommentator zu dieser Stelle setzt den Namen Akamas, jedenfalls nach dem von ihm zitierten Euphorion. Plutarch dagegen nennt Demophon. In der Thatsache herrscht Uebereinstimmung: Auf der Jagd mit seinem Vater in Sithonien und den Bergwäldern von Olynth (nach Euphorion) tötete ihn eine thrakische (krestonische) Schlange. Nur Lykophron erzählt, dass aus Gram hierüber Laodike gestorben sei. die man sich also auch als des (Akamas oder) Demophon Begleiterin denken muss, so dass er also hier seine Teuren verliert, wie Menelaos den Phrontis, Odysseus seine sämtlichen Gefährten. Man würde aus dem Tode des Munitos in Thrakien auf keine engere Beziehung desselben zu diesem Lande schliessen, vielmehr ihn nur etwa dem Eurysakes, der ihm seiner phrygischen Mutter wegen ähnlich ist, analog fassen. wenn wir nicht im Verfolg dieser Heimkehrabenteuer einen so starken thrakischen Einfluss auf die Gestaltung derselben, nämlich in der Phyllissage fühlten. Auch ist ja das Sujet, der Tod eines schönen Jünglings, der auf gewaltsame Weise ums Leben kommt, ein in thrakischen Mythenstoffen immer stark hervortretender Zug. Wir finden ihn bei der Geschichte vom Thrakerkönig Rhesos, vom thrakischen Orpheus. Auch Linos und Jalemos werden ja Thraker genannt.

Phyllis.

Nicht nur unter den Heimkehr-Abenteuern der Thesiden das bedeutendste, sondern die Blüte unserer ganzen Sage ist die Liebe der Phyllis zu Demophon oder Akamas. Zwar gilt für sie der Satz Prellers über die spätesten Nostendichtungen, dass sie „nach Art der kyklischen Dichter die von der Odyssee beiläufig angedeuteten oder noch nicht erwähnten Sagen aus späteren Quellen, namentlich aus zerstreuten Kolonialsagen, ergänzt und weiter ausgesponnen haben; worüber diese ganze Nostendichtung zuletzt ihr höheres episches Interesse eingebüsst hat und zu einem lockern Gemisch von sehr verschiedenen Zuthaten, älteren und jüngeren, geworden ist.“ Ein geringeres episches Interesse aber kann sehr wohl statthaben, wenn man die Direktionskraft, welche die Odyssee auf das ganze Thesidennostengewebe ausübt, hier deutlich und fruchtbar vor Augen treten sehen. Denn das war jedenfalls nicht die ältere Sage, welche den Sohn des Theseus als treulosen und mit dem Tode bestraften Liebhaber auffasste. Er war ja nach Athen zurückgekehrt und hatte des Vaters Herrschaft wieder aufgenommen. So konnte er nicht auf Kypros gestorben sein. Nein, eine Kalypso wars im Epos, welche im fernen Thrakien den dorthin verschlagenen Seefahrer schmeichlerisch zurückhielt, ihn aber zuletzt doch ziehen lassen musste. Dass der Abenteurer gerade nach Thrakien verschlagen wurde, hatte auch zunächst nicht die Bedeutung, welches es später erhielt. Nur ein geographischer Begriff des Nordens ist

[1]) Tzetzes zu Lykophron 495: ..... *ταύτῃ οὖν τῇ Αἴθρᾳ τὸν Μούνιτον ἔδωκεν ἀνατρέφειν ἡ Λαοδίκη, ἡ δὲ γνοῦσα τοῦ υἱωνοῦ αὐτῆς εἶναι 'Ακάμαντος τὸ παιδίον, λαβοῦσα ἀνέθρεψεν. ἁλούσης δὲ τῆς Τροίας ἀναγνωρισθεῖσα 'Ακάμαντι, ἀπῆρε μετ' αὐτοῦ, κομίζουσα καὶ τὸν Μούνιτον, περὶ δὲ τὴν Θράκην παραγενομένων, καὶ κυνηγετούντων, ὄφις δακὼν τὸν Μούνιτον ἀνεῖλεν, ὥς φησιν Εὐφορίων·*

Ἤ οἱ Μούνιτον υἷα τέκε πλομένῳ ἐνὶ ὥρῳ,
'Αλλὰ ἑ Σιθονίῃ τε, καὶ ἐν κνήμῃσιν 'Ολύνθου,
'Αγρώσσονθ' ἅμα πατρὶ πελώριος ἔκτανεν ὕδρος.

Plutarchi Theseus XXXIII: ..... *Οἱ δὲ καὶ τοῦτο τὸ ἔπος διαβάλλουσι, καὶ τὴν περὶ Μουνίτου μυθολογίαν, ὃν ἐκ Δημοφῶντος Λαοδίκης κρύφα τεκούσης ἐν 'Ιλίῳ συνεκθρέψαι τὴν Αἴθραν λέγουσιν.*

Thrakien zunächst und kommt in derselben Weise bei der Heimkehr des Neoptolemos vor. Aber es ist das Interesse, welches wir bei Betrachtung der uns vorliegenden Erzählungen von dieser unglücklichen Liebe empfinden, erst in zweiter Linie ein episches. Sie wirken durch ihren dramatischen tragischen Gehalt. Zwei Faktoren bewirkten die Oeffnung jener spät gesprossten epischen Knospe zur überraschend schönen Blume, der üppige Saft des dramatischen Lebens, der den Stamm durchzog, und der Sonnenschein des politischen Interesses.

Tragisches Interesse an der Sage.

Zwar ist unter der unendlichen Menge von Tragödientiteln auch nicht einer uns erhalten, der unsere Fabel bezeichnen könnte. Aber die ausführliche Erzählung, die Hygin uns mitteilt, muss sofort auf die Vermutung führen, dass wir einen Auszug einer Tragödie vor uns haben. Schöpft doch Hygin fast nur aus tragischen Quellen. Auch des Servius Bemerkung dürfen wir eine, wenn auch geringere, Beweiskraft zumessen. Lukian zählt den Stoff unter den Pantomimen auf. Von diesen aber wissen wir, dass sie in späterer Zeit dem ungebildeten Volk die Stelle der Tragödie vertraten, dass hauptsächlich tragische Stoffe zu pantomimischen Darstellungen verwandt wurden. Er zählt sie unter jenen echt attischen Stoffen auf, welche sämtlich für die Bühne, namentlich der spätern Zeit, oftmals bearbeitet waren. Nichts aber wird besser für die tragische Bearbeitung sprechen, als die in den uns erhaltenen Erzählungen sichtbare tragische Struktur.

Hygin erzählt: „Demophon besuchte in Thrakien die Phyllis und wurde von ihr geliebt. Da er nach Hause wollte, gab er sein Wort, zu ihr zurückzukommen. Am festgesetzten Tag erschien er nicht. Neunmal lief Phyllis an jenen Uferort, den man daher die Neunwege genannt hat, endlich starb sie aus Sehnsucht nach Demophon. Die Eltern begruben sie, aber aus ihrem Grabe wuchsen Bäume, die an bestimmten Zeiten der Phyllis Tod betrauern, indem ihre Blätter dann welken und abfallen. Daher man denn auch die Blätter φύλλα genannt hat.“ Man merkt an der Darstellung, dass dem Hygin, der ja ein mythologisches Nachschlagewerk liefern wollte, es hauptsächlich auf das Anekdotenhafte, die Erklärung der Neunwege und des Worts φύλλον ankommt. Die eigentliche Erzählung ist nur angedeutet.

Vollständiger ist des Servius Bemerkung zu Verg. Ecl. V, 10, wo Menalkas dem Mopsos als Gegenstand ihres βουκολιασμός die Liebe der Phyllis, die Thaten des Schützen Alko und des Kodrus Heldenthaten vorschlägt. Der Anfang der Erzählung ist der nämliche wie bei Hygin. Dann heisst es: Als Demophon mit der versprochenen Rückkehr zögerte, glaubte Phyllis sich verachtet und endete von Gram und Liebesungeduld getrieben mit einem Strick ihr Leben und wurde in einen Baum ihres Namens, in den blattlosen Mandelbaum verwandelt. Später kehrte Demophon zurück, erkannte die Verwandlung und umarmte den Stamm: da sprossten Blätter hervor, gleich als hätte das Holz die Umarmung des Bräutigams gefühlt. Auch diese Erzählung scheint sich nicht direkt an eine Tragödie anzulehnen. Sie enthält das einfache Naturmärchen, namentlich im Schlusse. Die Tragödie scheint sich in der Erwähnung von dem Erhängen der Phyllis bemerkbar zu machen. Denn was soll das Erhängen neben der Verwandlung. Man kann sich überhaupt schlecht vorstellen, wie die am Baume (und wenn man des Plinius XVI, 108 [1]) Bemerkung hierhinziehen darf, war es ja gerade ein Mandelbaum, den sie wählte) hängende Phyllis nun noch

[1]) Plinius nat. hist. XVI, 108: Infelices autem existimantur damnataeque religione, quae neque seruntur unquam, neque fructum ferunt. Cremutius auctor est, nunquam virere arborem, ese qua Phyllis se suspenderit.

in einen Mandelbaum verwandelt wurde. Entweder wurde die von Gram gebrochene Prinzessin von irgend einer mitleidigen Gottheit in einen Baum verwandelt, den Demophons Umarmung zum Grünen brachte, daher man dann die Blätter *φύλλα* nannte, und dies wird das alte zu grunde liegende Naturmärchen sein, das sich ungezwungen in den Kreis von tausend ähnlichen Naturmärchen einfügt. Oder, nach Hygin, Phyllis ward begraben, aus dem Grabe aber sprossten die Mandelbäume hervor — eine andere Fassung des Naturmärchens.

Auch hierzu giebt es mehrere Analogien; am nächsten stehen die dem Dionysischen Kreise angehörigen Sagen von Ikarios, der unter einem Baum begraben wird und vom Hund des Orestheus, (dem Sirius), der ein Stück Holz zur Welt bringt Es wird begraben. Eine Weinrebe sprosst aus dem Boden hervor. Endlich, und diese Fassung werden wir bei dem folgenden dritten Gewährsmann treffen, kann Phyllis sich einfach erhenken. Von Verwandlungen ist keine Rede. Und diese Form scheint durch die Tragiker entweder aufgekommen oder aufgenommen zu sein. Denn die tragische Kunst kann aus Verwandlungen bei weitem nicht den Nutzen ziehen, wie der Epiker, der gerne Gelegenheit nimmt, die volkstümliche Anknüpfung bestimmter Sagen an bestimmte Sachen durch Metamorphosenerzählungen zu begründen. Dem Tragiker könnte eine Verwandlung nur als Strafe oder als Schmerzenslinderung brauchbar sein, wodurch dann aber der wahre poetische Charakter derselben vernichtet würde. Uebrigens ist in unserm Falle in den vermutlich nicht tragischen Ueberlieferungen eine doppelte volkstümliche Erklärung zu unterscheiden. Man wollte das Wort *φύλλον* von der Königstochter herleiten, wie wir bei Hygin und Servius sehen. Aber Palladius de insitione nennt den ganzen Mandelbaum *φύλλις*, Phyllis, wodurch wir auf eine verschiedene Auffassung hingeleitet werden. Wenn wir nach allem uns für den einfachen Tod der Phyllis als das von den Tragikern benutzte Sujet entscheiden, so bildet eine willkommene Unterstützung unserer Ansicht die Fabel von der Erigone, die sich auch aus Gram an einem Baum aufhängte. Von ihr wissen wir bestimmt, dass sie auf die Bühne, sowohl von Philocles wie Cleophon gebracht worden ist. Ja, das alte attische Spiel von der Erigone Aletis und die damit zusammenhängenden Feier der *αἰώρα* konnte sehr wohl auf die Gestaltung des verwandten Mythus einen bestimmenden Einfluss ausüben.

Auch andere Einzelheiten der Darstellung des Kommentators zu Lykophrons Kassandra v. 496 deuten darauf hin, dass wir hier eine aus tragischer Quelle geflossene Erzählung vor uns haben. Tzetzes erklärt, wohl nach Alexandriner-Quellen: Akamas landete mit wenigen Schiffen bei den Bisaltischen Thrakern und es liebt ihn Phyllis, die Tochter des dortigen Königs. Der Vater verlobt sie, indem er ihr als Mitgift die Königswürde für den Bräutigam verspricht. Akamas, den es nach Hause verlangte, aber segelte ab, trotz aller Bitten der Phyllis und ihrer Begleitung, nachdem er geschworen zurückzukehren. Phyllis begleitete den Scheidenden bis zu den „Neunwegen" und gab ihm ein Kästchen, ein Heiligtum der Mutter Rhea, wie sie sagte, und verbot ihm, es eher zu öffnen, als bis er an der Rückkehr zu ihr verzweifeln müsse. Er kommt nach Cypern und lässt sich dort nieder. Als die Zeit verstrichen war, verfluchte Phyllis den Akamas und tötete sich selbst. Akamas aber öffnete das Kästchen. Da übermannt ihn der Anblick eines Schreckgespenstes, er stürzt aufs Pferd, jagt damit über Stock und Stein und kommt um. Denn das Pferd scheut, tritt fehl und schleudert den Reiter rückwärts ab, so dass beim Fall sein eignes Schwert ihn durchsticht. Die Seinigen aber wohnten fortan in Kypros.

Ein meisterhaftes dramatisches Bild! Innere Anzeichen, dass wir den Auszug einer Tragödie vor uns haben, scheint die Hervorhebung des Vaters der Phyllis und ihrer Umgebung. Phyllis wäre die erste Rolle zugefallen, Siton dem Vater die zweite, Akamas die dritte, Phyllis Begleitung hätte den Chor gebildet. Der Charakter der Phyllis wäre wohl dem der Phädra ähnlich gewesen, die ebenfalls Vertreterin einer ungestümen rücksichtslosen Liebe ist. Ja, bei der Phyllis hätte die Darstellung eines solchen Charakters noch mehr Wirkung thun müssen; denn sie ist Thrakerin, Landsmännin des wildleidenschaftlichen Tereus. Das letzte und nicht unwichtigste Anzeichen tragischer Herkunft ist die politische Färbung, welche in dem Satz: *ὁ πατὴρ ἐγγυᾷ αὐτὴν ἐπὶ προικὶ τῇ βασιλείᾳ* und dem Unglück des Akamas hervortritt. Dies will die folgende Ausführung näher zeigen. Nur ein Hindernis liegt vor, die Verschiedenheit des Schauplatzes — Thrakien und Kypros. Doch kann man sich die Einrichtung der vorausgesetzten Tragödie so denken, dass bei oder nach dem Tode der Phyllis, Rhea, die nach des Tzetzes Bericht die eigentliche Rächerin der Untreue des Akamas ist, auf dem *θεολογεῖον* erschien und dem Vater mit dem Chor die Strafe verkündete, welche ihn ereilte.

Ob Ovid eine tragische Quelle hatte, aus der seine zweite Heroide floss — Phyllis Demophoonti — scheint mir schwer zu sagen. Zwar ist die psychologische Feinheit, die kunstvoll geschilderte Gefühlsfluktuation dieses Kunstwerks, in welchem allein wir eine wahrhaft schöne und befriedigende Benutzung unseres Mythus besitzen, des Höhepunktes der dramatischen Verwicklung wohl würdig — es könnte dem Inhalt nach eine Monodie kurz vor der Katastrophe sein. Auch Einzelheiten scheinen auf tragische Provenienz hinzuweisen. Die Verse 86 ff. kann man sehr wohl als ein aus der Tragödie herübergenommenes Motiv auffassen, weil sie zu politisch sind, um aus andern Quellen geschöpft zu scheinen Ferner würden, wenn Nostendichtungen oder deren prosaische Auflösungen zu grunde lägen, wohl einmal die Vorgeschichte des Demophon zur Sprache kommen und in den Versen 67 ff. würden dann wohl seine eignen Heldenthaten zu denen der Vorfahren gefügt worden sein. Bot sich die Geschichte von Laodike, die ihm dann jedenfalls mit den übrigen Nostendichtungen gegeben wäre, der klagenden Phyllis nicht von selbst zur Vergleichung mit ihrem eignen Schicksal an? Aber weder jene noch dieses Abenteuer werden erwähnt. Endlich wissen wir, dass Ovid von jeher die Tragödie liebte und kannte (s. Am. II, 18, 13). Es steht aber allen diesen Gründen ein starker entgegen. In den Trist. II, 381 ff. nämlich giebt Ovid ziemlich vollständige Aufzählung der Tragödien, in welchen die Liebe das Hauptinteresse bilden soll. Er nennt als solche: Hippolyt, Aeolus, Oenomaus, Medea, Tereus, Thyest, Scylla, Elektra, Orestes, Bellerophon, Hermione, Atalante, Agamemnon, Danae, Semele, Antigone, Alcestis, Theseus und Ariadne, Protesilaos, Jole, Achill, Deianira, Hylas, Ganymedes, wie man sieht auch Stoffe, die zu Heroiden von ihm benutzt waren. Von Phyllis und Demophon aber keine Spur. Es bliebe uns dann zur Erklärung des einen wie des andern der Ausweg, dass Ovid eine auf die postulierte Tragödie zurückgehende spätere Behandlung in Prosa oder Versen benutzt habe, eine ähnliche Alexandrinerquelle vielleicht wie jene, welche dem Tzetzes zur stückweisen Einfügung in seine Mosaikarbeit dienen musste. Und auf Tzetzes Thätigkeit scheint mir die störende Verwechslung der Namen Akamas und Demophon zurückzuführen zu sein. Es handelte sich ja bei den oben angeführten Versen Lykophrons nur um die Laodike-, Munitos-, Aethra- und Aegeussage. Aber weil dem Gelehrten auch eine gute Quelle zur Phyllissage zur Verfügung stand, brachte er sie auf Rechnung des Akamas, der ja allerdings die Lyko-

phronische Darstellung, und mit Recht, beherrscht, in die Laodikesage hinein, vielleicht auf Lucian gestützt, de saltat. 40, der sehr gut dort eine auf Oberflächlichkeit beruhende Verwechslung begangen haben kann.

Politisches Interesse.

Unter der oben genannten politischen Konstellation, die unserer Sage günstig war, ist hauptsächlich das Interesse verstanden, welches in Athen zur Zeit der Gründung von Amphipolis und vorher für thrakische Kolonisation herrschte. Ist doch wohl Phyllis eine am Strymon heimische mythische Persönlichkeit, die von der spätern Nostendichtung in ihren Kreis gezogen ward. Doch ist es wohl nicht überflüssig, vorher auf die Blüte des Theseusmythus hinzuweisen, der am populärsten gerade zu eben der Zeit war, in welcher jene thrakischen Kolonisationsgelüste der Athener befriedigt wurden — zu Cimons Zeit. Das zu Solons und Peisistratus Zeit zunächst wiederbelebte Interesse für diesen Heros ward durch die Schlacht von Marathon, in welcher man ihn mitkämpfen gesehen hatte, bedeutend gesteigert, und nach den Perserkriegen wurden nach einem Ausspruch der Pythia die Ueberreste des Helden von Skyros mit grossem Pomp nach Athen übergeführt durch Cimon, darauf das Theseion gegründet, und eine besondere Feier zu seinen Ehren gestiftet. Seit jener Zeit prangt Theseus feinschlanke Gestalt auf vielen Kunstwerken, betritt sein ganzer Mythenkreis vielfach bearbeitet die Bühne — die Geschichte des Aegeus, der Ariadne und namentlich der Phädra und Antiope. Akamas und Demophon begegnen uns auch einige Male auf der Bühne; denn auch sie werden durch die Theseusbegeisterung emporgehoben, obschon innerlich wenig mit Theseus zusammenhängend. Welcker vermutet eine Rolle des Akamas in dem Sophokleischen Ajas der Lokrer. Aus den Herakliden des Euripides wissen wir, dass Demophon die ehrenvolle Rolle eines grossmütigen Beschützers der vertriebenen Herakliden spielte. Auch indirekt sehen wir die Mythenstellung unseres Brüderpaars auf die Bühne wirken, indem nur durch ihre Beteiligung an dem troischen Kriege die Hineinziehung des Theseus in troische Stoffe, z. B. in Agathons Telephos entschuldbar ist (s. Welcker griech. Trag. 990).

Die Beziehungen Athens zu Thrakien datieren schon aus der Zeit des trojanischen Krieges. Jedenfalls scheint unsre Sage den Wert einer über die Grenze der historischen Zeit hinausgerückten politischen Berührung zwischen Athen und Thrakien resp. der thrakischen Halbinsel mit Amphipolis zu haben. In der historischen Zeit begegnet uns dort ein buntes Völkergemisch, unter welchen auch Athener. Diese bekommen nach den Perserkriegen die Hegemonie auf jener Halbinsel. Mehr aber, als die Halbinsel, zog die Athener der holz- und metallreiche Landstrich am untern Strymon an. Aber erst Kimon gelang es, Eion zu besetzen, und mehrere Unglücksfälle mussten die Athener erdulden, ehe eine nachdrücklichere Unterstützung dieser Politik durch die Gründung von Amphipolis durch Nikias Sohn, Agnon, eintreten konnte. Die Schicksale des peloponnesischen Kriegs unterbrachen jedoch bald das Emporkommen der athenischen Kolonie. Und nach diesen wurde jene Gegend Philipps Operationsfeld und nahm deshalb das athenische politische Interesse zu Demosthenes Zeiten gar sehr in Anspruch.

Es ist klar, dass durch diese stets gleich bleibende Bedeutsamkeit Thrakiens auch die thrakischen Mythen bedeutend werden mussten, und dass sich der Phyllissage schnell ein politisches Interesse beigemischt hat, sehen wir aus der Angabe des Scholiasten zu Aeschin. *περὶ παραπρεσβείας*, welcher die Unglücksfälle, die Athen so oft in Amphipolis erlitt, auf den Fluch der Phyllis zurückführt, und gerade auf die Zahl neun zu bringen sucht. Aeschines selbst gründete in der kommentierten Stelle die Ansprüche Athens auf

diese Sage, indem er, wie des Tzetzes Gewährsmann die Thatsache besonders betonte, dass Akamas die Gegend um *'Εννέα ὁδοὶ* als Mitgift bekommen habe. Eine ganz analoge Stellung wie für Amphipolis die Phyllissage, nimmt für die Skionäer die Sage von der Rückkehr der Begleitschaft des Protesilaos, welche sich in jener Gegend niedergelassen haben soll, ein. Bekanntester Repräsentant aber jener thrakischen Gegend, weil von Homer verherrlicht, war der König Rhesos; und dass auch er mit Bezug auf die politische Lage der Gegenwart die Bühne betrat, lässt sich an dem Drama *'Ρῆσος* unbekannten Verfassers gut fühlen. Ja, Gruppe ist der Ansicht, dass diese Tragödie im Verein mit zwei andern ebenfalls thrakische Stoffe behandelnden eine Trilogie mit direkter Beziehung auf die Gegenwart gebildet habe. Um wie viel eher noch ist es denkbar, dass Phyllis, die eigentliche Repräsentantin jenes Gebietes, auf welchem Cimon seinen Erfolg errungen hatte, in dieser Periode die Bühne betreten hatte. Wollte man also einen bestimmten Zeitpunkt für die Entstehung der oben angenommenen Tragödie angeben, so läge eben die Cimonische am nächsten.

Gründungen.

Um auf die noch übrigen, weniger bekannten Nostenabenteuer der Theseussöhne zurückzukommen, so steht noch zunächst die dem Akamas zugeschriebene Gründerthätigkeit auf Cypern und in Phrygien zu erwähnen. Lykophron führt den Sohn des Theseus unter allen nach Kypros verschlagenen Helden an dritter Stelle auf, und Tzetzes erläutert das durch *ἐκεῖ κατῴκει* und am Schluss: *οἱ δ' ὑπ' αὐτὸν κατῴκησαν ἐν Κύπρῳ.* Es erklärt sich dies aus dem Akamantischen Gebirge auf der Insel in derselben Weise, wie der Name *'Ακαμάντιον* einer grossphrygischen Stadt dazu führte, auch dorthin unsere Helden verschlagen sein zu lassen. Aus Stephanus von Byzanz erfahren wir auch noch, dass die Stadt Synnada in Phrygien als eine Gründung des Akamas angesehen wurde. Er landete auf seiner Irrfahrt in Phrygien, half den von Feinden dort hartbedrängten König aus der Not und gründete diese Stadt, die zunächst *ἀπὸ τῆς συναγωγῆς καὶ συνοικήσεως* Syäa hiess (er zog nämlich Kolonisten von Griechenland und Makedonien dorthin), aber aus Missverständniss der Nachbarn Synnada genannt wurde. Strabo nennt den Akamas mit dem Athener Phaleros als Gründer des kyprischen Soli.

Rückkehr nach Athen.

Zur abgerundeten Nostendichtung wäre eine Erzählung über die Rückkehr nach Attika erwünscht. Es ist aber nichts Direktes erhalten. Wir wissen jedoch aus Justin, welcher bei Aufzählung der attischen Könige Demophon ohne weiteres nach Theseus setzt, sowie aus den Herakliden des Euripides, dass entweder Demophon oder er mit seinem Bruder nach der Rückkehr die Königswürde wiederbekamen, und zwar heisst es bei Euripides *κλήρῳ λαχόντας*, wohl nach Menestheus Tod. So wäre denn die Analogie mit der Odyssee noch vollständiger. Die Mühsale langer Irrfahrt werden durch ein ungetrübtes Herrscherglück am Lebensabend belohnt.

Aeusserlicher angehängt an den Namen der Theseiden ist endlich jene zweite Version des Palladienraubes, welche Sage wohl nur zur Erklärung des Gerichtshofes *ἐπὶ Παλλαδίῳ* gedichtet ist, während jene Hauptversion aus der innern Natur des Mythus hervorwuchs. Die Zeit des Raubes fällt nach der Heimkehr. Nach Pollux [1]) landeten nach Trojas Fall Argeier mit dem Palladium im Phaleron. Diese seien von den sie nicht erkennenden

[1]) Pollux VIII, 118. *Τὸ ἐπὶ Παλλαδίῳ, ἐν τούτῳ λαγχάνεται περὶ τῶν ἀκουσίων φόνων, μετὰ γὰρ Τροίας ἅλωσιν 'Αργείων τινὰς τὸ παλλάδιον ἔχοντας Φαλήρῳ προσβαλεῖν ἀγνοίᾳ δὲ ὑπὸ τῶν ἐγχωρίων ἀναιρεθέντας ἀπορριφθῆναι. καὶ τῶν μὲν οὐδὲν προσήπτετο ζώων. 'Ακάμας δὲ ἐμήνυσεν, ὅτι εἶεν 'Αργεῖοι τὸ Παλλάδιον ἔχοντες. Καὶ οἱ μὲν ταφέντες ἀγνῶτες προσηγορεύθησαν τοῦ θεοῦ χρήσαντος. αὐτόθι δὲ ἱδρύθη τὸ Παλλάδιον. καὶ περὶ τῶν ἀκουσίων φόνων ἐν αὐτῷ δικάζουσιν . . . .*

Bewohnern getötet worden. Akamas habe ihnen dann erklärt, dass es Argeier mit dem Palladium seien. Nach Orakelspruch nun wurde das Palladium dort aufgestellt und vor ihm Fälle unfreiwilliger Tötung abgeurteilt. Pausanias,[1] der bei demselben Anlass, nämlich bei Aufzählung der athenischen Gerichtshöfe, auf die Sache zu sprechen kommt, erzählt abweichend, dass Demophon dort zuerst abgeurteilt worden sei, und lässt es dahingestellt, ob wegen des Argeiermordes in der Nacht auf Antrag des argivischen Gemeinwesens, oder weil er einen athenischen Mann überritten habe, auf Antrag der Verwandten desselben.

Schluss. Will man aus der Betrachtung der Entwicklung unseres Mythus eine Folgerung auf den innersten Gehalt desselben ziehen, so werden die zu Anfang ermittelten ersten Keime die Hauptbedeutung für uns haben. Mit dem eigentlichen Theseusmythus hängen unsere Helden eben nur durch ihre genealogische Verbindung zusammen, dagegen ist ihr inniges Verhältnis zu Aethra merkwürdig. Darüber aber ist kein Zweifel, dass Aethra die personifizierte Tageshelle ist und mit Pallas eng verwandt. So liegt es nahe, auch die ihr eng verbundenen Enkel, die sogar einmal ihre Söhne[2]) genannt werden, in dieselbe Begriffssphäre zu bringen. Die etymologische Erklärung der Namen unterstützt unsere Ansicht: *Δημοφάων* die Volksleuchte, *'Ακάμας* der Unermüdliche, letzteres ein stets wiederkehrendes und hervorgehobenes Epitheton des Sonnenlaufs. Auch die ursprüngliche dioskurenähnliche Unzertrennlichkeit geht dann aus dieser Erklärung hervor. *'Ακάμας* und *Δημοφῶν* sind eben nur zwei verschiedene Seiten ein und derselben Vorstellung. Mutter der beiden wird entweder Antiope oder Phädra (Pindar) genannt. Beide Begriffe, der Mond und die Strahlende, passen in unsern Ideenkreis. Endlich würde auf den Palladienraub ein neues Licht fallen, insofern die Helden, wie Diomedes, der Pallas wesensverwandt sind Unterstützt wird unsere Ansicht durch die Rolle, welche Demophon in einem von den besprochenen Beziehungen völlig verschiedenen Mythenkreis spielt. Wir finden nämlich in Homers Hymnus auf Demeter als Pflegling dieser Gottheit einen Demophon, durchaus nicht unerwartet! Aus dem dunkeln Erdenschosse entspringt das Licht, wie Apoll und Artemis von der dunkeln Leto geboren werden, Chrysaor und Pegasus aus dem finstern Medusenleib hervorgehen. Dass dieser zweite Triptolemos eine innige Verbindung mit *Φύλλις*, der Sprosskraft, eingeht, unterstützt ebenfalls unsere Vermutung, besonders wenn man die Natur ihrer Schutzgöttin Rhea Kybele, welche die Stelle der Demeter einnehmen kann, oder, noch besser für unsere Ansicht, in den bakchischen Sagenkreis hineinspielt, beachtet. Es leuchtet ein, dass Phyllis nur eine allgemeine Erigone dem Wesen nach ist. Diese wahlverwandten Stoffe haben sich verbunden, und so stützt eins das andere·

---

[1]) Pausanias I 28.9. *'Οπόσα δὲ ἐπὶ τοῖς φονεῦσιν, ἔστιν ἄλλα, καὶ ἐπὶ Παλλαδίῳ καλοῦσι, καὶ τοῖς ἀποκτείνασιν ἀκουσίως κρίσις καθέστηκε. καὶ ὅτι μὲν Δημοφῶν πρῶτος ἐνταῦθα ὑπέσχε δίκας, ἀμφισβητοῦσιν οὐδένες. ἐφ' ὅτῳ δὲ, διάφορα ἐς τοῦτο εἴρηται. Διομήδην γάρ φασιν ἁλούσης 'Ιλίου ταῖς ναυσὶν ὀπίσω κομίζεσθαι, καὶ ἤδη τε νύκτα ἐπέχειν, ὡς κατὰ Φάληρον πλέοντες γίγνονται, καὶ τοὺς 'Αργείους ὡς ἐς πολεμίαν ἀποβῆναι τὴν γῆν, ἄλλην που δόξαντες ἐν τῇ νυκτὶ καὶ οὐ τὴν 'Αττικὴν εἶναι. ἐνταῦθα Δημοφῶντα λέγουσιν ἐκβοηθήσαντα (οὐκ ἐπιστάμενον οὐδὲ τοῦτον τοὺς ἀπὸ τῶν νεῶν ὡς εἰσὶν 'Αργεῖοι) καὶ ἄνδρας αὐτῶν ἀποκτεῖναι καὶ τὸ Παλλάδιον ἁρπάσαντα οἴχεσθαι. 'Αθηναῖόν τε ἄνδρα οὐ προϊδόμενον ὑπὸ τοῦ ἵππου τοῦ Δημοφῶντος ἀνατραπῆναι, καὶ συμπατηθέντα ἀποθανεῖν. ἐπὶ τούτῳ Δημοφῶντα ὑποσχεῖν δίκας, οἱ μὲν τοῦ συμπατηθέντος τοῖς προσήκουσιν, οἱ δὲ 'Αργείων φασὶ τῷ κοινῷ.*

[2]) nämlich in Demosthen. *ἐπιτάφιος λόγος* § 39. Hier werden die gefallenen Athener nach den einzelnen Phylen gelobt (von § 34 an) *ἐμέμνηντο 'Ακαμαντίδαι τῶν ἐπῶν ἐν οἷς Ὅμηρος ἕνεκα τῆς μητρός φησιν Αἴθρας 'Ακάμαντα εἰς Τροίαν στεῖλαι. ὁ μὲν οὖν παντὸς ἐπειρᾶτο τοῦ σῶσαι τὴν ἑαυτοῦ μητέρα ἕνεκα. οἱ δὲ τοὺς οἴκοι σύμπαντας πῶς οὐκ ἔμελλον ὑπὲρ τοῦ σῶσαι πάντα κίνδυνον ὑπομένειν.*

Es gab nämlich seit Kleisthenes eine Phyle *'Ακαμαντίς*.

Schulnachrichten.

I. Die allgemeine Lehrverfassung.

1. Übersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

		VI	V	IV	IIIb	IIIa	IIb	IIa	Ib	Ia	
Religionslehre	evangel.	3	2	2	2	2	2	2	2	2	19
	kathol.	2	2	2	2	2	2	2	2	2	18
Deutsch und Geschichtserzählungen		3, 1 (4)	2, 1 (3)	3	2	2	3	3	3	3	26
Lateinisch		8	8	7	7	7	7	6	6	6	62
Griechisch		—	—	—	6	6	6	6	6	6	36
Französisch		—	—	4	3	3	3	2	2	2	19
Geschichte und Erdkunde .		2	2	2, 2	2, 1	2, 1	2, 1	3	3	3	26
Rechnen und Mathematik .		4	4	4	3	3	4	4	4	4	34
Naturbeschreibung		2	2	2	2	—	—	—	—	—	8
Physik, Elemente der Chemie und Mineralogie		—	—	—	—	2	2	2	2	2	10
Schreiben		2	2	—	—	—	—	—	—	—	4
Zeichnen		—	2	2	2	2	(2)	—	—	—	10
Englisch freiw.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	(6)
Hebräisch freiw.		—	—	—	—	—	—	(2)	(2)	(2)	(6)
		25	25	28	30	30	30	28	28	28	252

2. Übersicht der Verteilung der Stunden unter die einzelnen Lehrer.

Lehrer	I	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Zusammen
Dr. Schneider, Direktor.	6 Griech.	6 Griech. 2 Franz.							14
Prof. Averdunk, Oberlehrer, Ord. v. I.	6 Latein 2 Hebr.	2 Hebr.			6 Griech.				16
Feller, Oberlehrer, Ord. v. IIa.	2 Relig. 3 Deutsch	2 Religion 3 Dentsch 6 Latein		2 Religion		2 Relig.			20
Dr. Fromm, Oberlehrer.	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik	4 Mathem. 2 Physik						18
Dr. Hass, Oberlehrer, Ord. v. IIb.	3 Gesch. Erdkunde	3 Gesch. Erdkunde	3 Dentsch 7 Latein 6 Griech.						22
Mintus, Oberlehrer, Ord. v. IV.						3 Deutsch 7 Latein 4 Gesch. Erdkunde	3 Dentsch 2 Gesch. Erdkunde	4 Dentsch	23
Jäger, Oberlehrer, Ord. v. V.			3 Gesch. Erdkunde	2 Deutsch 7 Latein 3 Gesch. Erdkunde			8 Latein		23
Dr. Wimmer, Oberlehrer, Ord. v. IIIb.	2 Franz. 2 Engl.	2 Engl.	3 Franz.	3 Franz.	3 Franz. 3 Gesch. Erdkunde	4 Franz.			22
Werth, Gymnasiallehrer.	1 Chorgesang			1 Gesang		1 Gesang	2 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Singen	3 Relig. 4 Rechnen 2 Schreib. 2 Singen	24
Vorbrodt, Oberlehrer, Ord. v. IIIa.				3 Mathem. 2 Physik Anthrop.	3 Mathem. 2 Naturb.	4 Mathem. 2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	20
Dohmen, wissensch. Hilfslehrer, Ord. v. VI.				6 Griech.	2 Dentsch 7 Latein			8 Latein	23
Haan, kath. Religionslehrer.	2 Religion			2 Religion			2 Religion		6+2 Vorschule
Gehrke, Zeichenlehrer.	2 Zeichnen			2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.	2 Zeichn.		10
Schultze, Vorschullehrer.	2 Geographie in VI, 9 Deutsch, 4 Rechnen, 2 Heimatskunde in Vorschulklasse I, 6 Schreiblesen in Vorschulklasse III.								23
Schuh, Vorschullehrer.	7 Deutsch, 4 Rechnen in Vorschulklasse II, 6 Rechnen in Vorschulklasse III, 2 bibl. Geschichte und 1 Gesang in Vorschulklasse I—III, 3 Schönschreiben in I—II, 2 Anschauungsunterricht und Erzählen in II—III.								25

3. Übersicht über die während des abgelaufenen Schuljahres behandelten Lehrgegenstände.

Prima.

Ordinarius: ***Averdunk.***

Religionslehre. a) Evangelische: Johannesevangelium, Kirchengeschichte, insbesondere Reformationsgeschichte mit der Augsb. Konfession. Gelegentliche Wiederholungen aus allen Gebieten. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Die natürliche Lehre von Gott und Gottes Eigenschaften. — Kirchengeschichte bis zu Julian. Nach Dreher. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Leben Goethes, mit Abschnitten aus Dichtung u. Wahrheit und der ital. Reise; Leben Schillers; Auswahl aus der Gedankenlyrik. Gelesen: Pandora, Iphigenie und Braut von Messina. In knapper Darstellung: Charakteristik der Romantik, Lebensbilder von Arndt, Rückert, Körner, Schenkendorf, Uhland, Platen, Geibel. Vorträge und Aufsätze nach dem Lehrplan. 3 St. *Feller.*

Aufsätze:

1. In welcher Weise ist in Goethes Götz der Wandel der Zeiten zur Darstellung gekommen? 2. Welcher Art ist der Gegensatz der beiden Dichtungen Goethes: Prometheus und Iphigenie in Tauris? 3. a) Orest in Euripides' Iphigenie bei den Tauriern; b) Orest bei Aeschylus. 4. Wie klingt in Goethes Pandora das Lieblingsproblem seiner Jugend, der Prometheusmythus, aus? 6. Goethes Pandora, auch ein Beitrag zur Erweckung des deutschen Idealismus am Anfange dieses Jahrhunderts. (Redeform.) 6. Mit welchem Rechte hat man Schiller den Dichter der Freiheit genannt? 7. Wie ist wohl die Behauptung Schillers zu erklären, er habe bei der Aufführung der Braut von Messina zum ersten Male den Eindruck einer wahren Tragödie erhalten? 8. Ernst Moritz Arndt — ein Charakter. (Nach den Erinnerungen aus dem äussern Leben.)

Lateinisch. Liv. XXX, Cicero, pro Murena u. Auswahl aus den Briefen. Horaz, Oden I u. IV, Satiren u. eine Epistel. Schriftliche Übungen und grammatische und stilistische Wiederholungen nach dem Lehrplan. Cursorische Lektüre aus Caesar, bellum gallicum, Liv. XXIX u. Plautus, Trinummus. Prämienarbeit: Caesar in Gallia cum aliis civitatibus aliis de causis bella se gessisse dicit. 6 St. *Averdunk.*

Griechisch. Klassenlektüre: Ilias X, XI, XII. Thukydides, sizilischer Feldzug (mit Auslassung sämtlicher Reden). Sophokles, Elektra. Privatlektüre a) Oberprima: Ilias XIII—XVI. b) Unterprima: Ilias I—IV. Alle vier Wochen eine Übersetzung aus dem Griechischen in der Klasse. 6 St. *Schneider.*

Französisch. Lektüre: Mignet, Histoire de la révolution française, Einleitung und Buch I—III. Übungen im mündlichen Gebrauch der Sprache im Anschluss an die Lektüre. Alle 14 Tage eine schriftliche Übersetzung aus dem Französischen. 2 St. *Wimmer.*

Englisch (freiw.). Lektüre: Macaulay, History of England I. mit Auswahl. Shakespeare, Julius Caesar. Schriftliche und mündliche Übungen nach dem Lehrplane. 2 St. *Wimmer.*

Hebräisch (freiw.). Auswahl aus dem Buch der Richter, den Psalmen und Jesaias. Mündliche und schriftliche Übungen in der Formenlehre; Vocabeln nach Hollenberg. 2 St. *Averdunk.*

Geschichte und Erdkunde. Deutsche und preussische Geschichte von 1517—1888 nach dem Lehrplan. In der Erdkunde Wiederholungen. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Zinseszins- und Rentenrechnung, diophantische Gleichungen, imaginäre Grössen, Permutationen, Kombinationen, Binomialkoëffizienten, binomischer Lehrsatz mit positiven ganzen Exponenten, Abschluss der ebenen Trigonometrie und der Stereometrie, Koordinatenbegriff und einige Grundlehren der Kegelschnitte. 4 St. *Fromm.*

Physik. Mechanik, mathematische Erdkunde. 2 St. *Fromm.*

Zeichnen (freiw.). Siehe Untersekunda.

Obersekunda.

Ordinarius: *Feller.*

Religionslehre. a) Evangelische: Gelesen Jesaias 1—12, einzelne Kapitel aus dem Deutero-Jesaias, aus Hiob, den Proverbien. Leben Jesu, bes. nach Markus. Sprüche und Lieder gelernt und wiederholt. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Siehe Prima.

Deutsch. Einführung in das Nibelungenlied mit Ausblick auf verwandte Sagen, höfische Epik und Lyrik. Goethes Götz und Egmont, Schillers Wallenstein. Rückblick auf die Arten der Dichtung; Aufsätze und Vorträge nach dem Lehrplan. 3 St. *Feller.*

Aufsätze:

1. Wodurch gelingt es dem Nibelungenlied, unsere Teilnahme für Siegfried zu erwecken? 2. Wie ist die That Hagens zu erklären? 3. Warum wird im Nibelungenlied der Markgraf von Bechlaren gewöhnlich der „guote oder edele“ Rüdiger genannt? 4. Wer sleht den lewen? Wer sleht den risen? Wer überwindet jenen und disen? Das tuot jener, der sich selber twinget. (Walther v. d. Vogelweide.) 5. Goethes Götz — eine Welt voll Gegensätze! 6. Wodurch besonders erweckt Götz von Berl. in Goethes Dichtung unsere Teilnahme? (Klassenaufsatz.) 7. Worauf beruht die Volkstümlichkeit Egmonts in Goethes Dichtung? 8. Inwiefern lässt Schiller in seinem Wallenstein den Helden Schuld auf sich laden?

Lateinisch. Lektüre: Cato maior und aus Livius XXII—XXIII. Vergil, Aeneis, aus VII u. IX. Grammatik und schriftliche Arbeiten nach dem Lehrplan. 6 St. *Feller.*

Griechisch. Lektüre: Xenophon, Memorabilien (Auswahl). Herodot, Auswahl aus VI—VIII (Perserkriege). Homer, Odyssee, Auswahl aus IX—XXII. Grammatik und schriftliche Übungen nach dem Lehrplan. 6 St. *Schneider.*

Französisch. Lektüre: Töpffer, Nouvelles Genevoises I. Molière, L'Avare. Ausgewählte Abschnitte der Grammatik, schriftliche und mündliche Übungen nach dem Lehrplan. Alle 14 Tage eine häusliche Arbeit oder eine Probearbeit. 2 St. *Schneider.*

Hebräisch (freiw.). Nach Hollenbergs Übungsbuch mündliche und schriftliche Einübung der Formenlehre und Lektüre. 2 St. *Averdunk.*

Englisch (freiw.). Einführung in die englische Sprache nach Tendering. Lektüre nach Vietor und Dörr, Englisches Lesebuch. Mündliche und schriftliche Übungen nach dem Lehrplan. 2 St. *Wimmer.*

Geschichte und Erdkunde. Römische Geschichte bis zum Untergang des weströmischen Reiches. Wiederholung der griechischen Geschichte bis zum Tode Alexanders d. Gr. In der Erdkunde Wiederholungen. 3 St. *Hass.*

Mathematik. Potenzen, Wurzeln, Logarithmen, quadratische Gleichungen mit einer und mit mehreren Unbekannten, arithmetische und geometrische Reihen erster Ordnung, Kreisberechnung, stetige und harmonische Teilung, ähnlich liegende Figuren, ebene Trigonometrie (Sinussatz, Mollweidesche Formel und Cosinussatz) und Berechnung von Dreiecken nach diesen Sätzen. 4 St. *Fromm.*

Physik (Chemie). Chemische Grundbegriffe, Magnetismus, Elektrizität, Wärme. 2 St. *Fromm.*

Zeichnen (freiw.). Siehe Untersekunda.

Untersekunda.

Ordinarius: *Hass.*

Religionslehre. a) Evangelische: Siehe Obersekunda.

b) Katholische: Siehe Prima.

Deutsch. Gelesen wurde: Tell, die Jungfrau von Orleans, Minna von Barnhelm, Hermann und Dorothea, die Glocke. Im Zusammenhang damit weitere Einführung in das Leben der Dichter. Auswendiglernen von Dichterstellen. Disponierübungen, freie Vorträge. Alle 4 Wochen ein Aufsatz. 3 St. *Hass.*

Aufsätze:

1. Weshalb nimmt Tell an der Beratung auf dem Rütli nicht teil? 2. Worauf ist im „Tell“ das Streben der Vögte gerichtet? 3. Welche Zustände des Perserreiches lernen wir in der Anabasis kennen? 4. Wodurch bekundet sich die göttliche Sendung der Jungfrau von Orleans? 5. Vergleichung der Freundschaftsverhältnisse zwischen Tellheim und Werner, Minna und Franziska. 6. Hermanns Verhältnis zu seinen Eltern. 7. Minchen und Dorothea. 8. Weshalb wird Hannibal mit Recht die Ursache des zweiten punischen Krieges genannt? 9. Was ist bei Tell der Beweggrund, Gessler zu töten? (Prüfungsaufsatz.) 10. Welche Verdienste erwirbt sich Xenophon um die Zehntausend?

Lateinisch. Gelesen wurde Cicero, in Catilinam I—III. Livius XXI. Vergil, Aen. I, II und III mit Auswahl. Grammatik nach dem Lehrplan. Übersetzungen ins Lateinische. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit im Anschluss an die Übersetzungsübungen und die Lektüre. 7 St. *Hass.*

Griechisch. Gelesen wurde Xenophon, Anab. III—V, 5 im Zusammenhang, von da an mit Auswahl, um eine Übersicht über das Ganze zu gewinnen. Homer, Odyssee I, V, VI, VII v. 1—166. In der Grammatik Kasus- und Moduslehre nach dem Lehrplan. Übersetzungsübungen ins Griechische. Alle 3 Wochen eine schriftliche Arbeit. 6 St. *Hass.*

Französisch. Lektüre nach Lüdecking II und im Anschluss daran Übungen im mündlichen Gebrauch der Sprache. Grammatik: Lehre vom Indikativ, Konjunktiv, Infinitiv, Particip, Artikel, Adjektiv und Adverb nach dem Lehrplan. Dazu Übersetzungsübungen im Anschluss an Plötz, method. Übungsbuch II. 3 St. *Wimmer.*

Geschichte und Erdkunde. Deutsche Geschichte vom Regierungsantritt Friedrichs des Grossen bis 1888. 2 St. Ueberblick über die aussereuropäischen Erdteile. Geographie der ausserdeutschen Länder Europas. 1 St. *Jäger.*

Mathematik. Lineare Gleichungen mit mehreren Unbekannten und leichtere quadratische mit einer Unbekannten. Potenzen mit negativen und gebrochenen Exponenten, Logarithmen und Übungen mit denselben. Flächenvergleichung und -berechnung von Figuren, Kreisberechnung, trigonometrische Berechnung von rechtwinkligen und gleichschenkligen Dreiecken. Berechnung von Oberflächen und Inhalten einfacher Körper. 4 St. *Fromm.*

Physik (Chemie). Magnetismus, Elektrizität, Wärme, Akustik, Optik, chemische Grundbegriffe. 2 St. *Fromm.*

Zeichnen (freiw.). Fortgesetztes Zeichnen. 2 St. *Gehrke.*

Obertertia.

Ordinarius: *Vorbrodt.*

Religionslehre. a) Evangelische: Geschichte des Reiches Gottes im A. T.; Wiederholungen aus dem N. T. Sprüche und Lieder nach dem Lehrplan. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Die Lehre von der Gnade, den Sakramenten und dem Gebete nach dem Diözesankatechismus. Die Geschichte der Apostel nach Erdmann. Erklärung der kirchlichen Ceremonien. 2 St. *Haan.*

Deutsch. Die schwierigeren Prosastücke aus Hopf und Paulsiek. Lyrisches, namentlich Schillersche Balladen. Wilhelm Tell. Auswendiglernen und Deklamieren von Gedichten. 9 Aufsätze. Im Anschluss daran Besprechung grammatischer und stilistischer Gesetze der deutschen Sprache. 2 St. *Jäger.*

Lateinisch. Lektüre: Caes. b. g. IV—VII mit Auswahl. Ovid, Met. VI (Niobe). Abschluss der Tempus- und Moduslehre. Lehre vom Participium, Infinitiv und dem Bau des lateinischen Satzes nach dem Lehrplan. Übersetzungsübungen im Anschluss an die Lektüre. Alle 8 Tage eine schriftliche Arbeit: Übersetzung aus dem Deutschen ins Lateinische oder aus dem Lateinischen ins Deutsche. 7 St. *Jäger.*

Griechisch. Lektüre: Xenophon, Anab. I u. II. Grammatik: Verba auf μι und unregelmässige Verba. Wiederholung des Pensums der Untertertia. Mündliches Übersetzen nach Wesener. Alle 14 Tage eine schriftliche Übersetzung ins Griechische, alle 6 Wochen eine solche aus dem Griechischen. 6 St. *Dohmen.*

Französisch. Lektüre nach Lüdecking I und im Anschluss daran mündliche Übungen. Grammatik: Lehre von der Wortstellung und dem Gebrauch der Zeiten, Indikativ und Konjunktiv nach dem Lehrplan. Dazu Übersetzungsübungen im Anschluss an Plötz, method. Übungsbuch II. 3 St. *Wimmer.*

Geschichte und Erdkunde. Deutsche Geschichte von 1517—1740. 2 St. Physikalische und politische Geographie Deutschlands. 1 St. *Jäger.*

Mathematik. Gleichungen ersten Grades mit einer und mehreren Unbekannten. Potenzen mit positiven ganzzahligen Exponenten. Wurzelgrössen. Kreislehre II. Teil. Sätze über die Flächengleichheit von Figuren. Berechnung gradliniger Figuren. Anfangsgründe der Ähnlichkeitslehre. Extemporalien. 3 St. *Vorbrodt.*

Naturbeschreibung und Physik. Der Mensch und dessen Organe nebst Unterweisungen über die Gesundheitslehre. Mechanische Erscheinungen, das Wichtigste aus der Wärmelehre. 2 St. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Wiedergabe von schwieriger darzustellenden Gegenständen. Köpfe, Landschaft, Ornament. Zeichnen nach Modellen u. a. Projektionslehre. 2 St. *Gehrke.*

Untertertia.

Ordinarius: *Wimmer.*

Religionslehre. a) Evangelische: Siehe Obertertia.

b) Katholische: Siehe Obertertia.

Deutsch. Lektüre prosaischer und poetischer Stücke aus Hopf und Paulsiek. Lernen von Gedichten. Wiederholungen aus der Grammatik im Anschluss an die Rückgabe der Aufsätze. Alle 4 Wochen ein Aufsatz. 2 St. *Dohmen.*

Lateinisch. Lektüre: Caesar, b. g. I—IV. Grammatik: Wiederholungen, namentlich der Kasuslehre. Lehre vom Infin. Akkusativ c. Inf. ut, ne, quo, quin, quominus, Consecutio temporum, indirekte Fragesätze. Alle 14 Tage eine schriftliche Übersetzung ins Lateinische, alle 6 Wochen eine solche aus dem Lateinischen. 7 St. *Dohmen.*

Griechisch. Regelmässige Formenlehre bis zu den Verben auf μι nach Kochs Grammatik und Weseners Übungsbuch. Diktate aus Xenophons Anabasis. Schriftliche Übungen. 6 St. *Averdunk.*

Französisch. Lektüre nach Lüdecking I und im Anschluss daran mündliche Übungen. Grammatik: Vervollständigung der unregelmässigen Verba (Lekt. 73—99 des Übungsbuches). Wiederholung des Verbums und Pronomens, soweit es in Quarta gelernt worden ist. 3 St. *Wimmer.*

Geschichte und Erdkunde. Überblick über die weströmische Kaisergeschichte. Deutsche Geschichte bis zum Ausgang des Mittelalters. Wiederholung der Erdkunde Deutschlands. Aussereuropäische Erdteile. 3 St. *Wimmer.*

Mathematik. Die Grundrechnung mit absoluten Zahlen unter Beschränkung auf das Notwendigste. Parallelogramme. Kreislehre I. Teil. 3 St. *Vorbrodt.*

Naturbeschreibung. S. Beschreibung schwieriger Blütenpflanzen. Wichtige ausländische Nutzpflanzen. W. Einiges aus der Anatomie und Physiologie der Pflanzen, über Kryptogamen und Pflanzenkrankheiten. Überblick über das Tierreich. Grundbegriffe der Tiergeographie. 2 St. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Antike, Ornamentik, Blattformen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Quarta.

Ordinarius: ***Mintus.***

Religionslehre. a) Evangelische: Lesung wichtiger Abschnitte des A. u. N. T. Sprüche und Lieder nach dem Lehrplan. 2 St. *Feller.*

b) Katholische: Siehe Obertertia.

Deutsch. Der zusammengesetzte Satz. Orthographische Übungen, schriftliches freieres Nacherzählen alle 4 Wochen. Lesen von Gedichten und Prosastücken. Auswendiglernen und Vortragen von Gedichten. 3 St. *Mintus.*

Lateinisch. Lektüre: Nepos mit Auswahl. Grammatik: Wiederholung der Formenlehre. Kasuslehre. Mündliche und schriftliche Übersetzungen aus Ostermann. Wöchentlich eine schriftliche Arbeit. 7 St. *Mintus.*

Französisch. Lektüre nach Lüdecking I und im Anschluss daran mündliche und schriftliche Übungen. Grammatik: Plötz, method. Übungsbuch I Lekt. 42—60. Konjugation von finir und rompre; Veränderlichkeit des part. passé. Teilartikel und Pronomina nach dem Lehrplan. 4 St. *Wimmer.*

Geschichte und Erdkunde. Griechische Geschichte von Drakon bis zum Tode Alexanders d. Gr. Diadochenreiche. Römische Geschichte bis zum Tode des Augustus. 2 St. Geographie von Europa ausser Deutschland. 2 St. *Mintus.*

Rechnen und Mathematik. Dezimalrechnung. Einfache und zusammengesetzte Regeldetri mit ganzen Zahlen und Brüchen. Lehre von den Geraden, Winkeln und Dreiecken. 4 St. *Vorbrodt.*

Naturbeschreibung. S. Vergleichende Beschreibung verwandter Arten von Blütenpflanzen. Übersicht über das natürliche Pflanzensystem. Lebenserscheinungen der Pflanzen. W. Niedere Tiere, namentlich nützliche und schädliche sowie ihre Feinde, besonders Insekten. 2 St. *Vorbrodt.*

Zeichnen. Ornamentik, Studien nach Blattformen u. Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Quinta.

Ordinarius: ***Jäger.***

Religionslehre. a) Evangelische: Biblische Geschichte des A. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Psalmen und Liedern nach dem Kanon. 2 St. *Werth.*

b) Katholische: Der kleine Katechismus. Leben Jesu nach Schuster. Erklärung der gewöhnlichen Gebete. 2 St. *Haan.*

Deutsch und Geschichtserzählungen. Der einfache und der erweiterte Satz. Orthogr. und Interpunktionsübungen. Wöchentlich ein Diktat. Schriftliches Nacherzählen. Auswendiglernen von Gedichten. Erzählungen aus der alten Sage und Geschichte. 3 St. *Mintus.*

Lateinisch. Abschluss der Formenlehre, namentlich die sogenannte unregelmässige Formenlehre. Wiederholung der regelmässigen Formenlehre. Übersetzungen aus dem Lateinischen ins Deutsche und aus dem Deutschen ins Lateinische mit Benutzung von Ostermann. Alle 8 Tage eine schriftliche Arbeit. 8 St. *Jäger.*

Erdkunde. Geographie Deutschlands nach Daniel. 2 St. *Mintus.*

Rechnen. Die gemeinen Brüche und die Dezimalbrüche nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. S. Kenntnis aller äusseren Organe der Blütenpflanzen, Beschreibung und Vergleichung verwandter Arten. W. Beschreibung wichtiger Wirbeltiere; ihre Lebensweise, Nutzen oder Schaden. Der Knochenbau des Menschen. 2 St. *Vorbrodt.*

Schreiben. Deutsche, lateinische und griechische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Blattvorlagen und Studien nach Wandtafelvorlagen. 2 St. *Gehrke.*

Sexta.

Ordinarius: *Dohmen.*

Religionslehre. a) Evangelische: Biblische Geschichte des N. T. nach Zahn. Lernen von Sprüchen, Psalmen und Liedern nach dem Kanon. 3 St. *Werth.*

b) Katholische: Siehe Quinta.

Deutsch und Geschichtserzählungen. Lehre vom einfachen Satz. Starke und schwache Flexion. Wöchentlich ein Diktat. Lesen von Gedichten und Prosastücken. Auswendiglernen von Gedichten. Erzählungen aus der vaterländischen Sage und Geschichte. 4 St. *Mintus.*

Lateinisch. Die regelmässige Formenlehre. Übersetzungen aus dem Lateinischen ins Deutsche und aus dem Deutschen ins Lateinische, zum Teil im Anschluss an Ostermann. Alle 8 Tage eine schriftliche Arbeit. 9 St. *Dohmen.*

Erdkunde. Grundbegriffe der phys. und mathem. Erdkunde in Anlehnung an die nächste örtliche Umgebung. Heimatliche Erdkunde. Anleitung zum Verständnis des Globus und der Karten. 2 St. *Schultze.*

Rechnen. Die Grundrechnungen mit ganzen unbenannten und benannten Zahlen, sowie mit Dezimalzahlen. Teilbarkeit der Zahlen. Nach Harms und Kallius. 4 St. *Werth.*

Naturbeschreibung. S. Beschreibung vorliegender Blütenpflanzen; Erklärung der Formen der Pflanzenteile. W. Beschreibung wichtiger Säugetiere und Vögel; ihre Lebensweise, Nutzen und Schaden. 2 St. *Vorbrodt.*

Schreiben. Deutsche und lateinische Schrift. 2 St. *Werth.*

Zeichnen. Einführung in das Zeichnen durch mündlichen Unterricht. Die gerade Linie und Bildung geradliniger Figuren. Wandtafelvorbilder. 2 St. *Gehrke.*

Vom evangelischen und katholischen Religionsunterricht war kein Schüler befreit.
Am freiwilligen englischen Unterricht nahmen 13 Obersekundaner und 10 Primaner, am freiwilligen Zeichen-Unterricht 7 Sekundaner teil.

Technischer Unterricht.

a) **Turnen.** I. (Ober- u. Unterprima): Zusammengesetzte Hantel- u. Eisenstabübungen. Fechten. Verschiedenartige Formationen, Reihungen u. Schwenkungen. Dauerlauf. Schwierigere u. zusammengesetzte Gerätübungen. 2 St. — II. (Obersekunda): Militärische Marschübungen. Hantelübungen. Riegenturnen an allen Geräten. 2 St. — III. (Untersekunda u. Obertertia): Aufmärsche. Eisenstabübungen. Gerätübungen der Stufe entsprechend. (Massenturnen.) 2 St. — IV. (Untertertia u. Quarta): Freiübungen in Gruppen. Aufmärsche. Reihungen. Laufübungen. Gerätübungen der Stufe entsprechend. (Massenturnen.) 2 St. — V. (Quinta): Frei- u. Ordnungsübungen. Reihungen der Zweierreihe während des Marsches. Laufübungen. Gerätübungen der Stufe entsprechend. 2 St. — VI. (Sexta): Einfache Frei- u. Ordnungsübungen. Reihungen der Zweierreihe. Dauer- u. Wettlauf. Die Grundübungen am Reck u. Klettergerüst. Springen. 2 St. — VII. (Vorschulklassen): Die einfachsten Frei- u. Ordnungsübungen. Hang- u. Kletterübungen. Schwebebalken. Spiele. 1 St. — Es waren 14 Schüler vom Turnunterricht befreit, teils wegen zu weiten Schulweges, teils auf Grund eines ärztlichen Zeugnisses.

b) **Turnspiele.** Auch im verflossenen Sommer wurden unter Leitung der Turnlehrer regelmässig Turnspiele an den Mittwoch- und Samstag-Nachmittagen abgehalten. Jeder Schüler war zum Besuch derselben verpflichtet und nur die auswärtigen waren davon befreit. Die oberen Klassen trieben das Fussballspiel ziemlich lebhaft. Mit den mittleren und unteren Klassen wurden Ball- und andere Bewegungsspiele vorgenommen. *Bechtel. Schirmer.*

c) **Gesang.** Prima u. Sekunda 1 St.: zweistimmige Volkslieder und vierstimmige Gesänge. — Tertia u. Quarta je 1 St.: Ebenso. — Quinta u. Sexta je 2 St.: zweistimmige Lieder und Choräle. Notenkenntnis. *Werth.*

Schulbücher für das Schuljahr 1893/94.

Vorbemerkung. Der Gebrauch der angegebenen Ausgaben ist unerlässlich. Nur in besonderen Fällen kann nach vorher eingeholter Genehmigung des betreffenden Fachlehrers der Gebrauch einer anderen Ausgabe gestattet werden. **Es ist stets die vorgeschriebene Auflage anzuschaffen.** — Wegen Überlassung von Büchern aus der Unterstützungs-Bibliothek hat man sich an den Ordinarius zu wenden.

Gegenstand.		Lehrbücher	Klasse
		A. Gymnasium.	
Religion.	1. Evang.	Bibel	VI–I.
		Zahn, bibl. Historien	VI, V.
		Novum testamentum graece ed. Buttmann (Teubner) oder Tischendorf (ed. acad. Mendelssohn)	I, II.
		Spruch- und Lieder-Kanon für den evangelischen Religionsunterricht an höheren Schulen	VI–I.
	2. Kath.	Dr. Schuster, bibl. Geschichte	VI–V.
		Kleiner kathol. Katechismus für die Diözese Münster	VI–V.
		Overberg-Erdmann, bibl. Geschichte des A. und N. T.	IV–III.
		Kathol. Katechismus für die Diözese Münster	IV–III.
		Dr. Dreher, Lehrbuch der katholischen Religion	II–I.
Deutsch.		Hopf und Paulsiek, Lesebuch	VI–I.
Lateinisch.		Ellendt-Seyffert, lat. Grammatik, nebst Brambach, Handweiser der lat. Rechtschreibung	VI–I.
		Ostermann, Übungsbuch	VI–III a.
		Ostermann, Vokabular	VI, V.
		Cornelius Nepos ed. Halm (Teubner Text)	IV.
		Haacke, Aufgaben II 2	III b.
		Caesar, bellum gallicum (Teubner Text) Ovid, metam. (Teubner Text)	III b, III a.
		Haacke, Aufgaben II 1	III a, II b.
		Cic. orat. XIX ed. Eberhard et Hirschfelder Vergil (Teubner Text)	II b, II a.
		Süpfle, Übungsbuch für II	II a.
		Süpfle, Übungsbuch für I Horaz (Teubner Text)	I.
Griechisch.		Koch, Grammatik	III b–I.
		Wesener, Elementarbuch I	III b.
		Wesener, Elementarbuch I und II	III a.
		Xenophon, Anab. (Teubner Text)	III a, II b.
		Homer, Od. (Teubner Text)	II b, II a.
		Herodot (Teubner Text)	II a.
		Xenophon, Memorabilien (Teubner Text)	II a.
		Homer, Jl. (Teubner Text)	I.
Französisch.		Plötz, kurzgef. system. Grammatik	V–I.
		Plötz, method. Übungsbuch. I. Teil	V–III b.
		Plötz, method. Übungsbuch, II. Teil	III a–II a.
		Lüdecking, Lesebuch I	III b, III a.
		Lüdecking, Lesebuch II	II b.
Englisch.		Tendering, kurzgef. Lehrbuch der engl. Sprache	II a, I.
		Vietor und Dörr, engl. Lesebuch	II a.
Hebräisch.		Hollenberg, Hebr. Schulbuch	II a, I.
		Hebr. Bibel	I.
Geschichte.		Kanon der im geschichtlichen Unterrichte der unteren u. mittleren Klassen höh. Lehranstalten einzuprägenden Jahreszahlen	IV–II b.
		O. Jäger, Hilfsbuch für den ersten Unterricht in der alten Geschichte	IV.
		David Müller, Leitfaden zur Geschichte des deutschen Volks	III b, III a.
		David Müller, Abriss der allgemeinen Geschichte I	II.
		Beck, Lehrbuch der allgemeinen Geschichte III und IV	I.
Geographie.		Daniel, Leitfaden	VI–III a.

Gegenstand	Lehrbücher	Klasse
Mathematik.	Harms und Kallius, Rechenbuch	VI–IV.
	Heilermann und Diekmann, Algebra I	III b, III a.
	Heilermann und Diekmann, Algebra II	II b, II a.
	Heilermann und Diekmann, Algebra III	I.
	Reidt, Elemente der Mathematik II	IV–I.
	Reidt, Elemente der Mathematik IV	II a–I.
	Reidt, Elemente der Mathematik III	I.
	Gauss, Logarithmentafeln	II b–I.
Physik.	Krumme, Lehrbuch	II b–I.
Naturbeschreibung.	Thomé, Lehrbuch der Botanik; Thomé, Lehrbuch der Zoologie	III b, III a.
Gesang.	Göcker, Des Knaben Liederschatz	VI–I.
	Das neue Gesangbuch für die ev. Schüler	VI–I.
	B. Vorschule.	
Religion. 1. Evang.	Zahn, bibl. Historien	2. 1.
2. Kathol.	Dr. Schuster, kleine biblische Geschichte	3–1.
Deutsch.	Gladbacher Fibel, I, II. — Schulze u. Steinmann, Kinderschatz I.	3.
	Kinderschatz II. — Schipke, Orthographie	2.
	Gabriel und Supprian, deutsches Lesebuch, II. Teil. (Oberstufe); Schipke, Orthographie; Schwenk, 50 Aufgaben	1.
Rechnen.	Gladbacher Rechenfibel, Zahlenklassen 1–100	3.
	Terlinden, Rechenbuch I	2.
	Terlinden, Rechenbuch II	1.
Gesang.	Göcker, Liederschatz	2, 1.
	Das neue Gesangbuch für die ev. Schüler	2, 1.

II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

1892. Ministerium der geistlichen u. s. f. Angelegenheiten. 21. September. U. II. Nr. 1904. Schüler, die in der Schule oder beim Turnen, Spielen, Baden oder auf Ausflügen im Besitze von gefährlichen Waffen betroffen werden, sind mindestens mit der Androhung der Verweisung von der Anstalt, im Wiederholungsfalle mit der Verweisung zu bestrafen.

1893. Dasselbe. U. II. Nr. 590. U. III. A. Falls für Kinder von den aus der Landeskirche ausgetretenen Personen die Dispensation vom Religionsunterricht nachgesucht wird, behält sich der Herr Minister bis auf weiteres die Entscheidung vor.

III. Geschichte der Anstalt.

Das neue Schuljahr wurde am Dienstag, den 26. April, vormittags 8 Uhr in der herkömmlichen Weise begonnen. Die durch das Ableben des Oberlehrers und Professors *Sonntag* entstandene Lücke wurde durch Aufrücken ausgefüllt. Vervollständigt wurde des Kollegium durch den Eintritt des wissenschaftlichen Hilfslehrers *Heinrich Dohmen*, gebürtig aus Burtscheid bei Aachen, der vorher am Kgl. Gymnasium zu Saarbrücken thätig war. Die erledigte Stelle eines ordentlichen Lehrers (Oberlehrers) erhielt der bisherige wissenschaftliche Hilfslehrer *Paul Vorbrodt*. Sonst blieb die Zusammensetzung des Lehrkörpers dieselbe.

An den Gedenktagen hielten die Mitglieder des Kollegiums wie bisher der Reihe nach Ansprachen an die in der Aula versammelten Schüler.

Die Pfingstferien dauerten vom 4. bis zum 8. Juni einschliesslich.

Die Turnfahrt wurde von der Prima am 6. und 7., von den übrigen Klassen am 7. Juli unternommen und hatte auch diesmal einen befriedigenden Verlauf.

Die mündliche Reifeprüfung wurde am 3. August unter dem Vorsitz des zum Kgl. Kommissar ernannten Direktors abgehalten. Es war nur ein Abiturient zu prüfen; er erhielt das Zeugnis der Reife (s. u.).

Infolge besonderer Bestimmung des Kgl. Provinzial-Schulkollegiums wurde der Unterricht am Samstag, den 13. August, mittags 12 Uhr geschlossen, am Dienstag, den 20. September, vormittags 8 Uhr wiederbegonnen, und die Weihnachtsferien wurden um einen Tag gekürzt.

Oberlehrer Dr. *Fromm* wurde zu einer Übung einberufen und musste deshalb vom Anfang des Tertials bis zum 12. Oktober einschliesslich von den Lehrern der Anstalt vertreten werden.

Der Allerhöchste Erlass vom 28. Juli 1892, durch welchen sämtlichen fest angestellten wissenschaftlichen Lehrern die fünfte Rangklasse und die Amtsbezeichnung „Oberlehrer" verliehen ist, wurde durch Verfügung des Kgl. Provinzial-Schulkollegiums vom 23. September S. C. 12874 mitgeteilt.

Die Weihnachtsferien wurden durch besondere Verfügung (s. o.) so gelegt, dass der Unterricht am 23. Dezember mittags 12 Uhr geschlossen und am 7. Januar 1893 vormittags 8 Uhr wieder aufgenommen wurde.

Am 27. Januar wurde der Allerhöchste Geburtstag gefeiert. Die Festrede hielt Professor *Averdunk*.

Die mündliche Reifeprüfung fand am 16. Februar unter dem Vorsitz des Herrn Provinzial-Schulrats Dr. *Münch* statt. Es hatten sich 7 Oberprimaner gemeldet; von diesen wurden zwei nicht, die übrigen in einzelnen Gegenständen geprüft. Sie erhielten sämtlich das Zeugnis der Reife (s. u.).

Die mündliche Abschlussprüfung in Untersekunda wurde in der letzten Woche des Schuljahres abgehalten.

Mit dem Schlusse des Schuljahres tritt der ordentliche Lehrer *Karl Friedrich Werth* in den Ruhestand, den er unter dem 15. Oktober 1892 erbeten hat, und der ihm durch Verfügung vom 5. Dezember 1892 gewährt worden ist.

Geboren am 8. September 1826 zu Barmen, besuchte er das Seminar zu Mörs und erlangte dort unter dem 5. August 1847 das Prüfungszeugnis. Schon vor der Seminarzeit, vom 1. August 1843 ab, war er ein Jahr lang Hilfslehrer an der Unterklasse der Elementarschule zu Wülfrath, vom August 1844 bis Herbst 1845 an der Elementarschule zu Wupperfeld. Nach der Seminarzeit war er vom August 1847 bis Herbst 1849 Hilfslehrer an der Auer-Schule in Unterbarmen. Im August 1849 wurde er als Lehrer der Vorschule und als Gesanglehrer des Gymnasiums und der Realschule nach Duisburg berufen. Vom 1. Februar 1857 trat er ganz an das Gymnasium und die Realschule über und erhielt bald nachher die fünfte, vom 1 April 1873 ab die vierte ordentliche Lehrerstelle. Von 1857 an bis 1875 hat er den vereinigten Anstalten, seit der Trennung dem Gymnasium ohne Unterbrechung angehört. Von Anfang an hat er den Gesangunterricht an der ganzen Anstalt erteilt; vom Beginn des Schuljahrs 1853/54 an Schreiben und Rechnen in VI, V und IV des Gymnasiums und Schreiben in den Realklassen, von 1854/55 an bis 1881 auch Mathematik in IV, von 1855/56 an auch Rechnen in den Realklassen, von 1866 bis 73 Deutsch in Real IV. Eine Reihe von Jahren gab er auch einige Stunden Turnunterricht. Von 1873 ab blieben Religion, Rechnen und Schreiben in V und VI und der Gesangunterricht in der ganzen Anstalt seine regelmässig wiederkehrenden Aufgaben, die er mit musterhafter Treue und Gewissenhaftigkeit und mit dem besten Erfolge gelöst hat. Wie ihm die vorgesetzte Behörde „für die während der langjährigen Dienstzeit bewiesene treue Hingabe an seinen Beruf ihren Dank ausspricht", so wird ihm die Anstalt, so werden ihm seine zahlreichen Schüler stets ein dankbares Andenken bewahren, auch wenn er nicht mehr in unserer Mitte weilt. Unser Wunsch ist, dass die seltene körperliche Rüstigkeit und Frische, die ihm bis zum letzten Tage seiner amtlichen Thätigkeit beschieden war, ihn auch in seinen Ruhestand begleiten und ihm noch lange Jahre durch Gottes Gnade erhalten bleiben möge.

An seine Stelle tritt der bisherige städtische Elementarlehrer *Robert Saure*, der durch Verfügung vom 17. Januar 1893 an die Anstalt berufen worden ist.

IV. Statistische Mitteilungen.

Der Verwaltungsrat bestand wie bisher aus den Herren: Oberbürgermeister *Lehr*, Vorsitzender; Gymnasialdirektor Dr. *Schneider*, stellvertretender Vorsitzender; Pastor *Terlinden*, Fabrikbesitzer Kommerzienrat *Arnold Böninger* und Justizrat Dr. jur. *Michels*.

A. Schulbesuch im Schuljahr 1892/93.

	A. Gymnasium.										B. Vorschule.			
	Ia.	Ib	IIa	IIb	IIIa	IIIb	IV	V	VI	Zusammen	1	2	3	Zusammen
1. Bestand am 1. Februar 1892	7	11	27	33	29	30	34	29	29	229	16	9	15	40
2. Abgang z. Schluss d. Schuljahres 1891/92	6	—	2	6	1	2	8	6	4	35	1	1	1	3
3a. Zugang durch Versetzung zu Ostern	5	23	23	28	20	25	16	23	12	—	7	14	—	—
3b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern	—	1	2	3	1	5	2	2	13	29	2	—	17	19
4. Bestand a. Anfang d. Schuljahres 1892/93	6	30	25	36	23	37	19	32	27	235	12	15	17	44
5. Zugang im Sommersemester	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—
6. Abgang im Sommersemester	1	2	1	3	3	—	—	—	—	11	—	—	—	—
7a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis	5	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
7b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis	—	—	—	1	1	—	—	—	—	2	—	1	—	1
8. Bestand zu Anfang des Wintersemesters	10	23	24	34	21	37	19	31	27	226	12	16	17	45
9. Zugang im Wintersemester	—	—	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	—
10. Abgang im Wintersemester	—	1	2	1	—	1	1	1	—	7	1	—	1	2
11. Bestand am 1. Februar 1893	10	22	22	33	21	36	19	30	27	220	11	16	16	43
12. Durchschnittsalter der Schüler	$19._{6}$	$18._{1}$	$16._{10}$	$16._{5}$	$15._{6}$	$14._{6}$	$13._{1}$	$11._{9}$	$10._{6}$		$9._{8}$	$8._{3}$	$7._{8}$	

B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	A. Gymnasium.							B. Vorschule.						
	Evang.	Kath.	Diss.	Jüd.	Einh.	Ausw.	Ausländer	Evang.	Kath.	Diss.	Jüd.	Einh.	Ausw.	Ausländer
Am Anfang des S.-Semesters	153	74	1	7	177	56	2	33	5	1	5	44	—	—
Am Anfang des W.-Semesters	146	73	1	6	171	53	2	33	6	1	5	45	—	—
Am 1. Februar 1893	140	72	1	6	166	51	2	31	6	1	5	43	—	—

Das Zeugnis für den einjährig-freiwilligen Dienst haben erhalten Ostern 1892: 24 Schüler; Herbst 1892: 5 Schüler. Hiervon sind zu einem praktischen Beruf abgegangen Ostern 1892: 5 Schüler; Herbst 1892: 2 Schüler.

C. Übersicht über die Abiturienten.

Herbst 1892.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Konfession	Des Vaters Stand	Des Vaters Wohnort	Aufenthalt auf der Anstalt	Aufenthalt in Prima	Gewählter Beruf
Albert Herz	14. Juli 1872	Köln a. Rh.	israel.	Kaufmann	Köln a. Rh.	7	$2^1/_2$	Chemie.

Ostern 1893.

Namen	Geburtstag	Geburtsort	Konfession	Des Vaters Stand	Des Vaters Wohnort	Aufenthalt auf der Anstalt	Aufenthalt in Prima	Gewählter Beruf
Ferdinand Baasel	18. Novbr. 1874	Angermund	kath.	Bürgermeister	Angermund	6	2	Rechte u. Cameralia
Hans Gottschow	31. Mai 1874	Bochum	evang.	Vorsteher der K. Güterabfertigung	Duisburg	10	2	Rechte
Walther Krall	7. Oktober 1873	Düsseldorf	evang.	† Apotheker	Ruhrort	4	2	Rechte
Paul Offerhaus	5. Dezember 1873	Mannbach	evang.	Pfarrer	Duisburg-Hochfeld	9	2	Theolog.
Heinrich Passmann	9. Februar 1874	Bochum	kath.	Schreiner	Duisburg	4	2	Theolog.
Karl Schmitz	30. Juni 1874	Ruhrort	evang.	Güterexpedient	Meiderich	8	2	Rechte
Hermann Schuster	14. Septbr. 1873	Stuttgart	evang.	Superintendent	Duisburg	11	2	Medizin

V. Sammlung von Lehrmitteln.

1. **Lehrer-Bibliothek.** (Verwalter: Professor *Averdunk.*)

Es kamen hinzu a) durch Ankauf:

1. Zeitschriften und Jahresberichte: Centralblatt für die gesamte Unterrichtsverwaltung. Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Rheinisches Museum. Zeitschrift für Gymnasialwesen. Bursian, Jahresbericht. Mnemosyne, Bibliotheca philologica Batava. Deutsche Litteraturzeitung. Westdeutsche Zeitschrift nebst Correspondenzblatt. Von Sybels historische Zeitschrift. Zeitschrift für den physikalischen und chemischen Unterricht. Monatsschrift für das Turnwesen von Euler und Eckler. Statistisches Jahrbuch der höheren Schulen. Jahrbuch des Vereins von Altertumsfreunden im Rheinlande. W. Müller, Politische Geschichte der Gegenwart.

2. Fortsetzungen: W. H. Roscher, Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie. W. Oncken, Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen. B. Suphan, Herders sämtliche Werke. Aus deutschen Lesebüchern. H. Paul, Grundriss der germanischen Philologie. Fries u. Meyer, Lehrproben und Lehrgänge aus der Praxis. Grimm, Deutsches Wörterbuch. Müllenhoff, Deutsche Altertumskunde. Bd. III u. V 2.

3. Einzelne Werke: Fr. Bücheler, Herondae Mimiambi. Bonn, Cohen, 1892. Direktoren-Conferenz der Rheinprovinz 1891. C. Capelle, Vollständiges Wörterbuch zu Homer und den Homeriden nach Seiler. 9. Aufl. Leipzig, Hahnsche Buchh. 1889. F. Vollbrecht, Xenophons Anabasis für den Schulgebrauch. 8. Aufl. von Dr. W. Vollbrecht. Leipzig, Teubner, 1886. H. Steinthal, Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern. 2. Aufl. 1. Teil. Berlin, Dümmler, 1890. K. Goedeke, Emanuel Geibel. I. Teil. Stuttgart, Cotta, 1869. G. F. Knapp, Die Bauernbefreiung und der Ursprung der Landarbeiter in Preussen. Leipzig, Duncker u.

Humblot, 1887. G. Schmoller, Über einige Grundfragen des Rechts und der Volkswirtschaft. 2. Aufl. Leipzig, Duncker u. Humblot. G. Egelhaaf, Deutsche Geschichte im 16. Jahrhundert bis zum Augsburger Religionsfrieden. 2 Bde. Stuttgart, J. G. Cotta Nachf., 1889. C. Rehdantz, Xenophons Anabasis. 6. Aufl. v. Dr. Carnuth. Berlin, Weidmann, 1884. Gisbert Kapp, Elektrische Kraftübertragung. Deutsch von Dr. L. Holborn und Dr. K. Kahle. Berlin und München, Springer u. Oldenbourg, 1891. K. O. Müller, Geschichte der griechischen Litteratur bis Alexander. 4. Aufl. von E. Heitz. Stuttgart, A. Heitz, 1882. K. Kehrbach, Monumenta Germaniae paedagogica I. Dr. Fr. Koldewey, Braunschweigische Schulordnungen I. Berlin, Hofmann u. Comp., 1886. Gierke, Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte. XXIII. F. Reinhold, Verfassungsgeschichte Wesels im Mittelalter. Berlin, Koebner, 1888. J. Schwalm, Die Landfrieden in Deutschland unter Ludwig dem Baier. Göttingen, Vandenhoek u. Ruprecht, 1889. F. Susemihl, Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrinerzeit. Leipzig, Teubner, 1891 und 1892. G. Meyer, Griechische Grammatik. 2. Aufl. Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 1886. Moritz Ritter, Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges. I. 1555—1586. Stuttgart, Cotta, 1889. Fr. Leitschuh, Georg III., Schenk von Limburg, im Götz von Berlichingen. Bamberg, Züberlein (C. Beyer), 1888. B. ten Brink, Geschichte der englischen Litteratur. Strassburg, Trübner, 1877 und 1889. Ph. L. Martin, Die Praxis der Naturgeschichte. 2. Aufl. nebst Atlas. Weimar, B. Fr. Voigt, 1880. Die Bibel. Im Auftrage der deutschen evang. Kirchenconferenz durchgesehene Ausgabe. Halle, Canstein, 1892. H. J. Klein, Entwicklungsgeschichte des Kosmos nach dem gegenwärtigem Standpunkte der gesamten Naturwissenschaften. Braunschweig, Fr. Vieweg u. Sohn, 1890. Dr. L. Bellermann, Schillers Dramen. Beiträge zu ihrem Verständnis. Berlin, Weidmann, 1888, 1891. U. v. Wilamowitz-Moellendorf, Euripides' Hippolytos. Griechisch und deutsch. Berlin, Weidmann, 1891. H. Georgii, Die antike Äneiskritik aus den Scholien und anderen Quellen. Stuttgart, Kohlhammer, 1891. W. Scherer, Zur Geschichte der deutschen Sprache. 2. Ausg. Neuer Abdruck. Berlin, Weidmann, 1890. Dr. Th. Lion, Joh. Amos Comenius, Grosse Unterrichtslehre. 3. Aufl. Langensalza, Beyer u. Söhne, 1891. Dr. O. Pfleiderer, Die Entwicklung der protestantischen Theologie in Deutschland seit Kant, in Grossbritannien seit 1825. Freiburg i. Br., Mohr, 1891. H. Taine, Les Origines de la France contemporaine. 5 Bde. Paris, Hachette, 1876ff. W. Christ, Geschichte der griechischen Litteratur bis auf die Zeit Justinians, 2. Aufl. München, Beck, 1890. Bernhardy, Griechische Litteraturgeschichte. Neueste Aufl. Halle. Th. A. Fischer, Drei Studien zur englischen Litteraturgeschichte. Gotha, Perthes, 1892. Beiträge zur Geschichte des Niederrheins. Jahrbuch des Düsseldorfer Geschichtsvereins. Düsseldorf, E. Lintz, 1892.

b) durch Geschenke:

Vom Herrn Kultusminister: Luthers 95 Thesen. Nachbildung des in der Kgl. Bibliothek zu Berlin bewahrten Originals. Angefertigt in der Reichsdruckerei. Berlin, 1891. Publicationen aus den Kgl. Preussischen Staats-Archiven. Band 50: E. Joachim, Die Politik des letzten Hochmeisters in Preussen Albrecht von Brandenburg. I. Leipzig, Hirzel, 1892. Band 51: H. Reimer, Hessisches Urkundenbuch. Zweite Abteilung. II. Leipzig, Hirzel, 1892. Band 52: E. Friedlaender, Aeltere Universitäts-Matrikeln. II. Universität Greifswald. Leipzig, Hirzel, 1893. Band 53: M. Lehmann, Preussen und die katholische Kirche seit 1640. Sechster Teil. Leipzig, Hirzel, 1893. Von der Buchhandlung: H. Kiepert, Atlas antiquus. 11. Aufl. Berlin, Reimer, 1892. Vom Herrn Verfasser: *C. Hosius*, M. Annaei Lucani de bello civili x. bibliotheca Teubneriana. 1892. Vom Herrn Verfasser: Direktor *Beckert*, Siebenter Bericht über die Rhein - Westfälische Hüttenschule zu Duisburg. Nebst einem Rückblick auf die ersten 10 Jahre. M. Mendelssohn, Duisburg. Vom Herrn Verfasser: Schulinspector *W. Armstroff*, Städtische Handwerkerfortbildungsschule zu Duisburg. Bericht über das Schuljahr 1891/92. Duisburg. Mendelssohn, 1892, und Bericht über die städtische Mittelschule zu Duisburg. Duisburg, Job. Ewich, 1892. Von Herrn Oberbürgermeister *Lehr:* Bericht über die Verwaltung und den Stand der Gemeinde-Angelegenheiten der Stadt Duisburg. Duisburg, Mendelssohn, 1892. Von der Handelskammer (Herrn Dr. *Stein*): Jahresbericht der Handelskammer für den Stadtkreis Duisburg für 1891. Duisburg, Mendelssohn, 1892. Von Herrn *Jul. Brockhoff:* Beschreibung des am 15. Oktober 1840 von Seiten der Bürgerschaft gefeierten Festes. Von Frau Professor *Sonntag:* Am Sarge unsers Richard Sonntag, Kgl. Gymnasial-Professors. Rede, gehalten von Pastor Sonntag in Bremen. Vom Herrn Verfasser: Dr. *H. L. Strack*, Der Blutaberglaube in der Menschheit, Blutmorde und Blutritus. Zugleich eine Antwort auf die Herausforderung des Osservatore Cattolico. München, Beck, 1892. Schriften des Institutum Iudaicum 14.

2. **Schüler-Bibliothek.** (Verwalter: Professor *Averdunk.*)

Angekauft: Dr. O. Lenz, Timbuktu. Reise durch Marokko, die Sahara und den Sudan. 2 Bde. 2. Aufl. Leipzig, Brockhaus, 1892. G. Maspero, Aegypten und Abessinien. Übersetzt von D. Birnbaum. Leipzig, B. G. Teubner, 1891.

3. **Unterstützungs-Bibliothek.** (Verwalter: Oberlehrer *Feller.*)

Eine Anzahl Schulbücher wurde teils angeschafft, teils geschenkt von den Abiturienten *Neuhöfer, Herz, Overbeck, Gottschow,* dem Primaner *Grass* und den Sekundanern *Bechem* und *Hessdörfer*.

4. **Physikalische Sammlung.** (Verwalter: Oberlehrer Dr. *Fromm.*)

Geschenkt von Herrn *Julius Weber* (Kupferhütte): 2 Fernsprecheinrichtungen. — Anschaffungen: Stehleiter, Wage, Geräte zur Darstellung der verschiedenen Dichtigkeit des Wassers bei verschiedenen Wärmestufen, Wasserstrahlgebläse, Gerät zur Darstellung der vollständigen Rückwerfung des Lichts in einem Wasserstrahl, Hohlspiegel, Gerät zur Erklärung der Wasserheizung und für die Spannkraft des Dampfes bei verschiedenen Wärmestufen, Druckpumpe, Kryophor, freischwebende Magnetnadel, Gerät zur Erklärung der relativen Wärme verschiedener Metalle.

5. **Naturwissenschaftliche Sammlung.** (Verwalter: Oberlehrer *Vorbrodt.*)

Angeschafft wurden: 5 Wandtafeln für den naturwissenschaftlichen Anschauungsunterricht. Cypraea tigris (Seitenschnitt); Bombyx mori, Metamorphose; Bombus terrestris Metamorphose; Salmo fario, Entwickelung; Rana esculenta, Entwickelung; Salamandra maculosa, Entwickelung; Modell des menschlichen Herzens. Grus cinerea, Ardea cinerea, Platalea leucerodia, Ibis falcinellus, Recurvirostra avocetta, Himantopus rufipes.

6. **Lehrmittel für den geographischen und geschichtlichen Unterricht.**
(Verwalter: Oberlehrer Dr. *Hass.*)

Angeschafft wurden: V. v. Haardt, Schulwandkarte von Afrika. 1891. Gaebler, Schulwandkarte von Afrika. 1893. Kuhnert, physikalische Schulwandkarte von Deutschland.

7. **Die Sammlung der Altertümer und Kunstgegenstände.**

Herr Kommerzienrat *Otto Böninger* schenkte beim Abgang seines Sohnes, des Abiturienten *Richard Böninger*, 300 Mark. Hierfür wurde eine Bronzebüste des Feldmarschalls Grafen Moltke mit Sockel, ferner eine Darstellung des Festplatzes in Olympia in Farbendruck mit Rahmen angeschafft. Beide Kunstgegenstände schmücken die Aula.

8. Die **Münzsammlung** wurde nicht vermehrt.
9. Der **Zeichenapparat.** Es wurde eine grosse Zahl von Modellen aus Thon angeschafft.
10. **Turngeräte.** Herr Referendar *Max Vygen* schenkte einen Fechtanzug mit drei Rapieren.

Für die schönen Geschenke sei hier im Namen der Anstalt der wärmste Dank abgestattet.

VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Das **Hüchtenbrücksche** Stipendium verlieh Herr Oberbürgermeister *Lehr* auf den Vorschlag des Lehrerkollegiums an den Untersekundaner *Reinhold Walther*. Auf Grund der gelieferten Arbeiten wurde der Preis der **Köhnen-Stiftung** dem Oberprimaner *Heinrich Passmann*, der Preis der **Hülsmann-Stiftung** dem Oberprimaner *Karl Schmitz* zuerkannt. Die beiden letzten Jahresbeträge des **Anna Weyerschen** Stipendiums wurden von Herrn Direktor *W. Liebrich* in Oberhausen dem Obersekundaner *Friedrich Deerberg* und dem Untersekundaner *Fritz Müller* überwiesen.

VII. Mitteilungen an die Eltern.

Von Sr. Excellenz dem Herrn Kultusminister ist angeordnet worden, folgenden Auszug aus dem Cirkular-Erlasse von 29. Mai 1880 zur Kenntnis der Eltern und ihrer Stellvertreter zu bringen:

„. . . Die Strafen, welche die Schulen verpflichtet sind, über Teilnehmer an Verbindungen zu verhängen, treffen in gleicher oder grösserer Schwere die Eltern als die Schüler selbst. Es ist zu erwarten, dass dieser Gesichtspunkt künftig ebenso, wie es bisher öfters geschehen ist, in Gesuchen um Milderung der Strafe wird zur Geltung gebracht werden, aber es kann demselben eine Berücksichtigung nicht in Aussicht gestellt werden. Den Ausschreitungen vorzubeugen, welche die Schule, wenn sie eingetreten sind, mit ihren schwersten Strafen verfolgen muss, ist Aufgabe der häuslichen Zucht der Eltern oder ihrer Stellvertreter. In die Zucht des Elternhauses weiter als durch Rat, Mahnung und Warnung einzugreifen, liegt ausserhalb des Rechtes und der Pflicht der Schule; und selbst bei auswärtigen Schülern ist die Schule nicht in der Lage, die unmittelbare Aufsicht über ihr häusliches Leben zu führen, sondern sie hat nur deren Wirksamkeit durch ihre Anordnungen und ihre Kontrole zu ergänzen. Selbst die gewissenhaftesten und aufopferndsten Bemühungen der Lehrerkollegien, das Unwesen der Schülerverbindungen zu unterdrücken, werden nur teilweisen und unsicheren Erfolg haben, wenn nicht die Erwachsenen in ihrer Gesamtheit, insbesondere die Eltern der Schüler, die Personen, welchen die Aufsicht über auswärtige Schüler anvertraut ist, und die Organe der Gemeindeverwaltung, durchdrungen von der Ueberzeugung, dass es sich um die sittliche Gesundheit der heranwachsenden Generation handelt, die Schule in ihren Bemühungen rückhaltlos unterstützen. . . . . . Noch

ungleich grösser ist der moralische Einfluss, welchen vornehmlich in kleinen und mittleren Städten die Organe der Gemeinde auf die Zucht und gute Sitte der Schüler an den höheren Schulen zu üben vermögen. Wenn die städtischen Behörden ihre Indignation über zuchtloses Treiben der Jugend mit Entschiedenheit zum Ausdrucke und zur Geltung bringen, und wenn dieselben und andere um das Wohl der Jugend besorgte Bürger sich entschliessen, ohne durch Denunciation Bestrafung herbeizuführen, durch warnende Mitteilung das Lehrerkollegium zu unterstützen, so ist jedenfalls in Schulorten von mässigem Umfange mit Sicherheit zu erwarten, dass das Leben der Schüler ausserhalb der Schule nicht dauernd in Zuchtlosigkeit verfallen kann."

Das Schulgeld beträgt für alle Gymnasialklassen 120 Mk., für die Vorschule 90 Mk. für den Kopf und das Jahr und ist vierteljährlich im voraus zu zahlen. Die Anträge auf Befreiung vom Schulgeld sind in der ersten Woche nach Beginn des neuen Schuljahres an den Unterzeichneten zu richten. Bei der Befreiung ist, auch wenn drei Brüder gleichzeitig die Anstalt besuchen, die Rücksicht auf Würdigkeit und Bedürftigkeit ausschliesslich massgebend. Nur solche Schüler können in Betracht kommen, die der Anstalt mindestens ein Jahr lang angehört haben.

Dienstag, den 28. März, nachmittags 2½ Uhr in der Aula:

Öffentliche Prüfung der Vorschulklassen.

1. Vorschulklasse: Deutsch.
2. Vorschulklasse: Rechnen.
3. Vorschulklasse: Lesen.

Zu der Prüfung werden die Angehörigen unserer Schüler sowie alle Freunde der Anstalt ergebenst eingeladen.

Mittwoch, den 29. März, mittags 12 Uhr:

Schulschluss.

Lateinische Abschiedsrede des Abiturienten Walther Krall. Ansprache des Direktors. Entlassung der Abiturienten.

Verteilung der Zeugnisse an die Schüler.

Die Ferien dauern bis zum 17. April. Das Schuljahr beginnt Dienstag, den 18. April, vormittags 8 Uhr. Die Aufnahmeprüfung neuer Schüler findet am Montag, den 17. April, vormittags 8 Uhr im Gymnasialgebäude statt. Diese sind am Samstag, den 15. April, vormittags 8—12 Uhr, oder auch an den vorhergehenden Tagen um dieselbe Zeit im Amtszimmer des Unterzeichneten (Gymnasialgebäude, eine Treppe rechts) anzumelden und müssen, wenn sie noch keine öffentliche Lehranstalt besucht haben, einen Geburtsschein und Impfschein, oder, wenn sie 12 Jahre alt sind, statt des letzteren einen Wiederimpfungsschein mitbringen. Kommen sie von einer öffentlichen Lehranstalt, so haben sie ausser dem Impf- oder Wiederimpfungsschein ein ordnungsmässiges Abgangszeugnis vorzulegen. Während der Abwesenheit des Unterzeichneten können diese Papiere beim Schuldiener (im Gymnasialgebäude) abgegeben werden; dies genügt für die Anmeldung.

Die Wahl der Pensionen bedarf der Genehmigung des Direktors. Gute Pensionen sind in ausreichender Zahl und Auswahl vorhanden.

Dr. R. Schneider,
Königlicher Gymnasialdirektor.

EXCERPTUM

ΠΕΡΙ ΔΙΑΛΕΚΤΩΝ.

E CODICIBUS BAROCCIANIS LXXII ET CIII
BIBLIOTHECAE BODLEIANAE OXONIENSIS

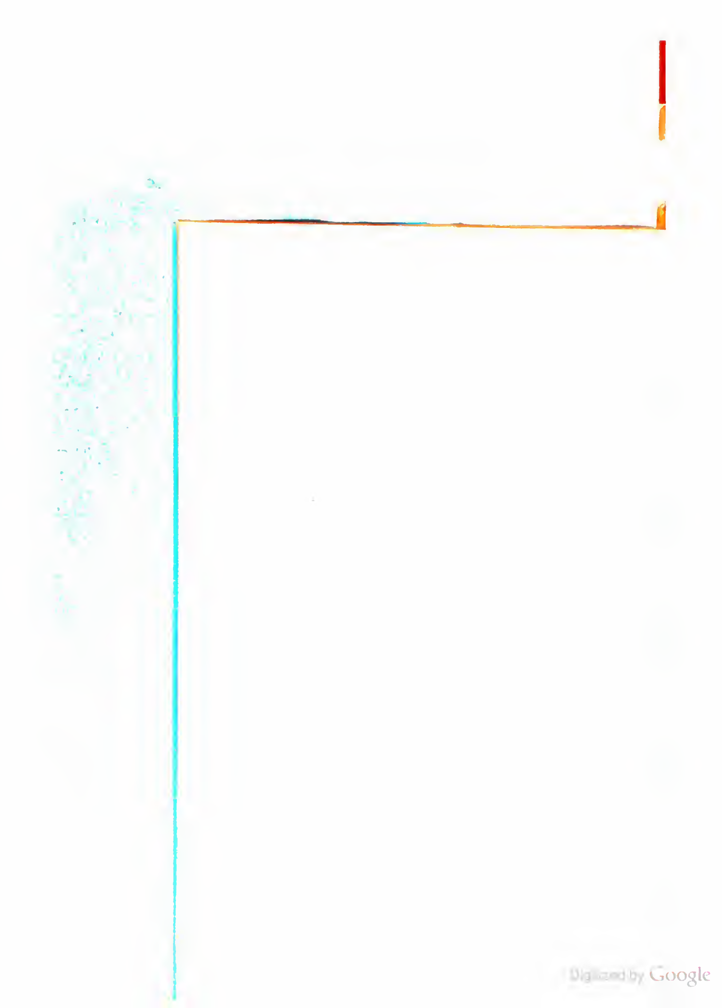
EDIDIT

RICHARDUS SCHNEIDER.

BEIGABE ZU DEM JAHRESBERICHT DES KÖNIGL. GYMNASIUMS
ZU DUISBURG.

LEIPZIG,
DRUCK VON B. G. TEUBNER.
1894.

1894. Progr. Nr. 436.



A = cod. Baroccianus LXXII fol. 107r—111v.
B = cod. Baroccianus CIII fol. 117r—126v.

Cum Barocc. CIII prorsus convenit excerptum, quod est in codice Musei Britannici Harl. 5693 fol. 19b—20b; quod quin ex illo derivatum sit dubitari omnino non potest; nam neque quidquam novi et haud paucas deteriores scripturas praebet. Idem dici potest de cod. Harl. (Mus. Brit.) 6290; cum p. 11 § 13 Bocotorum mentio iniciatur, is qui Harleianum descripsit sibi persuasit in sequentibus de horum dialecto agi: itaque rubro titulum apposuit *Βοιωτικὴ διάλεκτος*; sed nihil novi additur eis rebus, quae in Barocc. LXXII. proferuntur. Huius tractatus fragmentum, quod est de dialecto Ionica, est etiam in cod. Parisino gr. biblioth. nationalis 2662 fol. 2r—3v; sed operae pretium non est scripturas enotare (vid. de hoc libro Schaef. praef. Gregor. Cor. XLIV—XLV).

Excerptum, quod infra editur, ex eodem fonte fluxit atque cetera (cf. Meister gr. Dial. I p. 28 sq.); sed quaedam tamen habet sibi peculiaria.

Ἀρχὴ τῶν διαλέκτων τῶν παρὰ τοῦ κυρίου Θεοδοσίου τοῦ Ἀλεξανδρέως διορθωθεισῶν.

§ 1. *Ἡ Ἰὰς διάλεκτος λέγεται ἡ τῶν Ἰώνων ἤγουν τῶν Ἀσιανῶν μετοίκων ὄντων Πελοπο⟨ν⟩νήσου.*

§ 2. *Αὕτη τὰ εἰς ας λήγοντα ὀνόματα εἰς ης τρέπει, ἐὰν μὴ ὦσι Δώρια· Ἑρμείας Ἑρμείης, Σωσίας Σωσίης.*

§ 3. *Τὰ εἰς ης λήγοντα, ὧν ἡ γενικὴ εἰς ου περατοῦται, εἰς εω διαλύουσι· Πέρσης Πέρσεω, Ξέρξης Ξέρξεω.*

§ 4. *Τὰ εἰς ης ἀρσενικά, ὧν ἡ γενικὴ εἰς ους λήγει, διὰ τοῦ εος κλίνουσιν, οἷον Δημοσθένης Δημοσθένεος, καὶ τὴν αἰτιατικὴν εἰς εα, οἷον Δημοσθένεα.*

Inscr. διορθωθεισῶν] διορθωθέντων codd.

§ 5. *Τὰς εἰς ους ληγούσας γενικὰς τὰς ἀπὸ τῶν εἰς ης εὐθειῶν γινομένας ἐχουσῶν καὶ τὸ οὐδέτερον εἰς ες λῆγον, διὰ τοῦ εος προφέρουσιν, οἷον εὐσεβής εὐσεβέος, τὸ εὐσεβές τοῦ εὐσεβέος, καί ἡ εὐσεβής τῆς εὐσεβέος.*

§ 6. *Τὰς εἰς ευς ληγούσας εὐθείας ἐπὶ γενικῆς διὰ τοῦ ηος ἐκφέρουσιν· Ἀχιλλεύς Ἀχιλλῆος, βασιλεύς βασιλῆος· κατὰ δὲ Ἡρόδοτον βασιλέος, καὶ κατὰ τοὺς νέους Ἴωνας.*

§ 7. *Τὰ εἰς ος λήγοντα οὐδέτερα διὰ τοῦ εος κλίνουσι· πλῆθος πλήθεος.*

§ 8. *Τὰς εἰς εις εὐθείας τῶν πληθυντικῶν τὰς ἀπὸ τῶν εἰς ευς εὐθειῶν ἑνικῶν γινομένας εἰς ηες διαλύουσιν· βασιλῆες, καὶ βασιλέες παρὰ τοῖς νεωτέροις.*

§ 9. *Τὰ εἰς αι πληθυντικὰ ἐπὶ τῆς γενικῆς διὰ τοῦ εων κλίνουσι· Πέρσαι Περσέων, Ἀθῆναι Ἀθηνέων, ἐπὶ πόλεως. καὶ νύμφαι νυμφέων.*

§ 10. *Τὰς δὲ ληγούσας δοτικὰς εἰς αις τῶν πληθυντικῶν μεταβάλλουσι, τρέποντες μὲν τὸ α εἰς η καὶ τὸ ι προσγράφοντες, τῷ δὲ ο προστιθεῖσιν ἕτερον ι, οἷον καλαῖς καλῇσι, Ἀθήναις Ἀθήνῃσι.*

§ 11. *Τὰς εἰς α ληγούσας μακρόν εὐθείας τῶν θηλυκῶν εἰς η [αὐτὸ τὸ α] τρέπουσιν· οἷον Ἥρα Ἥρη, χώρα χώρη, καὶ ὥρα ὥρη.*

§ 12. *Τῶν εἰς ω μέγα ληγουσῶν εὐθειῶν θηλυκῶν τὰς αἰτιατικὰς [αὐτῶν] εἰς ουν περατοῦσι· Λητώ Λητοῦν.*

§ 13. *Τὸ ι ἐνίων λέξεων ἐξαιροῦσι· τὸ πονεῖσθαι πονέσθαι λέγουσι.*

§ 14. *Τὰ εἰς ις θηλυκὰ διὰ τοῦ ιος κλίνουσι· σχέσις σχέσιος.*

§ 15. *Μετάθεσιν τῶν στοιχείων αὐτοὶ ποιοῦσιν, οἷον ἀντὶ καρδίας κραδίας.*

§ 16. *Τὸν ἐπαναδιπλασιασμὸν ποιοῦσι· λάχωσι λελάχωσιν.*

---

§ 5. *ἐχουσῶν*] *ἐχόντων* codd. § 6. *καὶ κατὰ—Ἴωνας* A, *διὰ τοῦ ο μικροῦ κατὰ νέους ἴωνας* B. § 9. *περσέων* A, *πέρσεων* B. § 10. *τῷ δὲ ο*] *τοῦ δὲ ο* codd. *προστιθεῖσιν*] *προστίθοισιν* codd. § 12. *ληγουσῶν*] *ληγόντων* codd. § 14. B add. *πόλιος*.

§ 17. *Ἀσυναίρετον τὴν δοτικὴν τῶν ἑνικῶν ἐκφέρουσι· βέλεϊ καὶ ἔγχεϊ.*

§ 18. *Ἀναστροφὰς καὶ ὑπερβατὰ ποιοῦνται, οἷον· τόνδε προσέφη ἀντὶ τοῦ πρὸς τόνδε ἔφη, καὶ· νήπιοι, οἳ κατὰ βοῦς Ὑπερίονος ἤσθιον* (α 8), *ἀντὶ τοῦ κατήσθιον.*

§ 19. *Τὴν ἄρσιν τοῦ ῑ ἐκ τῆς* ⟨*ει*⟩ *διφθόγγου ποιοῦσιν· Ἑκτόρεος, χρύσεος, ἀντὶ τοῦ Ἑκτόρειος, χρύσειος.*

§ 20. *Διαίρεσιν τῶν εἰς ως ληγόντων ἐπιρρημάτων τῶν ἀπὸ τῶν εἰς ης ληγουσῶν εὐθειῶν ἀρσενικῶν γινομένων εἰς ε ποιοῦσιν, ἀτρεκέως ἀντὶ τοῦ ἀτρεκῶς.*

§ 21. *Ἐπὶ τῶν αὐτῶν στοιχείων τὰς προφορὰς τῶν τε ἐνεστώτων καὶ τῶν παρεληλυθότων ποιοῦσιν· ἔχω ἔχον, ἕλω ἕλον, ἀγαπῶ ἀγάπουν.*

§ 22. *Τὰς εἰς εις εὐθείας τῶν πληθυντικῶν εἰς εες μεταβάλλουσιν, ἀληθεῖς ἀληθέες· ἔτι καὶ τὰς ἀπὸ τῶν εἰς υς εὐθειῶν ἑνικῶν εἰς εις πληθυντικὰς εὐθείας· οἷον ὀξύς, ὀξεῖς, ὀξέες.*

§ 23. *Τὰ εἰς η πληθυντικὰ οὐδέτερα εἰς εα διαλύουσι· τείχεα, καὶ ἐπὶ τῆς γενικῆς τῶν πληθυντικῶν τειχέων λέγουσι.*

§ 24. *Τὸ υ ἀεὶ προστιθέασι ταῖς λέξεσιν ἐχούσαις τὸ ο μικρόν· ὄρος οὖρος, ὄνομα οὔνομα.*

§ 25. *Τὸ δισσὸν σ εἰς ξ τρέπουσι, δισσά διξά.*

§ 25ª. *Τῶν λέξεων ἐξαιροῦσι πολλάκις τὸ ῑ ἐκ τῆς διφθόγγου· τὸ γὰρ δεῖξω δέξω λέγουσι καὶ ἀπόδεξις.*

§ 26. *Τῶν μετοχῶν τὰς παθητικὰς διαλύουσι· λυπούμενος λυπεόμενος, ποιούμενος ποιεόμενος.*

§ 27. *Τὰς εἰς ων ληγούσας μετοχὰς τῆς πρώτης συζυγίας τῶν περισπωμένων διαλύουσι· φρονῶν φρονέων.*

§ 28. *Τὸν οὖν σύνδεσμον ὦν λέγουσιν.*

§ 29. *Ὅσα τῶν ῥημάτων εἰσὶ δασυνόμενα καὶ συντίθεται μετὰ προθέσεων, οὐ τρέπουσιν αὐτοὶ τὸ ψιλὸν εἰς*

§ 20. *ληγουσῶν εὐθειῶν*] *ληγόντων εὐθειῶν* codd. § 21. *ἀγάποῦν* (superscr. *ε ου*) A, *ε ου* ead. man. § 23. *τειχέων* A, *τείχεων* B. § 24. *οὖρος* codd. § 25ª. *Τῶν λέξεων—ἀπόδεξις* add. B. Cf. Hort. Ad. fol. 240ᵛ. § 26. *παθητικὰς* B, *πληθυντικὰς* A; *ποιούμενος ποιεόμενος* add. B.

δασύ, ἀλλὰ διὰ ψιλοῦ συμφώνου ἐκφέρουσι· κατορῶ ἀντὶ τοῦ καθορῶ.

§ 30. *Τοῖς προτακτικοῖς ἄρθροις χρῶνται ἀντὶ ὑποτακτικῶν· τὸν θέλω ἀντὶ τοῦ ὃν θέλω, τὴν ἔπεμψα ἀντὶ τοῦ ἣν ἔπεμψα.*

§ 31. *Τῷ ω̅ χρῶνται ἀντὶ τοῦ α̅. τὸν γὰρ ἄνθρωπον ὤνθρωπον λέγουσι καὶ τὸν ἄριστον ὤριστον.*

§ 32. *Τῷ ω̅υ̅ ἀντὶ τοῦ α̅υ̅ διφθόγγου κέχρηνται, οἷον θῶυμα ἀντὶ τοῦ θαῦμα.*

§ 33. *Αἱ τμήσεις τῶν Ἰώνων εἰσί· Πέλοπος νῆσος ἀντὶ τοῦ Πελοπόν⟨ν⟩ησος, ἄγριον αἶγα ἀντὶ τοῦ αἴγαγρον.*

§ 34. *Αἱ παραλήψεις τῶν ἀπαρεμφάτων ἀντὶ προστακτικῶν τῶν αὐτῶν εἰσιν·*

ἐλθὼν εἰς κλισίην Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο
πάντα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορευέμεν (*B* 10)
ἀντὶ τοῦ ἀγόρευε.

§ 35. *Αἱ παραλήψεις τῶν ἀρσενικῶν εὐθειῶν τῶν ὀνομάτων ἀντὶ τῶν γενικῶν· οἷον*

οἱ⟨δὲ⟩δύο σκόπελοι (*μ* 73)
ἀντὶ τοῦ δυο⟨ῖν⟩σκοπέλων
καὶ τὸ
ἄμφω δ' ἑζομένω (*T* 211)
ἀντὶ τοῦ ἀμφοτέρων.

§ 36. *Μεταβάλλουσι δὲ καὶ τὸ η̅ εἰς α̅ βραχύ· μεμηκυῖα μεμακυῖα, λελησμένος λελασμένος.*

§ 37. *Τὸ μακρὸν α εἰς η̅ τρέπουσι, οἱ δὲ νεώτεροι καὶ τὸ βραχὺ τρέπουσιν, ἀληθείην τὴν ἀλήθειαν λέγοντες.*

§ 38. *Αἱ κατὰ τὴν ἀρχὴν τῶν λέξεων ἀφαιρέσεις τῶν συμφώνων τῶν αὐτῶν εἰσί· λεῖβον εἶβον. ὁμοίως καὶ τῶν φωνηέντων· ἐκεῖνος κεῖνος, ἑορτή ὀρτή.*

---

§ 31. Cf. Hort. Ad. fol. 240^{r}. Greg. Cor. p. 415. 654. Schaefer. § 32. *οἷον—θαῦμα*] in A est *θαῦμα ἀντὶ τοῦ θῶμα*, sed *θῶμα* rubro in *θῶυμα* mutatum; in B est: *Τῷ ω ἀντὶ* et *θαῦμα θῶμα*. Cf. Hort. Ad. fol. 240^{r}. § 33. *ἄγριον αἶγα—αἴγαγρον* add. B. Cf. Hor. Ad. fol. 240^{r}. § 34. Idem praeceptum repetitur in B post § 46. § 36. *λελησμένος λελασμένος* add. B. Cf. Hort. Ad. fol. 240^{v}. § 38. *ἑορτή ὀρτή* add. B. Cf. Hort. Ad. fol. 241^{r}.

§ 39. Ἐπὶ τῶν ῥημάτων τῶν μετὰ προθέσεων συντιθεμένων προστιθέασι μεταξὺ τῶν τε προθέσεων καὶ τῶν ῥημάτων τὴν ω̅ν̅ συλλαβήν, οἷον ἐξ ὧν εἷλον ἀντὶ τοῦ ἐξείλοντο, καὶ ἀπ' ὧν ἔδοντο, ἀντὶ τοῦ ἀπέδοντο.

§ 40. Τὸ προερχόμενον ε̅ κατὰ τοὺς παρῳχημένους ἀφαιροῦσι· τίκτεν ἀντὶ τοῦ ἔτικτεν, καὶ λέγεν ἀντὶ τοῦ ἔλεγεν.

§ 41. Τῷ π ἀντὶ τοῦ φ χρῶνται· ἀπικόμην ἀντὶ τοῦ ἀφικόμην, καὶ ἀπεῖλον ἀντὶ τοῦ ἀφεῖλον.

§ 41ᵃ. Ἐν τοῖς τρίτοις προσώποις τῶν ῥημάτων τοῖς εἰς ι̅ ἢ εἰς ε̅ ψιλὸν λήγουσι καὶ ἐν ταῖς δοτικαῖς τῶν πληθυντικῶν καὶ συμφώνου ἐπιφερομένου ἐνίοτε προστιθέασι τὸ ν̅ διὰ τὴν τοῦ μέτρου ἀνάγκην.

§ 42. Τοῖς ἐνεστῶσιν ἀντὶ τῶν ἀορίστων χρῶνται, ὡς τὸ ἵνα εἰδῶμεν ἀντὶ τοῦ ἵνα γνῶμεν.

§ 43. Αἱ προ⟨σ⟩θέσεις τοῦ ι̅ τῶν Ἰώνων εἰσίν, οἷον κεινή ἀντὶ τοῦ κενή.

§ 44. Ἡ ἐναλλαγὴ τῆς ο̅ι̅ διφθόγγου εἰς ε̅ς̅ τῶν Ἰώνων ἐστίν· ἐρίηρες ἀντὶ τοῦ ἐρίηροι, καὶ υἱέες ἀντὶ τοῦ υἱοί καὶ υἱεῖς.

§ 45. Τῶν εἰς α̅ς̅ ληγόντων οὐδετέρων καὶ διὰ τοῦ τ̅ο̅ς̅ κλινομένων ἀποβάλλουσι τὸ τ̅ καὶ κλίνουσι διὰ καθαροῦ τοῦ ο̅σ̅, οἷον κρέαος γήραος.

§ 46. Τὸ ἐθέρμανα καὶ ἐκάθαρα ἐθέρμηνα καὶ ἐκάθηρα λέγουσι διὰ τοῦ η̅.

Τέλος τῶν Ἰωνικῶν ἰδιωμάτων.

§ 1. Ἡ Δωρὶς διάλεκτος τρέπει τὸ η̅ εἰς α̅ μακρόν· ἅλιος ἀντὶ τοῦ ἥλιος, ἁμέρα ἀντὶ τοῦ ἡμέρα.

---

§ 41ᵃ. B add. Cf. Gr. Aug. ap. Greg. Cor. p. 669 Schaef. τὸ ν̅] τὸ σ̅ cod. § 42. ὡς τὸ ἵνα εἰδῶμεν ἀντὶ τοῦ ἵνα γνῶμεν add. B. § 44. ἐριῆρες et ἐριῆροι codd. καὶ υἱέες ἀντὶ τοῦ υἱοί καὶ ὑιεῖς add. B. § 43. Cf. Meerm. p. 652 Schaefer. § 45. καὶ κλιν.—οἷον om. B. Pro γήραος scrib. κέραος cl. Greg. Cor. p. 311 Schaefer. § 46. τέλος—ἰδιωμάτων om. B et sic infra. § 1. ἁμέρα—ἡμέρα A, ἀτρείδης ἀτρείδας B.

§ 2. *Τῷ α ἀντὶ τοῦ ω χρῆται ἐπὶ τῆς γενικῆς τῶν πληθυντικῶν· πασᾶν ἀντὶ τοῦ πασῶν.*

§ 3. *Το ε καὶ ο εἰς τὴν ευ δίφθογγον κιρνᾷ· ἐμέο ἐμεῦ, σέο σεῦ.*

§ 4. *Τῷ ω ἀντὶ τοῦ ου χρῆται ἐπὶ τῶν ὀνομάτων· μῶσα ἀντὶ τοῦ μοῦσα, βωκόλος ἀντὶ τοῦ βουκόλος· ἐπὶ δὲ τῶν θηλυκῶν μετοχῶν τῶν τῇ ου διφθόγγῳ παραληγομένων ἀντὶ τῆς ου τῇ οι διφθόγγῳ χρῶνται· λέγοισα ἀντὶ τοῦ λέγουσα.*

§ 5. *Διπλασιασμοῖς τῶν αὐτῶν συμφώνων χρῶνται· ὅττι ἀντὶ τοῦ ὅτι, ὀππότε.*

§ 6. *Ἀφαιρέσεις τοῦ ι ποιοῦνται· ἔστι δὲ τοῦτο τὸ ἰδίωμα καὶ τῇ Ἀττικῇ διαλέκτῳ καὶ τῇ Αἰολίδι.*

§ 7. *Τὰς ἀποκοπὰς ποιεῖ· δῶ ἀντὶ τοῦ δῶμα, σκέπα ἀντὶ τοῦ σκέπασμα.*

§ 8. *Ἐπὶ τῶν εἰς ας ληγόντων ὀνομάτων, ὧν ἡ γενικὴ εἰς ου, διὰ τοῦ α τὴν γενικὴν ἐκφέρουσι· κοχλίας κοχλία, Παπίας Παπία.*

§ 9. *Τὰς εἰς ους ληγούσας γενικὰς τὰς ἀπὸ τῶν εἰς ης εὐθειῶν γινομένας διὰ τοῦ ευς ἐκφέρουσι· Διογένης Διογένους Διογένευς.*

§ 10. *Τὰς ἀπὸ τῶν εἰς ευς εὐθειῶν αἰτιατικὰς εἰς η συναιροῦσι· τὸν Τυδέα τὸν Τυδῆ, τὸν Ἰδομενέα τὸν Ἰδομενῆ, τὸν βασιλέα τὸν βασιλῆ.*

§ 11. *Ἐξαιροῦσιν ἐκ τῶν κλίσεων τὸ δ καὶ τὸ τ· Πάρις Πάριος κλίνουσι, καὶ οὐ Πάριδος, καὶ κρέας κρέαος, καὶ οὐ κρέατος, καὶ κέρας κέραος.*

---

§ 2. πασᾶν—πασῶν A, μουσᾶν θυρᾶν B. § 3. Cf. Ahrens diall. II p. 249; σεῦ ab aliis grammaticis doricum non dicitur praeter Moschopulum p. 678, 30 ed. Schaefer. Greg. Cor. § 4. βωκόλος—βουκόλος add. B. Cf. Ahrens II p. 165, 17. ἐπὶ—λέγουσα] Cf. Meister I p. 78, 2 Pindarus respici videtur. § 5. ὀππότε add. B. Cf. Meerm. p. 656, 5. § 7. σκέπα—σκέπασμα om. B. Cf. Hort. Ad. 242, 6, Ahrens II p. 191. § 8. Παπίας Παπία] παππίας παππία A, τοῦ παπία B. Cf. Et. M. 552, 54. Ahrens II p. 224, 3. § 9. Ahrens II p. 234, 4. § 10. Ahrens II p. 237, 7. § 11. Ahrens II p. 233, 3 et 236. κρέας κρέαος om. B.

§ 12. *Τὸ ι̅ τῆς ε̅ι̅ διφθόγγου ἀφαιροῦσιν ἐκ τῶν εὐθειῶν, οἷον χαρίες ἀντὶ τοῦ χαρίεις καὶ τιμῆες ἀντὶ τοῦ τιμήεις.*

§ 13. *Τὸ α̅ καὶ ο̅ εἰς α̅ κιρνᾷ, οἷον Μενέλαος Μενέλας, καὶ Νικόλαος Νικόλας.*

§ 14. *Τὰ εἰς ιξ διὰ τοῦ γ̅ κλινόμενα διὰ τοῦ κ̅ κλίνεται· τέττιξ τέττικος.*

§ 15. *Τὴν διὰ τῶν δύο σ̅σ̅ ἐκφερομένων τετάρτην συζυγίαν τῶν βαρυτόνων διὰ τοῦ σ̅ καὶ γ̅ ποφέρει· ὀρύσγω ἀντὶ τοῦ ὀρύσσω.*

§ 16. *Τὴν δὲ διὰ τοῦ ζ̅ ἐκφερομένην συζυγίαν διὰ τοῦ σ̅ καὶ δ̅ προφέρει· φράσδω ἀντὶ τοῦ φράζω.*

§ 17. *Τὴν ἐν τῇ παραληγούσῃ τῶν Ἀττικῶν παρακειμένων βραχεῖαν συλλαβὴν μακρὰν ποιεῖ· ἀκήκουα λέγοντες ἀντὶ τοῦ ἀκήκοα.*

§ 18. *Τὸ σ̅ τῶν τῆς τετάρτης συζυγίας μελλόντων εἰς τὸ ξ τρέπει, οἷον ἁρπάξω ἀντὶ τοῦ ἁρπάσω.*

§ 19. *Πάντας τοὺς ὁριστικοὺς μέλλοντας περισπᾷ· τυψῶ λέγουσι καὶ γραψῶ καὶ ποιησῶ. τοὺς δὲ μέσους μέλλοντας τούτων διὰ τῆς ο̅υ̅ διφθόγγου ἐκφέρουσι· τυψοῦμαι λέγοντες καὶ γραψοῦμαι καὶ ποιησοῦμαι.*

§ 20. *Τὸ πεινήσω πεινάσω, τὸ διψήσω διψάσω λέγουσι.*

§ 21. *Τὸ ι̅ ἐξαιρεῖ ἀπὸ τῶν λέξεων καὶ ἀναβιβάζει τὸν τόνον· λάβεν καὶ λάλεν λέγουσι ἀντὶ τοῦ λαβεῖν καὶ λαλεῖν.*

§ 22. *Προστίθησιν ἐπὶ τοῖς ⟨εἰς⟩ ν̅α̅ι̅ λήγουσιν ἀπαρεμφάτοις τὴν μ̅ε̅ συλλαβὴν πρὸ τῆς ν̅α̅ι̅· βήμεναι λέγουσιν ἀντὶ τοῦ βῆναι.*

§ 23. *Τοῖς ἄρθροις τοῖς ἀπὸ φωνήεντος ἀρχομένοις προστί-*

---

§ 12. *τιμήες* A, *καὶ τιμῆες — τιμήεις* om. B. Cf. Ahrens II p. 173, 2. § 13. Ahrens II p. 196, 3. § 16. *φράσδω—φράζω* A, *φορμίζω φορμίσδω* B. Cf. Ahrens II p. 94, 1. § 17. *ἀκήκουα*] Cf. Ahrens II p. 286. 328, 1. § 18. Cf. Ahrens II p. 89. § 19. Ahrens II p. 287, 3. § 20. *τὸ πεινήσω πεινάσω* add. B. Cf. Iohansson, De deriv. verbi, Ups. 1886; Mekler, Beitr. zur Bildung des gr. Verb., Dorpat 1887. Meister, Herodas p. 795 sqq. § 21. Cf. Ahrens II p. 176, 6.

θησι τὸ τ̄, τοὶ βοῦται καὶ τοὶ ποιμένες ἀντὶ τοῦ οἱ ποιμένες.

§ 24. *Τὴν ἐκεῖνος ἀντωνυμίαν τῆνος λέγουσιν, ἀφαιροῦντες τὸ ε̄, τὸ δὲ κ̄ τρέποντες εἰς τ̄, τὴν δὲ δίφθογγον διαιροῦσι καὶ τὸ μὲν ε̄ εἰς η̄ τρέπουσι, τὸ δὲ ῑ ἐκβάλλουσιν.*

§ 25. *Τὴν ὑπό πρόθεσιν ὑπαί λέγουσι.*

§ 26. *Τὸ σ̄ εἰς τ̄ τρέπουσι, τύ λέγοντες ἀντὶ τοῦ σύ.*

§ 27. *Τὸ συρίζω τυρίσδω λέγουσιν· ἐπὶ δὲ τοῦ δευτέρου καὶ τρίτου προσώπου ἀφαιροῦσι τὸ ῑ τῆς ει̅ διφθόγγου· τυρίσδες ἀντὶ τοῦ συρίζεις καὶ τυρίσδε ἀντὶ τοῦ συρίζει.*

Τέλος τῶν Δωρικῶν ἰδιωμάτων.

§ 1. *Ἡ Αἰολὶς τὸ β̄ προστίθησι τῷ ῥ̄, τοῦ ῡ ψιλοῦ ἐπιφερομένου ἢ τοῦ ᾱ, οἷον βρύτηρ λέγοντες ἀντὶ τοῦ ῥυτήρ, καὶ βράκος ἀντὶ τοῦ ῥάκος.*

§ 2. *Τῷ π̄ χρῆται ἀντὶ τοῦ μ̄, ὄππατα λέγοντες ἀντὶ τοῦ ὄμματα.*

§ 3. *Τὰ ἀμετάβολα διπλασιάζει· ἀγείρω καὶ Αἰολικῶς ἀγέρρω.*

§ 4. *Προστίθησι τὸ ῡ ἐπὶ τοῦ ε̄· χεύαντας λέγουσιν ἀντὶ τοῦ χέαντας.*

§ 5. *Τῷ ῡ ἀντὶ τοῦ ο̄ χρῆται, ὕμοιον λέγοντες ἀντὶ τοῦ ὅμοιον, καὶ ὄνυμα ἀντὶ τοῦ ὄνομα, ἀφ' οὗ καὶ τὸ συνώνυμος.*

---

§ 23. *τοὶ βοῦται* B, *τὸς Μενέλας λέγοντος ἀντὶ τοῦ ὁ Μενέλαος* A. Cf. Ahrens II p. 265. § 24. Hunc articulum antea omissum in A eadem manus postea adiecit, partem in margine; om. B, in quo etiam §§ 26 et 27 desiderantur. Cf. Ahrens II p. 267, 3. § 26. Cf. Ahrens II p. 248, 4. § 27. 'Apud Theocritum I 3, 14, 16, VI, 3, VIII, 4, XI, 38 male in peioribus libris per hyperdorismum *τυρίσδω* pro *συρίζω* scriptum est' Ahrens II p. 65. Eius scripturae ceteri grammatici mentionem non faciunt. Formam tertiae personae in ε̄, quam Eustathius p. 1872, 46 Theraeis tribuit, pessime fictam esse monet Ahrens II p. 175 not. 6. § 1. *τῷ ῥ̄*] *τοῦ ῥ̄* codd. *βρύτηρ*] *βρυτήρ* codd. Cf. Meister gr. D. I p. 106. § 2. Meister I p. 137, 3. § 3. *ἀγέρρω*] *ἀγείρρω* codd. Cf. Meister I p. 141. § 4. Cf. Meister I p. 94. § 5 *ὕμοιον*] *ὕμοιον* codd. Cf. Meister I p. 52, 2. *συνώνυμος* A, *ἐπώνυμος* B.

§ 6. *Ταῖς συγκοπαῖς χρῆται· ὦρσεν λέγουσιν ἀντὶ τοῦ ὥρμησεν.*

§ 7. *Τὰ ὀξύτονα τῶν ὀνομάτων παροξύνει· Ἄτρευς λέγοντες ἀντὶ τοῦ Ἀτρεύς, Πήλευς.*

§ 8. *Τὰ μακρᾷ παραληγόμενα τῶν ῥημάτων βραχύνει· φθέρω λέγουσιν ἀντὶ τοῦ φθείρω καὶ λέβω ἀντὶ τοῦ λείβω.*

§ 9. *Τὰ εἰς ᾱς λήγοντα ὀνόματα εἰς αις μεταποιεῖ· Θόαις λέγουσιν ἀντὶ τοῦ Θόας καὶ μέλαις ἀντὶ τοῦ μέλας, πλὴν τοῦ Αἴας καὶ τῶν ὁμοίων, διὰ τὴν ἐπαλληλίαν τῶν δύο διφθόγγων. Αἴας γὰρ καὶ αὐτοὶ λέγουσι.*

§ 10. *Κλητικαῖς ἀντὶ εὐθειῶν χρῶνται, ὡς καὶ οἱ Ἀττικοί, ὁ ἱππότα λέγοντες ἀντὶ τοῦ ἱππότης.*

§ 10ᵃ. *Ὦ Ἄπολλον, καὶ ὦ Πόσιδον.*

§ 11. *Τὰς ἀπὸ τῶν εἰς ᾱι εὐθειῶν γινομένας γενικὰς πληθυντικὰς διὰ τοῦ ᾱων ἐκφέρουσι· νύμφαι νυμφάων, πύλαι πυλάων.*

§ 12. *Τὰ εὐκτικὰ τοῦ πρώτου ἀορίστου διὰ τοῦ εια προφέρουσιν, οἷον τύψεια λέγουσιν ἀντὶ τοῦ τύψαιμι.*

§ 13. *Ἰστέον δὲ ὅτι οἱ Βοιωτοὶ προστιθέασι τὸ ο̄ ἐπὶ τῆς ⟨εἰς⟩ ᾱ ληγούσης γενικῆς τῆς ἀπὸ τῶν εἰς ᾱς εὐθειῶν γινομένης, οἷον Αἰνείας, ἡ γενικὴ κοινῶς μὲν Αἰνείου, Δωρικῶς δὲ Αἰνεία, καὶ προσθέσει τοῦ ο̄ κατὰ τοὺς Βοιωτούς, Αἰνείαο.*

§ 14. *Τὸ η̄ εἰς τὴν ει δίφθογγον τρέπουσιν οἱ Αἰολεῖς, εἴρωες λέγουσιν ἀντὶ τοῦ ἥρωες.*

---

§ 6. *ὦρσεν λέγουσιν*] *ὦρουν λέγοντες* codd. Cf. Hort. Ad. 243ᵛ: *Αἱ συγκοπαὶ Αἰολέων εἰσὶν ἴδιαι· γίνονται δὲ κατὰ μέσον, οἷον ὦρσεν ἀντὶ τοῦ ὥρμησεν.* Cf. Ahrens I p. 107. Meister I p. 183. § 7. *Πήλευς* add. B. Cf. Meister I p. 35, 6. § 8. Haec aut corrupta aut male ficta sunt; *λέβω* om. B. § 9. Ad verbum fere haec conveniunt cum Herodiani praecepto II, 266, 17. 405, 29; 618, 1. Cf. Meister I p. 78, 1. § 10. *ὡς καὶ οἱ ἀττικοί* add. B. Cf. Meister I p. 160. Vid. infra de dial. att. § 30. § 10ᵃ. *ὦ ἄπολλον καὶ ὦ πόσιδον* B, *ὁ Ἄπολλον λέγοντες ἀντὶ τοῦ ὁ Ἀπόλλων, μητίετα Ζεύς ἀντὶ τοῦ μητιέτης* A. Cf. Meister I p. 162, 5. § 11. Cf. Ahrens I p. 110, 5. Meister I p. 163, 2. § 12. Cf. Meister I p. 188, 10, adn. 2. § 13. Cf. Meister I p. 271 adn. 1. § 14. De Boeotis loquitur, cf. Meister I p. 219 adn. 2.

§ 15. *Τὰς τῶν εἰς ευς ληγόντων ὀνομάτων γενικὰς διὰ τοῦ ιο προφέρουσι· βασιλίος λέγοντες ἀντὶ τοῦ βασιλέως καὶ Ἀχιλλίος ἀντὶ τοῦ Ἀχιλλέως· ὅθεν καὶ τὸ Ζεύς Διός κλίνουσι κατὰ τὴν αὐτὴν ἀκολουθίαν, ὅπερ ἐπεκράτησε καὶ παρὰ τοῖς κοινοῖς.*

§ 16. *Ἐπὶ τῶν μὴ ἐχόντων ῥημάτων τὴν μετοχὴν εἰς σ λήγουσαν μετ' ὀξείας, ἰσοσύλλαβον ποιοῦσι τὸ τρίτον τῶν πληθυντικῶν τῷ πρώτῳ· οἷον ἐμάθομεν ἐμάθοσαν, εἴδομεν εἴδοσαν, ὅθεν τὸ παρὰ τῇ θείᾳ γραφῇ εἰρημένον* (Psalm. XCVII [XCVIII], 4)· *εἴδοσαν πάντα τὰ πέρατα τὸ σωτήριον τοῦ θεοῦ, Αἰολικὸν ἰδίωμά ἐστιν.*

§ 17. *Ἀντὶ θηλυκῶν ὀνομάτων ἀρσενικὰ λαμβάνει. ἕσπερος λέγουσιν ἀντὶ τοῦ ἑσπέρα.*

§ 18. *Διὰ τῶν αὐτῶν στοιχείων τούς τε ἐνεστῶτας καὶ παρατατικοὺς ἐκφέρουσιν, οἷον ἔχω, καὶ ὁ παρατατικὸς ἔχον.*

§ 19. *Τὸ τύπτε τύπτεσκε λέγουσι καὶ τὸ βόα βόασκε· καὶ τὸ εἱστήκειν εἱστήκεα καὶ τὸ ἐτετύφειν ἐτετύφεα· τὰ δὲ πληθυντικὰ εἱστήκεμεν καὶ ἐτετύφεμεν καὶ εἱστήκεσαν καὶ ἐτετύφεσαν.*

§ 20. *Τὰ δασέα εἰς ψιλὰ τρέπουσι, κύθρα λέγοντες ἀντὶ τοῦ χύτρα.*

§ 21. *Τὸ δύνασαι καὶ ἐπίστασαι κατὰ ἀποβολὴν τοῦ σ ἐκφέρουσι· δύνααι καὶ ἐπίστααι, κατὰ δὲ συναίρεσιν τῶν δύο αα δύνῃ καὶ ἐπίστῃ, προσγραφομένου τοῦ ι.*

§ 22. *Τὸ ἐτύφθησαν ἐτύφθων λέγοντες καὶ τὸ ἐλήφθησαν ἐλήφθων.*

Τέλος τῶν Αἰολικῶν ἰδιωμάτων.

§ 1. *Ἡ Ἀτθὶς ἤγουν ἡ τῶν Ἀττικῶν διάλεκτος χρῆται τῇ περιττολογίᾳ, οἷον λέγω λόγον, καὶ τρέχω δρόμον.*

---

§ 15. Error fere incredibilis, ex itacismo natus. § 16. *ὅθεν— ἐστιν* om. B. Hae formae ab aliis grammaticis boeoticae appellantur, ab aliis rectius *τῇ Ἀσιανῇ φωνῇ* assignantur; cf. Meister I p. 277 adn. 2. 3. Sturz Dial. maced. p. 59. § 20. Male *κύθρα* aeolicum dicitur, cum sit Siculorum; cf. Ahrens II p. 82. § 22. Confunduntur terminationes *-ων* et *-εν*.

§ 2. *Τῶν αὐτῶν ἐστι καὶ ἡ ἔλλειψις· τύπτω ἀμφοτέραις, λείπει γὰρ τὸ χερσίν.*

§ 3. *Καὶ τούτων τῶν Ἀττικῶν ἐστι τὸ λαμβάνειν τὸ* <*ἐν*> *οἷς ἀντὶ τοῦ διότι, καὶ τὸ οὕνεκα ἀντὶ τοῦ ὅτι, καὶ τὸ αὖ ἀντὶ τοῦ πάλιν, καὶ ἑκὼν εἶναι οὐ σιωπήσομαι, καὶ τὸ εἰς Ἅιδου, καὶ τρέχω τὸν περὶ ψυχῆς, καὶ τὸ τοῦ θράσους, τῆς ἀναιδείας.*

§ 4. *Τούτων εἰσὶ καὶ αἱ ἐλλείψεις τῶν ἄρθρων, οἷον θεὸς ἦν μὲν ἀεί.*

§ 5. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἔλλειψις τοῦ ὑπαρκτικοῦ ῥήματος.*

§ 6. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ ἀπὸ κοινοῦ λαμβάνειν τὰς λέξεις.*

§ 7. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἀντίπτωσις, ἤγουν νυκτὸς καὶ ἡμέρας, ἀντὶ τοῦ νύκτα καὶ ἡμέραν.*

§ 8. *Τούτων ἐστὶ τὸ λέγειν· ἔαρος μὲν ἀνθεῖ τὰ δένδρα, χειμῶνος δὲ ἀπανθεῖ, καὶ ἀντὶ τοῦ εἰπεῖν· δέον γεγενῆσθαι τόδε, λέγουσιν· ἐγένετο τόδε. καὶ τὸ λαμβάνειν πληθυντικὰ ἀντὶ ἑνικῶν.*

§ 9. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ πραγματικῶς εἰς ἑνικὸν συντάσσειν τὰ πληθυντικά, οἷον ἀγαθὸν οἱ λόγοι· τουτέστιν ἀγαθὸν πρᾶγμα.*

§ 10. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ λέγειν· λεκτέα καὶ πρακτέα, ἀντὶ τοῦ λεκτέον καὶ πρακτέον.*

§ 11. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ λέγειν· πολεμίαν ἵππον ἤλασε, καὶ πολὺν τὸν αἰχμάλωτον εἵλκυσε.*

§ 12. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ λαμβάνειν ὀνόματα εἰς τόπον ἐπιρρήματος, βαρὺς ἐπερράγη λέγοντες ἀντὶ τοῦ βαρέως.*

§ 13. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ ἐπιφέρειν πληθυντικὸν ῥῆμα ἑνικῷ ὀνόματι, οἷον ὁ δῆμος κάθηνται.*

§ 14. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ ἀρσενικῶς ἐκφέρειν τὰ θηλυκά, οἷον στερὸς ἀνθρώπου φύσις ἀντὶ τοῦ στερά.*

---

§ 3. *καὶ τὸ τοῦ θράσους, τῆς ἀναιδείας*] Greg. Cor. p. 137 *Ἀττικὸν καὶ τὸ λέγειν τοῦ θράσους ἀντὶ τοῦ ὦ τοῦ θράσους, καὶ τῆς ἀναιδείας ἀντὶ τοῦ ὦ τῆς ἀναιδείας.* § 8. In margine A eadem manus minio appinxit haec: *ἤγουν συντάσσειν τὰ πληθυντικὰ οὐδέτερα μετὰ ἑνικῶν ῥημάτων, ὡς τὸ ἀνθεῖ τὰ δένδρα. ἐγένετο* A, *ἐγίνητο* B. § 10. Post *κάθηνται* A addit: *ὁ λαὸς γράφουσι.* § 14. *στερὸς*] Cf. Lobeck elem. I p. 252.

§ 15. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ λαμβάνειν τὰ συγκριτικὰ ἀντὶ τῶν ἁπλῶν, ἤγουν τῶν θετικῶν, καὶ τὸ λαμβάνειν τὰ ὑπερθετικὰ ἀντὶ συγκριτικῶν.*

§ 16. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ ἀπὸ μέρους συνεκδοχικῶς δηλοῦν τὸ ὅλον, οἷον ἔφαγον ἄρτου ἀντὶ τοῦ ἄρτον, καὶ ἔπινον οἴνου ἀντὶ τοῦ οἶνον.*

§ 17. *Τούτων ἐστὶ τὸ ἐκφέρειν εἰς ους τάς τε εὐθείας καὶ τὰς αἰτιατικὰς τὰς πληθυντικὰς ἐπὶ τῶν συγκριτικῶν, οἱ καλλίους λέγοντες ἀντὶ τοῦ οἱ καλλίονες, καὶ τούς καλλίους ἀντὶ τούς καλλίονας.*

§ 18. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ λέγειν ἐπὶ τῶν τρίτων προσώπων τῶν ῥημάτων τῶν προστακτικῶν λεγέσθων καὶ νοείσθων ἀντὶ τοῦ λεγέσθωσαν καὶ νοείσθωσαν.*

§ 19. *Καὶ τὴν γενικὴν τῶν πληθυντικῶν τῆς μετοχῆς ἀντὶ προστακτικοῦ τρίτου προσώπου τῶν πληθυντικῶν λαμβάνειν, τούτων ἐστί· ποιούντων καὶ λεγόντων ἀντὶ τοῦ ποιείτωσαν καὶ λεγέτωσαν.*

§ 20. *Τούτων ἐστὶ καὶ τό λέγειν ἀγωνίζομαι πρᾶγμα. καὶ Ἀριστοφάνης* (Eq. 614)·

ἄγγειλον ἡμῖν πῶς τό πρᾶγμ' ἠγωνίσω.

τὸ γὰρ κοινὸν οὐχ οὕτως, ἀλλὰ ἀγωνίζομαι περὶ τοῦ πράγματος.

§ 21. *Τούτων ἐστὶ καὶ τὸ λέγειν· ἀγάλλομαι ποιεῖν. τὸ γὰρ κοινόν οὐχ οὕτως, ἀλλὰ ἀγάλλομαι ποιῶν. καὶ τὸ οὐδέν λαμβάνειν ἀντὶ τοῦ οὐδαμῶς.*

§ 22. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ κρᾶσις τοῦ ᾱ καὶ ε̄ εἰς ᾱ μακρόν, οἷον τὰ ἐμά τἀμά.*

§ 23. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ κρᾶσις τοῦ ε̄ καὶ ο̄ εἰς τὴν ει δίφθογγον, οἷον πλέον πλεῖν.*

§ 24. *Τούτων εἰσὶ καὶ αἱ ἐπεκτάσεις· δευρί, νυνί.*

§ 25. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ κρᾶσις τοῦ ο̄ καὶ ε̄ εἰς τὴν ου δίφθογγον, οἷον τὸ ἔνδυμα τοὖνδυμα*

§ 26. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ χρῆσις τοῦ ρ̄ ἀντὶ τοῦ σ· θάρρος λέγοντες ἀντὶ τοῦ θάρσος, καὶ ἄρρην ἀντὶ τοῦ ἄρσην.*

---

§ 16. συνεκδοχικῶς B, συνεκδοχικοῦ A. § 20. τὸ πρᾶγμ' | τὸ πρᾶγμα codd.

§ 27. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ τροπὴ τῶν δύο σσ εἰς δύο ττ, θάλαττα λέγοντες ἀντὶ τοῦ θάλασσα.*

§ 28. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ τροπὴ τοῦ σ εἰς ξ· ξύμβολον λέγοντες ἀντὶ τοῦ σύμβολον.*

§ 29. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ συναλοιφή· θοἰμάτιον λέγοντες ἀντὶ τοῦ τὸ ἱμάτιον.*

§ 30. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ χρῆσις τῶν κλητικῶν ἀντὶ εὐθειῶν, ὡς καὶ οἱ Αἰολεῖς ποιοῦσιν, ἱππότα ἀντὶ τοῦ ἱππότης λέγοντες καὶ νεφεληγερέτα Ζεύς ἀντὶ τοῦ νεφεληγερέτης.*

§ 31. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ διὰ τοῦ εως κλίσις τῶν ἀπὸ τοῦ αος εὐθειῶν ὀξυνομένων ἢ καὶ προπαροξυνομένων, οἷον Μενέλαος καὶ Ἀττικῶς Μενέλεως, Νικόλαος καὶ Ἀττικῶς Νικόλεως, ναός καί Ἀττικῶς νεώς.*

§ 32. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ διὰ τοῦ ω μεγάλου κλίσις ἐπὶ τῶν εἰς ις καὶ εἰς ευς εὐθειῶν· ὄφις ὄφεως, Ἀχιλλεύς Ἀχιλλέως.*

§ 33. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἐπὶ τῶν γενικῶν συναίρεσις τῶν ἀπὸ τῶν εἰς ευς καθαρὸν εὐθειῶν· Ἐρετριεύς Ἐρετριέως καὶ κατὰ συναίρεσιν Ἀττικὴν Ἐρετριῶς· ἡ δὲ ἐπὶ τῶν μὴ καθαριευουσῶν τῶν Ἰώνων καὶ τῶν Δωριέων ἐστὶν ἰδίωμα.*

§ 34. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ συναίρεσις τῶν δοτικῶν· τῷ βασιλεῖ καὶ Ἡρακλεῖ.*

§ 35. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἐπὶ τῶν ἀπὸ τοῦ πούς ὀνομάτων συντιθεμένων κατὰ ἀποβολὴν τοῦ σ κλίσις· τρίπους τρίπου.*

§ 36. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἀπὸ τῶν εἰς ας οὐδετέρων εἰς ως κλίσις· κρέας κρέως.*

§ 37. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἐπὶ τῶν ῥημάτων τοῦ α καὶ ο εἰς ω μέγα κρᾶσις· ἐκρέμαο ἐκρέμω.*

---

§ 30. Vid. supra de dial. aeol. § 10. *ὡς—ποιοῦσιν* et *καὶ νεφ.—νεφεληγερέτης* om. B *Ἐρετριεύς Ἐρετριέως—Ἐρετριῶς* B, *Ἐριτρεεύς Ἐριτρεέως—Ἐριτρεῶς* A. Cf. Choer. 213, 25 (Herod. II 321, 2. 675, 6. 676, 16 all.). § 35. *τρίπους τρίπου* B, *ὁ τρίπου λέγοντες ἀντὶ τοῦ ὁ τρίπους* A. Cf. Choer. 247, 30 (Herod. II 704, 10). § 36 *εἰς ως*] *εἰς εως* codd. § 37. *ω μέγα*] *ο μέγα* codd.

§ 38. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ κατὰ ἀποβολὴν τοῦ σ κλίσις ἐπὶ τῶν εἰς ως ληγόντων ὀνομάτων καὶ διὰ τοῦ τος κλινομένων ἢ διὰ τοῦ ος καθαροῦ, οἷον ὁ γέλως τοῦ γέλω, ὁ ἥρως τοῦ ἥρω.*

§ 39. *Τούτων καὶ ἡ διὰ τοῦ ω μεγάλου τοῦ δύω γραφή.*

§ 40. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ τῶν ἀπὸ προθέσεων ἀρχομένων ῥημάτων ἐπὶ τῶν παρῳχημένων αὔξησις· ἀντιβολῶ ἠντιβόλουν, ἀμφισβητῶ ἠμφισβήτουν.*

§ 41. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἐπὶ τῶν δισυλλάβων ῥημάτων τῆς τε πρώτης καὶ δευτέρας συζυγίας τῶν βαρυτόνων κατὰ τὸν παρακείμενον τοῦ ε εἰς ο τροπή· λέλοχα ἀντὶ τοῦ λέλεχα.*

§ 42. *Τούτων καὶ ἡ ἐπὶ τῶν διὰ τοῦ ιζω ῥημάτων τῶν ὑπὲρ δύο συλλαβὰς τῶν τῷ ι παραληγομένων ἀποβολὴ τοῦ ἐν τῷ μέλλοντι σ καὶ ἀμοιβὴ τῆς βαρείας εἰς περισπωμένην· κουφίζω κουφίσω καὶ Ἀττικῶς κουφιῶ.*

§ 43. *Τούτων ἐστὶ καὶ ἡ ἐπὶ τῶν εἰς μι εὐκτικῶν τῶν τῇ οι διφθόγγῳ παραληγομένων τροπὴ τοῦ μι εἰς ην, οἷον ποιοῖμι, καὶ Ἀττικῶς ποιοίην.*

Τέλος.

---

§ 38. *διὰ τοῦ ος καθαροῦ* A, *διὰ καθαροῦ τοῦ ως* B. Cf. Choer. 255. 261 (Herod. II, 714, 4. 31). § 40. *τῶν ἀπὸ*] *ἀπὸ τῶν* codd. § 41. *ἀντὶ—λέλεχα* A, *κέκλοφα* B. Cf. Choer. 572. 548. (Herod. II, 282, 18. 356, 20.).







